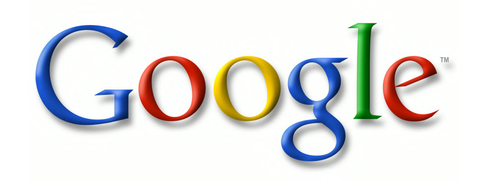






[redacted]

HISTOIRE
DU BAS-EMPIRE.

TOME DEUXIÈME.

[redacted]

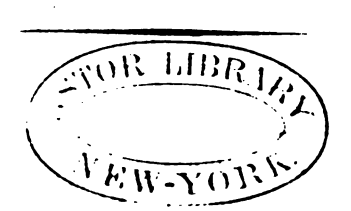
HISTOIRE

DU BAS-EMPIRE,

COMMENÇANT A CONSTANTIN-LE-GRAND.

PAR CH. LE BEAU.

TOME DEUXIÈME.

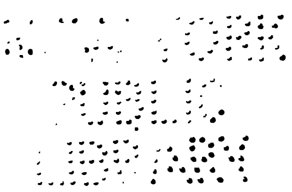


DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE.

PARIS,

CHEZ LEDOUX ET TENRÉ, LIBRAIRES,
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 8.

M. DCCCXIX.



HISTOIRE

)U BAS-EMPIRE.

LIVRE ONZIÈME.

SUITE DU RÈGNE DE CONSTANCE.

ʌ conduite de Julien dans la Gaule avoit été jus- An. 360.
'alors irréprochable. Chéri des peuples, redouté des rbares, il avoit délivré la province des vexations do-stiques et des incursions étrangères. La révolution i va suivre répand sur sa vertu un violent soupçon ıypocrisie. Il est difficile de sonder la profondeur de . esprit dissimulé. Le glaive qui avoit brillé à ses ıx dès son enfance, et qu'il voyoit sans cesse suspendu r sa tête, l'avoit trop bien instruit à se contrefaire. ıtre les auteurs anciens, les uns s'étudient à le justi-r; ils prétendent qu'il n'accepta qu'à regret le titre Auguste: les autres l'accusent de rébellion. Ceux-là nt adorateurs de Julien, ainsi que de ses divinités; eux-ci, dont le témoignage est d'ailleurs très-respecta-le, ne voient jamais en lui que l'ennemi du vrai Dieu. es ressorts qui produisirent ce changement de scène nt inconnus. Si Julien fut criminel, il sut si bien nvelopper, que l'œil critique et impartial de la pos-ité ne peut du moins avec évidence démêler l'arti-e. Il paroît cependant que, s'il ne fit rien pour se pro-rer le diadème, il ne fit pas tout ce qu'il auroit pu

pour se défendre de l'accepter. Un esprit tel que le sien étoit bien capable de trouver des moyens plus efficaces. De plus, les manifestes qu'il répandit ensuite contre Constance décèlent une haine invétérée, qu'il avoit su déguiser jusqu'à composer en l'honneur de ce prince les panégyriques les plus outrés. Cette fausseté de caractère le rend légitimement suspect; le flatteur déjà perfide n'a qu'un pas à faire pour devenir rebelle. Je vais exposer les circonstances de ce fameux événement : c'est au lecteur à juger, et à donner aux faits les qualifications qu'ils méritent.

Amm. l. 20, c. 2. Constance étant pour la dixième fois consul, et Julien pour la troisième, les préparatifs de Sapor alarmoient l'empire. Ce prince, toujours animé par Antonin et par Craugase, menaçoit de nouveau la frontière. L'empereur, comme s'il eût été d'intelligence avec les Perses, laissoit échapper ses ressources à mesure qu'il voyoit croître le péril. Il commença par éloigner pour toujours Ursicin, le seul guerrier capable de résister aux Perses. Dès que ce général fut revenu à la cour, ses anciens ennemis l'attaquèrent, d'abord par des censures qu'ils hasardoient sourdement, ensuite par des calomnies qu'ils débitoient avec hardiesse. L'empereur, crédule et accoutumé à ne voir que par les yeux d'autrui, nomma commissaire, pour informer de sa conduite, Arbétion, l'auteur secret de ces intrigues, et Florence, maître des offices, et différent du préfet de la Gaule. Ils avoient ordre de l'interroger sur les causes de la prise d'Amide. Ursicin n'avoit pas de peine à prouver qu'on ne devoit attribuer cette disgrâce qu'à la lâcheté de Sabinien. Mais ses raisons n'étoient pas même écoutées. Les commissaires, de crainte d'offenser le grand-chambellan, dont Sabinien étoit la créature, n'évitoient rien tant que de découvrir la vérité; et à dessein de s'en écarter comme d'un écueil dangereux, ils se jetoient dans des discussions frivoles et étrangères. Ursicin, naturellement

[redacted]

ıpatient, fatigué de cet indigne manége, ne put se :nir. *Quoique l'empereur me méprise*, dit-il, *au ! de ne daigner m'entendre, l'affaire est assez im- nte pour n'être pas abandonnée à la discrétion de unuques : c'est à lui seul qu'il appartient d'en con- e et de punir les coupables. En attendant qu'il s'y mine, faites-lui savoir que, tandis qu'il déplore la d'Amide, il se forme sur la Mésopotamie un nou- rage, qu'il ne pourra lui-même conjurer à la tête utes ses troupes.* Ces paroles hardies, envenimées re par la malignité des délateurs, excitèrent la co- de Constance : il fit cesser l'information; et sans oir s'instruire de ce qu'on affectoit de lui cacher, assa Ursicin de la cour, et le relégua dans ses terres. on, qui n'étoit alors que commandant d'une des pagnies de la garde, fut revêtu de la charge impor- : de général de l'infanterie ; et Ursicin passa le reste s jours dans une obscurité plus fâcheuse pour l'état pour lui-même.

s intrigues de cour venoient d'enlever à l'empereur us habile et le plus fidèle de ses généraux ; sa pro- mprudence lui enleva la moitié de l'empire. Lucien t été envoyé en Gaule pour y tenir la place de iste ; mais il n'étoit pas capable de le remplacer , le cœur de Julien. Ennemi secret de ce prince, il ignit à Florence et à la cabale de la cour pour dé- iiner l'empereur à rappeler le César, ou du moins désarmer, en lui retirant ses meilleures troupes. La usie de Constance appuya ces conseils pernicieux. Il artir Décence, secrétaire d'état, avec ordre de lui ner les Hérules, les Bataves, et deux légions gau- s renommées pour leur bravoure, avec trois cents nmes choisis dans chacun des autres corps. C'étoit le la force de l'armée de Julien. Ces troupes devoient ndre en diligence à Constantinople, pour marcher tre les Perses au commencement du printemps. Les

Amm. l. 20, c. 4. *Jul. ad Ath. Lib. or.* 10, 21. *Zos. l.* 3.

ordres étoient adressés à Lupicin. Constance en env
d'autres à Gintonius Sintula, grand-écuyer de Ju
il le chargeoit de choisir les plus braves des soldats
garde, et de les amener lui-même. Il n'écrivit à J
que pour lui enjoindre de presser l'exécution d
volontés.

Amm. l. 20, c. 1. Cellar. geog. l. 2, c. 4, art. 23.

Lupicin n'étoit pas alors en Gaule, Julien l'avoi
passer avec quelques troupes dans la Grande-Bret
pour arrêter les incursions des Ecossois et des Pi
qui, s'étant tenus tranquilles pendant dix-sept an
puis l'expédition de Constant, recommençoient
ravages. Lupicin partit de Boulogne au milieu de
ver, aborda à Rutupies, aujourd'hui le port de I
borow, et se rendit à Londres. Ce général savoit la gu
mais c'étoit un homme hautain, fanfaron, aussi a
que cruel.

Amm. l. 20, c. 4. Jul. ad Ath. Lib. or. 10, 12. Zos. l. 3.

Décence, en l'absence de Lupicin, se mit en d
d'exécuter les ordres de Constance. Sintula, qui ne c
choit qu'à signaler son zèle pour avancer sa fort
s'acquitta d'abord de sa commission à la rigueur : a
avoir choisi l'élite des troupes qui gardoient la pers
de Julien, il se mit en marche à leur tête. Il s'ag
de faire partir le reste, dispersé en différens quai
d'hiver. On étoit alors à la fin du mois de mars. Ju
après avoir protesté qu'il étoit parfaitement soumis
volontés de l'empereur, représenta seulement qu'o
pouvoit sans injustice, ni même sans péril, entrepre
de faire partir les Herules et les Bataves, qui ne s'ét
donnés à lui qu'à condition qu'on ne leur feroit ja
passer les Alpes; il ajouta qu'en leur manquant d
role, on se privoit à jamais du secours des étran
qui ne viendroient plus offrir leurs services. Ses ra
n'étant pas écoutées, il se trouvoit dans un grand
barras : s'il obéissoit, il dégarnissoit la province
restoit presque sans défense, exposée aux insultes des
bares : s'il refusoit d'obéir, il s'attiroit l'indignatio

l'empereur. C'étoit là le moment critique qui devoit amener la révolution. On ne voit pas que Julien ait fait à l'empereur aucune remontrance, ni qu'il ait pris aucune mesure pour disposer les esprits à obéir. Du moins il ne mit en œuvre que de foibles expédiens, qui ne pouvoient produire d'autre effet que de le garantir de toute imputation. Il envoya ordre à Lupicin de revenir; il invita Florence à se rendre auprès de lui pour l'aider de ses conseils. Celui-ci étoit le premier auteur de tous ces troubles; et pour se mettre à couvert des suites, il s'étoit retiré à Vienne sous prétexte d'y amasser des vivres. Il refusa constamment de quitter cette ville. En vain le César lui écrivit des lettres pressantes; en vain il protesta que, si Florence s'obstinoit dans son refus, il alloit renoncer à la qualité de César : qu'il aimoit mieux s'abandonner à la merci de ses ennemis, que d'encourir le reproche d'avoir laissé perdre une si belle province. Dans le manifeste qu'il adressa quelque temps après aux Athéniens, il prend les dieux à témoin qu'il pensoit en effet sérieusement alors à se dépouiller de sa dignité et à s'éloigner entièrement des affaires.

Pendant ces délais une main inconnue fit courir dans le quartier des deux légions gauloises un libelle rempli d'invectives contre Constance, et de plaintes sur le déplorable sort des soldats, qu'on exiloit, disoit-on, comme des criminels aux extrémités de la terre : *Nous allons donc abandonner à une nouvelle captivité nos enfans et nos femmes, que nous avons rachetés au prix de tant de sang.* Ce libelle séditieux effraya les officiers attachés à l'empereur : les principaux étoient Nébride, Pentade, Décence. Ils pressèrent plus vivement Julien de faire partir les troupes, pour ne pas donner à ces murmures le temps de s'accroître et d'éclater par une révolte. Julien persistoit dans la résolution d'attendre Florence et Lupicin. On lui représenta que c'étoit le moyen de fortifier les soupçons de l'empereur; que, s'il attendoit

ces deux officiers, Constance leur attribueroit tout le mérite de l'obéissance. Il se rendit à ces instances. Il n'étoit plus question que de la route qu'on feroit tenir aux soldats. Julien n'étoit pas d'avis qu'on les fît passer par la ville de Paris, où il étoit alors : on devoit craindre que la vue d'un prince qu'ils chérissoient, et dont on les forçoit de s'éloigner, n'échauffât leurs esprits. Décence prétendoit au contraire que Julien seul étoit capable de les calmer et de les porter à la soumission. Julien céda encore sur ce point important, dont il paroît cependant qu'il étoit le maître. On envoya donc aux divers corps de troupes l'ordre de se rassembler à Paris. Au premier mouvement qu'elles firent, toute la Gaule s'ébranla : l'air retentissoit de cris confus ; c'étoit une désolation générale. On croyoit déjà voir les barbares rentrer dans la province, et y rapporter tous les désastres dont elle venoit d'être délivrée. Les femmes des soldats, [illegible] et éplorées, leur présentant leurs enfans à la mamelle, les conjuroient à grands cris de ne les pas abandonner ; les chemins étoient bordés d'une multitude de tout âge et de tout sexe qui les supplioit de rester et de conserver le fruit de leurs travaux. Au milieu de ces gémissemens et de ces larmes, les soldats, à la fois attendris et pleins d'une indignation secrète, arrivèrent à Paris.

A leur approche, Julien alla au-devant d'eux. C'étoit un honneur que les empereurs mêmes avoient coutume de faire aux légions quand elles se rendoient auprès de leur personne. Il les reçut dans une plaine, aux portes de la ville. Là, étant monté sur un tribunal, il donna des éloges à ceux qu'il connoissoit ; il leur rappela les belles actions qu'il leur avoit vu faire : *Ce n'est pas à nous*, leur disoit-il, *à délibérer sur l'obéissance que nous devons aux ordres de l'empereur ; vous allez combattre sous ses yeux ; c'est là que vos services trouveront des récompenses proportionnées à votre valeur et au pouvoir*

du souverain : préparez-vous à ce voyage, qui vous conduit à la gloire. Les soldats l'écoutèrent en silence, et sans donner aucune des marques ordinaires de leur approbation. Il traita magnifiquement les officiers, et les combla de présens. Ils se retirèrent sous leurs tentes, sensiblement affligés de quitter leur patrie et un chef si bienfaisant. Ils séjournèrent le lendemain, comme pour se disposer à partir : mais ils passèrent le jour à concerter ensemble, tant officiers que soldats. Julien, s'il en faut croire ses protestations et ses sermens, n'avoit aucune connoissance de leur dessein.

Au commencement de la nuit les soldats prennent les armes ; ils environnent le palais ; c'étoit celui qu'on a nommé depuis le palais des Thermes. Ils se rendent maîtres de toutes les issues ; ils proclament Julien Auguste, et demandent par des cris redoublés qu'il sorte, qu'il se montre. Julien reposoit dans un appartement voisin de celui de sa femme : selon le récit qu'il fait de cet événement, il s'éveille en sursaut, il apprend avec étonnement le sujet de cette émeute ; incertain de ce qu'il doit faire, il s'adresse à Jupiter : comme le tumulte au-dehors, la frayeur au-dedans du palais croissent à tous les momens, il prie ce dieu de lui manifester sa volonté par quelques signes ; et Jupiter lui fit, dit-il, connoître aussitôt qu'il ne devoit pas résister au désir des soldats. A l'entendre, il ne fut pas aussi facile que Jupiter ; il s'obstina à se tenir renfermé le reste de la nuit. Au point du jour les soldats enfoncent les portes ; ils entrent l'épée à la main, et le forcent de sortir. Dès qu'il paroît, tous de concert le saluent du titre d'Auguste, avec des acclamations réitérées.

Julien, par ses paroles, par ses mouvemens, par toutes les marques d'un refus opiniâtre, se défendoit de l'empressement des soldats. Tantôt il témoignoit de l'indignation ; tantôt il leur tendoit les bras, et les conjuroit avec

larmes de ne pas déshonorer par une rébellion tant de glorieuses victoires : *Calmez vos esprits*, s'écrioit-il ; *sans allumer les feux d'une guerre civile, sans changer la face de l'état, vous obtiendrez ce que vous désirez ; puisque vous ne pouvez vous résoudre à quitter votre patrie, retournez dans vos quartiers ; je vous suis garant que vous ne passerez pas les Alpes ; je me charge de justifier vos alarmes auprès de l'empereur, dont la bonté écoutera vos remontrances.* Ces paroles, loin de ralentir leur ardeur, semblent l'embraser davantage. Tous redoublent leurs cris ; déjà une si longue résistance excite leur colère ; les menaces se mêlent aux acclamations. Enfin Julien se laisse vaincre : on l'élève sur un pavois ; on le prie de ceindre le diadème. Comme il protestoit qu'il n'en avoit point, on s'écrie qu'il peut employer à cet usage le collier ou l'ornement de tête de sa femme. Quelques-uns même s'empressent à lui former un diadème avec les courroies d'un cheval. Julien rejetant des parures si indécentes, un officier, nommé Maurus, lui présenta son collier, qu'il fut obligé d'accepter et de mettre sur sa tête. Aussitôt, pour se conformer à la coutume observée par les Augustes à leur avénement à l'empire, il promit cinq pièces d'or et une livre d'argent pour chaque soldat. C'est ainsi que Julien fut revêtu de la puissance souveraine. Quoiqu'il ne manquât ni d'éloquence ni de vigueur, sa résistance ne fut pas aussi efficace que l'avoit été celle du généreux Germanicus, dont la fermeté inébranlable dans son devoir avoit bien su repousser les efforts d'une armée qui s'obstinoit avec fureur à lui faire accepter le titre d'Auguste. Julien racontoit depuis à ses amis que cette nuit même il avoit vu en songe le génie de l'empire qui lui avoit dit d'un ton de reproche : *Julien, il y a long-temps que je me tiens à l'entrée de ta maison, dans l'intention d'accroître ta dignité et ta fortune ; tu m'as plusieurs fois rebuté ; si tu ne me reçois*

[redacted]

pas aujourd'hui que je suis appuyé de tant de suffrages, je m'éloignerai à regret ; mais n'oublie pas que je ne dois demeurer auprès de toi que peu de temps.

Julien se renferma dans le palais, sans vouloir ni porter le diadème, ni recevoir aucune visite, ni s'occuper d'aucune affaire. Il étoit, dit-il, accablé de douleur et de confusion ; il se reprochoit en soupirant de n'être pas demeuré jusqu'à la fin fidèle à Constance. Tandis qu'un morne silence régnoit autour de lui, les amis de Constance profitent de ce moment pour tramer un complot ; ils distribuent de l'argent aux soldats, à dessein de les soulever contre le nouvel empereur, ou du moins de les diviser. Ils avoient déjà gagné un eunuque de la chambre, lorsqu'un officier du palais vient avec effroi en donner avis ; et comme Julien ne paroissoit pas l'écouter, cet officier va jeter l'alarme parmi les troupes en criant de toutes ses forces : *Au secours, soldats, citoyens, étrangers, ne trahissez pas celui que vous venez de nommer Auguste.* Ammien Marcellin ajoute que, pour émouvoir plus vivement les esprits, il s'écria qu'on venoit d'assassiner l'empereur. Aussitôt les soldats accourent au palais, ils s'y jettent en foule les armes à la main. Les gardes et les officiers de Julien, croyant que cette irruption soudaine étoit l'effet d'une seconde révolution, se dispersent saisis d'effroi, et ne pensent qu'à se sauver. Les soldats pénètrent jusqu'à l'appartement du prince. Ravis de le trouver plein de vie, ils ne peuvent retenir les transports de leur joie ; ils s'empressent à l'envi de lui baiser la main, de le serrer entre leurs bras ; et, passant rapidement de ces mouvemens de tendresse à ceux de la fureur et de la vengeance, ils demandent la mort des conjurés, ils les cherchent pour les massacrer. Le premier usage que Julien fit de son autorité fut de déclarer qu'il prenoit sous sa sauvegarde ceux qu'on regardoit comme ses ennemis ; qu'il ne permettroit pas qu'on leur fît aucun mal ni qu'on les outrageât, même

de paroles. *Songez*, disoit-il, *qu'ils sont mes sujets, qu je suis leur empereur; ménagez mon honneur et l vôtre; vous deviendriez des rebelles, et je ne serois moi-même qu'un tyran et un usurpateur si votre zèle pou moi se signaloit par des meurtres, et s'il en coûtoit un goutte de sang pour m'élever à l'empire.* Ces paroles, prononcées d'un ton ferme et absolu, désarmèrent les soldats. Julien donna la vie à l'eunuque qui s'étoit charg de le faire périr. Les amis de Constance, rassurés pa ces marques de clémence, mais tremblans encore de l'idé du péril dont ils étoient à peine échappés, viennent s jeter à ses pieds; ils l'environnent, ils ne peuvent exprime que par leur silence et par leurs larmes la reconnoissance dont ils sont pénétrés à l'égard d'un prince si bo et si généreux.

Amm. l. 20, *c.* 6. Les troupes que conduisoit Sintula ne s'éloignoien qu'à regret. Au premier moment qu'elles apprirent c qui se passoit à Paris, elles retournèrent sur leurs pa et vinrent rejoindre leurs camarades. Leur chef fut oblig de les suivre. Le lendemain de leur arrivée, au poin du jour, le prince fit assembler toute l'armée dans l Champ-de-Mars; c'étoit une plaine destinée aux exercices, vers l'endroit où fut bâtie depuis la porte de Saint-Victor. S'étant rendu en ce lieu avec toute la pompe d sa nouvelle dignité, environné des aigles romaines e d'une garde nombreuse, il monta sur un tribunal. Aprè un silence de quelques momens, pendant lesquels i considéroit leur contenance, où il voyoit éclater l'ardeu et la joie, il leur parla en ces termes: « Braves et fidèle « défenseurs de l'état et de ma personne, après vou « être tant de fois exposés avec moi pour le salut de ce « provinces, vous avez couronné mon zèle en m'élevan « au comble des grandeurs; je dois à mon tour récom« penser le vôtre. Presqu'au sortir de l'enfance, revêt « de la pourpre qui ne m'étoit donnée que comme un « vaine parure, la providence des dieux, vous le savez

[redacted]

mit entre vos mains. Depuis ce moment, jamais e me suis écarté des lois étroites que je m'étois osées ; et mon exemple vous a dicté vos devoirs. jours à votre tête, dans une province désolée, sur terre teinte du sang de ses habitans, couverte des ıes et des cendres de ses villes, lorsque tant de ons féroces, le fer et le feu à la main, nous enve-oientde toutes parts, j'ai partagé tous vos travaux, vos périls. Combien de fois, dans la saison même où igueur du froid suspend les opérations de la guerre terre et sur mer, avons-nous relancé jusque dans s affreuses retraites les Allemands, auparavant in-ıptés! Souvenez-vous de ce jour glorieux qui éclaira e victoire dans les plaines de Strasbourg, et qui lit pour toujours à la Gaule son ancienne liberté. ıs me vîtes alors braver mille fois la mort ; et je ; vis, pleins de force et de courage, terrasser des emis désespérés. Je les vis tomber sous vos coups e précipiter dans le fleuve ; et nous ne laissâmes e champ de bataille qu'un petit nombre des nôtres, ; dignes de nos éloges que de nos larmes, et que s honorâmes par des funérailles plus glorieuses r eux que la pompe d'un triomphe. Après tant :tions célèbres ne craignez pas que votre mémoire sse jamais. Il ne nous reste plus à vous et à moi ıne chose à faire : à vous, de maintenir votre ou-;e et de défendre contre ses ennemis celui que ; avez élevé ; à moi de payer vos services et d'écarter ntrigues qui pourroient vous frustrer des récom-es qui vous sont dues. Je déclare donc aujourd'hui me une loi irrévocable, et je vous en prends à oin, que désormais personne ne pourra, sur aucune e recommandation que celle de ses services, obtenir ın office civil ni militaire ; et que quiconque osera iciter pour un autre une pareille faveur ne rem-tera que la honte d'un refus. » Ce discours anima

le courage des simples soldats, qui se voyoient depuis long-temps exclus des emplois militaires et des récompenses : tous unanimement applaudirent par des cris de joie, en frappant de leurs piques sur leurs boucliers. Mais cette loi nouvelle gênoit l'ambition des officiers; et, pour essayer de la détruire dès sa naissance, les chefs des deux légions gauloises qui venoient de se signaler en faveur de Julien lui demandèrent sur-le-champ même des gouvernemens pour leurs commissaires des vivres. Julien, de son côté, saisit cette première occasion d'affermir sa loi par un exemple; leur demande fut rejetée et ils furent assez raisonnables pour ne pas s'en offenser.

Amm. l. 20, c. 8, 9. Jul. ad Ath. Dès le commencement des troubles Décence avoit repris la route de Constantinople. Florence, qui jusqu'alors étoit resté à Vienne, craignant le juste ressentiment de Julien, laissa sa famille en Gaule, et se rendit auprès de Constance à petites journées. Dès qu'il fut arrivé à la cour, il affecta de rendre Julien très-criminel, autant pour se disculper lui-même que pour flatter la colère de l'empereur. Julien, voulant lui faire connoître qu'il auroit été disposé à lui pardonner, lui renvoya tout ce qui lui appartenoit; il donna ordre de fournir à sa famille des voitures publiques avec une escorte jusqu'aux frontières de la Gaule. Lupicin n'étoit pas encore revenu de la Grande-Bretagne. Dans la crainte que ce caractère hautain et turbulent ne suscitât de nouveaux troubles, s'il apprenoit ce qui s'étoit passé en Gaule, Julien fit garder le port de Boulogne, avec défense de permettre à personne de s'embarquer. Lupicin fut arrêté à son retour : on se contenta de le garder à vue, sans lui faire d'ailleurs aucun mauvais traitement.

Amm. l. 20, c. 5. Jul. ad Ath. Vict. epit. Zos. l. 3. Zon. t. 2, p. 21. Le nouvel empereur n'étoit pas sans inquiétude. Il souhaitoit d'épargner à l'empire les horreurs d'une guerre civile; mais il n'espéroit aucun accommodement de la part d'un prince jaloux et accoutumé à le mé

[redacted]

priser. Cependant, pour n'avoir rien à se reprocher, il prit le parti de lui envoyer des députés chargés d'une lettre, dans laquelle il ne prenoit que le titre de César. Il lui exposoit avec une modeste assurance ses services, ses travaux, ses succès passés; la violence que les soldats lui avoient faite; sa résistance, qu'il avoit portée jusqu'à se voir au péril de sa vie : qu'il ne s'étoit enfin rendu que dans la crainte que les soldats ne se donnassent un autre empereur moins capable de ménagement, et dans l'espérance de les ramener à leur devoir; il les excusoit eux-mêmes de ce qu'ils s'étoient lassés de n'avoir à leur tête qu'un César, ou plutôt un fantôme qui n'avoit le pouvoir ni de récompenser leurs services, ni même de leur faire payer leur solde, dont ils étoient privés : que l'ordre qu'on leur avoit signifié de se séparer de leurs femmes et de leurs enfans pour marcher aux extrémités de l'Orient avoit achevé de révolter des hommes accoutumés à des climats froids, et qui manquoient des choses les plus nécessaires pour un si long voyage. Il prévenoit ensuite Constance contre les rapports calomnieux de ses ennemis : promettant de lui rester toujours intérieurement soumis, il lui représentoit qu'il étoit d'une nécessité indispensable qu'ils partageassent ensemble le titre de la puissance souveraine. Il s'engageoit à lui fournir tous les ans des chevaux d'Espagne, à lui envoyer des Germains de grande taille pour composer sa garde, et à recevoir de sa main les préfets du prétoire; mais il vouloit être le maître de choisir les autres officiers tant civils que militaires, et les gardes de sa personne. Il l'avertissoit qu'en vain voudroit-il arracher de leur pays les troupes gauloises pour les traîner sur les frontières de la Perse; qu'il seroit impossible de les déterminer à quitter la défense de leur patrie tant de fois ravagée et exposée plus que tout le reste de l'empire aux invasions des barbares. Il finissoit par lui faire sentir en peu de mots quels malheurs la

discorde des princes étoit capable de produire. Ammien Marcellin ajoute, ce que Julien n'a garde d'exprimer dans ses écrits, qu'à ces lettres, qui devoient être publiques, il en avoit joint de secrètes, pleines de reproches et d'aigreur. Pentade, grand-maître des offices, affidé à Julien, et différent de cet autre Pentade son ennemi, dont nous avons parlé plusieurs fois, et Euthérius, grand-chambellan, furent chargés de ces dépêches, avec un plein pouvoir de traiter des conditions de l'accommodement. Julien rapporte qu'il engagea ses troupes à promettre avec serment de se contenir dans les bornes de la soumission, si Constance approuvoit le passé, et s'il leur permettoit de rester tranquilles dans la Gaule, et que toute l'armée en corps écrivit à ce prince pour le supplier de maintenir la paix et la bonne intelligence avec son nouveau collègue.

Amm. l. 20, c. 9. Jul. ad Ath. Liban. or. 12. Vict. epit. Zos. l. 3. Zon. t. 2, p. 21.

Les députés de Julien rencontrèrent de grandes difficultés dans leur voyage. Les magistrats de l'Italie et de l'Illyrie, instruits du soulèvement de la Gaule, les arrêtoient à tous les passages. Enfin, après avoir surmonté ces obstacles, ils passèrent le Bosphore, et se rendirent auprès de Constance à Césarée de Cappadoce. Ce prince marchoit vers la Perse, et il étoit déjà arrivé dans cette ville. En recevant la nouvelle de la révolte, il avoit d'abord balancé sur le parti qu'il devoit prendre; mais, de l'avis de son conseil, il s'étoit déterminé à se débarrasser premièrement de la guerre des Perses pour venir ensuite tomber sur Julien avec toutes ses forces. La vue des députés et la lecture de leurs dépêches allumèrent tout son corroux; et lançant sur eux des regards terribles et qui sembloient leur annoncer la mort, il les chassa de sa présence, leur défendit de reparoître devant lui et ne tarda pas à les congédier. Il les fit accompagner de Léonas, questeur du palais, qu'il chargea de sa réponse. C'étoit un politique prudent et circonspect, le même qui l'année précédente avoit assisté de la part de l'em-

[redacted]

au concile de Séleucie. Julien lui fit à Paris un
l très-honorable : il lut avec empressement la lettre
nstance; elle contenoit des reproches de ce que,
ttendre son consentement, il avoit commencé par
le nom d'Auguste en le recevant d'une troupe de
ux. Constance lui conseilloit de déposer une di-
dont le titre étoit si vicieux et si mal fondé, et
rendre celle qu'il tenoit de son empereur; il ajou-
ıe Julien ne devoit pas avoir oublié ce qu'il devoit
stance, qui, après l'avoir nourri et élevé dans son
e, lorsqu'il étoit dépourvu de toute autre res-
, l'avoit ensuite honoré de la qualité de César. A
ots Julien ne put retenir son indignation : *Eh!*
st celui, s'écria-t-il, *qui m'avoit enlevé toutes mes*
rces ? Quel est celui qui m'avoit rendu orphelin ?
il pas lui-même le meurtrier de mon père ? Ignore-
'en rappelant ce funeste souvenir il rouvre une
ruelle dont il est l'auteur ? Léonas le pria de vou-
ien entendre les ordres de Constance sur la nomi-
ı des nouveaux officiers. Ce prince, comme s'il
ıcore été le maître, nommoit préfet du prétoire le
ur Nébride en la place de Florence; il donnoit
ırge de maître des offices au secrétaire Félix; il dis-
t à son gré des autres emplois. Avant qu'il eût reçu
ıvelle du soulèvement, il avoit déjà nommé Gu-
e lieutenant-général pour remplacer Lupicin qu'il
loit. Julien renvoya au lendemain la décision de
es articles : *Je renoncerai de bon cœur au titre*
uste, ajouta-t-il, *si c'est la volonté des légions :*
z-vous demain à l'assemblée, et rapportez-y votre
. Le questeur, craignant pour sa vie, le supplioit
point communiquer aux troupes la lettre de l'em-
ır : *Je ne veux prendre aucun parti*, répondit Ju-
sans consulter mes soldats ; mais je vous promets
é pour votre personne.

lendemain Julien se rendit au Champ-de-Mars à

la tête de ses troupes. Pour rendre son cortége plus n
breux, il avoit assemblé tout le peuple de la vil
monta sur un tribunal élevé, et ordonna à Léon
produire la lettre de l'empereur et d'en faire la lec
Dès qu'il en fut venu à l'endroit où Constance rédu
Julien au simple titre de César, on l'interrompi
mille cris; on répétoit de toutes parts : *Julien Aug
c'est le vœu de la province, de l'armée, de l'état m
qu'il a relevé, mais qui craint encore les insulte
barbares.* Léonas restoit tremblant et glacé d'effroi
lien, l'ayant rassuré, le congédia après lui avoir fait
dier une réponse, dans laquelle il ne ménageoit
l'empereur; il lui reprochoit le massacre de sa fam
et le menaçoit de venger la mort de tant d'innoc
victimes. Cependant, pour exécuter une des condi
qu'il avoit lui-même proposées, entre les officiers nor
par Constance il accepta Nébride en qualité de p
du prétoire : il conféra les autres emplois à des pers
dont l'attachement lui étoit connu; il avoit déjà no
grand-maître des offices, Anatolius, auparavant m
des requêtes.

Il y eut encore de part et d'autre plusieurs lett
plusieurs députations. Zosime dit que Julien offr
Constance de quitter le diadème, s'il l'exigeoit ain
de se contenter de la qualité de César; mais que
stance, n'écoutant que sa colère, répondit aux en
que, si Julien vouloit sauver sa vie, il falloit que, re
çant au titre même de César, et se réduisant au ra
simple particulier, il s'abandonnât à la clémence de
pereur : que c'étoit l'unique moyen d'éviter le châti
que méritoit son attentat. Ce même auteur dit que
lien, ayant reçu cette réponse en présence de son ar
s'écria qu'il aimoit mieux remettre sa cause ent
mains des dieux que dans celles de Constance. Ce
est démenti par Julien même, qui rapporte que
stance continua de lui donner dans ses lettres le tit

César; il en paroît même offensé; il ajoute que l'empereur lui envoya Epictète, qu'il appelle évêque des Gaules, mais qui, selon l'apparence, étoit cet arien dont nous avons parlé, évêque de Centumcelles en Italie : ce député lui promettoit la vie de la part de l'empereur, sans s'expliquer sur le rang qu'il tiendroit dans la suite. Julien répondit qu'il ne comptoit nullement sur les paroles de Constance, et qu'il étoit résolu de conserver le titre d'Auguste, tant pour ne point compromettre son honneur que pour ne pas abandonner ses amis à la vengeance d'un prince sanguinaire, dont tout l'univers, disoit-il, avoit ressenti la cruauté.

Ce nouveau député ne trouva plus Julien à Paris. Il étoit parti après avoir congédié Léonas; et pour tenir ses soldats en haleine autant que pour maintenir sa réputation, il marchoit à la tête de toutes ses forces vers la seconde Germanie et s'approchoit de Clèves. Ayant pour la quatrième fois passé le Rhin, il tomba tout à coup sur les pays des Attuariens, nation françoise naturellement inquiète, et qui ravageoit alors plus hardiment que jamais les frontières de la Gaule. Ce peuple habitoit les bords de la Lippe, vers les pays de Clèves et de Munster. Comme ils n'étoient pas sur leurs gardes, parce qu'ils croyoient les chemins impraticables, et qu'ils ne se souvenoient pas qu'aucun prince eût jamais pénétré dans leur pays, ils ne firent pas longue résistance. On en massacra, on en prit un grand nombre. Les autres demandèrent la paix. Julien, pour la procurer aux Gaulois voisins, l'accorda à ces barbares aux conditions qu'il voulut. Cette expédition dura trois mois. Le vainqueur revint le long du Rhin jusqu'à Bâle, visitant avec soin toutes les places de la frontière, et les mettant en état de défense. Il en reprit plusieurs dont les barbares étoient encore les maîtres, en sorte qu'il ne leur resta pas un pouce de terrain dans toute l'étendue de la Gaule. Julien passa par Besançon. Ce n'étoit en ce temps-là

Amm. l. 20, c. 10, l. 21, c. 1. Jul. ad Ath. et epist. 38. Till. art. 57, et note 47. Cæs. de bel. gal. l. 1, c. 38.

qu'une petite ville nouvellement rebâtie sur la p
d'un rocher presque inaccessible, défendue d'une b
muraille, et environnée de la rivière du Doubs. Au te
de César c'étoit une ville considérable; elle avoit
sisté dans sa splendeur jusqu'au règne d'Aurélien, a
lequel elle avoit été détruite par les Allemands. De
sançon Julien vint passer l'hiver à Vienne. Il y pr
diadème orné de pierreries, s'étant contenté jusqu'
d'une simple couronne, ou plutôt d'un bandeau
aucun ornement. Il célébra par des spectacles publi
fin de la cinquième année depuis qu'il avoit été nor
César.

Amm l. 21, *c.* 1, *et ibi Vales. et l.* 25, *c.* 4. *Jul. ep.* 40. *Mamert. pan. c.* 15. *Lib. or.* 12. *Greg. Naz. or.* 4. *Zon. t.* 2, *p.* 22. *Adr. t.* 1, *p.* 303. *Du Cange, famil. byz. p.* 52. *M. l'abbé de La Bleterie, vie de Julien, l.* 3, *p.* 184 *et* 185. *Voyez aussi ses remarques sur le Misopogon, p.* 103.

Ce fut dans ce séjour qu'il perdit sa femme Hél
Selon quelques auteurs, elle mourut dans le pa
D'autres disent qu'il l'avoit répudiée; quelques-
même prétendent qu'il s'en défit par le poison.
deux dernières opinions n'ont rien de vraisembl
Le corps d'Hélène fut porté à Rome, et enterré s
chemin de Nomente, dans la même sépulture où
avoit déposé sa sœur Constantine, femme de Ga
Elle ne laissa point d'enfans à Julien. Un passage d
lettre de ce prince, dans lequel il parle du nourri
de ses enfans, n'est pas assez précis pour prouver
eût des enfans légitimes, ni pour le faire accuser
avoir eu de naturels. Il est possible que, par un
de bienveillance particulière, il ait honoré de ce n
des enfans qui ne lui appartenoient que par sa
dresse et par le soin qu'il en prenoit. Les païens
attribuent une chasteté sans reproche; et saint Grég
de Nazianze, qui ne l'épargne pas, ne jette sur
article que des soupçons. Il disoit lui-même, d'a
un ancien poëte: *Que la chasteté est dans les mo
ce que la tête est dans une belle statue, et que l
continence suffit pour déparer la plus belle vie.* Ce q
y a de certain, c'est qu'étant à la fleur de l'âge l
qu'il perdit Hélène, il résista aux instances de

[redacted]

amis qui le pressoient de se remarier pour se donner des successeurs dignes de lui et de l'empire : *Et c'est*, repartit Julien, *cette raison même qui m'empêche de suivre votre conseil; je crains trop de laisser des héritiers indignes de l'empire et de moi.*

Pendant que les provinces d'occident se détachoient de Constance par l'élection de Julien, Sapor lui enlevoit deux places importantes dans la Mésopotamie. Le roi de Perse, ayant passé le Tigre à la tête d'une nombreuse armée, vint mettre le siége devant Singare. Cette ville, voisine du Tigre, à quarante milles de Nisibe, étoit défendue par deux légions et par un grand nombre d'habitans aguerris. A la nouvelle de la marche des Perses, un corps considérable de cavalerie vint encore s'y renfermer. Elle étoit fournie de toutes les provisions nécessaires pour soutenir un long siége. Dès qu'on eut avis de l'approche de l'armée ennemie, on fit sur les remparts des amas de pierres, on mit les machines en batterie. Les soldats et les habitans garnirent les tours et les murailles, bien déterminés à se défendre contre les plus rudes assauts. Le roi leur ayant d'abord offert, mais sans succès, une capitulation honorable, fit reposer ses troupes le reste du jour. Le lendemain, au lever du soleil, il donna le signal de l'attaque par un drapeau de couleur de feu élevé sur sa tente. Aussitôt toute l'armée se mit en mouvement; les uns portant des échelles environnent la ville; les autres dressent les machines; d'autres, couverts de claies et de madriers, s'approchent pour battre les murs. Les assiégés les reçoivent avec courage; les pierres, les javelots, les balles de plomb lancées avec la fronde, les torches ardentes ne cessent de pleuvoir du haut des murailles. L'attaque et la résistance s'opiniâtroient de jour en jour. Les plus grands efforts des assiégeans se portèrent contre une tour ronde nouvellement rebâtie : c'étoit par là que les Romains avoient depuis peu repris la ville. Un énorme

Amm. l. ... *c.* 6. *Cellar. geo* ... *l.* 3, *c.* 1 ... *art.* 20.

bélier battoit cette tour avec furie; et le ciment, c
n'avoit pas encore eu le temps de se durcir, ni
prendre une consistance solide, rendoit les pierres p
faciles à déjoindre et à ébranler. Les assiégés, de le
côté, avoient réuni en cet endroit leurs principales forc
ils n'épargnoient ni le fer, ni le feu, ni leur pro
vie. Enfin, après plusieurs jours d'attaque, la to
tombe avec un horrible fracas; elle ensevelit sous
ruines une partie de ses défenseurs; les autres prenn
la fuite. Les Perses se jettent dans la ville par ce
brèche, en poussant des cris affreux : le soldat, dans
fureur, égorge les premiers qu'il rencontre. Mais Sa
arrête le carnage; il fait prisonniers les habitans a
la garnison, et détruit la ville. Elle fut rebâtie d
la suite. Conquise autrefois par Trajan, devenue co
nie romaine, toujours disputée entre les Romains
les Perses, auxquels elle servoit alternativement
barrière, elle coûtoit plus de sang à ses possesse
qu'elle ne leur procuroit d'avantage : aussi difficil
secourir qu'à prendre, parce qu'elle étoit située
un terrain stérile. Elle subsiste encore aujourd'hui s
le nom de Sinjar, dans Al-gezire, qui est l'ancier
Mésopotamie. Les prisonniers, chargés de chaînes, fur
conduits aux extrémités de la Perse.

Amm. l. 20, c. 7, et ibi Vales. Oriens christ. t. 2, p. 1003.

Sapor s'éloigna de Nisibe. Il se souvenoit des pe
qu'il avoit reçues devant cette ville, trois fois attaq
sans succès. Il avoit d'autant moins d'espérance
réussir, qu'elle étoit alors défendue par un corps d'
mée considérable qui campoit sous ses murailles. S'ét
donc détourné sur la droite, il marcha vers Bézab
C'étoit une place forte dans le pays nommé Zabdicè
située sur une hauteur au bord du Tigre, et mu
d'un double mur dans les endroits les plus accessib
Les Macédoniens lui avoient autrefois donné le n
de *Phénique*, et les Romains l'avoient décorée
titre de *ville municipale*. La garnison étoit compc

[redacted]

de trois légions et d'un grand nombre d'archers du pays. Sapor, l'ayant environnée de son camp, vint en personne la reconnoître au milieu d'un gros de cavalerie, et s'avança jusqu'au bord du fossé. Une décharge de pierres et de flèches, qui partirent des remparts, l'obligea bientôt à regagner son camp. Les hérauts qu'il envoya ensuite pour sommer la ville de se rendre n'auroient pas été mieux reçus, s'ils n'avoient eu la précaution d'amener avec eux plusieurs prisonniers de Singare : dans la crainte de tuer ceux-ci, on n'osa tirer sur les hérauts; mais on ne leur rendit aucune réponse. Après vingt-quatre heures de repos l'attaque commença. Elle fut, dans toutes les circonstances, semblable à celle de Singare; la ville fut prise de la même manière, par la chute d'une tour abattue à coups de bélier. Ce qu'il y eut de singulier, c'est que le troisième jour du siége, pendant que Sapor faisoit reposer ses troupes, l'évêque, nommé Héliodore, se montrant sur la muraille, fit signe qu'il vouloit parler au roi. On lui promit sûreté; on le conduisit à la tente de Sapor. Le prélat essaya de le fléchir par la vue des pertes qu'il venoit de recevoir, et des suites qui seroient peut-être encore plus funestes. Sapor, obstiné dans sa colère, jura qu'il ne leveroit le siége qu'après avoir vu périr le dernier de ses soldats. Cette entrevue donna lieu de soupçonner l'évêque d'avoir, par une indigne trahison, fourni à Sapor des éclaircissemens sur l'état de la place. Mais, selon Ammien Marcellin, ce soupçon étoit injuste. Ce qui le fit naître, c'est qu'on observa que depuis l'entrevue les Perses ne s'attachèrent qu'aux endroits les plus foibles. Le massacre y fut plus cruel qu'à Singare, parce que les habitans ne cessèrent pas de combattre lors même qu'ils virent l'ennemi dans la ville : ils ne cédèrent qu'à la multitude des Perses. On n'épargna ni les femmes, ni les enfans. La ville fut saccagée; et les Perses, chargés de butin, retournèrent

dans leur camp en poussant des cris de joie. Neuf mille prisonniers qui échappèrent au carnage furent transplantés en Perse avec l'évêque et tout son clergé. On croit qu'ils continuèrent d'y former un corps d'église sous Héliodore, et sous Dausas, son successeur, qui reçut la couronne du martyre. Sapor, qui désiroit depuis long-temps de se rendre maître de Bézabde, en fit réparer et fortifier les murailles; il y établit des magasins, et laissa une garnison choisie entre les plus nobles et les plus braves de ses guerriers. Il prévoyoit que les Romains feroient bientôt les plus grands efforts pour recouvrer une place si importante.

Amm. ibid. Cellar. geog. l. 3, c. 14, art. 45, et c. 5, art. 23.

Fier de ces succès, il s'empara de plusieurs châteaux, et vint assiéger Virthe, ou Birthe, ancienne forteresse sur le Tigre. On disoit qu'elle avoit été bâtie par Alexandre le grand. Elle étoit différente d'une ville du même nom placée à l'occident de l'Euphrate. En lisant la description qu'Ammien Marcellin fait des murailles de cette ville, on croit voir une de nos places modernes flanquée de bastions. Un grand nombre de machines en défendoient les approches. Ce fut le terme des conquêtes de Sapor. En vain mit-il en œuvre les promesses, les menaces, toute la force et toute l'ardeur de ses troupes; il fut contraint de se retirer avec plus de perte pour lui que pour les assiégés, et il repassa le Tigre.

Amm. l. 20, c. 8. Hier. chron. Idace. Soc. l. 2, c. 9 et 42. Chron. Alex. Du Cange, Const. Christ. l. 3, c. 2.

Dès que Constance avoit appris les premiers mouvemens de Sapor, il avoit levé des recrues et assemblé ses troupes. Il demanda même du secours aux Goths en leur offrant une grosse solde. Maximien Galère avoit déja employé contre les Perses les troupes de cette nation. Avant que de sortir de Constantinople, l'empereur, célébra le quinzième de février la dédicace de la grande église, qu'il avoit fait bâtir auprès de celle de la Paix. il les renferma toutes deux dans la même enceinte, et n'en fit qu'une seule église, consacrée à la sagesse di-

[redacted]

vine sous le nom de *Sainte-Sophie*. Elle fut depuis rebâtie par Justinien avec magnificence. L'arien Eudoxe, nouvellement élevé sur le siége de Constantinople, qui présidoit à cette solennité, la déshonora par les impiétés qu'il eut la hardiesse de débiter devant le peuple dans la chaire de vérité; et l'empereur se rendit plus coupable en tolérant ces blasphèmes qu'il n'eut de mérite à enrichir cette église d'ornemens précieux, et à répandre à cette occasion des libéralités sur le clergé, sur les vierges, sur les veuves consacrées à Dieu, et sur les hôpitaux.

Il prit ensuite sa route par la Cappadoce, où les dé- *Amm. l. 20,*
putés de Julien vinrent le trouver à Césarée, comme *c. 11. Ath. ad so-*
nous l'avons raconté. Il y fit venir Arsace, roi d'Armé- *lit.*
nie. L'empereur, informé que les Perses s'efforçoient *Cod. Th. l. 11, tit. 1, leg.*
par toute sorte d'artifices et même de menaces de déta- *1.*
cher ce prince de l'alliance des Romains, lui rendit de grands honneurs; et, pour l'attacher par des nœuds plus étroits, il lui fit épouser Olympias, fille d'Ablave, qui avoit autrefois été fiancée à Constant, et qui porta en mariage à Arsace de grands domaines qu'elle possédoit dans l'empire. Ce mariage fut assez généralement désapprouvé. On pensoit que Constance manquoit à la mémoire de son frère; on le blâmoit d'avoir livré entre les bras d'un prince barbare une épouse que Constant s'étoit destinée. Arsace, après avoir plusieurs fois protesté avec serment qu'il perdroit la vie plutôt que de renoncer à l'alliance des Romains, retourna dans ses états comblé de présens pour lui et pour toute sa suite. Constance continua sa route par Mélitine, ville de la petite Arménie. Ayant passé l'Euphrate à Samosate, il vint à Edesse. Il y resta long-temps pour attendre les divers corps de troupes qui s'y rendoient, et les provisions de vivres dont il faisoit de grands amas. Il n'en partit qu'après l'équinoxe d'automne, et il prit le chemin d'Amide. A la vue de cette ville malheureuse, qui n'étoit plus qu'un

monceau de pierres et de cendres, il ne put retenir ses larmes. Le trésorier de l'épargne, nommé Ursule, qui se trouvoit à ses côtés, attendri d'un si triste spectacle, s'écria : *Voilà donc avec quel courage nos soldats défendent nos villes tandis que l'empire s'épuise pour payer leurs services!* Cette parole piqua vivement les soldats : elle fut dans la suite, sinon la vraie cause, du moins le prétexte du massacre d'Ursule.

Amm. l. 20, 11. L'empereur, arrivé près de Bézabde, entoura son camp d'une palissade et d'un fossé profond. Il trouva les brèches réparées et la place en état de défense. Il fit d'abord proposer à la garnison le choix d'être renvoyée en Perse, ou de prendre parti dans ses troupes. Comme elle étoit composée de noblesse qui se piquoit de valeur, ces conditions furent rejetées avec mépris. Les Romains, partagés en différens corps, investirent la place, et s'avancèrent à petits pas. Mais les pierres dont les assiégés les accabloient brisèrent leurs boucliers, rompirent leur ordonnance, et les obligèrent à s'éloigner. Après un jour de repos, ils se rapprochent avec précaution et tentent un assaut général. Les assiégés, ayant tendu sur les murailles de grands rideaux de poil de chèvre qui les déroboient à la vue de l'ennemi, ne se montroient que pour lancer des pierres et des javelots. Ils jetoient sur les mantelets établis au pied du mur des tonneaux remplis de cailloux, des meules de moulin, des fragmens de colonnes qui écrasoient de leur poids et les machines et les soldats. D'autre part, les assiégeans abattoient à coups de traits, à coups de fronde tous ceux qui se présentoient à la défense des remparts; ils travailloient sans cesse à élever leurs terrasses; le siége devenoit de jour en jour plus meurtrier. L'ardeur des soldats romains multiplioit leurs pertes : pour se faire remarquer de l'empereur, dont ils espéroient récompense, ils quittoient leurs casques et s'exposoient la tête nue aux coups des ennemis. Ce qui alarmoit le plus les

[redacted]

assiégés, c'étoit un bélier d'une énorme grosseur. Les Perses s'en étoient servis plus de cent ans auparavant pour battre les murailles d'Antioche, lorsqu'ils s'en étoient rendus maîtres du temps de Valérien : à leur retour ils l'avoient laissé dans la ville de Carres. Constance l'ayant fait démonter pour en faciliter le transport, le remit en batterie au pied d'une tour. Chaque coup qu'il portoit ébranloit la tour jusqu'aux fondemens, et glaçoit d'effroi les habitans. On s'efforçoit d'y mettre le feu; on lançoit pour cet effet des traits enflammés; mais les Romains ayant eu la précaution d'enduire d'alun ou d'envelopper de peaux et de haillons imbibés d'eau le bois de leurs batteries, le feu n'y trouvoit aucune prise Les Perses, ne pouvant détruire cette terrible machine, réussirent à la rendre inutile. Dans le moment que le bélier venoit frapper la tour, ils en saisirent la tête avec de longs cordages, et le tinrent si fortement assujetti, qu'il étoit impossible de le retirer en arrière et de le mettre en branle. En même temps ils versoient dessus à grands flots le bitume et la poix ardente.

Déjà les terrasses s'élevoient à la hauteur des murs. Les assiégés, voyant leur perte assurée s'ils ne redoubloient leurs efforts, font une furieuse sortie ; ils chargent avec vigueur les premiers bataillons, et lancent sur les machines des torches et des matières enflammées. Après un combat opiniâtre, on les repousse dans la place. Les flèches et les pierres volent sans cesse des terrasses sur les murs : on s'empresse d'une part à mettre le feu aux tours, de l'autre à l'éteindre. Les Perses et les Romains, également désespérés de leurs pertes, sortent en grand nombre, les uns de la ville, les autres de leur camp : ceux-là, armés de fer et de feu, réduisent en cendres toutes les machines. On ne put sauver que le gros bélier à demi brûlé : une troupe de braves soldats vint à bout de le dégager en rompant par des secousses re-

doublées les cordages qui le tenoient attaché à la muraille. Les deux partis, enveloppés de flamme et de fumée, se battoient en aveugles et confondoient leurs coups : la nuit les sépara. Les Romains, après quelques momens de repos, reculèrent leur camp, pour n'être plus exposés à des attaques si précipitées. Leurs terrasses étoient achevées, et surmontoient les murs. Ils y établirent deux balistes en état de foudroyer la ville. Avant le point du jour, s'étant partagés en trois corps ils s'avancent au son des trompettes, portant des échelles et tous les instrumens alors en usage pour saper et démolir les murs On fait en même temps de part et d'autre des décharges de flèches. Mais ce qui incommodoit le plus les assiégés, c'étoient les deux balistes placées sur la terrasse. Résolus de périr ou de détruire ces machines meurtrières, ils ne laissent dans la place que le nombre nécessaire pour la défense; les autres sortent secrètement par une poterne éloignée de la vue de l'ennemi, et fondent tout à coup les armes à la main, suivis d'une seconde troupe qui portoit des torches allumées. Ceux-ci, pendant l'ardeur du combat, se coulent derrière leurs camarades et vont appliquer le feu à la terrasse, construite en grande partie de branches d'arbres, de joncs et de roseaux. La flamme s'élève, la terrasse n'est bientôt qu'un grand bûcher, les soldats romains l'abandonnent, et sauvent avec peine leurs balistes.

Amm. ibid. Lib. pro templis. Jul. ad Ath. Philost. l. 5, c. 4. Cod. Th. l. 7, tit. 4, leg. 6. Baron. ad an. 359. Till. not. 46.

Le combat dura tout le jour. Sur le soir les deux partis s'étant retirés, Constance passa la nuit dans de violentes agitations. D'une part il sentoit l'importance de ne pas laisser les Perses maîtres d'une place qui faisoit de ce côté-là le plus fort boulevard de l'empire ; de l'autre, tous les ouvrages étoient ruinés et la saison avancée. Il se détermina à tenir la place bloquée, espérant de la prendre par famine. C'étoit s'exposer à souffrir lui-même plus de maux qu'il n'en pouvoit faire aux as-

[redacted]

son armée auroit été détruite avant qu'elle eût
ıire la place. Bientôt de violens orages, la terre
pée par des pluies continuelles, le froid de l'hi-
se faisoit sentir de plus en plus, les partis enne-
ıi lui enlevoient ses convois, les murmures des
rebutés de tant de fatigues, l'obligèrent à lever
:. Couvert de honte, il revint passer le reste de
à Antioche. Il étoit le dix-septième de décembre
ıple en Syrie. Les ariens attribuoient ces mau-
:cès à l'exil de plusieurs de leurs évêques; les ca-
es à la persécution suscitée contre les ortho-
les païens, à la destruction de leurs temples; et,
en croit Julien, Constance les regarda lui-même
: une punition du meurtre de ses proches, et sur-
: Gallus, dont la fin tragique commençoit à lui
des remords : étrange condition de ce prince que
s partis et sa propre conscience elle-même trou-
dans sa conduite de quoi l'accuser d'avoir mé-
malheurs!

ıur de son arrivée, les principaux officiers de la ville *Amm. l.* 21,
cour s'empressèrent, selon la coutume, à lui rendre c. 6.
ommages. L'histoire, qui se plaît à rapporter la
es favoris qui ont abusé de la confiance des princes,
ıstruit à cette occasion de l'affront qu'essuya Am-
ıius, et de sa fin funeste. Il avoit été cause de la
lu jeune Constantin par la haine mortelle qu'il
ıspirée contre lui à Constant son frère. Comme
nçoit avec assurance pour se présenter à l'empe-
il fut reconnu et repoussé : on murmuroit de sa
sse; on disoit hautement que ce fléau de la fa-
ımpériale ne méritoit pas de voir le jour : *Lais-
approcher*, dit Constance, *je le crois coupable,
il n'est pas convaincu ; s'il est criminel, mes re-
réveilleront les reproches de sa conscience ; il
bien se punir lui-même.* Le lendemain, dans les
lu Cirque, Amphilochius étoit assis vis-à-vis de

l'empereur. Au cri qui s'éleva à la vue d'un cocher célèbr comme il se penchoit sur la balustrade, elle se rompi tout à coup; et ce malheureux, étant tombé dans l'a rène avec plusieurs des spectateurs, fut trouvé mo sous les autres, qui tous n'étoient que légèrement bl sés. Sur la foi de cet événement et sur celle des fl teurs, Constance se crut un grand prophète.

Amm. ibid. Chrysost. in epist. ad Phil. hom. 15, n.° 5. Zon. t. 2, p. 23. Cedren. t. 1, p. 302. Du Cange, famil. byz. p. 48.

L'impératrice Eusébie étoit morte quelque temps a paravant. Sa mort est diversement racontée. Saint-Je Chrysostôme rapporte que cette princesse, fière et ha taine, désolée de se voir stérile, s'adressa à une femm dont elle reçut des remèdes qui la conduisirent au to beau. Constance, quoique foible et mal sain, se ma une troisième fois. Il épousa Faustine, dont la famil est ignorée.

An. 361. Idace. Amm. ibid. et ibi Vales. Hier. in vitâ Hilarionis. Baron. an. 362. God. in prosop. cod. Th. t. 6, p. 365.

L'année suivante le consulat fut d'abord la réco pense et enfin l'écueil de deux ambitieux, qui ne m ritoient que des châtimens. Cette dignité avoit promise à Taurus, s'il venoit à bout de corrompre évêques assemblés à Rimini. Constance lui tint paro il lui donna pour collègue Florence, qui avoit ach les bonnes grâces de l'empereur en traversant les de seins que Julien avoit formés pour le soulèvement la Gaule. Taurus étoit déjà préfet du prétoire d'Itali Florence venoit d'être revêtu de la même charge l'Illyrie, où il avoit succédé à Anatolius. Leur fort tomba, avant la fin de leur consulat, comme on le ve dans la suite. Constance, qui se proposoit de comba cette année Sapor et Julien, faisoit de très-grands p paratifs; il levoit des milices dans toutes les provinc il obligeoit tous les ordres, toutes les conditions, contribuer pour la solde des troupes, et pour les fo nitures d'habits, d'armes, de machines, de vivres et chevaux. Il prodigua l'or et l'argent aux rois et aux trapes d'au-delà du Tigre pour les gagner. Arsace, d'Arménie, et Méribane, roi d'Ibérie, étoient les plus

[redacted]

e, s'ils se fussent déclarés pour les Perses. Con-
eur envoya des ambassadeurs chargés de riches
. Hermogène, préfet d'Orient, étant mort, il
ı Helpide en sa place. Celui-ci étoit de Paphla-
ɪon extérieur n'avoit rien d'avantageux; il s'énon-
l, mais il étoit digne de sa fortune par sa droiture,
ɪrmeté à rendre la justice, et par sa douceur. On
yant reçu de la bouche même de Constance l'ordre
re à la torture un homme qu'il savoit être inno-
l supplia instamment l'empereur d'accepter la
on de sa charge, et d'en revêtir quelqu'un qui
s propre que lui à exécuter des ordres de cette
Il paroît que cette généreuse franchise arrêta le
de l'injustice. Helpide fut ensuite dépouillé de
ıité par Julien, qui ne put l'engager à renoncer
istianisme. Sa femme Aristénète ne fut pas moins
:. Saint-Jérôme en fait un grand éloge; et Liba-
rop ennemi des chrétiens pour rendre toujours
à Helpide, n'a pas pu refuser des louanges à cette
vertueuse.

ès une longue délibération, Constance s'en tint à *Amm. l.* 21,
ɪmier plan : c'étoit de terminer d'abord la guerre c. 7.
les Perses pour ne laisser derrière lui aucun sujet
iétude. Il devoit ensuite revenir sur ses pas, tra-
rapidement l'Illyrie et l'Italie, et fondre tout à
ur Julien. Tels étoient les projets dont il se faisoit
n , et dont il amusoit ses officiers. Cependant, pour
er de l'Afrique, province importante dans une
: civile, il y envoya Gaudence, qui lui avoit servi
on dans la Gaule. Gaudence, timide et intéressé,
sujet de craindre le ressentiment de Julien; et,
adé que Constance resteroit victorieux, comme
one n'en doutoit alors, il ne pouvoit manquer de
our le servir. Aussi s'acquitta-t-il parfaitement de
mmission. Dès qu'il fut arrivé, il instruisit des
s de l'empereur le comte Crétion et les autres com-

mandans, il leva de bons soldats; il fit venir de coureu de la Mauritanie; il garnit de camps volans les côt opposées à la Gaule et à l'Italie; et tant que Constan vécut, il ferma aux ennemis l'entrée du pays, quoiq la côte de Sicile, depuis le cap de Lilybée jusqu'à cel de Pachyn, fût bordée des troupes de Julien, qui i cherchoient que l'occasion de débarquer en Afrique.

Amm. ibid. cc. 13. Pendant que Constance s'occupoit de ces disposition il apprit que l'armée des Perses s'approchoit des bor du Tigre. Aussitôt il se mit en campagne au commen cement de mai; et, ayant passé l'Euphrate sur un po de bateaux, il se rendit à Edesse, où il avoit formé s magasins. De là il envoya des coureurs pour observ la marche des ennemis. On ne savoit encore en qu endroit ils passeroient le Tigre; et Constance ne pouvo se fixer dans aucune résolution. Tantôt il vouloit pa tager son armée en divers corps pour s'étendre dans l pays; tantôt il songeoit à la conduire tout entière d vant Bezabde, pour attaquer de nouveau cette plac Mais s'attacher ainsi à l'extrémité de la Mésopotami c'étoit ouvrir les passages à Sapor et lui donner moye de pénétrer sans résistance jusqu'à l'Euphrate. D'ailleur voulant conserver son armée pour l'employer cont Julien, il craignoit de la consumer dans un siége do il avoit déja éprouvé la difficulté. Cependant, pour avo des nouvelles plus sûres, il fit partir à la tête d'un gra corps de troupes Arbétion et Agilon, avec ordre de s' tendre sur les bords du Tigre et d'observer l'enne il leur recommanda de ne point hasarder de comb mais de se retirer dès qu'ils verroient les Perses ent dans le fleuve, et de lui en donner avis aussitôt. Sap arrêté par des présages peu favorables, différoit toujo le passage, et tenoit les Romains en échec. Les espi et les transfuges qui se rendoient au camp ne faisoi qu'accroître l'incertitude par la diversité de leurs ra ports. Chez les Perses le secret du roi ne couroit jam

[redacted]

risque d'être éventé : il n'étoit connu que d'un petit nombre de seigneurs d'une fidélité éprouvée et d'une profonde discrétion ; le silence étoit même chez eux une divinité adorée. D'ailleurs les Perses étoient rusés et trompeurs. Les deux généraux, inquiétés par des fréquentes alarmes, dépêchoient sans cesse à l'empereur pour le prier de les venir joindre ; ils lui représentoient que malgré leur vigilance ils risquoient à tout moment d'être surpris, et que, si toutes les troupes n'étoient pas réunies, ils seroient infailliblement accablés. Telle étoit la situation de Constance quand il apprit que Julien, ayant rapidement traversé l'Italie et l'Illyrie, étoit déjà maître du pas de Sucques.

Nous avons laissé Julien à Vienne en Gaule, où il passa une partie de l'hiver dans de profondes réflexions. Devoit-il tenter toutes les voies de douceur pour se réconcilier avec Constance, ou forcer ce prince par les armes à le reconnoître pour collègue? L'un et l'autre parti paroissoit également dangereux. D'un côté l'exemple de Gallus lui apprenoit quel fond il devoit faire sur la foi d'un prince qui n'épargnoit ni la séduction ni le parjure, et qui plongeoit le poignard dans le sein de ses proches au moment qu'il feignoit de les embrasser ; de l'autre il craignoit cette fortune qui partout ailleurs, abandonnant Constance, l'avoit toujours fidèlement suivi dans les guerres civiles. Ce dernier péril lui sembla pourtant préférable, parce qu'une guerre déclarée lui laissoit toutes les ressources de la prudence et de la valeur, et que d'ailleurs la fortune l'avoit lui-même jusqu'alors assez bien servi pour mériter qu'il se mît entre ses mains plutôt qu'en celles de Constance. La superstition aida encore, dit-on, à le déterminer. Il crut voir en songe le soleil, sa divinité favorite, qui lui annonçoit que Constance mourroit avant la fin de l'année. La prédiction, telle qu'elle est rapportée par plus d'un auteur, est trop claire et trop précise pour laisser occasion de

Amm. l. 21, c. 1, 2. Greg. Naz. or. 3. Lib. or. 12. Soz. l. 5, c. 1. Zos. l. 3. Zon. t. 2, p. 22.

douter qu'elle ait été composée après coup. Saint Grégoire, sur la foi d'un bruit qui couroit alors, prétend qu'il étoit facile à Julien de prédire cette mort, parce qu'il avoit pris des mesures pour la procurer par le ministère d'un domestique de Constance. Il est plus sûr de dire que tout le détail de ce songe n'est qu'une fable inventée après l'événement. Julien, qui se vante si volontiers de la protection des dieux, n'en fait aucune mention expresse dans ses écrits. Ayant donc résolu de prendre les armes, il ne fit rien avec précipitation; il songea moins à forcer les circonstances qu'à profiter des incidens; il se donna le temps d'affermir sa puissance et de dresser son plan avec maturité et tranquillité d'esprit. Il publioit qu'il ne vouloit aller trouver Constance que pour se justifier, et qu'il s'en remettroit au jugement des deux armées. Les soldats de Magnence s'étoient répandus de toutes parts et subsistoient de brigandages: Julien fit proclamer une amnistie en leur faveur, il les rappela à leurs drapeaux, et rétablit la sûreté sur les grands chemins. Apostat depuis long-temps, il observoit dans le particulier toutes les pratiques du paganisme; mais ce secret n'étoit connu que du petit nombre de ses plus intimes confidens. Comme son armée étoit composée de chrétiens et de païens, il déclara qu'il laissoit à chacun la liberté de servir Dieu à sa manière; mais il continua de faire à l'extérieur profession de christianisme. Il assista même aux prières publiques dans l'Église de Vienne le jour de l'Epiphanie.

Amm. l. 21, c. 3. Jul. ad Ath. Lib. or. 5 et 12. Cellar. geog. l. 2, c. 7, art. 13.

Il ne s'occupoit que de l'entreprise qu'il méditoit contre Constance, lorsqu'aux approches du printemps il apprit que les Allemands recommençoient à faire des courses. Les sujets de Vadomaire, allié des Romains, avoient été les premiers à prendre les armes. Le bruit se répandit que cette infraction des traités étoit l'objet des intrigues de Constance: que ce prince avoit à force d'argent engagé Vadomaire à se jeter dans la Gaule

retenir Julien. Celui-ci n'oublia pas d'accré- discours; il prétendit même avoir intercepté :s de Constance à Vadomaire et à d'autres rois ls. On surprit un courrier de Vadomaire chargé tre à Constance, dans laquelle le prince alle- aitoit Julien avec assez de mépris. Julien, pour rasser de ce nouvel ennemi, envoya en diligence e Libinon à la tête des deux légions gauloises ient le plus distinguées dans la nouvelle révo- Libinon passa le Rhin auprès de Bâle, et arriva ne ville qu'on croit être Seckingen. A l'approche mains, les barbares en beaucoup plus grand s'étoient cachés dans des vallons. Le comte les sans précaution, et fut tué le premier. La vic- t quelque temps disputée: mais il fallut céder ibre, et les Romains se retirèrent avec perte. maire, naturellement, fourbe et artificieux, fei- *Amm. l. 21, c. 4. Lib. or. 12.* ne prendre aucune part à cette guerre. Il tâchoit r Julien par des protestations d'un attachement le; il lui prodiguoit dans ses lettres les noms flatteurs : il lui donnoit même le titre de *dieu.* enoit des liaisons avec les officiers romains qui t la frontière, et passoit souvent le Rhin pour divertir avec eux. Julien, qui n'étoit pas dupe ifices, résolut de le faire enlever. Il dépêcha le Philagre, qui fut depuis comte d'Orient, et nnoissoit l'habileté; il le chargea d'un ordre ui ne devoit être ouvert que quand Vadomaire oit en-deçà du Rhin. L'occasion se présenta prince allemand, affectant toujours beaucoup é et de franchise, vint à son ordinaire souper mandant, qui invita aussi Philagre. A la fin hilagre, ayant arrêté Vadomaire, fit voir sa , le mit sous la garde du commandant; et n'avoit point d'ordre pour retenir les gens , il leur laissa la liberté de s'en retourner.

Le roi fut conduit au camp de Julien. Il se crut pe
quand il apprit que ses lettres adressées à Consta
avoient été interceptées. Mais Julien, sans entrer a
lui dans aucun éclaircissement, le fit conduire en
pagne. Il ne voulut pas laisser cet esprit dangereu
perfide à portée de troubler la Gaule en son absence.
domaire rentra en faveur sous le règne de Valentin
et de Valens, et fut fait duc de la Phénicie. Jul
marcha aussitôt pour abattre par un dernier cou
témérité des barbares; et de peur que le bruit de
marche ne leur fît prendre l'épouvante et ne l'oblig
de les poursuivre trop loin, il passa le Rhin pendan
nuit avec un gros de troupes légères, et les chargea
dépourvu. Ils se virent enveloppés avant que d'avoir
le temps de se mettre en défense; plusieurs furent tu
les autres, abandonnant leur butin et demandant grâ
se rendirent prisonniers. Les princes voisins, qui n
toient point entrés dans la révolte, vinrent protes
de leur soumission, et renouvelèrent leurs serme
Julien se retira, après les avoir menacés d'une prom
vengeance, s'ils se départoient de la fidélité qu'ils avoi
jurée.

Amm. l. 21. c. 5. Jul. ad Ath. et epist. 13, Lib. or. 12. Eunap. in Max.

Revenu à Bâle, et persuadé que la diligence est
principal ressort des entreprises hardies, et que d
un péril inévitable le plus sûr est de l'affronter s
délibérer, il résolut de se mettre en marche pour al
au-devant de Constance. Il commença par consulter
oracles. Il avoit fait venir en Gaule le grand-prê
d'Eleusis: ce fut avec lui qu'il fit des sacrifices secr
à Bellone. Son médecin Oribase, et un autre fanati
africain, nommé Evhémère, confidens de son aposta
furent seuls admis à ces mystères. Tous les présages
promettoient la sûreté et la gloire, s'il marchoit, e
menaçoient de sa perte, s'il restoit dans la Gaule. I
félicita de cet heureux concert entre les conseils de
dieux et ceux de son ambition: car ce prince n'ét

[redacted]

ellement esclave de la superstition, qu'il ne sût s'en affranchir quand elle ne s'accordoit pas avec ntérêts. Il avoit, ainsi que Jule César, l'esprit présent pour donner un tour avantageux aux plus res présages. Un jour qu'il s'exerçoit à Paris dans iamp-de-Mars, son bouclier s'étant rompu en , l'anse lui resta seule dans la main : c'étoit là es plus fâcheux pronostics, et tous les spectateurs aroissoient alarmés. *Ne craignez rien*, leur cria n, *ce que je tenois ne m'a pas échappé*. Se croyant é de la protection du ciel, il voulut éprouver l'at-:ment de ses soldats. Les ayant donc fait assembler, onta sur un tribunal, et, portant sur son front une e confiance, après leur avoir rappelé de nouveau ravaux et leurs exploits, il leur déclara qu'il alloit onduire aux extrémités de la Dace; qu'ils ne ren-reroient aucun obstacle dans leur passage par l'Il-:; que les premiers avantages leur en prépareroient iouveaux, et règleroient leurs démarches. « Je me iarge (ajouta-t-il) de veiller, selon ma coutume, à itre sûreté, et de vous ménager les succès; et si j'étois oligé de rendre compte de ma conduite à d'autres u'à ma conscience, juge souverain et incorruptible e mes actions, je serai toujours prêt à justifier mes ntentions et à prouver que je n'aurai rien entrepris jue ce qui peut vous être utile. Assurez-moi par ser-ment de votre fidélité; et, soit en quittant ce pays, soit dans le voyage que nous allons faire, gardez-vous de donner sujet de plainte à aucun particulier. Souvenez-vous que ce qui fait votre gloire, ce n'est pas seulement d'avoir abattu tant d'ennemis, mais plus encore d'avoir rendu à ces provinces la paix, la sûreté et l'abon-dance. » L'armée reçut ces paroles comme celles d'un oracle; l'ardeur étincelle dans les yeux; tous, de con-cert, frappant leurs boucliers, s'écrient qu'ils sont prêts à marcher sous les auspices d'un si grand capitaine; ils

le nomment *le favori des dieux, le vainqueur des* *et des nations*. Pour donner à leur serment la form plus solennelle, ils lèvent leurs épées sur leurs têt et, prononçant les plus terribles imprécations, jurent en termes formels qu'ils s'exposeront pour l tous les hasards, et à la mort même. Les officiers prêt tous en particulier le même serment. Ces Hérules, Bataves, ces Gaulois, qui l'année précédente avoi refusé de passer les Alpes pour le service de Constan sont prêts à suivre Julien jusqu'au bout du monde. seul Nébride, préfet du prétoire, fut assez hardi p représenter qu'étant comblé des bienfaits de Constan il ne pouvoit engager sa foi contre le service de ce prin et comme les soldats, irrités de sa résistance, menaçoi de l'égorger, il alla se jeter aux pieds de Julien, qu couvrit de sa robe. Les soldats respectèrent cet as Nébride, étant retourné au palais avec Julien, se pr terna devant lui, demandant humblement, comme gage de sûreté, la permission de lui baiser la ma *Eh! quel honneur réserverions-nous donc à nos am* répartit Julien. *Retire-toi où tu jugeras à propos,* *ne te fera aucun mal*. Nébride se retira en Toscane, ses terres.

Amm. l. 21, c. 8. Zos. l. 3. Cellar. geog. l. 2, c. 5, art. 36.

Salluste, cet ami fidèle, qui avoit été enlevé à Jul trois ans auparavant, étoit venu le joindre. Le nou empereur le laissa en Gaule avec la qualité de pré du prétoire. Il le crut nécessaire dans cette provin dont il étoit obligé de s'éloigner; et comme une fonctions du préfet étoit de payer les troupes et pourvoir au soin des vivres, Julien emmena Germani qu'il chargea de ce détail. Il déclara Névitte général la cavalerie, sans avoir égard à Gumoaire, que Consta avoit nommé, mais que Julien regardoit comme traître qui avoit manqué de foi à Vétranion son maî Il donna la questure à Jovius, l'intendance du tréso Mamertin, le commandement de sa garde à Dagalaïp

[redacted]

la distribution des emplois militaires, il ne con-
ı que les services et la fidélité. Ses troupes ne mon-
t qu'à vingt-trois mille hommes; et comme il
hendoit qu'elles ne parussent méprisables s'il les
t marcher en un seul corps d'armée, il les partagea
ɔis divisions, dans la vue d'en augmenter l'appa-
, et de répandre plus de terreur. Le premier déta-
ent partit sous la conduite de Jovin et de Jovius,
ordre de traverser les contrées septentrionales de
ie; Névitte, à la tête de l'autre division, devoit
r par la Rhétie. Le rendez-vous fut marqué à Sir-
n. Il leur recommanda de marcher avec diligence
conspection. Pour lui, il ne se réserva que trois
hommes, avec lesquels il prit sa route par la
t noire, nommée alors la forêt Marciane, et par les
s du Danube.

s dispositions étant faites, Julien prit le chemin Pannonie. Constance avoit ordonné aux comman- des villes d'Italie situées au voisinage de la Gaule ırder tous les passages. Résolu de passer lui-même lpes pour aller chercher Julien, il avoit amassé sur ɔntière une quantité immense de provisions. Les raux de Julien se rendirent maîtres de ces magasins. n, étant arrivé au Danube, fit le reste du voyage e sur le fleuve, partie en le côtoyant, tantôt sur les s de l'empire, tantôt sur celles des barbares par des ıins rudes et difficiles, évitant les grandes routes, de te d'y rencontrer des forces supérieures aux siennes. cret, la diligence, l'esprit de ressource, et l'habi- qu'il s'étoit faite de surmonter les plus grandes ues, le sauvèrent de tous les périls. Il s'assuroit de les passages du fleuve; il enlevoit les postes des mis pendant la nuit; il leur donnoit le change par ausses alarmes; dans le temps qu'on l'attendoit aux és des montagnes, il traversoit la plaine; il se fai- ouvrir les portes des villes par persuasion, par force,

Amm. l. 21, c. 5.
Jul. ad Ath.
Mamert. pan. c. 6, 7, 8, 13.
Lib. or. 10, 11, 12.
Greg. Naz. or. 3.

par ruse. On parle d'un stratagème qui le rendit maître d'une place forte que l'histoire ne nomme pas. Ayant surpris un corps d'ennemis, il fit revêtir de leurs armes et marcher sous leurs enseignes plusieurs des siens, qui furent reçus dans la place, et s'en emparèrent. Dans une autre occasion, six de ses soldats dans un défilé en mirent en fuite deux mille. Il marchoit lui-même à la tête de ses troupes, à pied, la tête nue, chargé de ses armes, couvert de sueur et de poussière. Sa marche étoit rapide; il n'avoit pas besoin d'envoyer dans les villes qui se trouvoient sur sa route pour y chercher de quoi fournir à la délicatesse de sa table; il vivoit de pain et d'eau comme le moindre soldat; il traversa ainsi toute la Pannonie. Quelque diligence qu'il fît, la renommée le devançoit; les peuples accouroient en foule sur son passage; il ne s'arrêtoit que pour faire lire de temps en temps à haute voix les lettres que Constance avoit écrites aux barbares: il en tira un très-grand avantage pour gagner les cœurs en sa faveur, et les soulever contre un maître cruel qui sacrifioit ses peuples à sa haine et à sa jalousie personnelle. En même temps il prodiguoit l'argent; il accordoit aux villes des exemptions et des priviléges. Il ne lui fallut que se montrer pour faire la conquête de la province. A la première nouvelle de cette invasion, Taurus avoit abandonné l'Italie, et, en passant par l'Illyrie, il avoit entraîné avec lui Florence. Tous deux, remplis d'épouvante, fuyoient avec précipitation vers Constantinople.

Amm. l. 21. c. 9, 10. Zos. l. 3.

Julien, le onzième jour de sa marche approchoit de Sirmium. Le comte Lucilien, qui commandoit dans la Pannonie, étoit alors campé près de cette ville. Il rassembloit les troupes des quartiers les plus voisins, et se préparoit à s'opposer à Julien. Ce prince ne lui en laissa pas le temps. Étant arrivé par le fleuve à Bononia, qui n'étoit qu'à dix-neuf milles de Sirmium, il débarqua sur le soir, et dépêcha aussitôt Dagalaïphe à la tête d'une troupe de cavalerie légère, avec ordre de lui ame-

[redacted]

ner Lucilien de gré ou de force. Celui-ci, qui le croyoit encore bien loin, dormoit tranquillement. A son réveil, il se voit environné de gens inconnus et armés, qui lui signifient les ordres de l'empereur. Plein de surprise et d'effroi, il prend le parti d'obéir. On le fait monter sur un méchant cheval, et ce général, naturellement fier, fut présenté à Julien comme un prisonnier du dernier ordre. Cependant le prince lui ayant permis de baiser sa robe, il revint peu à peu de sa frayeur, et s'enhardit jusqu'à lui représenter la témérité de son entreprise. *Gardez pour Constance vos sages avis*, lui répondit Julien avec un sourire amer; *ce n'est pas pour vous autoriser à me faire des leçons, c'est pour calmer vos craintes que je vous donne des marques de clémence.* Sur-le-champ Julien marche à Sirmium. C'étoit une capitale grande et peuplée, dont la possession lui répondoit de toute la province. Il y étoit si peu attendu, que la plupart des habitans, apprenant que l'empereur arrivoit, s'imaginèrent que c'étoit Constance. Il entra avant le jour dans les faubourgs, qui étoient fort étendus. La vue de Julien parut un prodige : on se rassure; l'allégresse succède à la surprise; les soldats de la garnison, les habitans courent au-devant de lui avec des flambeaux; ils sèment de fleurs son passage; ils le suivent au palais avec des cris de joie, et le nomment hautement *leur empereur, leur maître*. Le lendemain, Julien donna des courses de chars, où toute la ville fit éclater sa joie. Les troupes commandées par Névitte, qui avoient traversé la Rhétie, arrivèrent ce jour-là à Sirmium.

Le jour suivant Julien alla se saisir du pas de Sucques. C'est une gorge étroite entre le mont Hæmus et le mont Rhodope, dont les deux chaînes, après avoir embrassé la plus grande partie de la Thrace, viennent se rapprocher en cet endroit. Quoique les Romains eussent élargi ce passage, qui faisoit la communication de la Thrace et de l'Illyrie, il étoit encore très-aisé de le fermer et

d'y arrêter les plus fortes armées. La pente du côté de l'Illyrie est douce et facile ; mais du côté de la Thrace ce sont des précipices et des chemins impraticables. Du pied de ces montagnes s'étendent deux plaines immenses; d'une part jusqu'aux Alpes Juliennes, de l'autre jusqu'au détroit de Constantinople et à la Propontide. Julien s'empara de ce passage important; il y laissa un corps de troupes sous le commandement de Névitte, et se retira à Naïsse, pour y prendre des arrangemens conformes à l'état de ses affaires.

Amm. l. 21, c. 10. Jul. ad Ath. Lib. or. 12. Zos. l. 3. Il appela auprès de lui l'historien Aurèle Victor; celui même dont nous avons un abrégé d'histoire qui n'est pas sans quelque mérite. Il l'avoit vu à Sirmium, et il estimoit sa probité. Il lui donna le gouvernement de la seconde Pannonie, et il lui fit ériger une statue de bronze. Cet Aurèle fut dans la suite préfet de Rome. Depuis la fuite de Taurus et de Florence, Rome et toute l'Italie, la Macédoine et toute la Grèce s'étoient déclarées en faveur de Julien. Persuadé qu'il n'avoit plus de réconciliation à espérer, il ne ménagea plus Constance. Il s'empara des trésors du prince et des mines d'or et d'argent qui étoient ouvertes en Illyrie. Il écrivit au sénat de Rome une lettre remplie d'invectives si atroces contre Constance, que les sénateurs n'en purent entendre la lecture sans s'écrier : *Que Julien devoit plus de respect à celui à qui il étoit redevable de son élévation.* La mémoire de Constantin n'y étoit pas épargnée. Julien le traitoit de novateur, de destructeur des lois anciennes et des usages les mieux établis ; il l'accusoit d'avoir le premier avili les charges les plus éminentes, et le consulat même, en le prodiguant à des barbares ; reproche absurde, qui devoit retomber sur son auteur, comme le remarque Ammien Marcellin ; puisque dès l'année suivante il éleva au consulat Névitte, Goth de naissance, homme grossier, cruel, sans expérience, sans autre mérite que de s'être attaché à la fortune de Julien, et fort

[redacted]

inférieur en toute manière à ceux que Constantin avoit honorés de cette dignité. Il écrivit en même temps aux armées d'Italie pour leur recommander la garde des villes : il fit assembler sur les côtes de Sicile un grand nombre de troupes qui devoient passer en Afrique à la première occasion. Il dépêcha des couriers dans toute la Grèce. Corinthe, Lacédémone, Athènes, reçurent des manifestes de sa part. Nous avons celui qu'il adressa aux Athéniens ; c'est une longue apologie dans laquelle il développe dès l'origine toutes les injustices de Constance à son égard ; il y proteste qu'il est encore disposé à se contenter de ce qu'il possède, si Constance veut entendre à un accommodement ; mais que, plutôt que de se livrer à la discrétion d'un ennemi implacable, il est déterminé à périr les armes à la main, si c'est la volonté des dieux.

Le paganisme se montre à découvert dans cette pièce. Julien avoit enfin levé le masque en entrant dans l'Illyrie ; il ouvroit les temples que Constantin et Constance avoient fermés ; il les ornoit d'offrandes ; il immoloit des victimes et exhortoit les peuples à reprendre le culte des dieux de leurs pères. Les Athéniens furent les premiers à signaler leur attachement à l'idolâtrie ; ils s'empressèrent de rouvrir le fameux temple de Minerve et ceux des autres divinités ; ils firent couler le sang des victimes dont leur terre paroissoit altérée. Une contestation survenue entre les familles sacerdotales partageoit toute la ville. Le nouvel Auguste, idolâtre dévot, qui s'étoit follement proposé d'épurer le paganisme en y appliquant les maximes vraiment divines de la religion chrétienne, écrivit aux Athéniens pour faire cesser cette division ; il leur manda que la paix et la concorde étoient le plus agréable sacrifice qu'ils pouvoient offrir aux dieux.

Lib. or. 12. Till. sur Julien, not. 4.

Naïsse fut bientôt remplie d'une multitude de députés : bientôt les provinces et les villes se ressentirent des libéralités de leur nouveau maître. Les Dalmates et les

Amm. l. 21, c. 12. Mamert. pan. c. 9. Zos. l. 3.

Epirotes furent déchargés des impositions excessiv
dont ils étoient accablés. Nicopolis, bâtie autrefois p
Auguste comme un monument de la victoire qu'il avo
remportée près d'Actium, se releva de ses ruines : l
jeux qu'on y avoit célébrés tous les cinq ans, mais q
étoient depuis long-temps interrompus, furent renou
velés. Athènes et Eleusis recouvrèrent leur ancien
splendeur. Les ordres de Julien sembloient répandre d
toutes parts le mouvement et la vie ; on voyoit répar
les murailles des villes, les aquéducs, les places, l
gymnases. On instituoit de nouvelles fêtes en l'honne
de celui qui rétablissoit les anciennes. Tant d'affair
publiques ne l'empêchoient pas de vaquer à celles d
particuliers ; il écoutoit leurs plaintes ; il jugeoit leurs diff
rends, surtout ceux où il s'agissoit de priviléges conte
tés par les communautés des villes à quelqu'un d
citoyens. On remarqua qu'il poussoit trop loin le sy
tème de réduire tout au droit commun, et qu'il fav
risoit l'ordre municipal souvent même aux dépens d
la justice.

Amm. l. 21, c. 12, et ibi Vales. Mamert. pan. c. 14, 15. Till. art. 60.

Rome manquoit de vivres. Gaudence, qui tenoit l'A
frique au nom de Constance, avoit envoyé à Constan
tinople la flotte de Carthage chargée du blé destiné à
provision de Rome. Les Romains s'en plaignirent
Julien ; ils accusoient les commandans des côtes d'avoi
par leur négligence, laissé perdre un convoi si impo
tant. *Il n'est pas perdu pour nous*, dit Julien en so
riant, *puisqu'il est à Constantinople*. Il se flattoit d'ê
incessamment maître de cette ville. En même temps
fit acheter à ses dépens et transporter à Rome u
grande quantité de grains. Quatre sénateurs romai
des plus considérables, entre lesquels étoient Symmaq
et Maxime, avoient été députés à Constance par le s
nat : ils revenoient d'Antioche, où Symmaque s'ét
acquis une estime générale par sa vertu et par son é
quence : ils trouvèrent Julien en Illyrie. Ce prince l

[redacted]

combla d'honneurs; et pour donner une marque de distinction à Maxime, neveu de Vulcatius Rufinus, qui avoit été oncle de Gallus, il le nomma préfet de Rome en la place de Tertullus. Sous ce préfet on vit renaître l'abondance, et le peuple de cette ville tumultueuse n'eut plus d'occasion de se livrer à son impatience naturelle. Le nouvel empereur, pour augmenter la confiance de son parti en faisant paroître la sienne, se comporta en maître de l'empire: il désigna consuls pour l'année suivante Mamertin et Névitte. Le premier venoit de remplacer Florence dans la dignité de préfet du prétoire d'Illyrie.

Julien travailloit à réunir autour de lui les garnisons de Pannonie, d'Illyrie et de Mœsie, lorsqu'il apprit une révolte capable de traverser ses projets. Il avoit trouvé à Sirmium deux légions de Constance et une cohorte de sagittaires. Comme il ne comptoit pas assez sur leur fidélité pour les incorporer à son armée, il les envoya en Gaule, sous prétexte que cette province avoit besoin de leur secours. Ces troupes ne s'éloignoient qu'à regret; elles se rebutoient de la longueur du voyage, et redoutoient les Germains, contre lesquels on alloit les employer. Un commandant de cavalerie, nommé Nigrin, né en Mésopotamie, esprit remuant et séditieux, acheva de les aigrir. Lorsqu'elles furent arrivées à Aquilée, elles s'emparèrent de la ville, forte par son assiette et par ses murailles; et, de concert avec les habitans encore attachés au nom de Constance, elles fermèrent les portes, mirent en état de défense les tours et les remparts, et firent toutes les dispositions nécessaires pour soutenir leur révolte. Un pareil exemple pouvoit devenir contagieux pour toute l'Italie. D'ailleurs la perte d'Aquilée fermoit à Julien le passage des Alpes Juliennes, et le privoit des secours qu'il attendoit de ce côté-là. Il résolut donc de reprendre au plus tôt cette place. Il envoya ordre à Jovin, qui venoit de passer les

Amm. l. 21, c. 11, 12, et l. 22, c. 8. Zos. l. 3.

Alpes avec sa division, et qui n'étoit encore que dans
Norique, de retourner sur ses pas, et d'attaquer Aquile
Il lui commanda aussi d'arrêter et d'employer avec s
troupes les divers détachemens qui venoient successive
ment de la Gaule pour joindre l'armée. Le siége f
long, et la ville ne se rendit que deux mois après l
mort de Constance. Mais, pour ne pas diviser un évén
ment de cette espèce, je vais en raconter toute la suite.

L'armée s'étant campée sur deux lignes autour de l
ville, on tenta d'abord dans une conférence de ramen
les assiégés à l'obéissance. Les deux partis se séparèr
avec plus d'aigreur qu'auparavant. Le lendemain
point du jour, l'armée sort du camp; les assiégés p
roissent sur les murs en bonne contenance, et les de
partis se défient par de grands cris. Les assiégeans s'a
prochent, couverts de madriers et de claies, et porta
des échelles. Ils sapent les murs; ils montent à l'esc
lade: mais les pierres et les javelots écrasent, renverse
percent les premiers; les autres fuient et entraîne
ceux qui les suivent. Ce succès encourage les assiég
ils préviennent tous les dangers avec une vigilance i
fatigable. Le terrain ne permettoit ni de faire avan
des béliers, ni d'établir des machines, ni de creuser d
souterrains. Le Natison baignoit la ville à l'orie
Jovin crut pouvoir en profiter. Il joignoit ensemb
trois grosses barques, y élevoit des tours de bois pl
hautes que celles de la ville, et les faisoit ensuite appr
cher du mur. Alors les soldats postés sur le haut de
tours accabloient de traits et de javelots les défense
des murailles, tandis que d'autres soldats placés a
étages inférieurs s'efforçoient, à l'aide de leurs ponts v
lans, les uns de sauter sur le mur, les autres de per
les tours de la ville et de s'y ouvrir un passage. Ce
tentative fut encore inutile. Les traits enflammés qu'
lançoit sur les tours des assiégeans y mettoient le fe
le poids des soldats dont elles étoient chargées, et qu

[redacted]

· éviter les flammes, se portoient tous en arrière, isant pencher, elles se renversoient dans le fleuve; s pierres et les dards achevoient de tuer ceux qui ppoient des flammes et des eaux. Les attaques contrent avec aussi peu de succès. Le fossé étoit bordé e fausse braie : c'étoit une palissade appuyée d'un de gazon, qui servoit de retraite aux assiégés dans s fréquentes sorties. Les assiégeans, rebutés d'une si iâtre résistance, changèrent le siége en blocus. Ils inrent même à ne laisser dans le camp que les solnécessaires à la garde; les autres alloient piller les pagnes voisines, et devenoient de jour en jour plus sseux et plus indisciplinés. Julien avoit rappelé in pour l'employer ailleurs. Le comte Immon, l avoit chargé de la conduite du siége, l'avertit de ésordre. Pour ne pas perdre tout à la fois les légions assiégeoient et celles qui étoient assiégées, Julien oya le général Agilon, alors en grande réputation robité et de valeur, afin de déterminer les assiégés rendre, en leur apprenant la mort de Constance. int son arrivée, Immon tenta encore de réduire les itans par la soif : il fit couper les canaux des aqués et détourner le cours du fleuve. Les assiégés pourent à cette incommodité; ils eurent recours à quelques 's qu'ils avoient dans la ville, et dont on distribuoit ı par mesure. Enfin Agilon arriva. S'étant approdes murailles, il annonça que Constance étoit mort, jue Julien étoit paisible possesseur de tout l'em. On refusa d'abord de le croire, et on ne lui rédit que par des injures. Mais quand il eut obtenu re introduit dans la ville avec promesse qu'il ne lui it fait aucune insulte, et qu'il eût confirmé par sert ce qu'il annonçoit, alors les habitans ouvrent leurs tes, ils protestent qu'ils sont soumis à Julien; ils se ulpent en chargeant Nigrin et quelques autres, qu'ils ent entre les mains du comte. Ils demandent même

leur supplice, comme une réparation de tant de maux que ces esprits séditieux avoient attirés sur leur ville. Quelques jours après, la cause ayant été mûrement examinée, Nigrin fut condamné par la sentence de Mamertin à être brûlé vif, comme le premier auteur de la rébellion. Deux sénateurs, nommés Romule et Saboste eurent la tête tranchée. On fit grâce aux autres, et Julien fut bien aise d'adoucir par cet exemple de clémence le spectacle des rigueurs qu'il exerçoit dans le même temps sur les ministres de Constance.

Amm. l. 21. c. 12, 15, *et l.* 22, *c.* 1, 2. *Lib. or.* 12. *Zos. l.* 3.

Pendant que la révolte d'Aquilée lui faisoit craindre la perte de l'Occident, les nouvelles qu'il recevoit de l'Orient ne lui causoient pas de moindres alarmes. Constance étoit en marche; et le comte Marcien, ayant rassemblé les divers corps de troupes répandus dans la Thrace, approchoit du pas de Sucques avec des forces capables de disputer le passage. Julien, dans cet embarras, consultoit les augures et les aruspices; mais leurs pronostics, toujours équivoques, le laissoient dans une cruelle incertitude. Un orateur gaulois nommé Aprunculus, qui fut depuis gouverneur de la province narbonnoise, vint lui annoncer la mort de Constance; il en avoit vu, disoit-il, des signes certains dans les entrailles d'une victime. Cette prédiction ne rassura pas Julien; il se défioit de la flatterie. On rapporte un trait plus frappant, s'il est véritable. On dit que, dans le même moment que Constance expiroit en Cilicie, l'écuyer qui donnoit la main à Julien pour monter à cheval étant tombé par terre, le prince s'écria : *Voilà celui qui m'aidoit à monter renversé lui-même.* Mais ce présage avoit encore besoin d'être réalisé par l'événement, et toutes ces conjectures balançoient ses inquiétudes sans être capable de les dissiper. Enfin il vit accourir à lui une troupe de cavaliers, à la tête desquels étoient deux comtes, Théolaïphe et Aligilde; on les avoit dépêchés de Constantinople pour lui faire savoir

[redacted]

que Constance n'étoit plus, et que tout l'Orient reconnoissoit Julien pour seul empereur. Voici de quelle manière ce prince avoit fini ses jours.

La présence de Sapor, qui menaçoit à tous momens de passer le Tigre, retenoit Constance en Mésopotamie, lorsqu'il reçut la nouvelle de la marche de Julien. Il en fut d'abord alarmé; mais il ne perdit pas courage. Il se détermina, de l'avis de son conseil, à détacher une partie de ses troupes, et à les faire transporter en Thrace, sur les voitures publiques, pour arrêter les progrès du rebelle. Elles étoient sur le point du départ, lorsqu'on vint l'avertir que le roi de Perse avoit enfin pris le parti de retourner dans ses états. Constance, à cette nouvelle, reprend le chemin d'Antioche. Etant arrivé à Hiéraphe, il assemble ses soldats; et, faisant un effort sur lui-même pour prendre un air d'assurance, il leur parle en ces termes: « Depuis que je tiens le gouvernail de « l'empire j'ai sacrifié tout, jusqu'à mon autorité même, « à l'intérêt public, et je me suis fait une étude de me « plier aux circonstances. Le succès n'a pas répondu à « la droiture de mes intentions, et je me vois aujourd'hui « obligé de vous faire l'aveu de mes fautes: elles « ne sont, à vrai dire, que les effets d'une bonté qui « méritoit bien d'être plus heureuse. Dans le temps que « l'Occident étoit troublé par la révolte de Magnence, « qui a succombé sous votre valeur, j'ai conféré la « puissance de César à mon cousin Gallus, et je l'ai « chargé de la défense de l'Orient. Je ne rappelle point « ici ses excès; les lois qu'il avoit violées ont été forcées « de le punir. C'étoit pour nous un souvenir affligeant; « et plût au ciel que la fortune, jalouse de notre repos, « se fût contentée de cette épreuve! Elle nous porte aujourd'hui « une atteinte encore plus fâcheuse, mais « dont la providence divine et votre bravoure sauront « bien nous défendre. Julien, à qui j'ai confié le soin de « la Gaule tandis que vous étiez occupés avec moi à

« couvrir l'Illyrie, enorgueilli de quelques avantages « remportés sur des barbares sans discipline et presque « sans armes, et soutenu d'une poignée de troupes étran« gères, dont la brutalité et l'aveugle audace font toute « la valeur, a juré la perte de l'état. Mais la majesté de « l'empire, et la justice, qui en est le plus ferme appui, « toujours prête à punir de si noirs forfaits, détruiront « bientôt ces projets d'une ambition criminelle. C'est la « confiance que m'inspirent et ma propre expérience, « et les exemples des siècles passés. Prêtons nos bras à « la vengeance divine : courons étouffer le monstre de « la guerre civile avant qu'il ait eu le temps de s'accroî« tre. Ne doutez pas que l'Être souverain, toujours en« nemi des ingrats, ne combatte à votre tête, et qu'il « ne fasse retomber sur ces séditieux tous les maux dont « ils osent menacer leurs bienfaiteurs. Déjà vaincus par « leur propre conscience, ils ne pourront soutenir vos « regards, ni le cri de bataille qui leur reprochera leur « perfidie. » Ce discours, animé par la colère, la fit passer dans tous les cœurs. Tous s'écrient qu'ils sont prêts à sacrifier leur vie ; qu'on les conduise promptement contre les rebelles. L'empereur fit aussitôt partir Gumoaire avec une troupe d'auxiliaires pour se joindre à Marcien et fermer le passage de Sucques du côté de la Thrace. Il choisissoit cet officier par préférence, parce qu'il étoit ennemi personnel de Julien, qui l'avoit traité avec mépris. Il continua sa marche vers Antioche avec le reste de son armée.

Amm. l. 21, c. 14, 15. Ath. de syn. Greg. Naz. or. 21. Vict. epit. Eutr. l. 10. Hier. chron. et epist. 3. Idace. Soc. l. 2, c. 47.

Quelque assurance que témoignât Constance, il n'étoit pas sans alarme. Un pressentiment secret sembloit l'avertir que sa fin étoit prochaine. Il confia, dit-on, à ses amis les plus intimes, qu'il ne voyoit plus auprès de lui je ne sais quel fantôme qui avoit coutume de l'accompagner. C'étoit, selon Ammien Marcellin, son génie tutélaire, qui avoit pris congé de lui ; ou plutôt c'étoit la chimère d'un esprit naturellement foible et troublé

[redacted]

ar de sombres inquiétudes. A peine étoit-il rentré
ntioche, qu'ayant fait à la hâte les préparatifs
expédition, il se pressa d'en sortir. L'automne
rt avancée; les officiers n'obéissoient qu'en mur-
it. Il donna ordre à Arbétion de prendre les devans
s troupes légères. A trois milles d'Antioche, près
bourg nommé Hippocéphale, il trouva sur son
n, au point du jour, le cadavre d'un homme qu'on
égorgé la nuit précédente. Ce présage l'effraya.
arrivé à Tarse, il sentit les premiers accès d'une
légère, qu'il crut pouvoir dissiper par le mouve-
du voyage; et il gagna par des chemins montueux
ficiles une bourgade nommée Mopsucrènes, au
u mont Taurus, sur les confins de la Cilicie et de
ppadoce. Le lendemain il se trouva trop foible pour
uer sa marche. La fièvre devint si ardente, que
on corps en étoit embrasé. Destitué de secours et de
des, il s'abandonna aux larmes et au désespoir.
uien Marcellin prétend qu'ayant encore toute sa
n, il désigna Julien pour son successeur. Quelques
rs chrétiens rapportent que, dans ses derniers mo-
, tremblant à la vue du jugement de Dieu, il se
ntit de trois choses : d'avoir versé le sang de ses
hes, d'avoir donné à Julien la qualité de César, et
tre livré à l'hérésie. Ces faits sont fort incertains;
it que la renommée se plaît à charger la mort des
es de circonstances extraordinaires. Saint Ambroise
u'il mourut dans l'impénitence, et que, se voyant
le sa fin, il se fit baptiser par Euzoïus, fameux arien,
évêque d'Antioche. Selon d'autres auteurs, il reçut
ptême à Antioche avant son départ. Après avoir
n par la bouche une grande quantité de bile noire,
mba dans une longue et douloureuse agonie, dans
lle il expira le troisième de novembre, ayant vécu
nte-quatre ans deux mois et vingt-deux jours, et
é, depuis la mort de son père, vingt-quatre ans

Theod. l. 2, c. 32. Soz. l. 5, c. 1. Philost. l. 6, c. 5. Zon. t. 2, p. 22. Chron. Alex. Theoph. p. 39. Cedren. t. 1, p. 303. Cellar. geog. l. 3, c. 8, art. 22. Till. not. 52.

cinq mois et douze jours. Il laissoit enceinte sa fem
Faustine : elle accoucha d'une fille, qui fut nom
Constantie, et mariée à l'empereur Gratien.

Amm. l. 21, c. 16. *Lib. or.* 14. *Them. or.* 4. *Vict. epit. Eutr. l.* 10. *Zon. t.* 2, *p.* 22.

Ce prince n'est mémorable que par la qualité de
de Constantin. S'il est vrai qu'il ait été l'auteur
massacre de ses proches, cette action horrible est le
trait de vigueur qui se rencontre dans toute sa vie.
le reste n'est que foiblesse. On n'y voit que va
jalousie, et une légèreté qui le rendoit l'esclave d
femmes, de ses flatteurs, de ses eunuques, et le jou
ariens; indifférence pour le mérite, insensibilité à
gard des provinces accablées, dont les plaintes
réveillèrent jamais; une timidité et une défiance q
portèrent souvent à la cruauté. Au travers de ta
défauts on aperçoit quelques-unes de ces vertu
peuvent s'assortir avec la médiocrité du génie; il
sobre: aussi fut-il rarement malade; mais tout
maladies furent dangereuses. Il dormoit peu; sa c
teté fut irréprochable. Il maintenoit avec soin la su
dination entre les officiers et la distinction entre
dignités civiles et militaires, dont il vouloit que
fonctions fussent exactement séparées. Il se faisoit
loi de ne donner les premières charges du palais
ceux qui avoient passé par les grades inférieurs.
compensoit assez libéralement les services, et se re
toit peu des injures personnelles. On dit que les hab
d'Edesse ayant, dans une sédition, abattu et traité
outrage une de ses statues, en criant que celui do
statue méritoit un tel affront n'étoit pas digne de re
il ne tira aucune vengeance de cette insolence crimi
Naturellement porté à rendre justice, il commit
injustices sans nombre, toujours trompé par ses co
sans, ou aveuglé par ses soupçons. Il avoit qu
teinture des belles-lettres, et on l'y auroit cru plus ha
s'il n'eût pas succombé à la tentation de faire de
vais vers. Il établit à Constantinople une bibliothè

[redacted]

it il donna le soin à un intendant. Il acheva les mu-
lles de cette grande ville; il rebâtit plusieurs édifices
i commençoient à tomber en ruine. Il décoroit les
ises avec magnificence; il y attachoit des revenus
isidérables, et traitoit les évêques ariens avec beaucoup
respect; mais les prélats catholiques n'éprouvoient de
part que des rigueurs.

Comme il est plus aisé d'établir des lois pour les au-
s que de s'en imposer à soi-même, il fit plusieurs
sutiles pendant les sept dernières années de son règne.
us allons rassembler ici les plus importantes de celles
it nous n'avons pas encore eu l'occasion de parler. Il
lara qu'il prendroit connoissance des jugemens rendus
le préfet de Rome et par les proconsuls quand il
oit averti que les parties n'auroient osé en appeler. Il
naça de punition les juges qui négligeroient ou diffé-
oient d'exécuter les rescrits du prince. La jurispru-
ice avoit souvent varié au sujet des biens de ceux qui
ient condamnés à mort : tantôt on les avoit laissés
s héritiers; tantôt ils avoient été saisis au profit du
:. Constance ordonna d'abord qu'ils passeroient aux
rens jusqu'au troisième degré; deux ans après, son
ractère s'aigrissant de plus en plus par la malignité
s délateurs, il décida par une loi contraire que ces
ens seroient confisqués. Il permit de révoquer les dona-
ons faites au prince par testament; jusqu'alors la flat-
rie dictoit ces testamens, et une crainte servile les avoit
ndus irrévocables. L'empereur Sévère avoit ordonné
ue les mères veuves qui négligeroient de faire nommer
es tuteurs à leurs enfans seroient privées de leur hé-
itage; Constance renouvela cette loi. Souvent les pères,
n mariant leurs filles, les avantageoient au préjudice
es autres enfans, et les veuves qui se remarioient frus-
oient les enfans du premier lit; il remédia par deux
is à ces injustices. Ce prince estimoit les lettres : il veut
u'on lui fasse connoître les officiers subalternes qui se

Cod. Theod. 1, tit. 2, leg. 5.
Lib. 2, tit. 21, leg. 1, 2, et ibi God.
Lib. 3, tit. 18, leg. unic. et ff. l. 25; tit. 6, leg. 2.
Lib. 6, tit. 29, leg. 1, 2, 3, 4, 5, et ibi God.
Lib. 8, tit. 1, leg. 3.
Lib. 9, tit. 23, leg. 1, et tit. 42, leg. 2, 3, 4, et ibi God.
Lib. 10, tit. 20, leg. 2, 6, 7, 8, 9, et ibi God.
Lib. 11, tit. 24, leg. 1, et tit. 34, leg. 2.
Lib. 13, tit. 5, leg. 9.
Lib. 14, tit. 1, leg. 1, et ibi God.
Lib. 15, tit. 12, leg. 2.
Cod. Just. l. 6, tit. 22, leg. 6.
Lib. 12, tit. 1, leg. 6.
Lib. or. 12.
Aurel. Vict. in Gallien. et Dioclet.
M. l'abbé de La Bléterie,

Vie de Julien, l. 2, p. 140. Xenoph. in cyrop.

distinguent par leurs connoissances ou par leur éloquence, afin de les avancer. Il défendit, sous peine capitale, de refondre la monnoie, ni d'en faire commerce en la changeant contre la monnoie étrangère : *Elle ne doit pas être*, dit-il, *une marchandise, mais le prix des marchandises*. Pour empêcher toute fraude sur cet article, il fixa la somme qu'il seroit permis aux marchands de porter pour les frais de leurs voyages. Tout commerce étranger ne devoit se faire que par échange, afin que les espèces marquées au coin du prince ne sortissent pas de l'empire. Il condamna à une amende de dix livres d'or ceux qui oseroient troubler en aucune manière la navigation des vaisseaux qui apportoient à Rome le blé de Carthage. Les terres de l'Afrique et de l'Egypte étoient taxées à une certaine quantité de blé qu'elles devoient fournir pour la provision de Rome et de Constantinople. Les propriétaires cherchoient à s'attacher à des personnes constituées en dignité, qui avoient le privilége d'affranchir leurs biens de cette obligation ; par ce moyen ils s'en exemptoient ; et tout le poids de cette charge retomboit sur les autres habitans. Constance, instruit de cet abus, ordonna que ces patrons frauduleux seroient forcés à contribuer en la place de leurs prétendus cliens. Il y avoit des manufactures établies pour fabriquer les étoffes qui servoient à l'habillement des soldats, auxquels on délivroit les habits à l'entrée de l'hiver ; on choisissoit pour ce travail les ouvriers les plus habiles, qui étoient attachés à ces manufactures à titre de servitude. Les particuliers les débauchoient souvent pour les employer à leur service : Constance défendit, sur peine de cinq livres d'or, d'en recéler aucun. Cette fraude ne laissa pas de subsister, comme on le voit par plusieurs lois des empereurs suivans. Les commis chargés de la subsistance des troupes s'enrichissoient aux dépens des soldats ; cette fonction étoit depuis longtemps décriée et toujours recherchée ; ils étoient comp-

tables, et même assujettis à la question, si leurs comptes n'étoient pas en règle; mais ils obtenoient par argent et par intrigues des dignités qui les exemptoient de la torture: Constance leur enleva cette ressource d'impunité en les déclarant incapables de posséder aucune charge jusqu'à l'apurement de leurs comptes. Constantin n'avoit pu abolir à Rome les spectacles des gladiateurs; les soldats et les gardes mêmes du prince, accoutumés à manier les armes, se louoient volontiers pour ces combats cruels: Constance leur défendit cet infâme trafic de leur propre sang; il condamna à six livres d'or ceux qui les y engageroient; et s'ils se présentoient d'eux-mêmes, il ordonna de les charger de chaînes et de les remettre entre les mains de leurs officiers. Pour maintenir l'honneur des dignités, et les sauver de l'avilissement où elles ne manquent pas de tomber quand l'argent seul y donne entrée, il en interdit l'accès aux marchands, aux monétaires, aux commis, aux stationnaires (c'étoient de bas-officiers destinés à observer les délinquans dans les provinces et à les dénoncer aux juges), en un mot, à tous ceux qui exercent ces professions, ces emplois qu'on ne recherche que pour le profit. Il ordonna d'écarter des charges ces sortes de gens et de les renvoyer à leur premier état. Les empereurs précédens avoient établi une sorte d'officiers publics pour avoir soin de faire transporter les blés nécessaires à la nourriture des armées, ou de recueillir les sommes d'argent qu'on exigeoit quelquefois au lieu de blé. Ces officiers portoient pour cette raison le nom de *frumentaires*. Comme leur fonction les obligeoit de parcourir les provinces, les princes se servirent d'eux comme d'autant de courriers et d'espions pour porter et exécuter leurs ordres, rechercher, arrêter, et quelquefois même punir les criminels, et pour donner avis à l'empereur de tout ce qui se passoit contre son service dans toute l'étendue de l'empire. Il leur arriva ce qui ne

manque jamais d'arriver à des hommes de néant honorés de la confiance de leur maître: ils en abusèrent; leurs calomnies et leurs rapines les rendirent si odieux, que Dioclétien fut obligé de les supprimer. Il est difficile à ceux qui gouvernent de se détacher tout-à-fait d'un usage même dangereux, quand il paroît propre à les soulager dans les soins du gouvernement; les bons princes se flattent d'en écarter les abus; les méchans ne considèrent que leur propre commodité. Ces délateurs en titre d'office reparurent bientôt sous un autre nom qui exprimoit mieux leur destination: on les appela *curieux;* ils se nommoient eux-mêmes *les yeux du prince*, titre qui avoit été honorable en Perse dès le temps de Cyrus. Ceux-ci n'avoient pas le pouvoir d'exécuter ni même d'arrêter les criminels; ils ne pouvoient que les dénoncer aux magistrats; ce qui leur étoit commun avec les *stationnaires:* ils furent de plus chargés d'empêcher l'exportation des marchandises, qu'il n'étoit pas permis de faire sortir de l'empire, et de veiller à la conservation des postes et des voitures publiques. Constance les choisissoit entre ceux qu'on appeloit les agens de l'empereur. Sous un règne aussi foible, ils s'érigèrent bientôt en tyrans, surtout dans les provinces éloignées; ils mettoient à contribution le crime et l'innocence; point de coupable qui ne pût à force d'argent se procurer l'impunité; point d'innocent qui ne fût réduit à se racheter de leurs calomnies. Constance fit plusieurs lois pour retenir dans de justes bornes cette inquisition d'état. La facilité de s'enrichir les avoit multipliés; il les réduisit à deux pour chaque province. Julien fit mieux: il abolit entièrement cet office; mais on le vit renaître sous ses successeurs.

LIVRE DOUZIÈME.

JULIEN.

La mort de Constance étoit un événement si imprévu et si heureux pour le nouvel empereur, que la plupart des amis de Julien n'osoient le croire. C'étoit, à leur avis, une fausse nouvelle, par laquelle on vouloit endormir sa vigilance et l'attirer dans un piége. Pour vaincre leur défiance, Julien leur mit sous les yeux une prédiction plus ancienne qui lui promettoit la victoire sans tirer l'épée. Cette prétendue prophétie, qui pour des esprits raisonnables auroit eu besoin d'être confirmée par le fait, y servit de preuve. Julien, exercé depuis long-temps à prendre toutes les formes convenables aux circonstances, n'oublia pas de se faire honneur en versant quelques larmes, que ses panégyristes ont soigneusement recueillies : il recommanda qu'on rendît au corps de Constance tous les honneurs dus aux empereurs : il prit l'habit de deuil ; il reçut avec un chagrin affecté les témoignages de joie de toutes ses légions, qui le saluèrent de nouveau du titre d'Auguste. Il marcha aussitôt, traversa sans obstacle le défilé de Sucques, passa par Philippopolis, et vint à Héraclée. Tous les corps de troupes envoyés pour lui disputer les passages se rangeoient sous ses enseignes ; toutes les villes ouvroient leurs portes et reconnoissoient leur nouveau souverain. Les habitans de Constantinople vinrent en foule à sa rencontre. Il y entra le onzième de décembre, au milieu des acclamations du peuple qui, se mêlant parmi les soldats, le considéroit avec des transports d'admira-

An. 361.
Amm. l. 22, *c.* 2.
Lib. or. Mamer. pan. c. 27.
Idace.
Zos. l. 3.
Soc. l. 3, 1.
Zon. t. 2. 24.

tion et de tendresse. On se rappeloit qu'il avoit reçu da cette ville la naissance et la première nourriture : comparoit avec sa jeunesse, avec son extérieur, q n'annonçoit rien de grand, tout ce qu'avoit publié lui la renommée, tout ce qu'on voyoit exécuté ; tant batailles et de victoires ; la rapidité d'une marche pé ble, semée de périls et d'obstacles qui n'avoient f qu'accroître ses forces ; la protection divine qui le m toit en possession de l'empire sans qu'il en coûtât u goutte de sang. Le concours de tant de circonstan extraordinaires frappoit tous les esprits : on formoit plus heureux présages d'un règne qui s'étoit anno par tant de merveilles.

Amm. l. 25, c. 4. Ses officiers et ses soldats, témoins de la conduite q avoit tenue dans la Gaule, confirmoient ces belles pérances ; ils promettoient un empereur égal aux Tit aux Trajans, aux Antonins : ils ne cessoient de louer tempérance, sa justice, sa prudence et son courage ; le représentoient sobre, chaste, vigilant, infatigabl affable sans bassesse, gardant sa dignité sans orguei montrant dans la plus vive jeunesse toute la maturi d'un vieillard consommé dans les affaires ; plein d' quité et de douceur, même à l'égard de ses ennemi sachant allier la sévérité du commandement avec u bonté paternelle ; détaché des richesses, des plaisirs, lui-même ; ne vivant, ne respirant que dans ses sujet dont il partageoit tous les maux pour leur commun quer tous ses biens. Ils racontoient ses combats : co bien de fois l'avoient-ils vu, soldat en même temps q capitaine, tantôt attaquer l'épée à la main les plus r doutables ennemis, tantôt arrêter la fuite des siens leur opposant sa personne, et toujours déterminer victoire autant par ses actions que par ses ordres ! relevoient son habileté dans les campemens, dans siéges, dans la disposition des batailles ; la force de paroles, et plus encore de ses exemples, capables d'

[redacted]

ir les plus extrêmes fatigues et d'inspirer le cou- dans les plus grands périls; sa libéralité qui ne laissoit de trésors que ceux qu'il avoit placés entre nains de ses peuples. Quel bonheur pour l'empire, il alloit répandre les mêmes biens qu'il avoit pro- s à la Gaule! Ces éloges étoient véritables; et il avouer que, si l'on retranche la superstition et bizarre affectation de philosophie, Julien fut le lèle des empereurs les plus accomplis. Mais il pa- que tant de qualités brillantes étoient accommo- au théâtre, et qu'elles n'avoient pour la plupart tre source que la vanité, et peut-être la haine qu'il oit à Constance; et je ne sais si l'on ne peut pas qu'il doit à ce prince presque toutes ses vertus, ne tous ses malheurs. Son antipathie pour le meur- de sa famille l'éloigna de tous les vices de Con- e: il n'en falloit guère davantage pour faire un prince. Les faits justifient ce que j'avance. Sa con- équivoque dans la rébellion le rend d'abord sus- la guerre ouverte qu'il entreprit ensuite contre npereur démasque son infidélité et son ambition; u'il déclara au christianisme montre une malice ie, qui se portoit à la cruauté quand elle en t éviter le reproche; enfin son expédition contre ses, en lui laissant la gloire du courage, lui en- tièrement le mérite de la prudence.

remier soin de Julien fut de rendre à son pré- ır les devoirs funèbres. Le corps de Constance, né et enfermé dans un cercueil, étoit parti icie, suivi de toute l'armée. Jovien, capi- es gardes, assis dans le char funèbre, représen- mpereur. On lui adressoit les honneurs qu'on ccoutumé de rendre au souverain quand il tra- les provinces. Les députés des villes se rendoient assage: on lui offroit l'essai du blé déposé dans asins pour la subsistance des troupes; on lui pré-

Amm. l. 21, c. 16. Lib. or. 12. Greg. or. 4. Mamert. pan. c. 3, 27. Soc. l. 3, c. 1. Philost. l. 6, c. 6. Zon. c. 2, p. 24. Cedr. t. 1, p. 303.

sentoit les animaux entretenus pour le service des postes et des voitures publiques. On remarqua, après l'événement, que ces honneurs passagers avoient été en même temps pour Jovien un présage de son élévation à l'empire et celui d'une mort prochaine. Le char, étant arrivé au bord du Bosphore, fut placé sur un vaisseau. Julien, sans diadème, revêtu de la pourpre, mais dépouillé de tous les autres ornemens impériaux, l'attendoit sur le rivage, à la tête de ses soldats sous les armes et rangés en ordre de bataille. Il le reçut avec respect; il toucha le cercueil, et le conduisit en versant des larmes à l'église des Saints-Apôtres, où Constance fut déposé dans le tombeau de son père à côté de sa femme Eusébie. Saint Grégoire, dans le détail de cette pompe funèbre, parle de prières, de chants nocturnes et de cierges portés par les assistans, comme de choses dès-lors en usage dans les funérailles des chrétiens. Mamertin, panégyriste de Julien et païen comme lui, donne à Constance le titre de *divus*. Ce nom, consacré par le paganisme à l'apothéose des empereurs, se trouve quelquefois employé par les chrétiens mêmes. Ce n'étoit plus qu'un terme de respect, qui avoit perdu sa signification primitive.

Amm. l. 22, *c.* 3, 7. *Jul. ep.* 23. *Lib. or.* 12. *Cod. Th. l.* 9, *tit.* 42, *leg.* 5. *Till. not.* 5.

La faveur de ceux qui avoient abusé de la foiblesse de Constance ne devoit pas lui survivre. Julien forma une chambre de justice à Chalcédoine, établissement souvent utile après un mauvais gouvernement, mais toujours dangereux et qui exige de la part du prince beaucoup de sagesse pour ne rien donner à la passion, de lumières pour bien choisir les juges, et de vigilance pour éclairer par lui-même leur conduite et contrôler leurs jugemens. Il paroît que ces qualités manquèrent à Julien en cette occasion. Il nomma pour président Salluste second, différent de l'autre Salluste, qu'il avoit laissé dans la Gaule. Il ne pouvoit faire un meilleur choix: c'étoit un homme sage et modéré, qu'il venoit d'élever à la dignité de préfet du prétoire d'Orient en la

[redacted]

place d'Helpide. Mais il lui donna pour assesseur Arbétion, qui auroit dû des premiers éprouver la sévérité de ce tribunal. Ce politique corrompu, auteur de tant de sourdes intrigues, autrefois ennemi de Gallus et de Julien même, avoit déjà su par sa souplesse surprendre la confiance du nouvel empereur. Il étoit l'âme de la commission; les autres n'agissoient qu'en sous-ordre : c'étoient Mamertin, Agilon, Névitte, Jovin, depuis peu général de la cavalerie en Illyrie, et les principaux officiers des deux légions qui portoient le nom de *Joviens* et d'*Herculiens*. Ces commissaires, s'étant transportés à Chalcédoine, montrèrent plus de rigueur que de justice. Entre un assez grand nombre de coupables, ils confondirent plusieurs innocens. Les deux consuls furent les premiers sacrifiés à la haine de Julien. Florence l'avoit bien méritée; il fut condamné à mort; mais il avoit pris la précaution de se sauver avec sa femme dès la première nouvelle de la mort de Constance, et il ne reparut jamais. Quelque temps après, deux délateurs étant venus offrir à Julien de lui découvrir le lieu où Florence étoit caché, il les rebuta avec mépris, en leur disant *qu'il étoit indigne d'un empereur de profiter de leur malice pour découvrir l'asile d'un misérable que la crainte de la mort punissoit assez.* Taurus fut exilé à Verceil. On lui fit un crime d'avoir été fidèle à son maître en quittant l'Italie lorsqu'elle s'étoit déclarée pour Julien. C'étoit la première fois qu'on voyoit une sentence de condamnation datée du consulat de ceux-mêmes qui en étoient l'objet, et ce contraste faisoit horreur. On exila Pallade dans la Grande-Bretagne, sur le simple soupçon qu'il avoit envoyé à Constance des mémoires contre Gallus. Pentade fut accusé d'avoir prêté son ministère pour faire périr Gallus : il prouva qu'il n'avoit fait qu'obéir, et fut renvoyé absous. Florence, maître des offices, fils de Nigrinien, fut relégué dans l'île de Bua, sur les côtes de Dalmatie. Evagre, receveur

du domaine, Saturnin, qui avoit été maître du pala
et Cyrin, secrétaire du défunt empereur, éprouvèrent
même sort : on les accusa d'avoir tenu des discours
jurieux au prince régnant, et d'avoir tramé des compl
contre lui après la mort de Constance. Ils furent co
damnés sans avoir été convaincus. La vengeance pul
que triompha par la punition de trois fameux scélér
l'agent Apodème, le délateur Paul, surnommé *la Cha*
et le grand-chambellan Eusèbe, cet esclave impéri
qui s'étoit rendu le maître de l'empereur et le tyran
l'état, furent brûlés vifs ; et l'on regretta, dit un
teur, de ne pouvoir leur faire subir cet horrible su
plice autant de fois qu'ils l'avoient mérité. Mais la ju
tice elle-même pleura la mort d'Ursule, trésorier de l'
pargne, envers lequel Julien se rendit coupable de
plus noire ingratitude. Lorsque Constance l'avoit en
voyé dans la Gaule sans argent, et sans aucun pouvo
d'en toucher, afin de lui ôter le moyen de s'attacher
cœur des soldats, Ursule avoit secrètement donné ord
au trésorier de la province de fournir au César tou
les sommes qu'il demanderoit. Julien, s'apercevant
que cette mort injuste révoltoit tous les esprits, pr
tendit s'en disculper en faisant courir le bruit qu'il n
avoit aucune part, et qu'Ursule avoit été à son insu
victime du ressentiment des soldats, qu'il avoit offen
l'année précédente, à l'occasion des ruines d'Amide.
crut accréditer ce prétexte en laissant à la fille d'U
sule une partie de l'héritage de son père. Mais n'éto
ce pas se démentir que de n'en laisser qu'une parti
Les biens des autres furent confisqués ; et peu de tem
après, comme plusieurs personnes tâchoient par d
fraudes charitables de mettre à couvert les débris de
fortune de tant de malheureux, il condamna par u
loi les recéleurs à la confiscation de leurs propres bien
s'ils en avoient, et à la peine capitale, s'ils étoie
pauvres.

[redacted]

Résolu de rétablir le bon ordre dans toutes les parties de l'état, il commença par la réforme de la maison du prince. Les officiers s'y étoient multipliés à l'infini. Il y trouva mille cuisiniers, autant de barbiers, un plus grand nombre d'échansons et de maîtres-d'hôtel, une multitude innombrable d'eunuques. Tous les fainéans de l'empire accouroient au service du palais; et après s'être ruiné à se procurer des offices que les favoris vendoient fort cher, ils s'enrichissoient bientôt aux dépens du prince qu'ils pilloient, et de la patrie qu'ils traitoient comme un pays de conquête. Leur luxe, quelque excessif qu'il fût, trouvoit des ressources inépuisables dans le trafic des emplois et des grâces, dans les usurpations, dans les injustices toujours impunies. Julien, ayant demandé un barbier, fut fort étonné de voir entrer un homme superbement vêtu : *C'est un barbier*, dit-il, *que je demandois, et non pas un sénateur.* Mais il fut plus surpris encore quand, par les questions qu'il fit à ce domestique, il apprit que l'état lui fournissoit tous les jours la nourriture de vingt hommes et de vingt chevaux, indépendamment des gages considérables et des gratifications, qui montoient encore plus haut. Un autre jour, voyant passer un des cuisiniers de Constance habillé magnifiquement, il l'arrêta; et, ayant fait paroître le sien, vêtu selon son état, il donna aux assistans à juger qui des deux étoit officier de cuisine : on décida en faveur de celui de Julien, qui congédia l'autre et tous ses camarades, en leur disant *qu'ils perdroient à son service tous leurs talens.* Il ne garda qu'un seul barbier : *un est encore trop*, disoit-il, *pour un homme qui laisse croître sa barbe.* Il chassa tous les eunuques, dont il déclara qu'il *n'avoit pas besoin, puisqu'il n'avoit plus de femme.* Nous avons déjà dit qu'il abolit cette sorte d'officiers qu'on appeloit *les curieux* : il réduisit à dix-sept les agens du prince, qui sous ses successeurs multiplièrent jusqu'à dix mille. Il ne choisit pour cet emploi

Amm. l. 22, c. 5.
Lib. or. 12.
Mamert. pan. c. 11.
Soc. l. 3, c. 1.
Soz. l. 5, c. 5.
Zon. t. 2, p. 24.
Vales. ad Amm. l. 22, c. 7.
Cod. Th. l. 6, tit. 27, leg. 2?.

que des hommes incorruptibles, et il augmenta le privilèges. Il purgea aussi la cour d'une multitude commis et de secrétaires, plus connus par leurs conc sions que par leurs services. Ces suppressions d'offices pouvoient manquer d'exciter des murmures passage on reprochoit à Julien une austérité cynique; on l'i moit de dépouiller le trône de cet éclat qui, tout prunté qu'il est, sert à le rendre plus respectable. E les gens sensés trouvoient dans cette réforme plus bien que de mal; et sans approuver ce qu'elle a d'outré et de bizarre, ils pensoient que l'excès en ce g est moins fâcheux pour les peuples et moins contag pour les successeurs.

Amm. l. 22, c. 4, 7. Cod. Th. l. 7, tit. 4, leg. 7, 8, et ibi God. Le luxe qui régnoit à la cour s'étoit introduit d les armées. Ce n'étoient plus ces soldats sobres et infa gables qui couchoient tout armés sur la terre nue ou la paille, et dont toute la vaisselle consistoit en un v de terre; c'étoient des hommes délicats et voluptue corrompus par l'oisiveté, qui regardoient leurs l comme une partie de leur équipage plus nécessaire q leurs armes, qui portoient des coupes d'argent plus p santes que leurs épées. Leurs officiers, parvenus par l'i trigue, ne pouvoient loger que dans des palais; ils s'e richissoient aux dépens des soldats, et les soldats a dépens des provinces, à qui seules ils faisoient la gue par leurs pillages, ne sachant que fuir devant l'enne Plus de subordination ni d'obéissance, plus d'honn ni de courage. Julien rétablit la discipline : il ne mit place que des officiers éprouvés par de longs servic il prit soin que les soldats ne manquassent ni de bon armes, ni d'habillemens, ni de paie, ni de nourritu mais il retrancha sévèrement tout ce qui tendoit luxe. Il leur fit reprendre l'habitude du travail : une ses lois ordonne que le fourrage qui est fourni par provinces ne sera apporté que jusqu'à vingt milles camp ou du lieu dans lequel les soldats font leur séjou

et qu'ils seront obligés de l'aller chercher à cette distance : c'étoit la marche ordinaire d'une journée.

L'exemple du prince étoit une loi de frugalité et de tempérance. La puissance souveraine ne changea rien dans les mœurs de Julien, non plus que dans sa dépense personnelle. Modeste sur le trône comme il l'avoit été dans l'oppression, il rejeta le titre de *seigneur*, que l'usage avoit attaché aux empereurs : c'étoit l'offenser que de l'appeler de ce nom. Nulle recherche dans ses habits. La pourpre impériale étoit d'une teinture distinguée et beaucoup plus éclatante; il se contenta de la plus commune. Il voulut même plusieurs fois quitter le diadème, et ne le retint que par bienséance. Selon une ancienne coutume, les provinces envoyoient par leurs députés des couronnes d'or à l'empereur, soit lorsqu'il parvenoit à l'empire, soit à l'occasion d'un événement heureux, ou pour le remercier d'un bienfait; et cet usage étoit devenu une obligation. Les bons princes en avoient quelquefois dispensé; les autres exigeoient ce présent comme un droit de la souveraineté. Les préfets du prétoire imposoient à cet effet une taxe arbitraire, sans en exempter ceux-mêmes qui étoient privilégiés à l'égard des autres contributions. L'avarice des empereurs et la flatterie des préfets avoient fait monter ces couronnes à un prix excessif; il y en avoit de mille onces, quelquefois de deux mille. Julien rendit à ce présent sa liberté primitive, et par conséquent son mérite : il voulut qu'il fût purement volontaire; il défendit même d'excéder dans ces couronnes le poids de soixante-dix onces. C'étoit, à son avis, dénaturer un hommage que de le tourner en profit; et tout ce que saisissoit l'avarice étoit perdu pour l'honneur.

Jul. misop. Lib. or. 12. Mamert. pan. c. 27. Eunap. hist. byz. Cod. Th. l. 12, tit. 13, leg. 1, et ibi God.

La réforme du palais et les bornes étroites qu'il prescrivit à sa dépense le mirent en état de soulager les provinces. Il s'attachoit à n'y envoyer que des gouverneurs désintéressés et incorruptibles. Il modéra les taxes

Amm. l. 25, c. 4. Mamert. pan. c. 25. Lib. or. 5, 12.

Jul. epist. 47, *et misop.*
Eutr. l. 10.
Ambros. or. de obitu Valent.
Cod. Th. l. 5, *tit.* 12, *leg. unic.*
Lib. 8, *tit.* 1, *leg.* 6, 7, 8; *tit.* 5, *leg.* 12, 13, 14, 15, 16; *l.* 10, *tit.* 3, *leg.* 1.
Lib. 11, *tit.* 3, *leg.* 3, 4; *tit.* 12, *leg.* 10; *tit.* 19, *leg.* 2; *tit.* 28. *leg.* 1.
Lib. 12, *tit.* 1. *leg.* 50 *et seq.*
Lib. 15, *tit.* 1, *leg.* 8, 9, 10; *tit.* 3, *leg.* 2.
Cod. Just. l. 11, *tit.* 69, *leg.* 1, 2.

autant que le permirent les besoins de l'état; et l'o[i] que, dans le cours de son expédition en Perse, on tendit plusieurs fois, au milieu des plus grands p[e] demander à ses dieux la grâce de terminer prom[pte]ment la guerre, afin de pouvoir réduire les tribut[s] défendit aux préfets de rien imposer de nouveau, [n]i rien relâcher des impositions ordinaires, sans un o[rdre] exprès de sa part. Tous ceux qui jouissoient du re[venu] actuel des terres, sans en excepter ceux qui posséd[oient] les fonds patrimoniaux du prince cédés à des part[icu]liers, payoient leur part des tailles. Ce n'étoit pas [pour] l'intérêt de son trésor, c'étoit pour celui des peu[ples] qu'il se rendit difficiles sur les exemptions et sur le[s re]mises : il ne croyoit pas que les princes fussent en d[roit] de faire payer par leurs sujets leurs faveurs particuli[ères]; et comme les priviléges retomboient à la charge du [pu]blic, il pensoit qu'ils n'étoient dus qu'à ceux auxqu[els le] public étoit redevable. En ce cas, il donnoit à ces p[rivi]léges toute l'étendue qu'ils pouvoient avoir sans res[tric]tion ni épargne, aimant mieux, disoit-il, accord[er un] bienfait tout entier que de l'affoiblir en le divisan[t et] en le faisant demander à diverses reprises. Mais s[i la] faveur ne procuroit jamais de remises, la nécessit[é les] obtenoit aisément : ce fut par ce motif qu'il en fi[t de] considérables aux Africains, aux Thraces, à la [ville] d'Antioche. Il fit éclairer de près la conduite des [offi]ciers des rôles, qui, étant chargés de répartir les tri[buts] et les fonctions onéreuses, pouvoient commettre b[eau]coup d'injustices. Les bienfaits mêmes du souve[rain] avoient été auparavant à charge aux provinces pa[r les] présens qu'il falloit prodiguer aux porteurs des or[don]nances. Ceux-ci, loin de rien exiger sous le règ[ne de] Julien, n'osoient même rien accepter, persuadés [que] ces gratifications illicites ne pouvoient ni échapper [à sa] vigilance, ni se déguiser sous aucun titre. Il rétablit [l'an]cien usage pour la réparation et l'entretien des che[mins]

[redacted]

ts; chaque propriétaire étoit tenu d'en faire la dé- à proportion de l'étendue de ses possessions. Le ais état des postes, que Constance avoit ruinées, it un grand dommage aux provinces obligées de itretenir : Julien ne négligea pas cette partie; il ma dans le plus grand détail tous les abus qui s'y nt introduits. On voit, par plusieurs de ses lois, n'eut rien plus à cœur que de rétablir les finances illes, et de leur rendre leur ancienne splendeur. Il iragea l'ordre municipal par des exemptions mo- s; il y rappela ceux qui tâchoient de s'y soustraire; it entrer des gens qui jusqu'alors n'y avoient pas gagés. Les deux empereurs précédens avoient con- ou laissé envahir des terres, des édifices, des places ppartenoient aux communes des villes; Julien or- ı que ces terres seroient restituées et affermées, et revenu en seroit appliqué aux réparations des ges publics; que les édifices dont on avoit changé seroient rendus à leur ancienne destination : il a cependant que les bâtimens élevés par des par- rs sur un terrain public leur demeurassent à con- d'une redevance. On croit que ces dernières lois oient principalement des chrétiens auxquels Con- ı et Constance avoient accordé des fonds, des tem- t d'autres édifices pour les églises et pour l'entre- ı culte et des ministres de la religion. Il paroît qu'il en vouloit au christianisme en établissant ne de ses lois un principe d'ailleurs très-sensé et des chrétiens eux-mêmes : *C'est que les siècles ens sont l'école de la postérité, et qu'il faut s'en aux lois et aux coutumes anciennes, à moins grande utilité publique n'oblige d'y déroger*. C'é- langage de Julien et des autres païens de son temps ser de nouveauté la religion chrétienne, dont ils ient ignorer l'ancienneté.

imoit à rendre la justice; il se piquoit d'en suivre *Amm. l.* 22

c. 10, et l. 23, c. 4. Liban. or. 12. Greg. or. 4. Suidas. Cod. Th. l. 1, tit. 7, leg. quædam. Lib. 11, tit. 30, leg. 29, 30, 31.

scrupuleusement les règles dans sa conduite, et ne écartoit jamais dans les jugemens, si ce n'est à l'ég des chrétiens. Sévère, sans être cruel, usoit plus sou de menaces que de punitions. Très-instruit des loi des usages, il balançoit sans aucune faveur le droit parties. Le premier de ses officiers n'avoit nul avan sur le dernier de ses sujets. Il abrégeoit la longueur procédures, et les regardoit comme une fièvre lente mine et consume le bon droit. Dès que l'injustice étoit dénoncée, il s'en croyoit chargé tant qu'il la l seroit subsister. Nous avons de lui plusieurs lois cla et précises, qui ont pour but d'accélérer les jugem de faciliter les appels et d'en rendre l'expédition p prompte. L'iniquité murmuroit de la dureté d'un g vernement où elle ne pouvoit espérer l'impunité, même une longue jouissance; et ce qui achevoit d désoler, c'est que l'opprimé trouvoit auprès de Ju l'accès le plus facile. Comme il paroissoit souvent public pour des fêtes et pour des sacrifices, rien n'é si aisé que de l'aborder; il étoit toujours prêt à rece les requêtes et à écouter les plaintes. Il laissoit to liberté aux avocats, et il ne tenoit qu'à eux d'éparg la flatterie; mais le règne précédent les y avoit t accoutumés. Un jour qu'ils applaudissoient avec u sorte d'enthousiasme à une sentence qu'il venoit prononcer : *Je serois*, dit-il, *flatté de ces éloges, si croyois que ceux qui me les adressent osassent me ce surer en face dans le cas où j'aurois jugé le contra* On le blâme cependant d'avoir quelquefois interrom l'audience par des questions hors de saison; pour d mander, par exemple, de quelle religion étoient plaideurs. S'il en faut croire Ammien Marcellin, n'étoit qu'une curiosité déplacée : ni le motif de la re gion, ni aucune autre considération étrangère à la j tice n'influoit sur ses jugemens; mais il est démenti ce point par tous les historiens ecclésiastiques. Ce

l'entretenoit dans cet esprit de droiture, ajoute le même auteur, c'est que, connoissant sa légèreté naturelle, il permettoit à ses conseillers de le rappeler de ses écarts, et les remercioit de leurs avis. Saint Grégoire de Nazianze nous donne cependant des idées bien différentes. Il reproche à Julien, comme un fait connu de tout l'empire, que dans ses audiences publiques il crioit, il s'agitoit avec violence, comme s'il eût été l'offensé, et que, quand des gens grossiers s'approchoient de lui pour lui présenter une requête, il les recevoit à coups de poings et à coups de pieds, et les renvoyoit sans autre réponse. Je serois tenté de croire que ceux que Julien rebutoit ainsi étoient des délateurs, et que l'indignation publique contre ces misérables excusoit ces emportemens, quelque indécens qu'ils fussent dans la personne d'un prince. Mais comment accorder les idées avantageuses que les auteurs païens nous donnent de Julien avec le portrait affreux qu'en ont fait des écrivains qu'on ne peut sans témérité soupçonner de mensonge? Je pense que l'unique moyen de concilier des témoignages si opposés, c'est de dire que la haine dont ce prince étoit animé contre le christianisme le faisoit sortir de la route qu'il s'étoit tracée; qu'étant par choix déterminé à la douceur et à la justice, il devenoit par passion, à l'égard des chrétiens, inhumain, injuste, ravisseur.

Après avoir tracé ce plan général du gouvernement de Julien, nous allons entrer dans le détail des événemens de son règne. Il trouva à Constantinople plusieurs ambassadeurs que les nations étrangères avoient envoyés à Constance; il leur donna audience et les congédia honorablement, à l'exception des Goths, qui contestoient sur les termes du traité fait avec eux. Julien les renvoya en les menaçant de la guerre. Plusieurs de ses officiers lui conseilloient d'effectuer cette menace : il répondit qu'il cherchoit des ennemis plus redoutables, et que les pirates de Galatie suffiroient pour lui faire raison de la perfidie

Amm. l. c. 7. Lib. or. Zon. t. p. 14.

de cette nation. Ces corsaires, courant alors les côtes du Pont-Euxin, enlevoient les Goths et les alloient vendre comme esclaves. Il se contenta de réparer les fortifications des villes de Thrace, et de poster des corps de troupes le long des bords du Danube.

An. 362.
Amm. l. 22, c. 7, et ibi Vales.
Idace.
Mamert. Pan. c. 15, 17, 19, 28, 29, 30.

Dans la cour de Constance le consulat avoit été le prix de l'intrigue; il falloit l'acheter par des bassesses et par des sommes d'argent prodiguées aux favoris, aux femmes, aux eunuques. Sous Julien, cette magistrature, plus importante par son ancien éclat que par ses fonctions actuelles, recouvra son premier lustre. Mamertin et Névitte, désignés consuls depuis deux mois, n'étoient peut-être pas les plus dignes de cet honneur, mais du moins ils n'en furent redevables qu'au choix de leur maître. Julien, toujours excessif, compromit sa propre dignité pour honorer celle des consuls. Le jour que ces magistrats entroient en charge, le prince avoit coutume de les accompagner au sénat. Le premier de janvier, au point du jour, Mamertin et Névitte se rendirent au palais pour prévenir l'empereur. Dès qu'il les aperçut il courut fort loin au-devant d'eux; il les salua, les embrassa, fit entrer leur litière jusque dans ses appartemens, leur demanda l'ordre pour partir; et comme ils refusoient de s'asseoir sur leurs chaises curules pendant que l'empereur restoit debout, il les y plaça de ses propres mains, et marcha devant eux à pied et confondu dans la foule du cortége. Le peuple suivoit avec de grandes acclamations. Mamertin, distingué par son éloquence, rendit sur-le-champ à la vanité de l'empereur ce que l'empereur venoit de prêter à la sienne : il prononça en sa présence son panégyrique. Nous avons encore cette pièce pleine de flatterie, mais spirituelle et fort élégante. Julien étoit bien peu philosophe, si ces éloges outrés se trouvoient être de son goût; et quelque ressentiment qu'il conservât des injustices de Constance, les traits satiriques lancés sans ménagement contre ce

[redacted]

prince devoient au moins, par leur indécence, révolter le successeur. Deux jours après, Mamertin donnant les jeux du Cirque, on fit venir plusieurs esclaves qui devoient recevoir la liberté. Julien, peu instruit de cette coutume, se mettoit déjà en devoir de les affranchir; mais, averti que cette fonction ne lui appartenoit pas en cette occasion, il se condamna lui-même à une amende de dix livres d'or pour avoir entrepris sur la juridiction des consuls.

Pendant six mois qu'il resta à Constantinople, il assista fréquemment aux assemblées du sénat. L'usage de Constance avoit été de mander au palais les sénateurs, qui se tenoient debout tandis qu'il leur donnoit ses ordres en peu de mots. Mais Julien, jaloux de la réputation d'éloquence, et qui estimoit ses discours autant que ses victoires, passoit les nuits à composer des harangues; il alloit ensuite les débiter aux sénateurs, qu'il faisoit asseoir avec lui: c'étoient des éloges, des censures, des avertissemens. Il assistoit au jugement des procès. Un jour, pendant qu'il haranguoit, on vint l'avertir que le philosophe Maxime arrivoit d'Ionie. Aussitôt, oubliant et les sénateurs et ce qu'il étoit lui-même, il descend brusquement de son siége, court au-devant de Maxime, l'embrasse avec empressement, l'introduit dans l'assemblée; et, après avoir raconté avec beaucoup de vivacité quelles obligations il avoit à Maxime, en quel état ce grand homme l'avoit trouvé, à quel degré de perfection ses leçons l'avoient conduit, il sort avec lui, le tenant toujours par la main. Une scène si bizarre inspiroit aux uns du respect pour Maxime, aux autres du mépris pour Julien; mais tous se conformoient au caractère et au goût du prince; et comme il affectoit de se nommer sénateur de Byzance, par une sorte d'échange, les sénateurs prenoient un extérieur philosophique. Julien augmenta leurs priviléges. Prétextat, un des plus distingués du sénat de Rome, qui avoit été

Amm. l. c. 7, 9, e Vales. Lib. or. 12. Jul. ep. Mam. pan. c. 2 Soc. l. 3 1. Cod. T 9, tit. 2, 1. Lib. 11, 23. leg. Grut. in scri, 2.

gouverneur de Toscane, d'Ombrie, de Lusitanie, et que Julien venoit de faire proconsul d'Achaïe, se trouvoit alors à Constantinople pour une affaire particulière. Les auteurs païens s'accordent tous à louer en lui l'intégrité, la sagesse et une sévérité de mœurs digne de l'ancienne république. Son attachement à l'idolâtrie relevoit encore aux yeux de Julien tant de belles qualités. Le prince ne faisoit rien sans prendre ses conseils. Nous aurons plusieurs fois occasion de parler de ce célèbre personnage, qui ne mourut que sous le règne de Théodose.

Jul. ep. 5, 8. Zos. l. 3. Du Cange, in Const. christ. l. 1, c. 19, et l. 2, c. 1, 3. Banduri imp. or. t. 2, p. 593, 677, 678. Spon. voyag. t. 1, p. 157. M. l'abbé de La Bléterie, notes sur les lettres de Julien, p. 247.

Le séjour de l'empereur procura plusieurs embellissemens à Constantinople, qu'il aimoit, disoit-il, comme sa mère. Il fit faire ou plutôt élargir un port sur la Propontide, afin de mettre les vaisseaux à l'abri du vent du midi. Ce port s'appeloit auparavant *le port d'Hormisdas*, à cause du palais de ce prince qui en étoit voisin : il prit alors le nom de *Julien*. Justin le jeune lui donna celui de sa femme *Sophie*. On l'appela dans les siècles suivans *le Port neuf*, *le Port du palais*, *le Bucoléon*. Il est comblé aujourd'hui. En face de ce port Julien éleva un portique sémi-circulaire, qu'on appela *le Sigma*, et qui communiqua ce nom à un quartier voisin. Il avoit amassé un grand nombre de livres; il les plaça dans une bibliothèque qu'il fit construire sous un portique de *l'Augustéon*. Les libraires vinrent établir leurs boutiques alentour; et comme la salle du sénat étoit près de là, les plaideurs, les avocats, les praticiens se rassembloient dans ce lieu pour y traiter de leurs affaires. Les Alexandrins avoient dans leur ville un obélisque couché sur le rivage : on alloit y dormir pour se procurer des songes prophétiques, et la débauche se mêloit à la superstition. Julien, pour sauver au paganisme un ridicule et un sujet de reproche, exécuta le dessein qu'avoit formé Constance, de transporter cet obélisque à Constantinople. Il n'eut pas le temps de le

mettre en place, s'il est vrai, comme on a lieu de le croire, que ce soit le même que Théodose fit dresser au milieu du grand Cirque. Spon l'y vit encore en 1675. Il est de granit, d'une seule pièce, haut d'environ cinquante pieds : chaque face a six pieds de largeur vers la base. Julien, pour dédommager les Alexandrins, leur permit de dresser dans la ville une statue colossale qui venoit d'être achevée : c'étoit, selon l'apparence, la statue de Julien même.

Il étoit occupé de ces soins lorsqu'il se vit environné d'une foule importune qui demandoit justice. C'étoient des Egyptiens qui, ayant appris quelle attention le nouveau prince apportoit à réformer les abus du règne précédent, étoient venus en diligence à Constantinople pour tirer quelque avantage de cette heureuse disposition. Les Egyptiens de ce temps-là étoient intéressés, chicaneurs, toujours mécontens, toujours prêts à accuser les officiers publics de rapines et de concussions, soit pour se dispenser de payer les taxes, soit pour avoir leur part des confiscations. Ceux-ci, attroupés en grand nombre, obsédoient et poursuivoient partout et le prince et les préfets du prétoire : ils ne cessoient de les fatiguer de leurs plaintes. Tous ces cris se réunissoient, quoique pour des objets différens ; les uns prétendoient qu'on avoit exigé d'eux plus qu'ils ne devoient, les autres ce qu'ils ne devoient pas : d'autres qu'on leur avoit vendu bien cher des recommandations pour obtenir des grâces et des emplois ; tous demandoient la restitution de leur argent, et ils faisoient même remonter leurs prétentions plus haut que la date de leur naissance. Julien se débarrassa de leurs importunités par une ruse peu séante à un prince. Il leur commanda, par un édit, de passer tous à Chalcédoine, leur promettant de s'y rendre incessamment pour les entendre et les satisfaire. Dès qu'ils eurent obéi, il défendit aux patrons des barques employées à ce trajet d'en ramener aucun à Constantinople. Ils s'en-

Amm. l. 22, c. 6. Liban. pro Aristoph. Cod. Th. l. 2, tit. 29, leg. 1. Till. art. 11.

nuyèrent d'attendre, et prirent enfin le parti de retourner dans leur pays. A cette occasion l'empereur publia une loi qui défendoit de poursuivre la restitution des sommes données sous les règnes précédens pour acheter des charges ou des grâces. Ammien Marcellin applaudit à cette loi; et M. de Tillemont remarque fort sensément qu'il auroit eu autant de raison de la louer, si elle eût ordonné tout le contraire.

Amm. l. 22, c. 7, et ibi Vales.

Les victoires de Julien dans la Gaule avoient étendu sa renommée au-delà des bornes de l'empire. La nouvelle de la mort de Constance ne fut pas plus tôt répandue, que les peuples les plus éloignés firent partir leurs ambassadeurs. On en vit arriver à Constantinople, de l'Arménie, des contrées septentrionales au-delà du Tigre, des Indes et de l'île de Ceylan, de la Mauritanie voisine du mont Atlas, du bord du Phase, du Bosphore Cimmérien, et de plusieurs régions auparavant inconnues. Toutes ces nations, redoutant son courage, se hâtèrent de lui envoyer des présens; elles se soumettoient à un tribut annuel, et ne demandoient d'autre grâce que la paix et la sûreté. Les Perses furent les seuls qui se dispensèrent d'envoyer des députés.

Jul. epist. Eunap. vitæ sophist. Suid. in Max. et Chrysant. Liban. Orib. Himer. Basil. ep. 39, 40. 41. Greg. Naz. or. 4. Mamert. pan. c. 23, 26. Joann. Antioch. expert. p. 841. Soc. l. 3, c. 1. Till. vie de S. Basile, art. 28.

Les hommages des peuples étrangers avoient de quoi satisfaire la vanité d'un souverain. Mais Julien, plus philosophe qu'empereur, étoit bien plus flatté de voir se rassembler autour de lui un essaim de sophistes qui accouroient de toutes les provinces. Il les attiroit, il mendioit, pour ainsi dire, leur amitié par ses lettres; il les recevoit comme des députés de ses dieux; c'étoient ses plus intimes confidens et ses ministres; c'est aussi à leurs pernicieux conseils qu'on doit principalement attribuer les efforts qu'il fit pour détruire le christianisme. Nous avons déjà exposé l'accueil dont il honora le philosophe Maxime, le maître et le chef de toute cette cabale. Julien avoit une si haute opinion de son goût et de son savoir, qu'il l'avoit choisi pour censeur de ses

[redacted]

ouvrages. Cet imposteur vint à Constantinople, sur les instances réitérées de l'empereur : c'est une chose plaisante que le sérieux avec lequel Eunape, le panégyriste de tous ces prétendus sages, raconte les hommages qui furent rendus à Maxime sur toute la route par les peuples, par les sénateurs, par les magistrats même ; et tandis que les hommes le combloient d'honneurs les femmes faisoient humblement leur cour à la sienne, qui portoit encore plus haut que son mari l'orgueil de la profession. La philosophie de Maxime ne tint pas contre l'air contagieux de la cour ; les déférences de Julien et les adorations des courtisans altérèrent sa morale ; il donna dans le luxe et devint insolent : ce qu'il eut pourtant l'adresse de cacher aux yeux de Julien. Nymphidien, frère de Maxime, déclamateur médiocre, fut honoré de l'emploi de secrétaire pour les lettres grecques ; et, selon Eunape même, il s'en acquitta assez mal. Prisque d'Epire, Himère de Bithynie, Libanius d'Antioche, jouèrent aussi un rôle considérable dans la cour de Julien. Mais personne n'égaloit le crédit du fidèle Oribase, médecin du prince, très-expert dans son art, et aussi habile dans la pratique des affaires. Eunape prétend même que Julien lui étoit redevable de l'empire. Ne pourroit-on pas, sur cette parole d'Eunape, soupçonner Oribase d'avoir sous main excité les troupes à donner à Julien le titre d'Auguste ? et cette lettre anonyme, qui fut la première étincelle de la révolte, ne seroit-elle pas de la façon d'Oribase ? Chrysante, un des héros de la cabale, fut plus avisé que son ami Maxime ; il le laissa partir pour la cour après avoir fait quelques efforts pour le retenir. Pour lui, il résista à toutes les instances de l'empereur, qui voulut bien s'abaisser jusqu'à écrire de sa propre main à la femme de ce philosophe. Julien, rempli d'estime pour Chrysante malgré ses refus, lui conféra à lui et à sa femme la souveraine sacrificature de la Lydie. Le nouveau pontife fit connoître dans cet

Vita Basil. edit benedic. c. 8.

M. l'abbé de La Bléterie, vie de Julien, p. 259.

emploi qu'il devinoit mieux que ses confrères, qu étoient d'excellens magiciens. Prévoyant que l' qui tomboit sur les chrétiens ne seroit pas de l durée, il les traita avec amitié ; il n'imita poi semblables dans leur zèle à ruiner les églises, à r les temples des idoles, à tourmenter ceux qui refu de sacrifier ; et la Lydie ne se ressentit pas des fure l'idolâtrie. Il dut à cette modération la tranquill sa vieillesse. On dit que Julien, ayant conservé coup d'estime pour saint Basile, dont il avoit co mérite dans les écoles d'Athènes, l'invita inutilen venir se joindre à une compagnie si mal assortie au tère de ce grand et religieux personnage. Mais il est d tré que la lettre de Julien, qui fait le fondement d opinion, s'adressoit à un autre Basile. Nous avons une lettre menaçante de Julien écrite à saint Bas une réponse du saint remplie des reproches le hardis. M. de Tillemont n'ose rejeter ces deux p d'autres critiques les soutiennent fausses, et égal indignes et du prince et du saint docteur. Saint Gr accuse Julien d'avoir pris plaisir à se jouer de plu de ceux avec lesquels il avoit autrefois contracté de sons dans le cours de ses études. *Il les attiroit, à la cour par de belles promesses ; il les caressoit d'a il se familiarisoit avec eux, et les renvoyoit ensuit mépris.* Mais ce trait pourroit bien ne tomber q ces amis intéressés dont parle Libanius, qui accou auprès de Julien avec une soif de richesses qu bienfait ne pouvoit éteindre. D'ailleurs, loin de b Julien de légèreté dans ses attachemens, on lui rep plutôt de s'être piqué de constance, au point de r retirer son amitié à ceux-mêmes qu'il en reconn indignes.

Lib. or. 19. Greg. Naz. or. 3. Chrysost. de Babyl. Tant de fanatiques sombres et austères que de la religion chrétienne avoit obligés de se tenir dans l'ombre des écoles, sortant enfin au grand

[redacted]

is de venin et de rage, se préparoient à se venger contra Julianum et gentiles, t. 2, p. 575.
nce auquel ils avoient été condamnés; ils ne méit que proscriptions et que supplices. Les chréde leur côté, craignoient des traitemens plus ıux que n'en avoient éprouvé leurs pères. En effet, les haïssoit mortellement; il avoit beaucoup plus de les détruire que de vaincre les Perses; il regart ouvrage comme le chef-d'œuvre de son règne. plus habile que ces malheureux sophistes qui ne moient que des conseils inhumains, il préféra la on à la cruauté déclarée. *Il pensoit*, dit Libanius, *n'est ni le fer ni le feu qui changent la croyance mmes; que le cœur désavoue la main que la force à sacrifier, et que les supplices ne prot que des hypocrites, toujours infidèles pendant e, ou des martyrs honorés après leur mort.* Il faiore réflexion que, dans l'état de force et de vigueur ouvoit alors la religion chrétienne, c'étoit risquer ıler tout l'empire que d'entreprendre de la déraar une violence ouverte. Il dressa donc un plan uveau, qui eût sans doute été plus heureux que arie de Dioclétien et de Galère, si la garde qui veille aël n'eût renversé ce projet infernal en détruiuteur même par un souffle de sa bouche. Julien nça par montrer dans sa personne un zèle ardent culte des dieux; il gagnoit, dès ce premier pas, ux dont la religion se conforme toujours à celle nce. Il s'attacha à relever et à purifier le paganisme forçant d'y transporter ce qui rendoit le chrisme plus vénérable. Il affecta ensuite de traiter les ens avec douceur, et de les plaindre plutôt que de rsécuter; mais en même temps il imagina mille ns pour les diviser et les armer les uns contre les ı, pour étouffer le germe de leur foi en leur intert l'instruction publique, pour appesantir leur joug ur les couvrir de ridicule et de mépris. Les tyrans

qui l'avoient précédé n'avoient sévi que sur les cor
Julien attaqua les cœurs : il mit en œuvre son pro
exemple, les apparences de bonté, la malice, l'ig
rance, l'intérêt, l'amour-propre, ressorts plus le
mais plus efficaces que les édits et les supplices. Cep
dant s'il ne versoit pas de ses propres mains le sang
chrétiens, il le laissoit répandre par les mains des aut
et sa feinte douceur étoit souvent démentie par
cruautés qu'il encourageoit en ne les punissant pas. Ap
avoir affoibli la religion chrétienne, son dessein é
de l'écraser par un dernier coup : il promettoit à
dieux d'exterminer les chrétiens à son retour de la gu
des Perses. Sans entrer dans le détail de ce qui ap
tient proprement à l'histoire de l'Eglise, nous al
suivre la trace d'une persécution cachée sous tant d'a
fices. La comparaison de ce que firent Constantin et Ju
pour établir les deux cultes opposés peut faire conn
combien l'esprit de la véritable religion est éloigné et
basse malignité et de la fureur sanguinaire de l'idol

Jul. epist. 63, 27, et or. 7. Greg. Naz. or. 3, 4. Liban. or. 10, 12, et de vitâ Eunap. in Max. Mamert. pan. c. 23. Prud. in apotheosi, v. 517. Amm. l. 25, c. 4. Médailles. Acta Ruinart, p. 664. Athan. vit. apud Phot. p. 1447. Soz. l. 5, c. 3, 16. Zon. t. 2, p. 25.

Quoique Julien fût dès sa première jeunesse ido
dans le cœur, et qu'il se fût ouvertement déclar
Illyrie, il voulut cependant se consacrer à ses dieux
une abdication formelle du christianisme. Ayant
assembler en secret les ministres de ses affreux mys
il s'imagina effacer le caractère de son baptême e
baignant dans le sang des victimes. Se croyant ainsi r
néré, il fit bâtir de nouveaux temples, et réparer le
ciens aux dépens des particuliers qui en avoient enle
démolitions. Partout on élevoit des idoles, on dre
des autels, on égorgeoit des victimes; l'air étoit re
de la fumée des sacrifices. Il avoit ajouté à la dignit
souverain pontife attachée à la personne des emper
celle de grand-prêtre d'Eleusis. Il se piquoit de la
scrupuleuse exactitude dans la pratique des cérémo
Confondu avec une troupe de sacrificateurs, on le vo
s'empresser à partager avec eux les dernières fonct

[redacted]

stère. C'étoit dans les entrailles des animaux Cedren. t. 1, p. 306.
s qu'il prétendoit lire la volonté des dieux ; et il
oit guère d'autre conseil. Son palais étoit devenu
ole ; ses jardins étoient remplis d'autels : il sacri-
natin et le soir ; il se relevoit pendant la nuit
norer les génies nocturnes. Cet excès de supersti-
endoit ridicule aux païens mêmes, et l'on disoit
comme on l'avoit dit autrefois de Marc-Aurèle,
revenoit victorieux, c'en étoit fait des bœufs et
sses dans tout l'empire. On vit renaître toutes
s du paganisme ; ces fêtes extravagantes appe-
ies portoient l'ivresse et le tumulte dans les
nes ; l'astrologie, dont le prince étoit surtout
se remit en honneur ; tout se gouvernoit par
des astres, par les présages. Julien croyoit tout,
l'Evangile : il mettoit une confiance aveugle dans
les mystérieuses et cabalistiques, *qui, sans être*
es, dit-il dans un de ses ouvrages, *guérissent*
s et les corps. Les monnoies prirent l'empreinte
lâtrie. On y gravoit la tête de Julien sous le sym-
Sérapis : on y joignoit la figure d'Isis. Il fit dis-
: du *labarum* le monogramme de *Christ* ; et,
ire part à ses dieux des honneurs qu'on rendoit
onne, il vouloit être représenté dans ses images,
vec Jupiter qui la couronnoit, tantôt avec Mer-
Mars, qui sembloient lui inspirer l'éloquence et la
militaire. La mesure qui servoit à marquer les
s accroissemens du Nil, transportée par Constan-
la grande église d'Alexandrie, fut reportée dans
ple de Sérapis.

le temps même qu'il tâchoit d'anéantir le chris- Jul. epist. 56, misop. Greg. or. 3. Soz. l. 5, c. 15. Theod. l. 2, c. 4. M. l'abbé de La Bléterie, notes sur les
ie, il fut forcé de lui rendre le témoignage le
norable et le moins suspect : *Les païens avoient*
orale, dit un auteur sensé et ingénieux, *mais*
misme n'en avoit point. Julien lui voulut prêter
la religion chrétienne. Il n'en pouvoit copier

Lettres de Julien, p. 325. que l'extérieur; et c'est avec beaucoup de justesse q saint Grégoire de Nazianze l'appelle *le singe du chr tianisme*. Il forma le dessein de fonder des écoles da toutes les villes, d'établir dans les temples des ca chistes, des docteurs, des prédicateurs; de marquer prières qui devoient être récitées à certaines heures en certains jours; de les faire chanter à deux chœu usage qui avoit depuis peu commencé dans l'égl d'Antioche. Il chargea par une de ses lettres Ecdi gouverneur de l'Egypte, de choisir dans Alexandrie jeunes gens bien nés, qui eussent la voix belle; il l assigna un entretien honnête; il lui ordonna de l faire apprendre la musique et de veiller à leurs p grès; il les destinoit au service des dieux; il préten que la musique sert à élever l'âme et à la purifier exigeoit dans les lieux consacrés au culte de la r gion beaucoup de silence et de modestie, ne perm tant pas même les acclamations dont on avoit coutu d'honorer l'empereur quand il y entroit. Il proje d'imiter la discipline de l'Eglise dans la correction d pécheurs, et de prescrire divers degrés de pénitence; fonder des monastères d'hommes et de femmes, d maisons de retraite, des hôpitaux pour les voyage et pour les pauvres. Il auroit souhaité faire passer da le paganisme l'usage des lettres ecclésiastiques, a lesquelles les chrétiens étoient reçus par toute la te comme des frères et des amis. En un mot, il ét jaloux de cet esprit de lumière, de sagesse et de c rité qu'il étoit forcé d'admirer dans l'église chrétienn

Jul. epist. 46, 63, et in fragment. Un pontife supérieur fut établi dans chaque provi avec une pleine autorité sur tous les prêtres des vi et des campagnes. Julien exige, comme des vertus sentielles à cette place, la modération, la douceur hardiesse à reprendre et la vigueur à punir. Ses éc fournissent un modèle d'instruction pour ceux qui s honorés du sacerdoce, et une copie fidèle de la saint

qu'il voyoit alors éclater dans les ministres de l'Eglise. Il attribue la décadence de l'idolâtrie aux vices de ceux qui la professent ; il reconnoît que c'est par la régula-ité dans les mœurs, et par la charité envers les hommes, e le christianisme s'est accrédité. Il recommande au ntife la vigilance sur les inférieurs : *Privez-les*, dit-l, *des fonctions du sacerdoce, s'ils ne sont fidèles à vir les dieux, s'ils n'y obligent leurs domestiques, s mènent une vie indécente.* Il lui conseille de voir ment les magistrats et les grands seigneurs, si ce st pour l'intérêt de la veuve et de l'orphelin, et de contenter de leur écrire. Il veut qu'on reçoive dans s hôpitaux les pauvres étrangers, de quelque religion 'ils soient. Il impose une contribution dans chaque ovince pour fournir à la subsistance des indigens. Il fend aux gouverneurs de se faire suivre de leurs gardes and ils entrent dans les temples : *Dès qu'ils y mettent pied*, dit-il, *ils deviennent simples particuliers ; les rêtres seuls ont droit d'y commander sous les auspices s dieux ; les autres, qui portent leur faste jusqu'au ied des autels, ne sont que des hommes vains et su-rbes.* Il exige qu'on respecte les prêtres, lors même 'ils sont indignes de leur ministère, jusqu'à ce qu'ils aient été dépouillés ; mais il veut aussi qu'ils se ren-nt respectables : *Ils sont*, dit-il, *les interprètes des eux auprès des hommes, et les cautions des hommes près des dieux.* Il leur prescrit de conserver leurs eilles chastes aussi-bien que leur langue ; il leur in-terdit la lecture des poésies trop libres et des histoires oureuses, *qui allument peu à peu le feu des pas-ons* : ce sont ses termes. Il ne leur permet pas même lire les ouvrages d'Epicure et de Pyrrhon ; et il rend âces aux dieux d'avoir fait périr la plupart des écrits es philosophes. Il auroit bien voulu épurer le théâtre ; is, regardant la chose comme impraticable, il en end l'entrée aux prêtres. Il veut qu'ils prient trois

fois le jour; qu'ils se montrent rarement aux promenades; qu'ils ne se trouvent à des festins que chez les personnes vertueuses; qu'ils s'abstiennent des spectacles où assistent les femmes; qu'ils soient magnifiques dans les cérémonies de religion, simples dans leur habillement ordinaire; qu'ils prennent sur leur nécessaire de quoi faire l'aumône. Enfin, il demande dans ceux qu'on élève à la prêtrise deux qualités, l'amour des dieux et celui des hommes: *Avec ces deux caractères*, ajoute-t-il, *n'importe qu'ils soient riches ou pauvres, illustres ou inconnus.* Ces maximes s'accordent avec la profession solennelle qu'il fait en cent endroits de ses ouvrages de croire l'existence des dieux, l'immortalité de l'âme, les récompenses et les punitions d'une autre vie. C'est ainsi qu'il s'efforçoit de dérober à la religion chrétienne la sainteté de sa discipline et de sa morale. Il ignoroit que c'est une tige qui meurt dès qu'elle est transplantée, et qu'elle ne peut porter de fruits mûrs et durables que dans le terrain où elle est née, et où elle est arrosée de la main de Dieu même. Julien ne vécut pas assez long-temps pour reconnoître que sa réforme n'étoit qu'un projet chimérique.

Jul. epist. 7, 52. Greg. or. 3, 10. Lib. or. 12. Chrysost. de sto. Babyla et in Jul. et gent. t. 2, p. 574, et in Juvent. et Max. ib. p. 579. Soc. l. 3, c. 12. Soz. l. 5, c. 4, 14. Cedr. t. 1, p. 306. Zon. t. 2, p. 23. Ph. p. 147. Suid. in Μάξιμ.

Selon le plan qu'il avoit formé, il défendit de mettre à mort les galiléens (c'est ainsi qu'il nommoit les chrétiens), ni de leur faire aucun mauvais traitement pour cause de religion : *Ils sont*, disoit-il, *plus dignes de compassion que de haine; ils ne se punissent que trop eux-mêmes; ce sont des aveugles qui s'égarent sur le point le plus essentiel de la vie, qui abandonnent le culte des dieux immortels pour honorer des restes de cadavres et des ossemens de morts.* Il désignoit ainsi les reliques des martyrs. Il blâmoit hautement Constance d'avoir employé la rigueur contre ceux qui ne s'accordoient pas avec lui en fait de croyance. Il n'ôtoit point aux chrétiens l'exercice public de leur religion; mais il leur enlevoit, sous divers prétextes

[redacted]

êques et leurs prêtres, afin de ruiner peu à peu ine et la pratique du christianisme par le dé-nstruction et de ministres. Pour relever le prix âtrie, il déclara que, loin de traîner les gali-vant les autels et de les contraindre à sacrifier, rmettoit d'admettre ces impies à la participa-s mystères qu'après des prières, des expiations, ues épreuves capables de purifier leur âme et rps. Il étoit habile à profiter des imprudences boient quelquefois les chrétiens; et il ne man-as d'affecter une patience philosophique dans les as où la chaleur d'un zèle inconsidéré n'atta-ae sa personne. Constantin avoit placé à Con-ople une statue de la Fortune de la ville, qui une croix gravée sur le front. Julien, l'ayant ttre et enfouir, en fit placer une autre dans un avec les symboles de l'idolâtrie. Un jour qu'il oit un sacrifice public, Maris, cet évêque de loine si connu par son attachement à l'aria-aveugle et cassé de vieillesse, se fit conduire l'empereur; et, l'insultant en face, il lui repro-ns les termes les plus amers, son impiété et son e. *Tais-toi, malheureux aveugle*, lui répondit *le Galiléen, ton dieu, ne te rendra pas la vue: ends grâce*, repartit Maris, *de m'avoir épargné eur de voir un apostat tel que toi.* Julien ne ré-pas, et continua le sacrifice. Cette modération ne mériter que des louanges; mais, selon les as de ce temps-là, qui pénétroient mieux que s intentions de Julien, ce n'étoit que l'effet d'une e politique : il refusoit aux chrétiens la gloire tyre : il savoit que les supplices sont un germe élytes.

ut encore par la même apparence de douceur appela indistinctement et les orthodoxes et les ues, que Constance avoit exilés, et qu'il leur fit *Jul. ep.* 26, 31, 52. *Amm. l.* 22, *c.* 5.

Theod. l. 3, c. 4. Soz. l. 5, c. 5, 14. Philost. l. 6, c. 7, et l. 9, c. 4. Chron. Alex. p. 296. Fleury, hist. ecclés. l. 16, c. 4.

rendre leurs biens confisqués : sans s'expliquer au su des évêques, qu'il vouloit se réserver la liberté de ch ser dans la suite, il les laissa rentrer dans leurs égli Les ariens, qui avoient été les favoris de Constance, étoient par cette raison encore plus odieux que les catl liques. Mais son dessein étoit de détruire les unes p les autres les diverses communions qui partageoi le christianisme. Sous prétexte d'apaiser leurs quer les, mais en effet, pour les aigrir davantage, il appel les chefs des partis contraires; il les mettoit aux pris et, après les avoir échauffés par la dispute, prenant ton de conciliateur, il les exhortoit à la paix : *Ecout moi*, leur disoit-il, *les Allemands et les Francs m'o bien écouté*. Il les congédioit ensuite en leur déclara qu'il entendoit qu'ils demeurassent unis ensemble, m gré la contrariété des dogmes, que chaque parti au la liberté de soutenir. C'étoit renfermer comme d un champ clos des ennemis armés et irréconcilia Il avoit été témoin des persécutions suscitées par ariens contre les catholiques ; il savoit qu'il y a des c tiens qui ne se pardonnent pas la diversité de croy et que ce motif, qui ne devroit agir que dans l'o surnaturel, suffit seul dans leur esprit pour rompre les liens de l'humanité et de la nature. Il rassembl toute la terre dans le sein de l'Eglise, comme aut serpens, les hérétiques les plus dangereux. Il écriv Photin pour le féliciter de sa constance à nier la d nité de Jésus-Christ ; il caressa surtout Aëtius, qui été le confident et le théologien de Gallus : l'ayant pelé d'exil par une lettre pleine de bienveillance, fit présent d'une terre près de Mitylène dans l'île Lesbos. Il ordonna, sous peine d'une grosse amen Eleusius, évêque de Cyzique, de rebâtir à ses dé dans l'espace de deux mois, l'église des Novatiens, q avoit abattue du vivant de Constance. Quelque t après, ce même évêque étant accusé d'avoir, s

[redacted]

›récédent, détruit des temples et converti quel-aïens, il le chassa de la ville, lui et tout son avec défense d'y rentrer, *de crainte*, disoit-il, *i'y excitassent quelque sédition.*

donatistes n'osoient lever la tête depuis que nt avoit châtié leur insolence. Aussitôt que Ju- t monté sur le trône, ils s'empressent de se con- a faveur du nouveau prince. Ils lui députèrent emander la restitution de leurs basiliques. Leurs s n'épargnèrent pas la flatterie; on leur a re- dans tous les siècles d'avoir dit à Julien *qu'il* *seul prince qui sût écouter la justice.* Cet éloge ardé comme une trahison faite au christianisme; requête devint si odieuse, que, quarante ans après, ius, pour les couvrir d'ignominie, ordonna qu'elle publiquement affichée avec le rescrit de Julien, s rétablissoit dans toutes leurs anciennes posses- Julien se persuadoit que cette secte forcenée se- lus propre que toute autre à ruiner le christia- en Afrique. Rien n'égale en effet la fureur à la- ces fanatiques s'abandonnèrent. Ils s'emparoient lises à main armée, ils en chassoient les évêques, nt les autels et les vases sacrés, massacroient les s et les diacres, violoient les vierges consacrées à mettoient les hommes en pièces, outrageoient nmes, tuoient les enfans dans les entrailles de nères, profanoient les saints mystères. Leurs évê- ›rétendoient se sanctifier par tant d'horreurs, et uples juroient par le nom de ces prélats sacrilé- mme par celui de Dieu même.

Optat. l. 2, c. 17, 18, 19, 20, 21. S. Aug. contra Petil. l. 2, c. 92, 97. Idem. contra Parmen. l. 1, c. 7. Cod. Th. l. 16, tit. 5, leg. 37, et ibid. God. Till. hist. des donat., art. 53, 54, 55.

sprit de révolte et de schisme que les hérétiques rtoient de leur exil menaçoit l'Eglise des atta- les plus meurtrières. Pour les désarmer, Julien ina un moyen qui pouvoit suppléer à la rigueur ›ersécutions : c'étoit de réduire les chrétiens à l'i- ance en leur défendant d'enseigner et d'étudier les

Jul. ep. 42. Greg. or. 3. Amm. l. 22, c. 10; et l. 25, c. 4, et ibi Vales. Chron. Hier. Soc. l. 3, c. 16.

Theod. l. 3, c. 1?. Soz. l. 5, c. 17. Joann. Antioch. et ibi Vales. Zon. t. 2, p. 25. Cedr. t. 1, p. 305. Oros. l. 7, c. 30. M. l'abbé de La Bléterie, vie de Julien, p. 263, et lettres de Julien, p. 26.

lettres. Il savoit qu'il est aisé de conduire les homme la superstition par le défaut de connoissances ; q les priver d'instruction, c'est un moyen sûr pour tyra niser leurs esprits; que l'ignorance fut la mère du ganisme; et que, pour le faire renaître, il falloit ran ner les chrétiens à l'état où s'étoient trouvés leurs pè à la naissance de l'idolâtrie. Il avoit assez de lumiè pour sentir que les auteurs païens, réunissant à la f toutes les forces et toutes les foiblesses de la raison h maine, avec le plus grand art à mettre en œuvre unes et les autres, fournissoient en même temps et chimères à combattre, et les armes pour les combatt Il voyoit que les défenseurs les plus formidables que christianisme eût alors à lui opposer étoient les hon mes les plus lettrés de l'empire, Athanase, Grégoire Nazianze, Basile de Césarée, Hilaire de Poitiers, Di dore de Tarse, Apollinaire. Voulant donc enlever a chrétiens cette puissante ressource, il publia un é que nous avons encore, par lequel il les déclare inc pables d'enseigner la grammaire, l'éloquence, la phil sophie. Il en apporte pour raison que les livres où l'o puise les principes et les exemples de ces connoissan étant l'ouvrage des adorateurs des dieux, et remplis maximes de l'hellénisme, c'est dans les maîtres chr tiens une imposture et une duplicité honteuse de pro ser des modèles qu'ils désavouent, et d'enseigner a autres ce qu'ils ne croient pas eux-mêmes. Il paroit a plaudir beaucoup de ce sophisme. Il ajoute néanmo qu'en défendant aux chrétiens de donner des leçons ne leur défend pas d'en recevoir, et qu'il permet a jeunes gens de fréquenter les écoles sans les contrain à quitter leur religion. *Ce n'est pas*, dit-il, *qu'il y de l'injustice à les guérir malgré eux comme des fré tiques ; mais je permets d'être malades à ceux qu voudront être ; je pense qu'il faut instruire les ignora et non les punir.* Le témoignage clair et précis des hi

[redacted]

riens ecclésiastiques nous apprend que la permission de s'instruire, accordée aux chrétiens à la fin de cet édit, fut bientôt révoquée par un édit postérieur qui ne s'est pas conservé jusqu'à nous. Ammien Marcellin, tout païen qu'il est, blâme cette défense comme inhumaine et digne d'être ensevelie dans un oubli éternel.

Les professeurs chrétiens étoient encore en petit nombre. Ecébole, qui avoit été un des maîtres de Julien, et que l'intérêt et la vanité avoit toujours tenu attaché à la cour, homme de petit génie, dépourvu de talens, et jaloux de ceux des autres, sacrifia sans balancer sa religion à sa chaire. Après la mort de Julien, il revint au christianisme; et, toujours déclamateur jusque dans sa pénitence, couché par terre devant la porte de l'église, il crioit aux fidèles : *Foulez-moi aux pieds, je suis un sel affadi.* Les autres montrèrent plus de fermeté. L'histoire nomme Marius Victorinus, qui professoit l'éloquence à Rome avec éclat, et le célèbre Prohérèse, que Constant avoit comblé d'honneurs. Quoiqu'il n'eût paru à Rome qu'en passant, cette ville lui avoit érigé une statue de bronze avec cette inscription : *Rome reine du monde au roi de l'éloquence.* Etant retourné à Athènes, il soutint la réputation du plus habile maître de la Grèce. Julien faisoit de lui une haute estime; il vouloit même l'engager à écrire son histoire; et par une exemption qu'il croyoit honorable, il lui permit de continuer ses leçons, sans être obligé de changer de religion. Prohérèse refusa cette distinction, qui auroit pu rendre sa foi suspecte; il renonça généreusement à sa profession et aux bonnes grâces du prince, qui, dès ce moment, par une bizarrerie très-ordinaire, rabattit beaucoup de l'opinion qu'il avoit eue de l'habileté de ce rhéteur.

Jul. ep. 2, 19. *Eunap. in Prohæres. Chron. Hier. Soc. l.* 3, *c.* 13. *Aug. confess. l.* 8, *c.* 5. *Oros. l.* 7, *c.* 30. *Suid.* Προαιρέσιος. *Till. persec. art.* 9, *et not.* 4.

Cet édit de Julien alarma tous les fidèles. Les livres saints étoient leur nourriture; mais les lettres profanes, dit saint Basile, étoient les feuilles qui servoient aux fruits d'ornemens et de défense. Aussi ces hommes

Greg. or. 3. *Basil. de libris gentilium. Soc. l.* 3, *c.* 16.

Soz. l. 5. c. 17.

éclairés, loin d'embrasser avec joie cette ignoi qu'une fausse politique ou une singularité bizarr chent quelquefois, et qu'une pieuse imbécillité can regardèrent cet artifice de Julien comme l'atteu plus noir et le plus dangereux qu'il eût formé coı christianisme; ce sont les termes de saint Grégo Nazianze; et de tous les reproches dont il accable J il n'en est point qui prête à son zèle plus de fo plus de vivacité. On travailla aussitôt à répareı perte. Saint Grégoire et Apollinaire, tous deux fı et éloquens, tous deux hommes de génie, riches c propre fonds et enrichis encore par l'étude des l composèrent en prose et en vers un grand nombı crits. Ils avoient dessein d'y transporter les beaut auteurs profanes, et de les y conserver comme da dépôt sacré, en les appliquant aux matières prop la religion. Mais quelque habiles que fussent ces illustres écrivains, leurs ouvrages trop hâtés ne voient remplacer des chefs-d'œuvre de tant de si la mort de Julien rendit bientôt à l'Eglise le libre des trésors dont il avoit voulu la dépouiller.

Jul. ep. 45, et leg. de medicis, p. 154. Greg. or. 10. et ep. 17. Chrysost. in Juvent. et Max. t. 2, p. 579. Cod. Th. l. 13, tit. 3, leg. 4. 5. Till. persec. art. 9.

Pour s'assurer de l'exécution de cet édit, il dé par une loi expresse à tout particulier d'entrepren tenir une école, de quelque science que ce fût, sans été autorisé par le conseil de la ville et par les suf des principaux habitans; il ordonna que le décı seroit envoyé pour l'examiner et le ratifier. Il témo de grands égards aux médecins; il fit revivre en f de ceux de la cour et des deux capitales de l'en Rome et Constantinople, tous les priviléges qu avoient été accordés par les anciens empereurs, et l clara exempts de toute fonction onéreuse. Rien plus honorable que la lettre par laquelle il rétal médecin Zénon, que la faction de l'évêque George chassé d'Alexandrie; mais en même temps il dé aux chrétiens d'enseigner et peut-être même de

[redacted]

quer la médecine. Saint Jean Chrysostôme comprend cette profession dans le nombre de celles dont les chrétiens furent exclus. Césaire, frère de saint Grégoire de Nazianze, avoit exercé la médecine auprès de Constance avec une grande réputation; son savoir, et son désintéressement, qui en rehaussoit le prix, lui avoient mérité l'estime de toute la ville de Constantinople, et les plus honorables distinctions de la part du prince. Il demeura auprès de Julien. Le danger auquel il exposoit sa foi fit trembler son frère; celui-ci s'efforça de le rappeler par une lettre touchante, trempée de ses larmes et de celles de leur père. Césaire ne se rendit point à ces instances; mais il ne dégénéra pas de cet esprit de lumière et de force qui faisoit le caractère de sa famille. En vain Julien, qui s'étoit fait un point d'honneur de le pervertir, mit en œuvre les caresses et les menaces. Ce prince entra même en controverse avec lui devant un grand nombre de témoins, les uns déjà séduits, les autres fidèles, qui, partagés de désirs comme de sentimens, s'intéressoient tous vivement à la victoire. Dans un combat en apparence si inégal, Césaire sut si bien démêler les sophismes de Julien, il se tira avec tant d'adresse de ses subtilités, il protesta avec tant de fermeté qu'il vivroit et qu'il mourroit chrétien, que l'empereur, confus et déconcerté, perdit l'espérance de le séduire, sans perdre cependant l'estime qu'il avoit pour lui. Il vouloit le retenir: mais Césaire se retira de la cour, et alla mettre sa foi à couvert dans le sein de sa famille.

La liberté de religion que Julien laissoit en apparence aux chrétiens n'étoit en effet qu'un dur esclavage. Toute la clémence de ce prince se bornoit à ne les pas condamner à mort par un édit général. Il prenoit d'ailleurs les voies les plus sûres pour les accabler. Toutes les faveurs étoient prodiguées aux païens; les chrétiens n'éprouvoient que vexations, que mépris, que disgrâces.

Jul. ep. 4: *Greg. or. Soc. l.* 3, 13, 14. *Soz. l.* 5, 3, 5, 17. *Cod. Theo l.* 12, *tit. leg.* 50. *Lib.* 3, *ti* 1, *leg.* 4.

Cod. ad cod. Th. l. 2, p. 141. M. Cache in La Bourne... lettres ... . et suiv.

Il dépouilla les ecclésiastiques de leurs priviléges; il priva ainsi que les veuves et les vierges des distribu fondées par Constantin; il entreprit même de les f à rendre au trésor ce qu'ils avoient reçu depuis fondation, et ces poursuites ne furent arrêtées qu sa mort. Il exigeoit des chrétiens des sommes cou rables pour la réparation des temples; il y faisoit t porter les vases sacrés et les ornemens des église n'étoit à son avis que restituer aux dieux des bien leur appartenoient. Ces recherches donnoient lieu infinité de violences; on emprisonnoit les clercs, appliquoit à la torture. Pour multiplier les apost il facilita les divorces, dont Constantin avoit restre licence, et il déclara que la diversité de culte seroi cause légitime de séparation. Il n'admettoit les chr dans aucune magistrature, sous prétexte que leu leur défend de faire usage du glaive. Il les privoit d les droits qu'on osoit leur disputer; il ne leur perm pas même de se défendre devant les tribunaux : religion, leur disoit-il, *vous interdit les procès querelles.* A l'occasion des préparatifs qu'il falloit pour la guerre contre les Perses, il imposa une tax tous ceux qui refusoient de sacrifier. Les gouver des provinces, trouvant une conjoncture si favorable s'enrichir, exigeoient beaucoup au-delà des som imposées; ils employoient les contraintes les plus r reuses; et lorsque les chrétiens portoient leurs pl à l'empereur : *Retirez-vous, galiléens infidèles,* répondoit-il, *votre Dieu ne vous a-t-il pas app mépriser les biens de ce monde, et à souffrir ave tience les afflictions et les injustices?* La plupar habitans d'Edesse étoient attachés à la foi cathol mais cette ville renfermoit encore deux sectes d tiques, les valentiniens et les ariens. Ceux-ci, fiers puissance qu'ils avoient acquise sous le règne de stance, attaquèrent les valentiniens et commiren

[redacted]

ds désordres. Julien saisit cette occasion pour dé-
ller l'église d'Edesse, qui étoit riche; et, sans faire
action des catholiques, qui n'avoient aucune part à
uerelle, il ordonna que les biens de cette église
ent confisqués. La lettre qu'il écrit à ce sujet au
nier magistrat de la ville joint aux plus terribles
aces une froide et maligne plaisanterie : *L'admirable les galiléens*, dit-il, *leur prescrivant de se débarer des biens de la terre pour arriver plus aisément oyaume des cieux, nous voulons, autant qu'il est ous, leur faciliter le voyage.* Les villes qui se signa-
nt en faveur de l'idolâtrie étoient assurées de sa
veillance; il les prévenoit lui-même et les exhortoit
ses lettres à lui demander des grâces. Les villes
tiennes, au contraire, n'obtenoient pas justice; il
oit d'y entrer; il refusoit audience à leurs députés,
jetoit leurs requêtes. La ville de Nisibe demanda du
urs contre les Perses, dont elle craignoit les insultes;
épondit aux envoyés *qu'ils obtiendroient tout de quand ils auroient commencé par invoquer les x.*

s'attachoit surtout à pervertir les soldats. L'igno- Greg. or. 3.
e, le désir d'avancer dans le service, l'habitude de Soc. l. 3, c. 13.
onnoître d'autre loi que la volonté du prince, lui Theod. l. 3,
ient espérer de leur part une soumission aveugle. c. 7, 15, 16.
hangement du *labarum* et le mélange des images Soz. l. 5, c. 16.
dieux avec celles de Julien, aidoient à la séduction. L. unius ff. de quæstionibus.
uits de tout temps à révérer leurs enseignes et les
raits de leurs empereurs, la plupart ne s'aperçurent
lu piége; ils s'accoutumèrent à honorer les dignités
eur prince, et devinrent païens presque sans le sa-
. Il y en eut cependant qui, plus éclairés et plus
les, évitèrent de rendre cet hommage idolâtre. Pour
prendre leur foi, Julien s'avisa d'un stratagème. Un
r qu'il devoit distribuer aux troupes une gratifica-
n, il feignit de vouloir rappeler une coutume prati-

quée, disoit-il, par les anciens empereurs. A côté de s
tribunal, il fit dresser un autel et une table charg
d'encens. Sur l'autel s'élevoit une enseigne qui port
l'image de Jupiter et de ses dieux. Il prit ensuite séan
avec tout l'appareil de la majesté impériale. Les solda
approchant à la file, paroissoient d'abord devant l'aut
on les avertissoit de jeter un grain d'encens dans le f
qu'on y avoit allumé. La crainte, la surprise, la persu
sion que ce n'étoit qu'un ancien usage, et surtout l
qu'ils voyoient briller dans la main du prince, éto
foient les scrupules. Il ne s'en trouva que fort peu q
refusant de payer ce tribut à l'idolâtrie, se retirèn
sans se présenter à l'empereur. Après cette cérémon
quelques soldats chrétiens buvant ensemble, l'un d'
fit, selon la coutume, le signe de la croix. Un de
camarades s'étant mis à rire, comme il lui en dem
doit la raison : *Eh quoi!* répondit l'autre, *avez-v
déjà oublié ce que vous venez de faire? Depuis q
vous avez jeté l'encens sur l'autel vous n'êtes plus ch
tien.* A cette parole, tous, se réveillant comme d'une l
thargie, poussent de grands cris, fondent en larm
s'arrachent les cheveux, courent à la place publiq
en criant : *Nous sommes chrétiens; l'empereur nous
trompés; il s'est trompé lui-même, nous n'avons p
renoncé à notre foi.* Ils se rendent au palais : ils
plaignent de la supercherie; et, jetant aux pieds
l'empereur l'or qu'ils avoient reçu, ils demandent
mort en expiation de leur crime. Julien, irrité, co
mande qu'on leur tranche la tête. On les conduit
supplice hors de la ville, suivis d'une foule de peu
qui admire leur courage. Selon un usage établi par
lois romaines, lorsqu'il s'agissoit de punir ensem
plusieurs criminels, dans l'interrogatoire on comm
çoit par appliquer à la question le plus jeune, et d
l'exécution le plus âgé étoit le premier mis à mort. I
le plus vieux de ces soldats obtint du bourreau q

commençât par le moins avancé en âge, de peur que sa constance ne s'ébranlât à la vue du supplice de ses camarades. L'épée étoit déjà levée lorsqu'on entendit un cri qui annonçoit leur grâce. Alors le jeune homme, qui attendoit à genoux le coup mortel, se releva en soupirant : *Hélas*, dit-il, *Romain* (c'étoit son nom) *ne méritoit pas l'honneur de mourir pour Jésus-Christ!* Julien se contenta de les casser et de les reléguer dans des provinces éloignées.

Jovien, Valentinien et Valens, qui tous trois parvinrent à l'empire, méritèrent dès-lors la récompense que Dieu destinoit à leur fermeté. Les deux premiers étoient tribuns de la garde du prince; le troisième tenoit dans le même corps un rang inférieur. Julien ayant déclaré qu'il entendoit que les soldats, et surtout ceux de sa garde, renonçassent au christianisme ou au service, Jovien offrit de remettre son épée; ce que Julien n'accepta pas, pour ne pas perdre un officier de ce mérite. Il ne voulut pas non plus pousser à bout la constance de Valens. Mais celle de Valentinien parut avec trop d'éclat pour laisser à l'empereur la liberté de dissimuler. Julien entroit avec pompe dans le temple de la Fortune pour y célébrer un sacrifice. Les ministres du temple, rangés à droite et à gauche dans le vestibule, aspergeoient d'eau lustrale le prince et son cortége. Valentinien, en qualité de commandant de la garde, marchoit devant l'empereur. S'étant aperçu qu'une goutte de cette eau profane étoit tombée sur son habit, il s'échappa jusqu'à frapper rudement le ministre, et, coupant la pièce, il la jeta par terre avec horreur. Le philosophe Maxime, qui marchoit à côté de Julien, lui fit remarquer cette brusquerie, qu'il traitoit de sacrilége. Au retour, l'empereur bannit Valentinien, et le relégua à Mélétine. Mais, afin de ne paroître jamais punir personne précisément pour raison de religion, il prétexta des négligences dans le service. M. de Tille-

Soc. l. 3, *c.* 13, *et l.* 4, *c.* 1.
Theod. l. 3, *c.* 15.
Soz. l. 6, *c.* 6.
Philost. l. 7, *c.* 7.
Zos. l. 4.
Theoph. p. 43.
Chron. Alex. p. 297.
Oros. l. 7, *c.* 32.
Hist. misc. l. 72.
Suid. in Ἰοβιανός.
Till. note 2 *sur Valentinien.*

mont place la scène de cet événement dans Antioc
il se fonde sur un mot de Théodoret, qui ne me par
pas conclure nécessairement en faveur de cette opinio
et nous savons que Julien avoit consacré dans Consta
nople un temple à la Fortune.

Greg. or. 3, et ep. 194. Chron. Hier. Soc. l. 3, c. 13. Theod. l. 3, c. 6, 7. Chron. Alex. p. 297. Martyrolog. rom. et me-nol. 22. oct. Baron. ad an. 362.

Julien, en défendant de mettre à mort les chrétie ne vouloit sauver que l'honneur de sa philosophie. fausse clémence se renfermoit dans les bornes de sa sidence. Leur sang couloit dans le reste de l'empire. savoit que c'étoit lui offrir les plus agréables victim et la volonté du prince une fois connue, ou même sou çonnée, est, sans être écrite, la plus forte des lois : défense même devient une amorce, quand on sent qu lui fait la cour en contrevenant à ses ordres. Les païe qui depuis le règne du christianisme frémissoient de ra enivrés alors de la fumée de leurs sacrifices, entroie en fureur : ils accabloient les chrétiens d'outrages; ceux-ci, ayant perdu l'habitude de souffrir, donnoie souvent par leur impatience occasion aux traiteme les plus rigoureux. Julien fermoit les yeux sur ces dé ordres. Emilien fut brûlé vif à Dorostole, dans la Mé inférieure, et l'évêque Philippe avec plusieurs autr chrétiens souffrirent le même supplice à Andrinopl Dans cette contradiction entre les ordres et la passi de Julien, les gouverneurs se crurent libres de suiv leur propre penchant. Quelques-uns, par un effet leur bonté naturelle, mirent les chrétiens à couvert, coururent le risque de déplaire en obéissant. Candie quoique païen, mérita par cette humanité les éloges saint Grégoire, et mérite encore les nôtres. On ne s de quelle province il étoit gouverneur. Salluste, seco préfet d'Orient, tempéra autant qu'il put les rigue auxquelles il fut quelquefois forcé par des ordres pré L'autre Salluste, préfet de la Gaule, estimable d'aille par sa probité, mais idolâtre jusqu'au fanatisme, inhumain par religion, fut un violent persécute

Comme il étoit le plus intime confident de Julien, sa cruauté fait grand tort à la prétendue douceur de ce prince.

Julien ne perdoit pas de vue la résolution qu'il avoit prise de venger l'honneur de l'empire en attaquant Sapor dans ses états. S'étant donc assuré des fonds nécessaires par la réforme de sa cour, par l'économie de sa dépense, et par le bon ordre qu'il sut mettre dans ses finances, il assembla ses soldats, anima leur courage, les harangua plusieurs fois, et, ce qui sans doute n'étoit pas moins efficace, il augmenta leur paie. Au commencement de juin il partit de Constantinople, suivi des vœux de tout le peuple, après un séjour de six mois, et prit la route d'Antioche. Son dessein étoit de passer dans cette ville le reste de l'année pour y achever ses préparatifs, et se mettre en état d'entrer en campagne dès le printemps de l'année suivante. Hormisdas et Victor furent chargés de la conduite des troupes. Ils firent observer une exacte discipline; et l'Asie, qui sous le règne de Constance ne distinguoit plus ses défenseurs d'avec ses ennemis, n'eut rien à souffrir de leur passage. Julien lui-même, au lieu des présens que les gouverneurs avoient coutume de faire aux empereurs, n'accepta que des complimens. Il tenoit de son éducation le goût des harangues; et comme dans la distribution des emplois il avoit préféré les gens de lettres, il trouva de quoi se satisfaire dans ce voyage. La superstition le suivoit partout; et il laissa en plusieurs lieux des traces sanglantes de sa haine contre les chrétiens. On observe qu'il avoit mis un si bon ordre dans les provinces occidentales que son éloignement n'y produisit aucun trouble : sa réputation suppléoit à sa présence; et ces nations turbulentes qui bordoient le Rhin et le Danube respectèrent, tant qu'il vécut, les limites de l'empire, comme si le bras de Julien eût toujours été suspendu sur leurs têtes.

Amm. l. 22, c. 9. Lib. or. 10, 12. Zos. l. 3. Till. pers. art. 24.

Ayant traversé le détroit, il passa, sans s'arrêter, à *Amm. ibid.*

Lib. or. 10, 12. *Jul. or.* 5, 6, *ep.* 21. *Greg. or.* 4. *Till. pers. art.* 10, 24.

Chalcédoine et à Libysse, petite bourgade célèbre pa la sépulture d'Annibal, et il vint à Nicomédie. La vu de cette grande cité, alors presque détruite, et le trist état d'un peuple autrefois florissant, lui firent verser d larmes. Il avoit passé ses premières années à Nicoméd auprès de l'évêque Eusèbe; il y reconnut encore plu sieurs de ceux qu'il y avoit vus dans son enfance. Pou donner à cette malheureuse ville quelque marque d bienveillance, il y fit placer sa statue et celle de sa femm Hélène, sous les symboles d'Apolon et de Diane; ce qu fut pour les habitans une occasion d'idolâtrie. Apr avoir donné ses ordres pour relever les ruines de Nicé médie, il continua sa route par Nicée. Arrivé sur le frontières de la Galatie, il se détourna sur sa droit pour aller voir à Pessinunte l'ancien temple de la mè des dieux, si fameux par la statue de cette déesse, qu'o disoit être tombée du ciel, et qui, par l'ordre d'un oracl avoit été transportée à Rome pendant la seconde guer punique. Julien séjourna dans cette ville; il y rani le culte de Cybèle, qui avoit été fort négligé sous le règ de ses deux prédécesseurs. Il perdit une nuit à compos un discours en l'honneur de cette déesse : c'est un ché d'œuvre de rêverie. On y voit sensiblement que l Hellènes de ce temps-là, confondus par les chrétien donnoient la torture à leur imagination pour sauv par des allégories bizarres et forcées le ridicule et l'ob cénité de leurs fables. La déesse à son tour régala Julie d'un oracle qu'elle rendit en sa faveur. Ce fut vers l même temps qu'il passa deux jours à mettre par écri une apologie de Diogène et de la philosophie cyniqu Il s'y rencontre des choses bien pensées; mais la singu larité de l'auteur s'y développe tout entière : il fait so héros de ce cynique effronté; il prétend que, lorsqu'o a pris l'essor philosophique, on peut se mettre au-dess des bienséances et des usages les plus sensés.

Amm. ibid.

Avant que de quitter Pessinunte, il voulut venger l

[redacted]

se des insultes de deux chrétiens qui avoient ren- Soz. l. 5, c. 10.
: son autel. Il les fit amener devant lui, et tenta Acta Basil. apud Ruinart. p. 650.
ord de les pervertir par ses discours. Emportés par vacité de leur zèle et de leur jeunesse, ils se mo-ent et de l'empereur et de ses sophismes. Julien les lamna à mort, non pas comme chrétiens, c'eût lémentir son système, mais comme perturbateurs ordre public. Il reprit ensuite la route d'Ancyre. nme il en approchoit, les sacrificateurs vinrent au-int de lui, portant l'idole de Proserpine. Il leur dis-ıa une somme d'argent, et fit célébrer des jeux le emain de son arrivée. Il y avoit dans cette ville un re chrétien nommé Basile, qui du temps de Con-ce avoit fortement combattu l'arianisme. Sous le veau règne il avoit tourné ses armes contre l'ido-ie. C'étoit un missionnaire zélé et véhément, qui it de ville en ville, exhortant publiquement les chré-s, et leur inspirant de l'horreur pour les idoles et sacrifices. Le proconsul Saturnin éprouva son cou-: par les plus cruelles tortures, mais sans l'ébranler. e fit mettre en prison, et en informa l'empereur, étoit encore à Constantinople. Julien pensa qu'un nme de ce caractère pourroit servir efficacement olâtrie, s'il réussissoit à le gagner. Il envoya pour le uire deux apostats, Elpide, intendant du domaine, ın certain Pégasius. Leur mission ne fut pas heureuse. ien, arrivé à Ancyre se fit amener Basile; mais il ut pas plus de succès; il n'en put tirer que des re-ches de son apostasie, et des menaces d'une mort este et prochaine. Il le mit entre les mains du comte amentin, capitaine d'une compagnie de la garde, c ordre de lui faire souffrir des tourmens douloureux, pussent lasser sa patience, sans lui ôter promptement rie. Pendant le séjour de Julien, Basile, dont on dé-roit le corps tous les jours, se fit une fois conduire vant lui. Julien s'en félicitoit, il le croyoit vaincu;

mais il n'en reçut que de nouveaux reproches, et il s sut fort mauvais gré à Frumentin, qu'il ne voulut p voir à son départ. Le comte se vengea de cette disgrâ sur la personne de Basile, qu'il fit mourir dans les pl horribles tourmens.

Amm. ibid. Greg. or. 3, 10. Soz. l. 5, c. 4, 10.

Sur la route d'Ancyre à Césarée Julien fut souve arrêté par des plaintes et des reproches. Les uns red mandoient leurs biens injustement usurpés; les autr se plaignoient qu'on voulût contre toute raison les a sujettir à des charges onéreuses; d'autres lui dénonçoie des crimes de lèse-majesté. L'empereur rendoit promp justice aux premiers. Mais, toujours trop favorable l'ordre municipal, il avoit rarement égard aux pri viléges et aux dispenses les plus légitimes; en sorte q ceux qu'on inquiétoit à ce sujet prenoient le parti de rédimer par argent de ces injustes poursuites. Pour l délateurs, dont il avoit lui-même tant de fois ress la malice, il les rejetoit avec indignation et avec mép on en rapporte un exemple mémorable. Un de ces c lomniateurs, pour se venger d'un ennemi, le dénonç l'empereur comme aspirant à la souveraineté. Juli le rebuta plusieurs fois. Enfin, importuné de son op niâtreté, il lui demanda quel étoit cet homme qu' accusoit, et quelles preuves il avoit de son crime : *C'es* répondit l'accusateur, *un riche habitant d'une tel ville ; et je suis en état de prouver qu'il se fait faire u manteau de soie teint en pourpre.* Le prince, sans e vouloir entendre davantage, lui imposa silence e disant : *Vous êtes bien heureux que je ne punisse pa un misérable tel que vous, qui ose accuser son part d'une si haute entreprise.* Et comme le délateur co tinuoit d'insister, Julien appela un de ses officiers *Faites donner*, lui dit-il, *à ce dangereux babillard u de mes chaussures de couleur de pourpre, et qu'il l porte de ma part à ce bourgeois qui s'est déja fait fair le manteau.* En traversant la Cappadoce, il détachoi

s soldats pour livrer les églises aux idolâtres, ou pour s abattre. Ceux qui furent chargés de cette expédition ur Nazianze rencontrèrent une si vigoureuse résis- e de la part de l'évêque, qu'ils furent contraints de tirer avec confusion. Ce prélat, cassé de vieillesse, plein de feu et de vivacité, étoit Grégoire, père de tre docteur de l'Eglise, si connu par sa sainteté et s admirables écrits. Césarée, capitale de la pro- , éprouva toute la colère de l'empereur. Comme oit peuplée de chrétiens, et qu'on y avoit ruiné mples de Jupiter et d'Apollon, anciennes divinités aires de la ville, elle lui étoit depuis long-temps se, et cette haine venoit de s'accroître par la des- tion du temple de la Fortune, le seul qui eût sub- à Césarée jusqu'à la mort de Constance. Julien it tout à la fois les chrétiens d'avoir ruiné cet édifice, les païens de l'avoir souffert, et de n'avoir pas, qu'ils fussent en petit nombre, défendu jusqu'à la t le culte de leur déesse. Il ôta à la ville le nom de *rée*, qui lui avoit été donné par Tibère, et lui fit endre son ancien nom de *Mazaca*. Il imposa aux itans une amende de trois cents livres d'or. Tous ceux avoient prêté leurs mains à ce prétendu sacrilége nt condamnés à la mort ou à l'exil. Eupsychius, un plus nobles citoyens, expira dans de cruels supplices. biens meubles et immeubles des églises de la ville du territoire furent confisqués. On enrôla les ecclé- tiques dans la milice destinée au service des gou- neurs; c'étoit en même temps la plus méprisée et la s onéreuse. Les chrétiens furent assujettis à la taille, e dans les moindres bourgades. Julien protesta serment que, si on ne relevoit au plus tôt les temples us, *il ne laisseroit à aucun galiléen la tête sur les les*. Ce fut ainsi qu'il s'exprima; et cette menace t été suivie de l'exécution, s'il eût vécu plus long- ps. L'église de Césarée étoit alors partagée au sujet

de l'élection de son évêque. Julien voulut connoître ce différend, qu'il traitoit de désordre et de sédition, fit écrire aux prélats divisés une lettre menaçante. M l'évêque de Nazianze répondit avec tant de force et hardiesse, que Julien ne jugea pas à propos de se co mettre avec ce vieillard intrépide.

Amm. ibid. *Lib. or.* 12. *Till. not.* 6. Celse, gouverneur de Cilicie, vint le recevoir au p sage du mont Taurus. Julien l'aimoit depuis qu'ils é toient trouvés ensemble dans les écoles d'Athènes l'embrassa tendrement; et, l'ayant fait asseoir à côté lui dans son char, il entra dans la ville de Tarse l'issue d'un sacrifice, Celse, qui avoit été disciple de L banius, prononça en présence de Julien un long pa gyrique qui fatigua beaucoup et le héros et l'orateur prince étoit debout devant l'autel, et l'on étoit alors les grandes chaleurs du mois de juillet. De Tarse J alla droit à Antioche, où il arriva près de deux après son départ de Constantinople. Tout le peup cette capitale de l'Orient sortit au-devant de lui païens le reçurent avec toute la pompe dont on hon l'entrée des divinités. Quoique le christianisme, avoit autrefois commencé à prendre son nom dans ville, y fût très-florissant, il s'y trouvoit cepend grand nombre d'idolâtres. Ceux-ci célébroient da temps-là les fêtes d'Adonis; et les acclamations de étoient interrompues par les cris lugubres des fem qui, selon l'ancien usage, pleuroient la mort du héros de la volupté. Ce mélange de deuil fut re comme un sinistre présage, et la superstition ne qua pas de s'en alarmer dans le moment, et de le peler après la mort du prince.

[redacted]

LIVRE TREIZIÈME.

LA vanité de Julien étoit le ressort de ses vertus. C'est par là qu'on peut expliquer les contrariétés de sa con-duite : tantôt une clémence qui semble héroïque, tantôt une rigueur implacable. Il préféroit l'honneur de par-donner à la sombre satisfaction de la vengeance ; mais sa générosité n'étoit pas entière ; il vouloit en être payé par la gloire ; et s'il pardonnoit avec éclat, il se ven-geoit aussi sans miséricorde, lorsque la circonstance ne lui sembloit pas assez heureuse pour faire admirer sa grandeur d'âme. Le premier jour de son arrivée à An-tioche, un officier nommé Thalasse, qui avoit contri-bué au désastre de Gallus, s'étant présenté avec les prin-cipaux de la ville pour saluer l'empereur, Julien lui fit refuser l'entrée. Quelques citoyens qui étoient en procès avec cet officier vinrent dès le lendemain, en grand nombre, porter leurs plaintes à l'empereur. *Thalasse*, s'écrièrent-ils, *l'ennemi de votre majesté est aussi le nôtre ; il nous a ravi nos biens.* Julien reconnut aisé-ment qu'ils vouloient profiter de la disgrâce de leur adversaire. *Il est vrai*, répondit-il, *qu'il m'a sensible-ment offensé : attendez donc, pour demander justice, que je sois satisfait moi-même ; je mérite quelque pré-férence.* Il ordonna en même temps au premier de ne les point écouter qu'il n'eût rendu ses bonnes grâces à Thalasse ; ce qu'il ne tarda pas à faire. Mais tous ceux dont il avoit à se plaindre n'éprouvèrent pas la même indulgence. Le secrétaire Gaudence, qui, par l'ordre du défunt empereur, avoit empêché les troupes de Julien de passer en Afrique, et Julien, autrefois vicaire des pré-fets, à qui l'on ne pouvoit reprocher que son zèle pour

Amm. l. 23, c. 9, 11, et ibi Vales. Suid. in Σαλούστιος.

le service de son prince, furent conduits à Antioche condamnés à mort. Le fils du général Marcel, sou çonné d'aspirer à l'empire, fut exécuté publiqueme Marcel son père trembloit dans sa retraite; il se sou noit des mauvais services qu'il avoit rendus à Juli César, et la mort de son fils sembloit lui annoncer sienne. Il fut heureux d'avoir offensé Julien d'une m nière éclatante: l'empereur se fit un mérite de l'épa gner, parce que tout l'empire savoit que Marcel ne m ritoit point de pardon; il affecta même de le trait avec honneur. Romain et Vincent, capitaines de ses ga des, convaincus d'avoir formé des projets trop amb tieux, ne furent condamnés qu'au bannissement.

Amm. l. 22, c. 10. Chrys. de sancto Babyld contra Jul. et gent. Soc. l. 6, c. 3.

Les délices de la Syrie n'avoient rien de contagie pour un esprit tel que celui de Julien, naturelleme sérieux et austère. Au milieu d'une ville voluptueuse conserva avec l'extérieur philosophique le même go de frugalité et de travail, la même sévérité dans mœurs. Ses occupations étoient la législation, l'exerci de la justice, et surtout le rétablissement du pagani La conversation des philosophes et des rhéteurs, la com position de plusieurs ouvrages, les sacrifices et les cér monies de religion faisoient ses délassemens. Cepend saint Jean Chrysostôme, qui, étant pour lors âgé quinze à seize ans, étudioit la rhétorique sous Liba nius, nous donne de sa cour l'idée la plus affreuse. *Les magiciens*, dit-il, *les enchanteurs, les devins, les au gures, les fanatiques de Cybèle, et tous les charlata de l'impiété, s'étoient rendus auprès de lui de toutes l contrées de la terre : son palais étoit rempli de fugiti flétris par des jugemens. Des misérables qui avoient condamnés pour empoisonnemens et pour maléfice qui avoient vieilli dans les prisons, qui travailloi aux mines, qui pouvoient à peine soutenir leur mis par le commerce le plus infâme, revêtus tout à coup sacerdoces et de sacrificatures, tenoient auprès de lui*

[redacted]

e plus honorable. Environné de jeunes hommes de débauche, de vieillards encore plus dissolus, emmes prostituées, qui faisoient tout retentir de is immodérés et de leurs paroles impudentes, il soit les rues et les places de la ville : son cheval et rdes ne le suivoient que de loin. Ce grand homme è à la face du peuple d'Antioche de ce qu'il a vu ême ; il en appelle à tous ceux qui vivoient alors ; défie de le démentir. Son témoignage ne peut soupçonné ; mais il représente sans doute en cet it Julien tel qu'il l'avoit vu fréquemment aller emples avec tout le cortége de l'idolâtrie. Il ne parle ci de la vie privée du prince, dont ni son âge ni sa on ne lui permettoient pas d'être témoin. Ceux dépeint sous de si affreuses couleurs étoient les s et non pas les courtisans de Julien ; c'étoient qui se rassembloient auprès de lui pour les céré-es, et non pas ceux qui vivoient avec lui dans son . Le prince étoit plus chaste que ses dieux : sa étoit plus honnête, composée à la vérité d'impos- et de charlatans, mais d'une autre espèce, et dont rieur grave et sévère outroit la décence jusqu'à la larité.

anius, qui enseignoit alors à Antioche, avoit été le e de Julien, quoiqu'il n'eût pas été permis à ce e de prendre ses leçons. La défense expresse de ance y avoit apporté un obstacle invincible. Mais n avoit secrètement dévoré avec d'autant plus d'ar- les discours de ce rhéteur, aussi passionné que lui l'idolâtrie ; c'étoit sur ce modèle qu'il avoit formé yle. Il brûloit d'impatience de l'entendre, et il le clara en entrant dans Antioche. Ce sophiste, dans ire qu'il a pris la peine de faire de sa propre vie, te avec complaisance comment sa prétendue mo- fut forcée de céder aux avances de Julien. S'il l'en roire, le prince prenoit à ses succès un si vif in-

Lib. vit. et or. 4. Jul. ep. 27.

térêt, que l'inquiétude le privoit du sommeil, lor: Libanius avoit un discours à prononcer le lendem: sujet de veille à peine pardonnable à l'auteur même infiniment frivole dans un empereur. Julien l'hoı du titre de questeur : il l'appelle dans ses lettres son cher et très-aimable frère. Libanius paya ces faveurs des éloges excessifs; mais qui respirent plutôt le f: tisme que la flatterie.

Amm. l. 22, c. 14, et ibi Vales.
Plin. l. 5, c. 18, et ibi Hard.
Cellar. geog. l. 3, c. 12, art. 22.

On célébroit dans le mois d'août une fête en l'h neur de Jupiter sur le mont Casius, situé au midi d' tioche, au-delà de l'Oronte. La hauteur de cette m tagne, qui étoit de quatre mille pas, avoit donné li une fable, qu'on débitoit aussi du mont Caucase : or soit qu'on y voyoit lever le soleil trois heures avant cet astre parût à l'horizon de la plaine. L'empe Adrien avoit passé une nuit sur le Casius pour véri de ses propres yeux cette merveille, qu'un furieux o avoit, dit-on, dérobé à sa curiosité. Sur le som couvert de bois, et qui avoit dix-neuf mille pas de cuit, étoit un temple superbe consacré à Jupiter. P dant que Julien y offroit un sacrifice, un inconnu, dant en larmes, vint se jeter à ses pieds, le suppl humblement de lui accorder sa grâce. L'empereur a demandé qui il étoit, on lui répondit que c'étoit Tl dote, ancien magistrat d'Hiéraple; qu'au passag Constance ce méchant homme, lui faisant sa cour les principaux de la ville, s'étoit signalé par la plus minelle adulation, flattant le prince d'une victoire dubitable, et lui demandant en grâce avec des pleu des gémissemens contrefaits de leur envoyer au plu la tête de Julien, cet ingrat, ce rebelle, comme il a fait porter la tête de Magnence dans toutes les provi de l'empire. Julien ayant froidement écouté ce récit *le savois déjà*, dit-il, *sur le rapport de plusieur moins : retourne chez toi avec assurance, tu n'as à craindre d'un prince qui, suivant la maxime*

[redacted]

ıe veut connoître d'autre manière de détruire ses is qu'en les rendant ses amis.

ıme il descendoit de la montagne, il reçut une Amm. ibid.
d'Ecdice, gouverneur d'Egypte, qui lui mandoit Jul. misop.
ès de longues recherches on avoit enfin trouvé
uf portant tous les caractères du dieu Apis. C'é-
ur Julien un présage infaillible des plus heureux
ıens. Les malheurs de cette année et de la sui-
ne firent pas honneur au pronostic. Une autre fête
ılennelle appeloit Julien au temple d'Apollon à
né; il s'y rendit en diligence du mont Casius, s'at-
ıt d'y voir la pompe la plus brillante. Il fut fort
é de ne trouver dans le temple pas une victime,
ı grain d'encens; mais seulement au lieu des an-
s hécatombes une oie que le prêtre avoit appor-
chez lui, afin que le dieu ne passât pas la jour-
ns offrande. A cette vue le zèle de Julien s'en-
ıa; et, debout devant l'autel, aux pieds de la statue,
ant la parole au petit nombre de ceux qui se trou-
présens, il leur fit une vive réprimande, qui re-
ıit sur tous les habitans d'Antioche; il leur repro-
ur impiété, leur épargne sordide et scandaleuse à
l du culte des dieux, tandis que leurs femmes
ient leurs richesses pour faire subsister des gali-
il les menaça de l'indignation céleste; et il ne
ıa pas dans la suite d'attribuer à cette indiffé-
criminelle la disette dont la ville fut peu de temps
ıssiégée.

ıs le temps qu'il affectoit d'oublier ses propres in- Jul. ep. 10.
il n'épargnoit pas les ennemis de ses dieux. Ar- Amm. l. 22, c. 11.
commandant des troupes en Egypte, fut la pre- Theod. l. 3, c. 17.
victime du zèle de Julien pour l'idolâtrie. Am- Soz. l. 4, c. 29.
Marcellin se contente de dire qu'il fut accusé de Chron. Alex.
atroces par les Alexandrins, et condamné à mort. p. 297.
istoire est développée plus au long par les auteurs Zon. t. 2, p. 26.
astiques. L'évêque George, dévoué aux ariens, Vita Ath.

in edit. bened.
Till. persec.

auxquels il devoit sa fortune, s'étoit rendu égalem
odieux à tout le reste des Alexandrins, aux catholic
qu'il persécutoit, aux païens dont il vouloit détruir
culte, aux magistrats qu'il méprisoit, au peuple q
accabloit en tyran. Les païens surtout nourrissoient
crètement contre lui une haine mortelle. Il empêch
leurs sacrifices et la célébration de leurs fêtes; seco
d'Artême et de ses troupes, il renversoit leurs autel
enlevoit à main armée leurs statues et tous les ornem
de leurs temples. Au retour d'un voyage qu'il avoit
à la cour de Constance, passant avec un nombreux c
tége devant le temple du Génie, et jetant un regard
courroux sur ce magnifique édifice : *Jusqu'à quan*
dit-il, *laisserons-nous subsister ce sépulcre?* Les i
lâtres, frappés de cette parole, résolurent de le per
pour sauver leur dieu. Dès que Julien fut sur le trô
ils commencèrent par attaquer Artême, dont la pu
sance servoit de rempart à l'évêque. Ils le déférère
l'empereur comme le soutien et l'exécuteur de toutes
violences de George. Julien lui ordonna de se rendr
Antioche. Artême partit en menaçant les habitans
leur faire payer bien cher à son retour les frais d'un
fâcheux voyage. Il ne revint pas. Julien lui fit tranc
la tête, et l'église grecque l'honore comme un célèbre m
tyr. Les critiques se partagent à son sujet : tous conv
nent qu'il avoit été, comme son prédécesseur Sébasti
zélateur de l'arianisme, partisan de George, enn
déclaré d'Athanase, qu'il avoit poursuivi jusque dan
déserts; mais quelques-uns prétendent que, touché d
grâce divine, il reconnut son erreur, et mérita la c
ronne du martyre : les autres n'aperçoivent auc
preuve de sa pénitence, et désapprouvent le culte
lui rendent les Grecs.

Jul. ep. 10.
Amm. l. 22, c. 11.
Greg. or. 21.

La nouvelle de la mort d'Artême parvenue à Alex
drie fut le signal du massacre de George. Le peuple i
lâtre, poussant des hurlemens affreux, court l'arra

[redacted]

sa maison. Ce malheureux est en un moment assommé, alé aux pieds, traîné, mis en pièces. Draconce, in- adant de la monnoie, et Diodore, qui tenoit le rang e comte, expirèrent au milieu de mille outrages. L'un woit détruit un autel de Sérapis; l'autre présidoit à la nstruction d'une église; il attiroit les enfans au chris- ianisme, et leur coupoit les cheveux, qu'on laissoit aître par une superstition païenne. Cette populace frenée charge un chameau de ces cadavres déchirés: la les promène par toute la ville; on les conduit en- suite au rivage, où, après les avoir brûlés, on jette leurs cendres dans la mer, de peur, disoit-on, qu'elles ne fussent recueillies et honorées comme des reliques de martyrs. Les seuls ariens auroient été capables de leur rendre ce culte religieux. Ils accusèrent les catholiques l'avoir trempé leurs mains dans le sang de George; et locrate avoue que dans une émeute populaire les mé- contens se laissent aisément entraîner par les séditieux. Cependant Ammien Marcellin paroît le disculper, en isant que les chrétiens étoient assez forts pour défendre George, mais qu'ils s'abstinrent de le faire parce qu'il toit universellement odieux; et le témoignage de Ju- ien achève de les justifier : il n'imputa ce massacre qu'aux païens. Il en parut d'abord extrêmement irrité; l ne parloit que de châtimens. Mais les violences qui attaquoient les chrétiens ne blessoient que sa politique, sans toucher son cœur. Sa colère se laissa bientôt flé- chir par son oncle, le comte Julien, qui intercéda pour Alexandrie, dont il avoit été gouverneur. L'empereur se contenta d'écrire aux Alexandrins une lettre dans la- quelle il leur reproche leur humanité; il avoue que George méritoit ces traitemens, et peut-être de plus ri- goureux encore. *Mais*, ajoute-t-il, *vous ne deviez pas être es bourreaux; vous avez des lois, elles doivent être sacrées our vous, quoiqu'il les foulât aux pieds. Rendez grâ- s au grand Sérapis; par respect pour ce dieu qui vous*

Ambros. ep. 29. *Soc. l.* 3, *c.* 2, 3. *Soz. l.* 9, *c.* 7. *Philost. l.* 7, *c.* 2.

protége, et par considération pour un oncle qui vou gouvernés, je veux bien vous pardonner de si coupab excès. George laissoit de grandes richesses, fruits de concussions et de ses rapines. Julien les abandonna s regret à ceux qui les avoient pillées; mais il revendi la bibliothèque, qui, malgré l'ignorance du pos seur, étoit nombreuse et choisie. L'empereur do des ordres très-pressans d'en recueillir exactement t les livres, de les lui envoyer en diligence, et de n laisser écarter aucun, *pas même*, dit-il, *les livres i pies des galiléens*.

Jul. ep. 52. Greg. or. 3. Soz. l. 5, c. 14.

L'impunité des Alexandrins fit connoître à tout l'e pire que Julien pardonnoit volontiers les outrages fa aux chrétiens, et que leur sang n'étoit à ses yeux qu'i sang vil et méprisable. On acheva de s'en convaincre p la colère qu'il fit éclater contre le gouverneur de Ca padoce. La populace païenne qui habitoit Césarée souleva contre les chrétiens de la ville. Il y eut un gra carnage. Pour prévenir les suites de ce désordre, on arr les coupables. Le gouverneur, voulant faire sa cour prince, fit tomber sur les chrétiens la plus grande par des châtimens; mais il ne put se dispenser de punir au quelques idolâtres. Julien en fut indigné; il manda gouverneur. Il vouloit d'abord le faire traîner au su plice. Comme on lui prouvoit que les païens étoient auteurs du massacre : *Le grand malheur*, s'écria-t *que des Hellènes aient fait périr dix galiléens!* Il c donner une grande marque de clémence en ne le c damnant qu'à l'exil. Il ne tint pas à lui que l'évêque Bostres ne fût traité comme celui d'Alexandrie. L'ég de cette capitale de l'Arabie étoit alors gouvernée Titus, prélat respectable par sa sainteté, et redout à Julien par sa doctrine. L'empereur ordonna aux ha tans de le chasser; il fit en même temps déclarer à T que, s'il arrivoit quelque émeute à son occasion, il prendroit à lui et à son clergé. Sur cette menace, l'

[redacted]

eprésenta à l'empereur que les chrétiens étoient à
ité par leur grand nombre en état de faire tête aux
nes; mais que, loin de les animer, il ne travailloit
les contenir. Aussitôt Julien envoya aux habitans
it où, par une interprétation maligne et tout-à-
ndigne d'un prince, il envenimoit les paroles de
Après les avoir rapportées : *Voilà*, dit-il, *le lan-
le votre évêque ; vous voyez comme il vous dérobe
ite de votre obéissance ; à l'entendre, vous n'êtes
s séditieux ; c'est lui qui par ses discours vous
it malgré vous ; chassez-le donc de votre ville
un délateur perfide*. Sozomène donne lieu de
que cet ordre fut exécuté.

oit proscrire le christianisme que de montrer mépris et tant de haine contre les chrétiens. trie, enchaînée depuis la conversion de Con-, ayant enfin brisé ses fers, signala sa vengeance plus affreuses violences. Profaner les églises, les er aux divinités païennes en y plaçant les idoles infâmes, détruire les sépultures des martyrs, r leurs os, jeter au vent leurs cendres, ce n'étoit exploits ordinaires d'une superstition victorieuse. plupart des villes de Syrie et de Phrygie se nt à des excès de cruauté qui font horreur à r. On mit en usage les anciens supplices; on en de nouveaux et d'inouïs. Les habitans d'Hélio-our venger leur Vénus, dont Constantin avoit abolir le culte impudique, firent ouvrir le ventre ierges sacrées, le remplirent d'orge, et les expo-lans cet état horrible à l'avidité des animaux les mondes, qui dévoroient en même temps l'orge ntrailles. On vit des hommes manger le foie d'un nommé Cyrille. Gaza, Ascalon, Emèse, Aréthuse, nt ces monstrueuses barbaries, qui semblent l'histoire même. Ce sont ces villes que Julien de louanges dans ses ouvrages; il les appelle *des*

Jul. misop.
Soc. l. 3, *c.* 15.
Theod. l. 3. *c.* 6.
Soz. l. 5. *c.* 3, 8, 9, 10.

villes saintes, des villes généreuses, qui lui sont étroi tement unies par leur piété. Elles ont, dit-il, *secon mes intentions avec tant d'ardeur, qu'elles ont porté l châtiment des impies Galiléens plus loin que je ne d sirois.* Il récompensa les fureurs des habitans de Ga en rappelant sous la dépendance de leur ville le bou de Maïume, qu'il dépouilla de tous les titres et de to les droits dont Constantin l'avoit honoré.

Theod. l. 3, *c.* 6. *Soz. l.* 5, *c.* 9. *Till. pers. not.* 16.

Le fanatisme étouffoit dans le cœur de Julien jusqu'au sentimens de la plus juste reconnoissance. Marc, évêqu d'Aréthuse, lui avoit sauvé la vie dans son enfance. O ne sait si ce prélat, fameux auparavant par son z pour l'arianisme, étoit revenu de ses erreurs, comm Théodoret le fait entendre, ou s'il y restoit encore en gagé. Tout ce qui portoit le nom chrétien étoit égal ment en butte aux traits de l'idolâtrie; et dans cett proscription générale plusieurs hérétiques souffrire constamment la mort. Marc, accablé d'années, ma plein de force et de courage, fut la victime d'une popu lace effrénée. Il endura pendant plusieurs jours tous l tourmens que peut inventer la cruauté, toujours pl ingénieuse dans les âmes les plus stupides et les pl grossières. Sa vieillesse triompha cependant des supplice les plus douloureux, et il survécut à l'empereur. L nouvelle de ce traitement inhumain étant parvenue à cour, Julien n'en témoigna aucun ressentiment; ma le préfet Salluste, dont l'âme généreuse en fut révolté prit la liberté de dire à l'empereur : *Prince, quo honte pour nous d'être si inférieurs aux chrétien qu'un de leurs vieillards ait surmonté un peuple enti et tout ce que nous avons de tortures! Ce n'étoit pas u honneur de le vaincre; mais c'est le comble de l'ign minie d'en avoir été vaincus.*

Soc. l. 3, *c.* 15. *Theod. l.* 3, *c.* 6.

Tandis que ces sanglantes tragédies remplissoie l'Orient d'horreur, l'Occident ne fut pas épargné. Ro vit immoler par le glaive ou précipiter dans le Tib

eurs de ses citoyens. On y poursuivoit les chrétiens, ne coupables de magie. Et il faut avouer que, sans cher de prétexte pour les faire périr, on en trouvoit dans leur hardiesse. Les insultes des païens, leurs lhèmes, la vue de leurs abominations embrasoit le les fidèles, et le portoit souvent au-delà des bornes. rris et élevés sous la domination du christianisme, gardoient le règne de l'idolâtrie comme une usurn; ils renversoient les autels, brisoient les statues, loient les sacrifices; et, n'ayant d'autres armes que zèle, ils provoquoient contre eux-mêmes toutes les s du paganisme. La multitude ignoroit alors ce le a de tout temps ignoré, que la religion chrée ne s'élève jamais par voie de fait contre l'ordre c, et que, sous un gouvernement qui lui fait la e, elle ne doit que souffrir. La constance des marqui répandirent leur sang sous Julien répare sans ce qu'on pourroit trouver de répréhensible dans s de leur zèle. Julien n'en est pas plus excusable; nnoissoit assez les hommes pour prévoir les effets ne pouvoient manquer de produire, d'un côté l'ince des païens triomphans, de l'autre l'impatience hrétiens accablés.

n acharnement contre le christianisme ne lui faisoit erdre de vue la guerre qu'il avoit projetée. Loin a de ces projets pût le distraire de l'autre, il savoit les concourir. On enrôloit les clercs et les moines. -ci lui étoient surtout odieux; et quoique leur ieur n'eût rien de plus singulier que celui de l'emr même et des philosophes qui remplissoient sa ils étoient l'objet perpétuel de ses mépris et de ses ries. Ils n'osoient sortir de leurs déserts; on alloit lever jusque dans leurs retraites pour les forcer au e. Cependant l'empereur cherchoit dans sa supers des présages de victoire; il inondoit les autels du es victimes; il égorgeoit quelquefois cent taureaux

Amm. l. 22. c. 12. Greg. or. 3. Elias Cretensis et Nonnus in orat. 4. Greg. Chrysost. de sto. Babylâ et contra Jul. et gent. Theod. l. 3, c. 22. Baron. in an. 362. Till. pers. art. 7. Fleury, hist. eccl. l. 15, c. 33.

ensemble, un nombre infini d'animaux de toute espè
et des oiseaux rares qu'il faisoit rassembler de toutes
contrées; en sorte que les dépenses des sacrifices étoi
énormes. La folle dévotion du prince altéroit même
discipline militaire. Les soldats, qu'il nourrissoit de
chair des animaux immolés, s'en remplissoient a
excès dans les temples, et, buvant sans mesure, il fall
les porter comme morts à leur quartier, au grand sca
dale de la religion païenne. Ce désordre étoit surtc
très-commun parmi les soldats gaulois, qui se donnoi
plus de licence, parce que Julien leur devoit l'emp
On voyoit de toutes parts une multitude d'astrologu
d'aruspices, d'augures, d'interprètes de songes, d'i
posteurs de mille ordres différens. Julien, qui n'en tro
voit pas encore assez à son gré, fit déboucher la sou
prophétique de la fontaine de Castalie. On disoit que
souffle qui s'élevoit de son sein animoit les prêtres,
que le murmure de ses eaux les instruisoit des évé
mens futurs. C'étoit par cet oracle qu'Adrien avoit aut
fois appris qu'il parviendroit à l'empire; mais il av
fait combler cette source d'une masse énorme de pierre
dans la crainte qu'elle ne fût par la suite assez indiscrè
pour lui nommer un successeur. Plusieurs pères d
l'Eglise accusent Julien d'avoir encore employé pou
pénétrer les secrets de l'avenir d'autres pratiques, q
dans les mœurs de ce prince seroient incroyables,
cette curiosité insensée n'avoit été trop souvent cru
et meurtrière. Ils rapportent qu'il fit jeter pendant
nuit quantité de cadavres dans l'Oronte; et qu'après
mort on trouva dans le palais d'Antioche des réservoi
des fosses, des puits comblés de victimes humaines, q
avoit immolées dans les affreux mystères de la néc
mantie.

Liban. monod. *Chrysost. de Sto. Babylâ* Tous les oracles de l'empire, abandonnés depuis lo
temps, n'étoient occupés qu'à répondre aux députés
l'empereur. Il envoya à Delphes, à Délos, à Dodo

[redacted]

ui promettoient la victoire, mais en si mauvais et contra Jul
ju'on disoit plaisamment que le dieu de la poésie et gent.
›ublié son métier faute d'exercice. Il consulta par Rufin. l. 10
ème Apollon et Daphné. Après un grand nombre c. 35.
rifices et de magnifiques offrandes, le dieu répon- Aug. de civ
ıfin qu'il ne pouvoit parler tant qu'il seroit in- l. 18, c. 52.
des cadavres dont il étoit environné. Julien com- Soc. l. 3, c
jue le voisin le plus incommode dont Apollon 18, 10.
t se plaindre, étoit saint Babylas, dont les reliques, Theod. l. 3
›ortées en ce lieu, fermoient depuis onze ans la c. 9, 10.
ıe à l'oracle. Il donna ordre de reporter ce corps Soz. l. 5, c
la ville d'Antioche, d'où Gallus l'avoit transféré. 18, 19.
t pour les chrétiens une nouvelle occasion de dis- Evagr. l. 1
ı. Ils viennent en foule au-devant des reliques du c. 16.
martyr; ils les placent sur un char; et dans cette
: de triomphe, où ils ramenoient Babylas vain-
· des démons de Daphné, hommes, femmes, en-
animés par la vue de leur multitude, et comme
és de la joie d'une victoire, dansent autour du char
ıntent des psaumes, ajoutant à chaque verset cette
ıe : *Qu'ils soient confondus, tous ceux qui adorent*
ıvrages de sculpture, et qui se glorifient dans leurs
:.

ıte hardiesse piqua vivement l'empereur. Dès le
main il ordonna à Salluste de faire le procès aux
de la cérémonie. En vain le préfet tâcha de l'a-
r, en lui représentant qu'il alloit combler les
de ceux qu'il prétendoit punir. Il fallut obéir.
eurs chrétiens furent mis en prison. Salluste com-
a cette rigoureuse procédure par un jeune homme
né Théodore. On l'étend sur un chevalet ; on lui
ire les flancs; on épuise sur son corps toute la rage
›ourreaux. C'est trop peu de dire qu'il sembloit
insensible ; plus gai et plus libre que les païens qui
toient à ce spectacle, au milieu des plus doulou-
s tortures, il ne cessoit de chanter ce même verset,

qui lui attiroit son supplice. Après avoir été tourmen depuis le point du jour jusqu'à la onzième heure, sa avoir rien perdu de ses forces ni de son courage, il fu sur le soir reconduit en prison. Ce premier essai donn du poids à la remontrance de Salluste. L'empereur, enfi persuadé que les rigueurs ne tourneroient qu'à sa con fusion et à la gloire des chrétiens, mit en liberté tou ceux qu'on avoit arrêtés, et Théodore lui-même, q vécut encore long-temps après.

Theod. l. 3, c. 17. Julien avoit malheureusement fait connoître qu' étoit sensible aux traits de la satire; et la piété, natu rellement si patiente et si douce, contracte trop souve quelque teinture des passions humaines qu'elle trou dans le cœur; elle prend surtout dans la persécuti un peu de fiel et d'amertume. Une sainte veuve, nommé Publie, connue par sa vertu et par celle de son fils, un des prêtres les plus respectés de la ville d'Antioche, étoi à la tête d'une communauté de filles chrétiennes. Le occupation ordinaire étoit de chanter des hymnes. De puis le martyre de Théodore, toutes les fois que Julie passoit devant leur maison, elles affectoient d'élev leur voix, et de lancer, pour ainsi dire, sur le prin certains versets des psaumes, comme autant de trai qui lui perçoient le cœur. Elles avoient choisi celui-ci *Les dieux des nations ne sont que de l'or et de l'argent c'est l'ouvrage de la main des hommes : que ceux q les font et qui mettent en eux leur confiance leur de viennent semblables.* Julien leur fit commander de taire. Publie n'en devint que plus hardie : dès la pre mière fois qu'elle sut que le prince approchoit, elle f chanter cet autre verset : *Que Dieu se lève et que s ennemis soient dissipés.* L'empereur, outré de colèr manda la supérieure, lui fit donner des soufflets par u de ses gardes, et la renvoya. Elle continua; et Juli s'aperçut un peu trop tard que, ne pouvant faire tai ces femmes, il n'avoit d'autre parti à prendre que

[redacted]

›aroître les entendre. Théodoret donne à Publie ds éloges. Sa fermeté dans la foi est sans doute ble; et le sentiment de Théodoret mérite d'être :. Mais il voyoit apparemment mieux que nous nt cette conduite à l'égard du prince peut s'ac- avec les maximes de l'Evangile et la doctrine des

de temps après la translation de saint Babylas, dn vingt-deuxième d'octobre, le feu prit au tem- pollon à Daphné, que Julien faisoit alors déco- ı magnifique péristyle : il consuma le toit et les ns, sans endommager les murailles ni les co- La statue d'Apollon fut réduite en cendres. 'elle ne fût que de bois doré, à l'exception de la col, et peut-être des autres extrémités, qui étoient ɔre, c'étoit un ouvrage fameux, pareil en gran- Jupiter d'Olympie. On racontoit que la beauté statue avoit, du temps de Valérien, désarmé roi de Perse, premier du nom. Ce prince, qui, s dogmes de Zoroastre, avoit en horreur les tem- les satues, étant entré dans Daphné à dessein de le temple, frappé de la majesté du dieu, avoit flambeau et adoré Apollon. Le dieu étoit de- :nant sa lyre d'une main, et de l'autre une coupe ont il sembloit faire une libation à la terre. es visionnaires prétendoient avoir quelquefois en- ır l'heure de midi les sons de sa lyre. Les statues ses, celles du fondateur, Séleucus Nicator, et de rs autres rois de Syrie, les pierres précieuses dont tuaire étoit enrichi, furent aussi la proie des s. A la première alarme, Julien, qui venoit de tre au lit, accourut tout éperdu. Son oncle, qui : le même nom que lui, et tous les païens d'An- se rendirent en diligence à Daphné pour porter ours. Il ne peuvent qu'être les témoins de ce dé- : la violence des flammes, et les poutres embrasées

Liban. monod.
Amm. l. 22, *c.* 13.
Chrysost. de sto Babyl. et contra Jul. et gent.
Theod. l. 3, *c.* 10.
Soz. l. 5, *c.* 10.
Theoph. p. 42.
Cedr. t. 1, *p.* 306.

qui tomboient avec fracas, ne leur permettoien d'approcher. On remarqua que l'embrasement commencé par le toit. Quelques-uns l'attribuoi l'imprudence d'un philosophe nommé Asclépiade étoit venu ces jours-là de bien loin rendre visite lien. Il avoit, disoit-on, posé aux pieds de la statu petite figure d'argent de Vénus Uranie, qu'il p partout avec lui; et après avoir, selon sa cout allumé alentour un grand nombre de cierges, il toit retiré. Quelques étincelles s'étant élevées jusq toit, et rencontrant une charpente sèche et très-com tible, avoient produit cet incendie. La cause étoit simple pour trouver crédit dans un événement de importance. La plupart des chrétiens aimèrent m croire que le feu étoit descendu du ciel; et des pay qui venoient alors à la ville assurèrent qu'ils avoie tomber la foudre. Julien, au contraire, se persuada ne falloit s'en prendre qu'à la méchanceté des chrét et à la négligence, peut-être même à la collusion cr nelle des gardiens du temple. En conséquence d soupçon, il fit appliquer à la question et les mini et le principal sacrificateur; mais il n'en put tirer cun éclaircissement.

Chrysost. de sto. Babyl. et contra Jul. et gent. Idem in Mat. Rom. 4, et de laudibus. Pauli hom. 4. Theod. l. 3, c. 11. 12. Soz. l. 5, c. 7. Philost. l. 7, c. 10. Theop. p. 42.

Il se vengea sur la grande église d'Antioche, alors sédée par les ariens. Il ordonna d'en fermer les po après qu'on en auroit tiré tous les vases sacrés, qu'il fisquoit au profit du trésor. Le comte Julien, Félix, sorier de l'épargne, Elpide, intendant du domaine, trois déserteurs du christianisme, furent chargés de commission. Ils ajoutèrent à l'exécution de leurs or toute l'impiété et toute l'insolence dont des apostats capables. Après avoir souillé par les profanations les abominables le sanctuaire et les vases qu'ils enlevoi comme l'évêque Euzoïus les menaçoit de la venge divine, le comte Julien lui donna un soufflet, en disant: *Ne vois-tu pas que ton dieu ne songe plus à*

[redacted]

e ses adorateurs? Félix, considérant la magnifi- des vases consacrés aux saints mystères (c'étoit pour upart de riches présens de Constantin et de Con- t): *Voyez*, dit-il, *en quelle vaisselle se fait servir le le Marie!* Ces blasphèmes ne furent pas impunis. âtiment d'Elpide fut différé de quelques années; Félix mourut le soir même en vomissant le sang à bouillons. Le comte Julien, à qui Dieu réservoit us long supplice, fut frappé ce jour-là même dans rties secrètes d'une plaie horrible, dont il mourut mois après.

persécuteur impitoyable travailloit à se rendre tous urs plus digne du châtiment dont il sentoit déjà les les. Tous les clercs de l'église d'Antioche avoient fuite; mais le prêtre Théodorit, gardien du tré- l'église, étoit resté dans la ville. Le comte, espé- écouvrir encore quelque vase précieux qui auroit é à ses recherches, le fit venir, et lui donna le de la mort ou de l'apostasie. Le saint prêtre ne a pas, et Julien lui fit endurer de si cruels tour- que les deux bourreaux, effrayés de sa constance, chés en même temps de la grâce divine, tom- à ses pieds et se déclarèrent chrétiens. Ils furent t conduits au rivage, et précipités dans la mer. orit, après avoir prédit au comte sa mort et celle npereur, eut la tête tranchée. On traita avec la inhumanité plusieurs officiers de guerre, dont ls connus sont Bonose et Maximilien, qui com- oient, l'un dans le corps des joviens, l'autre dans des herculiens. Leur crime étoit de n'avoir pas , selon les ordres de l'empereur, changer leur en- , qui portoit le monogramme de *Christ*. Ce fut en ccasion que le comte Hormisdas donna des preu- son attachement au christianisme : il les alla vi- ans la prison ; il les encouragea, et se recommanda rs prières. L'empereur se crut obligé d'arrêter la

Soz. l. 5, c. 7.
Acta Mart. Ruinart. p. 65[illegible] *et* 664.

fureur de son oncle : *Vous me faites*, lui dit-il, *pl*
tort qu'aux chrétiens mêmes : vous leur procurez le
de martyrs, et vous m'attirez celui de tyran. N'ai-je
défendu de les mettre à mort pour raison de relig
Obéissez, et veillez vous-même à me faire obéir pa
autres magistrats. Le comte restoit confus et dé
certé : l'empereur le rassura en l'invitant à venir
lui célébrer un sacrifice, *pour se laver de ce sang*
pur dont il s'étoit souillé.

Chrysost. in Juvent. et Maxim. Theod. l. 3, c. 14.

Cette modération n'étoit que l'effet d'une haine p
froide et plus réfléchie. Il inventoit lui-même m
moyens d'alarmer la conscience des chrétiens et de
volter leur délicatesse en fait de religion. Il s'avisa
faire répandre le sang des victimes dans les fontai
d'Antioche et de Daphné, et d'arroser d'eau lustr
toutes les provisions de bouche qui se vendoient
marché. Les chrétiens les plus instruits se moquoi
de ce frivole artifice ; et, suivant le conseil de sa
Paul, ils ne se faisoient aucun scrupule d'user de
alimens. D'autres gémissoient de cette dure néces
Deux soldats de la garde, Juventin et Maximin,
trouvant à table avec plusieurs de leurs camarades, s'e
portèrent en murmures. *Quel esclavage !* s'écrioient-i
nous ne respirons qu'un air impur, infecté de l'odeu
de la fumée des victimes ; on fait entrer jusque da
nos veines les souillures de l'idolâtrie. Et appliquan
Julien les paroles que prononcèrent les trois enfans d
la fournaise de Babylone : *Seigneur*, disoient-ils, *v*
nous avez livrés à un prince injuste et apostat, qui s
passe en impiété toutes les nations de la terre. Ces d
cours furent rapportés à l'empereur. Il fait venir
deux soldats ; il les interroge : *Prince*, répondent
avec liberté, *nous avons été élevés dans la véritable*
ligion : toujours fidèles aux lois de Constantin et de
enfans, nous ne pouvons nous empêcher de gémir
voyant l'idolâtrie non-seulement triompher dans

[redacted]

temples, mais corrompre jusqu'à nos alimens. Nous versons des larmes en secret, et nous osons nous plaindre devant vous. C'est le seul déplaisir que nous éprouvons sous votre empire. Julien, après les avoir fait battre avec violence, les condamna à la mort, non pas comme chrétiens, mais comme des rebelles qui avoient outragé la majesté impériale.

Pendant que l'idolâtrie insultoit au christianisme l'empire étoit affligé des fléaux les plus funestes. Le règne de Julien, malgré tant d'heureux présages, ne fut qu'une suite de calamités. Un grand nombre de villes furent ruinées par des tremblemens de terre en Palestine, en Afrique, en Grèce, en Sicile. Le second jour de décembre, sur le soir, Nicomédie, déjà renversée quatre ans auparavant, acheva d'être détruite par une nouvelle secousse, qui fit aussi tomber une grande partie de Nicée. Un pareil désastre fut accompagné à Alexandrie d'un phénomène qui n'étoit pas moins effrayant. La mer, s'étant tout à coup retirée, revint avec violence; elle se jeta fort loin dans les terres, et monta à une telle hauteur, qu'en retournant dans son lit elle laissa des nacelles sur le toit de plusieurs cabanes. En mémoire de cet événement, on célébra par la suite, tous les ans, dans Alexandrie une fête solennelle, qu'on appeloit *la fête du tremblement*. La mer engloutit des villes entières. A ces accidens se joignit la sécheresse, qui dura jusque vers le solstice d'hiver. Les sources tarirent, et les fontaines de Daphné, toujours abondantes, même dans les plus grandes chaleurs, demeurèrent long-temps à sec. La peste survint encore, et fit périr quantité d'hommes et d'animaux. Enfin une famine générale réduisit les hommes dans plusieurs provinces à vivre d'herbes et de racines.

Jul. misop. Lib. vit. et or. 12. Amm. l. 22, c. 14. Greg. or. 4. Chrysost. de sto. Babyl. contra Julianum et gentiles. Idem in Mat. hom. 4. Idem de laudibus Pauli, hom. 4. Idem in primam ad Cor. hom. 39. Soz. l. 6, c. 2.

Quoique la moisson eût manqué en Syrie, les récoltes des années précédentes suffisoient pour entretenir l'abondance. Mais l'avarice, qui compte la famine entre ses

Jul. misop. Amm. l. 22, c. 14. Lib. vit. et or. 4, 12.

Chrysost. de stol; Babyl. et contra Jul. et gent.
Soc. l. 3, c. 17.
Soz. l. 5, c. 18.

plus utiles revenus, avoit pris des mesures pour | curer une entière disette. Les possesseurs des fonds avo fermé leurs greniers; les marchands vendoient à un arbitraire, et parmi les magistrats, les plus intè étoient ceux qui toléroient ces abus sans en profiter (mêmes. Les marchés étoient vides, et la populace a mée ne trouvoit de subsistance que dans le pillage. les premiers jours de l'arrivée de Julien, le peuple s'(écrié en plein théâtre : *Tout abonde, et tout est (de prix*. Le lendemain, Julien manda les plus nota bourgeois; il les exhorta à sacrifier un gain injus sordide au soulâgement de leurs citoyens. Ils promi tout à l'empereur, et ne firent rien de ce qu'ils avo promis.

Julien attendit avec patience pendant trois m Voyant enfin que ses paroles n'avoient produit au effet, il eut imprudemment recours à un remède qu fit qu'aigrir le mal. Sans vouloir écouter les remontra du conseil de la ville, qui lui représentoit que la ch des vivres est dans un état une matière délicate à quelle on ne doit toucher qu'avec beaucoup de m gement, il taxa tout à coup par un édit les denrées à très-bas prix; et pour donner l'exemple de la gén sité, il fit venir à ses frais de Chalcis, d'Hiérapl des villes, voisines quatre cent mille boisseaux de Cette provision n'ayant pas duré long-temps dans ville si peuplée, il fit encore porter au marché, en férens jours, vingt-deux mille boisseaux qu'il avoit d'Egypte pour la subsistance de sa maison. Tout c fut vendu un tiers au-dessous du prix ordinaire. I cette libéralité tourna tout entière au profit de l'ava Les riches achetoient sous main le blé de Julien; e transportant hors de la ville dans leurs greniers, i revendoient ensuite à un prix exorbitant. D'un a côté, les marchands, qui ne pouvoient vendre au taxé sans se ruiner, renoncèrent au commerce;

sieurs même abandonnèrent la ville. Antioche, avant l'édit, ne manquoit que de blé : le vin, l'huile et les autres denrées y étoient en abondance. Après l'édit, elle manqua de tout. On n'entendoit que reproches réciproques; tous les ordres murmuroient contre Julien ; Julien se plaignoit de tous les ordres. Il perdit même auprès du peuple le mérite de la bonne volonté, parce qu'il lui échappa de dire hautement que la ville n'étoit digne que de châtimens, et que tout le bien qu'il faisoit, c'étoit en considération de Libanius. Enfin, irrité contre les sénateurs, qu'il soupçonnoit de rompre toutes ses mesures, il les condamna tous à la prison : mais, fléchi par les prières de Libanius, il révoqua l'ordre avant qu'il eût été exécuté. Ce ne fut pas sans beaucoup de risque que Libanius osa intercéder pour eux. Toute la cour de Julien étoit tellement indignée, qu'un des officiers du prince menaça en sa présence l'orateur de le jeter dans l'Oronte. Ces mécontentemens mutuels s'aigrirent de plus en plus. La disette continua pendant l'hiver, qui fut fort rude. A la sécheresse succédèrent des pluies excessives; et Julien, dévot de théâtre, alloit au fort des plus grandes pluies faire en plein air des sacrifices.

L'ennemi du christianisme ne pouvoit manquer d'être en particulier celui d'Athanase. Ce prélat, l'honneur de son siècle, caché pendant six ans dans les plus affreux déserts, étoit venu, après la mort de George, rendre la joie et la liberté à son peuple. En vertu de l'édit de Julien qui rappeloit les exilés, il avoit repris possession de son siége. Bientôt sa gloire blessa les ariens : ils s'unirent contre lui avec les idolâtres. L'évêque avoit converti quelques dames illustres. On écrivit à l'empereur qu'Athanase enlevoit tous les jours aux dieux quelques-uns de leurs adorateurs, et que, si on le laissoit impuni, il séduiroit toute la ville. Julien prit aussitôt l'alarme : il commanda au prélat de sortir d'Alexandrie, sous peine des plus rigoureux châtimens. Par une

Jul. epist. 6, 26, 51. Greg. or. 21. Hier. chron. Soc. l. 3, c. 4, 7, 14. Theod. l. 3, c. 4, 8. Soz. l. 5, c. 5, 6, 14. Vita Athan. apud Phot. Vita Ath. in edit. bened. Hermant, vie d'Ath. l. 10. Till. pers. art. 13. M. l'abbé de La Bléterie, lettres de Ju-

lien, p. 301 et suiv. distinction frivole, il prétendoit qu'il avoit bien perm aux galiléens de retourner dans leur patrie, mais n pas à leurs évêques de se remettre en possession de le églises. Il écrivit en même temps au préfet d'Egypte lettre fulminante : *Je jure*, lui disoit-il, *par le gr Sérapis, que si, avant les calendes de décembre, Ath nase, l'ennemi des dieux, n'est sorti d'Alexandrie même de toute l'Egypte, les officiers qui sont sous ordres paieront une amende de cent livres d'or. V savez que je suis lent à condamner, plus lent enc à pardonner, quand j'ai une fois condamné. Je s outré du mépris qu'on fait des dieux. Vous ne pou rien faire qui me soit plus agréable que de chasser toute l'Egypte Athanase, ce scélérat qui, sous mon règ a osé baptiser des femmes hellènes.*

Les catholiques, pour conjurer cette tempête, adr sèrent au nom de la ville une requête à l'empere en faveur d'Athanase. Julien ne répondit que par u long édit plein de sophismes et de reproches, trait Athanase avec un mépris qui est accompagné d marques d'une violente colère. Les païens, armés de c édits menaçans, vont, de concert avec les Juifs, attaq la grande église, nommée *la Césarée*, où les fidè assemblés retenoient Athanase. Pythiodore, philosop de cour, qui se trouvoit pour lors dans Alexandri marche à leur tête : on emploie le fer et le feu. L'égl est profanée, pillée, réduite en cendres. Les persé teurs étoient altérés du sang d'Athanase. Mais Dieu sauva encore de leurs mains : il s'échappa ; et comi il s'embarquoit sur le Nil, après avoir fait ses adieu une troupe de fidèles qui fondoient en larmes : *Co solez-vous*, leur dit-il, *ce n'est là qu'un petit nu qui passera bien vite.* Il regagna sa retraite, où il re jusqu'à la mort de Julien.

Cyrill. contra Jul. Soc. l. 3, c. 23. En même temps que Julien tâchoit d'écraser le chr tianisme de tout le poids de l'autorité souveraine,

[redacted]

toit en œuvre pour le même dessein toutes les forces Till. pers art. 33.
a plume, sur laquelle sa vanité ne comptoit guère
ins que sur sa puissance. Il commença pendant les
gues nuits de cet hiver à composer ses livres contre
eligion chrétienne : il ne les acheva que pendant son
édition de Perse. Dès ce temps-là les impies ne pou-
ont plus rien inventer de nouveau pour combattre
angile. Les traits de l'incrédulité étoient épuisés.
, Hiérocle, Porphyre avoient dit tout ce que l'enfer
nspirer ; et Julien, avec tout ce qu'il avoit de génie,
duit à réchauffer des objections cent fois réfutées,
: l'ignorance ou la mauvaise foi ne cessent de re-
ire comme nouvelles et sans réplique. La puis-
de l'auteur, bien plus que la force de ses raison-
is, ne marqua pas de donner un grand crédit à cette
ive. Les païens en triomphoient. Julien mourut
qu'on eût eu le temps de répondre à ses sophis-
nais, suivant le sort fatal de ces sortes d'ouvrages,
constant et inaltérable de la vérité éclipsa bientôt
urs fausses et passagères qu'une plume légère et
avoit su jetter dans ces livres. Il ne nous en reste-
en, si, cinquante ans après, saint Cyrille d'Alexan-
n ayant entrepris la réfutation, ne nous en avoit
vé une grande partie. On y voit que l'agresseur,
e temps même qu'il veut porter à la religion des
mortels, lui fournit des armes pour sa défense.

a confondit ses blasphèmes par le châtiment ter- Acta Mart. Ruinart. p. 662.
u plus ardent ministre de ses impiétés. Le comte
, attaqué à la fin d'octobre d'une maladie sembla- Chrysost. de sto. Babylâ e contra Jul. et gent.
elle de Galère, résista quelque temps. Enfin, dé-
ir les vers qui sortoient de ses plaies, et dont tous les Idem in Mat hom. 4.
s des médecins ne purent tarir la source, déchiré
is horribles douleurs, n'ayant de présence d'es- Idem de laud.
ie pour les sentir, et de voix que pour se repro- Pauli hom. 4.
es crimes, il envoya prier l'empereur de rouvrir Theod. l. 3 c. 12.
ises d'Antioche. *C'est pour avoir servi vos désirs*, Soz. l. 5, c 7.

Philost. l. 7, c. 10, 12.

lui disoit-il, *que je suis réduit à cet état déplora[ble]*. L'empereur lui fit répondre *qu'il n'avoit à se plain[dre] que de lui-même; que c'étoient apparemment les di[eux] qui le punissoient de son incrédulité. Après tout*, aj[ou]toit-il, *je n'ai point fermé les églises, et je ne les r[ou]vrirai point*. En effet, l'empereur n'avoit fait fermer [que] la principale église; c'étoit le comte qui, par haine co[ntre] les chrétiens, avoit donné le même ordre pour toute[s les] autres. Ce malheureux, au lit de la mort, eut en v[ain] recours aux prières de sa femme, qui avoit persév[éré] dans la religion chrétienne. Il expira à la fin de ce[tte] année, ou au commencement de la suivante, en dem[an]dant à Dieu miséricorde avec des cris affreux. Ce q[ui] auroit dû achever d'ouvrir les yeux au prince, c'est q[ue] les oracles, qui, depuis le rétablissement de l'idolâtri[e], avoient recouvré la voix, s'accordèrent tous à pré[dire] que l'oncle de l'empereur ne mourroit pas de sa mal[adie].

Liban. or. 10, 11. Soc. l. 3, c. 19.

Julien, trop endurci, ne fut point touché de cet exe[m]ple. Il ne s'occupoit que de projets de conquêtes. [Il] avoit d'abord appréhendé que les Perses ne fissent d[e] cette année une irruption du côté de Nisibe. Mais Sap[or], soit pour s'instruire plus certainement de l'état d[es] forces romaines, soit qu'en effet il fût las de la guerr[e], écrivit à Julien. Il lui proposoit de terminer leurs d[if]férends par la voie de la négociation : il demandoit u[ne] trève pour envoyer des ambassadeurs, et faisoit espér[er] qu'il s'en tiendroit aux conditions que Julien juger[oit] équitables. L'empereur jeta la lettre par terre avec m[é]pris, et répondit au courrier *qu'il n'étoit pas beso[in] d'ambassade; qu'il iroit lui-même incessamment port[er] sa réponse à Sapor*.

Amm. l. 23, c. 1. Lib. vit. et or. 4, 10.

Tout annonçoit une guerre sanglante. Les gran[ds] préparatifs de Julien faisoient penser que l'année q[ui] commençoit alloit terminer l'ancienne querelle ent[re] les deux empires, et décider enfin laquelle des deux n[a]tions devoit commander à l'autre. Jamais les Romai[ns]

[redacted]

les Perses n'avoient vu dans le même temps à la tête leurs armées deux princes plus habiles, plus intréés et plus heureux. Julien prit le consulat pour la trième fois, et se donna pour collègue Salluste, préfet Gaules. La ville de Rome lui ayant envoyé une détion de plusieurs sénateurs distingués par leur naise et par leur mérite, il leur conféra des dignités. Apronien préfet de Rome, Octavien proconsul frique, Venustus vicaire d'Espagne, et Aradius Rucomte d'Orient, à la place de Julien, qui venoit de rir. L'empereur avoit chargé Libanius de préparer discours pour la solennité de son entrée au consulat: demander un panégyrique. Nous avons celui que onça ce sophiste. Il s'en faut beaucoup que le lecr en doive être aussi content que le fut l'empereur. n applaudissoit à ses propres éloges avec un enthoue qui ne répondoit ni à la modestie d'un philoe, ni à la gravité d'un prince. Ces premiers jours ent employés en sacrifices dans tous les temples de ville.

L'attente des grands évnemens de cette année éveilt la superstition. On croyoit voir partout des présa; et comme les songes, selon qu'ils sont gais ou tristes, fiquent la température actuelle des humeurs, de même chimères dont on s'occupoit alors, n'ayant rien que sombre et de funeste, marquoient la crainte et l'inétude des esprits. On trouvoit un fâcheux pronostic l'inscription des statues et des images du prince, iqu'elle ne présentât que les titres ordinaires : *Juus Felix Augustus*. Le comte Julien et le trésorier lix étant morts depuis peu d'une manière tragique, regardoit l'arrangement de ces trois mots comme une e mortuaire où l'empereur étoit compris. Le premier r de janvier, pendant que Julien montoit les degrés temple du Génie, le plus âgé des pontifes tomba

mort à ses côtés. La mort subite du pontife annonç disoit-on, celle d'un personnage éminent. Les courtis appliquoient ce présage au consul Salluste : le peu craignoit pour Julien même. On apprit dans ce m temps qu'un tremblement de terre s'étoit fait sent Constantinople. Suivant les règles de la divinat c'étoit un pronostic malheureux pour les guerres of sives. On conseilloit à Julien de renoncer à une ent prise contre laquelle le ciel et la terre sembloient déclarer. Les oracles des sibylles qu'il avoit envoyés co sulter à Rome, lui défendoient aussi de sortir cette an des limites de l'empire.

Amm. l. 23, c. 2. Soc. l. 3, c. 21.

Julien, esclave de la superstition quand elle s'acc doit avec ses caprices, osoit s'en affranchir lorsqu'e venoit à les contredire. Il persista dans son dessein m gré ses dieux. Il se flattoit, dit Socrate, d'avoir l'â d'Alexandre le grand : chimère puisée dans la doctri de Pythagore et de Platon, et entretenue dans son esp par les philosophes de cour, la plus bizarre espèce flatteurs. Comme un autre Alexandre, il se croyoit pour la conquête de l'Ori. Il savoit que les Per ne pouvoient résister au froid, et que l'hiver leur ôt une grande partie de leur force et de leur courage : c'ét un proverbe qu'un Perse n'osoit en hiver montrer main hors de sa casaque. Le soldat romain, au contrai affrontoit toutes les saisons. Julien résolut donc de pas attendre les chaleurs. Plusieurs nations venoient offrir leurs services. Il répondit à leurs ambassade que c'étoit aux Romains à défendre leurs alliés, et n pas à recevoir des secours étrangers. Croyant cepend avoir besoin d'Arsace, roi d'Arménie, il lui ma d'assembler toutes ses troupes et de se tenir prêt à m cher au premier ordre. Il prit à sa solde quelques co auxiliaires de Goths, comme des otages qui lui rép droient de la tranquillité de toute la nation. Il fit so

les quartiers les troupes cantonnées en-deçà de l'Euphrate, et leur ordonna de l'aller attendre au-delà du fleuve; ce qui fut promptement exécuté.

Mais tandis qu'il se préparoit à cette guerre, il en projetoit une autre qui ne devoit pas être moins sanglante. Ceux qui participoient à ses conseils ne cessoient de dire d'un ton menaçant que Julien avoit deux sortes d'ennemis, les chrétiens et les Perses; qu'après s'être débarrassé des Perses, comme des moins redoutables, il tourneroit contre les chrétiens toute la puissance de l'empire. Ayant donc résolu d'anéantir le christianisme, il voulut d'avance le confondre. Il crut en avoir entre les mains un moyen sûr et facile. Instruit des divines écritures, qu'il avoit étudiées dans sa jeunesse, il y avoit vu les Juifs condamnés à vivre sans patrie, sans gouvernement, sans temple, sans sacrifices. Rassembler cette nation dispersée et relever le temple de Jérusalem, c'étoit casser l'arrêt que Dieu même avoit prononcé. Julien lisoit cet arrêt gravé sur le front de la nation juive, destinée à porter par tout l'univers, avec son crime et sa sentence, les titres fondamentaux du christianisme, auquel elle sert contre elle-même de témoin irréprochable. Il enlevoit par ce moyen à la religion chrétienne un miracle toujours subsistant dans un peuple qui, mêlé avec tous les peuples du monde, sans jamais se confondre avec eux, immortel quoique ses membres soient séparés et épars sur la face de la terre, voit s'abîmer successivement toutes les nations au travers desquelles il passe, sans être entraîné dans leur chute. Il ne doutoit pas de l'empressement des Juifs à seconder son dessein. Ils avoient déjà deux fois tenté de rebâtir le temple de Jérusalem: la politique d'Adrien et la piété de Constantin s'y étoient opposées. Mais ici la superstition et la politique, agissant de concert avec le pouvoir impérial, sembloient rendre le succès infaillible. La vanité de Julien et sa haine contre Constantin étoient

Daniel, c. 9, v. 27.
Matth. c. 24, v. 2.
Marc. c. 13, v. 2.
Luc. c. 19, v. 44.
Jul. ep. 25, et in fragment.
Greg. or. 4.
Chrysost. de sto Babyl. et contra Jul. et gent.
Idem contra Jul. et gent.
Idem contra Jud. or. 5.
Ambros. epist. 28.
Amm. l. 23, c. 1.
Soc. l. 3, c. 20.
Theod. l. 3, c. 17.
Soz. l. 5, c. 21.
Philost. l. 7, c. 9, 14.
Ruf. hist. eccles. l. 10, c. 37.
Theoph. p. 43.
Zon. t. 2, p. 25.
Niceph. Call. l. 10, c. 32, 33.
Cedr. t. 1, p. 307.
Rabbi Gedaliah. apud Wagensel. tela ignea Satanæ.
Warburton, dissertation sur ce prodige.

encore deux puissans motifs : il rendoit son n
mortel, et il goûtoit le plaisir d'exécuter une e
qye Constantin avoit traversée. Ce n'étoit p
aimât les Juifs : il est vrai que lenr animosité c
chrétiens et leur goût pour les sacrifices s'acc
avec les inclinations de Julien ; mais il les mépri
après s'être servi d'eux pour démentir les écrit
espéroit sans doute réussir à changer l'objet
culte, et à les entraîner à l'idolâtrie, où leurs
étoient tombés tant de fois.

Dès le commencement de son règne il les a
tingués des chrétiens par des marques de bienv
On lit entre ses ouvrages un édit adressé à la c
nauté des Juifs. Cette pièce, malgré les soupcons
ques savans, nous paroît authentique : le prince y d
les Juifs des tributs exigés par leur patriarch
exhorte à prier leur dieu pour la prospérité de s
pire ; il leur promet de rétablir, à son retour de I
ville de Jérusalem dans son ancienne splendeu
venir adorer avec eux le Dieu créateur auquel i
noît qu'il doit sa couronne. Cette nation, couve
probres depuis trois siècles, crut avoir trouvé
lien un libérateur et un nouveau Cyrus. Fièr
témoignages de faveur, elle y répondit par des
de violence contre les chrétiens. Les Juifs brûlèr
sieurs églises à Alexandrie, à Damas, et dans le
villes de Syrie.

Les principaux d'entre eux s'étant rendus à A
pour profiter des heureuses dispositions de l'em
Julien les fit venir devant lui. Il leur reprocha
différence à remplir les devoirs que leur impos
de Moïse : *Pourquoi*, leur dit-il, *négligez-vous
des sacrifices*, *surtout dans un temps où vous
par les vœux les plus ardens*, *intéresser votre
succès de mes armes ?* Ils répondirent qu'il ne le
permis d'immoler des victimes que dans le te

[redacted]

Jérusalem, et que ce temple n'étoit plus: *Lisez vos prophéties*, leur répliqua Julien, *vous y verrez que votre exil et vos malheurs doivent se terminer sous mon règne. Allez, rebâtissez votre temple, rétablissez la religion de vos pères, et soyez assurés de ma protection.* Il chargea en même temps les trésoriers de l'épargne de fournir les sommes nécessaires, et le gouverneur de la province de veiller à la conduite de l'ouvrage. Il envoya sur les lieux Alypius pour presser l'exécution de ses ordres: c'étoit un habitant d'Antioche, chéri de Julien, et qui avoit exercé dans la Grande-Bretagne l'emploi de vicaire des préfets.

Les Juifs crurent entendre la voix de Dieu même. Cette heureuse nouvelle se répand en un moment dans les contrées voisines. Ils accourent de toute part avec un empressement incroyable. En peu de jours plusieurs milliers d'hommes se trouvent assemblés sur le terrain du temple. Les païens se joignent à eux. Bientôt de prodigieux amas de matériaux s'élèvent comme autant de montagnes. On travaille avec ardeur sous la direction des plus habiles architectes. On nettoie l'emplacement, on fouille la terre. Les Juifs prodiguoient leurs richesses; plusieurs avoient fait fabriquer exprès des bêches, des pelles, des hottes d'argent. Les femmes donnoient avec joie leurs colliers et leurs bijoux: revêtues de leurs plus riches habits, elles recevoient dans le pan de leurs robes les pierres et la terre des décombres; les plus délicates ne s'épargnèrent pas: les enfans et les vieillards prêtoient ce qu'ils avoient de force, et chacun croyoit se sanctifier en contribuant à cette pieuse entreprise. Cependant Cyrille, évêque de Jérusalem, mieux instruit que les Juifs du sens de leurs prophéties, se moquoit de leurs efforts: il disoit hautement que le temps étoit venu où l'oracle du Sauveur du monde alloit s'accomplir à la lettre; que de ce vaste édifice il ne resteroit pas pierre sur pierre. En effet, les fondemens de l'ancien temple étoient

déjà démolis. Tout sembloit répondre du succès : on alloit voir qui devoit avoir le démenti ou du dieu des chrétiens, ou de ceux de Julien, lorsque sur le soir un vent impétueux, s'étant élevé tout à coup, emporte les amas de plâtre, de chaux, de ciment, comble les fouilles en y rejetant les terres, disperse et dissipe les matériaux. La nuit étant venue, la terre tremble avec d'horribles mugissemens; les maisons voisines s'écroulent; un portique, sous lequel s'étoit retiré un grand nombre d'ouvriers, tombe avec fracas: les uns restent ensevelis sous les ruines; les autres s'échappent, mais meurtris et estropiés; d'autres courent en foule se réfugier dans une église voisine, comme dans un asile; il en sort une flamme qui étouffe une partie de ces malheureux, et qui laisse sur le corps des autres des traces ineffaçables de la colère divine. L'air est embrasé d'éclairs; les coups redoublés de la foudre tuent les hommes, calcinent les pierres, mettent en fusion les outils de fer dont la place étoit jonchée. Les ouvrages étoient ruinés, mais l'opiniâtreté des Juifs n'étoit pas vaincue. Après les horreurs de cette nuit, ils remettent la main à l'œuvre. Alors la terre, se soulevant par de nouvelles secousses, ouvre ses entrailles: elle lance des tourbillons de flamme; elle repousse sur les ouvriers les pierres qu'ils s'efforcent d'établir dans son sein; ils périssent, ou dévorés par les feux, ou écrasés sous les pierres. Ce terrible phénomène se renouvela à plusieurs reprises; et ce qui montre évidemment l'action d'une intelligence qui commande à la nature, c'est que l'éruption du feu recommença autant de fois que les ouvriers reprirent le travail, et ne cessa tout-à-fait que quand ils l'eurent entièrement abandonné.

Dieu développoit sa puissance. Jamais la nature ne rassembla tant de météores pour produire un effet unique. On vit dans le ciel, pendant la seconde nuit et le jour suivant, une croix éclatante renfermée dans un cercle de lumière. Les habits et les membres même des

rs se trouvèrent au point du jour semés de croix
loient avoir été gravées par l'impression des
Tant de merveilles frappèrent d'étonnement
les païens, et l'empereur même. Un grand
le Juifs se convertirent. Julien, qui ne croyoit
bles, aveugle au milieu de la plus vive lumière,
é sans être éclairé : il renonça à l'entreprise.
acle se passa aux yeux de l'univers; et la Pro-
n a perpétué la mémoire par des témoignages
ues, que nul des païens n'a osé démentir. Saint
de Nazianze et saint Jean Chrysostôme, con-
ns de cet événement, en ont développé toutes
nstances. Saint Ambroise, qui vivoit dans le
mps, en prend avantage comme d'un fait in-
le pour détourner le grand Théodose de réta-
emple des païens. Mais ce qui doit fermer la
l'incrédulité, c'est l'autorité des ennemis du
isme. Ammien Marcellin, qui étoit alors à la
este la vérité de ce prodige. Julien lui-même
i'il a voulu rebâtir ce temple; et s'il s'abstient
r des obstacles que le ciel et la terre opposèrent
sein, son silence est suppléé par un auteur qui
; d'un moindre poids. parce qu'il n'étoit pas
ntéressé à cacher la vérité. Un fameux rabbin,
oit dans le siècle suivant, rapporte le fait; et
oit être d'une grande considération, il le rap-
près les annales de la nation juive. De nos jours
tant célèbre a recueilli tous ces témoignages, et
ait sentir la force dans un ouvrage solide et lu-

que de quitter Antioche, Julien voulut y lais- *Jul. misop.*
narques de son mécontentement et de son mé- *Amm. l. 22, c. 14.*
philosophie n'avoit point imposé dans cette *Soc. l. 3, c. 17.*
n extérieur austère, son éloignement des théâ- *Soz. l. 5, c. 18.*
les divertissemens populaires, sa cour peuplée *Pagi in Baronium.*
es platoniciens, lui donnoient un air sauvage

dans une ville qui ne respiroit que le luxe et les plaisi plus choquée des ridicules que des vices. On s'ét égayé aux dépens du prince par des chansons et des v satiriques : on le railloit sur sa petite taille et sur démarche grave et gigantesque : les minuties de sa perstition, la multitude de ses sacrifices, ses processio ses monnoies marquées de figures bizarres, tantôt d taureau, tantôt des divinités monstrueuses de l'Egyp donnoient matière de risée. Mais la plupart des tr portoient sur sa barbe hérissée : c'étoit l'objet éter des plaisanteries d'un peuple frivole. Des causes enc plus sérieuses avoient aigri l'humeur des habitans, surt des plus riches et des plus injustes. A son arrivée d Antioche, ils lui avoient demandé des terres qui étoi vacantes. Lorsqu'il les eut accordées, les riches s'en parèrent sans en faire part aux pauvres. Julien, av de cette usurpation, les avoit retirées de leurs ma il en avoit assigné le revenu à la commune pour fou aux dépenses de la ville. D'ailleurs les habitans, avoir égard à la droiture de ses intentions, ne lui donnoient pas, les uns d'avoir augmenté la disette des mesures mal prises, les autres d'avoir voulu les pêcher de profiter de la misère publique. Tous ces tifs envenimoient la plume de ces auteurs ténébr qui achètent au péril de leur tête le plaisir crimin divertir leurs citoyens en outrageant leur prince.

Pour se venger de la haine publique, il n'eut gard la mériter par des recherches et par des supplices. Il une voie plus douce, mais peu convenable à un sou rain. Il aimoit la satire. Il avoit déjà censuré to Césars, ses prédécesseurs, par un écrit où Const et ses enfans ne sont pas épargnés. En cette occasi composa un ouvrage sous le titre de *Misopogon*, *nemi de la barbe*. Quelques auteurs disent qu'il aidé par Libanius, a qui Julien en auroit dû l'honneur. C'est une ironie perpétuelle, où, feig

re lui-même son procès, il peint les désordres et
bauches d'Antioche. Le portrait est plein de feu et
rce; mais, selon Ammien Marcellin, les traits en
outrés, et les couleurs rudes et chargées. Le lecteur
oqué d'y voir un prince se dépouiller de la pour-
our se mesurer et se battre pour ainsi dire corps
s avec le plus méprisable de ses sujets. Cette satire
isit son effet naturel : elle attira des répliques; et
i fut réduit à finir par où il auroit dû commencer,
-dire à dévorer en silence ces nouvelles railleries,
nfermer son ressentiment. Il avoit protesté dans
ivrage qu'il alloit quitter Antioche pour toujours.
fet, lorsqu'il partit de la ville, comme il étoit
'une foule d'habitans qui, lui souhaitant un heu-
oyage et un glorieux retour, le supplioient de leur
ses bonnes grâces, il leur répondit d'un ton de
qu'il ne les reverroit plus, et qu'après sa victoire
faire sa résidence à Tarse. Mémorius, qui gou-
t alors la Cilicie, avoit déjà reçu ordre d'y prépa-
it pour le recevoir au retour de Perse. Mais Julien
besoin d'y trouver qu'une sépulture.

nme il étoit près de se mettre en marche, on dé- *Liban. or. 4,*
t une conjuration formée par dix soldats, qui de- *12.*
l'assassiner lorsqu'il feroit la revue des troupes. *Amm. l. 23, c. 2.*
trahirent eux-mêmes dans l'ivresse. Julien, les
convaincus de leur crime, se contenta de les pu-
r des reproches : il voulut, dit Libanius, com-
r par triompher de lui-même avant que d'aller
des trophées dans la Perse. Mais cette action de
ce fut aussitôt démentie par un trait de ma-
tout-à-fait indigne d'un souverain. Il laissa
gouverner la Syrie Alexandre d'Héliopolis ; et
qu'on lui représentoit que c'étoit un esprit tur-
et cruel : *Je sais bien*, répondit-il, *qu'Alexan-*
mérite pas un gouvernement ; mais Antioche
bien un tel gouverneur. Vengeance injuste et

plus inhumaine que s'il eût sévèrement puni les a
de tant de libelles outrageans, puisque c'étoit con
les innocens avec les coupables, et qu'un gouvern
ce caractère est le plus terrible fléau dont une pr
puisse être affligée.

LIVRE QUATORZIÈME.

LIEN partit le cinquième de mars; et, après douze An. 363.
es de chemin par des marais et des montagnes, il Jul. ep. 27. Amm. l. 23,
va sur le soir à Litarbes, bourg de la dépendance de c. 2.
Chalcis. La plus grande partie des sénateurs d'An- Zos. l. 3. Evagr. l. 6,
he l'avoient suivi jusqu'en ce lieu pour tâcher d'a- c. 11.
er sa colère. Ils ne gagnèrent rien sur ce cœur
exible : l'empereur les congédia durement en leur
tant qu'il ne rentreroit plus dans leur ville, et qu'il
passer à Tarse l'hiver suivant. Quoiqu'à son départ
ntioche il n'eût pas aperçu dans les victimes des
s favorables, cependant, enivré de ses succès et des
euses prédictions de Maxime, dont il se fit accom-
ner dans ce voyage, il tiroit d'heureux pronostics
out ce qu'il rencontroit sur sa route, et il en tenoit
egistre exact. Il vint le lendemain à Bérée, nom-
aujourd'hui Alep, où il s'arrêta pendant un jour.
ès avoir solennellement offert à Jupiter un tau-
i blanc en sacrifice, il assembla le sénat de cette
e, et tâcha de le porter à l'idolâtrie par un dis-
rs qui fut applaudi de tous, et qui ne persuada per-
ne.

l eut lui-même occasion de s'apercevoir du peu de Theod. l. 3,
cès de son éloquence. Le chef du conseil de Bérée, c. 17.
té contre son fils de ce qu'il avoit embrassé la reli-
n du prince, l'avoit publiquement déshérité et chassé
a maison. Comme Julien approchoit de la ville, ce
ne homme alla se jeter à ses pieds pour lui deman-
justice. L'empereur lui promit de le réconcilier
c son père. Dans un repas qu'il donna aux magistrats
Bérée, il fit placer à côté de lui le père et le fils.

Après quelques momens d'entretien : *Pour moi*, di au père, *je ne puis souffrir qu'on veuille forcer croyance des autres hommes, et exercer sur leur co science une sorte de tyrannie. N'exigez pas de votre qu'il suive malgré lui votre religion ; je ne vous obl pas d'embrasser la mienne, quoiqu'il me fût aisé vous y contraindre. Quoi, seigneur,* lui répondit le p *vous me parlez de ce scélérat, de cet impie, qui a p féré le mensonge à la vérité!* A cette brusque repar l'empereur prenant un air de douceur : *Faites trê vos invectives*, lui dit-il ; et, se tournant vers le je homme, il ajouta : *Je vous tiendrai lieu de père, p que le vôtre vous abandonne.*

Jul. ep. 27. Amm. l. 23, c. 2. Lib. or. 12. Zos. l. 3. Chrysost. de sto. Babylâ, et in Jul. et gent. M. l'abbé de La Bléterie, lettre 27 de Julien.

Il fut plus content des habitans de Batnes, où il riva après une marche de huit lieues. Cette ville, sit en Syrie dans une plaine délicieuse, et peuplée de cyp étoit fort adonnée à l'idolâtrie. L'empereur y res avec plaisir l'odeur de l'encens dont la fumée s'éle de toutes parts. Il rencontroit à chaque pas des victi magnifiquement parées. Charmé de ce zèle, il logea d un palais rustique, qui n'étoit construit que de bois et terre. Après des sacrifices dont les signes parurent h reux à son imagination satisfaite, au lieu de prendr chemin de Samosates, capitale de la Comagène, o auroit trouvé un pont commode pour passer l'Euphra il prit celui d'Hiéraple, qui n'étoit éloigné de Bat que de sept lieues. Cette dernière route étoit plus co pour arriver au bord de l'Euphrate. D'ailleurs Hiéra dont le nom signifie *ville sacrée*, étoit fameuse par ancien temple de Jupiter. Les habitans vinrent en fo à sa rencontre et le reçurent avec joie. Il rendit d'ab ses hommages à Jupiter, et alla loger chez Sopâtre, d ciple d'Iamblique. Julien chérissoit Sopâtre, parce ce philosophe, ayant plusieurs fois reçu chez lui Co stance et Gallus, avoit résisté aux sollicitations de deux princes, qui le pressoient de renoncer à l'idolât

[C']étoit dans cette ville que l'empereur avoit marqué le [ren]dez-vous de l'armée. Au moment de son entrée, un [por]tique, sous lequel campoit un corps de troupes, s'é[tant] tout à coup écroulé, écrasa cinquante soldats, et en [bless]a un grand nombre. Pendant les trois jours que [Juli]en passa à Hiéraple, il fit rassembler toutes les bar[que]s qui se trouvoient sur l'Euphrate à Samosates et ail[leurs]. On y transporta les provisions qui seroient néces[saires] dans les pays déserts et stériles qu'on auroit à [trave]rser. Il rassembla quantité de chevaux et de mulets; [il e]nvoya des exprès aux diverses tribus de Sarrasins, [pou]r les avertir de le venir joindre, s'ils vouloient être [tra]ités comme amis des Romains. Son armée, qu'il sa[vo]it animer par une éloquence militaire, montroit une [ar]deur extrême; mais Julien ne comptoit pas moins sur [le] secret de l'exécution. Persuadé que tout ce qui sort [d]e la bouche du chef parvient bientôt aux oreilles des [es]pions, qui se dérobent à la plus exacte vigilance, il [n']avoit d'autre confident que lui-même, et ne laissoit [tr]anspirer aucun de ses projets. Il fit prendre les devans [à] des coureurs, à dessein d'arrêter les transfuges, et d'em[pê]cher qu'ils ne portassent des nouvelles à l'annemi. [E]nfin il tenta, pour la dernière fois, d'engager tous ses [so]ldats dans l'idolâtrie. Plusieurs se laissèrent séduire [p]ar ses caresses; mais, la plupart étant demeurés fermes, [il] n'osa congédier ces fidèles chrétiens, de peur d'affoiblir [so]n armée.

Ayant passé l'Euphrate sur un pont de bateaux, avant [q]ue les ennemis fussent avertis de sa marche, il vint à [l]a ville de Batnes en Osroëne, de même nom que celle [d]e Syrie. On laissa sur la gauche Edesse : le christia[ni]sme y fleurissoit, c'étoit assez pour en éloigner Ju[li]en. *Amm. l. 23, c. 2. Theod. l. 3, c. 6, 21. Soz. l. 6, c. 1.*

Etant arrivé à Carrhes, célèbre par la défaite de Crassus, il s'y arrêta quelques jours. En cette ville étoit [u]n temple de la lune, adorée sous le nom de dieu *Amm. l. 23, c. 3. Theod. l. 3, c. 21.*

Soz. l. 6, c. 1. Zos. l. 4. Spart. in Caracallâ. Médailles.

Lunus. Ces peuples, par une idée bizarre, avoient cha[illegible] le sexe attribué partout ailleurs à cette divinité. Il avoit selon eux une malédiction attachée à ceux qui [illegible] roient la lune comme déesse : ils vivoient, disoient— dans un perpétuel esclavage, toujours asservis aux prices de leurs femmes. L'empereur n'oublia pas visiter ce temple. On dit qu'après le sacrifice, s'é[illegible] enfermé seul avec Procope son parent, il lui remit manteau de pourpre, avec ordre de s'en revêtir, et prendre la qualité d'empereur, supposé qu'il pérît da la guerre de Perse. Théodoret, copié par d'autres a[illegible] teurs chrétiens, attribue en cette occasion à Julien u[illegible] action tout-à-fait horrible. Il rapporte qu'au sortir d temple ce prince en fit fermer les portes, et que, l ayant scellées de son sceau, il y plaça une garde de so[illegible] dats qui ne devoit être levée qu'à son retour; qu'ensuit à la nouvelle de sa mort, lorsqu'on entra dans le temp on y trouva une femme suspendue par les cheveux, l bras étendus, le ventre ouvert, Julien ayant cherc dans ses entrailles des signes de sa victoire. Sozomè[illegible] d'ailleurs assez crédule, et contemporain de Théodoret n'a pas adopté ce récit. On n'en trouve rien dans sai Grégoire de Nazianze, qui, dans les reproches de crua[illegible] qu'il lance avec tant de force contre Julien, n'auroit [illegible] garde de passer sous silence un fait si atroce.

Amm. l. 23, c. 3. Lib. or. 12. Zos. l. 3. Soc. l. 6, c. 1. Chrysost. de sto. Bab. [illegible] contra Jul. et gent.

La nuit du 18 au 19 de mars, Julien fut fort agi par des songes fâcheux. A son réveil, ayant consulté l interprètes des songes qu'il menoit à sa suite, il jug que le jour suivant alloit être signalé par quelque év nement funeste. Le jour se passa sans accident; mais superstition trouva bientôt de quoi autoriser ses rêveri On apprit quelque temps après que cette nuit-là mê le feu avoit pris dans Rome au temple d'Apollon Pal tin, et que, sans un prompt secours, les oracles des sibyll auroient été la proie des flammes. Il y avoit deux grand routes pour aller en Perse : l'une à gauche par Nisi

[redacted]

Adiabène, en traversant le Tigre; l'autre à droite par
syrie, le long de l'Euphrate. On appeloit alors *Assyrie*
artie méridionale de la Mésopotamie qui obéissoit
Perses. Julien préféra cette dernière route. Pendant
l disposoit tout pour son départ, on vint lui an-
er qu'un corps de cavalerie ennemie, ayant forcé
assages, ravageoit les environs de Nisibe. L'alarme
andit dans le camp; mais on apprit bientôt que ce
ient que des coureurs, et qu'ils s'étoient retirés
avoir fait quelque pillage. Pour mettre le pays à
rt de ces insultes, il détacha de son armée trente
hommes sous le commandement de Procope et du
Sébastien. Ces généraux avoient ordre de veiller
ureté de la Mésopotamie, jusqu'à ce que l'empe-
ût pénétré dans la Perse; de se réunir ensuite à
:, et de venir avec ce prince par la Corduène, la
ène et les frontières de la Médie, rejoindre Julien
à du Tigre. Il écrivit en même temps au roi d'Ar-
une lettre pleine de vanité, se relevant beaucoup
ême, taxant Constance de lâcheté et d'impiété,
;ant Arsace; et comme il savoit que ce prince étoit
en : *N'espérez pas*, lui disoit-il, *que votre dieu*
vous défendre, si vous négligez de m'obéir.
sur le point de partir, il monta sur un lieu elevé
jouir du spectacle de son armée : c'étoit la plus
:t la plus nombreuse qu'aucun empereur eût con-
contre les Perses. Elle étoit composée de soixante-
mille hommes. Ayant remarqué parmi les bagages
and nombre de chameaux chargés, il demanda ce
portoient. On lui répondit que c'étoit des li-
rs et des vins de plusieurs sortes : *Arrêtez-les ici*,
aussitôt, *je ne veux pas que ces sources de vo-*
suivent mon armée; un soldat ne doit boire que le
u'il s'est procuré par son épée. Je ne suis moi-
e qu'un soldat, et je ne prétends pas être mieux
que le dernier de mes troupes.

déjà démolis. Tout sembloit répondre du succès : on alloit voir qui devoit avoir le démenti ou du dieu des chrétiens, ou de ceux de Julien, lorsque sur le soir un vent impétueux, s'étant élevé tout à coup, emporte les amas de plâtre, de chaux, de ciment, comble les fouilles en y rejetant les terres, disperse et dissipe les matériaux. La nuit étant venue, la terre tremble avec d'horribles mugissemens; les maisons voisines s'écroulent; un portique, sous lequel s'étoit retiré un grand nombre d'ouvriers, tombe avec fracas: les uns restent ensevelis sous les ruines; les autres s'échappent, mais meurtris et estropiés; d'autres courent en foule se réfugier dans une église voisine, comme dans un asile; il en sort une flamme qui étouffe une partie de ces malheureux, et qui laisse sur le corps des autres des traces ineffaçables de la colère divine. L'air est embrasé d'éclairs; les coups redoublés de la foudre tuent les hommes, calcinent les pierres, mettent en fusion les outils de fer dont la place étoit jonchée. Les ouvrages étoient ruinés, mais l'opiniâtreté des Juifs n'étoit pas vaincue. Après les horreurs de cette nuit, ils remettent la main à l'œuvre. Alors la terre, se soulevant par de nouvelles secousses, ouvre ses entrailles: elle lance des tourbillons de flamme; elle repousse sur les ouvriers les pierres qu'ils s'efforcent d'établir dans son sein; ils périssent, ou dévorés par les feux, ou écrasés sous les pierres. Ce terrible phénomène se renouvela à plusieurs reprises; et ce qui montre évidemment l'action d'une intelligence qui commande à la nature, c'est que l'éruption du feu recommença autant de fois que les ouvriers reprirent le travail, et ne cessa tout-à-fait que quand ils l'eurent entièrement abandonné.

Dieu developpoit sa puissance. Jamais la nature ne rassembla tant de météores pour produire un effet unique. On vit dans le ciel, pendant la seconde nuit et le jour suivant, une croix éclatante renfermée dans un cercle de lumière. Les habits et les membres même des

'aleurs se trouvèrent au point du jour semés de croix embloient avoir été gravées par l'impression des nes. Tant de merveilles frappèrent d'étonnement iifs, les païens, et l'empereur même. Un grand ore de Juifs se convertirent. Julien, qui ne croyoit s fables, aveugle au milieu de la plus vive lumière, frayé sans être éclairé : il renonça à l'entreprise. miracle se passa aux yeux de l'univers; et la Proce en a perpétué la mémoire par des témoignages ntiques, que nul des païens n'a osé démentir. Saint oire de Nazianze et saint Jean Chrysostôme, conorains de cet événement, en ont développé toutes rconstances. Saint Ambroise, qui vivoit dans le e temps, en prend avantage comme d'un fait instable pour détourner le grand Théodose de rétaun temple des païens. Mais ce qui doit fermer la he à l'incrédulité, c'est l'autorité des ennemis du tianisme. Ammien Marcellin, qui étoit alors à la , atteste la vérité de ce prodige. Julien lui-même e qu'il a voulu rebâtir ce temple ; et s'il s'abstient arler des obstacles que le ciel et la terre opposèrent dessein, son silence est suppléé par un auteur qui pas d'un moindre poids, parce qu'il n'étoit pas is intéressé à cacher la vérité. Un fameux rabbin, écrivoit dans le siècle suivant, rapporte le fait ; et ii doit être d'une grande considération, il le rap- d'après les annales de la nation juive. De nos jours rotestant célèbre a recueilli tous ces témoignages, et a fait sentir la force dans un ouvrage solide et lu-eux.

ant que de quitter Antioche, Julien voulut y lais- es marques de son mécontentement et de son mé- Sa philosophie n'avoit point imposé dans cette . Son extérieur austère, son éloignement des théâ- et des divertissemens populaires, sa cour peuplée évères platoniciens, lui donnoient un air sauvage

Jul. misop. Amm. l. 22, c. 14. Soc. l. 3, c. 17. Soz. l. 5, c. 18. Pagi in Baronium.

dans une ville qui ne respiroit que le luxe et les plais plus choquée des ridicules que des vices. On s'ét égayé aux dépens du prince par des chansons et des v satiriques : on le railloit sur sa petite taille et sur démarche grave et gigantesque : les minuties de sa s perstition, la multitude de ses sacrifices, ses processio ses monnoies marquées de figures bizarres, tantôt d' taureau, tantôt des divinités monstrueuses de l'Egyp donnoient matière de risée. Mais la plupart des tra portoient sur sa barbe hérissée : c'étoit l'objet éter des plaisanteries d'un peuple frivole. Des causes enco plus sérieuses avoient aigri l'humeur des habitans, surt des plus riches et des plus injustes. A son arrivée d Antioche, ils lui avoient demandé des terres qui éto vacantes. Lorsqu'il les eut accordées, les riches s'en e parèrent sans en faire part aux pauvres. Julien, av de cette usurpation, les avoit retirées de leurs ma il en avoit assigné le revenu à la commune pour four aux dépenses de la ville. D'ailleurs les habitans, s avoir égard à la droiture de ses intentions, ne lui p donnoient pas, les uns d'avoir augmenté la disette des mesures mal prises, les autres d'avoir voulu les e pêcher de profiter de la misère publique. Tous ces m tifs envenimoient la plume de ces auteurs ténébr qui achètent au péril de leur tête le plaisir crimine divertir leurs citoyens en outrageant leur prince.

Pour se venger de la haine publique, il n'eut gard la mériter par des recherches et par des supplices. Il p une voie plus douce, mais peu convenable à un sou rain. Il aimoit la satire. Il avoit déjà censuré to Césars, ses prédécesseurs, par un écrit où Consta et ses enfans ne sont pas épargnés. En cette occasi composa un ouvrage sous le titre de *Misopogon*, l' *nemi de la barbe*. Quelques auteurs disent qu'il y aidé par Libanius, à qui Julien en auroit dû lai l'honneur. C'est une ironie perpétuelle, où, feig

faire lui-même son procès, il peint les désordres et débauches d'Antioche. Le portrait est plein de feu et force; mais, selon Ammien Marcellin, les traits en ont outrés, et les couleurs rudes et chargées. Le lecteur t choqué d'y voir un prince se dépouiller de la pourpour se mesurer et se battre pour ainsi dire corps corps avec le plus méprisable de ses sujets. Cette satire produisit son effet naturel : elle attira des répliques; et lien fut réduit à finir par où il auroit dû commencer, st-à-dire à dévorer en silence ces nouvelles railleries, à renfermer son ressentiment. Il avoit protesté dans ouvrage qu'il alloit quitter Antioche pour toujours. effet, lorsqu'il partit de la ville, comme il étoit ni d'une foule d'habitans qui, lui souhaitant un heux voyage et un glorieux retour, le supplioient de leur dre ses bonnes grâces, il leur répondit d'un ton de re qu'il ne les reverroit plus, et qu'après sa victoire oit faire sa résidence à Tarse. Mémorius, qui gouvoit alors la Cilicie, avoit déjà reçu ordre d'y prépatout pour le recevoir au retour de Perse. Mais Julien t besoin d'y trouver qu'une sépulture.

Comme il étoit près de se mettre en marche, on déwrit une conjuration formée par dix soldats, qui deent l'assassiner lorsqu'il feroit la revue des troupes. se trahirent eux-mêmes dans l'ivresse. Julien, les nt convaincus de leur crime, se contenta de les pupar des reproches : il voulut, dit Libanius, commencer par triompher de lui-même avant que d'aller ser des trophées dans la Perse. Mais cette action de mence fut aussitôt démentie par un trait de malité tout-à-fait indigne d'un souverain. Il laissa r gouverner la Syrie Alexandre d'Héliopolis ; et ce qu'on lui représentoit que c'étoit un esprit turent et cruel : *Je sais bien*, répondit-il, *qu'Alexanne mérite pas un gouvernement ; mais Antioche ite bien un tel gouverneur.* Vengeance injuste et

Liban. or. 4, 12.
Amm. l. 23, c. 2.

plus inhumaine que s'il eût sévèrement puni le
de tant de libelles outrageans, puisque c'étoit c
les innocens avec les coupables, et qu'un gouve
ce caractère est le plus terrible fléau dont une
puisse être affligée.

[redacted]

LIVRE QUATORZIÈME.

...lien partit le cinquième de mars; et, après douze ... de chemin par des marais et des montagnes, il ... sur le soir à Litarbes, bourg de la dépendance de Chalcis. La plus grande partie des sénateurs d'An...che l'avoient suivi jusqu'en ce lieu pour tâcher d'a...ser sa colère. Ils ne gagnèrent rien sur ce cœur ...flexible : l'empereur les congédia durement en leur ...pétant qu'il ne rentreroit plus dans leur ville, et qu'il ...it passer à Tarse l'hiver suivant. Quoiqu'à son départ d'Antioche il n'eût pas aperçu dans les victimes des ...es favorables, cependant, enivré de ses succès et des ...tteuses prédictions de Maxime, dont il se fit accom...gner dans ce voyage, il tiroit d'heureux pronostics ... tout ce qu'il rencontroit sur sa route, et il en tenoit ... registre exact. Il vint le lendemain à Bérée, nom...e aujourd'hui Alep, où il s'arrêta pendant un jour. ...rès avoir solennellement offert à Jupiter un tau...u blanc en sacrifice, il assembla le sénat de cette ...le, et tâcha de le porter à l'idolâtrie par un dis...urs qui fut applaudi de tous, et qui ne persuada per...nne.

An. 363. Jul. ep. 27. Amm. l. 23, c. 2. Zos. l. 3. Evagr. l. 6, c. 11.

Il eut lui-même occasion de s'apercevoir du peu de ...ccès de son éloquence. Le chef du conseil de Bérée, ...ité contre son fils de ce qu'il avoit embrassé la reli...n du prince, l'avoit publiquement déshérité et chassé ... sa maison. Comme Julien approchoit de la ville, ce ...ne homme alla se jeter à ses pieds pour lui deman...r justice. L'empereur lui promit de le réconcilier ...ec son père. Dans un repas qu'il donna aux magistrats ... Bérée, il fit placer à côté de lui le père et le fils.

Theod. l. 3, c. 17.

Après quelques momens d'entretien : *Pour moi*, d
au père, *je ne puis souffrir qu'on veuille force*
croyance des autres hommes, et exercer sur leur
science une sorte de tyrannie. N'exigez pas de votr
qu'il suive malgré lui votre religion ; je ne vous o
pas d'embrasser la mienne, quoiqu'il me fût aiś
vous y contraindre. Quoi, seigneur, lui répondit le p
vous me parlez de ce scélérat, de cet impie, qui a
féré le mensonge à la vérité ! A cette brusque repar
l'empereur prenant un air de douceur : *Faites tr*
vos invectives, lui dit-il ; et, se tournant vers le je
homme, il ajouta : *Je vous tiendrai lieu de père, p*
que le vôtre vous abandonne.

Jul. ep. 27. Amm. l. 23, c. 2. Lib. or. 12. Zos. l. 3. Chrysost. de sto. Babylá, et in Jul. et gent. M. l'abbé de La Bléterie, lettre 27 de Julien.

Il fut plus content des habitans de Batnes, où il
riva après une marche de huit lieues. Cette ville, si
en Syrie dans une plaine délicieuse, et peuplée de cyp
étoit fort adonnée à l'idolâtrie. L'empereur y re
avec plaisir l'odeur de l'encens dont la fumée s'éle
de toutes parts. Il rencontroit à chaque pas des victi
magnifiquement parées. Charmé de ce zèle, il logea d
un palais rustique, qui n'étoit construit que de bois e
terre. Après des sacrifices dont les signes parurent h
reux à son imagination satisfaite, au lieu de prend
chemin de Samosates, capitale de la Comagène, o
auroit trouvé un pont commode pour passer l'Euphr
il prit celui d'Hiéraple, qui n'étoit éloigné de Ba
que de sept lieues. Cette dernière route étoit plus co
pour arriver au bord de l'Euphrate. D'ailleurs Hiéra
dont le nom signifie *ville sacrée*, étoit fameuse pa
ancien temple de Jupiter. Les habitans vinrent en f
à sa rencontre et le reçurent avec joie. Il rendit d'al
ses hommages à Jupiter, et alla loger chez Sopâtre,
ciple d'Iamblique. Julien chérissoit Sopâtre, parce
ce philosophe, ayant plusieurs fois reçu chez lui C
stance et Gallus, avoit résisté aux sollicitations de
deux princes, qui le pressoient de renoncer à l'idolâ

oit dans cette ville que l'empereur avoit marqué le dez-vous de l'armée. Au moment de son entrée, un tique, sous lequel campoit un corps de troupes, s'é-tout à coup écroulé, écrasa cinquante soldats, et en un grand nombre. Pendant les trois jours que passa à Hiéraple, il fit rassembler toutes les bar-qui se trouvoient sur l'Euphrate à Samosates et ail-. On y transporta les provisions qui seroient néces-dans les pays déserts et stériles qu'on auroit à ser. Il rassembla quantité de chevaux et de mulets; voya des exprès aux diverses tribus de Sarrasins, les avertir de le venir joindre, s'ils vouloient être s comme amis des Romains. Son armée, qu'il sa-nimer par une éloquence militaire, montroit une r extrême; mais Julien ne comptoit pas moins sur ret de l'exécution. Persuadé que tout ce qui sort bouche du chef parvient bientôt aux oreilles des s, qui se dérobent à la plus exacte vigilance, il t d'autre confident que lui-même, et ne laissoit irer aucun de ses projets. Il fit prendre les devans oureurs, à dessein d'arrêter les transfuges, et d'em- qu'ils ne portassent des nouvelles à l'annemi. il tenta, pour la dernière fois, d'engager tous ses dans l'idolâtrie. Plusieurs se laissèrent séduire caresses; mais, la plupart étant demeurés fermes, congédier ces fidèles chrétiens, de peur d'affoiblir mée.

nt passé l'Euphrate sur un pont de bateaux, avant *Amm. l.* 23,
s ennemis fussent avertis de sa marche, il vint à *c.* 2.
e de Batnes en Osroëne, de même nom que celle *Theod. l.* 3, *c.* 6, 21.
ie. On laissa sur la gauche Edesse : le christia- *Soz. l.* 6, *c.* 1.
y fleurissoit, c'étoit assez pour en éloigner Ju-

it arrivé à Carrhes, célèbre par la défaite de *Amm. l.* 23,
s, il s'y arrêta quelques jours. En cette ville étoit *c.* 3.
nple de la lune, adorée sous le nom de dieu *Theod. l.* 3, *c.* 21.

Soz. l. 6, c. 1. Zos. l. 4. Spart. in Caracallâ. Médailles.

Lunus. Ces peuples, par une idée bizarre, avoient ch: le sexe attribué partout ailleurs à cette divinité. avoit selon eux une malédiction attachée à ceux qui roient la lune comme déesse : ils vivoient, disoien dans un perpétuel esclavage, toujours asservis au prices de leurs femmes. L'empereur n'oublia pa visiter ce temple. On dit qu'après le sacrifice, s' enfermé seul avec Procope son parent, il lui remi manteau de pourpre, avec ordre de s'en revêtir, e prendre la qualité d'empereur, supposé qu'il pérît e la guerre de Perse. Théodoret, copié par d'autres teurs chrétiens, attribue en cette occasion à Julien action tout-à-fait horrible. Il rapporte qu'au sortir temple ce prince en fit fermer les portes, et que, ayant scellées de son sceau, il y plaça une garde de dats qui ne devoit être levée qu'à son retour; qu'ensu à la nouvelle de sa mort, lorsqu'on entra dans le ten on y trouva une femme suspendue par les cheveux bras étendus, le ventre ouvert, Julien ayant che dans ses entrailles des signes de sa victoire. Sozom d'ailleurs assez crédule, et contemporain de Théodo n'a pas adopté ce récit. On n'en trouve rien dans s Grégoire de Nazianze, qui, dans les reproches de cru qu'il lance avec tant de force contre Julien, n'auroi garde de passer sous silence un fait si atroce.

Amm. l. 23, c. 3. Lib. or. 12. Zos. l. 3. Soc. l. 6, c. 1. Chrysost. de sto. Babyl. et contra Jul. et gent.

La nuit du 18 au 19 de mars, Julien fut fort a par des songes fâcheux. A son réveil, ayant consult interprètes des songes qu'il menoit à sa suite, il j que le jour suivant alloit être signalé par quelque nement funeste. Le jour se passa sans accident; ma superstition trouva bientôt de quoi autoriser ses rêve On apprit quelque temps après que cette nuit-là m le feu avoit pris dans Rome au temple d'Apollon P tin, et que, sans un prompt secours, les oracles des sib auroient été la proie des flammes. Il y avoit deux gra routes pour aller en Perse : l'une à gauche par Ni



Adiabène, en traversant le Tigre; l'autre à droite par syrie, le long de l'Euphrate. On appeloit alors *Assyrie* partie méridionale de la Mésopotamie qui obéissoit Perses. Julien préféra cette dernière route. Pendant il disposoit tout pour son départ, on vint lui an-cer qu'un corps de cavalerie ennemie, ayant forcé passages, ravageoit les environs de Nisibe. L'alarme pandit dans le camp; mais on apprit bientôt que ce toit que des coureurs, et qu'ils s'étoient retirés avoir fait quelque pillage. Pour mettre le pays à ert de ces insultes, il détacha de son armée trente hommes sous le commandement de Procope et du e Sébastien. Ces généraux avoient ordre de veiller ûreté de la Mésopotamie, jusqu'à ce que l'empe-eût pénétré dans la Perse; de se réunir ensuite à e, et de venir avec ce prince par la Corduène, la ène et les frontières de la Médie, rejoindre Julien à du Tigre. Il écrivit en même temps au roi d'Ar-une lettre pleine de vanité, se relevant beaucoup ème, taxant Constance de lâcheté et d'impiété, ant Arsace; et comme il savoit que ce prince étoit n : *N'espérez pas*, lui disoit-il, *que votre dieu vous défendre, si vous négligez de m'obéir.* sur le point de partir, il monta sur un lieu elevé ouir du spectacle de son armée : c'étoit la plus t la plus nombreuse qu'aucun empereur eût con-contre les Perses. Elle étoit composée de soixante-mille hommes. Ayant remarqué parmi les bagages and nombre de chameaux chargés, il demanda ce portoient. On lui répondit que c'étoit des li-s et des vins de plusieurs sortes : *Arrêtez-les ici*, aussitôt, *je ne veux pas que ces sources de vo-suivent mon armée; un soldat ne doit boire que le u'il s'est procuré par son épée. Je ne suis moi-qu'un soldat, et je ne prétends pas être mieux que le dernier de mes troupes.*

On avoit préparé des étapes sur les deux ro
tenir les Perses dans l'incertitude. Ayant fait
marche du côté du Tigre, il tourna sur la d
après avoir passé une nuit sous des tentes,
s'étoit fait amener son cheval, qu'on nomm
bylonien, cet animal, frappé d'une douleur
s'abattit tout à coup, et, se roulant à terre
harnois en pièces. Julien s'écria avec joie : *C'*
lone qui tombe dépouillée de tous ses orne
officiers applaudissent : on fait des sacrifices
firmer ce bon présage; et l'on arrive sur l
château de Davane, où une rivière, nomme
prenoit sa source pour s'aller jeter dans l'Eu
27 de mars l'armée entra dans Callinique,
et commerçante. Julien y pratiqua les même
nies qui étoient en usage à Rome ce jour-là
neur de Cybèle. Le lendemain on campa sur
de l'Euphrate, qui devient fort large en cet e
l'abondance des eaux qui s'y rendent. Ce
plusieurs princes sarrasins vinrent lui rendre h
comme au maître du monde et à leur souv
offrant une couronne d'or. Pendant que l'emp
donnoit audience, on vit passer en pompeux
à la vue du camp, la flotte commandée par
Constantien et par le comte Lucilien. Toute
du fleuve étoit couverte de mille bâtimens
vivres, d'armes et de machines; sans compter
vaisseaux armés en guerre, et autant de grosse
propres à établir des ponts pour le passage de

Amm. l. 23, *c.* 5. *Zos. l.* 3.

L'empereur, après avoir reçu les troupes
sins, qui pouvoient être d'un grand secour
courses et pour les surprises, entra dans C
commencement d'avril. C'étoit la dernière
Romains de ce côté-là. Elle étoit forte et b
située au confluent de l'Aboras et de l'Euph
clétien l'avoit fortifiée avec soin, pour servir

[redacted]

l à la Syrie contre les incursions des Perses. Tandis Julien faisoit passer l'Aboras à ses troupes sur un l de bateaux, il reçut une lettre de Salluste, préfet Gaules, qui le supplioit de suspendre son expédi- jusqu'à ce qu'on eût obtenu des marques plus cer- s de la faveur des dieux. Julien, qui s'en croyoit é, ayant passé le fleuve après son armée, fit rompre nt pour ôter aux déserteurs toute espérance de re- . Il rassembla ses bataillons et ses escadrons, qu'il ger en cercle autour de lui. Alors, élevé sur un al de gazon, environné des principaux officiers, ntrant sur son visage l'assurance de la victoire, il arla en ces termes :

braves soldats, vous n'êtes pas les premiers Ro- ns qui soyez entrés dans la Perse. Pour ne pas onter jusqu'aux exploits de Lucullus, de Pompée, Ventidius, plusieurs de mes prédécesseurs m'ont enu dans cette glorieuse carrière. Trajan, Vérus, re, sont revenus de ces contrées victorieux et nphans; et le dernier des Gordiens, dont le mo- ent va bientôt se montrer à nos yeux, ayant cu le roi de Perse auprès de Résène, auroit rap- é les mêmes lauriers sur les terres de l'empire, si mains perfides ne lui eussent arraché la vie au même de ces trophées. Les héros dont je parle rent conduits dans ces lieux que par le désir de oire. Mais nous, des motifs plus pressans nous pellent : nos villes ruinées, tant de nos soldats acrés, dont les ombres sont errantes autour de , implorent notre vengeance. L'empire nous tre sa frontière dévastée ; il s'attend que nous irons ses plaies, que nous éloignerons le fer et le auxquels il est exposé depuis plus d'un siècle. s avons à nous plaindre de nos pères; laissons à e postérité de quoi nous vanter. Protégé par rnel, vous me verrez partout à votre tête vous

« commander, vous couvrir de mon corps et d
« armes, combattre avec vous. Tout me fait esp
« victoire ; mais la fortune disposera de ma vie :
« me l'enlève au milieu des combats, quel ho
« pour moi de m'être dévoué à la patrie comm
« Mucius, les Curtius ; comme la famille des D
« qui se transmirent avec la vie la gloire de m
« pour Rome ! Nos ancêtres s'obstinèrent penda
« siècles entiers à soumettre les puissances ennem
« l'empire. Fidènes, Veïes, Falérics, furent riva
« Rome dans son enfance : Carthage et Numanc
« tèrent contre elle dans sa vigueur : ces états ne
« sistent plus : nous avons peine à croire, sur la
« nos annales, qu'ils aient jamais osé nous di
« l'empire. Il reste une nation opiniâtre, dont les
« sont encore teintes du sang de nos frères ; c'est à
« à la détruire. Achevons l'ouvrage de nos aïeux.
« pour réussir dans ce noble projet, il n'y faut ch
« que la gloire. L'amour du pillage fut souvent p
« soldat romain un piége dangereux : que chac
« vous marche en bon ordre sous ses enseign
« quelqu'un s'écarte, s'il s'arrête, qu'on lui cou
« jarrets et qu'on le laisse sur la place. Je ne
« que les surprises d'un ennemi qui n'a de for
« dans ses ruses. Maintenant je veux être obéi :
« le succès, quand nous n'aurons plus à répondr
« nous-mêmes, peu jaloux du privilége des p
« qui mettent leur volonté à la place de la raison
« la justice, je vous permettrai à tous de me dem
« compte de toutes mes démarches ; et je serai
« vous satisfaire. Elevez votre courage : partage
« espérances, je partagerai tous vos travaux, to
« périls. La justice de notre cause est un garant
« victoire. » Ce discours embrasa le cœur des s
Les divers sentimens de Julien paroissoient pé
dans leur âme et se peindre sur leur visage. Dè

eut cessé de parler, ils élèvent leurs boucliers au-dessus de leurs têtes; ils s'écrient qu'ils ne connoissent point de périls, point de travaux sous un capitaine qui en prend sur lui-même plus qu'il n'en laisse à ses soldats. Les Gaulois signaloient leur ardeur au-dessus de tous les autres : ils se souvenoient, ils racontoient avec transport qu'ils l'avoient vu courir entre leurs rangs, se jeter au plus fort de la mêlée; qu'ils avoient vu les nations barbares, ou tomber sous ses coups, ou se prosterner à ses pieds. Julien, pour mieux assurer l'effet de ses paroles, fit distribuer à chaque soldat cent trente pièces d'argent.

Le fleuve Aboras faisoit la séparation des terres de l'empire d'avec le pays ennemi. On passa la nuit sur ses bords, et dès le point du jour on sonna la marche. La lumière, qui croissoit peu à peu, découvrit aux regards de l'armée les vastes plaines de l'Assyrie; l'empressement et la joie brilloient dans tous les yeux. Julien, le premier à cheval, courant de rang en rang, inspiroit aux soldats une nouvelle confiance. Il fit toutes les dispositions qu'on pouvoit attendre d'un général expérimenté pour la sûreté de la marche dans un pays inconnu. Il envoya devant quinze cents coureurs pour battre l'estrade. L'armée marchoit sur trois colonnes. Celle du centre étoit composée de la meilleure infanterie, à la tête de laquelle étoit Julien. A la droite, le reste des légions côtoyoit le fleuve sous les ordres de Névitte; à gauche, la cavalerie, commandée par Arinthée et par Hormisdas, traversoit la plaine et couvroit l'infanterie. L'arrière-garde avoit pour chefs Dagalaïphe et Victor. Secondin, duc d'Osrhoëne, fermoit la marche. Les bagages étoient à couvert entre les deux ailes et le corps de bataille. Pour grossir le nombre des troupes aux yeux des coureurs ennemis, on fit marcher les différens corps à grands intervalles, en sorte qu'il y avoit trois lieues entre la queue et la tête de l'armée. La flotte avoit ordre de mesurer ses mouve-

Amm. l. 24, c. 1. Zos. l. 3.

mens avec tant de justesse, que, malgré les fréqu
tours du fleuve, elle bordât toujours les troupes d
sans rester en arrière, ni les devancer.

Amm. l. 23, c. 5. Zos. l. 3. Le premier pas que fit l'armée lui présenta u
capable d'alarmer les superstitieux, et d'éveiller
gence de ceux qui étoient chargés du soin des
tances. C'étoit le corps d'un commissaire des vivr
le préfet Salluste avoit fait pendre, parce q
promis de faire venir au camp, un jour marqu
taines provisions, il avoit manqué de parole. U
dent involontaire avoit occasionné ce délai, et le
arrivèrent le lendemain de l'exécution. On pass
du château de Zaïthe, mot qui, dans la langue c
signifioit *olivier*. Entre ce lieu et la ville de Du
aperçut de loin le tombeau de Gordien, qui ét
élevé. Julien y alla rendre ses hommages à ce p
qu'on avoit placé au rang des dieux. Comme il
nuoit sa route, une troupe de soldats vint lui pr
un lion monstrueux qui étoit venu les attaquer, e
avoient tué. Il s'éleva à ce sujet une vive conte
entre les aruspices toscans et les philosophes qui
pagnoient le prince. Les premiers, qui s'étoient t
opposés, mais en vain, à l'expédition de Perse,
doient prouver par leurs livres que c'étoit un
malheureux. Les philosophes tournoient en rid
les aruspices et leurs livres. La querelle se renou
lendemain à l'occasion d'un soldat qui fut tué d'u
de foudre, avec deux chevaux qu'il ramenoit du
Les deux partis allégnoient des raisons égaleme
mériques, les uns pour intimider, les autres pou
quilliser le prince. Julien ne balança pas à regar
deux événemens comme d'heureux présages.

Amm. l. 24, c. 1. Lib. or. 12. Zos. l. 3. Cellar. l. 3, c. 15, art. 13. Deux jours après le passage de l'Aboras, on
Dure, bâtie autrefois par les Macédoniens sur l
de l'Euphrate. Il n'en restoit plus que les ruines
trouva une si grande quantité de cerfs, que ce

tua suffirent pour nourrir toute l'armée. Après quatre jours de marche, on arriva vers le commencement de la nuit à une bourgade nommée Phatuses. Vis-à-vis s'élevoit, dans une île de l'Euphrate, la forteresse d'Anatha, fort grande et fort peuplée. Julien fit embarquer mille soldats sous la conduite de Lucilien, qui à la faveur de la nuit approcha de l'île sans être aperçu, et plaça ses vaisseaux dans tous les endroits où la descente étoit praticable. Au point du jour, un habitant, qui étoit allé puiser de l'eau, ayant donné l'alarme, tous les autres montèrent sur le mur. Ils furent fort étonnés de voir les bords du fleuve couverts de troupes, et Julien lui-même qui venoit à eux avec deux vaisseaux, suivis d'un grand nombre de barques chargées de machines propres à battre les murailles. Comme le siége pouvoit être long et meurtrier, Julien leur fit dire qu'ils n'avoient rien à craindre s'ils se rendoient, rien à espérer s'ils faisoient résistance. Ils demandèrent à parler à Hormisdas, qui par ses promesses et ses sermens les détermina à ouvrir leurs portes. Ils sortirent à la suite d'un taureau couronné de fleurs; c'étoit un symbole de paix. L'empereur les reçut avec bonté, leur permit d'emporter tous leurs effets, et leur donna une escorte pour les conduire à Chalcis en Syrie. Parmi eux se trouvoit un soldat romain âgé de près de cent ans, que Galère avoit, soixante-six ans auparavant, laissé malade dans ces contrées. C'étoit lui qui avoit engagé les habitans à écouter Hormisdas. Courbé de vieillesse et environné d'un grand nombre d'enfans, qu'il avoit eus de plusieurs femmes à la fois, selon l'usage du pays, il partoit en pleurant de joie, et prenant les habitans à témoin qu'il avoit toujours prédit qu'il mourroit sur les terres de l'empire. On mit le feu à la place: Pusée, qui en étoit gouverneur pour Sapor, fut honoré du titre de tribun; il mérita par sa fidélité la confiance de l'empereur, et devint dans la suite commandant des

troupes en Egypte. Pendant que Julien étoit occ
ce lieu, les Sarrasins lui amenèrent quelques co
ennemis; il les récompensa, et les renvoya pour
nuer de battre la campagne.

Amm. l. 24, c. 21. Lib. or. 12. Le lendemain il s'éleva une horrible tempê
vent impétueux renversoit les hommes, abatt
tentes. En même temps le fleuve, grossi par les
que la chaleur du printemps faisoit fondre sur le
tagnes d'Arménie, submergea plusieurs barques cl
de blé, et pénétra par toutes les écluses pratiq
long de ses bords, soit pour arroser les terres, so
inonder le pays. On eut lieu de douter si ce fut u
de la violence des eaux ou de la malice des ha
L'armée se mit en marche pour échapper à ce
Les canaux dont ce terrain est coupé étant re
formoient une infinité d'îles. Les soldats passoie
nage, ou jetoient des ponts; d'autres se hasard
traverser à pied, ayant de l'eau jusqu'au cou; pl
périrent dans ces fosses profondes. Tout étoit d
affreux désordre; il falloit s'entr'aider, et sauv
fois sa personne, ses armes, ses provisions et les l
somme. Quelques-uns défiloient sur la crête de
du fleuve par un sentier étroit et glissant, où i
roient risque de se précipiter à tous momens d
eaux. Ce qu'il y avoit de plus remarquable, c'est
milieu de tant de fatigues et de périls, pas un ne pl
son sort, pas un ne murmuroit contre l'empereur
ne cherchoit-il pas à se soulager lui-même aux
de ses soldats; il ne prenoit sur eux d'autre avant
de leur donner l'exemple; ils le voyoient à le
couvert de boue et de fange, fendre les eaux, et
les secours qui ne pouvoient être communiqués à

Après avoir traversé une grande étendue de
inondé, on se trouva enfin dans une plaine fe
fruits, en vignes, en palmiers, et peuplée de bo
de villages. C'étoit le plus beau canton de l'Assy

[redacted]

ns s'étoient retirés au-delà du fleuve; on les aper- sur les hauteurs, d'où ils regardoient le pillage s campagnes. Julien, escorté d'un corps de cava- légère, tantôt à la tête, tantôt à la queue de son , prenoit les précautions nécessaires dans un pays m. Il faisoit fouiller jusqu'aux moindres buis- il visitoit tous les vallons; il empêchoit les soldats arter trop loin, les contenant par une douce per- n plutôt que par les menaces. L'exemple d'un sol- i, étant pris de vin, se hasarda à passer l'Eu- , et qui fut égorgé par les ennemis sur l'autre la vue de l'armée, servit à rendre ses camarades obres et plus circonspects. Julien leur permit ver ce qui étoit propre à leur subsistance, et fit le reste avec les habitations. L'armée se nourris- ec plaisir des fruits de sa conquête; elle jouissoit ondance, sans toucher aux provisions qu'elle avoit rve sur le fleuve.

arriva vis-à-vis du fort de Thilutha, situé dans e escarpée, et tellement bordée d'une muraille, ie restoit pas au-dehors de quoi asseoir le pied. ne paroissant impraticable, on somma les habi- e se rendre. Ils répondirent qu'il n'en étoit pas temps, qu'ils suivroient le sort de la Perse, et uand les Romains seroient maîtres de l'intérieur ys, ils se soumettroient aux vainqueurs, comme essoire de la conquête. Julien se contenta de cette sse, parce qu'il étoit persuadé que de s'arrêter servir ses ennemis, et que le temps si précieux, t dans la guerre, ne devoit s'employer que pour r un succès de pareille valeur. Les habitans virent la flotte au pied de leurs murailles sans faire au- te d'hostilité. On reçut la même réponse devant teresse d'Achaïacala, dont la situation étoit sem- . Le jour suivant on brûla plusieurs châteaux dé- t mal fortifiés. Après une marche de huit ou neuf

Amm. l. 24, c. 2. Lib. or. 12. Zos. l. 3.

lieues faite en deux jours, on vint à un lieu nomm Baraxmalcha. On y passa une rivière, à sept milles d laquelle étoit située, sur la rive droite de l'Euphrate, l ville de Diacire. Les habitans n'y avoient laissé qu quelques femmes et de grands magasins de blé et de se Les soldats de la flotte passèrent impitoyablement l femmes au fil de l'épée, pillèrent les magasins, et r duisirent la ville en cendres. Sur l'autre bord, l'arm ayant traversé une source de bitume, et laissé sur l gauche deux bourgades nommées Sitha et Mégia, ent dans Ozogardane, qu'elle trouva abandonnée. On voyoit encore le tribunal de Trajan; il étoit fort éle et construit de pierres. Cette ville fut pillée et brûlé L'armée se reposa deux jours en ce lieu. Pendant cet in tervalle l'empereur, étonné de n'avoir encore rencontr aucune troupe ennemie, envoya aux nouvelles Hormis das, qui connoissoit le pays. Ce prince pensa être sur pris à la fin de la seconde nuit par le généralissime de troupes de Perse, qu'on appeloit *le suréna*. Celui-c s'étoit mis en campagne avec un fameux partisan nomm Podosacès, chef des Sarrasins Assanites, qui s'étoit rend redoutable par les courses qu'il faisoit depuis long-temp sur les terres de l'empire. Hormisdas et sa troupe marchant sans défiance, alloient tomber dans une em buscade, s'ils n'eussent été arrêtés par un fossé profond rempli des eaux de l'Euphrate. Au point du jour l'écl des casques et des cuirasses leur ayant fait découvri l'ennemi, ils tournèrent le fossé; et, couverts de leu boucliers, ils fondirent sur lui avec tant de furie, q les Perses, sans avoir eu le temps de décocher leurs fl ches, prirent la fuite, laissant plusieurs des leurs sur l place. L'armée, encouragée par ce premier avantag s'avança jusqu'à une bourgade nommée Macépracta, o l'on voyoit les ruines d'une ancienne muraille que Sé miramis avoit conduite d'un fleuve à l'autre, afin d couvrir la Babylonie. En ce même endroit commen

[redacted]

roient les canaux tirés de l'Euphrate au Tigre pour arroser le terrain et pour joindre les deux fleuves. A la tête du premier canal s'élevoit une tour qui servoit de phare. Le terrain marécageux et la profondeur de l'eau rendoient déjà le passage difficile; mais il devenoit tout-à-fait impossible en présence des ennemis, qui, postés sur l'autre bord, se préparoient à le disputer. Les Romains commençoient à perdre courage, lorsque Julien, fécond en ressources et très-instruit de toutes les pratiques de la guerre, résolut de faire attaquer les Perses par-derrière. Il pouvoit employer à cette diversion les quinze cents batteurs d'estrade, qui, devançant toujours l'armée, avoient déjà passé le canal avant qu'elle y fût arrivée. Mais il étoit question de leur faire parvenir l'ordre. Julien, ayant attendu la nuit, détacha pour cet effet le général Victor avec une troupe de cavalerie légère. Celui-ci alla passer loin des ennemis, et, s'étant joint aux coureurs, il rabattit avec eux sur les Perses, qui ne l'attendoient pas: une partie fut taillée en pièces, et le reste prit la fuite. Julien fit défiler son infanterie sur plusieurs ponts, tandis que les cavaliers, ayant choisi les endroits où les eaux étoient moins rapides, passèrent sur leurs chevaux à la nage.

Cet heureux succès rendit le chemin libre jusqu'à Pirisabore, la plus grande ville de ce pays après Ctésiphon, bâtie dans une péninsule formée par l'Euphrate et par un large canal tiré du fleuve pour l'usage des habitans. Elle étoit ceinte d'une double muraille flanquée de tours, défendue du côté de l'occident et du midi par le fleuve et par des rochers, à l'orient par un fossé profond et par une forte palissade, au septentrion par le canal. Les tours étoient construites de brique et de bitume jusqu'à la moitié de leur hauteur, le reste n'étoit que de brique et de plâtre. A l'angle formé par le canal s'élevoit une forte citadelle sur une éminence escarpée, qui s'arrondissoit jusqu'au fleuve, où le ter- *Amm. l. 2[illegible] c. 4, et l. 2[illegible] c. 2. Lib. or. 1[illegible] Zos. l. 3.*

rain, coupé à pic, ne présentoit que des pointes de r
chers. On montoit de la ville à la citadelle par un se
tier rude et difficile. L'empereur, ayant reconnu la for
de la place, mit inutilement en usage les promesses
les menaces. Il fallut en venir aux attaques. Son armé
rangée sur trois lignes, passa le premier jour à lancer d
pierres et des traits. Les assiégés, pleins de force et
courage, paroissoient disposés à faire une longue rési
tance. Ils tendirent sur leurs murs de grands rideaux
poil de chèvre, lâches et flottans, pour amortir la vi
lence des coups. Leurs soldats étoient couverts de lam
d'acier qui, s'ajustant à la forme et se prêtant au mo
vement de leurs membres depuis la tête jusqu'aux pie
les faisaient paroître des statues d'acier. Leurs bo
cliers en losange, à la manière des Perses, n'étoient q
d'osier revêtu de cuir, mais tissu si fortement, qu'
étoient à l'épreuve des traits. Ils demandèrent plusieu
fois à parler au prince Hormisdas ; ce ne fut que po
l'accabler d'injures, le traitant de perfide, de déserteu
de traître. Le premier jour s'étant passé en pourparle
inutiles, Julien fit pendant la nuit combler le fossé, a
racher la palissade et avancer ses machines. Au poi
du jour, un bélier avoit déjà percé une des tours, et l
habitans, qui n'étoient pas trois mille hommes (car l
autres s'étoient sauvés par le fleuve avant le siége), n'e
pérant pas pouvoir défendre une si vaste étendue, aba
donnèrent la double enceinte et se retirèrent dans la ci
tadelle. Aussitôt l'armée s'étant emparée de la vill
abattit les murs, brûla les maisons, établit ses batte
ries sur les ruines. On attaquoit, on défendoit av
une ardeur égale. Les assiégés, courbant avec effort leu
grands arcs, en faisoient partir des flèches armées d'u
long fer, qui portoient des coups mortels au travers d
boucliers et des cuirasses. Le combat continua sans relâ
che et sans aucun avantage depuis le matin jusqu'a
soir. Il recommençoit le troisième jour avec la mêm

[redacted]

reur, lorsque Julien, rival d'Alexandre, et accoutumé comme ce héros à prodiguer sa vie, prenant avec lui les plus déterminés de ses soldats, court, à l'abri de son bouclier, jusqu'à la porte du château revêtue de plaques de fer fort épaisses; et, au travers d'une grêle de pierres, de traits, de javelots, couvert de sueur et de poussière, fait battre la porte à coups de pics et de pieux; il crie, il anime sa troupe, il frappe lui-même, et ne se retire qu'au moment qu'il se voit près d'être enseveli sous les masses énormes qu'on fait tomber du haut des murs. Alors, sans avoir reçu aucune atteinte, mais plein de dépit, il se retire avec ses gens, dont quelques-uns étoient seulement légèrement blessés. La situation du lieu ne permettant pas de faire jouer les béliers ni d'élever des terrasses, l'empereur fit dresser en diligence une de ces machines qu'on appeloit *Hélépoles*. L'art n'avoit encore rien imaginé de plus terrible pour le siége des villes. C'étoit une ancienne invention de Démétrius le Macédonien, qui s'en étoit servi pour forcer plusieurs places; ce qui lui avoit fait donner le surnom de *Poliorcète*, c'est-à-dire, *le preneur de villes*. On construisit avec de grosses poutres une tour carrée, divisée en plusieurs étages, dont la hauteur surpassoit celle des murailles de la place, et qui s'élevoit en diminuant de largeur. On la couvrit de peaux de bœufs nouvellement écorchés, ou d'osier vert enduit de boue, afin qu'elle fût à l'épreuve du feu. La face étoit garnie de pointes de fer à trois branches, propres à percer et à briser tout ce qu'elles rencontroient. Des soldats placés au-dessous la faisoient avancer sur des roues à force de bras; d'autres la tiroient avec des cordes; et tandis qu'on mettoit en branle les béliers suspendus aux divers étages, tandis qu'il partoit de toutes les ouvertures des pierres et des javelots lancés à la main et par des machines, la tour, venant heurter avec violence les parties les plus foibles de la muraille, ne manquoit guère d'y

ouvrir une large brèche. A la vue de ce formidable appareil, les assiégés, saisis d'effroi et désespérant de vaincre l'opiniâtreté des Romains, cessent de combattre; ils tendent les bras en posture de supplians; ils demandent la permission de conférer avec Hormisdas. Les Romains, de leur côté, suspendent les attaques. On descend du haut du mur, par le moyen d'une corde, le commandant de la place, nommé Mamersidès. Il obtient de l'empereur que les habitans sortiront sans qu'il leur soit fait aucun mal; qu'on leur laissera à chacun un habit et une somme d'argent marquée; et que Julien, quelque traité qu'il fasse dans la suite, ne les livrera jamais aux Perses: ils savoient que, s'ils retomboient entre les mains de ces maîtres cruels, ils ne pourroient éviter d'être écorchés vifs comme des traîtres. Dès que le commandant fut retourné dans la ville, les habitans ouvrirent les portes; ils défilèrent à travers l'armée romaine, louant hautement la valeur et la clémence également héroïques de l'empereur. On trouva dans la place quantité de blé, d'armes, de machines, et de meubles de toute espèce. Le blé fut transporté sur la flotte; on en distribua une partie aux soldats. On leur abandonna les armes qui pouvoient être à leur usage. Le reste fut jeté dans le fleuve, ou consumé par les flammes avec la place.

Amm. l. 24, c. 3, et ibi Vales. Lib. or. 12. Zos. l. 3.

Le jour suivant, pendant que l'empereur prenoit un repas léger à son ordinaire, on vint lui annoncer que le suréna avoit surpris trois compagnies de coureurs, qu'il en avoit taillé en pièces une partie, et qu'ayant tué un tribun, il avoit enlevé un dragon : c'étoit une enseigne qui portoit la figure de cet animal. Il part sur-le-champ, suivi seulement de trois de ses gardes; et, ralliant les fuyards qui regagnoient le camp à toute bride, il retourne à leur tête sur le vainqueur, arrache le dragon des mains des ennemis, les terrasse ou les met en fuite. Alors, s'arrêtant sur la place même, presque seul

au milieu de cent cavaliers qu'il alloit punir; mais sûr d'être obéi, il commence par les deux tribuns qui s'étoient laissé battre : il les dégrade du service en leur ôtant la ceinture militaire; et, suivant la sévérité de l'ancienne discipline, il fait décimer les cavaliers et trancher la tête à dix d'entre eux. Il ramène les autres au camp, ayant presqu'en un même instant appris, vengé et puni la défaite de sa troupe.

Etant ensuite monté sur un tribunal, il loua ses soldats de la valeur qu'ils avoient montrée au siége de Pirisabore; il les exhorta à conserver une réputation capable d'abréger leurs travaux, et leur promit cent pièces d'argent par tête. Comme il s'aperçut qu'une si modique récompense n'excitoit que des murmures, prenant un air majestueux et sévère, et montrant de la main le pays qu'il avoit devant lui : « Voilà (dit-il) le domaine des « Perses; vous y trouverez des richesses, si vous savez « combattre et m'obéir. L'empire fut opulent autrefois; « il s'est appauvri par l'avarice des ministres qui ont « partagé les trésors de leurs maîtres avec les barbares « dont ils achetoient la paix. Les fonds publics sont « dissipés, les villes épuisées, les provinces désolées. « Quelque noble que je sois, je suis le seul de ma maison; « je n'ai de ressource que dans le cœur. Un empereur « qui ne connoît de trésors que ceux de l'âme sait « soutenir l'honneur d'une vertueuse indigence. Les Fa- « brices, qui firent triompher Rome des plus redoutables « ennemis, n'étoient riches que de gloire. Cette gloire « vous viendra avec la fortune, si vous suivez sans crainte « et sans murmure les ordres de la Providence et ceux « d'un général qui partage avec elle le soin de vos jours. « Mais si vous refusez d'obéir, si vous reprenez cet esprit « de désordre et de mutinerie qui a déshonoré et affoibli « l'empire, retirez-vous, abandonnez mes drapeaux : « seul je saurai mourir au bout de ma glorieuse car- « rière, méprisant la vie, qu'une fièvre me raviroit un

« jour ; sinon, je quitterai la pourpre. De la ma
« dont j'ai vécu empereur, je pourrai, sans déch
« sans rougir, vivre particulier. J'aurai du moins l'
« neur de laisser à la tête des troupes romaines des g
« raux pleins de valeur et instruits de toutes les p
« de la guerre. » A ces paroles, les soldats, touc
attendris, lui promettent une soumission et un dé
ment sans réserve : ils élèvent jusqu'au ciel sa gra
d'âme, cette autorité plus attachée à sa personnne
son diadème. Ils font retentir leurs armes : c'étoi
ce langage que s'expliquoit l'approbation militaire. l
plis de confiance, ils se retirent sous leurs tent
prennent leur nourriture, discourant ensemble de
espérances, qui les occupent jusque dans le som
Julien ne cessoit d'entretenir cette chaleur : c'étoit l
de tous ses discours. Vouloit-il affirmer quelque c
au lieu d'employer les sermens ordinaires, il d
comme avoit dit Trajan autrefois : *Puissé-je aussi subjuguer la Perse ! puissé-je aussi certainement a la tranquillité de l'empire !*

Pendant que l'armée reposoit sous ses tentes, J toujours en haleine, envoyoit des troupes légères enlever les habitans que la terreur avoit dispersé les campagnes voisines. On en trouvoit un grand no cachés dans des retraites souterraines. On emmen enfans avec leurs mères ; et bientôt le nombre de sonniers surpassa celui des vainqueurs. Dans une de quatorze mille pas, le long du fleuve, on rencont château et une ville nommée Phissénie, dont les railles étoient baignées par un canal profond. J ne jugeant pas à propos de s'y arrêter, trouva a un terrain que les Perses avoient inondé à dess lui rendre le passage impraticable. Il campa en c droit et assembla le conseil. Les avis étoient par plusieurs officiers proposoient une autre route, longue à la vérité, mais où l'on ne trouvoit point

c'est là ce que je crains, repartit Julien ; *je ne vois ici*
de la fatigue ; là je vois notre perte. Lequel des deux
-il mieux d'avoir la peine de traverser des eaux, ou
n'en pas trouver et mourir de soif? Souvenez-vous
Crassus et d'Antoine. Tous revinrent à son avis. En
temps il ordonna de préparer des outres, de ras-
bler des bateaux de cuir dont les habitans faisoient
usage sur les canaux; et comme tout ce terrain
planté de palmiers, il alla lui-même, à la tête d'une
pe de soldats et de charpentiers, abattre des arbres
ire des planches. Il passa cette nuit, le jour suivant,
nuit d'après, à établir des ponts, à combler des
profondes, à raffermir le sol des marais en y jetant
terre. Au commencement du second jour il fit défiler
rmée sur les ponts, qu'il falloit démonter et dresser
cesse avec un travail incroyable. Marchant lui-même
ravers des eaux, il accéléroit les ouvrages, et main-
it partout le bon ordre. Après une si pénible jour-
on se reposa dans une ville nommée Bithra, où
trouva un palais d'une si vaste étendue, que l'em-
ur y logea toute son armée. Cette ville étoit habitée
des Juifs, qui s'étoient établis en grand nombre
ces contrées : ils l'avoient abandonnée ; et les sol-
, en partant, y mirent le feu. Au sortir de l'inon-
ion, se présenta une plaine charmante, couverte
bres fruitiers de toute espèce, et surtout de palmiers,
t les plants, formant de grandes forêts, s'étendoient
là jusqu'au golfe Persique. Les vignes qui croissoient
pied de ces arbres féconds se mariant avec eux, les
ats cueilloient à la fois les dattes et les raisins sus-
dus aux mêmes branches; et l'on n'avoit à craindre
l'abondance dans un lieu où l'on avoit appréhendé
trouver la disette. L'armée passa la nuit dans cette
ieuse campagne. Elle essuya le jour suivant quel-
s décharges de traits d'un parti ennemi qui fut
itôt dissipé. Il fallut encore traverser un grand

nombre de ruisseaux : c'étoient autant de saignées l'Euphrate. Enfin on arriva à la vue d'une grande v nommée Maogamalque.

Amm. l. 24, *c.* 4. *Lib. or.* 12. *Zos. l.* 3.

Le premier soin de Julien fut de se camper ava gensement, pour n'être pas exposé aux insultes de la ca lerie des Perses, très-redoutable en plaine campagn alla ensuite lui-même à pied, avec une petite troupe d fanterie légère, reconnoître les dehors de la place. T le terrain étoit coupé de canaux, au milieu desque ville s'élevoit sur un tertre, qui sembloit être une L'accès en étoit défendu par des rochers fort hauts, d la coupe irrégulière formoit un labyrinthe tortu Elle avoit, ainsi que Pirisabore, deux enceintes fer chacune d'une muraille de briques cimentées de bitu Le mur extérieur, fort large et fort élevé, à l'épreuve machines, étoit bordé d'un fossé profond, et flanq seize grosses tours de même construction que les mur Une citadelle assise sur le roc occupoit le centre d ville ; au-dehors une forêt de roseaux, qui s'étendoit puis les canaux jusqu'au bord du fossé, donnoit aux bitans la facilité d'aller puiser de l'eau sans être ap Cette ville, très-peuplée par elle-même, se trouvoit remplie d'une multitude d'habitans des châteaux voi qui s'y étoient retirés comme dans une place de sû

La hardiesse de Julien pensa lui coûter la vie. soldats perses étant sortis de la ville par une port tournée, se glissèrent au travers des roseaux, et vi fondre sur sa troupe. Deux d'entre eux ayant rec l'empereur, coururent à lui le sabre à la main. couvrit de son bouclier, et tua l'un, tandis que l'e massacroit l'autre. Le reste s'étant sauvé par une pre fuite, l'empereur revint au camp, où il fut reçu beaucoup de joie. L'armée ne respiroit que venge et Julien crut ne pouvoir sans péril laisser derrièr une place si considérable. Ayant jeté des ponts su canaux, il fit passer ses troupes, et choisit un lieu

[redacted]

ıode pour y asseoir son camp, qu'il fortifia d'une ıalissade.

ége ou plutôt cette attaque ne dura que trois nais ce court intervalle présente un spectacle si si rempli d'événemens, qu'on y trouveroit de ırquer chaque journée d'un long siége entrepris nu par des combattans moins actifs. Tout étoit rement dans la ville, au pied des murailles, sur in des environs, sur les canaux. On avoit en- chevaux et les autres bêtes de somme de l'armée ıx environs dans des bois de palmiers. Le suréna ur les enlever; mais Julien, qui connoissoit les es ennemis comme les siennes propres, avoit si oportionné l'escorte, qu'elle se trouva en état de ıdre. Tandis que l'infanterie attaquoit la place, erie, divisée en plusieurs pelotons, battoit toute ıe; elle enlevoit les grains et les troupeaux, elle soit le reste de l'armée aux dépens des ennemis, ommoit ou faisoit prisonniers les fuyards disper- ı la campagne. C'étoit les habitans des deux villes s, dont les uns se sauvoient vers Ctésiphon, les s'alloient cacher dans des bois de palmiers; un nombre gagnoient les marais, et, se jetant dans des légers, faits d'un seul arbre, ils échappoient à la ie. Pour les atteindre, les soldats se servoient de ı de cuir que Julien avoit rassemblés; et quand ils ent à la portée des traits, des pierres et des feux leur lançoit du haut des murailles, ils renver- ur leurs têtes ces nacelles, qui leur tenoient alors toit et de défense.

née, rangée sur trois lignes, environnoit les La garnison, nombreuse et composée de troupes , étoit déterminée à s'ensevelir sous les ruines que de se rendre, et les habitans ne montroient ins de résolution. Plusieurs aventuriers se hasar- jusqu'au bord du fossé, d'où ils défioient les Ro-

mains de leur donner bataille en rase campagne
d'ardeur et de rage, ils n'obéissoient qu'avec pe
ordres du commandant qui les rappeloit. Cepen
Romains, moins fanfarons, mais plus actifs,
geoient entre eux les travaux; on élevoit des te
on combloit les fossés, on dressoit des batter
creusoit de profonds souterrains. Névitte et Dag
commandoient les travailleurs : Julien se charg
conduite des attaques. Tout étoit prêt, et l'arn
mandoit le signal, lorsque Victor, envoyé pour
noître le pays, vint rapporter que le chemin éto
et ouvert jusqu'à Ctésiphon, qui n'étoit éloigné
quatre lieues. Cette nouvelle augmenta l'empre
des troupes. Les trompettes sonnent de part et
Les Romains, couverts de leurs boucliers, s'a
avec un bruit confus et menaçant. Les Perses,
de fer, se montrent sur la muraille. D'abord ce
de leur part que des huées, des insultes, des ra
Mais quand ils voient jouer les machines et les as
au pied de leurs murs, à couvert de leurs ma
battre la muraille à coups de béliers et travail
sape, alors ils font pleuvoir sur eux de gros q
de pierres, des javelots, des feux, des torrens de
enflammé : on redouble les efforts à plusieurs
Enfin, vers l'heure de midi, l'excessive chal
croissoit de plus en plus, obligea les Romains, é
couverts de sueur, de passer le reste du jour so
tentes. L'attaque recommença le lendemain a
pareille fureur, et se termina avec aussi peu de
Un accident rapporté par Ammien Marcellin fa
noître quelle étoit la force de l'artillerie de ce te
Un ingénieur se tenoit derrière une des pièces en
à foudroyer la ville, et qu'on appeloit *scorpi*
soldat qui la servoit n'ayant pas bien placé l
dans la cuiller d'où elle devoit partir, cette pi
moment de la détente, rejaillit contre un des n

[redacted]

ieurs de la machine, et revint frapper l'ingénieur
ant de violence, que son corps fut mis en pièces
qu'on pût retrouver ni reconnoître aucun de ses
bres. Le troisième jour Julien s'exposoit lui-même
les endroits les plus hasardeux, animant les soldats,
ignant que la longueur de ce siége ne lui fît man-
des entreprises plus importantes. Mécontent des
lleurs, qui creusoient le souterrain, il les fit retirer
honte et remplacer par les cohortes renommées.
une rude attaque et une égale résistance, l'achar-
nt des deux partis se ralentissoit; on étoit prêt à
rer, lorsqu'un dernier coup de bélier donné au
l fit écrouler la plus haute tour, qui entraîna dans
te un large pan de muraille. A cette vue l'ardeur
ume; on saute des deux côtés sur la brèche; les
partis se disputent le terrain par mille actions de
; le dépit et la rage transportent les assiégeans;
il prête aux assiégés des forces surnaturelles. Enfin
che étant inondée de sang et jonchée de morts, la
jour força les Romains de s'apercevoir de leur
et de leur fatigue. Ils se retirèrent pour prendre
nourriture et du repos.

nuit étoit fort avancée, et Julien s'occupoit à dis-
le plan des attaques pour le lendemain. On vint
ire que ses mineurs avoient poussé leur travail
e sous l'intérieur de la place; qu'ils avoient établi
galeries, et qu'ils n'attendoient que son ordre
déboucher dans la ville. Il fait aussitôt sonner la
e; on court aux armes, et pour distraire les assié-
t les empêcher d'entendre le bruit des outils qui
ient la mine, il attaque avec toutes ses troupes
endroit opposé. Pendant que toute l'attention et
es efforts se portent de ce côté-là, les travailleurs
t la terre; ils pénètrent dans une maison où une
e femme pétrissoit son pain : on la tue de peur
e ne donne l'alarme. On va aussitôt à petit bruit

surprendre les sentinelles, qui, pour se tenir éveil chantoient, selon l'usage du pays, les louanges de prince, et disoient dans leurs chansons que les Ro escaladeroient le ciel plutôt que de prendre la ville. A les avoir égorgés, on se saisit de plusieurs portes donne le signal aux troupes du dehors. Tous fu en foule; et malgré les cris de Julien, qui leur com doit d'épargner le sang et de faire des prisonnie soldats, irrités du massacre de leurs camarades et qu'ils avoient souffert eux-mêmes, passent tout de l'épée, sans distinction d'âge ni de sexe. Ils fo dans les retraites les plus cachées. Le feu, le fer, les genres de mort sont employés à la destructio habitans. Plusieurs se jettent eux-mêmes du hau murailles; d'autres y sont conduits par bandes et cipités, tandis que les vainqueurs les reçoivent au des murs sur la pointe de leurs lances et de leurs é et le soleil en se levant vit cette exécution terrible.

Nabdatès, commandant de la garnison, fut co chargé de chaînes à l'empereur, avec quatre-vin ses gardes. Il ne devoit s'attendre qu'à des traite rigoureux, parce qu'ayant dès le commencemen siége promis secrètement à Julien de lui livrer la il s'étoit, contre sa parole, obstiné à la défendre. Ce dant l'empereur donna ordre de le garder sans lui aucun mal. Ce qu'il put sauver du butin fut dist aux soldats à proportion de leurs services et de travaux. Il ne se réserva qu'un jeune enfant muet, savoit par ses gestes énoncer clairement toutes ses et parler un langage intelligible à toutes les nations. femmes de Perse étoient les plus belles du monde, avoit mis à part plusieurs filles d'une rare beauté. Ju aussi sage qu'Alexandre, et aussi maître de ses désir Scipion l'Africain, n'en voulut voir aucune. A l'exe de ce qu'avoit fait le même Scipion après la pri Carthagène, il fit assembler son armée, et combla

[redacted]

la valeur du soldat Exupère, du tribun Magnus, et rétaire Jovien. Ces trois vaillans hommes étoient les premiers du souterrain : il les honora d'une nne. On détruisit la ville de fond en comble. Les ins étoient eux-mêmes étonnés d'un exploit qui oit être au-dessus des forces humaines; rien ne aroissoit désormais difficile. Les Perses, effrayés, roient plus trouver de défense contre des guerriers rçoient les plus invincibles remparts de l'art et de ure; et Julien, qui d'ordinaire laissoit aux autres n de le vanter, ne put s'empêcher de dire *qu'il de préparer une belle matière à l'orateur de* C'étoit Libanius, son éternel panégyriste.

rmée décampoit lorsqu'on vint avertir l'empe- qu'aux environs de Maogamalque étoient des s souterraines, telles qu'il s'en trouve en grand re dans toutes ces contrées, où s'étoit cachée une tude de Perses, à dessein de venir le charger par- re pendant la marche. Il détacha sur-le-champ roupe de ses meilleurs soldats, qui, ne pouvant rer dans ces retraites obscures, ni en faire sortir nemis, prirent le parti de les y enfumer, en bou- les ouvertures avec de la paille et des broussailles, elles on mettoit le feu. Ces malheureux y pé- ; quelques-uns, forcés de sortir pour n'être pas és, furent aussitôt massacrés. Après les avoir dé- par le feu ou par le fer, les soldats rejoignirent ée. Il fallut encore passer sur des ponts plusieurs x qui communiquoient ensemble et se coupoient erses manières. On arriva près de deux châteaux s de superbes édifices. La terreur en avoit banni bitans. Les valets de l'armée en pillèrent les meu- t les richesses : ils brûlèrent ou jetèrent dans les x ce qu'ils ne purent emporter. Ce fut là que le Victor, qui devançoit l'armée, rencontra le fils i. Ce jeune prince étoit parti de Ctésiphon à la tête

d'une troupe de seigneurs perses et de soldats po puter le passage des canaux. Mais, dès qu'il ap gros de l'armée, il prit la fuite.

Amm. l. 24, c. 5. Lib. or. 12. Zos. l. 3. Plus on approchoit de Ctésiphon, plus le pay noit riant et embelli de tous les agrémens de la C'étoient les plaisirs du roi de Perse. On renco chaque pas de magnifiques édifices et des jardin mans. Le soldat romain marchoit le fer et le main; et, pour se venger d'un peuple qu'il tra barbare, il ne laissoit lui-même que des traces de barbarie. On n'épargna qu'un seul châtea qu'il étoit bâti à la romaine. On arriva dans u parc, où étoient renfermés des lions, des sangli ours, plus cruels en Perse que partout ailleurs, tité d'autres bêtes féroces. Les rois de Perse y souvent prendre le plaisir de la chasse. On enf portes; on fit brèche en plusieurs endroits aux m et les cavaliers se divertirent à détruire ces an coups d'épieux et de javelots.

La commodité des eaux et du fourrage engag à faire reposer son armée en ce lieu pendant de Il fortifia son camp à la hâte, et partit lui-mê tête de ses coureurs pour aller aux nouvelles. Il jusqu'à Séleucie. Cette ville, autrefois nommée Z réparée et agrandie par Séleucus Nicator, qui l donné son nom, avoit été deux cents ans aupara née par Cassius, lieutenant de Lucius Vérus. Il n' plus que des masures et un lac qui se déchargeo Tigre. On y trouva un grand nombre de corps a des gibets: c'étoient les parens de Mamersidès, qui rendu Pirisabore. Le roi s'en étoit vengé sur tou mille. Julien, étant retourné au camp, fit brûler datès, qu'il avoit épargné jusqu'alors. Ce priso cessoit au milieu de ses chaînes d'accabler d'in prince Hormisdas, comme l'auteur de tous les dés sa patrie. L'armée s'étant mise en marche, Arin

uantité de fugitifs qui s'étoient retirés dans les . Les détachemens qui sortoient de Ctésiphon ncèrent alors à inquiéter les Romains. Tandis escadron de Perses étoit aux mains avec trois gnies de coureurs, une autre troupe vint fondre queue de l'armée, enleva plusieurs chevaux de , et tailla en pièces quelques fourrageurs répandus campagne. L'empereur résolut de s'en venger château très-fort et très-élevé, nommé Sabatha, e states de Séleucie. S'étant avancé lui-même ie troupe de cavaliers jusqu'à la portée du trait, connu. On le salua aussitôt d'une décharge de : une machine plantée sur la muraille fut pointée lui avec assez de justesse pour blesser son écuyer tés. Il se retira à l'abri d'une haie de boucliers. h risque qu'il venoit de courir, il se préparoit à a place. La garnison étoit déterminée à se bien dé- elle contoit sur la situation du lieu, qui paroissoit sible, et sur le secours de Sapor, qu'on attendoit e d'une armée formidable. Les Romains étoient au pied de l'éminence, et tous les ordres étoient pour commencer l'attaque au point du jour. A e la seconde veille, la garnison, s'étant réunie, ut à coup à la faveur de la lune, qui répandoit e lumière : elle tombe sur un quartier du camp, in grand carnage, et tue un tribun qui mettoit pes en ordre. En même temps un parti de Perses, iassé le fleuve, attaque un autre quartier, égorge ve plusieurs soldats. Les Romains prennent d'a- épouvante; ils croient avoir sur les bras toute : des Perses. Mais s'étant bientôt rassurés, hon- : leur surprise, et animés par le son des trom- ils marchent l'épée à la main vers l'ennemi qui ne ndoit pas. L'empereur punit sévèrement un corps ilerie qui avoit mal fait son devoir : il cassa les s; il réduisit les cavaliers au service de l'infanterie.

Il s'attacha ensuite à l'attaque du château, combatt
la tête de ses troupes, et les animant de ses regards et
son exemple. Cent fois dans cette journée il expos
vie avec la témérité d'un simple soldat. L'armée fit
efforts incroyables, et ne revint au camp qu'après av
pris et brûlé la place. Accablés de fatigue, ils se rep
sèrent le jour suivant. Julien leur distribua des rafr
chissemens en abondance; et comme il étoit aux por
de Ctésiphon, d'où il avoit à craindre des excursi
soudaines, il prit plus de précaution que jamais p
mettre son camp hors d'insulte.

Amm. l. 24, c. 6. Lib. or. 12. Greg. or. 4. Zos. l. 3. Sos. l. 6, c. 1. Sextus Rufus. Suid. in Γυμνικοί. Plin. l. 6, c. 30. Cellar. geog. l. 3, c. 16.

Il falloit passer le Tigre pour arriver à Ctésiph
mais il se présentoit une difficulté presque insurmo
table. Laisser la flotte sur l'Euphrate, c'étoit l'ab
donner à la merci de l'ennemi, et exposer l'armée
manquer de provisions et de machines. La faire de
cendre dans le Tigre par l'endroit où les deux fleu
réunissent leurs eaux au-dessous de Ctésiphon, c'ét
l'exposer elle-même à une perte certaine. Il auroit fa
lui faire remonter un fleuve très-rapide, et la fa
passer entre Ctésiphon et Coqué, qui n'étoient sépar
l'une de l'autre que par le Tigre. Julien avoit fait u
étude des antiquités de ce pays. Voici ce qu'il en av
appris. Les anciens rois de Babylone avoient cond
d'un fleuve à l'autre un canal nommé le *Naarmalch*
c'est-à-dire *le fleuve royal*, qui se déchargeoit dan
Tigre assez près de Ctésiphon : Trajan l'avoit autref
voulu déboucher et élargir pour faire passer sa flot
dans le Tigre; mais il avoit renoncé à cette entrepr
sur l'avis qu'on lui avoit donné que, le lit de l'Euphr
étant plus élevé que celui du Tigre, il étoit à crain
que l'Euphrate ne se déchargeât tout entier dans ce
nal, et qu'il ne restât à sec au-dessous. Sévère av
achevé cet ouvrage dans son expédition de Perse; e
sans tomber dans l'inconvénient qu'on avoit appr
hendé, il avoit réussi à faire passer ses vaisseaux d

Euphrate dans le Tigre. Ce canal étoit depuis long-temps à sec et ensemencé comme le reste du terrain. Il négligeoit de le reconnoître. Julien, à force de questions, tira d'un habitant de ces contrées fort avancé en âge des connoissances qui le guidèrent dans cette découverte. Il le fit nettoyer. On retira les grosses masses de pierres dont les Perses en avoient comblé l'ouverture. Aussitôt les eaux du Naarmalcha reprenant avec rapidité leur ancienne route, y entraînèrent les vaisseaux, qui, après avoir traversé cet espace long de trente stades, débouchèrent sans péril dans le Tigre. Les habitans de Ctésiphon furent avertis du succès de ce travail par l'épouvante que leur causa la crue subite des eaux de leur fleuve, qui ébranla leurs murailles.

L'armée s'arrêta à la vue de Coqué et de Ctésiphon dans une belle campagne plantée d'arbustes, de vignes et de cyprès, dont la verdure charmoit les yeux. Au milieu s'élevoit un château de superbe architecture, embelli de jardins, de bocages, et de portiques où les chasses du roi étoient peintes. Les Perses n'employoient la peinture et la sculpture qu'à représenter des chasses et des combats. Mais le plaisir que l'on ressentoit à la vue de tant d'objets agréables étoit troublé par un autre spectacle tout-à-fait effrayant. Les bords opposés du Tigre étoient hérissés de piques, de javelots, de casques, de boucliers, et d'éléphans armés en guerre. Les Romains, à cette vue, plongés dans un morne silence, se livroient à de tristes réflexions. Ils avoient devant eux une armée formidable, composée des meilleures troupes de la Perse, autour d'eux de larges canaux; à leur droite une autre armée, qu'on disoit s'approcher à grandes journées; tout le pays derrière eux saccagé et ruiné : ils ne s'étoient pas ménagé la ressource du retour; c'est en effet une des grandes fautes qu'on ait à reprocher à Julien dans une expédition si hasardeuse. Il falloit périr en ce lieu, ou affronter au travers des eaux du Tigre

une mort presque assurée. Pour les distraire de sombres pensées, et pour leur inspirer l'allégresse e mépris des ennemis, Julien, qui connoissoit le carac du soldat, fit aplanir le terrain en forme d'hippodron il proposa des prix pour la course des cavaliers. troupes d'infanterie, assises alentour comme dans amphithéâtre, jugeoient avec intérêt du mérite des valiers et des chevaux, et faisoient ainsi diversion à l inquiétude. L'armée des Perses de dessus l'autre bo et les habitans des deux villes du haut de leurs m railles, spectateurs oisifs du divertissement qui occu les Romains, s'étonnoient de leur sécurité; ils voyo avec dépit qu'il leur étoit impossible de troubler fête qui sembloit être celle de la victoire. Pendant jeux, Julien, qui mettoit à profit tous les momens, fai décharger les vaisseaux sous prétexte de visiter le et les autres provisions, mais en effet pour y faire e barquer les soldats dès qu'il le jugeroit à propos, s leur laisser le temps de murmurer et de contrôler ordres.

Amm. l. 24, c. 6. Lib. or 12. Zos. l. 3. Soz. l. 6, c. 1. Sextus Rufus.

La nuit étant arrivée, il assembla dans sa tente principaux officiers, et leur déclara qu'il falloit pa le Tigre, au-delà duquel ils trouveroient la victoir l'abondance. Tous gardoient le silence, lorsqu'un généraux de l'armée, que l'histoire ne nomme pas, ce même qui devoit commander le passage, élevan voix, lui représenta la hauteur des bords opposés e multitude des ennemis. *La disposition du terrain rendra aussi difficile à défendre qu'à attaquer*, rep Julien; *il sera favorable à ceux qui en oseront br les désavantages : quant au nombre des ennemis, dep quand les Romains ont-ils appris à les compter?* même temps il charge le général Victor de tente passage à la place de cet officier timide. *Vous en s quitte*, dit-il à Victor, *pour quelque légère blessure.* troupes s'embarquent par divisions de quatre-vi

[redacted]

Julien, ayant partagé sa flotte en trois escadres,
ndant quelque temps les yeux fixés vers le ciel,
s'il en attendoit le signal; et tout à coup, élevant
eau, il fait partir le comte Victor à la tête de
sseaux qui traversent rapidement le fleuve. A
he du bord, les ennemis lancent des torches et
ies enflammées. Le feu gagnoit déjà, et ce spec-
çoit d'effroi le reste de l'armée, lorsque Julien
Courage, soldats, nous sommes maîtres des
:'est le signal dont je suis convenu. Le fleuve
t large, et l'éloignement ne permettoit pas de
er clairement les objets. Cet heureux mensonge
et ranime tous les cœurs. Tous partent, et faisant
rames, ils dégagent d'abord du péril les cinq
s vaisseaux; et, malgré une grêle de pierres et de
s se jettent à l'envi dans l'eau dès qu'ils y peuvent
le pied. L'ardeur étoit si grande, que, lorsque
partit, plusieurs soldats, craignant de n'y pas
de place, se servirent de leurs boucliers comme
lles; et, s'y attachant fortement, les gouvernant
ils pouvoient, ils passèrent malgré l'impétuosité
ve, et arrivèrent aussitôt que les vaisseaux.
borda sur le minuit. Il eût été difficile en plein
l sans avoir en tête aucun ennemi, de franchir
ds si escarpés. Alors il falloit au milieu des té-
forcer à la fois les obstacles de la nature et la
ce d'une armée. Ils les forcèrent; ils parvinrent
s peines incroyables sur la crête du rivage; ils
nt assez de terrain pour se mettre en bataille.
rses leur opposèrent une nombreuse cavalerie,
s chevaux étoient bardés et caparaçonnés de cuirs
sur la seconde ligne étoit rangée l'infanterie,
laquelle les éléphans formoient une barrière,
ır retenir les fuyards, soit pour arrêter les pro-
s ennemis. Le suréna étoit secondé de deux
généraux nommés Pigrane et Narsès. Pigrane

tenoit après Sapor le premier rang entre les Perses, p sa naissance et par la considération due à ses quali personnelles. Julien rangea son armée sur trois ligne il plaça dans la seconde les troupes sur lesquelles comptoit le moins, afin qu'elles ne pussent ni se re verser sur l'armée et y jeter le désordre, ni avoir derrières libres pour prendre la fuite. Les premi rayons du jour perçoient déjà les ténèbres; on voy flotter les aigrettes des casques : les armes commençoie à étinceler. Le combat s'engagea par les escarmouch des troupes légères; en un moment la poussière s'élèv les deux armées donnent le signal, et poussent le c ordinaire. Les Romains s'avancent d'abord lentemen observant la cadence militaire ; mais bientôt, po éviter les décharges des flèches, en quoi les Perses étoie plus redoutables, ils doublent le pas, et fondent sur e l'épée à la main. Julien, à la tête d'un peloton de c valerie, se trouve dans tous les endroits d'où le pé auroit éloigné un général ordinaire. Il soutient par d troupes fraîches celles qui sont rebutées; il ranime ce dont l'ardeur se ralentit. Le combat dura jusqu'à mi La première ligne des Perses ayant commencé à pli toute leur armée recula d'abord à petit pas; enfin, pr cipitant sa retraite, elle gagna Ctésiphon, qui n'en ét pas éloignée. Les Romains, épuisés de fatigue et a cablés des ardeurs d'un soleil brûlant, trouvèrent enc des forces pour achever de vaincre. Ils poursuivir les fuyards l'épée dans les reins jusqu'aux portes de ville. Ils y seroient entrés avec eux, si le comte Vic blessé lui-même à l'épaule d'un dard qui étoit p du haut de la muraille, ne les eût arrêtés par ses et par ses efforts, s'opposant à leur passage, et leur présentant que, dans le désordre où les mettoit la pou suite, ils alloient trouver leur tombeau dans une vil si vaste et si peuplée.

Les Romains avoient fait dans cette mémorable jou

es prodiges de valeur. Ils avoient résisté aux plus
nes fatigues. Ils s'en récompensèrent par le pillage
np des Perses, où ils trouvèrent des richesses im-
s; de l'or, de l'argent, des meubles précieux, de
fiques harnois, des lits et des tables d'argent mas-
retour du combat, encore couverts de sang et
ssière, ils s'assemblèrent autour de la tente de
: ils le combloient de louanges; ils lui rendoient
e grands cris mille actions de grâces de ce que,
t pas épargné sa personne, il avoit su tellement
er le sang de ses soldats, qu'il n'en étoit resté que
te-dix sur le champ de bataille. Il n'est guère
étonnant qu'un combat si long et si opiniâtre
des soldats tels que ceux de Julien n'ait coûté
incus que deux mille cinq cents hommes; ce qu'on
t guère attribuer qu'à la force de leurs armes dé-
s. Des éloges animés d'une si juste reconnoissance
pour Julien le fruit le plus doux et le plus glo-
le sa victoire. Il songea de son côté à récompenser
ui l'avoient procurée par une brillante valeur.
pelant lui-même par leurs noms, il leur distribua
ntes couronnes, selon le mérite des actions dont
t été le témoin. Se croyant encore plus redevable
istance divine, il voulut offrir à Mars vengeur un
eux sacrifice. La cérémonie ne fut pas heureuse.
ix taureaux choisis, neuf tombèrent d'eux-mêmes
que d'être arrivés au pied de l'autel; le dixième,
rompu ses liens, ne se laissa reprendre qu'après
ongue résistance, et ses entrailles n'offrirent aux
que de sinistres présages. La dévotion de l'empe-
ut rebutée : il jura par Jupiter qu'il n'immoleroit
vie aucune victime au dieu Mars. Il mourut trop
ur être tenté de se dédire. La joie de l'armée étoit
1 toublée par la blessure du comte Victor le plus
des généraux après l'empereur. Mais cet accident
aucune suite fâcheuse; et ce qui fi sans doute le

plus d'impression, ce fut la prédiction de Julien, q
par une parole jetée au hasard, s'étoit préparé l'av
tage d'être regardé de ses troupes comme un pr
inspiré des dieux.

Amm. l. 24, c. 7. Lib. or. 12. Vopisc. in Caro, c. 9.

C'étoit un ancien préjugé, que Ctésiphon étoit p
les Romains le terme fatal de leurs conquêtes. La
tragique de l'empereur Carus avoit, quatre-vingts
auparavant, confirmé cette opinion populaire; et ce
nous reste à raconter de l'expédition de Julien ne
vit pas à la détruire. Il sembloit que la fortune, lass
le suivre et de le tirer de tant de périls qu'il affror
en soldat, l'eût abandonné sur les bords du Tigr
ne lui resta que la valeur. Les Romains demeurè
cinq jours campés dans un lieu nommé *Abuzatha*. I
Julien, s'étant approché de Ctésiphon jusqu'à la po
de la voix, cria aux sentinelles qui paroissoient su
muraille *qu'il leur offroit la bataille; qu'il ne co
noit qu'à des femmes de se tenir cachées derrière
remparts; que des hommes devoient se montrer et c
battre*. Ils lui répondirent *qu'il allât faire ces rem
trances à Sapor; que, pour eux, ils étoient prêts à c
battre dès qu'ils en auroient reçu l'ordre*. Piqué de
raillerie, il tint conseil pour décider si l'on devoit
quer Ctésiphon. Les plus sages lui représentèrent
cette entreprise, difficile par elle-même, paroissoit
téméraire lorsqu'on étoit à la veille d'avoir sur les
toutes les forces de la Perse conduites par Sapor. I
encore assez de prudence pour se rendre à cet avi
envoya le général Arinthée avec un corps d'infan
légère faire le dégât dans les campagnes d'alentou
lui donna ordre en même temps de poursuivre les e
mis qui s'étoient dispersés après leur défaite. M
comme ceux-ci connoissoient parfaitement le pays
échappèrent à toutes les poursuites.

Lib. or. 12. Soc. l. 3, c. 21.

Sapor, soit qu'il voulût amuser Julien, soit qu'i
en effet effrayé de ses succès, lui députa un des gr

[redacted]

sa cour, pour lui proposer de garder ses conquêtes, de conclure un traité de paix et d'alliance. Ce député adressa d'abord à Hormisdas, frère de son maître ; et se jetant à ses genoux, il le supplia de porter à Julien les paroles de Sapor. Le prince perse s'en chargea avec joie : prudence lui persuadoit qu'une pareille ouverture ne pouvoit être que très-agréable à l'empereur : c'étoit acquérir une vaste et riche province, et recueillir le plus grand fruit qu'il pût raisonnablement espérer de ses travaux. Mais Julien, séduit par des songes trompeurs, par les prédictions de Maxime, aussi vaines que ces songes, s'étoit enivré du projet chimérique de camper dans les plaines d'Arbèles et de mêler ses lauriers à ceux d'Alexandre ; déjà même il ne parloit que de l'Hyrcanie et des fleuves de l'Inde. Il reçut froidement Hormisdas ; lui commanda de garder un profond silence sur cette ambassade, et de faire courir le bruit que ce n'étoit qu'une visite que lui rendoit un seigneur de ses parens. Il craignoit que le seul nom de paix ne ralentît l'ardeur de ses troupes.

On attendoit inutilement les secours d'Arsace, et les troupes commandées par Procope et par Sébastien, à qui Julien avoit donné ordre de le venir joindre au-delà du Tigre. Arsace s'étoit contenté de ravager un canton de la Médie nommé *Chiliocome*, c'est-à-dire, *les mille bourgades* ; et les deux généraux ne se pressoient pas de passer le fleuve. L'accident arrivé à quelques-uns de leurs soldats tués à coup de flèches pendant qu'ils se baignoient leur faisoit craindre de trouver sur l'autre bord plus d'ennemis qu'ils n'en cherchoient. D'ailleurs la mésintelligence rompoit toutes leurs mesures. Ils faisoient leur cour aux soldats en dépit l'un de l'autre : quand l'un vouloit faire marcher l'armée, l'autre trouvoit des prétextes pour la retenir. En vain Julien leur dépêchoit courriers sur courriers. Il prit enfin le parti de les aller joindre lui-même. Il se disposoit à prendre

Lib. or. 12. Greg. or. 4. Sext Rufus. Vict. epit. Chrysost. de sto. Babyla contra Julianum et gentiles. Amm. l. 24, c. 7. Socr. l. 3, c. 22. Theod. l. 3, c. 20. Soz. l. 6, c. 1. Philost. l. 7, c. 15. Oros. l. 7, c. 30. Zon. t. 2, p. 26.

sa route par le Tigre, et à faire remonter sa flotte, lo
qu'un vieillard perse, renouvelant la ruse de ce Zopy
qui avoit aidé Darius à se rendre maître de Babylo
vint se jeter entre ses bras. Il feignoit de fuir la col
du roi de Perse, qu'il avoit, disoit-il, offensé. Il suppli
Julien de lui donner asile entre ses troupes. Il sut
bien feindre le désespoir, que l'empereur prit confia
en lui, et l'interrogea sur la route qu'il devoit te
« Prince, lui dit ce vieillard, vous savez la guerre mi
« que moi; mais je connois mieux que personne le p
« où vous êtes. Quel usage prétendez-vous faire de c
« flotte qui côtoie votre armée? Elle vous a jusqu
« occupé plus de vingt mille hommes. Espérez-vo
« forcer la rapidité du Tigre? La moitié de votre arm
« ne suffiroit pas pour tirer ces barques le long des bo
« Quelle diminution de forces, si les ennemis vous a
« taquent! sans compter ce que vous perdez de coura
« dans vos soldats, qui, assurés de leur subsistance,
« ont moins d'ardeur à s'en procurer à la pointe de le
« épées. Cette flotte vous fait encore un autre mal. C
« un hôpital qui suit votre armée: c'est l'asile des p
« trons, qui s'y font transporter sous prétexte de m
« ladie. Retranchez cet obstacle à vos succès; éloign
« vous des bords du fleuve. Je vous guiderai par u
« route plus sûre et plus commode jusque dans le c
« de la Perse. Vous n'aurez que trois ou quatre jo
« au plus de chemin rude et difficile. Ne portez des
« vres que pour ce temps-là. Le pays ennemi sera ens
« votre magasin. Je ne vous demande de récompe
« que quand mon zèle aura mis entre vos mains
« gouvernemens et les dignités de la Perse. »

Un conseil si singulier étoit assorti au caractère d
l'empereur. Ainsi, loin d'écouter ses officiers, et su
tout Hormisdas, qui l'avertissoient de se défier de ce tra
fuge, il leur reprochoit de vouloir sacrifier à leur p
resse et au désir du repos une conquête assurée. Il

[redacted]

enlever de la flotte les machines et ce qu'il falloit
vres pour vingt jours. Il réserva douze barques qu'on
t transporter sur des chariots, pour servir de pon-
ur les rivières : il mit le feu à tout le reste. Le
cle de ces flammes qui dévoroient toutes les espé-
des Romains, jetoit les troupes dans la conster-
et le désespoir. On murmure, on s'attroupe, on
r à la tente de Julien que l'armée est perdue sans
ce, si la sécheresse du pays ou la hauteur des
gues l'oblige de rebrousser chemin. On demande
uteur de ce funeste conseil soit appliqué à la
n. Julien y consent enfin, et le transfuge déclare
s tourmens qu'il a trompé les Romains; qu'il s'est
à la mort pour le salut de sa patrie : il défie les
aux de l'en faire repentir. L'empereur ordonne
t d'éteindre les flammes; il étoit trop tard. On ne
ver que douze vaisseaux.

mée, devenue plus nombreuse par la réunion des *Amm. l. 24, c. 7, 8.*
et des matelots de la flotte, s'éloigna du Tigre à *Zos. l. 3.*
de pénétrer dans l'intérieur du pays. Elle tra- *Xenoph. Hellen. l. 3.*
l'abord des campagnes fertiles; mais bientôt elle
plus devant elle que les tristes vestiges d'un vaste
ie. Les Perses avoient consumé par le feu, les
, les herbes, et les moissons déjà parvenues à leur
ité. On fut contraint de s'arrêter dans un lieu
é Noorda, pour attendre que le terrain fût re-
et la vapeur dissipée. Pendant ce séjour les Perses
noient point de repos : tantôt partagés en petites
s, ils venoient insulter le camp à coups de flèches;
réunis en gros escadrons, ils jetoient l'alarme. On
que le roi étoit arrivé avec toutes ses forces.
ereur et les soldats regrettoient la perte de leurs
ns consumés avec leurs vaisseaux. Ils ne pou-
se garantir des incursions importunes d'une ca-
plus prompte que l'éclair, qui frappoit et dispa-
aussitôt. Cependant on tua et on prit quelques

coureurs dans ces diverses attaques; et Julien, pour lever le courage de ses troupes, leur donna le mê spectacle qu'Agésilas avoit autrefois donné aux Gr pour leur inspirer le mépris de ces mêmes enne Les Perses étoient naturellement d'une taille grêle, charnés et sans apparence de vigueur. Il fit dépouil les prisonniers, et les ayant exposés nus à la vue l'armée : *Voilà*, dit-il, *ceux que les enfans du Mars regardent comme des adversaires redoutables; corps desséchés et livides; des chèvres plutôt que hommes, qui ne savent que fuir avant même que combattre.*

Amm. l. 24, c. 8. C'eût été une témérité trop visible de conduire l'ar au travers de ces campagnes brûlées qui n'étoient couvertes que de cendres. On délibéra sur le parti qu devoit prendre. La plupart proposoient de retourner l'Assyrie, et c'étoit l'avis des soldats, qui le demando à grands cris. Julien, et avec lui les plus sages, repré toient *qu'ils s'étoient eux-mêmes fermé cette rout détruisant les magasins, consumant les grain les fourrages, ruinant et brûlant les villes et les teaux; qu'ils n'avoient laissé après eux dans ces pla immenses que la famine et la plus affreuse mis qu'ils trouveroient les torrens débordés, les di rompues et tout le terrain noyé par la fonte des gl et des neiges de l'Arménie; que, pour surcroît de ma c'étoit la saison de l'année où la terre, échauffée des deurs du soleil, produisoit dans ces climats des essa innombrables de moucherons et d'insectes volans opiniâtres et plus dangereux que les Perses.* Il étoit aisé de montrer la difficulté de cette route que indiquer une meilleure. Après de longues et inu délibérations, on consulta les dieux : on chercha les entrailles des victimes s'il valoit mieux traverser nouveau l'Assyrie, ou suivre le pied des montagnes tâcher de gagner la Corduène, province de l'empire

rde le Tigre au sortir de l'Arménie. Une partie de cette province appartenoit encore aux Perses, qui y entretenoient un satrape. Les victimes furent muettes à l'ordinaire. Selon Ammien Marcellin, elles donnèrent à entendre que ni l'un ni l'autre parti ne réussiroit. Cependant on s'en tint au dernier, comme au moins praticable.

On décampa le seizième de juin. Au point du jour on aperçut dans le lointain un tourbillon épais. Les uns conjecturoient que c'étoient des Sarrasins qui, sur une nouvelle que l'empereur attaquoit Ctésiphon, accouroient pour se joindre aux Romains et prendre leur part du pillage. D'autres se persuadoient que c'étoient les Perses qui venoient encore fermer ce passage. D'autres enfin se moquoient de la timidité de ces derniers : ce n'étoit, selon eux, que des troupeaux d'ânes sauvages dont ces contrées sont remplies, et qui ne vont jamais qu'en grandes troupes, pour être en état de se défendre contre les attaques des lions. Cependant comme cette nuée de poussière ne s'éclaircissoit pas, de crainte de quelque surprise, Julien suspendit la marche, et s'arrêta dans une assez belle prairie, au bord d'une petite rivière nommée Durus. Il fit camper ses troupes en rond, et les rangs serrés pour plus de sûreté. Le temps étoit fort couvert, et le soir arriva avant qu'on pût distinguer ce que c'étoit que cette nuée qui donnoit tant d'inquiétude.

La nuit fut noire; la crainte tint les soldats alertes; aucun d'eux ne se permit le sommeil. Les premiers rayons du jour découvrirent une cavalerie innombrable, marchant en bon ordre, toute couverte d'or et d'acier. C'étoit enfin l'armée du roi de Perse. A cette vue, le courage du soldat romain se réveille; il veut passer la rivière, et courir au-devant de l'ennemi. L'empereur, qui songe à ménager ses troupes, les retient avec peine. Il y eut assez près du camp une vive rencontre entre *Amm. l. 25, c. 1. Lib. or. 12. Zos. l. 3.*

deux gros partis de coureurs. Un commandant rom nommée Machamée, s'étant jeté au travers des ennem en tua quatre, et fut abattu par un escadron qui l'en loppa, et dont un cavalier le perça d'un coup de lai Son frère Maurus, qui fut depuis duc de Phénic emporté par la vengeance et par la douleur, s'éla dans le plus épais de l'escadron, écarte, renverse tout qu'il trouve en son passage, tue celui qui avoit port coup mortel, et, blessé lui-même, il enlève le corps son frère, qui n'expira que dans le camp. Le combat opiniâtre : on s'attaqua à plusieurs reprises. La chale qui étoit excessive, et les efforts redoublés, avoi extrêmement fatigué les deux partis, lorsque les Pe se retirèrent avec une grande perte.

Les Romains passèrent la rivière sur un pont de teaux, laissèrent à droite l'armée des Perses, et arri rent à une ville nommée Barophthas. Les ennemis avoient brûlé tout le fourrage. On aperçut d'abord troupe de Sarrasins, qui disparurent à la vue de l'inf terie romaine. Ils revinrent bientôt avec un corps de valerie perse, qui faisoit mine de vouloir enlever bagages. L'empereur accourut pour les combattre l même : ils ne l'attendirent pas, et prirent la fuite. se rendit près d'un bourg nommé Hucumbra, entre deux villes de Nisbara et de Nischanabé, bâties des d côtés du Tigre. On y trouva les restes d'un pont que Perses avoient brûlé. Les fourrageurs rencontrèrent q ques escadrons ennemis qu'ils mirent en fuite. Com ce lieu étoit fourni de vivres, on s'y reposa pend deux jours. L'armée, après s'être refaite, emporta qu'elle put de provisions, et brûla le reste. Elle av çoit à petit pas entre les villes de Danaba et de Sy lorsque les Perses vinrent fondre sur l'arrière-garde. y auroient fait un grand carnage, si la cavalerie r maine ne fût promptement accourue, et ne les eût vement repoussés. Dans cette action périt Adacès,

listingué, le même que ce Narsès député cinq
aravant à Constance, dont il s'étoit fait aimer
modestie et par sa douceur. L'empereur récom-
e soldat qui lui avoit ôté la vie, et donna en même
m exemple de sévérité. Toutes les troupes accu-
me brigade de cavalerie d'avoir tourné bride au
combat. Julien, indigné, voulut punir ces fuyards
s les affronts militaires: il leur ôta leurs éten-
fit briser leurs lances, et les condamna à mar-
armi les bagages et les prisonniers. Comme on
témoignage à leur commandant qu'il avoit bien
devoir, l'empereur le mit à la tête d'une autre
:, dont le tribun étoit convaincu d'avoir fui hon-
ent. Il cassa quatre autres tribuns, coupables de
ie lâcheté. Selon la rigueur de la discipline, ils
ient la mort; mais les circonstances critiques où
voit l'armée l'engagèrent à épargner leur sang,
ur laisser avec la vie le moyen de réparer leur
ir. Le jour suivant, après avoir fait environ trois
on rencontra près de la ville d'Accéta les enne-
i mettoient le feu aux moissons et aux arbres
s. On les dissipa, et le soldat sauva des flammes
qu'il eut le temps d'emporter. On campa près
:u nommé Maranga.

oint du jour on vit les ennemis approcher avec
ntenance fière et menaçante. A leur tête parois-
:rène, général de la cavalerie, deux fils du roi,
rand nombre de seigneurs. Derrière marchoient
hans, dont les guides assis sur leur cou portoient
au tranchant attaché à leur main droite, pour s'en
si les éléphans venoient à s'effaroucher et à se
ter sur leurs escadrons, comme ils avoient fait quel-
nnées auparavant au siége de Nisibe. On enfon-
ciseau d'un coup de marteau dans la jointure du
de la tête; et il n'en falloit pas davantage pour ôter
champ à la vie ce puissant animal. C'étoit une in-

vention d'Asdrubal, frère d'Annibal. Julien, esc de ses principaux officiers, rangea promptement armée en forme de croissant, donna le signal, et cou d'abord à l'ennemi pour épargner à ses soldats la déch meurtrière d'une multitude innombrable de flèches. L fanterie romaine fond tête baissée et sur le front et les flancs des Perses : elle tue les chevaux ; elle et terrasse les cavaliers. Dès le premier mome mêlée fut horrible. Le choc des boucliers, le b des armes, les cris des vainqueurs et des vaincus p toient l'épouvante où le fer ne pouvoit atteindre. C manière de combattre déconcerta les Perses. Acc tumés à voltiger, à se battre de loin, et à fuir en tir des flèches par-derrière, ils ne purent tenir contre infanterie impétueuse qui les pressoit corps à corps, qui ne leur laissoit ni le temps ni l'espace nécess pour leurs évolutions. Ils abandonnèrent le champ bataille, jonché de leurs hommes et de leurs chevaux n'en coûta que peu de sang aux Romains. Leur p grande perte fut la mort de Vétranion, vaillant offic qui commandoit le bataillon des Zannes : c'étoient peuples voisins de la Colchide, qui servoient alors d les armées de l'empire en qualité d'auxiliaires.

Amm. l. 25, c. 2. Chrysost. de sto Babyla et contra Jul. et gent.

Cette victoire releva les espérances des Romains. prirent trois jours de repos pour panser et soulager blessés. Ils arrivèrent ensuite à Tummare, où ils fur encore harcelés par les ennemis, qu'ils repoussèrent. vivres leur manquèrent en ce lieu. Les Perses avoi retiré le blé et les fourrages dans les châteaux fortifiés. éprouvoit déjà les extrémités de la famine. Les bêtes somme n'étant plus en état de suivre l'armée, on réduit à les manger. Les officiers, plus sensibles à misère de leurs gens qu'à la crainte de manquer eu mêmes, partagèrent avec eux les vivres qu'ils faisoi porter pour leur propre subsistance. L'empereur, lo sous un pavillon étroit, faisant sa nourriture ordina

méchante bouillie de gruau, dont un valet d'armée oit à peine contenté, distribua aux plus pauvres s cette chétive provision. Après quelques momens ommeil inquiet et interrompu, il s'assit sur son ur rédiger son journal, comme il avoit coutume e, à l'imitation de Jule César. Là, pendant qu'il nseveli profondément dans une réflexion philoso- e qui étoit venue le distraire, il crut voir le même de l'empire qui lui avoit apparu lorsqu'il avoit n Gaule le titre d'Auguste. Ce spectre, couvert d'un dont sa corne d'abondance étoit aussi enveloppée, oit tristement, et sortoit du pavillon dans un silence. Julien, d'abord saisi de terreur, se ras- e lève; et ayant fait part à ses amis de cette vision nte, il s'abandonne en tout événement à la volonté ux. Cependant, pour détourner leur colère, il nmola une victime. Durant le sacrifice, il vit en omme une étoile, qui disparut après avoir tracé on de lumière. Frappé de ce nouveau prodige, il it que ce ne fût une menace du dieu Mars, qu'il utragé. Il consulta les aruspices : tous déclarèrent phénomène l'avertissoit de ne point combattre -là, et de suspendre toute opération de guerre. ne il parut ne faire aucun cas de leur réponse, ils èrent de différer son départ du moins de quel- heures. Il ne voulut rien écouter, et partit au du jour.

Perses, souvent battus, n'osoient plus paroître Amm. l. 25,
l'infanterie romaine. Cachés derrière les collines c. 3.
rdoient le chemin sur la droite, ils se contentoient Lib. or. 12. Zos. l. 3.
oyer l'armée et de l'incommoder par des décharges Philost. l. 7, c. 15.
hes et des alarmes fréquentes. Les Romains mar- Chron. Alex.
nt en un seul bataillon carré; mais la disposition Zon. t. 2, p. 27, 28.
ux rompoit souvent leur ordonnance, et les obli- de couper leurs rangs. Julien étoit partout, à la a la queue, sur les flancs, courant à toutes les at-

taques, conduisant des secours à tous les endr
en étoit besoin. Les Perses étoient rebutés. On
que Sapor, craignant que les Romains ne pri
quartiers d'hiver dans ses états, choisissoit
députés pour porter à Julien des propositions
et qu'il préparoit des présens entre lesquels
couronne : il devoit les faire partir le lende
laisser Julien maître des conditions du traité
neuf heures du matin, un tourbillon de ve
voler la poussière, et le ciel s'étant couvert
épais, les Perses profitèrent de l'obscurité po
un dernier effort : ils attaquent l'arrière-garc
pereur, que la chaleur avoit obligé de se défa
cuirasse, s'étant saisi d'un bouclier de fantass
au péril. Pendant qu'il s'y livre avec courage, i
que la tête qu'il vient de quitter est dans
danger; il y vole, et la cavalerie des Perses
même temps la queue de l'armée. Bientôt l'ail
enveloppée, accablée de traits, chargée à gra
de javelines, épouvantée du cri et de la fureu
phans, commence à plier. Tandis que l'e
accompagné seulement d'un écuyer, court
parts, son infanterie légère prend les Perses
rière, coupe les jarrets de plusieurs élép
fait un grand carnage. Les Perses fuient
les poursuit avec ardeur, animant ses sc
geste et de la voix, levant les bras pour leur
les ennemis en déroute. En vain les cavaliers de
se ralliant autour de lui, le conjurent de m
personne : en vain ils l'avertissent que les Pers
jamais plus redoutables que dans leur fuite : e
ment le javelot d'un cavalier lui effleure le br
et va lui percer le foie. Il s'efforce de l'arr
se coupe les doigts : il tombe de cheval, on
Il tâche de cacher sa blessure, et remonte sur sc
Mais, ne pouvant arrêter le sang qui sort à gros

plaie, il crie à ses soldats de ne point s'alarmer, coup n'est pas mortel. On le porte sur un bou- dans sa tente, et l'on s'empresse de le secourir. d on eut mis l'appareil, et que la douleur fut un lmée, il redemande ses armes et son cheval. Plus du péril de ses gens que du sien propre, il veut ner au combat pour achever la victoire. Les forces ent à son courage; les efforts qu'il fait pour se rouvrent la plaie, d'où le sang jaillit avec violence: nouit. Etant revenu à lui, il demande le nom du i il se trouve : comme on lui répond que ce lieu le *Phrygie*, il juge sa mort prochaine, et s'écrie en ant : *O soleil, tu as perdu Julien !* Le soleil comme nous l'avons dit, sa divinité chérie; et conte qu'étant à Antioche, il avoit vu en songe ne homme à cheveux blonds, tel qu'on représen- ollon, qui lui avoit déclaré qu'il mourroit en ie.

hute de Julien avoit rendu le courage aux Perses. bat continuoit avec acharnement. Les Romains, nt leurs boucliers à grands coups de piques, cou- déterminément à la mort. Malgré la poussière qui igloit, malgré l'ardeur du soleil dont ils étoient , croyant, après la perte de leur prince, n'avoir ordre à prendre que de leur désespoir, et pas un lant lui survivre, ils s'élançoient à travers les dards avelots des Perses. Ceux-ci se couvroient d'une le traits qu'ils déchargeoient sans relâche : les ns, dont la grandeur et les aigrettes flottantes ient les chevaux, leur servoient de remparts. entendoit de sa tente le choc, le cliquetis, les e hennissement des chevaux, jusqu'à ce qu'enfin t sépara les combattans couverts de blessures, épui- sang et de forces. Les Perses laissèrent sur le champ taille un grand nombre de morts, entre lesquels t cinquante seigneurs ou satrapes, et les deux pre-

miers généraux, Mérène et Nohodare. Du côté des R mains, Anatolius, grand-maître des offices, fut tué la tête de l'aile droite. Salluste, préfet du prétoi d'Orient, s'exposa cent fois à la mort ; il vit tombe côté de lui Sopharius son assesseur : lui-même, renve par terre, alloit être accablé d'une foule d'ennemis, sa la bravoure d'un de ses gardes, qui, sacrifiant sa vi lui donna son cheval pour se sauver. Deux compagni de la garde de l'empereur l'escortèrent jusqu'au cam Il dut son salut à l'amour des troupes, et il devoit c amour à son caractère généreux et bienfaisant. Un co de Perses, sorti d'un château voisin nommé *Vacca* fondit sur la brigade d'Hormisdas, et lui disputa lon temps la victoire. Dans le même temps une trou de soixante soldats qui fuyoient, rappelant la vale romaine, perça les escadrons qui combattoient Ho misdas, s'empara du château, et s'y défendit penda trois jours contre une multitude de Perses.

Amm. l. 25, c. 3. *Lib. or.* 12, *Hier. chron.* *Philost. l.* 7, c. 15.

Cependant Oribase ayant déclaré que la blessure d l'empereur étoit mortelle, cette parole parut être po toute l'armée une sentence de mort. Tous fondoient e larmes ; tous se frappoient la poitrine ; et l'inquiétu seule suspendoit encore les derniers transports de la do leur. Les principaux officiers s'étant rendus dans la ten de Julien, Maxime et les autres fourbes, qui, par le flatteries meurtrières, l'avoient engagé dans cette exp dition funeste, pleuroient autour de ce prince, dont i avoient empoisonné la vie et causé la mort. Pour lu soutenant mieux que ces imposteurs le personnage d philosophe dont ils l'avoient revêtu dès sa jeune l'œil sec, couché sur une natte couverte d'une peau d lion (c'étoit son lit ordinaire), il adressa ces paroles à cette triste assemblée, qui s'empressoit de le voir et d l'entendre pour la dernière fois : « Mes amis, voici le « moment où je vais quitter la vie; et je ne dois pas me « plaindre d'en sortir trop tôt. La vie n'est qu'un prêt

[redacted]

à volonté que nous fait la nature : je la rends avec joie comme un débiteur de bonne foi. La philosophie m'a enseigné que, l'âme étant plus précieuse que le corps, elle n'a sujet que de se réjouir lorsqu'elle s'épure en se séparant d'une matière vile et grossière. Les dieux, pour honorer la piété de plusieurs vertueux personnages qu'ils chérissoient, n'ont point trouvé de plus belle récompense que la mort. Ils m'ont déja récompensé pendant ma vie en m'inspirant un courage à l'épreuve des périls et des travaux. Dans une si courte carrière j'ai mille fois reconnu que les douleurs ne triomphent que de ceux qui les fuient, mais qu'elles cèdent à ceux qui osent les combattre. Je ne sens ni repentir ni remords de tout ce que j'ai fait, soit dans l'ombre de la retraite, où l'injustice a tenu ma jeunesse cachée, soit dans le grand jour de la puissance souveraine où les dieux m'ont placé. J'avois hérité cette puissance de mon aïeul, associé aux honneurs des dieux ; je l'ai, à ce que je crois, conservée sans tache, gouvernant mes sujets avec bonté, attaquant et repoussant mes ennemis avec justice. Le succès n'a pas couronné mon entreprise ; mais les êtres supérieurs aux hommes se sont réservés le pouvoir de dispenser les succès. Persuadé qu'un prince n'est établi que pour rendre ses sujets heureux, je me suis interdit ce despotisme qui corrompt les états et les mœurs : je me suis regardé comme le premier soldat de ma patrie, toujours prêt à la servir au péril de ma vie, ferme dans les dangers, bravant les caprices de la fortune. Je savois, je vous l'avoue, je savois, sur la foi infaillible des oracles, que je périrois par le fer : je remercie l'Eternel de ne m'avoir pas condamné à mourir par le glaive de la trahison, ni dans les tortures d'une longue maladie ; mais de mettre fin à mes jours sur un théâtre glorieux, dans le cours des plus brillans exploits. C'est une lâcheté égale de désirer la mort quand il est à propos de vivre, et de la fuir

« quand il est temps de mourir. Je ne vous en (
« davantage ; je sens que mes forces m'abandon

Ce discours, plusieurs fois interrompu par accès de douleur, ne fut pas plus tôt achevé, que ciers le conjurèrent avec larmes de nommer soi seur. Ayant promené ses regards autour de son li dit-il, *je ne vous le désignerai point ; peut-être merois-je pas le plus digne ; et peut-être en le n ne lui ferois-je qu'un présent funeste ; vous lu féreriez un autre. Plein de tendresse pour la p souhaite que vous lui choisissiez un maître qui moi, se souvienne toujours qu'il est son fils : vous conserver tous ; ç'a été l'objet de tous mes*

Après ces paroles, prononcées d'un ton tendre chant, il recommanda que l'on portât son Tarse, où il avoit résolu de s'arrêter au retou expédition. Il fit à ses amis le partage des bien appartenoient en propre ; et, voulant donner à A des marques de sa bienveillance, il demanda oi Salluste ayant répondu qu'il avoit reçu la réc de sa vertu, Julien comprit qu'il avoit perdu l ce prince, qui regardoit sa propre mort avec ta différence, s'attendrit sensiblement sur celle ami. Comme il voyoit fondre en larmes les of les philosophes qui l'environnoient : *Cessez*, le *de déshonorer par vos larmes un homme qui v au séjour des dieux*. Il continua de s'entrete Prisque et Maxime sur l'excellence de l'âme. marque même qu'il jeta encore dans cette con toutes les subtilités de sa métaphysique, et Julien le philosophe n'expira qu'avec l'empereu vers le milieu de la nuit du vingt-six au ving juin, sa blessure s'étant rouverte, peut-être par tention de son esprit et la vivacité de ses disco flammation dévorant ses entrailles, il demanda d'eau fraîche : dès qu'il l'eut bu, il rendit le

[redacted]

ir. Il étoit dans la trente-deuxième année de son ayant régné depuis la mort de Constance un an, nois et vingt-trois jours.

nsi périt ce prince, le problème de son siècle et de stérité. Ses qualités brillantes éblouissent les yeux. n en considère le principe, l'admiration diminue. aperçoit dans cette âme élevée tout le jeu de la é. Avide de gloire, comme les avares le sont des ses, il la chercha jusque dans les moindres objets. npérance, poussée à l'excès, devint une vertu de e. Son courage passa de bien loin les bornes de la nce. Une grande partie de ses sujets ne trouva s en lui de justice. S'il eût été vraiment le père de uples, il eût cessé de haïr les chrétiens lorsqu'il ença à leur faire la guerre, c'est-à-dire au mo-qu'il devint leur empereur. Il n'épargna leur vie ns ses paroles et dans ses édits. Julien est le mo-es princes persécuteurs qui veulent sauver ce re-e par une apparence de douceur et d'équité.

s le récit de sa mort j'ai suivi Ammien Marcellin, · impartial, et qui servoit alors dans l'armée de . Sans parler des révélations miraculeuses, qui ne ent avec certitude que l'horreur qu'on avoit conçue ien, je me contenterai de rendre compte de quel-circonstances rapportées par divers auteurs. Quel-ins le font périr de la main d'un transfuge; d'autres le d'un bouffon qu'il menoit avec lui pour le ir : ce qui n'est nullement conforme au caractère lien. On raconte encore que ce prince, étant monté e éminence pour considérer son armée, et voyant ui restoit beaucoup plus de troupes qu'il ne pen-s'écria : *Quel dommage de ramener tant de Ro-s sur les terres de l'empire!* et qu'un soldat indigné tte réflexion inhumaine lui passa son épée au s du corps. Sapor lui-même, pour avoir sujet lter les Romains, leur reprocha d'avoir été les

Liban. or. 12, *et de ulciscendâ morte Juliani.*
Greg. Naz. or. 4.
Passio sti. Theodoriti apud acta Mart. Sinc.
Soc. l. 3. *c.* 21.
Theod. l. 3, *c.* 20.
Soz. l. 6, *c.* 1, 2.
Philost. l. 7, *c.* 15.
Chron. Alex.
Chr. orient.
Niceph. Call. l. 10, *c.* 34.
Zon. t. 2, *p.* 27.
Cedr. t. 1, *p.* 307.

meurtriers de leur empereur. Libanius, ennemi juré d chrétiens, en rejette sur eux le soupçon. Ce qui a fa naître toutes ces opinions, les unes bizarres, les aut destituées de fondement, c'est que, Sapor ayant prom une récompense à celui qui avoit blessé Julien, person ne se présenta pour la recevoir; ce qui n'a rien d'éto nant, s'il est vrai, comme un auteur le rapporte, que l cavalier perse ou sarrasin qui lui porta le coup mort fut aussitôt tué par l'écuyer du prince. C'est encore u tradition fort commune, que, lorsque Julien se sent blessé, il recueillit dans sa main le sang qui jailliss de sa plaie; que, le jetant en l'air, il s'écria : *Rassasi toi, galiléen : tu m'as vaincu; mais je te renonce en core;* et qu'après avoir ainsi blasphémé contre Jésu Christ, il vomit aussi mille imprécations contre s dieux, dont il se voyoit abandonné. Ce fait n'est soute d'aucun témoignage suffisant. Sans s'écarter du respe que mérite saint Grégoire de Nazianze, on peut dout d'une autre circonstance qu'il rapporte sur la foi d'u bruit populaire. On disoit que Julien, après sa blessur étant couché sur le bord d'une rivière, avoit voulu s' précipiter, pour être mis au rang de ces prétendus im mortels, Enée, Romulus, et quelques autres dont l corps avoit disparu; et que sa vanité alloit se satisfair si un de ses eunuques ne s'y fût opposé. Mais, outre qu Julien n'avoit point d'eunuques à son service, ce réc ne peut s'accorder avec celui d'Ammien Marcellin, t moin oculaire.

Lib. or. 12. et de ulciscenda morte Juliani.
Hier. in Habacuc. 6, 3.
Optat. l. 2.
Theod. l. 3, c. 18.
Soz. l. 6, c. 1.

Voici des faits plus vraisemblables et mieux assur Saint Jérôme, qui étoit âgé de vingt-deux ans quar Julien mourut, raconte qu'au milieu des gémisseme que la mort de ce prince arrachoit à l'idolâtrie, il e tendit ces paroles de la bouche d'un païen : *Comment l chrétiens peuvent-ils vanter la patience de leur dieu rien n'est si prompt que sa colère. Il n'a pu suspendr pour un peu de temps son indignation.* Julien étoi

le point d'envoyer en Afrique un édit de persécution; ne sait même si cet édit n'étoit pas déjà expédié. Les ns en triomphoient; ils attendoient avec impatience retour de l'empereur pour voir couler le sang des tiens. A la nouvelle des premiers succès qu'il avoit s la Perse, Libanius rencontrant à Antioche un tien qu'il connoissoit: *Eh bien!* lui dit-il pour in- r à Jésus-Christ, *que fait maintenant le fils du pentier? Il fait*, lui répartit le chrétien, *un cercueil r votre héros*. Sapor regarda la mort de ce redou- ennemi comme une éclatante victoire. Il consacra dieux *sauveurs* les présens qu'il avoit destinés à n. Depuis le commencement de la guerre, Sapor, terné, mangeoit sur la terre; il ne prenoit aucun de ses cheveux : alors il quitta ces marques de esse, et se livra à toute la joie d'un triomphe. Les es témoignèrent long-temps par des symboles éner- nes l'effroi dont les victoires de Julien les avoient pés. Pour désigner ce rapide conquérant, ils avoient tume de peindre un foudre, ou un lion qui vomissoit flammes, et d'y ajouter le nom de Julien.

LIVRE QUINZIÈME.

JOVIEN.

An. 363.
Amm. l. 25, *c.* 5, 10.
Greg. or. 4.
Eutr. l. 10.
Vict. epit.
Rufin. l. 2, *c.* 1.
Zos. l. 3.
Soc. l. 3, *c.* 22.
Theod. l. 4, *c.* 1.
Soz. l. 6, *c.* 3.
Chron. Alex.
Joann. Ant.
Zon. t. 2, *p.* 28.
Cedren. t. 1, *p.* 308.

La mort de Julien répandit dans tout le camp l'a tement et le désespoir. Les soldats jetoient leurs ar comme leur étant désormais inutiles; ils se pleur eux-mêmes en pleurant leur empereur; les yeux sur cette terre funeste, ils la considéroient comme tombeau; et pas un n'osoit espérer de revoir jamai patrie. *Pourquoi Julien n'est-il pas mort,* s'écrio ils, *avant d'avoir détruit nos ressources en livrant flammes notre flotte et nos vivres? Pourquoi n'a-t-il assez vécu pour nous sauver des périls dans les son imprudence nous a précipités, et dont sa bra héroïque pouvoit seule nous délivrer?* On embauma corps à dessein de l'inhumer à Tarse, comme il l'a ordonné; et dès la nuit même les généraux, assem avec les principaux officiers, délibérèrent sur le ch d'un successeur. La maison de Constance Chlore s'é gnoit en la personne de Julien; et dans l'état où se tr voient les troupes romaines, enveloppées des plus doutables ennemis, il falloit sans délai leur donner chef.

Deux partis divisoient le conseil. Arinthée, Vic et ceux qui restoient de la cour de Constance, cherch dans leur faction un prince capable de gouver Névitte, Dagalaïphe et les capitaines gaulois voul élever un étranger à l'empire. Enfin tous les avi réunirent en faveur de Salluste Second, préfet d'Ori Mais ce guerrier magnanime sut relever la gloire de

[redacted]

en refusant de l'accepter: il s'excusa sur sa vieil-
et sur ses infirmités. Comme on le pressoit, sans
ir vaincre sa résistance, un officier, s'adressant à
l'assemblée, s'écria: *Et que feriez-vous si l'empe-
sans venir lui-même à cette guerre, vous eût
és de la conduire? Ne songeriez-vous pas unique-
à sauver l'armée des dangers qui l'environnent?
autre soin doit vous occuper aujourd'hui? Tâ-
de regagner les terres de la domination romaine;
temps alors de réunir les suffrages des deux ar-
our créer un empereur.* Cet avis partoit sans doute
mi de Procope, parent de Julien, qui comman-
s troupes de Mésopotamie, et qui avoit de secrètes
tions, comme il le manifesta dans la suite. On
ucun égard à ce conseil; et sans délibérer davan-
les consultans, étourdis par le péril et par les cris
x qui pressoient l'élection, nommèrent Jovien.
t capitaine des gardes du palais qu'on appeloit les
tiques.

en, né à Singidon, dans la haute Mœsie, étoit fils
nte Varronien, qui, s'étant acquis de la réputa-
ns le service, l'avoit quitté depuis quelque temps
asser en repos le reste de sa vieillesse. Il avoit
Chariton, fille du général Lucilien; et il en
n fils encore enfant, nommé Varronien comme
ul. Plus connu par le mérite de son père que par
propre, Jovien n'avoit qu'une médiocre consi-
n parmi les troupes. Ce n'étoit pas qu'il man-
e capacité, ni de courage; mais, outre qu'il étoit
n'ayant encore que trente-deux ans, l'attache-
qu'il témoignoit à la religion chrétienne l'avoit
ute éloigné de la faveur et des occasions qui pou-
lui procurer de la gloire. Il avoit le visage gai,
rd agréable, la démarche noble, le corps robuste.
u'un peu courbé, il étoit de si grande taille, que,
les ornemens impériaux on eut peine à en trou-

ver qui lui fussent propres. Entre les qualités de esprit, les unes firent désirer qu'il régnât plus lo temps; et le respect qu'il paroissoit avoir pour la gnité dont il étoit revêtu faisoit espérer qu'il se c geroit des autres. Il étoit affable, généreux, plus des gens de lettres que lettré lui-même : par le nombre de magistrats et d'officiers qu'il mit en p on jugea de l'attention qu'il auroit apportée à ne que de bons choix. D'ailleurs on lui reproche d' été grand mangeur, adonné au vin et aux femmes.

Dès qu'il eut été choisi, il sortit de sa tente, et vêtu des habits impériaux, il traversa le camp po montrer aux troupes, qui se préparoient à se mett marche. Comme le camp occupoit une étendu quatre milles, les corps les plus éloignés enten proclamer *Jovien Auguste*, et croyant entendre le de Julien, se persuadèrent que ce prince n'étoit mort, et qu'il venoit lui-même se faire voir aux so pour dissiper leur tristesse. Ils répètent cent fo nom de Julien, et se livrent aux transports de la la plus vive. Mais bientôt, à la vue du nouvel em reur, cette agréable illusion s'étant évanouie, au des acclamations d'allégresse, ils s'abandonnent de veau aux larmes et aux gémissemens. Après qu'on laissé quelque temps à leur douleur, on assembla troupes pour confirmer l'élection par leur suffrage leur présenta Jovien sur un tribunal. Tous lui nèrent à grands cris les titres de César et d'Au Alors l'empereur, faisant signe de sa main : *Arr* dit-il, *je suis chrétien : je ne puis me résoudre à c mander des idolâtres qui, n'ayant rien à espérer l'assistance divine, ne peuvent manquer d'être la p de leurs ennemis.* A ces paroles, les soldats s'écriè d'une voix unanime : *Prince, ne craignez rien,* v *allez commander des chrétiens.* Les officiers les pl proches de sa personne achevèrent de le rassurer : L

[redacted]

s âgés d'entre nous, lui dirent-ils, *ont servi sous nstantin ; les plus jeunes ont été nourris dans la re- ion de Constance : le règne de Julien a été trop rt pour effacer de nos cœurs les premières instruc- s.* Jovien ajouta à son nom ceux de *Flavius Clau- s*, pour s'associer en quelque sorte à la famille im- iale, qui venoit de s'éteindre dans la personne de en.

pendant Sapor triomphoit de joie. Il venoit d'ap- dre par un transfuge la mort de Julien. Varronien, de l'empereur, avoit eu le commandement des iens ; et c'étoit sans doute pour cette raison qu'il it donné ce nom à son fils. Un enseigne de cette on, qui avoit reçu quelque mécontentement de ronien, ne cessant pas de parler mal de lui depuis etraite, avoit eu à ce sujet de fréquens démêlés avec ien encore particulier. Quand cet officier vit celui- levé à la puissance souveraine, appréhendant son entiment, il passa dans l'armée des Perses ; et, ayant nu audience de Sapor, il lui apprit la mort de en, l'élection de Jovien, et lui fit entendre qu'il oit rien à craindre d'un fantôme d'empereur sans vité, sans courage, qui ne devoit son élévation qu'à abale des valets de l'armée. Le roi, délivré du seul emi qu'il redoutoit, se flattoit qu'il lui en coûte- peu pour détruire ce qui restoit de Romains. Ayant it la cavalerie de sa maison à celle qui venoit de battre, il fit ses dispositions pour charger l'arrière- de dès que l'ennemi seroit en marche. *Amm. l. 25, c. 5. Lib. vit.*

Ce n'étoit pas le temps d'abolir toutes les supersti- ns du paganisme. Jovien laissa consulter pour lui les railles des victimes : les aruspices déclarèrent qu'il loit se résoudre à partir ou à tout perdre. L'empereur nt pas de peine à se rendre à cet avis. Dès qu'on fut ti du camp, les Perses, précédés de leurs éléphans, rent attaquer la queue de l'armée. Ils y jetèrent *Amm. l. 25, c. 6. Zos. l. 3.*

d'abord le désordre ; mais bientôt les joviens et le culiens, placés à l'aile droite et soutenus de deux légions, arrêtèrent l'effort de la cavalerie ennem tuèrent quelques éléphans. L'aile gauche se batt retraite ; elle fut poussée jusqu'au pied d'une émi où l'on avoit retiré les bagages. Alors les troupes gardoient, jointes aux valets de l'armée, profitant poste avantageux, décochèrent leurs flèches et lan leurs javelots avec tant de succès, qu'ils blessèren sieurs éléphans. Ces animaux, effarouchés, retou avec des cris affreux sur leur propre cavalerie ; rompent ; ils écrasent hommes et chevaux. Les Ro les poursuivent, ils tuent un grand nombre d'élé et de cavaliers. Ils perdirent eux-mêmes dans cett née trois des plus braves officiers de leur armée, J Macrobe et Maxime, tribuns légionnaires. Aprè avoir donné la sépulture comme la circonstance p le permettre, on continua de marcher en diligen lorsqu'on approchoit sur le soir d'une forteresse mée *Sumère*, on reconnut le corps d'Anatolius, on rendit les mêmes honneurs. Ce fut là que les so soldats qui s'étoient retirés dans le château de revinrent joindre l'armée.

Le lendemain on campa dans un vallon si serr les flancs des deux collines qui le bordoient à droi gauche servoient de murailles. On ferma d'une palissade l'entrée et la sortie. Si les Perses avoien guerre, les Romains étoient pris comme dans un et leurs palissades auroient servi de barrière p enfermer. Mais les Perses se contentèrent de lanc haut des traits et d'accabler les Romains d'injur appelant des perfides, des meurtriers de leur prin gros de leur cavalerie força la palissade, pénétr le camp jusqu'auprès de la tente de l'empereur, fut repoussé qu'avec peine, après qu'on en eut tué e un grand nombre. Le jour suivant on continua l

[redacted]

ans inquiétude, parce que le terrain n'étoit pas able à une cavalerie pesamment armée telle que les Perses. On s'arrêta sur le soir en un lieu nommé *a*. Le premier de juillet, après avoir fait environ eue et demie de chemin, on se trouva près d'une ppelée *Dure*, comme celle dont on avoit rencon- s ruines sur les bords de l'Euphrate. Les bêtes de e étant fatiguées, leurs conducteurs marchoient l à la queue de l'armée, lorsqu'ils se virent tout- p environnés d'une troupe de Sarrasins qui les au- taillés en pièces, si la cavalerie légère ne fût ptement accourue au secours. Ces barbares, autre- lliés de l'empire, s'étoient joints aux Perses, parce ılien avoit supprimé les pensions qu'on leur avoit s sous les empereurs précédens; et sur les plaintes en étoient venus faire, il leur avoit répondu qu'un eur guerrier n'avoit que du fer, et non pas de l'or. assa quelques jours en ce lieu sans pouvoir avan- Dès que les troupes se mettoient en marche, les s, les harcelant de toutes parts, les obligeoient de halte : dès qu'elles s'arrêtoient pour combattre, ils oient peu à peu; et avant qu'on pût les atteindre, enoient la fuite.

puis dix-neuf jours que Julien s'étoit rapproché ords du Tigre, la difficulté des chemins, le défaut vres, les fréquentes alarmes avoient tellement ra- la marche, qu'on n'étoit pas encore arrivé à la hau- du territoire qu'occupoient les Romains dans la potamie. Cependant, comme dans les périls extrê- on prend souvent pour ressource ce qui n'est qu'un eau danger, les Romains voulurent croire qu'ils ient sur l'autre bord les terres de l'empire. Ils de- dèrent à grands cris qu'on leur fît passer le Tigre. rain l'empereur, secondé des généraux, leur faisoit arquer la rapidité du cours et l'immense volume eaux de ce fleuve, qui a coutume de grossir dans cette

saison; en vain il leur représentoit que beaucoup
tre eux ne savoient pas nager, et qu'ils trouveroien
delà des troupes ennemies maîtresses des bords
soldats s'obstinoient à ne rien entendre; et les
mures, croissant de plus en plus, faisoient craindr
mutinerie générale. On eut peine à obtenir d'eu
les Gaulois et les Germains essaieroient le passage.
tention de Jovien étoit de vaincre l'opiniâtreté de
dats, si ceux-là étoient emportés par la rapidit
fleuve, ou de tenter plus hardiment l'entreprise,
réussissoient. On fit choix des meilleurs nageurs, ins
dès leur enfance à traverser dans leur pays les ri
les plus larges et les plus rapides. Dès que la nu
venue, tous, au nombre de cinq cents, s'éla
en même temps dans le fleuve, et gagnent le bor
posé plus facilement qu'on ne l'avoit espéré. Ils
sacrent une garde des Perses qu'ils trouvent end
dans une parfaite sécurité, et annoncent leur
au reste de l'armée en levant les bras et secoua
l'air leurs casaques. A ce signal, que le clair de
faisoit apercevoir, les soldats impatiens vouloie
jeter dans le Tigre: on ne les arrêta qu'en leur
mettant d'établir un pont sur des outres pour a
le passage.

Amm. l. 25, c. 7, 9. Lib. or. 12. Greg. or. 4. Sext. Rufus. Eutr. l. 10. Zos. l. 3. Hier. chron. Aug. de civ. l. 4, c. 29, l. 5, c. 12. Chrysost. de sto. Babyl. et contra Jul. et gent. et de laud. Pauli, hom. 4. Soc. l. 3, c. 22.

On employa deux jours à ce travail. La violen
eaux le rendit inutile; et le soldat, ayant consume
cet intervalle tout ce qui pouvoit lui servir de n
ture, mourant de faim et n'étant animé que de sa f
demandoit la bataille et la mort, aimant mieux
par le fer que par la famine. Tel étoit l'état de l'a
lorsque Sapor, contre toute espérance, songea le pr
à finir la guerre. Ce prince, informé de tout par s
pions et par les déserteurs, redoutoit le désespo
Romains. Il voyoit que l'adversité n'avoit pas a
leur courage: que leur retraite lui coûtoit plus d'élé
et de soldats qu'il n'en avoit jamais perdu dans a

[redacted]

aille; qu'ils étoient encore supérieurs dans tous les mbats; qu'endurcis par l'habitude des fatigues, depuis mort de l'empereur qui leur avoit rappris à vaincre, s'occupoient moins de leur propre salut que de la ance, il ne doutoit pas qu'ils ne sortissent du péril r une victoire éclatante, ou par une mort mémo- e, qui mettroit en deuil tous leurs vainqueurs. Il oit réflexion qu'ils avoient en Mésopotamie une ar- formidable, et qu'au premier ordre l'empereur pou- rassembler des provinces de l'empire un nombre in- de soldats; au lieu que, pour lui, il avoit déjà éprouvé bien il lui seroit difficile de lever de nouvelles trou- dans la Perse dépeuplée, abattue, découragée par de pertes. La hardiesse des cinq cents nageurs et massacre de ses gens sur l'autre rive augmentoient re ses alarmes. Occupé de ces pensées, et plus assuré terminer heureusement la guerre par un traité que l'une bataille, il envoya le suréna avec un des sei- urs de sa cour pour proposer la paix.

Theod. l. 4, c. 2. Philost. l. 8, c. 1. Agathias. l. 4. Theoph. p. 45. Zon. t. 2, p. 28. Joann. Ant. Suid. in Ἰοβιανός. Till. Valens, art. 12.

es députés déclarèrent que le roi, par un sentiment manité et de clémence, étoit disposé à laisser les mains sortir librement de ses états, si l'empereur, ses principaux officiers, s'engageoit à remplir les ditions qui lui seroient proposées. Jovien accepta ntiers cette ouverture. Il envoya de son côté le préfet ste et le général Arinthée pour traiter avec Sapor. oi de Perse traîna la négociation en longueur par mandes nouvelles, des réponses captieuses, accep- quelques articles, en rejetant quelques autres. Ces parlers emportèrent quatre jours, pendant lesquels ée romaine éprouva toutes les horreurs de la famine. ien Marcellin prétend que, si l'empereur eût pro- e ce temps-là, il n'en auroit pas fallu davantage sortir du pays ennemi, et pour gagner la Carduène, n'étoit pas éloignée de quarante lieues, où il auroit é des vivres en abondance et des places de sûreté.

Enfin Sapor déclara quil n'y avoit point de paix à
pérer à moins qu'on ne lui rendît les cinq provi
d'au-delà du Tigre que Galère avoit enlevées à son a
Narsès : c'étoient l'Arzanène, la Moxoène, la Zab
cène, la Réhimène et la Corduène. Il demandoit
plus quinze châteaux en Mésopotamie, la ville de N
sibe, le territoire de Singare, et une place très-im
tante nommée *le camp des Maures.*

Julien auroit livré dix batailles et se seroit en
dans la Perse avec toute son armée, plutôt que de c
une seule de ces provinces. Mais les cris des soldats,
duits à la plus affreuse misère, la difficulté de les co
nir, les instances des courtisans, forcèrent Jovie
souscrire à ces honteuses conditions. Son intérêt p
culier se joignit sans doute aux considérations publi
On lui représentoit qu'il avoit dans Procope un riv
core caché; mais que, s'il lui laissoit le temps d'appr
la mort de Julien avant le retour des troupes, ce gé
à la tête d'une armée fraîche et entière, soulever
sa faveur tout l'empire sans trouver de résistance. S
quelques auteurs, Jovien étoit impatient d'aller
trer au milieu des provinces romaines la nouvelle
sance dont il étoit revêtu, et qu'il n'auroit osé
dans le temps qu'il en étoit sorti à la suite de Juli
n'a pas régné assez long-temps pour donner lieu
ger avec quelque certitude s'il étoit capable d'é
un sentiment si frivole. Mais il est indubitable q
moins opiniâtre dans le péril parce qu'il ne s'y
pas lui-même engagé; et que dans les situations fâch
un successeur succombe sans rougir, et se déch
la honte sur l'auteur de l'entreprise. Il accepta d
propositions de Sapor. Il demanda seulement, et
avec beaucop de peine que les habitans de Nisibe
tiroient de leur ville avant qu'elle fût livrée aux P
et que les Romains qui se trouvoient dans les
places auroient la liberté de se retirer sur les te

[redacted]

ire. Arsace fut compris dans le traité, à condition
s'il survenoit désormais quelque sujet de querelle
es Arméniens et les Perses, les Romains ne se mê-
it point de leurs différends. Par cet article, on
onnoit un prince allié et toujours fidèle : Sapor le
oit des incursions qu'il avoit faites dans la Médie
ire de Julien ; il se réservoit le moyen d'envahir
inie sur le premier prétexte que son ambition lui
roit. Arsace, obligé de mettre une de ses filles
es mains de Sapor (l'histoire ne dit pas si ce fut
lité d'otage ou d'épouse), fut neuf ans après la
e de ce traité. Pour en assurer l'exécution, on
de part et d'autre des otages : ce furent du côté des
ns trois tribuns des plus distingués, Rémora,
et Bellovède ; du côté des Perses, un des princi-
eigneurs, nommé Binésès, et trois satrapes con-
les. La paix fut jurée pour trente ans.

s les auteurs conviennent que ce traité étoit
inieux. Les chrétiens en rejettent toute la honte
lien, dont la témérité ne laissa pas à Jovien d'autre
our sauver les tristres débris de son armée. En ce
, ils s'accordent avec Eutrope, qui avoue que
aix étoit aussi nécessaire qu'elle étoit déshonorante.
cet historien fait un reproche à Jovien d'en avoir
i les conditions : il prétend que ce prince auroit
n affranchir, et suivre les anciennes maximes de
ublique, qui ne se crut pas engagée par les pa-
que ses généraux avoient données aux Samnites,
umantins, à Jugurtha ; et Ammien Marcellin pa-
tre du même avis. Un écrivain moderne, aussi
eux qu'élégant et poli, a discuté ces deux questions
beaucoup de précision et de justesse. Il prouve par
aisons solides que, si Jovien est excusable d'avoir
nti à cette paix on ne peut cependant le disculper
à-fait, puisque, selon la remarque d'Ammien
ellin, *elle n'étoit pas nécessaire avant les quatre*

Tous les auteurs cités ci-dessus.

M. l'abbé de La Bléterie, dissertation sur la paix de Jovien.

jours que l'on perdit à négocier au lieu de march vers la Carduène. Pour le second point, qui concer l'exécution du traité, il convient que les exemples em pruntés de la république ne concluent rien à l'ég d'un souverain; mais il fait voir que les maximes droit public rendoient à Jovien la liberté que la di rence du gouvernement sembloit lui ôter. Les mo ques romains n'étant qu'usufruitiers, et non pas p priétaires de l'empire, ils n'en pouvoient aliéner moindre partie sans l'aveu de la nation, et surtout peuples qui habitoient le pays dont ils vouloient se d saisir. Ce consentement exprès ou tacite doit être posé dans les cessions qu'Adrien, Aurélien, Dioclé avoient faites de quelques portions de l'empire; au ment ces cessions n'auroient pas été légitimes. *Le tr de Jovien avec Sapor étoit donc nul de plein droit: lieu de le ratifier, Jovien pouvoit et devoit faire ré mer le sénat de Rome et celui de Constantinople, éco les justes réclamations des habitans de Nisibe, d moins ne pas ôter à ces malheureux la liberté de se fendre. Mais les principes du droit public n'éto point alors éclaircis; et Jovien, qui ne fut jamais soldat, les avoit moins étudiés que personne. Les p cipes généraux sur l'obligation du serment, comb avec l'idée vague du pouvoir sans bornes que de long-temps à la cour et dans les armées on attrib aux empereurs, produisirent dans une âme religi l'effet qu'ils devoient naturellement y produire.* même auteur observe encore que l'épuisement de l' pire, la foiblesse des habitans de Nisibe, la supéri des forces de Sapor, et l'intérêt particulier de Jov dûrent contribuer à fortifier ses scrupules. Je n'a terai à ces raisons qu'une réflexion qui me paroît na relle. Avant la conclusion du traité, Jovien n'a qu'un parti à prendre, s'il étoit possible; c'étoit qu'Ammien Marcellin lui reproche de n'avoir pas s

[redacted]

ce parti étoit impraticable, il devoit balancer lequel
deux seroit plus contraire au bien et à l'honneur de
pire, ou de perdre et sa personne et son armée en-
e, ou de céder les provinces et les villes que Sapor
eoit comme une rançon. Mais, le traité étant une
conclu, quelque parti que prît l'empereur, il ne
voit plus agir sans se rendre blâmable, ou d'impru-
e, s'il observoit une convention nulle et contraire
intérêts de l'état, ou de mauvaise foi, si, en la vio-
t, il faisoit connoître qu'il s'étoit joué des sermens, et
il avoit promis ce qu'il ne pouvoit ni ne devoit exé-
er.

Délivrés de la crainte des Perses, les Romains s'é- *Amm. l. 25, c. 8.*
nèrent des bords du Tigre, où l'inégalité du terrain *Lib. or. 12.*
guoit extrêmement les hommes et les chevaux. Mais *Chrys. de sto. Babylâ*
manquoient d'eau et de vivres. C'étoit encore une *contra Jul. et gent.*
e de Jovien de n'avoir pas stipulé que Sapor four- *Zos. l. 3.*
oit des subsistances aux troupes romaines tant *Zon. t. 2, p. 28.*
elles seroient sur les terres de la Perse. Plusieurs sol- *Till. not. 1.*
s moururent de faim ou de soif. Mais le désir de se
ivrer de ces deux maux en fit encore périr un plus
nd nombre. Ils se déroboient pour gagner le fleuve,
s'efforçant de le traverser à la nage, une partie étoit
gloutie dans les eaux : plusieurs, ayant atteint l'autre
rd, y trouvoient des coureurs sarrasins ou perses
i les massacroient ou les traînoient en esclavage.
vien prit enfin le parti de passer le Tigre. Au pre-
ier signal, tous les soldats accourent au fleuve avec
e ardeur incroyable. Le danger du passage n'a rien
effrayant pour eux : chacun veut être le premier à
itter cette terre malheureuse. Les uns s'exposent sur
s claies, d'autres sur des outres, tenant leurs chevaux
r la bride. Il n'est point d'expédient si périlleux dont
ne s'avisent. Quelques-uns se noyèrent; les autres,
nportés bien loin par la force du courant, parvinrent à
rive tant désirée. L'empereur passa dans les barques

que Julien avoit réservées, et les renvoya à l'autre b
jusqu'à ce que toute l'armée fût entièrement passée. Ils
trouvoient enfin sur le terrain de la Mésopotamie; m
ces vastes plaines n'offroient à leur vue que des sa
stériles et de nouveaux malheurs, lorsque les cour
vinrent leur donner l'alarme. A quelque distance
là, les Perses travailloient à jeter un pont à dessein
profiter de la confiance que le traité inspiroit aux R
mains, et de surprendre les traîneurs et les chev
de bagage, affoiblis par la faim et accablés de fati
On alla les reconnoître; et dès qu'ils virent leur p
fidie découverte, ils disparurent et renoncèrent à l'
treprise. On arriva par une marche forcée près de Ha
ville ancienne, située au milieu d'un désert, et de
long-temps abandonnée. Ç'avoit été autrefois une p
importante. Trajan et Sévère l'avoient inutilement
siégée; ils avoient manqué d'y périr avec toutes l
troupes. De là il falloit traverser vingt-quatre lieues
sables arides; on n'y trouvoit que de l'eau saumâtr
croupissante et des herbes amères, telles que l'au
l'absinthe et la serpentine. On fit provision d'eau do
on tua des chameaux et des bêtes de somme, dont la ch
quoique malsaine, fut pendant six jours l'unique no
ture de l'armée. Enfin on arriva au château d'Ur, qui
partenoit aux Perses : là se rendirent Cassien, com
dant des troupes de Mésopotamie, et le tribun Mauri
que Jovien avoit envoyé pour ramasser des vivres.
apportoient les subsistances que l'armée de Procop
de Sébastien avoit épargnées par une prudente é
nomie.

La mort de Julien étoit encore ignorée en Occi
Jovien envoya en Illyrie et en Gaule le secrétaire P
cope et le tribun Mémoride pour y porter la nouv
de son élévation à l'empire. Ils avoient ordre de mett
entre les mains de Lucilien, son beau-père, le brevet d
commandant général de la cavalerie et de l'infanterie

[redacted]

le presser de se rendre en diligence à Milan, pour à portée d'étouffer dès leur naissance les troubles ourroient s'élever dans les provinces occidentales. acilien étoit différent de celui que nous avons vu uite de Julien commander sa flotte sur l'Euphrate. au-père de Jovien étoit ce commandant des troupes rie que Julien avoit surpris près de Sirmium et avec mépris. Toujours attaché à Constance, il quitté ses emplois sous son successeur, et s'étoit dans cette ville. Par une dépêche secrète, Jovien ignoit des officiers d'une capacité et d'une fidé- connue, dont il devoit se faire aider dans le détail faires. Malaric, cet officier franc, ami de Syl- dont la probité s'étoit inutilement fait connoître ur de Constance, étoit alors sans emploi en Italie. ereur le nomma pour remplacer Jovin dans le andement des troupes de la Gaule. Il y trouvoit able avantage : il déplaçoit un homme puissant, soutenoit par lui-même, et qui pouvoit devenir l de son maître, et il avançoit un inférieur qui ivoit affermir sa fortune qu'en maintenant celle protecteur. Jovien recommanda à ses envoyés de aloir sa conduite dans l'expédition de Perse; de er partout qu'elle avoit été couronnée du succès le ivorable, de courir jour et nuit pour intimer ses aux commandans des troupes et des provinces, ider leurs dispositions, et de revenir promptement eurs réponses, afin qu'il pût en conséquence pren- s mesures les plus sûres pour établir solidement utorité. Mais, malgré leur diligence, ils furent nus par la renommée, qui ignore tous ces ména- as politiques, et qui n'est jamais plus rapide que annoncer les événemens malheureux.

idant que Jovien s'occupoit de ces dispositions, oit consumé le peu de vivres que Cassien et Mau- voient apportés au camp. La disette étoit si extrême,

qu'un boisseau de farine se vendoit dix pièces d'or, c
à-dire environ deux cents francs de notre monnoie.
prit le parti de tuer ce qui restoit de bêtes de somme
d'abandonner leur charge dans ce désert. Après ce
triste nourriture, il ne leur restoit plus d'autre ressou
que de se manger les uns les autres. Les soldats se tro
voient dénués de tout, et comme échappés d'un na
frage. Les mieux armés n'avoient conservé qu'une mo
tié de bouclier ou un tronçon de leur lance. La plup
étoient languissans et malades; tous portoient sur l
front abattu la honte du traité, l'unique fruit de l
expédition. En cet état ils arrivèrent à Thilsaphates,
Procope et Sébastien vinrent joindre l'empereur. Ils l
rendirent leur hommage à la tête de leurs officiers.
leur fit un accueil favorable; et les deux armées réun
se hâtèrent d'arriver à Nisibe. La vue de cette vi
excita dans leurs cœurs un sentiment de joie mêlé
douleur : elle étoit depuis long-temps le plus puiss
boulevard de l'empire; elle alloit devenir un des re
parts de la Perse. Le prince campa hors de la ville;
le sénat étant sorti pour le supplier de venir loger da
le palais, selon l'usage de ses prédécesseurs, il n'y vou
pas consentir. Il rougissoit sans doute de voir les Per
prendre sous ses yeux possession d'une ville dont
n'avoient jamais pu se rendre maîtres par la force
armes. On exécuta ce jour-là, par l'ordre de l'empere
un de ces coups d'état que le despotisme regarde com
nécessaires, mais qui rendent toujours à la postérit
crime douteux et la punition odieuse. A l'entrée de
nuit on vint saisir à table dans sa tente Jovien, prem
secrétaire de l'empereur : on le conduisit dans un l
écarté, où il fut précipité dans un puits sans eau,
fut ensuite comblé de pierres. C'étoit un de ces tr
braves qui étoient sortis les premiers du souterrain
siége de Maogamalque. Après la mort de Julien, quelqu
uns l'avoient proposé comme digne du diadème. L

[redacted]

er par sa modestie ce crime irrémissible aux yeux rince qui n'a pas l'âme élevée, il aigrissoit la ja- du souverain par des murmures qu'il croyoit , et par les repas trop fréquens qu'il donnoit aux 's de l'armée.

le lendemain Binésès, chargé par Sapor de rece- places que Jovien devoit céder, entra dans Ni- :c la permission de l'empereur, et arbora sur la e l'étendard de la Perse. On signifia aussitôt aux is qu'ils eussent à sortir de la ville. Cet ordre nt porta de toutes parts l'alarme et le désespoir. du haut de leurs tours et de leurs murailles ten- es bras vers le camp des Romains; la plupart, en foule, coururent vers l'empereur; et, les mains prosternés à ses pieds, ils le conjuroient avec de ne les pas arracher du sein de leur patrie. reur, sensible à ces cris, mais inébranlable dans ution de tenir sa parole, répondit avec tristesse pouvoit contenter leurs désirs sans se rendre e d'un parjure.

Amm. l. 25, c. 9. Chrysost. de sto. Babylâ et contra Jul. et gent. Zos. l. 3. Chron. Alex. Joan. Ant. Till. art. 4.

Sabin, distingué entre les habitans par sa nais- par sa fortune, élevant sa voix : « Prince (dit-il) :z les dernières paroles de Nisibe. Constance, urs fois vaincu par les Perses, réduit dans sa à recevoir de la main d'une pauvre femme un :au de pain pour conserver sa vie, n'a pourtant. à sa mort rien cédé aux ennemis. Trois fois il Nisibe assiégée et près de succomber sous la nce de Sapor, trois fois il l'a vue sauvée. Jovien :ible abandonnera-t-il dès les premiers jours de gne le plus ferme rempart qui puisse couvrir ses nces? Est-ce là ce que l'empire doit à Nisibe lui avoir servi de barrière depuis si long-temps? ra-t-il qu'un peuple accoutumé aux lois ro- es, aussi romain que les habitans de la capitale :mpire, prenne les mœurs et les coutumes des

« barbares! Jour funeste, et tel que Rome n'en a j
« mais vu depuis qu'elle subsiste ! Quelques emper
« ont resserré les bornes de leur domination; ils
« abandonné des provinces, mais c'étoit un aban
« volontaire et politique; ils n'en ont pris la loi
« d'eux-mêmes; ils ne les ont pas cédés à leurs enne
« Si vous craignez que la défense de notre ville ne v
« coûte trop de sang et de dépenses, laissez Nisib
« elle-même : seule, sans autre secours que celui
« ciel et le courage de ses habitans, elle saura se c
« server, comme elle a déjà fait plus d'une fois. No
« vous demandons que la permission de nous défen
« nous la recevrons comme une grâce, qui vous ass
« pour jamais notre obéissance et notre fidélité. »

Jovien, piqué sans doute de ces paroles, qui couvr
tant de reproches sous une apparence de prière
retranchoit dans l'obligation que lui imposoit la
gion du serment. Un trait satirique acheva de l'ai
Comme après plusieurs refus il acceptoit avec r
gnance une couronne qui lui étoit présentée par le s
et le peuple de Nisibe, un avocat nommé Sylvain
cria : *Prince, puissiez-vous recevoir des autres vill
votre empire d'aussi glorieuses couronnes.* Aussitôt l'
péreur déclara qu'il ne leur donnoit que trois jours
évacuer la place. Ce fut un spectacle déplorable.
soldats, qui avoient ordre de presser les habitans,
çoient de la mort quiconque passeroit le terme pr
Dans cette étrange confusion, tout retentissoit de gé
semens et de sanglots. On enlevoit à la hâte ce
pouvoit emporter. Le luxe et les richesses avoient p
pendant ces jours-là leur faux titre de préférence: fau
chevaux et de voitures, on abandonnoit les meubl
plus précieux pour ne se charger que des effets les
méprisables, mais les plus nécessaires à la vie. Il fal
arracher les femmes des tombeaux de leurs maris,
leurs enfans, de leurs pères, qu'elles arrosoient de l

[redacted]

, et qu'elles ne quittoient qu'avec des cris lamen- Tous les chemins étoient remplis de ces infor- ugitifs, qui, tournant cent fois les yeux vers leur pleurant, s'embrassant les uns les autres, se di- un éternel adieu pour prendre la route de l'exil acun avoit choisi. La plupart se retirèrent sur les d'Amide. Ils y portèrent le corps de saint Jacques. liques de ce saint évêque avoient été conservées la sauvegarde de Nisibe; et quelques mois aupa- , Julien ayant ordonné de les transporter hors ille, on étoit persuadé que cette place impor- voit en même temps perdu sa plus forte défense. fit bâtir pour cette malheureuse colonie un bourg rtes d'Amide, dont il releva les murailles; il le na dans la même enceinte : on le nomma la nou- Nisibe. Le tribun Constantius fut chargé de re- aux Perses les provinces et les autres places qui it leur être livrées en conséquence du traité. Cette honteuse est la plus ancienne époque du dé- ement de l'empire. Les cinq provinces alors aban- s aux Perses ne revinrent jamais aux Romains. , pour ainsi dire, la première pierre qui se dé- le ce vaste édifice, et qui annonçoit déjà sa chute, i'elle fût encore éloignée.

dant le séjour que Jovien fit aux environs de , il envoya Procope et Mérobaude avec un déta- nt de ses troupes pour transporter à Tarse le le Julien, suivant les dernières volontés de ce . Julien, pendant sa vie, n'avoit point excité de ens médiocres; il avoit été un objet d'admira- i d'horreur. La nouvelle de sa mort produisit des emblables; elle ne causa que des transports ou joie immodérée ou d'une excessive douleur. Les ens les moins instruits, surtout dans Antioche, e d'une jeunesse légère et folâtre, oublièrent religion, qui épure et perfectionne l'humanité,

Amm. l. 25, c. 9. Lib. vit. et or. 11, 12, et de ulcisendâ morte Jul. et de templis. Zos. l. 3. Theod. l. 3, c. 22.

oblige d'aimer ses ennemis et de plaindre leurs heurs. Ils s'abandonnèrent à une sorte d'ivres n'étoient que festins et fêtes publiques. On dansoi les églises et sur les tombeaux des martyrs comr des théâtres; et, par un échange indécent, les tl étoient devenus des temples où l'on chantoit la v du christianisme. Les prédictions dont le malh Julien s'étoit abusé fournissoient des sujets de dies ; on jouoit les prophéties de l'insensé Maxi la religion, si auguste et si majestueuse, fut m des scènes bouffonnes. Les païens, de leur côté, sèrent le désespoir jusqu'à la fureur. A Carrh lapida celui qui apporta le premier cette trist velle, et on le laissa enseveli sous un monc pierres. Libanius dit qu'au premier bruit de mort il fut tenté de s'arracher la vie : mais sa le sauva ; il se crut réservé par ses dieux pour l panégyrique de son héros. Il s'en acquitta pa discours aussi pleins d'enthousiasme pour son que de rage contre les chrétiens. Ce sophiste fu dant toute sa vie dévoué à Julien jusqu'au fana il lui survécut plus de vingt-sept ans. On pe qu'il s'exposa même à devenir son martyr, s'i eu affaire à des princes moins modérés : il eut l diesse d'adresser à Valentinien et à Valens un d dans lequel il les blâmoit vivement de leur négl à venger la mort de Julien; et il osa fatiguer des louanges de ce prince odieux le grand Thé le plus zélé destructeur de l'idolâtrie. Plusieurs élevèrent sur leurs autels les images de Julien celles de leurs dieux.

Amm. l. 25. c. 9. Suet. Vesp. c. 19. Greg. or. 4, 21, et carm. 3. Zos. l. 3. Les funérailles de ce prince donnèrent aux ch un nouveau sujet de risée. Du temps du pagani s'étoit introduit dans les pompes funèbres un extravagant. Le cercueil étoit précédé d'une tro danseurs et d'histrions, qui amusoient le peuple

[redacted]

r faire diversion à la douleur. Ils n'épargnoient pas léfunt, ils contrefaisoient ses ridicules, ils lançoient tre lui des traits satiriques. Cette impertinente céré-nie ne fut pas oubliée dans les obsèques de Julien, qu'il n'y manquât rien de toutes les superstitieuses s de l'idolâtrie qu'on enterroit avec lui. Ces bouf-, accoutumés à ne rien respecter et à railler leurs pres divinités, plaisantoient sur sa philosophie, sur mauvais succès en Perse, sur sa mort, et même sur l'apostasie. Enfin son corps fut déposé dans un fau-g de Tarse, à l'entrée du chemin qui conduisoit léfilé du mont Taurus, vis-à-vis du monument de imin Daza, dont il n'étoit séparé que par ce che-, la Providence ayant voulu réunir ainsi la sépul-des deux plus mortels ennemis du christianisme. grava sur le tombeau deux vers grecs, dont le der-est emprunté d'Homère; en voici la traduction : *ît Julien, qui passa le Tigre impétueux : il fut fois excellent prince et vaillant guerrier.* D'autres irs allongent cette épitaphe; ils la rapportent en ces es : *Ci gît Julien, qui, après avoir conduit son e au-delà de l'Euphrate, et jusque dans la Perse, idonné de la fortune, est revenu recevoir la sépul-sur les bords du Cydnus. Il fut à la fois excellent ce et vaillant guerrier.* On n'est pas obligé de croire ie saint Grégoire de Nazianze ne raconte que sur apport dont il ne se rend pas garant, que les cen-de ce prince s'agitoient dans son sépulcre, et que erre, par une violente secousse, rejeta son corps du tombeau. Quelques auteurs disent qu'il fut la suite transféré à Constantinople. Vers la fin de pire grec on montroit sa sépulture dans la galerie ntrionale de l'église des Saints-Apôtres, auprès de de Jovien. Si cette tradition étoit plus assurée, un ige du discours où Libanius s'efforce de prouver l'intérêt de l'état demande la vengeance de la mort

Philost. l. 8, c. 1.
Zon. t. 2, p. 27.
Cedr. t. 1, p. 308.
Du Cange, Const. christ. l. 4, c. 5.
Dionys. Halicarn. l. 7.
Suet. Tib. c. 57, et Vesp. c. 19.

de Julien feroit soupçonner qu'on doit attribuer cette translation à Valentinien et à Valens. Dès que Procope eut rendu à son parent ce dernier devoir, il disparut; et, quelque recherche que l'on pût faire pour découvrir sa retraite, il ne se montra que deux ans après, revêtu de la pourpre impériale.

Zos. l. 3. Suid. in Ἰοβιανός. Cod. Th. l. 7, tit. 4, leg. 9.

L'empereur, après avoir donné à ses troupes le temps de se rétablir de tant de fatigues, prit la route d'Antioche. Il passa par Edesse, où il étoit le 27 de septembre. Son armée, sans avoir été vaincue, sembloit avoir essuyé plusieurs défaites : aussi ne reçut-il sur son passage aucun de ces témoignages de joie que des sujets s'empressent de prodiguer à leur souverain. Il vint à grandes journées à Antioche, où il fut l'objet des railleries et des traits satiriques d'une populace insolente. Il étoit même menacé d'une violente sédition, si le préfet Salluste, plus respecté que l'empereur, n'eût travaillé à calmer les esprits.

Greg. or. 4. Lib. vit. et or. 12. Soc. l. 3, c. 24. Philost. l. 8, c. 6.

Jusqu'ici nous avons vu Jovien uniquement occupé à terminer une entreprise dont il n'étoit pas l'auteur. Si l'on blâme sa conduite, on doit faire réflexion que rien n'est si difficile que de suivre un projet compliqué que l'on n'a pas conçu soi-même, et dont on n'a pu combiner tous les incidens et préparer toutes les ressources. Nous l'allons voir agir maintenant d'après lui-même; sa bonté et sa prudence ne laisseront rien à désirer; et si sa retraite peu honorable fait penser qu'il a régné trop tôt, la sagesse de son gouvernement doit faire regretter que son règne n'ait pas été de plus longue durée. Le changement de souverain causoit dans tous les esprits une agitation dangereuse. Les païens, frappés de terreur, trembloient aux approches d'un prince qui dès le premier moment de son règne avoit annoncé son attachement au christianisme. Plusieurs d'entre eux, abandonnant leurs autels et leurs sacrifices, et redoutant les chrétiens plus que les Perses, prenoient la fuite,

it cacher dans les plus profondes retraites. La
e du commun des chrétiens ne contribuoit pas à
ces alarmes. Les théâtres, les places publiques
soient de leur joie et de leurs menaces. Ils abat-
s autels, ils fermoient les temples; quelques-uns
animés d'un faux zèle, formoient des projets san-
s; et, s'il en faut croire Libanius, ce rhéteur
d'être assommé que parce qu'il fut averti du
tramé contre sa vie. C'étoit cet esprit de ven-
si contraire aux maximes de l'Evangile que
étouffer saint Grégoire de Nazianze, lorsque, après
ontré les effets de la colère divine dans la puni-
Julien, il exhortoit les fidèles à la douceur et au
des injures, et qu'il les invitoit à ne pas perdre
représailles illégitimes le mérite de leurs souf-
D'autre part, les diverses sectes hérétiques, qui
demeurées sans action tant qu'elles avoient été
es et pressées avec l'église catholique par une
commune, s'agitant au premier moment de
, se divisoient de nouveau d'avec elle : réunies
la vérité, elles se déchiroient mutuellement;
e d'elle tâchoit de prévenir le prince et de le sé-

s ce mouvement général de toutes les humeurs de *Them. or. 5, 8.*
e, Jovien rassura les païens en déclarant par *Eunap. in*
i qu'il laissoit à chacun le libre exercice de *Max.*
ion. Il fit rouvrir les temples. Il permit les sacri- *Suid. in Ἰοβιανός*
ais il défendit les enchantemens et les céremonies *Joan. Ant.*
es. Cette liberté procura au christianisme un
avantage; elle ramena au sein de l'Eglise ceux qui
ient sortis que par crainte, et elle laissa au paga-
ceux qui ne s'en seroient détachés que par hypocri-
conviction, unique sorte de contrainte que la reli-
nnoisse, fit seule des chrétiens; elle n'en fit que de
les; elle en fit en plus grand nombre, parce qu'elle
oint à combattre la haine et l'opiniâtreté qu'ins-

spirent les persécutions et les supplices. Les philos voyant leur règne passé, s'étoient bannis de la co n'y régnèrent plus en effet; mais Jovien leur pern reparoître, pourvu qu'il se dépouillassent de ce avoit de singulier dans leur extérieur. Il continua de les honorer. Il est vrai qu'il ne put les mettre vert du mépris des courtisans, toujours pron fouler aux pieds les anciens favoris. Un ennemi de nius conseilloit au prince de se défaire de ce rhéte ne cessoit de pleurer la perte de Julien. Un m conseil fit entendre à Jovien que ces larmes impui lui faisoient beaucoup moins de tort que n'en f sa gloire le sang d'un malheureux sophiste. Ce q auteurs anonymes ou inconnus racontent du tem Trajan, brûlé dans Antioche par la femme et les bines de Jovien, ne mérite pas une réfutatic rieuse.

Greg. or. 21. Soc. l. 3, c. 20. Theod. l. 4, c. 2, 4, 20. Soz. l. 6, c. 3. Philost. l. 8, c. 5. Cod. Th. l. 9, tit. 25, leg. 2. Médailles.

La religion chrétienne monta avec lui sur le pour n'en plus descendre. Jovien s'appliqua à gu plaies dont Julien l'avoit affligée, et à lui rer splendeur. Il rappela d'exil tous les évêques ban Constance, et que Julien n'avoit pas remis en pos de leurs siéges. Athanase sortit encore de ses dése reparut de nouveau dans Alexandrie. Les disgrâce grand homme étoient celles de toute l'Église; la foi soit avec lui et renaissoit à sa lumière. L'empere chargea les églises des taxes dont elles étoient accab rétablit leurs priviléges; il rendit aux clercs, aux v aux vierges leurs immunités et tous les bienfaits d pereurs précédens. Il renouvela par une loi les di tions de blé instituées par Constantin, et que Julien abolies. La disette, qui régnoit encore dans l'emp lui permit d'en rendre que le tiers; mais il promi rétablir en entier au retour de l'abondance. Il o aux gouverneurs des provinces de favoriser les asse des fidèles, de veiller à l'honneur du culte divi

[redacted]

tion des peuples. Nous avons une loi par laquelle d sur peine de mort de ravir les vierges consa-Dieu, de les séduire, ou même de les solliciter age. C'étoit un désordre que l'irréligion, fille : du libertinage, avoit introduit du temps de Il fit retracer sur le *labarum* le monograme de Un comte nommé Magnus, trésorier de la mai-empereur, avoit, sous le règne précedent, réduit es l'église de Béryte; il reçut ordre de la rebâtir ens, et, sans de puissantes sollicitations, Jovien ait trancher la tête.

ifférentes sectes formèrent à l'envi des préten-r l'esprit de l'empereur. Les purs ariens envoyè--devant de lui jusqu'à Edesse; ils portoient à inaire des calomnies contre Athanase. Jovien, r déclarer ses sentimens, les renvoya à la déci-n concile où les deux partis seroient entendus. l fut dans Antioche, les Macédoniens lui présen-ne requête par laquelle ils demandoient l'expul-; purs ariens. Il leur répondit qu'il détestoit les s, et qu'il n'accorderoit ses bonnes grâces qu'aux s de la paix et de la concorde. Acace de Césarée, de tout temps à l'arianisme, mais plus encore eur, ayant pressenti les dispositions de l'em-se réunit, du moins en apparence, avec les nes : il assista dans Antioche à un concile décret confirmoit la foi de Nicée. La lettre :, signée de vingt-huit évêques, fut adressée à eur. Jovien se contenta de dire qu'il étoit résolu uiéter personne sur la croyance, et de favoriser son pouvoir ceux qui travailleroient à la réu-s esprits. Ce n'étoit pas qu'il fût indifférent, ni lançât sur le parti qu'il devoit prendre : nourri sentimens orthodoxes dès le moment qu'il étoit lans les terres de l'empire, au milieu des in-es dont il étoit accablé, un de ses premiers

Greg. or. 21. Athanasii colloq. Joviani et arianorum. Idem epistola Joviani ad Athanasium. Soc. l. 3, c. 24, 25. Theod. l. 4, c. 23. Soz. l. 6, c. 4, 5.

soins avoit été d'écrire à saint Athanase. Ne sach
pas encore que ce prélat fût revenu, il le rappelo
le rétablissoit dans son siége. Sa lettre, qui s'est c
servée jusqu'à nous, porte le sentiment de la plus p
fonde vénération. Lorsqu'il se vit dans la suite e
à tous les artifices de tant de sectes diverses, pour s
fermir dans la foi, et ne point s'écarter du point
de la croyance de l'église, il pria le saint évêque
lui envoyer une exposition nette et précise de la d
trine catholique. Athanase, de concert avec les pré
les plus éclairés qui se trouvoient dans Alexandrie,
tisfit au désir de l'empereur. Il lui développa la fo
Nicée et tout le venin de l'arianisme. Jovien le fit v
à Antioche, pour puiser dans cette source de lum
des instructions plus étendues. Les ariens en pri
l'alarme. Euxoïus, évêque arien d'Antioche, gag
grand chambellan Probatius et les autres eunuques
palais. C'étoit par le canal de ces vils ministres, pre
toujours pervers et corrompus, que l'hérésie s'étoit
sinuée dans l'esprit de Constance. On fit venir d'Ale
drie le prêtre Lucius, chef du parti arien dans c
ville depuis la mort de George. Les catholiques d
tèrent de leur côté pour rompre l'effet de ces intri

Lucius à la tête de sa faction se présenta quatre f
l'empereur. Il reprochoit au saint prélat que, de
qu'il avoit repris les fonctions de l'épiscopat, il étoit
l'anathème, ayant été condamné pour des crimes d
ne s'étoit pas justifié; qu'il avoit été plusieurs fois b
par Constantin et par Constance; qu'il ne cessoit de t
bler l'Egypte, et d'y entretenir la discorde et la sédi
En conséquence, il demandoit un autre évêque, te
l'empereur voudroit le choisir. Ces accusations ét
appuyées par les clameurs des autres ariens. Ath
n'eut pas besoin de répondre. Le peuple catholique
tint sa cause avec chaleur. L'empereur lui-même dé
certa les calomniateurs par des questions pressantes

[redacted]

s reparties. Dans une des audiences il s'emporta eux jusqu'à commander à ses gardes de les frapper; cependant ne paroît pas avoir été exécuté. Il les ia honteusement; il traita surtout avec le dernier Lucius, dont la mauvaise mine égaloit la méité. Pour faire perdre aux eunuques le goût de ces es de religion, il les fit appliquer à la torture, naçant de traiter avec la même rigueur quiconque calomnier des chrétiens. Cette conspiration forntre Athanase le rendit plus cher à l'empereur. irna en Egypte avec un plein pouvoir de disposer vernement des églises.

ıpire, attaqué depuis long-temps du côté du sep- *Amm. l.* 28, c. 6.
n et de l'orient, commençoit à recevoir des atdans ses provinces méridionales. Ce vaste corps déjà les approches de la vieillesse. Affoibli par les ui lui faisoient perdre de son ressort, il se refroipeu à peu dans ses extrémités, et les gouverneurs ovinces éloignées, plus attentifs à les piller qu'à endre, laissoient aux barbares occasion de les en- Tandis que les Perses enlevoient aux Romains q provinces voisines du Tigre, les Austuriens en e infestoient la Tripolitaine, qui s'étendoit entre ıx Syrtes, dans le pays qu'on appelle encore le ne de Tripoli. Ces barbares, qui n'étoient connus ır cette frontière, exercés à des incursions sou-, vivoient de brigandage. On les contenoit depuis ıe temps par un traité fait avec eux, lorsqu'un de vengeance leur mit les armes à la main. Un e eux nommé Stachaon, homme hardi, rusé, ieux, parcourant la province à la faveur de la paix, it des intrigues secrètes pour y établir ses compa-. On découvrit ses manœuvres : il fut brûlé vif. ôt toute la nation prend l'alarme; ils sortent avec e leurs montagnes et de leurs déserts; ils accourent ıle devant Leptis avant qu'on puisse avoir des

nouvelles de leur marche. La force des murailles cette grande ville et le nombre des habitans la met hors d'insulte, ils restent trois jours campés aux e rons, ruinant par le fer et par le feu ce territoire fer et massacrant les paysans qui s'étoient inutilement ca dans des cavernes. Après avoir brûlé tout ce qu'il purent emporter, ils s'en retournèrent avec un butin, traînant en esclavage Sylva, chef du conseil ville, qu'ils surprirent dans ses terres avec toute mille. Les habitans de Leptis, effrayés de cette att imprévue, et craignant une nouvelle incursion, e recours au comte Romain, envoyé depuis peu commander en Afrique; cet officier, dur et avare faisoit la guerre que pour s'enrichir. Il vint à la d'un corps de troupes; mais insensible aux larmes et prières des habitans, il demanda une prodigieuse q tité de vivres et quatre mille chameaux, déclarant ne marcheroit aux ennemis qu'à cette condition. En ces infortunés lui représentèrent que le ravage et cendie de leur pays les mettoient dans l'impuissan satisfaire à des demandes si exorbitantes; qu'ils n'éto pas en état d'acheter si cher un remède à leurs m quoiqu'ils fussent extrêmes. Après avoir passé quar jours à Leptis, sans faire aucun mouvement pour défense, il abandonna le pays à la merci des barbare

Amm. l. 25, c. 10. Chron. Alex. Soc. l. 3, c. 26. Zon. t. 2, p. 28.

L'équité de Jovien donne lieu de penser qu'il a puni cette cruelle avarice. Mais les plaintes des L tains n'arrivèrent qu'après sa mort. Croyant qu'il nécessaire de se rapprocher de l'Occident, dont i recevoit aucune nouvelle, il résolut malgré la rig de l'hiver, qui fut très-rude cette année, de regagn plus tôt Constantinople. Il partit d'Antioche au mo décembre, sans être arrêté par de prétendus pro que l'événement rendit remarquables, mais qui ne p voient en effet alarmer que des païens superstitieux ne voulut pas sortir de Tarse sans avoir rendu à Jul

[redacted]

es honneurs funèbres: il donna ordre d'ajouter iemens à son tombeau: ce qui ne fut exécuté que règne de Valentinien et de Valens.

rrivant à Tyane, ville de Cappadoce, il y trouva étaire Procope et le tribun Mémoride, qui ve- lui rendre compte de ce qui s'étoit passé dans ıle. Lucilien, selon les ordres de l'empereur, rendu à Milan avec les tribuns Séniauque, et inien, que Jovien avoit rappelé de son exil; et appris que Malaric refusoit le commandement des s de la Gaule, il avoit lui-même passé les Alpes, oit transporté dans la ville de Reims. Là, sans érer que la mort de Julien pouvoit exciter des es dans la province, et que l'autorité de son gendre pas encore assez affermie, il se pressa mal à propos ormer les abus, et commença par faire rendre e à un receveur des deniers publics. Celui-ci, coude plusieurs infidélités dans l'exercice de son emie pouvant se justifier que par une révolte, eut s aux soldats bataves, qui étoient en quartier aux ns de Reims. Il leur persuada que Julien vivoit , que Jovien n'étoit qu'un rebelle; et ses men- produisirent une si violente mutinerie, que en et Séniauque furent massacrés. Valentinien éprouvé le même sort, sans un ami fidèle appelé tivus, qui le déroba aux recherches des séditieux. uva avec Procope et Mémoride. Un soldat hérule ié Vitalien, que nous verrons dans la suite avancé emiers emplois, se joignit à eux; et tous ensemble rent Jovien à Tyane. Avec cette triste nouvelle apportoient une autre qui pouvoit en adoucir tume. Jovin, que l'empereur vouloit déplacer, e se ressentir de cette disgrâce, avoit disposé les s à l'obéissance; il envoyoit ses principaux offipour présenter à Jovien les hommages de son . L'empereur récompensa Valentinien en le met-

Amm. l. 25, c. 10. Zos. l. 3.

tant à la tête de la seconde compagnie des *écuyers*; donna à Vitalien une place honorable entre les *domestiques* : ces deux corps faisoient partie de la garde du prince. Il dépêcha sur-le-champ Arinthée avec une lettre pour Jovin; il le louoit de sa fidélité, le confirmoit dans son emploi, et lui ordonnoit de punir l'auteur de la sédition, de mettre aux fers les plus coupables, et de les envoyer à la cour. Les députés de l'armée des Gaules arrivèrent bientôt après : ils se présentèrent à Jovien dans Aspunes, petite ville de Galatie. Il reçut avec joie les protestations de leur zèle, leur fit des présens, et les renvoya dans leur province.

An. 364. *Amm. l.* 25, *c.* 10. *Them. or.* 5, *Soc. l.* 3, *c.* 26. *Philost. l.* 8, *c.* 8. *Theoph. p.* 46. *Idace.*

Le premier jour de janvier il célébra dans Ancyre la cérémonie de son entrée au consulat. Il avoit désigné Varronien son père pour partager avec lui cette dignité. Mais, ce vieillard étant mort avant le commencement de l'année, Jovien prit pour collègue son fils, qui portoit aussi le nom de Varronien. Il lui donna en même temps le titre de *nobilissime*. On rapporte que, lorsqu'on voulut, selon l'usage, asseoir cet enfant sur la chaise curule, il y résista avec des cris opiniâtres, comme s'il eût pressenti son malheur. Thémistius, que Constance avoit honoré d'une place dans le sénat de Constantinople, orateur sensé et vertueux, député avec plusieurs autres sénateurs pour complimenter l'empereur sur son consulat, prononça un discours en sa présence. Nous l'avons encore entre les mains; et nous y voyons que la vertu du prince et celle de l'orateur ont ensemble beaucoup de peine à défendre ce panégyrique de la contagion de la flatterie, qui fait presque toujours l'âme de ces sortes de pièces. Quelques historiens prétendent que le discours dont nous parlons ne fut prononcé qu'à Dadastane six semaines après, et qu'il le fut encore à Constantinople en présence du peuple, après la mort de Jovien.

Amm. l. 25, *c.* 10. *Eutr. l.* 10.

Tout l'empire s'attendoit à goûter sous un gouvernement équitable et pacifique le repos dont il avoit é

[redacted]

temps privé par la foiblesse et les soupçons injustes
nstance, et par l'humeur guerrière de Julien. On
à Constantinople les préparatifs de la réception de
ereur : Rome, qui se flattoit de jouir bientôt de sa
ice, frappoit déjà des monnoies pour célébrer la
son arrivée. Jovien ne témoignoit pas moins d'em-
ment. Il partit d'Ancyre par un temps très-froid,
périr en chemin plusieurs de ses soldats. Etant
le 16 de février à Dadastane, petite bourgade de
e, sur les frontières de la Bithynie, il fut trouvé
lemain mort dans son lit. Il étoit âgé de trente-
ns, et avoit régné sept mois et vingt jours. La cause
nort est restée dans l'incertitude. Selon l'opinion
commune, s'étant couché dans une chambre nou-
ent enduite de chaux, il fut étouffé par la vapeur
rbon qu'on y avoit allumé pour sécher les mu-
et pour échauffer le lieu. Selon d'autres, sa mort
fet d'une indigestion, ou de quelques mauvais cham-
s qu'il avoit mangés. Quelques-uns l'attribuent
ment à une apoplexie. Enfin on a dit qu'il avoit
poisonné ou assassiné par ses propres gardes. Am-
Marcellin semble appuyer ce dernier sentiment,
remarque qu'il fait que sa mort ne fut suivie d'au-
nformation, non plus que celle de Scipion Emilien.
oupçon avoit lieu, il ne pourroit tomber que sur
e; Valentinien, comme le prouve l'histoire de
ction, n'avoit nulle prétention à l'empire. Le corps
rté à Constantinople dans l'église des Saints-Apô-
épulture ordinaire des empereurs depuis Constan-
s païens le mirent au nombre des dieux; et les deux
eurs chrétiens qui lui succédèrent ne s'opposèrent
ette sorte d'idolâtrie, qui n'étoit plus regardée que
e une cérémonie politique. Sa femme n'eut pas la
ction de le voir empereur. Elle étoit en chemin
e venir joindre avec toute la pompe d'une impé-
lorsqu'elle reçut la nouvelle de sa mort. Elle

Vict. epit. Hier. chron. Chrysost. ad Philip. hom. 15. Zos. l. 3. Soc. l. 3, c. 26. Theod. l. 4, c. 4. Soz. l. 4, c. 6. Philost. l. 8, c. 8. Chron. Alex. Zon. t. 2, p. 28, 29. Cedren. t. 1, p. 308, 309. Suid. in Ἰοβιανός. Idace. Médailles.

venoit de perdre en peu de temps et son père et son b
père ; elle eut encore la douleur de survivre à son é
pendant plusieurs années, mourant, pour ainsi
tous les jours, et tremblant sans cesse sur le sort d
fils, en qui la qualité de fils d'empereur pouvoit
lieu de crime auprès des successeurs. La mort seul
pour elle les honneurs dont la lueur rapide n'
brillé à ses yeux que pour disparoître aussitôt : ell
sa sépulture à côté de son mari.

LIVRE SEIZIÈME.

VALENTINIEN, VALENS.

IEN avoit régné trop peu de temps pour établir dans *Chrysost. ad Philipp. hom.* 15.
mille la succession impériale. Le consul Varronien,
re au berceau, fut oublié aussitôt après la mort de
père. On ne se souvint de lui dans la suite que pour
malheur. Une barbare politique lui fit crever un
de crainte qu'il ne fût tenté du désir de s'élever à
pire.

armée étant venue à Nicée, les officiers du premier *Amm. l.* 26, *c.* 1.
e tinrent conseil pour élire un empereur. Ils s'ac- *Zos. l.* 3.
loient tous à chercher une sagesse consommée et un *Philost. l.* 8. *c.* 8.
ite reconnu. Plusieurs d'entre eux, éblouis par l'am- *Zon. t.* 2, *p.* 29.
on, croyoient voir ces qualités en eux-mêmes. Mais,
ır le bonheur de l'empire, leur amour-propre ne
ıva pas assez de partisans. Selon Zosime, ce fut en
e occasion que Salluste second eut l'honneur de re-
ır le diadème : il s'excusa sur sa vieillesse ; et comme
lui demandoit son fils, il répondit que son fils étoit
p jeune, et que d'ailleurs il ne le croyoit pas né pour
te place éminente. Quelques-uns proposèrent Equitius,
i commandoit une compagnie de la garde des empe-
urs ; d'autres, Januarius, intendant des armées d'Il-
rie. Ils furent tous deux rejetés : le premier, comme
nt d'un caractère dur et grossier, l'autre parce qu'il
oit trop éloigné et trop peu connu. Mais les généraux
plus estimés, tels que Salluste second, Victor, Arin-
ée, Dagalaïphe se déclarèrent hautement en faveur
Valentinien, commandant de la seconde compagnie

des écuyers de la garde. Leur voix fut appuyée lettre du patrice Datien, qui avoit été consul en l 358. C'étoit un vieillard d'une grande considé La rigueur de l'hiver l'avoit obligé de s'arrête Ancyre, où Jovien avoit aussi laissé Valentinien ordre de le suivre dans peu de jours. Des suffrag si grand poids entraînèrent ceux de toute l'arm dépêcha sur-le-champ des couriers à Valentinien prier de se rendre en diligence à Nicée. Pendan terrègne, qui dura dix jours, Equitius, assez gé pour voir dans le nouveau prince, non pas u heureux, mais un maître légitime, travailla de avec Léon, trésorier des troupes, à maintenir l'él et à fixer l'inconstance naturelle des soldats. C officiers étoient compatriotes et zélés partisans d pereur désigné.

Amm. l. 30, *c.* 7. *Vict. epit.* *Soc. l.* 4, *c.* 1. *Till. Valent. art.* 6, 7.

Valentinien étoit né à Cibales en Pannoni père Gratien, sorti de la plus basse naissance, s'ét connoître dès sa première jeunesse par une fo corps extraordinaire. On dit que, portant une c veudre, il résista à cinq soldats qui firent de va forts pour l'arracher de ses mains. Cette avent fit donner ensuite par plaisanterie le surnom de Ayant embrassé la profession des armes, il se di dans les luttes militaires par une adresse égale à gueur. Sa bravoure lui mérita une place entre les du prince. Il devint tribun, et enfin comte d'Afriq le soupçonna de concussion, ce qui lui fit perdr dignité. Mais quelques années après on lui re même titre avec le commandement des troupes Grande-Bretagne. S'étant retiré du service, il jo dans ses terres d'un repos honorable, lorsqu'il fut d'avoir donné retraite à Magnence, et dépouillé partie de ses biens.

La réputation du père ouvrit au fils la carriè honneurs. Bientôt les qualités personnelles de ce

[redacted]

gnèrent l'estime des troupes. Sa taille haute et
:, sa force naturelle qui croissoit tous les jours
ıbitude des fatigues de la guerre, l'éclat de son
ın regard martial, des traits nobles et réguliers
noient un air tout à la fois guerrier et majes-
A ces avantages corporels il joignoit une valeur
še par la prudence, un zèle ardent pour la jus-
ı esprit fin, pénétrant, circonspect; un discer-
exquis, une parfaite connoissance de tout ce qui
oit l'ordre militaire. Ses mœurs étoient réglées :
it peu, mais il s'exprimoit avec une éloquence natu-
leine de force et de feu. Quoiqu'il fût grave et
, il n'avoit pas négligé les talens d'agrément ; il
avec grâce, il savoit même faire des vers; il
oit dans les ouvrages de plastique et de peinture ;
du génie pour inventer de nouvelles armes :
s repas qu'il donnoit il se piquoit d'élégance et
reté plus que de magnificence. Ces bonnes qua-
ɔvroient de grands défauts : une sévérité exces-
ɛu différente de la cruauté; une humeur fou-
et prompte à s'enflammer; une économie qui
ıoit fort de l'avarice; trop de présomption et de
ce en ses propres lumières; une passion pour la
ɥui le rendoit jaloux des succès dont il n'avoit pas
:ur. Mais ces défauts ne se développèrent que dans
ce de la puissance souveraine. La grandeur d'âme
it faire le fond de son caractère ; et dans tous les
s par lesquels il avoit passé, avant que de par-
l'empire, il avoit toujours paru supérieur à sa
:.

t, jusqu'à ses disgrâces, servit à son élévation.
omnies de Barbation l'avoient ruiné à la cour de
nce, mais elles lui avoient procuré la considéra-
ıi suit le mérite persécuté. Sa fermeté dans la
ı chrétienne, en le faisant exiler sous Julien, l'a-
it estimer des chrétiens et admirer des païens

mêmes. Il étoit devenu cher à Jovien par le péril qu'il avoit couru dans la Gaule en s'opposant au progrès d'une rébellion naissante.

Amm. l. 26, c. 1, 2. Vict. epit. Iduce. Chron. Alex. Till. Valent. not. 4.

Si l'on en croit Aurélius Victor, Valentinien fit quelque difficulté d'accepter l'empire. Il arriva à Nicée le 24 de février, et ne voulut pas se montrer aux troupes le lendemain. C'étoit, selon Ammien Marcellin, un effet de superstition; parce que ce jour étoit le bissexte que les Romains mettoient au nombre des jours malheureux. Peut-être ce délai n'étoit-il qu'une suite de sa résistance. Le préfet Salluste étoit instruit de plusieurs sourdes intrigues; il savoit que quelques-uns des généraux n'avoient consenti qu'à regret à l'élection, et qu'ils n'avoient pas renoncé au dessein de la traverser. Pour faire avorter ces projets, et prévenir les troubles qui pourroient s'élever dans l'assemblée où Valentinien devoit être proclamé, Salluste, ayant réuni le soir du 25 tous les officiers d'un grade supérieur, les engagea à convenir ensemble que nul d'entre eux, sous peine de mort, ne sortiroit le lendemain matin de la maison où il étoit logé. Ceux-mêmes contre qui l'on prenoit une précaution si extraordinaire n'osèrent la contredire, pour ne pas se démasquer : ils passèrent la nuit dans l'inquiétude et dans l'attente de quelque changement qui leur seroit favorable. Leurs espérances s'évanouirent bientôt. Au point du jour les troupes se rendirent dans une plaine aux portes de Nicée. Valentinien s'étant présenté, monta avec la permission de l'assemblée sur un tribunal élevé, et fut proclamé Auguste tout d'une voix. On ceignit sa tête du diadème, on le revêtit des ornemens impériaux au bruit des acclamations réitérées. Il étoit âgé de quarante-trois ou quarante-quatre ans.

Amm. l. 26, c. 2. Theod. l. 4, c. 5.

Il alloit commencer un discours qu'il avoit préparé, lorsque tout à coup un grand murmure s'éleva : tous les soldats frappent leurs boucliers; tous demandent

ds cris qu'il se nomme sur-le-champ un collègue. *Zos. l. 6, 6.*
ques-uns crurent alors que cette demande étoit *Philost. l. 2,*
ée par les rivaux secrets de Valentinien, qui se *c. 8.*
geoient encore cette ressource. Mais le cri étoit
énéral pour être la voix d'une cabale : c'étoit l'effet
l d'une impatience militaire. Les soldats, qui
t vu périr trois empereurs dans l'espace de deux
quelques mois, vouloient s'assurer contre de si
ıtes révolutions. Le bruit croissoit de plus en
t il étoit à craindre que cette première agitation
duisît un dangereux orage. Valentinien, le plus
de de tous les princes, sentit que de céder dès le
r pas à la volonté des soldats, c'étoit leur laisser
dre l'autorité qu'ils venoient de lui conférer. Mon-
lonc un air assuré, après avoir imposé silence
ıs turbulens, en les traitant de séditieux, il parla
termes :

aves défenseurs de nos provinces, vous venez de
ınorer du diadème. Je connois tout le prix de
préférence, à laquelle je n'ai jamais aspiré.
e mon ambition s'étoit bornée à me procurer la
action intérieure qui couronne la vertu. Il dé-
oit de vous tout à l'heure de me choisir pour
souverain ; c'est à moi maintenant à décider
nesures qu'il faut prendre pour votre sûreté et
gloire. Ce n'est pas que je refuse de partager ma
ance : je sens tout le poids de la couronne ; je
ınois qu'en m'élevant sur le trône, vous n'avez
ıe placer au-dessus des accidens de l'humanité.
votre élection ne se soutiendra qu'autant que
me laisserez jouir des droits dont vous m'avez
u. J'espère que la Providence, secondant mes
ıes intentions, m'éclairera sur le choix d'un col-
digne de vous et de moi. Vous savez que dans
privée c'est une maxime de prudence de n'adop-
our associé que celui dont on a fait une sérieuse

« épreuve. Combien cette précaution est-elle pl
« cessaire pour le partage du pouvoir souverain,
« dangers sont si fréquens et les fautes irrépa
« Reposez-vous de tout sur ma vigilance. En m
« nant l'empire, vous ne vous êtes réservé que
« neur d'une fidèle obéissance. Songez seulement
« fiter du repos de l'hiver pour rétablir vos fc
« vous préparer à de nouvelles victoires. » La
fermeté de ce discours arrêta les murmures. Il
même temps aux troupes les largesses que les emp
avoient coutume de répandre à leur avénement
pire. Il acquit dès-lors toute l'autorité qu'au
procurer un long règne soutenu avec dignité;
fières cohortes qui, un moment auparavant,
doient lui commander, frappées d'une impres
respect qui dura autant que sa vie, le conduisi
palais, au milieu de leurs aigles et de leurs ens
avec toutes les marques d'une entière soumissio

Zon. t. 2, p. 29. Personne n'avoit contribué autant que Sal
l'élévation de l'empereur. Dès que cet ami g
le vit assuré sur le trône, il lui demanda, pour
pense de ses services, la permission de se dém
la préfecture, et de passer en repos le reste de s
lesse. *Eh! quoi,* lui répondit Valentinien, *ne*
vous donc chargé d'un si pesant fardeau qu
m'en laisser accablé, sans vouloir m'aider à
tenir? Il refusa constamment de consentir à la
de Salluste: heureux s'il n'eût jamais trouvé
ces ministres qui ne se servent pas eux-mêmes
vant le prince, et qui n'aperçoivent dans leur
que les obligations qu'il leur impose.

Amm. l. 26, c. 4, et l. 31, c. 14. Vict. epit. Themist. or. 6, 8. Zos. l. 4. Idace. Valentinien, ayant donné ordre qu'on se pré
partir dans deux jours, assembla les principaux
pour les consulter sur le choix de celui qu'il devo
cier à l'empire. Il avoit déjà pris son parti. Sc
Valens, plus jeune que lui de sept ans, avoit q

[redacted]

de particulier, nulle qualité d'un prince. Il étoit fidèle et constant dans l'amitié ; mais lent, pa- , timide, avare ; sans génie pour trouver par ne des expédiens, quoiqu'il eût l'esprit assez juste scerner le meilleur conseil ; sans usage des af- dont il avoit une aversion naturelle ; sans con- :e des lettres, ni même de l'art militaire. Il parut le, jusqu'à ce qu'il fut le maître de commettre ment des injustices. Il faisoit consister la fermeté lans une dureté sauvage, le zèle de la justice ie colère souvent aveugle, la douceur du carac- is la facilité à se laisser conduire par les flat- Il avoit le teint basané, un œil couvert d'une e, la taille médiocre, un peu trop chargée d'em- it, les jambes de travers. Malgré les défauts de , la tendresse fraternelle l'emportoit dans le : Valentinien sur l'intérêt de l'état. D'ailleurs aignoit pas le parallèle ; et il s'attendoit bien à er sa supériorité sur un tel collègue. Avant que éclarer, il auroit souhaité qu'on eût provoqué ix en lui conseillant de jeter les yeux sur Va- C'étoit dans ce dessein qu'il consultoit ses gé- Cette ruse politique n'eut pas le succès qu'il . Tous gardèrent un profond silence ; le seul phe osa lui dire : *Prince, si vous chérissez votre , vous avez un frère ; si vous aimez l'état, cher- plus capable.* Cette franchise piqua vivement eur ; mais il sut dissimuler son chagrin, et partit Constantinople. En passant par Nicomédie, il i Valens la charge de grand-écuyer, avec le titre in. Le 28 de mars, peu de jours après son arri- Constantinople, il assembla toutes les troupes place de *l'Hebdome*. Ce nom veut dire *septième :* oit donné à un bourg situé à sept milles de itinople vers le midi, au bord de la mer. Ce it orné de beaux édifices, et d'une grande place

Chron. Alex. Soc. l. 4, c. 1. Philost. l. 8, c. 8. Vales. in heb. domo. Till. Valent. not. 11.

destinée aux assemblées, aux exercices des soldat exécutions des criminels. Valens, dès la première de son règne, y fit élever un tribunal décoré de st de peintures et de degrés de porphyre. Ce fut de ce tribunal que ses successeurs haranguèrent leurs pes dans les occasions importantes ; ce fut là qu aussi dans la suite la proclamation des emp Valentinien conduisit Valens à l'Hebdome ; et déclara Auguste avec une approbation générale, qu'il eût été dangereux de paroître désapprou choix. L'ayant revêtu des habits impériaux et ce diadème, il le ramena dans son char à Constant Valens répondit parfaitement aux intentions frère : devenu son collègue, il continua de se re comme son inférieur ; et, moins par vertu que capacité, il n'osa jamais lui disputer l'avantage donnoit le mérite. Les deux empereurs prirent de *Flavius*, attaché aux successeurs de Constant

Eunap. in legat. p. 18. *Conc. chalced. art.* 13. *Till. Valent. art.* 9, *et not.* 12. *Oriens christian. t.* 1. *p.* 640.

Ils reçurent des députés de plusieurs villes de pire qui venoient, selon l'usage, leur présenter d ronnes d'or, et demander quelques grâces. Valen leur répondit avec dignité et en peu de mots : il l voya pleins de respect pour sa personne, et satis ses promesses. Ce fut apparemment en cette o que les deux empereurs voulurent honorer la v Nicée où Valentinien avoit reçu le diadème. Ay visé la Bithynie en deux provinces, ils établirent métropole de la seconde ; mais par un rescrit rieur ils déclarèrent que ce titre accordé à Ni porteroit aucun préjudice aux droits de Nicoméd contestations qui survinrent ensuite entre les évê ces deux villes toujours rivales, furent jugées c concile de Chalcédoine : il décida que l'évêque d médie jouiroit des droits de métropolitain d deux Bithynies, et que les changemens que les ces jugeoient à propos de faire dans le gouvern

e devoient point altérer l'ordre déjà établi dans
e.

s les derniers temps de l'empire grec, on voyoit *Codin. orig.*
tantinople, sur une arcade, la statue de Valenti- *p. 26, 35.*
u-dessous de laquelle étoit un boisseau de bronze
ntre deux mains de même métal. L'inscription
oit qu'un marchand de blé ayant vendu à fausse
, l'empereur lui avoit fait couper les deux mains.
istoire pourroit bien n'être qu'une fable inventée
derniers Grecs pour l'explication du monument;
lle serviroit du moins à montrer quelle impres-
avoit toujours conservée de l'extrême sévérité de
inien.

rince, associant son frère à la puissance souve- *Amm. l. 26,*
avoit résolu de partager le gouvernement des di- *c. 4.* *Cellar. geog.*
provinces de l'empire. Les entreprises des bar- *l. 2, c. 4, art.*
qui, après la mort de Julien, s'étoient réveillés *70.*
tes parts, le pressoient d'exécuter ce dessein. Les
ands ravageoient la Gaule et la Rhétie; les Sar-
et les Quades la Pannonie; les Pictes, les Ecos-
et les Attacottes, peuple jusqu'alors inconnu et
l n'est plus parlé depuis ce temps-là, alarmoient
nde-Bretagne par des courses continuelles; les
riens et d'autres nations maures insultoient l'A-
avec plus d'audace que jamais; la Thrace voyoit
mpagnes pillées par différens partis de Goths. Du
e l'Orient le roi de Perse faisoit revivre d'anciens
sur l'Arménie: il prétendoit que la mort de
n, avec lequel il avoit traité, lui rendoit la liberté
prendre ce pays, dont les anciens rois de Perse
nt été en possession.

e fièvre violente survenue en même temps aux *Amm. ibid.*
mpereurs les tint dans l'inaction pendant plusieurs *Zos. l. 4.* *Eunap. in*
La mémoire de Julien leur étoit odieuse: ils *Max.*
onnèrent les amis de ce prince d'avoir employé *Themist. or.*
e eux des maléfices: ces craintes frivoles leur étoient *7.* *Till. Valent. not. 13.*

inspirées par les favoris de la nouvelle cour, qui a soin de les répandre parmi le peuple de Constanti La prévention alla si loin, que les empereurs o nèrent à ce sujet des informations juridiques, d chargèrent le questeur Juventius et Ursace, g maître des offices; celui-ci étoit un Dalmate dur et Valentinien en vouloit surtout à Maxime; il n'avo oublié les mauvais services que ce philosophe fan lui avoit rendus auprès de Julien. Maxime fut amené prisonnier à Constantinople, avec Prisqu avoit partagé avec lui les bonnes grâces du défun pereur. Après un sévère examen, Prisque fut re innocent, et renvoyé dans l'Epire sa patrie. M peuple et les soldats étoient déchaînés contre Ma Il fut appliqué à la torture; et quoiqu'on n'eût déc aucun indice du crime qu'on lui imputoit, cepen comme on le soupçonnoit d'avoir profité de sa f passée pour amasser de grandes richesses, on l damna, selon Eunape, à une amende que toute l losophie de ce temps-là n'auroit pu acquitter. O obligé de la réduire à une somme modique. Po recueillir, on lui permit de retourner en Asie.

Amm. l. 26, c. 3. Hieron. vit. Hilarionis. Cassiod. Var. l. 3, ep. 51. Cod. Theod. l. 9, tit. 16, l. 11, l. 13; tit. 5, 6, l. 14; tit. 2, 3, 4, 15, 17, 21, 22. Lib. 15, tit. 1, Cod. Jul. l. 1, tit. 28, leg. 1.

Les prestiges de ces prétendus magiciens qui a peuplé la cour de Julien avoient répandu dan l'empire un soupçon de sortilége. On attribuoit à l gie les accidens les plus naturels. On recherchoit empressement la connoissance d'un art si mervei Apronien, que Julien, étant en Syrie, avoit env Rome pour y exercer la charge de préfet, ayant un œil dans ce voyage, se persuada que c'étoit d'un maléfice. Prévenu de cette idée, il n'eut pas pl appris la mort de Julien, qu'il fit une exacte rech de tous ceux qui étoient soupçonnés de magie. manqua pas de trouver beaucoup de coupables. Il arrêter et appliquer à la torture au milieu de l'an théâtre, à la vue du peuple, toujours avide de ces s

[redacted]

cruels. Après les avoir forcés d'avouer leur crime
: révéler leurs complices, il les faisoit mettre à mort.
e sévérité, animée par la vengeance, vint à bout de
ger Rome d'un grand nombre d'imposteurs ou de
rats imbécilles, qui prenoient eux-mêmes pour des
léges les poisons dont ils faisoient usage. On re-
qua entre les autres un cocher du Cirque nommé
in, qui fut convaincu d'avoir envoyé son fils en-
jeune à l'école d'un magicien pour y apprendre le
: de vaincre ses concurrens. On étoit persuadé dans
cle que plusieurs cochers du Cirque avoient recours
nagie pour donner de la vitesse à leurs chevaux,
ur arrêter ceux de leurs adversaires. Hilarin fut
mné à perdre la tête; et comme on le conduisoit
nort, s'étant échappé des mains des bourreaux et
ié dans une église, il en fut tiré par force et exé-
Cependant cet entêtement criminel ne céda pas
rement à la rigueur des supplices. Quelques années
, on convainquit un sénateur d'avoir mis un de
sclaves entre les mains d'un maître de magie qui
t chargé de l'instruire de ses secrets. Ce sénateur
rantit à force d'argent de la peine qu'il méritoit, et
ecta même, dit Ammien Marcellin, témoin ocu-
:, d'insulter à ses juges par la pompe de ses équi-
s et par un éclat insolent et scandaleux. Au reste,
mien, ce juge sévère, prit de si justes mesures pour
tenir l'abondance dans Rome, que, tant qu'il fut
t, on n'entendit aucun de ces murmures si ordi-
es dans cette ville séditieuse. Ce fut aussi dans la
: un des principaux soins de Valentinien. On le voit,
s ses lois, occupé sans cesse de la quantité et de la
ité des subsistances de Rome, et très-attentif à
éger les compagnies chargées de l'approvision-
ent.

s deux princes n'étoient pas encore rétablis de leur *Cic. in Verr. l. 4, c. 10.*
die, qu'ils commencèrent leur administration pu- *Cod. Theod.*

L. 8, tit. 15, leg. princeps. leg. vim. leg. omnis. L. 11, tit. 12, leg. 3. L. 13, tit. 1, leg. 5, 9. L. 16, tit. 2, leg. 10.

blique par deux lois très-sages. La première avoit vigueur dans l'ancienne république; l'avarice l'av à peu abolie. Ils défendirent aux officiers des mag d'acheter aucun fonds, ni même aucun esclave, d province où ils étoient employés. Valentinien, d suite, comprit dans cette défense tous les biens m et immeubles, et il l'étendit sur les magistrats mêr quelque ordre qu'ils fussent, et sur tous ceux qui chargés d'une fonction publique. Il déclara que ces seroient nulles; que la chose, soit qu'elle fût der au pouvoir de l'acheteur, soit qu'elle eût passé en d mains à quelque titre que ce fût, seroit rendue au p vendeur, sans qu'il fût obligé de restituer l'argen en avoit reçu, et que, si celui-ci différoit pendant ci de faire ses diligences pour le recouvrement, so seroit dévolu au fisc. Ce prince pensoit, ainsi que ciens Romains, que tout achat est un brigandag que le contrat n'est pas parfaitement libre de la p vendeur. La seconde loi tendoit à préparer les fon cessaires pour soutenir la guerre contre tant de ba qui menaçoient l'empire : elle déclaroit que nul nég ne seroit exempt de la taxe imposée sur ceux qui fai commerce par eux-mêmes ou par leurs commis; q auroit sur ce point aucun privilége, ni pour les o de la maison du prince, ni pour les personnes éle dignité, qui devoient donner l'exemple du zèle à nir aux besoins de l'état, ni pour les clercs, qui fo profession particulière de contribuer au soulagem misérables : ce sont les termes de la loi. Constanc exempté de cet impôt les ecclésiastiques, parce q soit-il, leur gain retournoit au profit des pauvre lentinien tira du même principe une conséquenc opposée; il crut que l'aumône en est plus belle elle prévient la misère, et que c'est un plus gran rite de soulager ses concitoyens en partageant leu deau que d'attendre à les relever lorsqu'ils en

[redacted]

lés. Il déclara même dans la suite que les exemp-
de cette taxe, fondées sur des rescrits des princes
dens, seroient censées nulles, et qu'on n'y auroit
égard.

s la fin d'avril, les empereurs partirent de Constan-
e, et prirent le chemin de l'Illyrie. Ils séjournèrent
rinople jusqu'au milieu du mois de mai. Comme
ient suivis de leurs troupes, Valentinien, très-
à faire observer la discipline, fut averti, en ap-
int de Sardique, que les soldats ne se contentoient
l'étape, mais qu'ils exigeoient sur leur passage
ntributions arbitraires. Il réforma sur-le-champ
us par une loi adressée à Victor, maître de la
, et qui fut publiée par tout l'empire. Ils arrivè-
u commencement de juin à Naïsse, où ils s'arrê-
près d'un mois. Ce fut dans le château de Médiane,
lieue de cette ville, qu'ils firent le partage des pro-
. Valentinien laissa à son frère celles qu'avoit d'abord
lées Constance, c'est-à-dire l'Egypte, toute l'Asie et
race; ce qui fut appelé l'empire d'Orient. Il se ré-
tout l'Occident, qui comprenoit l'Illyrie dans toute
endue, l'Italie, l'Afrique, la Gaule, l'Espagne et
inde-Bretagne. Il y avoit alors dans l'empire plu-
habiles généraux, qui s'étoient formés sous les
s et par les exemples de Julien. Valentinien prit à
rvice Jovin, général des troupes de la Gaule, Da-
he, général de la cavalerie, et Equitius, qu'il fit
iandant des troupes d'Illyrie. Il donna à Valens,
r, Arinthée, tous deux grands capitaines, et Lupi-
u'on croit différent de celui qui avoit été dans la
lieutenant-général de Julien. Sérénien, cet officier
e qui avoit contribué à la perte de Gallus son bien-
r, rentra pour lors dans le service militaire. Il s'é-
nu caché sous le règne de Julien, dont il ne devoit
lre que des supplices. Il n'avoit d'autre mérite au-
es nouveaux maîtres de l'empire que d'être comme

Amm. l. 26, c. 5.
Zos. l. 4.
Theod. l. 3, c. 5.
Soz. l. 6, c. 6.
Philost. l. 8, c. 8.
Pagi in Baron. an. 365.
Till. Valent. not. 4.
Cod. Theod. l. 7, tit. 4, leg. 12.
Lib. 10, tit. 19, leg. 7.
Lib. 13, tit. 3, leg. 6.
Lib. 15, tit. 1. leg. 13.

eux né en Pannonie. C'en fut assez à Valens poı cher à sa personne ; il lui conféra la dignité de co domestiques. Les empereurs partagèrent aussi les et les officiers du palais. Avant que de partir de ils songèrent à réparer le mal que Julien avoit voı au christianisme en interdisant aux chrétiens l' tion publique. Toutes les personnes que leur jointe à la régularité des mœurs, rendoit capab struire la jeunesse, eurent la permission d'ouvrii velles écoles, ou de rentrer dans celles qu'on l obligés de quitter. Pour arrêter les courses des b ils envoyèrent ordre à Tautomède ou Tentome taine franc, qui commandoit les troupes de la I les bords du Danube, de réparer les tours qui ser couvrir de ce côté-là les frontières de l'empire, et d construire de nouvelles dans les lieux où elles serc cessaires : ils lui déclaroient que, si, le terme de s mandement expiré, il laissoit ces ouvrages en état, il seroit obligé de les faire rétablir à ses dépens. S'étant ensuite rendus à Sirmium, où sèrent six semaines, ils se séparèrent vers le m mois d'août. Valentinien prit la route de Milan lens celle de Constantinople. Salluste étoit préfet toire d'Orient, Mamertin d'Italie et d'Illyrie, manien des Gaules.

Cod. Theod. l. 1, *tit.* 7, *leg.* 2, 4, 5. *Lib.* 8, *tit.* 5, *leg.* 20, 21. *Lib.* 9, *tit.* 30, *leg.* 1, 2; *tit.* 36, *leg.* 15, 16. *Lib.* 11, *tit.* 30, *leg.* 33, 34; *tit.* 31, *leg.* 1. *Lib.* 12, *tit.* 1, *leg.* 57, *etc.*; *tit.* 13, *leg.* 1, 3.

Valentinien se proposoit Constantin pour m avoit dessein de réformer le gouvernement de mais il aimoit l'argent, et Julien n'avoit aim gloire. De plus, le trésor, épuisé par la mall expédition de Perse, avoit besoin d'être rem fournir aux dépenses des armées, que les attaque bares obligeoient de lever et d'entretenir. Ces laissèrent à Julien l'avantage du désintéresseme la libéralité. Ce prince avoit modéré les présen vilies de l'empire envoyoient en diverses occasi empereurs; il avoit voulu que ces hommages

[redacted]

ment volontaires. Valentinien les exigea à titre de *Lib.* 15, *ti*
ibution ; il n'en dispensa que les sénateurs, déjà 15, *leg. uni*
;és de taxes encore plus onéreuses. Il régla par plu-
lois la conduite des juges et des gouverneurs ; il
njoignit de prononcer leurs jugemens en public,
tes ouvertes, parce qu'il étoit à craindre que dans
diences secrètes l'intrigue ne prévalût sur la justice.
lut qu'ils se rendissent populaires par leur facilité
isser aborder, par leur désintéressement, par une
incorruptible qui ne fît aucune acception de per-
s, et non pas en donnant au peuple des fêtes et des
cles, qui leur feroient perdre en amusemens frivoles
nps et des soins qu'ils devoient à des fonctions sé-
s. Les gouverneurs, en faisant la visite de leur pro-
, prenoient leur logement dans les maisons les plus
iodes et les plus délicieuses des particuliers. Valen-
défendit cet abus ; il ne leur permit de loger que
es maisons publiques qui se trouvoient sur leur pas-
et il déclara que toute autre habitation dans la-
ils auroient été reçus seroit vendue au profit du
l leur recommanda de visiter dans leurs tournées
es villages et toutes les métairies, et de s'informer
ment de la conduite des officiers chargés du recou-
nt des deniers publics, déclarant qu'il puniroit de
ceux qui seroient convaincus d'extorsions et de
ions injustes. Ayant appris que des bandes de vo-
désoloient la Campanie, l'Apulie et les contrées
es, il ne permit qu'à certaines personnes de monter
al dans ces provinces, et défendit le port des armes
ceux qui n'en avoient pas obtenu la permission
sse. Il réforma plusieurs abus dans les jugemens et
'usage de la course publique. Il fit de nouveaux rè-
ns pour ranimer dans les villes l'ordre municipal.
nt tout le cours de son règne, il ne perdit jamais
e ces objets, qu'il regardoit comme très-importans.
ges dispositions firent l'occupation de Valentinien

pendant les mois de septembre et d'octobre, qu'il p
dans les villes d'Emone, aujourd'hui Laubach en (
niole, d'Aquilée, d'Altine et de Vérone.

Amm. l. 26, *c.* 5. *Cod. Theod. l.* 11, *tit.* 30, *leg.* 32. *Grut. inscr.* CLXXVII, 4. *Giann. hist. de Naples, l.* 2, *c.* 3.

Il se rendit à Milan vers le commencement de
vembre. Cette ville ancienne, grande, peuplée, si
dans un territoire fertile, et célèbre par ses écoles,
dès le temps d'Antonin, lui avoit mérité le nom de *not*
Athènes, étoit alors la capitale du vicariat d'Italie.
lentinien la choisit préférablement à la ville de F
pour le lieu de sa résidence, tant qu'il seroit dar
contrées, parce qu'elle étoit placée comme au cent
son empire. A son arrivée, il trouva le peuple divis
un schisme. Ce prince, moins éclairé que zélé pc
concorde, prit d'abord le mauvais parti. Comme il s
prescrit pour règle de ne point se mêler de dispu
religion, son histoire est presque entièrement dé
des affaires ecclésiastiques. Pour l'en détacher to
fait, je vais présenter ici sous un seul point de v
conduite qu'il a tenue pendant tout son règne par
port au christianisme en général, et à l'église cath
en particulier.

Amm. l. 30, *c.* 9. *Zos. l.* 4. *Sym. l.* 10, *ep.* 54. *Liban. de templis. Cod. Theod. l.* 9, *tit.* 16. *leg.* 7, 9. *Lib.* 10, *tit.* 1, *leg.* 8. *Lib.* 12, *tit.* 1, *leg.* 60, 75. *Lib.* 13, *tit.* 3, *leg.* 7, 8. *Lib.* 16, *tit.* 1, *leg.* 1.

Valentien étoit sincèrement attaché à la religion
tienne, à laquelle il avoit sous Julien sacrifié sa
tune. Mais, persuadé que les consciences ne sont
du ressort de la juridiction impériale, il n'ent
pas de les contraindre; il n'étendit son pouvoir s
affaires de religion qu'autant que celles-ci renti
dans l'ordre politique. D'ailleurs il se voyoit à pe
dans les mêmes circonstances où Constantin s'étoit t
à son avénement à l'empire. Ce prince et ses e
avoient travaillé, mais avec ménagement et circor
tion, à la destruction de l'idolâtrie. Julien l'avoit
vée de ses ruines: le règne de Jovien avoit été trop
pour l'abattre de nouveau. Ainsi le paganisme, e
enivré du sang des martyrs qu'il avoit fait couler
dant le règne de Julien, avoit repris assez de

ne pouvoir être terrassé sans de violens combats. ...ntinien, qui vouloit maintenir la paix dans ses ...s, déclara, dès les premiers jours de son règne, qu'il ...ettoit à ses sujets de suivre la religion que chacun ...e avoit embrassée. Les lois qui accordoient cette ...té ne sont pas venues jusqu'à nous ; mais elles sont ...ement rappelées dans une de celles qui nous restent ... prince, et attestées également par les auteurs chré... et païens de ce temps-là. Cette tolérance n'étoit ...feinte et simulée comme celle de Julien. Valenti... conserva aux prêtres païens leurs anciens privi... ; il défendit de leur susciter aucun trouble ; il ...it même des titres honorables à ceux de leur ordre ...e seroient acquittés de leurs fonctions avec sagesse. ...ssa subsister les droits des vestales et l'autel de la ...oire. Il toléra les divinations qui se pratiquoient ... maléfice. Il avoit d'abord défendu les sacrifices ...rnes que Julien avoit rétablis ; mais Prétextat, ...onsul d'Achaïe, lui ayant représenté qu'il alloit ... les Hellènes dans le dernier désespoir s'il leur ... la liberté de célébrer leurs mystères, l'empereur ...ut bien se relâcher sur ce point, à condition que ... ces cérémonies on n'ajouteroit rien aux anciens ...s. Cependant Libanius nous apprend que ce prince, ... la fin de son règne, défendit d'immoler des ani...x, et qu'il ne permit que d'offrir de l'encens. Les ...rs dont Julien avoit comblé les philosophes ...ent mis cette profession fort à la mode : toutes les ...s, tous les villages en avoient vu naître des essaims ...breux, qui s'étoient répandus dans tout l'empire ...ui avoient infecté la cour. Le nouvel empereur ... donna ordre de retourner dans leur patrie : *Il est ...eux*, dit-il dans sa loi, *que des gens qui se vantent ...utenir les plus rudes assauts de la fortune n'aient ...le courage de partager avec leurs citoyens le poids ...charges publiques.* Il excepta cependant de cette

sorte de bannissement ceux qui s'étoient disting
des vertus conformes à leur profession. Con
chrétiens étoient en grand nombre, et qu'il
craindre qu'ils ne se vengeassent par quelque
des maux que les païens leur avoient fait sou
temps de Julien, on prenoit la précaution de
aux portes des temples une garde de soldats. Vale
fit défense d'employer à cette fonction des solda
tiens; ce que les magistrats, la plupart païen
tout à Rome et dans l'Italie, affectoient de fai
avilir la religion chrétienne. Dès le temps que
empereurs étoient dans le château de Médi
avoient ordonné que les biens-fonds dont Juli
enrichi les temples fussent appliqués au doma
périal.

Soc. l. 4, *c.* 1, 28. *Soz. l.* 6, *c.* 7. *Hist. misc. l.* 12. *Theoph. p.* 46. *Ambr. ep.* 13. *Cod. Theod. l.* 16, *tit.* 5, *leg.* 3, *tit.* 6. *leg.* 1. *Till. Valent. art.* 3. *Idem, vie de S. Hilaire*, *art.* 16. *Fleury, hist. eccles. l.* 16, *c.* 2.

Lorsque Valentinien vint à Milan, saint Hila
se trouvoit dans cette ville, soutenoit la foi c
contre l'évêque Auxence. Le peuple étoit partag
pereur se voyoit obligé ou d'assister hors de l'é
assemblées des catholiques, ce qui lui sembloit
venable à la majesté impériale, ou d'ôter l'
Auxence, contre la résolution qu'il avoit pris
point user de violence. Elevé dans la croyance
doxe, il ne s'en écarta jamais : cependant son
pour la paix en imposa pour lors à sa religion.
par une déclaration équivoque, où l'hérésie d'
étoit déguisée, il se joignit à la communion de
que; et, toujours attaché à la foi catholique, il
de Milan saint Hilaire, qui en étoit le plus zél
seur. Ce ne fut qu'à regret qu'il interposa son
dans cette dispute. Il avoit clairement expliqué
positions avant que d'arriver en Italie. Les
d'Hellespont et de Bithynie lui ayant député un
eux pour lui demander la permission de tenir
cile : *Je ne suis qu'un laïc*, répondit l'empereu
dois entrer pour rien dans les affaires de d

us êtes chargés de ce soin, assemblez-vous où vous grez à propos. Saint Ambroise rapporte de lui cette role : *Qu'il ne lui appartenoit pas d'être juge entre évêques.* On lui reproche même de n'avoir pas profité l'autorité qu'il conserva toujours sur son frère pour éter la persécution que Valens fit aux catholiques. is ce qui le justifie du soupçon d'indifférence sur le gme, c'est qu'il défendit aux manichéens de s'assemler, aux donatistes de réitérer le baptême; et que, vers fin de son règne, voulant mettre un frein aux fureurs Valens, il écrivit aux évêques d'Asie et de Phrygie ur leur ordonner de faire prêcher dans leurs diocèses foi catholique, et leur défendre d'inquiéter ceux qui faisoient profession.

Quoiqu'il ne crût pas devoir se mêler de questions éologiques, il ne se dispensa pas du respect que les us puissans princes doivent à la religion. Constantin oit défendu de faire le dimanche aucun acte judiire; Valentinien ajouta la défense d'exiger ce jour-là chrétiens les contributions publiques. Plein de vénétion pour la fête de Pâques, qu'il honoroit comme la de la délivrance du genre humain, il ordonna que ns ce saint jour on donneroit la liberté aux prisonrs; il en excepta ces criminels dont l'impunité seroit nicieuse à la société; les sacriléges, les magiciens, empoisonneurs, les adultères, les ravisseurs, les homies et les coupables du crime de lèse-majesté. Constantin roit pu abolir dans la ville de Rome les spectacles gladiateurs, Valentinien défendit de condamner à combats cruels les chrétiens convaincus de quelque ne que ce fût. Les acteurs de théâtre étoient alors de dition servile; il ne leur étoit pas libre de renoncer eur profession : l'empereur ordonne dans ses lois, les comédiens qui, étant en péril de mort, recevront aptême et l'eucharistie, ne pourront être forcés à nter de nouveau sur le théâtre, s'ils reviennent en

Chrysost. in gen. homil. 10.
Soz. l. 6, *c.* 29.
Baron. in an. 371.
Till. Valent. art. 3, 4.
Cod. Theod. l. 2, *tit.* 1, *leg.* 1.
Lib. 8, *tit.* 8, *leg.* 1.
Lib. 9, *tit.* 38, *leg.* 3, 4; *tit.* 40, *leg.* 8.
Lib. 11, *tit.* 36, *leg.* 20.
Lib. 12, *tit.* 1, *leg.* 9, *et ib. God.*
Lib. 13, *tit.* 10, *leg.* 4, 6, *et ibi God.*
Lib. 15, *tit.* 7, *leg.* 1, 2, 4, 8, 9, *et ibi God.*
Lib. 16, *tit.* 2, *leg.* 17, 18, 20, 21, 22, *et ibi God.*

santé; mais il veut qu'on examine avec attention l
de leur maladie, qu'on en informe les magistrats cha
du soin des spectacles, et qu'on ne leur administre
sacremens, avec la permission des évêques, que da
cas où le danger de mort seroit évident. Ces précauti
qui rendoient l'entrée de l'église plus difficile
comédiens, sont blâmées par de graves auteurs; d'a
les justifient par des profanations ordinaires alors
gens de théâtre, qui ne demandoient souvent les sa
mens que pour se délivrer de leur servitude, et
retournoient ensuite à l'idolâtrie. Les filles des co
diennes étoient assujetties à la profession de leurs m
le prince ne permit d'y contraindre que celles qu
déshonoroient par la débauche. Gratien et Vale
nien II suivirent l'esprit de cette loi; ils affranchi
du théâtre les comédiennes qui embrasseroient le c
tianisme, pourvu qu'elles menassent une vie régul
Valentinien voulut que les amendes qui seroient ex
dans les causes ecclésiastiques fussent uniquement
pliquées au soulagement des pauvres. Il témoigna
jours beaucoup de respect pour les évêques; il s'ab
noit de leur rien prescrire, ni de rien innover dans
règles de l'Eglise, lors même que ces règles sembl
pouvoir être changées avec avantage, persuadé que
réforme excédoit son pouvoir. Par des lois qui ne
sont pas conservées jusqu'à nous, il avoit ordonné
dans les causes qui concernoient la foi ou l'ordre
l'Eglise, les évêques ne fussent jugés que par des é
ques. Il rendit aux ecclésiastiques et aux moines
les priviléges dont le paganisme, rétabli par Julien,
avoit dépouillés; mais il leur interdisoit en même te
toute liberté scandaleuse, tout manége d'intérêt; il l
défendit, sous peine de bannissement, de fréquenter
maisons des veuves et des orphelines. Il déclara nul
et dévolues au fisc les donations qu'une femme le
feroit de son vivant ou par testament, et il proscri

[redacted]

es pieuses qui se cachent sous le fidéicommis. mêmes vues que Constantin, il ne permit e à la cléricature ni les riches particuliers qui porter les charges publiques, ni les décurions, qu'ils ne fissent cession de leurs biens, soit à unicipal, soit à quelque parent qui se charleurs fonctions. Ces dernières lois sont censune peu favorables à la religion; mais il ne difficile de montrer que l'honneur et la force e ne consistent pas dans l'opulence personnelle nistres; au lieu que l'ordre politique, par un foiblesse inséparable des choses temporelles, a richesses pour se soutenir. Il y avoit dès-lors monastères de filles. Cette pieuse institution, rd en Egypte, avoit depuis environ trente ans talie et en Gaule. Valentinien étoit chaste; ce honorer cette vertu qu'il exempta de taille les vierges consacrées à Dieu. Il étendit cette n sur les veuves qui ne passoient pas à de seces, et sur les enfans des deux sexes tant qu'ils puissance de tuteurs.

étoit encore dans les mêmes sentimens que mais il n'avoit ni le même discernement ni la meté. Déjà trop chargé du poids de l'empire, dans la suite se rendre arbitre de la religion; que l'Eglise jouissoit en Occident d'un repos , elle fut exposée en Orient aux plus violentes . Dès que ce prince fut arrivé à Constantinople, it au sénat, où paroissoit déjà la statue de son ien, érigée à la première nouvelle de l'élection inien. Il y prononça un discours dont Théit un grand éloge. Je ne crois pas cependant puisse rien conclure en faveur de l'éloquence . Mais ce sophiste en cite deux belles maximes ent d'être recueillies; la première, c'est qu'*il ux pour des sujets d'avoir des princes qui aient*

Theod. l. 4, c. 11. Them. or. 6. Till. Valent. not. 20.

été nourris loin des délices et de la mollesse, loin de la séduction des flatteurs, dans les travaux, dans les alarmes, dans les incommodités de la vie. La seconde, c'est qu'*un état est plus en péril, quand il est en proie aux délateurs, que lorsqu'il est attaqué par les barbares; comme les maladies internes sont plus dangereuses que celles qui sont produites par des causes étrangères.* Thémistius répondit à ce discours par un de ces panégyriques dont la matière est toujours plus riche et plus féconde au commencement du règne d'un prince médiocre qu'elle ne l'est à la fin de sa vie. Il relève avec tout l'appareil de son art la concorde qui régnoit entre les deux frères. Ils prirent, selon la coutume, le consulat pour l'année suivante 365. En cette occasion tous les deux de concert défendirent à ceux qui portoient cette nouvelle dans les provinces d'exiger aucun présent des habitans, et aux gouverneurs de souffrir ces exactions illicites. Ils permirent cependant aux personnes riches de faire quelque libéralité à ces envoyés. Cette exception rendit la défense inutile, comme on le voit par les lois suivantes: parce qu'il est plus sûr et plus facile d'enchaîner la cupidité que de la contenir dans de justes bornes. Julien, meilleur politique, avoit absolument proscrit ces rapines déguisées sous le titre de *gratifications.*

Cod. Theod. l. 8, tit. 15, leg. vim, et ibi God.
Cod. Jul. l. 1, tit. 55.

Les deux empereurs s'accordèrent encore à faire chacun dans leur empire un établissement très-avantageux à ces citoyens qui, dépourvus de crédit et de richesses, n'ont d'autre appui que la justice des supérieurs; foible ressource que la corruption, la négligence ou la crainte rendent trop souvent inutiles. Ils instituèrent dans chaque ville des *défenseurs.* Ce n'étoit pas une magistrature, mais une fonction autorisée, telle à peu près qu'avoit été pour la ville de Rome celle des tribuns dans leur première institution. Ils étoient tirés de l'ordre des bourgeois notables, qui n'étoient ni décu

[redacted]

ns ni officiers des magistrats. Les évêques, les clercs, possesseurs des fonds, l'ordre municipal concouroient leur élection, qui devoit être confirmée par les pré- du prétoire. Ils étoient élus pour cinq ans, et ne voient ni se dispenser de cet emploi, ni le quitter nt ce terme, sans une permission de l'empereur. toient les protecteurs de ceux qui n'en avoient point: décidoient, comme arbitres, des contestations peu im- tantes, et déféroient les autres aux juges ordinaires. toit de leur devoir de s'opposer aux violences, aux tions injustes, à l'insolence et aux concussions des ciers subalternes, à l'iniquité des magistrats, aux- ls il fut ordonné de leur donner en tout temps un e accès. Ils devoient aussi maintenir la discipline, e arrêter les coupables et les mettre entre les mains juges, s'opposer à l'impunité, et combattre la fa- r qui multiplie les crimes en protégeant les crimi- s. Mais leur pouvoir n'étoit point armé de la force tive; il se bornoit aux sollicitations, aux remon- ces, aux oppositions juridiques; et, si l'on n'y it point d'égard, ils devoient porter leurs plaintes tribunaux supérieurs. Cet établissement civil fut ntôt adopté dans la police ecclésiastique; les églises isirent aussi des défenseurs, c'est-à-dire des laïcs rgés de soutenir leurs intérêts devant les tribunaux uliers.

Jamais les tremblemens de terre ne furent aussi quens que dans ce siècle. Il en arriva un cette année, emblable à celui dont nous avons parlé sur l'an 362, 'Ammien Marcellin les a confondus. Le 21 de juillet terrible fléau fut annoncé par des éclairs redoublés, i parurent au lever du soleil. La terre fut agitée par violentes secousses dans toute l'étendue de l'empire. mer, sur plusieurs côtes, recula à une grande dis- ce, et découvrit des montagnes et des vallées cachées qu'alors au fond de ses abîmes. Revenant ensuite

Amm. l. 26, c. 10. Idace. Chron. Alex. Socr. l. 4, c. 3. Hier. chron. et vit. Hilar. et in Is. c. 15, Cellar. geog. l. 3, c. 4, art. 10.

avec fureur, elle inonda ses rivages, renversa qu d'édifices dans les villes voisines, submergea des liers d'hommes et de bestiaux, et porta des vais bien loin dans les terres. Ammien Marcellin rap qu'en passant, plusieurs années après, par le terr de Méthone, aujourd'hui Modon, dans la Morée vit la carcasse d'un navire que la violence des avoit poussé à deux milles du rivage. La Sicile so beaucoup de ce tremblement. En Arabie, les d'Aréopolis, nommée, dans l'Ecriture sainte, *Ar* et *bath-moab*, autrefois capitale du pays des Moa tombèrent en une nuit.

Amm. l. 26, *c.* 5. *Zos. l.* 4. *Sext. Rufus. God ad cod. Theod. t.* 2, *p.* 283. *Mem. acad. t.* 8, *p.* 403.

Valentinien, ayant passé un an en Italie, partit la Gaule dans le mois d'octobre, et arriva à Pa commencement de novembre. Pendant qu'il étoi core en chemin, il reçut en un même jour la velle d'une incursion des Allemands dans la Gau de la révolte de Procope en Orient. Les Allen avoient envoyé des députés à la cour; mais, au des présens réglés depuis long-temps par l'usage, leur avoit donné que des choses de peu de valeu sur le refus qu'ils avoient fait de les accepter, U maître des offices, naturellement emporté et brut avoit traités avec beaucoup de hauteur et de d Toute la nation, se croyant outragée en leur pers prit les armes, et envoya des partis au-delà du Mais, sur la nouvelle que Dagalaïphe venoit les cher, ils prévinrent sa rencontre, et se retirèrent. pereur, qui s'étoit avancé jusqu'à Reims, re Paris, où il passa l'hiver à prendre des mesures la défense de la province. Il rassembla des troup mit de fortes garnisons dans les places situées Rhin. Ce fut peut-être dès cette année que ce p fit une nouvelle division de la Gaule. Auguste l partagée en six provinces : Dioclétien, pour dim la puissance des gouverneurs en resserrant les l

[redacted]

ır juridiction, y avoit établi douze départemens. tinien en fit quatorze; il détacha de la Viennoise pes maritimes, et partagea l'Aquitaine en deux s. Quelques années après, ce même empereur, ratien son fils, ayant encore démembré quelques-de ces provinces, en forma dix-sept dans le dio-ıu vicariat de la Gaule : c'étoient les quatre Lyon-s, les deux Belgiques, les deux Germanies, la ınique, les Alpes grecques et pennines, la Vien-, les deux Aquitaines, la Novempopulanie, les Narbonnoises et les Alpes maritimes. C'est cette ion que l'Eglise a suivie pour l'ordinaire dans l'é-ssement des métropoles. Tel fut le dernier état de aule jusqu'au temps où les Francs, les Goths et Bourguignons envahirent ces belles provinces.

ndant que Valentinien fortifioit ses frontières, Va- *Amm. l. 26, c. 6, 7.* fut sur le point de se voir arracher le diadème *Zos. l. 4.* son frère l'avoit honoré. Je vais raconter sans ruption toute la suite de cet événement, où l'im-lence de l'usurpateur et la trahison de ses capitaines irent Valens beaucoup mieux que son propre cou-. La paix de trente ans conclue par Jovien ne ras-it pas l'empire contre les entreprises de Sapor. On gnoit que ce prince guerrier et ambitieux ne fût ıs disposé à tenir sa parole qu'à profiter de l'ac-ition de Nisibe, qui lui ouvroit une libre entrée Mésopotamie. En effet, les Perses faisoient déjà des vemens. Pour les observer de plus près, Valens it de Constantinople et prit le chemin de Syrie. traversant la Bithynie, il apprit que les Goths, quilles depuis le règne de Constantin, et devenus, faveur d'une longue paix, des ennemis plus redou-es, réunissoient toutes leurs forces à dessein de pé-er dans la Thrace. Il se contenta de faire marcher la frontière un nombre suffisant de troupes, et tinua sa route. Il étoit à Césarée, en Cappadoce,

avec fureur, elle inonda ses rivages, renversa qua
d'édifices dans les villes voisines, submergea des ı
liers d'hommes et de bestiaux, et porta des vaiss
bien loin dans les terres. Ammien Marcellin rap
qu'en passant, plusieurs années après, par le terri
de Méthone, aujourd'hui Modon, dans la Morée,
vit la carcasse d'un navire que la violence des
avoit poussé à deux milles du rivage. La Sicile sou
beaucoup de ce tremblement. En Arabie, les n
d'Aréopolis, nommée, dans l'Ecriture sainte, *Ar* et *l*
bath-moab, autrefois capitale du pays des Moab
tombèrent en une nuit.

Amm. l. 26, *c.* 5. *Zos. l.* 4. *Sext. Rufus. God ad cod. Theod. t.* 2, *p.* 283. *Mem. acad. t.* 8, *p.* 403.

Valentinien, ayant passé un an en Italie, partit
la Gaule dans le mois d'octobre, et arriva à Par
commencement de novembre. Pendant qu'il étoit
core en chemin, il reçut en un même jour la
velle d'une incursion des Allemands dans la Gaul
de la révolte de Procope en Orient. Les Allem
avoient envoyé des députés à la cour; mais, au
des présens réglés depuis long-temps par l'usage, c
leur avoit donné que des choses de peu de valeur
sur le refus qu'ils avoient fait de les accepter, Ui
maître des offices, naturellement emporté et bruta
avoit traités avec beaucoup de hauteur et de d
Toute la nation, se croyant outragée en leur perso
prit les armes, et envoya des partis au-delà du I
Mais, sur la nouvelle que Dagalaïphe venoit les
cher, ils prévinrent sa rencontre, et se retirèrent. I
pereur, qui s'étoit avancé jusqu'à Reims, revi
Paris, où il passa l'hiver à prendre des mesures
la défense de la province. Il rassembla des troupe
mit de fortes garnisons dans les places situées
Rhin. Ce fut peut-être dès cette année que
fit une nouvelle division de la Gaule. Augu
partagée en six provinces : Dioclétien, pou
la puissance des gouverneurs en resserra

· juridiction, y avoit établi douze départemens.
inien en fit quatorze; il détacha de la Viennoise
ɪes maritimes, et partagea l'Aquitaine en deux
. Quelques années après, ce même empereur,
atien son fils, ayant encore démembré quelques-
le ces provinces, en forma dix-sept dans le dio-
a vicariat de la Gaule : c'étoient les quatre Lyon-
, les deux Belgiques, les deux Germanies, la
nique, les Alpes grecques et pennines, la Vien-
, les deux Aquitaines, la Novempopulanie, les
Narbonnoises et les Alpes maritimes. C'est cette
ou que l'Eglise a suivie pour l'ordinaire dans l'é-
sement des métropoles. Tel fut le dernier état de
ule jusqu'au temps où les Francs, les Goths et
ourguignons envahirent ces belles provinces.
ndant que Valentinien fortifioit ses frontières, Va- *Amm. l. 26, c. 6, 7.*
ut sur le point de se voir arracher le diadème *Zos. l. 4.*
son frère l'avoit honoré. Je vais raconter sans
ruption toute la suite de cet événement, où l'im-
ence de l'usurpateur et la trahison de ses capitaines
rent Valens beaucoup mieux que son propre cou-
La paix de trente ans conclue par Jovien ne ras-
t pas l'empire contre les entreprises de Sapor. On
noit que ce prince guerrier et ambitieux ne fût
s disposé à tenir sa parole qu'à profiter de l'ac-
tion de Nisibe, qui lui ouvroit une libre entrée
lésopotamie. En effet, les Perses faisoient déjà des
vemens. Pour les observer de plus près, Valens
it de Constantinople et prit le chemin de Syrie.
traversant la Bithynie, il apprit que les Goths,
iquilles depuis le règne de Constantin, et devenus,
faveur d'une longue paix, des ennemis plus redou-
nissoient toutes leurs forces à dessein de pé-
la Thrace. Il se contenta de faire marcher
ière un nombre suffisant de troupes, et
route. Il étoit à Césarée, en Cappadoce,

pendant les mois de septembre et d'octobre, qu'il dans les villes d'Emone, aujourd'hui Laubach en niole, d'Aquilée, d'Altine et de Vérone.

Amm. l. 26, *c.* 5. *Cod. Theod. l.* 11, *tit.* 30, *leg.* 32. *Grut. inscr.* CLXXVII, 4. *Giann. hist. de Naples, l.* 2, *c.* 3.

Il se rendit à Milan vers le commencement de vembre. Cette ville ancienne, grande, peuplée, dans un territoire fertile, et célèbre par ses écoles, dès le temps d'Antonin, lui avoit mérité le nom de *nou Athènes*, étoit alors la capitale du vicariat d'Italie. lentinien la choisit préférablement à la ville de pour le lieu de sa résidence, tant qu'il seroit da contrées, parce qu'elle étoit placée comme au cen son empire. A son arrivée, il trouva le peuple divis un schisme. Ce prince, moins éclairé que zélé p concorde, prit d'abord le mauvais parti. Comme il prescrit pour règle de ne point se mêler de dispu religion, son histoire est presque entièrement dé des affaires ecclésiastiques. Pour l'en détacher to fait, je vais présenter ici sous un seul point de conduite qu'il a tenue pendant tout son règne par port au christianisme en général, et à l'église cath en particulier.

Amm. l. 30, *c.* 9. *Zos. l.* 4. *Sym. l.* 10, *ep.* 54. *Liban. de templis. Cod. Theod. l.* 9, *tit.* 16, *leg.* 7, 9. *Lib.* 10, *tit.* 1, *leg.* 8. *Lib.* 12, *tit.* 1, *leg.* 60, 75. *Lib.* 15, *tit.* 3, *leg.* 7, 8. *Lib.* 16, *tit.* 1, *leg.* 1.

Valentien étoit sincèrement attaché à la religion tienne, à laquelle il avoit sous Julien sacrifié sa tune. Mais, persuadé que les consciences ne sont du ressort de la juridiction impériale, il n'ent pas de les contraindre; il n'étendit son pouvoir affaires de religion qu'autant que celles-ci rent dans l'ordre politique. D'ailleurs il se voyoit à pe dans les mêmes circontances où Constantin s'étoit à son avénement à l'empire. Ce prince et ses avoient travaillé, mais avec ménagement et circo tion, à la destruction de l'idolâtrie. Julien l'avoit vée de ses ruines: le règne de Jovien avoit été trop pour l'abattre de nouveau. Ainsi le paganisme, e enivré du sang des martyrs qu'il avoit fait couler dant le règne de Julien, avoit repris assez de

ne pouvoir être terrassé sans de violens combats. ntinien, qui vouloit maintenir la paix dans ses , déclara, dès les premiers jours de son règne, qu'il iettoit à ses sujets de suivre la religion que chacun t avoit embrassée. Les lois qui accordoient cette té ne sont pas venues jusqu'à nous ; mais elles sont ement rappelées dans une de celles qui nous restent prince, et attestées également par les auteurs chré- et païens de ce temps-là. Cette tolérance n'étoit feinte et simulée comme celle de Julien. Valenti- conserva aux prêtres païens leurs anciens privi- ; il défendit de leur susciter aucun trouble ; il nit même des titres honorables à ceux de leur ordre e seroient acquittés de leurs fonctions avec sagesse. issa subsister les droits des vestales et l'autel de la toire. Il toléra les divinations qui se pratiquoient maléfice. Il avoit d'abord défendu les sacrifices turnes que Julien avoit rétablis ; mais Prétextat, consul d'Achaïe, lui ayant représenté qu'il alloit r les Hellènes dans le dernier désespoir s'il leur it la liberté de célébrer leurs mystères, l'empereur lut bien se relâcher sur ce point, à condition que s ces cérémonies on n'ajouteroit rien aux anciens es. Cependant Libanius nous apprend que ce prince, la fin de son règne, défendit d'immoler des ani- ux, et qu'il ne permit que d'offrir de l'encens. Les urs dont Julien avoit comblé les philosophes ent mis cette profession fort à la mode : toutes les s, tous les villages en avoient vu naître des essaims breux, qui s'étoient répandus dans tout l'empire ui avoient infecté la cour. Le nouvel empereur donna ordre de retourner dans leur patrie : *Il est leux*, dit-il dans sa loi, *que des gens qui se vantent utenir les plus rudes assauts de la fortune n'aient le courage de partager avec leurs citoyens le poids charges publiques.* Il excepta cependant de cette

sorte de bannissement ceux qui s'étoient distingués des vertus conformes à leur profession. Comme chrétiens étoient en grand nombre, et qu'il étoi craindre qu'ils ne se vengeassent par quelque viol des maux que les païens leur avoient fait souffrir temps de Julien, on prenoit la précaution de pl aux portes des temples une garde de soldats. Valenti fit défense d'employer à cette fonction des soldats c tiens; ce que les magistrats, la plupart païens, tout à Rome et dans l'Italie, affectoient de faire p avilir la religion chrétienne. Dès le temps que les empereurs étoient dans le château de Médiane avoient ordonné que les biens-fonds dont Julien a enrichi les temples fussent appliqués au domaine périal.

Soc. l. 4, c. 1, 28. Soz. l. 6, c. 7. Hist. misc. l. 12. Theoph. p. 46. Ambr. ep. 13. Cod. Theod. l. 16, tit. 5. leg. 3, tit. 6. leg. 1. Till. Valent. art. 3. Idem, vie de S. Hilaire, art. 16. Fleury, hist. eccles. l. 16, c. 2.

Lorsque Valentinien vint à Milan, saint Hilaire, se trouvoit dans cette ville, soutenoit la foi de N contre l'évêque Auxence. Le peuple étoit partagé. L pereur se voyoit obligé ou d'assister hors de l'église assemblées des catholiques, ce qui lui sembloit peu venable à la majesté impériale, ou d'ôter l'égli Auxence, contre la résolution qu'il avoit prise de point user de violence. Elevé dans la croyance or doxe, il ne s'en écarta jamais : cependant son am pour la paix en imposa pour lors à sa religion. Tro par une déclaration équivoque, où l'hérésie d'Aux étoit déguisée, il se joignit à la communion de cet que; et, toujours attaché à la foi catholique, il fit de Milan saint Hilaire, qui en étoit le plus zélé dé seur. Ce ne fut qu'à regret qu'il interposa son aut dans cette dispute. Il avoit clairement expliqué ses positions avant que d'arriver en Italie. Les évê d'Hellespont et de Bithynie lui ayant député un d'e eux pour lui demander la permission de tenir un c cile : *Je ne suis qu'un laïc*, répondit l'empereur, *j dois entrer pour rien dans les affaires de doctr*

us êtes chargés de ce soin, assemblez-vous où vous gerez à propos. Saint Ambroise rapporte de lui cette role : *Qu'il ne lui appartenoit pas d'être juge entre s évêques.* On lui reproche même de n'avoir pas profité l'autorité qu'il conserva toujours sur son frère pour êter la persécution que Valens fit aux catholiques. is ce qui le justifie du soupçon d'indifférence sur le gme, c'est qu'il défendit aux manichéens de s'assemer, aux donatistes de réitérer le baptême; et que, vers fin de son règne, voulant mettre un frein aux fureurs Valens, il écrivit aux évêques d'Asie et de Phrygie ur leur ordonner de faire prêcher dans leurs diocèses foi catholique, et leur défendre d'inquiéter ceux qui faisoient profession.

Quoiqu'il ne crût pas devoir se mêler de questions éologiques, il ne se dispensa pas du respect que les s puissans princes doivent à la religion. Constantin oit défendu de faire le dimanche aucun acte judiire; Valentinien ajouta la défense d'exiger ce jour-là chrétiens les contributions publiques. Plein de vénéion pour la fête de Pâques, qu'il honoroit comme la de la délivrance du genre humain, il ordonna que s ce saint jour on donneroit la liberté aux prisonrs; il en excepta ces criminels dont l'impunité seroit nicieuse à la société; les sacriléges, les magiciens, empoisonneurs, les adultères, les ravisseurs, les homies et les coupables du crime de lèse-majesté. Constantin voit pu abolir dans la ville de Rome les spectacles gladiateurs, Valentinien défendit de condamner à combats cruels les chrétiens convaincus de quelque me que ce fût. Les acteurs de théâtre étoient alors de dition servile; il ne leur étoit pas libre de renoncer leur profession : l'empereur ordonne dans ses lois, e les comédiens qui, étant en péril de mort, recevront baptême et l'eucharistie, ne pourront être forcés à onter de nouveau sur le théâtre, s'ils reviennent en

Chrysost. in gen. homil. 10.
Soz. l. 6, *c.* 29.
Baron. in an. 371.
Till. Valent. art. 3, 4.
Cod. Theod. l. 2, *tit.* 1, *leg.* 1.
Lib. 8, *tit.* 8, *leg.* 1.
Lib. 9, *tit.* 38, *leg.* 3, 4; *tit.* 40, *leg.* 8.
Lib. 11, *tit.* 36, *leg.* 20.
Lib. 12, *tit.* 1, *leg.* 9, *et ib. God.*
Lib. 13, *tit.* 10, *leg.* 4, 6, *et ibi God.*
Lib. 15, *tit.* 7, *leg.* 1, 2, 4, 8, 9, *et ibi God.*
Lib. 16, *tit.* 2, *leg.* 17, 18, 20, 21, 22, *et ibi God.*

santé; mais il veut qu'on examine avec attention l
de leur maladie, qu'on en informe les magistrats cha
du soin des spectacles, et qu'on ne leur administre
sacremens, avec la permission des évêques, que dan
cas où le danger de mort seroit évident. Ces précauti
qui rendoient l'entrée de l'église plus difficile
comédiens, sont blâmées par de graves auteurs; d'au
les justifient par des profanations ordinaires alors
gens de théâtre, qui ne demandoient souvent les sa
mens que pour se délivrer de leur servitude, et
retournoient ensuite à l'idolâtrie. Les filles des co
diennes étoient assujetties à la profession de leurs m
le prince ne permit d'y contraindre que celles q
déshonoroient par la débauche. Gratien et Vale
nien II suivirent l'esprit de cette loi; ils affranchi
du théâtre les comédiennes qui embrasseroient le ch
tianisme, pourvu qu'elles menassent une vie réguli
Valentinien voulut que les amendes qui seroient ex
dans les causes ecclésiastiques fussent uniquement
pliquées au soulagement des pauvres. Il témoigna
jours beaucoup de respect pour les évêques; il s'ab
noit de leur rien prescrire, ni de rien innover dans
règles de l'Eglise, lors même que ces règles sembl
pouvoir être changées avec avantage, persuadé que
réforme excédoit son pouvoir. Par des lois qui ne
sont pas conservées jusqu'à nous, il avoit ordonné q
dans les causes qui concernoient la foi ou l'ordre
l'Eglise, les évêques ne fussent jugés que par des é
ques. Il rendit aux ecclésiastiques et aux moines
les priviléges dont le paganisme, rétabli par Julien,
avoit dépouillés; mais il leur interdisoit en même te
toute liberté scandaleuse, tout manége d'intérêt; il le
défendit, sous peine de bannissement, de fréquenter
maisons des veuves et des orphelines. Il déclara nul
et dévolues au fisc les donations qu'une femme le
feroit de son vivant ou par testament, et il proscrit

[redacted]

ues pieuses qui se cachent sous le fidéicommis. es mêmes vues que Constantin, il ne permit ttre à la cléricature ni les riches particuliers qui it porter les charges publiques, ni les décurions, s qu'ils ne fissent cession de leurs biens, soit à municipal, soit à quelque parent qui se charde leurs fonctions. Ces dernières lois sont censumme peu favorables à la religion; mais il est pas difficile de montrer que l'honneur et la force lise ne consistent pas dans l'opulence personnelle ministres; au lieu que l'ordre politique, par un la foiblesse inséparable des choses temporelles, a de richesses pour se soutenir. Il y avoit dès-lors rs monastères de filles. Cette pieuse institution, bord en Egypte, avoit depuis environ trente ans n Italie et en Gaule. Valentinien étoit chaste; ce r honorer cette vertu qu'il exempta de taille les les vierges consacrées à Dieu. Il étendit cette ion sur les veuves qui ne passoient pas à de senoces, et sur les enfans des deux sexes tant qu'ils en puissance de tuteurs.

ns étoit encore dans les mêmes sentimens que re, mais il n'avoit ni le même discernement ni la fermeté. Déjà trop chargé du poids de l'empire, it dans la suite se rendre arbitre de la religion; is que l'Eglise jouissoit en Occident d'un repos ille, elle fut exposée en Orient aux plus violentes ons. Dès que ce prince fut arrivé à Constantinople, ndit au sénat, où paroissoit déjà la statue de son ratien, érigée à la première nouvelle de l'élection entinien. Il y prononça un discours dont Thé- fait un grand éloge. Je ne crois pas cependant en puisse rien conclure en faveur de l'éloquence ens. Mais ce sophiste en cite deux belles maximes éritent d'être recueillies; la première, c'est qu'*il reux pour des sujets d'avoir des princes qui aient*

Cod. Theod. l. 4, c. 11.
Them. or. 6.
Till. Valent. not. 20.

été nourris loin des délices et de la mollesse, loin de la séduction des flatteurs, dans les travaux, dans les alarmes, dans les incommodités de la vie. La seconde, c'est qu'*un état est plus en péril, quand il est en proie aux délateurs, que lorsqu'il est attaqué par les barbares; comme les maladies internes sont plus dangereuses que celles qui sont produites par des causes étrangères.* Thémistius répondit à ce discours par un de ces panégyriques dont la matière est toujours plus riche et plus féconde au commencement du règne d'un prince médiocre qu'elle ne l'est à la fin de sa vie. Il relève avec tout l'appareil de son art la concorde qui régnoit entre les deux frères. Ils prirent, selon la coutume, le consulat pour l'année suivante 365. En cette occasion tous les deux de concert défendirent à ceux qui portoient cette nouvelle dans les provinces d'exiger aucun présent des habitans, et aux gouverneurs de souffrir ces exactions illicites. Ils permirent cependant aux personnes riches de faire quelque libéralité à ces envoyés. Cette exception rendit la défense inutile, comme on le voit par les lois suivantes: parce qu'il est plus sûr et plus facile d'enchaîner la cupidité que de la contenir dans de justes bornes. Julien, meilleur politique, avoit absolument proscrit ces rapines déguisées sous le titre de *gratifications.*

Cod. Theod. l. 8, tit. 15, leg. vim, et ibi God.
Cod. Jul. l. 1, tit. 55.

Les deux empereurs s'accordèrent encore à faire chacun dans leur empire un établissement très-avantageux à ces citoyens qui, dépourvus de crédit et de richesses, n'ont d'autre appui que la justice des supérieurs; foible ressource que la corruption, la négligence ou la crainte rendent trop souvent inutiles. Ils instituèrent dans chaque ville des *défenseurs.* Ce n'étoit pas une magistrature, mais une fonction autorisée, telle à peu près qu'avoit été pour la ville de Rome celle des tribuns dans leur première institution. Ils étoient tirés de l'ordre des bourgeois notables, qui n'étoient ni décu-

[redacted]

ns ni officiers des magistrats. Les évêques, les clercs, possesseurs des fonds, l'ordre municipal concouroient leur élection, qui devoit être confirmée par les pré- s du prétoire. Ils étoient élus pour cinq ans, et ne avoient ni se dispenser de cet emploi, ni le quitter nt ce terme, sans une permission de l'empereur. étoient les protecteurs de ceux qui n'en avoient point: décidoient, comme arbitres, des contestations peu im- rtantes, et déféroient les autres aux juges ordinaires. étoit de leur devoir de s'opposer aux violences, aux ations injustes, à l'insolence et aux concussions des ciers subalternes, à l'iniquité des magistrats, aux- els il fut ordonné de leur donner en tout temps un e accès. Ils devoient aussi maintenir la discipline, e arrêter les coupables et les mettre entre les mains juges, s'opposer à l'impunité, et combattre la fa- r qui multiplie les crimes en protégeant les crimi- . Mais leur pouvoir n'étoit point armé de la force tive; il se bornoit aux sollicitations, aux remon- nces, aux oppositions juridiques; et, si l'on n'y it point d'égard, ils devoient porter leurs plaintes x tribunaux supérieurs. Cet établissement civil fut ntôt adopté dans la police ecclésiastique; les églises isirent aussi des défenseurs, c'est-à-dire des laïcs argés de soutenir leurs intérêts devant les tribunaux culiers.

Jamais les tremblemens de terre ne furent aussi quens que dans ce siècle. Il en arriva un cette année, semblable à celui dont nous avons parlé sur l'an 362, l'Ammien Marcellin les a confondus. Le 21 de juillet terrible fléau fut annoncé par des éclairs redoublés, i parurent au lever du soleil. La terre fut agitée par violentes secousses dans toute l'étendue de l'empire. mer, sur plusieurs côtes, recula à une grande dis- nce, et découvrit des montagnes et des vallées cachées qu'alors au fond de ses abîmes. Revenant ensuite

Amm. l. 26, c. 10. Idace. Chron. Alex. Soc. l. 4, c. 3. Hier. chron. et vit. Hilar. et in Is. c. 15, Cellar. geog. l. 3, c. 4, art. 10.

avec fureur, elle inonda ses rivages, renversa quant d'édifices dans les villes voisines, submergea des mi liers d'hommes et de bestiaux, et porta des vaiss bien loin dans les terres. Ammien Marcellin rapp qu'en passant, plusieurs années après, par le territ de Méthone, aujourd'hui Modon, dans la Morée, i vit la carcasse d'un navire que la violence des e avoit poussé à deux milles du rivage. La Sicile souf beaucoup de ce tremblement. En Arabie, les m d'Aréopolis, nommée, dans l'Ecriture sainte, *Ar* et *Ra bath-moab*, autrefois capitale du pays des Moabit tombèrent en une nuit.

Amm. l. 26, *c.* 5. *Zos. l.* 4. *Sext. Rufus. God ad cod. Theod. t.* 2, *p.* 283. *Mem. acad. t.* 8, *p.* 405.

Valentinien, ayant passé un an en Italie, partit p la Gaule dans le mois d'octobre, et arriva à Paris commencement de novembre. Pendant qu'il étoit e core en chemin, il reçut en un même jour la n velle d'une incursion des Allemands dans la Gaule, de la révolte de Procope en Orient. Les Allema avoient envoyé des députés à la cour; mais, au li des présens réglés depuis long-temps par l'usage, on leur avoit donné que des choses de peu de valeur; sur le refus qu'ils avoient fait de les accepter, Ursa maître des offices, naturellement emporté et brutal, l avoit traités avec beaucoup de hauteur et de dur Toute la nation, se croyant outragée en leur person prit les armes, et envoya des partis au-delà du Rh Mais, sur la nouvelle que Dagalaïphe venoit les ch cher, ils prévinrent sa rencontre, et se retirèrent. L'e pereur, qui s'étoit avancé jusqu'à Reims, revint Paris, où il passa l'hiver à prendre des mesures po la défense de la province. Il rassembla des troupes, mit de fortes garnisons dans les places situées sur l Rhin. Ce fut peut-être dès cette année que ce prin fit une nouvelle division de la Gaule. Auguste l'avoi partagée en six provinces : Dioclétien, pour diminue la puissance des gouverneurs en resserrant les borne

r juridiction, y avoit établi douze départemens. inien en fit quatorze; il détacha de la Viennoise es maritimes, et partagea l'Aquitaine en deux . Quelques années après, ce même empereur, atien son fils, ayant encore démembré quelques-le ces provinces, en forma dix-sept dans le dio-u vicariat de la Gaule : c'étoient les quatre Lyon-, les deux Belgiques, les deux Germanies, la nique, les Alpes grecques et pennines, la Vien-, les deux Aquitaines, la Novempopulanie, les Narbonnoises et les Alpes maritimes. C'est cette on que l'Eglise a suivie pour l'ordinaire dans l'é-sement des métropoles. Tel fut le dernier état de ule jusqu'au temps où les Francs, les Goths et ourguignons envahirent ces belles provinces.

ndant que Valentinien fortifioit ses frontières, Va- *Amm. l. 26, c. 6, 7. Zos. l. 4.* ut sur le point de se voir arracher le diadème son frère l'avoit honoré. Je vais raconter sans uption toute la suite de cet événement, où l'im-nce de l'usurpateur et la trahison de ses capitaines ent Valens beaucoup mieux que son propre cou-La paix de trente ans conclue par Jovien ne ras-t pas l'empire contre les entreprises de Sapor. On noit que ce prince guerrier et ambitieux ne fût s disposé à tenir sa parole qu'à profiter de l'ac-tion de Nisibe, qui lui ouvroit une libre entrée lésopotamie. En effet, les Perses faisoient déjà des emens. Pour les observer de plus près, Valens t de Constantinople et prit le chemin de Syrie. raversant la Bithynie, il apprit que les Goths, uilles depuis le règne de Constantin, et devenus, faveur d'une longue paix, des ennemis plus redou-es, réunissoient toutes leurs forces à dessein de pé-er dans la Thrace. Il se contenta de faire marcher la frontière un nombre suffisant de troupes, et tinua sa route. Il étoit à Césarée, en Cappadoce,

où il attendoit la fin des chaleurs pour entrer e
cie, lorsque Sophronius, un de ses secrétair
s'étoit échappé de Constantinople, vint lui a
que Procope avoit pris le titre d'Auguste, et qu
maître de la capitale de l'empire.

Amm. l. 26, c. 6. Zos. l. 4. Themist. or. 7. Philost. l. 9, c. 5.

Procope, né et élevé en Cilicie, étoit parent c
line, mère de Julien. Une alliance si illustre
l'éclat sur sa personne dès ses premières années
intelligence dans les manéges de cour le fit pa
auprès de Constance, à la dignité de secrétaire d
et de tribun. Il étoit assez bien fait, d'une taille
geuse, mais un peu courbé, toujours les yeux
vers la terre. Il n'y avoit point de grade auqu
pût aspirer lorsque Constance mourut. Cet évén
loin de renverser sa fortune, éleva encore plus l
espérances. Julien lui donna le titre de comte. L
larité de ses mœurs le faisoit estimer, mais son h
sombre et taciturne inspiroit de la défiance. Cep
Julien se sentoit trop de supériorité sur lui p
craindre : il le laissa en Mésopotamie à la tê
corps de troupes considérable. On disoit même,
nous l'avons déjà raconté, qu'il lui avoit donn
de prendre la pourpre, s'il apprenoit que l'en
fût mort dans la guerre de Perse. En effet, sa cor
l'égard de Julien, qu'il ne secourut pas, peut fai
ser qu'il avoit quelque intérêt à le laisser périr. S
est véritable, sa criminelle politique fut trompée.
ne fut pas plus tôt monté sur le trône, que Proco
gea à se mettre à couvert de ses soupçons. Il
répandu un faux bruit que Julien, en mouran
désigné Procope pour son successeur. Il n'en fall
tant pour alarmer le nouveau prince, qui venoit
périr un des plus braves officiers, parce que dan
tion il avoit eu quelques voix en sa faveur. P
prit donc occasion des funérailles de Julien, don
chargé, pour s'éloigner de la cour et se tenir cac

[redacted]

: des temps plus favorables. Il se retira d'abord
mme et ses enfans dans une terre qu'il possé-
de Césarée en Cappadoce. Jovien, à qui sa
endoit plus suspect, en fut bientôt averti ; il
es soldats pour le prendre et le ramener. Le
mit lui-même entre leurs mains ; et, protestant
t prêt à les suivre, il obtint la permission de
adieux à sa femme et à ses enfans. Il fit en même
rvir aux soldats un grand repas ; et, profitant
resse, il gagna le Pont-Euxin avec sa famille,
dans la Tauride. Il ne fut pas long-temps à
oir qu'il avoit affaire à des barbares perfides,
anqueroient pas de le trahir à la première occa-
rit donc le parti de repasser avec les siens dans
ineure. Là, changeant tous les jours de retraite,
a rencontre des hommes, caché dans les forêts,
cavernes, dans les rochers les plus inaccessi-
vécut quelque temps d'herbes et de fruits sau-
nfin, pressé de la faim et réduit à la plus
misère, il se détermina à se rapprocher de Chal-
par des sentiers écartés. Il n'avoit de ressource
la fidélité d'un ami qui vivoit à la campagne
ritoire de cette ville. Cet ami, nommé Stra-
it un ancien officier du palais, qui s'étoit retiré
titre de sénateur. Le malheureux proscrit lui
vie et sa famille. Il se tint aussi quelque temps
ns une terre de l'hérétique Eunomius, qui,
rs absent, prétendit dans la suite n'en avoir eu
connoissance. De cette retraite il passoit souvent
ntinople, où sa maigreur extrême et son exté-
plorable le déguisoient assez pour empêcher
fût reconnu. Il y recueilloit avec une joie secrète
mures du peuple, qui détestoit le gouverne-

is se rendoit plus odieux par les vices de Pétrone
u-père que par les siens propres. De simple

Amm. ibid. Cod. Theod. l. 9, tit. 34, leg. 7 8.

commandant d'une cohorte, Pétrone étoit tout à parvenu au rang de patrice, la première dignité de pire après le souverain. C'étoit un homme aussi m: d'esprit que de corps, sans honneur, sans pitié, humanité. Le rang que tenoit Albia Dominica sa lui persuadoit qu'il étoit au-dessus même de l'empe dont il traitoit les sujets comme ses esclaves. Pou souvir son insatiable avarice, il recherchoit les d du fisc depuis le règne d'Aurélien, faisant valoi titres surannés et prescrits : également incapable conter et de rendre des raisons, il inventoit de velles tortures; il arrachoit aux misérables ce qu'i devoient pas; il se repaissoit de leurs larmes; on l plusieurs fois pleurer lui-même de dépit parce étoit forcé de renvoyer quelqu'un absous sans l'a dépouillé. On le comparoit aux Séjans, aux Cléan aux Plautiens, et à tous ces ministres détestés q postérité compte au nombre des crimes de leurs tres. On souffroit de grands maux, on en attendoit core de plus grands : les nobles étoient ruinés; le ple et les soldats écrasés; tous gémissoient de con et, pénétrés d'une douleur d'autant plus vive qu'elle plus contrainte, tous adressoient en secret des vœu ciel pour être délivrés par quelque heureuse révol d'un gouvernement si tyrannique. Les écrits ou geans qu'une vengeance impuissante répandoit sous contre l'empereur et son beau-père portèrent alors lens à rendre un édit rigoureux contre les libelles d matoires; il condamnoit à mort non-seulement le teurs, mais encore ceux qui oseroient publier de p écrits, ou même les garder.

Amm. ibid. Zos. l. 4. La disposition des esprits fit concevoir à Procop dessein supérieur à son génie encore plus qu'à sa tune. Il crut que le désespoir général lui rendroit fa exécuter ce que le sien lui suggéroit. N'ayant à ris qu'une vie plus déplorable que la mort, il résolut

[redacted]

u de se rendre maître de l'empire. Il se découvrit l à un eunuque de la cour nommé Eugène, disdepuis peu, et très-capable par son ressentiment ses richesses de le seconder avec zèle et avec Eugène lui promit de sacrifier tout pour une si entreprise. On voyoit alors tous les jours passer onstantinople des troupes qui filoient vers l'in- de la Thrace pour garnir les bords du Da- Deux cohortes venoient d'arriver, et devoient ier dans la ville pendant deux jours. Procope, nnoissoit plusieurs de leurs officiers, les gagna s promesses; ils s'obligèrent par serment à le

révolution fut rapide. Dès la nuit suivante ses ns vont saisir les magistrats dans leurs lits; ils it les uns dans les prisons; ils font aux autres une de leur maison même. Au point du jour, le vingt- ne de septembre, Procope se rend aux bains d'A- e, où les deux cohortes étoient logées. C'étoit un difice qui avoit pris le nom d'une sœur de Con- . Les conjurés, qui pendant la nuit avoient engagé eur complot leurs camarades et les soldats, le ent avec joie au milieu d'eux, et forment sa garde. e on ne trouvoit pas de quoi lui faire les orne- mpériaux, on l'habilla de plusieurs pièces qui lui ient l'air d'un empereur de théâtre. En cet état eva sur un pavois pour le montrer aux troupes. uvel Auguste soutint fort mal sa dignité; pâle et lant comme un criminel, il remercia avec bas- es auteurs de son élévation, leur promettant plus nesses et d'honneurs qu'il n'en auroit pu donner, sé même qu'il fût devenu jamais paisible posses- le l'empire.

Amm. ibid. Themist. or. 7. Zos. l. 4. Hier. chron. Idace. Soc. l. 4, c. 3. Till. Valens, note 1.

ns ce ridicule appareil il sortit escorté d'une garde reuse. Les soldats sous leurs enseignes marchoient dre de bataille; et, pour jeter l'effroi, ils frappoient

Amm. ibid. Themist. or. 7. Zos. l. 4.

à grands coups de javelots leurs boucliers, qu'ils t noient élevés sur leurs têtes, afin de se mettre à couv des pierres et des tuiles dont on auroit pu les accabl du haut des toits. Entre les premiers de la ville, l uns étoient déjà arrêtés; les autres, surpris de cet évén ment imprévu, se tenoient renfermés sans savoir qu parti prendre. Le peuple, sortant dans les rues, ne té moignoit d'abord qu'une curiosité froide et indifférent Cependant la haine universellement répandue cont Pétrone, jointe aux charmes de la nouveauté, rend agréable à la plupart cette révolution subite. Les es claves, la vile populace, les bas-officiers du palais, l vieux soldats qui avoient obtenu leur congé, se joignen de gré aux rebelles, ou sont entraînés par force. Les ha bitans d'une condition plus honnête et d'un esprit pl sensé s'échappent de la ville, passent le Bosphore, e vont avec empressement se rendre au camp de Valen Procope à cheval traversoit la foule, affectant un air affable et un sourire populaire à travers lequel on déml loit aisément ses craintes. Etant arrivé près de la sall du sénat, il monta sur le tribunal; et comme l'assem- blée nombreuse dont il étoit environné, au lieu des acclamations ordinaires demeuroit dans un morne si- lence, il se crut au dernier moment de sa vie; un tremble- ment universel le saisit, et il resta long-temps debout sans pouvoir proférer une parole. Enfin, faisant un ef- fort, il commença d'une voix foible et entrecoupée à parler de son alliance avec la famille des derniers em- pereurs. Ses partisans le tirèrent d'embarras en l'inter- rompant par un murmure flatteur, suivi aussitôt des acclamations confuses du peuple, qui le proclama empe- reur. Plus heureux qu'il n'avoit espéré, il entre dans le sénat, où, n'ayant trouvé aucun sénateur, mais une poignée de gens sans aveu, il va en diligence prendre possession du palais impérial. Il attire le peuple par toutes les amorces que les tyrans ne manquent pas de

présenter d'abord pour gagner les esprits : il promet d'abondantes largesses et la réduction des impôts. Il fait ouvrir le trésor public, les magasins, les arsenaux ; il commence lui-même le pillage, et abandonne le reste à l'avidité du peuple.

Pour animer la confiance des habitans par une vaine apparence de succès, il faisoit secrètement partir de Constantinople des courriers, qui, rentrant bientôt après couverts de sueur et de poussière, feignoient d'apporter des nouvelles de l'Orient, de l'Illyrie, de l'Italie, de la Gaule. Ils débitoient hardiment que Valentinien étoit mort, que tout plioit au nom du nouveau prince ; et, ce qu'on auroit peine à croire, si la chose n'étoit attestée par un auteur contemporain, Procope se faisoit présenter publiquement des députés supposés de la Syrie, de l'Egypte, de l'Afrique, de l'Espagne, qui venoient lui offrir les hommages de ces provinces éloignées, comme si par enchantement ils eussent été tout à coup transportés des extrémités de l'empire. Il falloit paroître dupe d'un artifice si grossier, pour éviter d'être mis aux fers et jeté dans les prisons. Tout étoit plein d'émissaires et de délateurs qui observoient l'air du visage, les paroles, le silence même. Amm. l. 2 c. 7. Themist. o 7. Zos. l. 4.

Il destitua les magistrats établis par l'empereur, et mit en leur place ses créatures. Salluste Second avoit enfin obtenu la permission de quitter la préfecture du prétoire. Nébride qui lui avoit succédé, et Césaire, préfet de Constantinople, furent enfermés dans des prisons séparées, afin qu'ils ne pussent avoir ensemble aucune communication. Le tyran les força d'écrire dans les provinces tout ce qu'il voulut. Il conféra la charge de préfet de la ville à Phronème, et celle de maître des offices à Euphrase, tous deux Gaulois, tous deux fort versés dans l'étude des lettres ; mais la faveur du tyran fait peu d'honneur à leur probité. Gumoaire et Agilon furent rappelés au service, qu'ils avoient quitté

et chargés du commandement des troupes. Araxe, beau-père d'Agilon, obtint par ses basses flatteries et par le crédit de son gendre la dignité de préfet du prétoire. Quantité d'autres achetèrent à prix d'argent les offices du palais et les gouvernemens des provinces; quelques-uns en furent pourvus malgré eux : c'étoit dans toutes les fortunes un bouleversement général : on voyoit des hommes de néant s'élever de la poussière, et des personnes de la plus haute naissance tomber dans les dernières disgrâces. Le comte Jule étoit à la tête des armées de Thrace : Procope n'espéroit pas de gagner un officier si brave et si fidèle ; il craignoit bien plutôt qu'à la première nouvelle du soulèvement il ne vînt rompre ses mesures. L'usurpateur l'ayant attiré à Constantinople par une lettre qu'il contraignit Nébride de lui écrire comme de la part de Valens, s'assura de sa personne. Cette fourberie le rendit sans coup férir maître de toute la Thrace, dont il tira ses principales forces.

Il fit répandre de grandes sommes d'argent parmi les troupes, qui se rendoient de toutes parts dans cette province pour gagner les bords du Danube : et les ayant réunies en un corps et enivrées de magnifiques promesses, il leur fit prêter serment en son nom avec d'horribles imprécations. Afin de les attacher davantage à sa personne, il avoit pris le nom de *Constantin*; et portant entre ses bras la fille de Constance, âgée de trois ans, il leur présentoit les larmes aux yeux ce dernier rejeton d'une famille qu'ils avoient respectée : il leur répétoit sans cesse qu'il étoit parent et héritier de Julien : il leur montroit une partie des ornemens de la dignité impériale, que Faustine, veuve de Constance, lui avoit remise. Comme il étoit important pour lui de s'emparer de l'Illyrie, parce qu'il interrompoit par ce moyen la communication entre les deux empires, et qu'il mettoit une barrière entre lui et Valentinien, il envoya à cet

[redacted]

plus affectionnés de ses partisans, chargés de , et surtout de pièces d'or frappées au coin du emperenr : mais ces émissaires ne purent échap- recherches d'Equitius qui commandoit les trou- lyrie. Celui-ci les fit arrêter et mettre à mort ; et, ·évenir les entreprises que le rebelle pourroit for- r sa province, il ferma trois passages qui y don- entrée ; l'un par la Dace voisine du Danube, par le pas de Sucques, le troisième par un défilé : *Acontisma*, sur la frontière de la Thrace et de :doine, vis-à-vis de l'île de Thase.

tius, qui n'avoit encore que la qualité de comte, Amm. l. 26, c. 5. ii eut bientôt après celle de maître de la milice, Zos. l. 4. l'Illyrie par des rapines et des exactions ; mais Hier. chron. in an. 375. anquoit ni de vigilance ni d'activité pour la dé- Dès le commencement des troubles il en avoit ırmé par le tribun Antoine, qui commandoit Dace ; et, quoique cet avis fût assez vague et sans étail, il avoit cru devoir sur-le-champ le faire pas- ılentinien. Ce prince, ne sachant d'abord si son voit encore, ou si Procope lui avoit fait ôter la le diadème, étoit fort embarrassé sur le parti voit prendre. Son premier dessein fut de retour- Illyrie. L'exemple récent de Julien lui faisoit : que la rébellion ne se communiquât bientôt ıte l'étendue de l'empire ; mais, comme il rece- même temps la nouvelle d'une incursion des ıds, ses premiers officiers retenoient son ardeur ; onseilloient de ne pas laisser la Gaule exposée s funestes ravages. Les députés des principales · cette importante province appuyoient ces con- plus vives instances ; ils lui représentoient leurs ;, leur foiblesse ; que son nom seul serviroit de à leur patrie, et jetteroit la terreur parmi les bar- Instruit de l'état de son frère par des avis posté- il se rendit enfin, et continua sa route vers Paris,

en disant que Procope n'étoit que son ennemi et c
Valens, mais que les Allemands étoient les enne
l'empire. Il s'en tint à cette idée ; et lorsque dans l
son frère l'eut averti des progrès de Procope, il lui
le soin de se défendre. Il se contenta de prendre d
cautions pour mettre à couvert l'empire d'Occident
gnant que Procope ne formât quelque projet sur l
que, il y envoya Néothérius, un de ses secrétaire
saucion, officier de ses gardes, instruit de l'état du
où il avoit été élevé par le comte Crétion son p
un de ses écuyers nommé Gaudence, dont il conn
depuis long-temps la fidélité.

Amm. l. 26, c. 7. Sueton. in Claud. c. 35. Valens étoit sur le point de sortir de Césarée
entrer en Cilicie lorsqu'il apprit la révolte de Pr
Il retourna aussitôt en Galatie. A mesure qu'il ava
les progrès du tyran faisoient croître ses alarmes.
nouvelle de ce qui s'étoit passé à Constantinople,
prit timide tomba dans le même abattement où
volte de Scribonien avoit autrefois plongé l'em
Claude : il ne songeoit plus qu'à déposer le dia
et il eut besoin de toute la fermeté de ses officier
soutenir sa foiblesse. Enfin, sur leurs remontran
se détermina à défendre sa couronne, et fit pren
devans à deux légions renommées, avec ordre d'at
l'ennemi partout où elles le rencontreroient. A le
proche, Procope, arrivé depuis peu près de Nicé
vança en Phrygie jusque sur le bord du fleuve S
rius. Déjà les deux corps étoient en présence, et les
commençoient à voler de part et d'autre, lorsque Pr
poussant son cheval entre les deux troupes, fixa ses r
sur un officier ennemi nommé Vitalien ; et, c
s'il l'eût connu, il l'invita en langue latine à s'app
L'étonnement que causoit cette démarche im
suspendit le combat. Procope, ayant abordé Vi
avec politesse : « Voilà donc (lui dit-il) à quoi se te
« cette antique fidélité des armées romaines ! voilà

[redacted]

:urs sermens religieux! C'est donc pour des in-
ıus, c'est pour le service d'un vil Pannonien, le
ucteur et le fléau de l'empire, que vous tirez vos
s! Vous voulez, braves soldats, au prix de votre
; et de celui de vos frères, lui assurer la puissance
eraine, à laquelle, jusqu'au moment de son in-
ıe élection, il n'osa jamais aspirer! Déclarez-vous
ôt pour l'héritier de vos anciens maîtres, à qui la
ice met les armes à la main, non pas pour piller
provinces, mais pour rentrer dans les droits de sa
ille. » Ces paroles, prononcées d'un ton pathé-
éteignirent toute l'ardeur de la troupe ennemie;
ssent leurs aigles et leurs enseignes, et se joignent
ldats de Procope. Au cri de bataille succèdent des
ıations de joie; tous proclament Procope empe-
et les deux corps réunis le reconduisent au camp,
ant au nom des dieux que Procope sera in-
le.

premier succès fut suivi de plusieurs autres. Pen- ue Procope agissoit en Asie, le tribun Rumitalque oit à Constantinople une entreprise hardie. C'étoit ırace plein de valeur, qui s'étoit donné au tyran, en avoit reçu pour récompense la charge de maître ais. Ne pouvant rester oisif, il communiqua son ı à quelques-uns des soldats qu'on avoit laissés à ıntinople, et les ayant fait passer par mer à Dré- nommée alors Hélénople, il courut à Nicée, et mpara. Pour recouvrer cette place importante, s détacha Vadomaire avec un corps de troupes, et rgea du soin de ce siége. Vadomaire étoit ce roi lemands que Julien avoit fait enlever et conduire pagne. Les nouveaux empereurs l'avoient rappelé exil; il s'étoit attaché à Valens, qu'il servit tou- avec courage et fidélité. Valens, de son côté, ayant par Nicomédie, vint attaquer Chalcédoine, dont ope étoit maître. Il y trouva une vive résistance.

Amm. l. 26, c. 8, et ibi Vales.
Soc. l. 4, c. 8.

Les habitans l'insultèrent du haut des murs, en l'a lant *buveur de bière;* c'étoit la boisson du petit p en Illyrie et en Pannonie. L'empereur jura qu'il vengeroit, et qu'il raseroit les murs de la ville. C dant, rebuté par le défaut de subsistance et par l niâtreté des assiégés, il se disposoit à la retraite, que les troupes enfermées dans Nicée, sortant t coup de Rumitalque, taillent en pièces le détache de Vadomaire, et vont, sans perdre de temps, to à l'improviste sur Valens, qui étoit encore devant (cédoine. Il étoit perdu sans ressource, s'il n'eût p averti à propos. L'ennemi le suivit de près, et il chappa qu'avec peine, à la faveur du lac de Suno les détours du fleuve Gallus : par cette fuite préci toute la Bithynie resta au pouvoir de Procope.

Amm. ibid. Basil. epit. 269. L'empereur regagna promptement Ancyre. A appris que Lupicin lui amenoit d'Orient un renfort sidérable de troupes, il reprit courage, et envoya thée, l'un de ses plus habiles généraux, pour che l'ennemi. Celui-ci, arrivant à Dadastane, bourgad venue depuis peu célèbre par la mort de Jovien, se contra vis-à-vis d'Hypéréchius, jusqu'alors officier d lais; mais Procope, qui faisoit des généraux comme toit fait empereur, l'avoit mis à la tête d'un détacher Arinthée le méprisoit trop pour daigner le comb Il fit alors une action dont on ne voit point d'autre ple, et qui fut couronnée du succès. C'étoit l'hom la plus haute taille et le mieux fait de son siècle; se térieur vraiment héroïque lui donnoit un air d'en Profitant de cet avantage, il ordonna aux soldats péréchius de saisir eux-mêmes leur chef, et de l amener enchaîné. Ces paroles eurent l'effet d'un toire ; ils obéirent, et, traînant avec eux leur gé devenu leur prisonnier, ils se rangèrent sous les gnes d'Arinthée.

Amm. ibid. Procope fut bientôt avantageusement dédomma

[redacted]

rte. Cyzique, capitale de l'Hellespont, étoit alors *Zos. l. 4.*
e de richesses. Vénustus, chargé du paiement de *Soz. l. 5, c. 14.*
les troupes de l'Orient, y avoit dès le commen- *Philost. l. 9, c. 6.*
des troubles transporté la caisse militaire, comme
place la plus sûre; c'étoit d'ailleurs un des plus
lépôts des trésors de l'empire. Deux classes nom-
d'habitans étoient sans cesse occupées, l'une à
ique de la monnoie, l'autre aux ouvrages d'une
manufacture pour l'habillement des soldats. La
toit renommée dès le temps des guerres de Mi-
e, tant par l'avantage de sa situation que par la
e ses murailles. Mais ce qui faisoit alors sa foi-
c'est qu'elle étoit défendue par Sérénien, chef
garnison aussi foible que son commandant. Pro-
fit assiéger par terre et par mer sous la conduite
néral Marcel, son parent. Les attaques n'eurent
d aucun succès. Les assiégeans étoient accablés
grêle continuelle de traits, de pierres, de javelots,
ndoient les approches très-meurtrières. L'unique
de prendre la ville étoit de forcer l'entrée du port;
lle étoit fermée d'une grosse chaîne de fer, que
sseaux, malgré les plus violens efforts, ne purent
rompre. On essaya en vain de la couper à grands
de hache. Les soldats, les officiers, épuisés de fa-
ne demandoient qu'à lever le siége, lorsqu'un
, nommé Alison, obtint qu'on lui permît de faire
rnière tentative. Pour entrer dans le port il falloit
r le dos aux murs de la ville: le tribun, ayant joint
ble trois navires, s'en servit comme d'une plate-
pour y établir quatre rangs de soldats les uns der-
es autres: le premier rang restoit debout, et les
utres s'inclinoient de plus en plus, en sorte que le
ième se tenoit sur les genoux. Leurs boucliers, qu'ils
ient en arrière, étant carrés et exactement rap-
és par les bords, formoient un talus, sur lequel
ches et les pierres lancées du haut des murs cou-

loient comme l'eau sur la pente d'un toit. Cette c
nance se nommoit *tortue*. Elle étoit en usage dans l
des places. Le tribun, couvert de cette sorte de dé
approche de l'entrée du port; et ayant soulevé la c
et placé un des anneaux sur une enclume, il vint à
de le rompre à coups de marteaux et de haches, et
vrir le port à la flotte. La ville se rendit aussitôt.
action mémorable sauva la vie à ce tribun, lorsqu
la suite on fit mourir les partisans de Procope. V
lui conserva même son rang dans le service : il péri
la suite en Isaurie, où il fut tué par une troupe d
gands. Procope, s'étant en diligence transporté à
que, fit grâce à tous les assiégés. Ce fut, selon P
storge, à la prière d'Eunomius, que les ariens a
nommé évêque de cette ville, et qu'ils avoient e
eux-mêmes déposé. Sérénien fut excepté de l'am
générale ; il fut chargé de fers, et conduit dans le
sons de Nicée.

Amm. ibid. Hormisdas, fils de ce prince perse, qui, s'étant
réfugier à la cour de Constantin, avoit servi ave
Constance et Julien, s'étoit jeté dans le parti du r
Procope lui donna le gouvernement de l'Hellesp
le titre de proconsul, avec pouvoir de comman
armées et de régler les affaires civiles, rendant ai
proconsulat toute l'autorité qui avoit été attachée
charge au temps de la république. Hormisdas
épousé une femme riche, d'illustre naissance, et r
mandable par sa vertu. Quelques jours après la p
Cyzique, comme il se promenoit seul avec elle
rivage, assez loin du vaisseau qui les y avoit con
ils furent surpris et sur le point d'être enlevés p
parti ennemi. Mais ce jeune guerrier, malgré les
qu'on lançoit sur eux, défendit et sa femme et sa p
vie avec tant de courage et de bonheur, qu'ils eu
temps de regagner leur vaisseau et de s'échappe
semble.

[redacted]

quisition d'une ville si importante enfla le cœur *Amm. ibid.* cope. Il regarda ce succès comme le gage d'un *Them. or.* 7. ır inaltérable, et ne se crut plus obligé de garder *Philost. l.* 9, *c.* 6. mesure. Cette âme foible n'avoit point de carac- prit celui de la prospérité; il devint superbe, , inhumain, aussi injuste que Pétrone. Il oublia toient les excès de ce ministre qui lui avoient à me tenu lieu de mérite. Arbétion, ce politique pu dont nous avons parlé tant de fois, ne s'étoit ncore ouvertement déclaré : aux fréquentes invi- du tyran il répondoit en s'excusant sur ses mala- sur les infirmités de sa vieillesse. Procope fit enle- s les meubles de la maison qu'Arbétion possédoit tantinople : elle étoit remplie de trésors, fruits nes d'une longue vie. Par cette violence il soule- ntre lui un homme qui n'avoit jamais été un ami nais qui fut toujours un ennemi dangereux. Peut- i auroit-on pardonné cette injustice exercée aux d'un injuste ravisseur; mais il ne ménagea per- Sans aucun égard pour les priviléges des séna- il imposa sur tous les sujets des contributions ex- ; il exigea dans l'espace d'un mois le tribut de nnées; et les habitans de Constantinople, qu'il éduits par tant de magnifiques promesses, se en peu de temps réduits à une extrême misère. hercha ceux qu'on soupçonnoit d'être attachés à eur. L'impie Aëtius, qui vivoit à Lesbos, fut à casion en danger de perdre la vie. Il se rendit à ntinople, où peu après il mourut de maladie. ilosophes n'avoient pas sujet de se louer de Valens: ant Procope les accusa d'intelligence avec ce ; et quoiqu'il prétendît lui-même aux honneurs philosophie, et qu'il se fût décoré d'une longue il les força par ses mauvais traitemens à détester urpation.

rigueur de l'hiver suspendit pour quelque temps *Amm. ibid.*

Zos. l. 4. Eunap. in Max.

les opérations de la guerre. Le tyran, qui prévoyoit
la campagne prochaine seroit sanglante et décisive, e
ploya cet intervalle à ramasser des troupes et de l'
gent. Il encourageoit par des bienfaits ces artisans de
misère publique qui savent réduire en système l'art
dépouiller les peuples, et qui, pour s'enrichir e
mêmes sous prétexte d'enrichir le prince, lui procu
par de pernicieux projets une opulence passagère et u
longue disette. Il députa un de ses courtisans à la nati
des Goths pour leur demander des troupes auxiliai
Une multitude de déserteurs, d'aventuriers, de b
bares, vinrent grossir son armée. Il auroit pu porter
vues jusque sur les provinces les plus orientales de l'e
pire; il y auroit trouvé les esprits rebutés du gouve
ment de Valens, et disposés à se prêter à la révoluti
Mais il se borna mal à propos à s'assurer des villes v
sines. Il y rencontra beaucoup d'opposition de la p
du vicaire d'Asie, nommé Cléarque. Celui-ci é
riche, d'une famille illustre, né dans la Thesprotie,
Epire, païen fanatique, entêté de magie, et adora
de ces philosophes insensés qui avoient séduit Juli
aussi étoit-il ennemi de Salluste, qu'il traitoit de vi
lard imbécille, parce que Salluste, idolâtre comme l
étoit plus sage et plus modéré. Cependant Cléarque s
vit utilement Valens en traversant par toutes sortes
moyens les desseins de Procope.

An. 366.

Pendant que Valens, retiré dans la ville d'Ancy
se préparoit à terminer la guerre, il lui naquit, le 18
janvier, un fils, qu'il nomma Valentinien Gala
parce qu'il étoit né en Galatie. C'est mal à propos q
quelques auteurs le font naître de Valentinien. Ce prin
n'eut, jusqu'en 371, aucun autre fils que Gratien,
le 18 d'avril en 359. Gratien, âgé de près de sept ans
fut consul cette année avec Dagalaïphe.

Marc. Themist. Or.

Dès que la saison permit de tenir la campagne, Va
lens, ayant reçu les nouvelles troupes que lui amen

[redacted]

in, partit d'Ancyre, et mit garnison dans Pessi- 9. et Hard. in
: pour conserver ce pays dans l'obéissance. Le notis. Soc. l. 4, c.
e mettoit l'artifice en usage autant que la force des 9. Soz. l. 6, c.
s. Conduisant avec lui dans sa litière la fille de 10.
:ance et sa mère Faustine, il animoit les soldats à la Till Valens,
se d'une veuve et d'une orpheline dont il se disoit le not. 5. Amm. l. 26,
it et le protecteur. Valens, à dessein de surprendre c. 9. Zos. l. 4.
oaire, cantonné dans la Lydie, prit sa route par
hemins rudes et difficiles au pied du mont Olympe.
opposer à Procope un général rusé et artificieux, il
à son service Arbétion, irrité du pillage de ses
, et le mit à la tête de ses troupes. Il ne fut pas
temps sans avoir sujet de s'en applaudir. Les deux
es se rencontrèrent près de Thyatire en Lydie.
tion, par de sourdes pratiques, débaucha un grand
ore de soldats, qui se rendirent à son camp et l'in-
irent de l'état des ennemis. Il corrompit Gumoaire
nême, qui auroit pu éviter une action et se retirer
aucun risque. Le combat s'étant engagé, le jeune
nisdas, fidèle au parti qu'il avoit embrassé, fit des
ges de valeur, et, malgré la trahison du général, il
içoit la victoire. Alors Arbétion quittant son cas-
et montrant ses cheveux blancs : *Enfans*, cria-t-il
oldats ennemis, *reconnoissez votre père : vous avez
'upart servi sous mes ordres ; joignez-vous à un
al de qui vous avez appris à vaincre plutôt que de
perdre avec un brigand dont la ruine est assurée.
s n'avez point d'autre empereur que Valens.* A ces
les on entend de toutes parts répéter dans l'armée
mie : *Valens empereur !* Presque tous les soldats se
ent du côté d'Arbétion, et Gumoaire se fit prendre
nême et conduire au camp de Valens.

la nouvelle de ce succès inespéré, l'empereur partit Marc.
sardes pour marcher au-devant de Procope en Phry- Amm. ibid.
. Il se livra le 27 mai, près de Nacolie, une seconde Zos. l. 4.
taille. C'étoit le sort du rebelle d'être trahi par ses gé- Themist. or. 7. Philost. l. 9, c. 7.

Greg. Nyss. contra fatum. néraux : Agilon, aussi perfide que Gumoaire, voy combat engagé, court à toute bride se jeter dans l'a de Valens. Son exemple entraîna des bataillons en qui, baissant leurs enseignes, passent leurs boucliers leurs bras, ce qui étoit un signe de désertion, et s dent à l'empereur. Procope, abandonné, prend la il gagne les bois et les montagnes voisines, suivi d de ses officiers, Florence et Barchalba, que la né plutôt que l'inclination avoit engagés dans son pa errèrent toute la nuit, toujours dans la crainte poursuivis et reconnus à la clarté de la lune. Enfi cope, abattu de fatigue et de douleur, descend de et se jette au pied d'un rocher. Là, plongé dans un tesse mortelle, il déploroit son infortune et la p de ses officiers, lorsque ses deux compagnons, crai de partager avec lui ses derniers malheurs, le saisi l'attachent avec les courroies de son cheval, et, au du jour, l'amènent au camp et le présentent à l'emp Ce malheureux, sans proférer une parole ni lev yeux, attendit le coup mortel qui lui trancha la abattit en même temps la rébellion. Valens, dans l mier accès de sa colère, fit massacrer Florence et chalba, dont la trahison, quoique odieuse, ne m pas la mort, si Procope n'étoit qu'un traître et u belle. Ainsi périt Procope, âgé de près de quaran ans. Sur la foi des astrologues, il s'étoit flatté de pa au comble de la grandeur : après sa mort, ces impos pour sauver l'honneur de leur science chimérique blièrent qu'ils avoient entendu le comble des ma non pas de la fortune.

Amm. l. 26, c. 10. Zos. l. 4. Marcel, parent de Procope, commandoit la gar de Nicée. Zosime rapporte que le tyran lui avoi entre les mains un manteau de pourpre aux m conditions qu'il en avoit lui-même reçu un de J Dès que ce général eut appris la mort de Procope, tuer Sérénien, qu'il tenoit prisonnier. Ce meurtre

vie à beaucoup d'innocens, que Valens, par les con-
ils de ce méchant homme, qu'il écoutoit volontiers,
'auroit pas manqué d'immoler à une aveugle vengeance.
près cette exécution, Marcel courut à Chalcédoine, où
se fit proclamer empereur par une troupe de désespérés.
comptoit sur trois mille Goths qui venoient de passer
Asie pour secourir Procope. D'ailleurs il n'appréhen-
it rien du côté de l'Illyrie, où la mort du tyran étoit
core ignorée. Mais un pouvoir si foiblement appuyé
détruit sans peine. Il n'en coûta à Valens que d'en-
yer une troupe de soldats braves et hardis, qui enle-
ent Marcel comme un criminel, et le jetèrent dans
cachot. On l'en tira peu de jours après pour lui faire
durer de cruels tourmens, et le mettre à mort avec ses
nplices.

a conduite de Valens à l'égard des partisans de Pro- *Amm. ibid.*
e est un problème historique qu'il n'est pas aisé de *Zos. l. 4.*
udre. Ammien Marcellin et Zosime font une affreuse *Themist. or. 7.*
nture des rigueurs qui furent exercées à cette occasion. *Liban. vit. et or. 14, 15.*
on ces auteurs, non-seulement on fit la recherche de
s ceux qui avoient prêté du secours au rebelle, qui
ient participé à ses conseils, qui avoient eu connois-
ce du complot sans en donner avis, mais on n'épargna
me ni leurs parens ni leurs amis, quelque innocens
ils fussent. On ne distingua ni l'âge ni la dignité.
mpereur prêtoit l'oreille avec empressement à cette
ile de scélérats, toujours prêts à dénoncer ceux dont
espèrent les dépouilles. On épuisa la cruauté des
urreaux. Ceux que le prince traita avec plus d'indul-
nce furent proscrits, exilés : on vit des personnes illus-
es par leur naissance et par leurs emplois passés réduites
vivre d'aumônes. Le sang ne cessa de couler que quand
mpereur et ses courtisans furent rassasiés de confisca-
ns et de carnage; et la victoire de Valens devint une
lamité publique. D'un autre côté, Thémistius, dans
discours qu'il prononça peu de temps après, fait le

plus grand éloge de la clémence de Valens à l'égard des vaincus. Il est vrai qu'un panégyriste ne mérite guère d'en être cru sur sa parole, surtout lorsqu'il parle devant le prince, dont la présence anime la flatterie et déconcerte la vérité : mais avec Thémistius s'accorde Libanius, dont l'autorité est ici d'un tout autre poids que dans les louanges qu'il prodigue à Julien. Ce sophiste ne devoit pas aimer Valens, déclaré contre sa cabale, et qu'il accuse même d'avoir cherché l'occasion de le faire périr. Cependant, et dans l'histoire qu'il a laissée de sa propre vie, et dans deux discours composés après la mort de Valens, il lui rend ce témoignage, qu'il épargna les amis du tyran, et qu'il ne marqua aucun ressentiment contre la ville de Constantinople, quoique cette ville, ayant outragé le prince par des écrits et par des décrets injurieux, ne dût s'attendre qu'à des châtimens. Il attribue même la mort de son disciple Andronic à tout autre qu'à l'empereur.

Liban. vit. et or. 28. Andronic, gouverneur de Phénicie, s'étoit rendu recommandable par son désintéressement, par sa douceur, par sa justice. Lié d'amitié avec Procope, le tyran l'avoit appelé auprès de lui, et lui avoit confié le gouvernement de la Bithynie, et ensuite de la Thrace. Quoiqu'il ne se vît qu'à regret dans un parti dont il prévoyoit la ruine prochaine, il servit fidèlement Procope, et, dans son désastre, il crut indigne de lui de trahir un ami malheureux. Il ne voulut pas même se soustraire par la fuite à la vengeance du vainqueur, qui auroit été, dit Libanius, assez généreux pour lui pardonner, si le courtisan Hiérius, animé contre Andronic par une ancienne inimitié, n'eût sollicité son supplice.

Amm. l. 26, c. 10. Ce qui peut encore beaucoup adoucir les couleurs dont Ammien Marcellin s'est étudié à peindre en général les cruautés de Valens, c'est que cet historien, amateur des détails, ne désigne en particulier aucun de ceux qui furent les victimes de cette prétendue inhumanité. Il ne

[redacted]

: trois rebelles, qui étoient en effet les plus cou- mais ces trois exemples prouvent plutôt la clé- que la cruauté de Valens. Araxe, préfet du prétoire, ;râce de la vie à la prière de son gendre Agilon; il ement relégué dans une île, d'où il revint même après. Valens envoya à Valentinien Euphrase, des offices, et Phronème, préfet de Constanti- pour décider de leur sort. Euphrase obtint le par- hronème fut exilé dans la Chersonèse; et la dif- de traitement dans deux causes pareilles doit être :e, selon Ammien Marcellin, à l'amitié dont Ju- it honoré Phronème. Cet historien, toujours zélé gloire de Julien, dont il avoit fait son héros, et ent de Valentinien et de Valens, qui le laissèrent ploi, suppose que ces deux empereurs haïssoient ce parce qu'ils ne pouvoient l'égaler, et qu'ils virent sa mémoire dans la personne de ses amis, en que dans ses établissemens, qu'ils prenoient à 'abolir.

is avoit juré qu'il détruiroit les murs de Chalcé- *Themist. o.* ls étoient de la plus belle structure, bâtis de larges *11.* carrées. Il donna ordre de les démolir. Cependant *Soc. l. 6, c. 8.* ssa fléchir aux prières des députés de Constanti- *Soc. l. 6, c. 9.* de Nicomédie et de Nicée. Mais, pour ne pas *Zon. t. 2, p. 32.* er à son serment, il y fit faire plusieurs brèches *Cedren. t. p. 310.* eferma de blocage. Les pierres de ces démolitions, ortées à Constantinople, servirent à la construction rmes de Carose. Valens leur donna ce nom, qui lui d'une de ses filles. Il fit aussi bâtir un aqueduc unissant plusieurs sources de la Thrace, condui- onstantinople une grande quantité d'eau. Le bruit ndit, sans doute après la mort de Valens, que sur s pierres tirées des murs de Chalcédoine s'étoit : une inscription qui annonçoit d'avance, en clairs, l'invasion des Goths et la fin tragique ens.

Amm. l. 26, c. 10. Plin. l. 4, c. 18. Suid. in Δύλων πόλις.

Avant la défaite de Procope, Equitius, voyant q
tout l'effort de la guerre se portoit du côté de l'Orie
entra dans la Thrace par le défilé de Sucques, et
mettre le siége devant Philippopolis. Cette ville, no
mée d'abord Eumolpiade, réparée ensuite et agrai
par Philippe, père d'Alexandre, avoit reçu de ce pri
le nom de *Ponéropolis*, c'est-à-dire *la ville des*
chans, parce qu'il avoit ramassé pour la peupler
les vagabonds et les scélérats de ses états. Elle q
bientôt ce nom peu honorable pour prendre celu
son restaurateur. On la nommoit aussi *Trimonti*
à cause des trois montagnes sur lesquelles elle étoit
tie. Elle subsiste encore aujourd'hui sous le nom de
lippopoli. C'étoit une place importante qui pou
fermer le passage à Equitius, dont le dessein étoi
traverser la Thrace pour marcher au secours de Va
Elle soutint le siége, et ne se rendit qu'à la vue d
tête de Procope, que Valens envoyoit à son
dans la Gaule. Equitius, naturellement dur et
pitoyable, traita les habitans avec beaucoup de
gueur.

Amm. l. 27, c. 1, 2. Zos. l. 4. Alsat. illust. p. 415, 416.

Valentinien reçut la tête de Procope lorsqu'il ve
de remporter, par la valeur de Jovin son géné
trois victoires sur les Allemands. Cette nation
Julien avoit tant de fois vaincue, ayant rétabli ses fo
pendant une paix de quatre années, envoya dès le
de janvier plusieurs corps de troupes qui passèren
Rhin sur les glaces, et se répandirent dans le pays
ils firent beaucoup de ravage. Chariettton, dont
avons raconté les aventures, commandoit alors dan
deux Germanies avec le titre de comte. Il rassembl
meilleures troupes, et se joignit au comte Sévér
qui étoit en quartier à Châlons-sur-Marne avec
cohortes. S'étant réunis, ils marchèrent en dilige
et, après avoir passé un ruisseau sur un pont, ils a
çurent l'ennemi qui, sans leur laisser le temps d

[redacted]

een bataille, fondit sur eux avec tant de violence, s Romains, culbutés dans le ruisseau, se débanet prirent la fuite. Sévérien, vieillard sans force, attu de cheval, et tué par un cavalier ennemi. etton perdit aussi la vie pendant qu'il s'efforçoit, ses reproches et par son exemple, d'arrêter d'une s fuyards, de l'autre la fougue des vainqueurs. llemands enlevèrent l'enseigne des Bataves, et rtèrent dans leur camp, en exprimant leur joie s danses et des chants de victoires. C'étoit pour glorieux exploit, et dans les batailles suivantes èrent cette enseigne comme un trophée, jusqu'à n l'eût arrachée de leurs mains.

npereur, qui s'étoit avancé jusqu'à Reims, n'eut s tôt appris cette fâcheuse nouvelle, qu'il se renieu du combat. Ayant rallié ses soldats dispersés, orma avec soin du détail de l'action. Il reconnut cohorte des Bataves avoit été la première à fuir. nna aussitôt à toute l'armée de prendre les et, l'ayant assemblée dans une plaine voisine, voir déchargé sa colère sur les Bataves par des nes sanglans, il leur commanda de mettre les bas; il les déclara esclaves, et permit à qui voudroit de les acheter et de les transporter où roit à propos. Les Bataves, consternés et couverts obres, restoient immobiles. Alors toute l'armée sterne aux pieds de l'empereur; elle le supplie pas éterniser par cet affront la mémoire de leur . Tous les soldats protestent pour eux et pour les s qu'ils sont prêts à laver leur honte dans des ennemis. Valentinien se laissa fléchir, et, nmant de leur parole, il mit à leur tête Jovin, gé- de la cavalerie, avec ordre d'aller chercher les nds, qui s'étoient divisés en trois corps séparés l'autre.

n n'avoit pas moins de circonspection et de pru-

dence que de bravoure et d'activité. Marchant en o de bataille, toujours attentif à couvrir ses flancs, d la crainte de quelque embuscade, il arriva près de S ponne. Ce n'est maintenant qu'un hameau, nom Charpeigne, à une lieue au-dessus de Pont-à-Mous Il y suprit les ennemis, qui n'eurent pas le temps de mettre en défense, et, par une attaque prompte et goureuse, il détruisit entièrement ce corps de trou Profitant du premier succès, il s'avança vers un a corps, qui, après avoir pillé les villages voisins, c poit près de la Moselle. S'en étant approché au tra d'un vallon couvert de bois, il trouva les Allem dispersés sur les bords du fleuve; les uns se baignoie les autres peignoient leur longue chevelure, et trav loient à lui donner, selon leur coutume, une coul rousse et ardente; la plupart s'amusoient à boire semble. Il fait à l'instant sonner la charge; et ta que les ennemis, poussant des cris menaçans, cour leurs armes, et s'empressent de former leurs bataill il fond sur eux et les taille en pièces. Il ne s'en s qu'un petit nombre à la faveur des défilés et des fo Ces deux corps étant entièrement défaits, il en re un troisième beaucoup plus nombreux, qui, ayant p nétré plus avant dans le pays, étoit campé près de C lons-sur-Marne. Jovin, pour achever sa victoi marche promptement de ce côté-là, et trouve les nemis bien préparés à le recevoir. S'étant campé av tageusement, il fait reposer ses soldats. Dès que le j paroît, il range son armée en bataille. Elle étoit in rieure en nombre; mais le général sut, par la disp sition de ses troupes, masquer ce désavantage. Au sig donné les deux armées s'ébranlent. Les Allemands p rurent d'abord effrayés à la vue des enseignes de la nation, qu'ils apercevoient dans l'armée romaine; i s'arrêtèrent: mais bientôt le désir de vengeance les e flammant d'un nouveau courage, ils en vinrent a

[redacted]

ıs. On se battit tout le jour. La victoire n'auroit été si long-temps disputée sans la lâcheté du commandant des troupes légères, nommé Balchobaude, er aussi fanfaron hors de l'action que poltron l'action même. Dans le fort du combat, il se retvec sa troupe. Un si mauvais exemple pouvoit e cette journée funeste à l'empire; mais les autres continuèrent à combattre avec tant de valeur, tuèrent aux ennemis six mille hommes, et en rent quatre mille; ils en eurent de leur côté douze de tués et deux cents de blessés.

nuit fit cesser le carnage. Les vainqueurs ayant du repos, Jovin les fit sortir du camp aux apıes du jour. Voyant que les barbares s'étoient reà la faveur des ténèbres, il se mit à leur poursuite. voient pris trop d'avance, et quelque diligence fit, il ne put les atteindre. Comme il revenoit es pas, il apprit qu'une cohorte, qu'il avoit dée pour aller piller le camp des Allemands, y surpris le roi de cette nation peu accompagné, et s'en étant saisi, elle l'avoit pendu à un gibet. In: contre le tribun, il alloit le condamner à mort, officier n'eût été disculpé par les soldats mêmes, rotestèrent que c'étoit sans ordre et par un emment militaire qu'ils avoient usé de cette ven:e. Jovin, après tant de glorieux succès, revint à, où l'empereur étoit déjà retourné. Valentinien ıu-devant de lui, et le nomma consul pour l'anuivante. Il y eut encore pendant celle-ci, contre dipartis d'Allemands, plusieurs actions moins conables, et que l'histoire n'a jugé dignes d'aucun l. Cette campagne fit respecter à ces barbares mites de l'empire, et mit la Gaule à couvert de incursions. L'empereur passa l'hiver à Reims, pour plus à portée de veiller à la sûreté de la fron-

Amm. l. 27, c. 3, 7.

La conduite des magistrats du premier ordre co tribuant beaucoup, soit à la force et à la gloire, soit déshonneur et à l'affoiblissement des empereurs et empires, l'histoire ne doit point oublier ceux qui sont rendus célèbres par leurs vertus ou par leurs vic Les monumens de ces temps-là nous en font conno un assez grand nombre, qui méritent de la postéri des éloges ou des censures. Mamertin, qui avoit joué si grand rôle sous le règne de Julien, se maintint enc dans la préfecture de l'Italie et de l'Illyrie pendant première année du règne de Valentinien. Mais il déposé dès l'année suivante, et peu de temps après cusé de péculat. Ammien Marcellin ne dit pas quel le succès de cette accusation, et son silence même fo un fâcheux préjugé contre ce préfet, que l'histori sans doute a voulu ménager par honneur pour la m moire de Julien. C'est encore une chose digne de r marque, que cet auteur, nommant tant de fois Mamerti ne lui donne jamais de louange; ce qui suffit dans circonstances pour faire soupçonner que ce favori Julien n'en méritoit aucune. Vulcatius Rufinus, s successeur dans la préfecture d'Italie, s'étoit acquis l' time publique pendant le cours d'une longue vie; on regardoit comme un homme parfait. Mais il désho sa vieillesse par une extrême avidité, qui le rendoit p délicat sur les moyens d'acquérir, pourvu qu'il espér pouvoir cacher ses rapines. Il obtint de Valentinien rappel d'Orfitus, préfet de Rome. Celui-ci avoit été co damné comme coupable de péculat sur l'accusation Térentius. Ce Térentius est un exemple des jeux bizarr de la fortune. C'étoit un boulanger de Rome, qui devi gouverneur de la Toscane. On raconte à son sujet u événement plus assorti au caractère et à la conditio du personnage qu'à la dignité de l'histoire. Quelque jours avant qu'il arrivât en Toscane, un âne étoit mont en présence de tout le peuple sur le tribunal, dans

[redacted]

e de Pistoie, et s'y étoit mis à braire de toutes ses
es : ce qu'on ne manqua pas de se rappeler comme
nonce du magistrat futur, lorsqu'on vit Térentius
is sur le même tribunal. Cet homme hardi et sans
neur fut, quelques années après, convaincu d'avoir
iqué des actes, et condamné à mort comme faussaire.
Le plus renommé des magistrats de ce temps est L. *Amm. l. 27, c. 3.*
elius Avianius Symmachus, père de celui dont il *Symm. l. 1,*
reste dix livres de lettres. Il fut vicaire de Rome, *ep. 38, et in*
et de la même ville, consul subrogé, et revêtu des *Auct. ep. 1, 6.*
nières dignités sacerdotales. Il étoit savant et mo- *Grut. inscr. ccclxx, 3.*
e. Les païens révéroient sa vertu; les chrétiens ho- *Till. Valent.*
oient sa probité et ses talens. Le sénat l'avoit plu- *art. 11.*
rs fois député aux empereurs; et nous avons vu
étant allé trouver Constance à Antioche, il s'étoit
ré l'estime de toute la ville. Il étoit toujours le pre-
er consulté dans les délibérations du sénat : son au-
ité, ses lumières, son éloquence, lui donnoient le
mier rang dans cette célèbre compagnie. Ce fut à la
uête du sénat que dans la suite Gratien et Valen-
ien II lui firent élever une statue dorée, dont l'in-
iption, qui s'est conservée jusqu'à nos jours, forme un
ge complet. Valens lui en fit ériger une semblable à
nstantinople. Sa préfecture fut un temps de tran-
illité et d'abondance. Il fit construire à Rome un pont
gnifique, qui communiquoit de la ville à l'île du
e; c'est, selon l'opinion commune, le pont de Saint-
rthelemi, nommé dans l'ancienne inscription le pont
Gratien, qui fut achevé trois ou quatre ans après la
fecture de Symmaque. Tant de services furent trop
oubliés. Quelques années après, un misérable de la
du peuple s'avisa de débiter dans Rome qu'il avoit
dire à Symmaque qu'il aimoit mieux perdre son
que de le vendre au prix auquel le peuple désiroit
le vin fût vendu cette année. Sur ce rapport, sans
re preuve, le peuple alla mettre le feu à la maison

de cet illustre sénateur, située au-delà du Tib
bel édifice fut réduit en cendres, et Symmaque
de s'enfuir. Il revint bientôt après avec un nouvel
à la prière du sénat, qui lui avoit fait une déput
Il vivoit encore en 381; et il eut un avantage
nature a refusé à la plupart des grands hommes,
de laisser un fils héritier de ses rares qualités.

Amm. ibid. Lampade lui succéda dans la préfecture de
C'étoit ce préfet du prétoire déposé sous Constanc
les fourberies dont il fut convaincu dans l'affai
Sylvain. Il avoit gagné les bonnes grâces de Valen
par une affectation de sévérité et une apparen
vertu. Vain et avide de louanges jusqu'au ridic
cherchoit occasion de rétablir les anciens mon
pour y faire graver en son honneur des inscri
pompeuses, comme s'il en eût été le fondateur.
les frontispices, toutes les murailles des édifices p
portoient en gros caractère le nom de Lampade
plaisanterie de Constantin, qui pour une sem
raison appeloit Trajan l'herbe pariétaire, lui aur
beaucoup mieux appliquée. Sa vanité lui fit fai
jour une action qui n'avoit besoin que d'un autre
pour être digne d'éloge. Etant préteur, il donn
magnifique spectacle: après qu'il eût répandu bea
de largesses, comme le peuple ne cessoit de dem
des libéralités pour les comédiens, pour les c
du Cirque, pour les gladiateurs, voulant mont
même temps sa générosité et le mépris qu'il fais
recommandations populaires, il assembla tous le
dians qui avoient coutume de se tenir aux por
l'église de Saint-Pierre au Vatican, et leur dis
des sommes considérables. Sa préfecture fut troubl
plusieurs séditions: il y en eut une dans laquelle il
périr; et il l'auroit bien mérité, s'il étoit jamais
à ceux qui doivent obéir de se venger par eux-
des injustices de leurs supérieurs. Comme il faisoi

[redacted]

réparer quantité d'édifices, au lieu d'y employer ionds destinés à cet usage, il envoyoit par la ville officiers qui prenoient chez les marchands les maiaux nécessaires qu'on refusoit ensuite de payer. Le ple, irrité de ce brigandange, s'étant attroupé autour a maison, alloit y mettre le feu, s'il n'eût été disé à coups de pierres et de tuiles, dont on l'accabloit haut des toits. Comme il revenoit en plus grand bre, le préfet prit le parti de s'évader; il demeura é hors de Rome, jusqu'à ce que la fureur du peuple apaisée.

Un magistrat de ce caractère n'étoit capable que de lever les esprit ; aussi ne resta-t-il que sept ou huit s en charge. Juventius fut mis à sa place vers le ieu de cette année 366. Celui-ci, né à Siscia en Panie, étoit questeur lorsqu'il fut nommé préfet de ne. Son intégrité et sa prudence le rendoient propre tablir le calme. Son gouvernement auroit été heux et paisible, si l'ambition n'eût allumé dans le ctuaire une querelle sanglante, qui remplit l'Eglise candale et la ville de trouble et de tumulte. Le pape ère mourut le 24 de septembre, après avoir tenu le at-siége plus de quatorze ans. Le premier octobre rant Damase fut canoniquement élu. Quoiqu'il n'y encore qu'un demi-siècle que le christianisme jouist de la liberté, la prééminence de l'église romaine oit attaché tant d'honneur à son siége, qu'il étoit dès s un objet de jalousie pour ces âmes mondaines qui cherchent dans les dignités ecclésiastiques que ce qui r est étranger. C'étoit dans ce temps-là que Prétextat, rapport de saint Jérôme, disoit au pape Damase : *ites-moi évêque de Rome, et je me ferai chrétien.* mmien Marcellin, prévenu, ainsi que Prétextat, des ées grossières du paganisme, comptant les abus entre privilèges de l'épiscopat, après avoir parlé des troues qui survinrent à l'occasion de l'élection de Damase,

Amm. ibid. et c. 9.
Hier. ep. 61, *et chron.*
Soc. l. 4, *c.* 28.
Soz. l. 6, *c.* 22.
Baron. an. 368, 369.
Pagi in Baron.
Fleury, hist. eccles. l. 16, *c.* 8, 20, 30, *et l.* 18, *c.* 16.

s'exprime en ces termes : *Quand je considère l'écla[t] environne les dignités de la ville de Rome, je ne tr[ouve] pas étrange que les ambitieux fassent les plus gra[nds] efforts pour y obtenir le siége épiscopal. Ils voient [que] la faveur de ces places éminentes ils pourront s'[en]richir des pieuses offrandes des dames, se faire p[orter] dans des chars, paroître superbement vêtus, avoir [une] table mieux servie que celle des rois. Cependant,* aj[oute]-t-il par une réflexion plus sensée, *ils entendroient [bien] mieux leur propre bonheur si, moins occupés de [ré]pondre à la grandeur de Rome par celle de leur dépe[nse], ils se rapprochoient davantage de certains évêques [de] provinces que leur frugalité, leur simplicité, leur [mo]destie rend précieux à la Divinité, et respectables [aux] vrais adorateurs.* Ce fut sans doute cet éclat exté[rieur] de l'épiscopat qui anima Ursin, diacre de l'églis[e ro]maine, à disputer cette dignité à Damase. Ayant fo[rmé] un parti, il se fit ordonner contre toutes les règles. [La] sédition éclata. Juventius, secondé de Julien préfet [des] vivres, condamna à l'exil Ursin et ses plus zélés pa[rti]sans. Le peuple, schismatique, les arracha des mains [des] officiers, et les conduisit à la basilique Sicinienne, no[m]mée maintenant *Sainte-Marie majeure.* Là, com[me] dans une citadelle, Ursin soutint un siége contre le p[arti] de Damase. On mit le feu aux portes, on découvrit [le] toit. Le combat fut sanglant, et cent trente-sept p[er]sonnes de l'un et de l'autre sexe souillèrent de le[ur] sang la basilique. Juventius ne pouvant calmer cet h[or]rible désordre, et craignant pour sa propre vie, se [re]tira dans une maison de campagne. Dès que l'empere[ur] en fut instruit, il condamna l'anti-pape au bannis[se]ment. Mais, lui ayant permis l'année suivante de re[venir], il fut obligé deux mois après de le bannir une seconde fois : il l'exila en Gaule. Les schismatiques e[n] son absence soutinrent la révolte; et quoique Prétexta[t], par ordre de Valentinien, les eût chassés à main arm[ée]

[redacted]

seule église qu'ils possédoient dans l'enceinte de
:, ils continuèrent de s'assembler en particu-
ors de la ville. En l'année 371 Valentinien permit
in de sortir de son exil, et de se retirer où il vou-
, pourvu qu'il se tînt éloigné de Rome à la dis-
de cent milles. Cet esprit brouillon profita encore
te indulgence pour se joindre aux ariens et exciter
uveaux troubles, qui ne furent tout-à-fait étouffés
381, après le concile d'Aquilée. Gratien, sur la
ntrance du concile, bannit Ursin à perpétuité. Le
Damase n'avoit point pris de part aux violences
: zèle outré de ses défenseurs leur avoit fait com-
e. Ce fut un prélat aussi illustre par ses vertus que
ı doctrine; et sa mémoire est en vénération dans
se, qui l'a mis au nombre des saints.

LIVRE DIX-SEPTIÈM

VALENTINIEN, VALENS, GRATI

AN. 367. L'ANCIENNE politique romaine, toujours amb quelquefois injuste, en avoit du moins imposé ; vers par des dehors de probité et de justice. Ici l' va nous montrer des rois assassinés, des peupl sacrés contre la foi des traités, la trahison substi courage, la bonne foi sacrifiée à l'intérêt, ce destructeur de lui-même ; la réputation, ce puiss sort de la prospérité des états, perdue pour touj les Romains avilis par les vices avant que d'être par les barbares.

Liban. vit. Amm. l. 31, c. 5. Till. Valens. art. 6. Jovin, consul en l'année 367, auroit trouvé pla les grands hommes de l'ancienne république. O dans le même temps que Jovien le dépouilloit mandement dans la Gaule, y maintenir généreu l'autorité de l'empereur. On vient de raconter se guerriers, comparables à ceux de L. Marcius en E après la mort des deux Scipions. Mais Lupicin, lègue, n'avoit pas l'âme plus élevée que le caractè siècle. Ses talens militaires, sa sévérité dans le n de la discipline, une connoissance assez étend littérature et de la philosophie, l'avoient fait est Julien, quoiqu'il fût chrétien ; mais il étoit ava juste. Nous verrons dans les années suivantes les effets de ces vices.

Amm. l. 27, c. 6. Zos. l. 4. Valentinien fut attaqué à Reims d'une longu die, qui le réduisit à l'extrémité. Il se formoit

des cabales secrètes pour lui donner un successeur. *Symm. l. 2, ep. 1, 6, 7, 11, 13, 15.*
ons proposoient Rusticus Julianus, chargé d'expé- *Pancirol. in not. imp. or. c. 93.*
les brevets, et de dicter les réponses que le prince
it aux requêtes. Il étoit éloquent et habile dans les
es, mais cruel et sanguinaire. D'autres penchoient
Sévère, comte des domestiques, qui méritoit en
e manière la préférence sur Rusticus. Personne ne
oit en faveur de Gratien, qui n'avoit encore que
ans.

e rétablissement de l'empereur fit avorter tous ces *Amm. ibid.*
ets. Ayant enfin recouvré la santé vers le mois d'août, *Zos. ibid.*
rendit dans la ville d'Amiens. Le danger qu'il ve- *Idace.*
de courir, et les sollicitations de sa belle-mère et de *Vict. epit.*
mme le déterminèrent à nommer Auguste son fils *Soc. l. 4, c. 10.*
ien. Après avoir disposé les esprits à seconder ses *Hier. chron.*
tions, il assembla ses soldats le vingt-quatrième *Chron. Alex.*
ût dans une plaine aux portes de la ville; et, étant
té sur un tribunal environné des grands de sa cour,
it par la main le jeune prince, et, le présentant aux
pes : « C'est vous (dit-il), braves soldats, qui m'a-
z choisi par préférence à tant d'illustres capitaines :
us avez droit de prendre part à mes délibérations,
la tendresse paternelle attend aujourd'hui vos suf-
ges. Le souverain maître des empereurs et des em-
es, le protecteur de la puissance romaine, qu'il
dra immortelle, m'inspire les plus belles espérances;
un projet que je n'ai conçu que pour votre sûreté
peut manquer de vous plaire. C'est sur cette double
fiance que j'ai formé le dessein d'associer mon fils à
mpire. Vous le voyez depuis long-temps entre vos
fans, et vous l'aimez comme un gage précieux de la
nquillité publique; il est temps qu'il en devienne
ppui. Il est vrai qu'il n'est pas né comme nous dans
s travaux, qu'il n'est pas endurci dans les fatigues de
a guerre; son âge ne l'en rend pas encore capable.
Mais son heureux naturel ne dément pas la gloire de

« son aïeul; et si je ne suis pas abusé par mon
« pour lui et par le désir ardent de votre félicit
« ce que ses inclinations naissantes me promett
« la prospérité de l'empire: cultivé par l'étude
« tres, il saura bientôt peser dans une juste bal
« bonnes et les mauvaises actions; il fera sentir
« rite qu'il en connoît le prix; il entendra la vo
« gloire; il y courra avec ardeur: vos aigles et
« seignes composeront son cortége ordinaire. I
« supporter les incommodités des saisons, la f
« soif, les longues veilles; il combattra, il exp
« vie pour le salut des siens; et, rempli des sentir
« son père, il chérira l'état comme sa famille. » L
des soldats interrompit l'empereur; chacun se
partager avec Valentinien la tendresse paternell
cun vouloit prévenir ses camarades par les témo
de son amour. Ils proclamèrent tout d'une voix (
Auguste.

Alors l'empereur, transporté de joie, embrassa
drement son fils, après lui avoir posé le diadème
tête, et l'avoir revêtu des autres ornemens imp
lui adressa ces paroles, que le jeune prince écou
attention : « Vous voilà, mon fils, élevé à la digni
« veraine par la volonté de votre père et par le s
« de nos guerriers. Vous ne pouviez y monter s
« auspices plus heureux. Collègue de votre oncl
« votre père, préparez-vous à soutenir le poids d
« pire, à franchir sans crainte à la vue d'une arm
« nemie les glaces du Rhin et du Danube; à m
« à la tête de vos troupes, à verser votre sang, e
« poser votre vie avec prudence pour défendre vos
« à ressentir tous les biens et tous les maux de
« comme vous étant personnels. Je ne vous en di
« davantage en ce moment: ce qui me reste de vi
« employé à vous instruire. Pour vous, soldats, d
« valeur fait la sûreté de l'empire, conservez, je v

onjure, une affection constante pour ce jeune prince, ue je confie à votre fidélité, et qui va croître à l'ombre le vos lauriers. » Les acclamations se renouvelèrent ; accabloit de louanges les deux empereurs. Les grâces jeune prince, la vivacité qui brilloit dans ses yeux, tiroient tous les regards. Il méritoit les éloges que lui oit donnés son père, et il auroit égalé les empereurs s plus accomplis, s'il eût vécu plus long-temps, et si vertu eût pu acquérir assez de maturité et de force our n'être pas obscurcie par les vices de ses courtisans. 'alentinien lui conféra le titre d'Auguste, sans l'avoir it passer, selon la coutume, par le degré de César. Il n avoit usé de même à l'égard de son frère Valens. L. 'érus étoit le seul jusqu'alors qui, sans avoir été César, ût été élevé au rang d'Auguste.

Dans cette brillante proclamation, Eupraxe de Césaée en Mauritanie, employé pour lors dans le secrétariat le la cour, eut l'avantage de signaler son zèle. Il fut le remier à s'écrier : *Gratien mérite cet honneur ; il proaet de ressembler à son aïeul et à son père.* Ces paroles ui procurèrent la questure, dignité beaucoup plus éminente alors qu'elle n'avoit été du temps de la république, t qui renfermoit une partie des fonctions attribuées rmi nous au chancelier de France. Eupraxe n'étoit ependant rien moins que flatteur. Il laissa au contraire e grands exemples d'une franchise inaltérable. Plein de oiture, attaché inviolablement aux devoirs de sa diité, il fut aussi incorruptible que les lois, qui parlent jours le même langage, malgré la diversité des perpnes ; et ni l'autorité, ni les menaces d'un prince olu, et qu'il étoit dangereux d'irriter, ne lui firent ais trahir les intérêts de la vérité et de la justice.

L'empereur étoit en chemin pour se rendre à Trèves qu'il apprit que les barbares qui habitoient la partie ptentrionale de la Grande-Bretagne étoient sortis de rs limites, qu'ils portoient partout le fer et le feu, Amm. l. 27, c. 8, et l. 28, c. 3. Pacat. paneg. c. 6. Symm. l. 10, ep. 1.

Claud. in consulatu Honorii.

qu'ils avoient tué le comte Nectaride, qui comma
sur la côte maritime, et surpris dans une embusc
général Fullofaude. Il fit sur-le-champ partir S
comte des domestiques ; mais l'ayant presque a
rappelé, il y envoya Jovin, qui manda à l'empere
le péril étoit plus grand qu'il ne pensoit, et que l
vince étoit perdue, si l'on n'y faisoit passer au pl
une nombreuse armée. Toutes les nouvelles qui ve
de cette île confirmoient ce rapport. Pour reme
ces désordres, Valentinien jeta les yeux sur un o
déjà connu par ses services. Il s'appeloit Théodos
pagnol de naissance et d'une famille illustre. Sa v
jointe à une longue expérience, étoit encore relev
sa bonne mine, par une éloquence vive et militai
par une noble modestie. Dès qu'il eut la comm
de l'empereur, il se vit à la tête d'une brave je
qui s'empressoit à servir sous ses ordres. L'activit
une des qualités de Théodose. Il arrive à Boulo
passe sans danger à Rutupies, le port le plus p
dans la Grande-Bretagne. Quatre cohortes des pl
nommées y abordent à sa suite : c'étoient les Ba
les Hérules, les Joviens, et ceux qu'on appeloit *les*
queurs. Il marche aussitôt vers Londres, ville anci
et dès-lors capitale du pays. Comme il avoit divi
armée en plusieurs corps séparés, il rencontra en
min diverses troupes d'ennemis qui ravageoient l
pagne et emmenoient avec eux grand nombre d'ho
et de bestiaux. Il tombe sur eux, les met en
enlève leur butin, et le rend aux habitans, qui l
abandonnent volontiers une partie pour récom
la bravoure de ses soldats. Il entre ensuite comm
triomphe dans Londres. Cette ville, auparavant re
d'alarme, et qui ne s'attendoit pas à un seco
prompt et si efficace, reçut avec joie son libér
Théodose s'y instruisit de l'état de la province : il
que les Pictes, qui se divisoient en deux peuples, l

[redacted]

iens et les Vecturions s'étoient joints aux Ecossois, d'Hibernie, et aux Attacottes, autres nations très-ueuses; et que tous ces barbares, dispersés par pe-s, embrassoient dans leurs ravages une grande ue de pays. Théodose sentoit tout l'avantage que oupes réglées avoient sur des brigands indiscipli-mais il n'étoit pas question de bataille rangée : venir à bout de joindre et de battre ces ennemis, falloit partager son armée en un grand nombre etits corps qui se répandissent au loin ; et il avoit n de beaucoup de troupes. Il fit publier une am-: en faveur des déserteurs qui reviendroient à leur eau, et rappela les vieux soldats qui, ayant eu leur é, s'étoient dispersés dans le pays. En même temps, l'aider dans cette expédition, il demanda à l'em-ır Dulcitius, officier d'une capacité reconnue ; et assurer ensuite le repos de la province par un sage ernement, il pria qu'on lui envoyât Civilis en qua-le vicaire des préfets. C'étoit un homme d'un ca-ere vif et ardent, mais plein de droiture et de justice. ès avoir pris de prudentes précautions, il partit de dres avec une armée considérablement augmentée, int à bout de délivrer le pays, prévenant partout ennemis, leur dressant des embuscades à tous les ages, les enveloppant, et taillant en pièces leurs partis ms après les autres. Ce qui assuroit le plus ses succès, qu'étant infatigable, il se trouvoit partout, payant même de sa personne, et que dans toutes les opé-ons militaires il ne commandoit rien dont il ne nât l'exemple. Ayant donc rechassé les barbares dans s forêts et leurs montagnes, il rétablit les villes et forteresses ; il garnit de troupes les frontières, et dit à ce pays désolé par tant de ravages une tran-llité durable. La Grande-Bretagne étoit divisée en itre provinces : des pays reconquis sur les barbares n forma une cinquième ; et pour honorer la famille

de l'empereur, il lui donna le nom de *Valentia.* (l'Ecosse méridionale : elle fut ensuite gouvernée pa consulaire.

Amm. l. 28, *c.* 3. *Zos. l.* 4,

Le cours de cette expédition fut traversé par conspiration qui auroit déconcerté tous les projets capitaine moins actif et moins prudent. Un Panno nommé Valentin, beau-frère de Maximin, que verrons bientôt vicaire de Rome et préfet du préto avoit été condamné pour crime et relégué dans la Gra Bretagne. Cet homme superbe et turbulent résolu s'emparer de la province et d'y prendre le titre d' pereur. Il étoit surtout animé contre Théodose, q croyoit le seul capable de faire échouer ses pernici desseins. Il avoit déjà gagné les autres exilés, et un a grand nombre de soldats, lorsque Théodose en fut av Ce général, prompt et intrépide, s'étant aussitôt sai Valentin et de ses plus zélés partisans, les livra e les mains de Dulcitius pour les faire mourir. Mais un trait de prudence il défendit de les appliquer question, de crainte de donner l'alarme aux autres jurés, et de faire éclater le complot, que le supplice chefs ne manqueroit pas d'étouffer. On avoit ét depuis long-temps dans la Grande-Bretagne, ainsi dans le reste de l'empire, des stationnaires chargé veiller sur les mouvemens des barbares, et d'en av les généraux romains. Ils furent convaincus d'avoir, une trahison criminelle, servi d'espions aux enne qui leur faisoient part de leur butin. Théodose ch tous ces surveillans perfides, et laissa aux habitan soin d'informer eux-mêmes les commandans des s de leurs alarmes.

Amm. ibid. *et l.* 27, *c.* 8. *Claud. in* IV *consulatu Honorii. et ibi Barth. Parat. pa neg. c.* 5.

Après avoir réprimé les incursions des barbares ravageoient l'extérieur de la Grande-Bretagne, il vo en mettre les côtes en sûreté contre les courses Saxons. Cette nation avoit originairement habité le p qu'on nomme aujourd'hui la Holsace, et une partie

duché de Sleswic. Chassés par les Chattes et les Chérusques, ils avoient passé l'Elbe, et s'étoient établis entre des marais alors inaccessibles, dans la contrée occupée par les Francs, qu'ils avoient forcés de reculer jusqu'aux embouchures du Rhin. De là ces deux peuples s'étant joints ensemble dès le temps de Dioclétien, infestoient la Gaule et la Grande-Bretagne. Les Saxons étoient de grande taille, fort dispos, et d'une hardiesse extrême. Une longue chevelure flottoit sur leurs épaules; ils étoient vêtus de courtes casaques et armés de lances, de petits boucliers et de longues épées. Accoutumés dès leur bas âge à braver les périls sur mer ainsi que sur terre, ils montoient de petites barques légères, où, sans aucune distinction de rang, tous ramoient, combattoient, commandoient et obéissoient tour à tour. Après une descente, avant que de se rembarquer, ils décimoient leurs prisonniers, pour offrir à leurs divinités d'horribles sacrifices; et, plus cruels qu'ils n'étoient avares, ils traitoient avec barbarie les malheureux qu'ils avoient transportés dans leur pays, aimant mieux les garder pour leur faire souffrir de longs tourmens que de recevoir leur rançon. Ce furent ces incursions fréquentes des Saxons qui firent nommer *rivages saxoniques* les deux côtes opposées de la Gaule et de la Grande-Bretagne. Théodose poursuivit ces pirates jusqu'aux îles Orcades, et il en détruisit un grand nombre. Il passa ensuite sur leurs terres et sur celles des Francs, qui habitoient alors vers le bas Rhin et le Vahal. Il y fit le dégât, et retourna à la cour, où l'empereur le combla d'éloges et lui conféra la dignité de général de la cavalerie. Ces exploits de Théodose, que nous avons racontés de suite, doivent avoir rempli plus de deux années.

Oros. l. 7. c. 32. Sydon. l. 8, ep. 6. Cluv. Germ. ant. l. 1, c. 18, et l. 3, c. 21. Till. Valent. art. 17, et 21.

Valentinien étoit parti de Trèves pour une expédition dont l'histoire ne nous donne aucune connoissance. Randon, roi d'un canton d'Allemagne, profita de son éloignement pour exécuter un dessein qu'il méditoit

Amm. l. 27, c. 10. Alsat. illust. p. 416, 417.

depuis long-temps. L'empereur avoit retiré la garni de Mayence; il l'employoit apparemment dans ses tro pes. Un jour de fête auquel les chrétiens, dont la vi étoit peuplée, étoient assemblés dans l'église, le prin allemand, s'étant secrètement approché avec une trou légère, entra sans obstacle, fit prisonniers les homm et les femmes, pilla les maisons, et enleva et les habit et leurs richesses.

Les Romains s'en vengèrent, mais avec lâcheté e perfidie, sur un autre roi de la même nation. Vithicab fils de Vadomaire, régnoit dans le pays que nous nom mons aujourd'hui le Brisgaw, et dans les contrées voi sines. Ce prince étoit foible de corps et sujet à de fré quentes maladies, mais hardi et courageux. Il ne pou voit pardonner aux Romains l'enlèvement de son père il pardonnoit encore moins à son père de s'être rached de l'exil en se mettant au service des Romains; et les di gnités dont Vadomaire étoit revêtu à la cour de Valen ne paroissoient au grand cœur de son fils que les trist ornemens d'un ignominieux esclavage. C'étoit pou lui autant d'affronts dont il cherchoit à se venger. Le Romains le prévinrent; et, après avoir inutilement ten de le prendre par force ou par ruse, ils eurent recou à un crime odieux, dont leurs ancêtres avoient abhorr et puni la simple proposition dans la personne du mé decin de Pyrrhus, le plus redoutable ennemi de Rom Ils corrompirent un domestique de Vithicabe, et c scélérat fit périr son maître. Ammien Marcellin n'ex plique pas si ce fut par le fer ou par le poison; il ajout seulement que le coupable, craignant la punition qu'i n'avoit que trop méritée, se réfugia aussitôt sur le terres de l'empire. L'historien ne nomme pas Valentinien dans le récit de ce forfait atroce; mais il ne di pas qu'il ait puni le traître; et ce prince demeurera dan tous les siècles flétri du soupçon d'y avoir consenti, e du crime de n'en avoir pas fait une éclatante justice.

nexorable sur des objets qui méritoient plus d'indul-
ce, il fit brûler vif pour des fautes légères Dioclès,
ien trésorier général de l'Illyrie. Il condamna au
me supplice ceux qui, par une lâcheté devenue pour
assez ordinaire, se coupoient les doigts pour se sous-
ire à la milice. Etant en Gaule, il fit défendre l'en-
e de son palais à saint Martin, que le seul motif de
rité y conduisoit pour intercéder en faveur des
lheureux. L'innocence même fut plus d'une fois la
time de ses emportemens. Un certain Diodore, qui
it été agent du prince, étant en procès avec un
nte, le fit assigner à comparoître devant le vicaire
talie. Le comte partit pour la cour, et se plaignit au
ince de cette audace. Sur cette plainte, l'empereur,
s autre examen, condamna à la mort et Diodore et
is sergens qui s'étoient chargés de la signification.
arrêt fut exécuté à Milan. Les chrétiens honorèrent
ur mémoire; et le lieu où ils furent enterrés fut ap-
lé *le sépulcre des innocens*. Quelque temps après, un
nnonien nommé Maxence, qui étoit apparemment
faveur auprès du prince, fut condamné dans une
aire dans laquelle trois villes étoient intéressées. Le juge
argea les décurions de ces villes d'exécuter prompte-
ent la sentence. Valentinien, l'ayant appris, entra dans
e violente colère; il ordonna qu'on fît mourir ces
curions; et rien ne les auroit sauvés sans la noble
rdiesse du questeur Eupraxe: *Arrêtez, prince,* lui
t-il; *écoutez un moment votre bonté naturelle; songez
e les chrétiens honorent en qualité de martyrs ceux
e vous condamnez à la mort comme criminels.* Flo-
nce, préfet du prétoire de la Gaule, imita dans une
tre rencontre cette généreuse liberté, aussi salutaire
x princes qu'à leurs sujets. L'empereur, irrité contre
usieurs villes pour une faute digne de pardon, com-
anda qu'on fît mourir dans chacune trois décurions.
Et que fera-t-on, lui dit Florence, *s'il ne se s'en trouve*

Amm. l. 27, *c.* 7, *et l.* 30, *c.* 8.
Zos. l. 4.
Hieron. ep. 49.
Sulp, Sever. dial. 2, *c.* 6.
Zon. t. 1, *p.* 29.
Cod. Theod. l. 7, *tit.* 13, *leg.* 4, 5, *l.* 9, *tit.* 40, *leg.* 10.
Lib. 13, *tit.* 10, *leg.* 5.

pas trois dans chacune de ces villes? Faudra-t-i tendre que ce nombre soit rempli pour les mettre à n
Ces paroles calmèrent la colère du prince. Ce fut Valentinien une faveur du ciel d'avoir sous son plusieurs officiers vraiment zélés pour sa gloire, d'un génie tout opposé à celui des courtisans, s'e çoient d'adoucir la dureté de son caractère. Ce Flor fort différent de celui du même nom qui s'étoit r si odieux du temps de Constance, ne s'occupoit qu soulagement de sa province. Valentinien exigeoit le ment des impôts avec une rigueur impitoyable, menaçoit de rien moins que de la mort ceux qu indigence mettoit hors d'état de satisfaire. Florenc tint cependant une loi pour modérer dans la Ga dureté des impositions; elle donnoit à ceux qui se voient trop chargés le temps de porter leurs plaint juges des lieux, et de leur demander une taxation conforme à l'état de leur fortune.

Il étoit inutile aux accusés de s'adresser à l'emp pour obtenir des juges équitables; malgré les plus motifs de récusation, il ne manquoit pas de les voyer devant leur juge ordinaire, quoique celui-leur ennemi personnel. Jamais il ne sut adoucir le nitions, jamais il n'accorda de grâce à ceux qui ét condamnés. C'étoit devant lui presqu'une même d'être accusé et d'être coupable. Les tortures qu'il ployoit pour avérer les crimes égaloient la rigueu supplices. Il répétoit sans cesse *que la sévérité est de la justice, et que la justice doit être l'âme de la sance souveraine.* Il ne choisissoit pas de dessein pr dité des hommes cruels et inhumains pour gouv les provinces; mais, lorsqu'il avoit mis en place d ficiers de ce caractère, loin de les contenir, il les moit par des louanges, il les exhortoit par ses lett punir rigoureusement les moindres fautes. Ces fu encouragemens dûrent coûter la vie à plusieurs i



[redacted]

. Saint Jérôme raconte fort au long l'histoire d'une me de Verceil, faussement accusée d'adultère, qui, it été condamnée à mort, et frappée plusieurs fois oup mortel, ne fut sauvée que par un miracle. Il it cependant qu'il eut quelques égards pour les sé- urs de Rome. Ils étoient soumis à la juridiction du et de la ville. Valentinien se réserva par une loi la noissance de leurs causes en matière criminelle.

ette loi est adressée à Prétextat, préfet de Rome, étoit bien capable de l'avoir inspirée au prince, qu'elle tendît à la diminution des droits de sa ge. Ce magistrat, auquel on ne peut reprocher que zèle pour le paganisme, ne donnoit à Valentinien des conseils de clémence. Il sut lui-même, dans ercice de sa préfecture, trouver ce juste tempéra- nt de douceur et de fermeté qui concilie l'amour et rainte dans le cœur des inférieurs. Son autorité ré- it dans la ville le calme que le schisme d'Ursin avoit ublé. Son attention vigilante pour la sûreté publique manifesta par plusieurs règlemens utiles. Il fit abattre s les balcons en saillie, qui s'étoient multipliés à ne, au mépris de l'ancienne police. Il ordonna de ser un espace libre entre les maisons des particuliers es murs des temples et des églises, pour empêcher communication des incendies. Suivant une loi an- nne tous les édifices publics devoient être isolés, is cette loi étoit oubliée. Il fit établir dans tous les rtiers de Rome de nouveaux étalons pour fixer les ds et les mesures, et contenir la mauvaise foi des rchands. Dans les jugemens il ne fit jamais rien en de plaire, et il plut à tous les citoyens. On rapporte cette année on vit dans l'Artois des flocons de laine ber avec l'eau de la pluie. Je ne sais quelle foi l'on t ajouter à ce phénomène.

Amm. l. 27, c. 9, et ibi Vales.
Cod. Theod. l. 12, tit 6, l. 13.
Hier. chron. Oros. l. 7, c. 32.

Tandis que Valentinien défendoit avec succès l'Occi- t contre les barbares, son frère Valens, devenu, par

Greg. or. 20, 23.
Hier. chron.

Oros. l. 7, c. 32. Soc. l. 4, c. 2, 4, 6, 9, 11. Theod. l. 4, c. 11, 12. Soz. l. 6, c. 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12. Zon. t. 2, p. 30.

la mort de Procope, paisible possesseur de l'Orient, allumoit deux guerres funestes, l'une contre les Go l'autre contre les catholiques. C'étoit le caractère l'arianisme, dès son origine, de s'introduire à la c par la séduction des femmes. Albia Dominica, pré cupée de cette erreur, n'eut pas de peine à la com niquer à son mari : et lorsque, se préparant à mar contre les Goths, il voulut par une sage précau recevoir le baptême, elle l'engagea à se faire bapt par Eudoxe, évêque de Constantinople et chef du p hérétique. Dans cette sainte cérémonie, ce prélat i posteur abusa de l'autorité du moment pour joi aux vœux sacrés du christianisme un serment im il engagea Valens à jurer qu'il demeureroit irrév blement attaché à la doctrine d'Arius, et qu'il e ploieroit toute sa puissance contre ceux qui y seroi opposés. Valens ne fut que trop fidèle à ce funeste gagement. L'arianisme étoit alors dans un état de c Les demi-ariens, rebutés de l'insolence des anomé qui les persécutoient, avoient fait des démarches é tantes auprès du pape Libère, lorsqu'il vivoit enco ils avoient accédé à la doctrine de Nicée. L'église d' cident leur avoit ouvert les bras avec joie ; et, Orient même, dans un concile tenu à Tyane, ils avoient indiqué un second à Tarse, où ils devoient deux mois se rendre de toutes parts pour consom l'ouvrage de la réunion par un acte authentique. doxe, alarmé de ce dessein, communiqua ses crain Valens. L'empereur défendit aux évêques de s'assem à Tarse. Il confondit d'abord dans une proscription nérale les catholiques, les demi-ariens et les novati aussi opposés aux dogmes d'Arius que les catholiq Mais les novatiens se mirent bientôt à couvert par crédit d'un de leurs prêtres nommé Marcien, que Va avoit placé auprès de ses filles Anastasie et Carose, p leur enseigner les belles-lettres.

[redacted]

l'empereur avoit envoyé dans les provinces des
es précis de chasser tous les évêques qui, ayant
bannis sous le règne de Constance, étoient rentrés
possession de leurs églises sous celui de Julien. Ces
es contenoient de terribles menaces contre les offi-
s, les soldats, les habitans des lieux où ils ne seroient
exécutés. Depuis quarante ans qu'Athanase rem-
oit le siége d'Alexandrie, il avoit eu l'honneur
re toujours la première victime que les ennemis
'Eglise sacrifioient à leur fureur; et les coups portés
t illustre prélat étoient devenus le signal de la per-
ition générale. Tatien, préfet d'Egypte, entra dans
xandrie, et y fit publier un édit contre les ortho-
es. Les fidèles, déterminés à tout souffrir eux-mêmes,
rent l'alarme pour leur évêque; ils représentèrent
Athanase n'étoit pas dans le cas exprimé par les
lres de l'empereur, puisque Julien, loin de le réta-
r, l'avoit chassé de nouveau. Tatien, ne se rendant
à ces raisons, le peuple se disposoit à la défense; on
it à la veille d'une sanglante sédition. Le préfet sus-
ndit cet orage en demandant le temps d'instruire
mpereur et de recevoir de nouveaux ordres. Les es-
its étant un peu apaisés, Athanase, trop éclairé pour
pas pénétrer les intentions du préfet, et ne voulant
s être une occasion de désordre, sortit secrètement
la ville, et se déroba également à ses ennemis et à
s amis. Tatien, qui n'avoit cherché qu'à amuser les
lexandrins, voulut aussi profiter de ce calme pour exé-
ter sa commission. Il se transporta pendant une nuit
ec une nombreuse escorte à la maison de l'évêque;
ais il ne l'y trouva plus. Athanase s'étoit renfermé
ors de la ville, dans le tombeau de son père, où il se
nt caché pendant quatre mois. Les tombeaux, surtout
 Egypte, étoient alors des bâtimens assez étendus
our y loger. Cette évasion causoit autant d'alarme
ux ennemis d'Athanase qu'à son troupeau. Valens

Soc. l. 4, c. 12.
Soz. l. 6, c. 12.
Theoph. p. 49.
Vita Ath. apud Phot.
Vita Ath. in edit. bened.
Pagi apud Baron. an. 370.

craignoit que son frère, comme avoit fait aut
Constant, ne prît en main la défense de ce préla
pecté de tout l'empire. Eudoxe et sa cabale n'appr
doit pas moins qu'un génie si fécond en ressourc
vînt à bout de se ménager à la cour de Valens la
faveur qu'il avoit quelquefois trouvée auprès de
tance. Cette crainte prévalut sur leur haine ; ils
les premiers à solliciter son retour. Valens envoya
de le rétablir dans son église, où ce généreux at
signalé par tant de combats, cinq fois banni et ci
rappelé, toujours persécuté avec l'Eglise et triom
avec elle, demeura paisible pendant les six derniè
nées de sa vie.

La persécution de Valens déchiroit le sein de l'
sans mettre l'empire en danger. Mais la guerr
commença cette année contre les Goths attira,
enchaînement de causes dépendantes les unes d
tres, la ruine de la puissance romaine en Occide
Goths, quelquefois vainqueurs, souvent vaincus
fournissant toujours à de nouvelles guerres par le
nombrable multitude, avoient pendant six-ving
exercé les armes romaines. Dominés depuis trent
ans par Constantin, tranquilles sous le règne de
stance, ils entretenoient avec les Romains un libr
merce par le Danube. Plusieurs d'entre eux s'é
dévoués au service des empereurs, et étoient pa
aux principales dignités de la cour et de l'armée. C
c'est ici que commencent les grands événemen
changèrent la face de l'empire, il est à propos de d
une idée plus claire de leur origine et de leurs pr
autant qu'il est possible de percer les ténèbres don
première histoire est enveloppée.

Jornand. de reb. get. Isidor. chron. Goth. Proc. de bell. goth. l. 4, c. 5.

L'origine des Goths se perd, comme celle de
les nations célèbres, dans la nuit de l'antiquité.
migrations et leurs conquêtes sont cause que les a
auteurs les ont confondus avec les Scythes, les Sarr

Grecs et les Daces. Entre les modernes, les plus ha-es critiques se partagent à leur sujet en deux senti-:hs. Suivant les uns, ils sont nés dans la Germanie, ce sont ceux que Tacite appelle Gothons, qui habi-ent le territoire de Dantzic, aux embouchures de la stule. Selon une autre opinion, plus généralement çue, et qui me paroît mieux fondée, cet établissement : fut que leur seconde habitation. Plus de trois cents s avant l'ère chrétienne, ils étoient sortis de la Scan-navie, cette grande péninsule qu'on a crue être une île sque dans le sixième siècle, et que les anciens ont ap-lée la source et la pépinière des nations. On voit encore trace de leur origine dans la Suède, dont une grande rovince a conservé le nom de *Gothie*. Ils s'emparèrent abord de l'île de Rugen, et de la côte méridionale et ientale de la mer Baltique jusque dans l'Estonie. Les ges, les Vandales, les Lombards, les Hérules n'étoient e diverses peuplades des Goths qui se séparèrent du ps de la nation, et se firent en Germanie des établis-mens particuliers. Ceux qui conservèrent le nom de *oths* quittèrent, au commencement du second siècle, bords de la Vistule; et, ayant traversé les vastes aines de la Sarmatie, ils se fixèrent sur les bords des lus-Méotides. Une partie d'entre eux, refusant de ivre leurs compatriotes, demeurèrent à l'occident de Vistule : on les nomma *Gépides*, mot qui, dans leur gue, signifioit *paresseux*. Ces Gépides, quelque temps rès, vers le temps de Claude le Gothique, après avoir incu les Bourguignons, s'avancèrent sur les bords du nube, où ils commencèrent à inquiéter les Romains. Des Palus-Méotides les Goths envoyèrent divers es-ims dans le pays des anciens Gètes, vers les embou-ures du Danube, et ils anéantirent peu à peu cette tion. Ils remportèrent de grandes victoires sur les andales, les Marcomans et les Quades. Ils commencè-nt à se rendre redoutables à l'empire sous le règne de

Cluv. ant. Germ. l. 3, c. 34, 46.
Grot. in proleg. ad hist. goth.

Caracalla, réduisirent les Romains à leur paye pensions considérables pour acheter la paix avec Ils la rompirent toutes les fois qu'ils crurent tr plus d'avantage dans la guerre. Souvent on les vit p le Danube, et mettre à feu et à sang la Mœsie Thrace. Ils battirent et tuèrent l'empereur Dèce. bonien Galle leur paya tribut. Sous Valérien et sous lien ils portèrent le ravage jusqu'en Asie, où ils e rent par le détroit de l'Hellespont, après avoir l'Illyrie, la Macédoine et la Grèce. Ils brûlèrent le t ple d'Ephèse, ruinèrent Chalcédoine, pénétrèrent qu'en Cappadoce; et dans leur retour, cette nation bare, née pour la destruction des monumens antic ainsi que des empires, renversa, en passant, Tro Ilion, qui se relevoient de leurs ruines. Ils furent b à leur tour par Claude, par Aurélien, par Tacite. Pr les força à la soumission par la terreur de ses ar Leur puissance étoit déjà rétablie sous Dioclétie servirent fidèlement Galère dans la guerre contr Perses. Ils étoient devenus comme nécessaires au mées romaines, et nulle expédition ne se fit alors leur secours. Constantin employa leur valeur c Licinius: ils s'engagèrent avec lui, par un traité, à nir aux Romains quarante mille hommes toutes le qu'ils en seroient requis. Ce traité, souvent interro par les guerres qui survinrent entre eux et l'em étoit toujours renouvelé au rétablissement de la il subsista jusque sous Justinien; et ces troupes a liaires étoient nommées *les confédérés*, pour faire noître que ce n'étoit pas à titre de sujets, mais d' et d'amis qu'ils suivoient les armées romaines.

Proc. de bel. vandal. l. 1, c. 2. Salv. de gubernat. Dei, l. 7. Roderic Tolet. l. 1, c. 9.

Ce peuple, né pour la guerre, n'étoit curieux q belles armes. Ils se servoient de piques, de javelots flèches, d'épées et de massues. Ils combattoient à et à cheval, mais plutôt à cheval. Leurs divertisse consistoient à se disputer le prix de l'adresse et

[redacted]

ns le maniement des armes. Ils étoient hardis et , mais avec prudence ; constans et infatigables ırs entreprises ; d'un esprit pénétrant et subtil. :térieur n'avoit rien de rude ni de farouche : c'é- le grands corps, bien proportionnés, avec une re blonde, un teint blanc et une physionomie e. Les lois de ces peuples septentrionaux n'étoient comme les lois romaines, chargées d'un détail eux, sujettes à mille changemens divers, et si :uses, qu'elles échappent à la mémoire la plus :. Elles étoient invariables, simples, courtes, semblables aux ordres d'un père de famille. e code de Théodoric prévalut-il en Gaule sur : Théodose ; et Charlemagne transporta dans ses aires plusieurs articles des lois des Visigoths. Les Goths fondèrent le droit d'Espagne : elles en fu- source. Celles des Lombards ont servi de base aux ıtions de Frédéric II pour le royaume de Naples icile. La jurisprudence des fiefs en usage parmi nations doit son origine aux coutumes des Lom- et l'Angleterre se gouverne encore par les lois des ınds. Tous les habitans des côtes de l'Océan ont le droit maritime établi dans l'île de Gotland, composé un droit des gens. La forme même de la :ion chez les Goths communiquoit à leurs lois lidité inébranlable. Elles étoient discutées par le et par les principaux personnages de tous les or- rien n'échappoit à tant de regards pénétrans ; on ıoit avec zèle et avec constance ce que le consen- : commun avoit établi. Pour les charges publi- es peuples ne connoissoient point les titres pure- ıonorifiques et sans fonction : chez eux tout étoit on. Dans toutes les villes et jusque dans les bourgs des magistrats choisis par le suffrage du peuple, ndoient la justice, et faisoient la répartition des . Chacun se marioit dans son ordre : un homme

Grot. in proleg. ad hist. goth.

Caracalla, réduisirent les Romains à leur payer pensions considérables pour acheter la paix avec Ils la rompirent toutes les fois qu'ils crurent tro plus d'avantage dans la guerre. Souvent on les vit p le Danube, et mettre à feu et à sang la Mœsie Thrace. Ils battirent et tuèrent l'empereur Dèce.' bonien Galle leur paya tribut. Sous Valérien et sous lien ils portèrent le ravage jusqu'en Asie, où ils e rent par le détroit de l'Hellespont, après avoir l'Illyrie, la Macédoine et la Grèce. Ils brûlèrent le ple d'Ephèse, ruinèrent Chalcédoine, pénétrèrent qu'en Cappadoce; et dans leur retour, cette nation bare, née pour la destruction des monumens antiq ainsi que des empires, renversa, en passant, Tro Ilion, qui se relevoient de leurs ruines. Ils furent b à leur tour par Claude, par Aurélien, par Tacite. Pr les força à la soumission par la terreur de ses ar Leur puissance étoit déjà rétablie sous Dioclétie servirent fidèlement Galère dans la guerre contr Perses. Ils étoient devenus comme nécessaires au mées romaines, et nulle expédition ne se fit alors leur secours. Constantin employa leur valeur c Licinius: ils s'engagèrent avec lui, par un traité, à nir aux Romains quarante mille hommes toutes le qu'ils en seroient requis. Ce traité, souvent interro par les guerres qui survinrent entre eux et l'em étoit toujours renouvelé au rétablissement de la il subsista jusque sous Justinien; et ces troupes a liaires étoient nommées *les confédérés*, pour faire noître que ce n'étoit pas à titre de sujets, mais d' et d'amis qu'ils suivoient les armées romaines.

Proc. de bel. vandal. l. 1, c. 2. Salv. de gubernat. Dei, l. 7. Roderic Tolet. l. 1, c. 9.

Ce peuple, né pour la guerre, n'étoit curieux q belles armes. Ils se servoient de piques, de javelots flèches, d'épées et de massues. Ils combattoient à et à cheval, mais plutôt à cheval. Leurs divertisse consistoient à se disputer le prix de l'adresse et

[redacted]

dans le maniement des armes. Ils étoient hardis et ns, mais avec prudence ; constans et infatigables leurs entreprises ; d'un esprit pénétrant et subtil. extérieur n'avoit rien de rude ni de farouche : c'é- t de grands corps, bien proportionnés, avec une ılure blonde, un teint blanc et une physionomie ıble. Les lois de ces peuples septentrionaux n'étoient t, comme les lois romaines, chargées d'un détail tilleux, sujettes à mille changemens divers, et si breuses, qu'elles échappent à la mémoire la plus lue. Elles étoient invariables, simples, courtes, es, semblables aux ordres d'un père de famille. i le code de Théodoric prévalut-il en Gaule sur i de Théodose ; et Charlemagne transporta dans ses tulaires plusieurs articles des lois des Visigoths. Les des Goths fondèrent le droit d'Espagne : elles en fu- la source. Celles des Lombards ont servi de base aux titutions de Frédéric II pour le royaume de Naples e Sicile. La jurisprudence des fiefs en usage parmi de nations doit son origine aux coutumes des Lom- ls; et l'Angleterre se gouverne encore par les lois des mands. Tous les habitans des côtes de l'Océan ont pté le droit maritime établi dans l'île de Gotland, nt composé un droit des gens. La forme même de la slation chez les Goths communiquoit à leurs lois solidité inébranlable. Elles étoient discutées par le ce et par les principaux personnages de tous les or- s; rien n'échappoit à tant de regards pénétrans ; on liquoit avec zèle et avec constance ce que le consen- ent commun avoit établi. Pour les charges publi- s, ces peuples ne connoissoient point les titres pure- t honorifiques et sans fonction : chez eux tout étoit ction. Dans toutes les villes et jusque dans les bourgs ent des magistrats choisis par le suffrage du peuple, rendoient la justice, et faisoient la répartition des nts. Chacun se marioit dans son ordre : un homme

Grot. in proleg. ad hist. goth.

libre ne pouvoit épouser une femme de conditio
vile, ni un noble une roturière. Les femmes n'a
toient pour dot que la chasteté et la fécondité.
propriété étoit entre les mains des mâles, qui étoi
soutien de la patrie. Il n'étoit pas permis à une f
d'épouser un mari plus jeune qu'elle. Les parens avo
tutelle des mineurs; mais le premier tuteur étoit le p
Les transports de propriété, les engagemens, les
mens se faisoient en présence des magistrats, e
vue du peuple: les conventions appuyées de tant
moins en étoient plus authentiques; et le publi
instruit de ce qui appartenoit de droit à chacun
restoit plus de lieu aux chicanes, au stellionat, a
tentions frauduleuses. Les affaires s'expédioien
longueurs et sans frais. Pour arrêter la témér
plaideurs, on les obligeoit de consigner des ga
sang des citoyens étoit précieux; on ne le répand
pour les grands crimes: les autres s'expioient par
ou par la perte de la liberté: le criminel étai
sans appel par ses pairs. Mais une coutume vr
barbare, et qu'ils ont ensuite répandue par tout
rope, c'est que certaines causes ambiguës étoien
dées par le duel. L'adultère étoit puni de la peine
sévère: la femme coupable étoit livrée à son ma
devenoit maître de sa vie. Les enfans nés d'un
n'étoient admis ni au service militaire, ni à la fo
de juges, ni reçus en témoignage. Une veuve a
tiers des biens-fonds du défunt, si elle ne se rem
pas; autrement, elle n'emportoit que le tiers des
bles. Si elle se déclaroit enceinte, on lui donno
gardes; et l'enfant né dix mois après la mort d
étoit censé illégitime. Celui qui avoit débauch
fille étoit obligé de l'épouser, si la condition étoit
sinon il falloit qu'il la dotât; car une fille déshono
pouvoit se marier sans dot; s'il ne pouvoit la dot
le faisoit mourir. Ils regardoient la pureté des m

mme le privilége de leur nation : ils en étoient si jaux, que, selon un auteur de ces temps-là, punissant la rnication dans leurs compatriotes, ils la pardonnoient ix Romains, comme à des hommes foibles et incapales d'atteindre au même degré de vertu. Nous aurons casion de parler ailleurs de leur religion.

Du temps de Valens, leur puissance s'étendoit depuis s Palus-Méotides jusque dans la Dace située au-delà du anube. Ils s'étoient rendus maîtres de cette vaste proace après qu'Aurélien l'eut abandonnée. Les Peucins, s Bastarnes, les Carpes, les Victovales, et les autres rbares de ces cantons, étoient ou exterminés ou incorrés avec eux. Ils étoient divisés en deux peuples, les strogoths, c'est-à-dire les Goths orientaux, nommés ssi Gruthonges, qui habitoient sur le Pont-Euxin et x environs des bouches du Danube; et les Visigoths, s Goths occidentaux, appelés encore Thervinges, étalis le long de ce fleuve. C'est ici que l'histoire commence à distinguer clairement les deux branches de cette ation. Il est cependant parlé des Ostrogoths sous le règne e Claude le Gothique; et les meilleurs écrivains présuent que cette distinction étoit établie dès l'origine : en fet, elle subsiste encore dans la Suède. Ces deux peuades avoient des princes différens, issus de deux races lèbres dans leurs annales; celle des Amales, qui réoit sur les Ostrogoths, et celle des Balthes sur les Visigoths. Ils ne donnoient à leurs souverains que le nom le juges, parce que le nom de roi n'étoit, selon eux, l'un titre de puissance et d'autorité; au lieu que celui le juge étoit un titre de vertu et de sagesse.

Jornand. de reb. get. Grot. in proleg. ad hist. goth. Trebell. Pol. in Claudio, c. 6.

Dès le commencement du règne de Julien, les Goths, voyant méprisés par ce prince, avoient songé aux oyens de relever leur réputation. Depuis sa mort la ontière étoit mal gardée; les soldats romains, presque ns armes et sans habits, étoient aussi sans force et sans ourage. Leurs commandans en avoient congédié la plu-

Themist. or 8, 10. Eunap. p. 18. Zos. l. 4.

part pour profiter de leur solde. Les forteresses to
faute de réparations. Cette négligence favorisoi
treprises des Goths. N'osant encore faire une gu
verte, ils envoyoient des partis au-delà du fl
remportoient toujours un butin considérable. l
Scythie étoit la plus exposée à leurs incursions.
nube, s'élargissant vers son embouchure, inon
grande étendue de terrain, qu'on ne pouvoit tr
pied à cause de la profondeur de la vase, ni dans
ques, parce que les eaux y étoient trop basses. Les l
se servant de petits bateaux plats, venoient faire
dans les îles et sur les bords du fleuve; et ils étoi
barqués et hors d'insulte avant qu'on eût pu acc
secours. On fut réduit à leur payer des contributi
racheter la province de ces ravages. Lorsqu'ils su
Valens s'éloignoit, et qu'il prenoit le chemin de
toute la nation se mit en mouvement; et l'emp
obligé de détacher une grande partie de ses trou
aller défendre la frontière. Soit que les Goths n
pas encore assez préparés, soit qu'ils voulussen
les Romains se ruiner eux-mêmes par une guer
ils se contentèrent alors d'envoyer à Procope un
de trois mille hommes. Ceux-ci, ayant appris l
et la mort du tyran lorsqu'ils marchoient pour
dre, reprirent le chemin de leur pays, pillant
geant tout sur leur passage. Mais, avant que d'
regagner les bords du Danube, ils furent env
forcés, malgré leur fierté, à mettre bas les armes
tribués comme prisonniers de guerre dans plusie
de la Thrace.

Amm. l. 27, c. 5. Zos. l. 4. Eunap. p. 18.

C'étoit des sujets d'Athanaric, prince des V
dont Constantin avoit tellement aimé et honoré
qu'il lui avoit fait ériger une statue dans Constan
Athanaric envoya des grands de sa cour pour se
du traitement fait à ses soldats, et pour les rede
Valens, de son côté, députa le général Victor pou

[redacted]

conférence avec le prince. Victor demandoit par quelle ison les Goths, alliés de l'empire, s'étoient portés à courir un rebelle contre son souverain. Athanaric mon-oit des lettres par lesquelles Procope avoit imploré son sistance, comme parent de la famille de Constantin et gitime héritier de la couronne impériale. Il ajoutoit ue ce n'étoit pas aux Goths à discuter les prétentions es deux concurrens; que, par le traité, ils s'étoient obli-és à secourir l'empire; qu'ils avoient cru satisfaire à tte condition en assistant Procope; que, s'ils s'étoient ompés, c'étoit une erreur excusable. Il insistoit à de-ander qu'on relâchât ses soldats, qu'il avoit envoyés r la foi d'un serment. Victor répliqua que le ser-ent d'un rebelle n'étoit pas un engagement pour empereur, et que Valens étoit en droit de traiter en nnemis ceux qui étoient venus lui faire la guerre. On e sépara sans rien conclure.

Valens avoit déjà consulté son frère, dont il prenoit tout les avis, excepté lorsqu'il s'agissoit de religion. u retour de Victor, il assembla son armée. Sa pru-ente économie dans le règlement de sa maison avoit mpli ses trésors. Pour fournir aux dépenses néces-ires, il supprimoit les superflues; en sorte qu'au lieu imposer de nouveaux tributs au commencement de tte guerre, il se vit en état de remettre un quart des positions précédentes. Cette libéralité lui gagna tous s cœurs; une ardeur nouvelle embrasoit ses soldats; il en auroit trouvé autant qu'il avoit de sujets. Ses nnes intentions furent pleinement secondées par uxone, préfet du prétoire. Ce magistrat ajouta un uveau prix à la générosité du prince par l'équité du couvrement, ne permettant de rien exiger au-delà e ce qui étoit dû, et réprimant les vexations des balternes. Cette modération ne l'empêcha pas de emplir tous les engagemens de son ministère. Tant que dura la guerre, l'armée ne manqua ni de vivres,

Amm. l. 27, c. 4, 5. Themist. or. 8. Zos. l. 4.

ni d'autres provisions. Il les faisoit transporter p
Pont-Euxin dans les places situées sur les bord
Danube, qui servoient de magasins.

Amm. l. 27, c. 5. Zos. l. 4, Idace. Chron. Hier. Soc. l. 4, c. 10. Soz. l. 6, c. 10. Chron. Alex.

Au milieu du printemps, Valens partit de stantinople, et alla camper sur le Danube, prè château de Daphné, bâti par Constantin. Il pas fleuve sans opposition sur un pont de bateaux. Goths, épouvantés d'un appareil si formidable, av abandonné le plat pays, et s'étoient retirés dan montagnes de Serres, escarpées et inaccessibles à armée. Tout le fruit de cette campagne se borna pillages. Arinthée, à la tête de divers partis, e grand nombre de familles, qu'il surprit dan plaines avant qu'elles eussent eu le temps de g les montagnes et les défilés; et l'armée romaine, avoir fait aucune perte ni aucun exploit mémor revint à Marcianople, dans la basse Mœsie. Val passa l'hiver à exercer ses soldats et à faire les p ratifs de la campagne prochaine. Cette année il to le 4 de juillet, à Constantinople, une grêle d'un gulière grosseur, qui tua plusieurs habitans.

An. 368.

Amm. ibid. Themist. or. 8. Greg. or. 10. Soc. l. 4, c. 10. Soz. l. 6, c. 10. Chron. Alex.

L'année suivante, sous le second consulat de V tinien et de Valens, le débordement du Danube l'empereur en Mœsie. Etant resté inutilement pe tout l'été campé sur les bords du fleuve, il ret vers la fin de l'automne à Marcianople, où il bra, selon l'usage, la solennité de la cinquième de son règne. Il y fit venir son fils, qui n'avoi encore deux ans accomplis, et le désigna consul l'année 369 avec le général Victor. A l'occasio quinquennales et de ce nouveau consulat, Thémi déjà nommé précepteur du jeune prince, pron deux discours. L'un convenoit à un courtisan; il tenoit l'éloge de l'empereur. L'autre est l'ouvrage politique ingénieux. Ce sont des instructions adr au fils, élève de l'orateur, mais qui pouvoient alors

[redacted]

tiles au père. Elles sont présentées avec tous les agréens d'une éloquence délicate et fleurie. Il est vrai que Valens, pour en profiter, étoit obligé de les faire traduire. Car ce prince, quoique régnant sur des Grecs, n'entendit jamais la langue grecque. Pendant que les rivières du nord sortoient de leur lit ordinaire, un autre fléau, produit peut-être par la même cause, affligeoit la Bithynie. Nicée, déjà ébranlée par les tremblemens précédens, fut entièrement renversée le 11 d'octobre, onze ans après la destruction de Nicomédie; et la ville de Germe, dans l'Hellespont, fut presque ruinée.

La guerre que Valentinien porta cette année en Allemagne fut plus sanglante que celle de Valens contre les Goths; mais elle fut aussi plus glorieuse et plus promptement terminée. Résolu de réduire, par un dernier effort, des ennemis opiniâtres, qui, suppliant et menaçant tour à tour, n'avoient tant de fois demandé la paix que pour la rompre, Valentinien fit à loisir des préparatifs extraordinaires. Ses soldats ne témoignoient pas moins d'empressement à se délivrer d'une nation qui les fatiguoit sans cesse. Ayant donc mis sur pied une nombreuse armée, et formé ses magasins, il manda le comte Sébastien avec les troupes d'Illyrie et d'Italie. Il voulut être accompagné dans cette expédition par son fils Gratien pour lui faire voir l'ennemi, et l'accoutumer de bonne heure aux fatigues de la guerre. Ce jeune prince n'avoit encore que neuf ans, mais il donnoit déjà les plus heureuses espérances. L'empereur passa le Rhin à la fin de l'été sans éprouver de résistance, et fit marcher ses troupes sur trois colonnes. Il se mit à la tête de celle du centre; Jovin et Sévère commandoient celles de la droite et de la gauche, toujours en garde contre les surprises. L'armée, conduite par de bons guides, précédée de batteurs d'estrade, faisoit sans précipitation de longues marches, et brûloit d'impatience de

Amm. l. 27, c. 10. Alsat. illust. p. 417.

rencontrer l'ennemi. Au bout de quelques jours, comme il ne paroissoit point, on mit le feu aux campagnes en réservant avec soin ce qui pouvoit servir à la subsistance des troupes. On continuoit d'avancer, avec les mêmes précautions, lorsque les coureurs vinrent avertir qu'ils avoient aperçu les barbares. On fit halte près de Sultz sur le Nèkre.

Les Allemands, contraints d'abandonner le pays ou d'en venir à une action, avoient réuni toutes leurs forces; et, pour couper le passage à l'armée romaine, ils s'étoient postés sur une montagne escarpée, qui n'étoit accessible que du côté du septentrion. Les Romains ayant planté en terre leurs enseignes, demandoient le signal de la bataille; ils vouloient, en arrivant, monter aux ennemis; et, malgré la bonne discipline que l'empereur maintenoit dans ses troupes, on eut peine à les contenir. Sébastien fut placé à la descente de la montagne, vers le septentrion, avec ordre de faire main basse sur les Allemands lorsqu'ils prendroient la fuite. Gratien fut laissé sous la garde des joviens, qui formoient la réserve. L'armée étant en ordre de bataille, Valentinien parcourut les rangs. S'étant ensuite séparé de ses officiers, sans leur communiquer ce qu'il alloit faire, il prit avec lui cinq ou six soldats de confiance; et, pour n'être pas reconnu des ennemis, il s'approcha, la tête nue, au pied de la montagne. Son dessein étoit de la reconnoître, et d'en considérer lui-même toutes les approches, persuadé que le chemin découvert par ses coureurs n'étoit pas le seul qui conduisît au sommet. C'étoit le caractère de ce prince de ne s'en rapporter qu'à ses propres yeux, et de se flatter d'être toujours plus clairvoyant que les autres. Comme il traversoit un terrain qu'il ne connoissoit pas, il s'engagea dans un marais, où il alloit être accablé par une troupe qui sortit d'une embuscade, si sa force et celle de son cheval ne l'eût promptement tiré de ce mauvais pas. Il

[redacted]

;ne son armée à toute bride; mais il fut si près de , qu'il y perdit son casque garni d'or et de pierre- Son écuyer, qui le portoit à ses côtés, fut enve- ; et tué par les barbares.

ırès avoir donné à ses troupes le temps de se repo- t de prendre quelque nourriture, il fit sonner la ;e. Deux officiers de la garde, Salvius et Lupicin, hoient à la tête; et, affrontant le péril avec une nance fière et assurée, ils montèrent les premiers. intrépidité attira après eux toute l'armée, qui, attant à la fois et la résistance des barbares, et la ulté du terrain, grimpa à travers les roches, les ons, les pertuisanes ennemies; et, faisant pied à reculer les Allemands, gagna enfin le sommet de ontagne. Ce fut un nouveau champ de bataille où oc devint terrible. Les piques dans le ventre, se ant les uns les autres de tout le poids de leurs ba- ns, renversant et renversés tour à tour, ils abat- it, ils tomboient : ce n'étoit que cris, horreur et ge. D'un côté, la bravoure et la science militaire, utre une fureur désespérée : la victoire balança temps. Enfin, le nombre des Romains croissant urs à mesure qu'ils parvenoient au sommet, les nands sont enfoncés, tout se confond; ils reculent sordre, et, toujours pressés, ils tournent le dos; poursuit sans relâche, on les taille en pièces, on usse jusque sur la pente de la montagne. Les uns ou mortellement blessés tombent en roulant dans écipices; les autres fuient à perte d'haleine par le in dont Sébastien occupoit l'entrée; ils y trouvent emi et la mort. Quelques-uns échappent et se sau- dans les forêts d'alentour. Cette victoire coûta coup de sang aux Romains. Ils perdirent Valérien, remier des domestiques; et Natuspardon, un des ciers de la garde, si renommé par sa valeur, que siècle le comparoit à tous ces anciens guerriers

qui avoient fait l'honneur des armées romaines qu'elles étoient invincibles.

Amm. ibid. et l. 28, c. 2, l. 30, c. 5. Auson. in Mosel. Soc. l. 4, c. 30. Jorn. de regn. Chron. Alex. Sulp. Sever. dial. 2, c. 6, Zos. l. 4. Zon. t. 2, p. 30. Cod. Theod. l. 7, tit. 8, leg. 2.

Valentinien mit ses troupes en quartier d'hiver, tourna à Trèves: il avoit choisi cette ville pour son ordinaire dans la Gaule. Il y triompha avec son fi fut vers ce temps-là qu'il répudia Sévéra sa pre femme, et mère de Gratien, pour épouser Ju veuve de Magnence et fille de Juste, qui, sous le de Constance, avoit été gouverneur du Picénum. (que Sévéra ayant acheté une maison de campagn au-dessous de sa valeur, Valentinien, indigné de sa femme abuser ainsi de l'autorité de son rang, la maison à l'ancien possesseur, et chassa Sévéra d palais. Quelques historiens ont imaginé à ce suje intrigue amoureuse, plus digne d'un roman frivol de la gravité de l'histoire. Ce second mariage étoit traire aux lois de l'Eglise, mais non pas aux lois r nes. Justine avoit deux frères, Constantin et C qui furent successivement revêtus de la charge de g écuyer. Tant que Valentinien vécut, elle renferma son cœur l'hérésie d'Arius, dont elle étoit infectée se contentoit d'éloigner de l'empereur, autant q le pouvoit, les prélats catholiques. Elle étoit l adroite, impérieuse; mais elle connoissoit trop la meté de son mari pour entreprendre de le séduire le vaincre. Ce prince, loin de prêter son bras aux cuteurs, ne permettoit de troubler aucune des reli établies dans l'empire; et, respectant le culte divin même qu'il étoit défiguré par l'illusion et le mens il défendit par une loi de donner des logemens au dats dans les synagogues des Juifs.

Cod. Jul. l. 2, tit. 6, leg. 6, 7.

Le trait de justice auquel on attribue la disgr Sévéra n'est pas constaté par un témoignage ass thentique: il ne se trouve que dans la Chronique lexandrie. Mais on ne peut refuser à Valentini louange d'avoir montré une aversion extrême pour

[redacted]

arence d'injustice et de concussion. Ce caractère d'é-
té éclate dans la loi qu'il publia cette année pour
ler la conduite des avocats. Après avoir proscrit ces
its outrageans qui transforment un plaidoyer en
elle diffamatoire, il interdit aux avocats toute con-
tion avec leurs cliens; il leur défend de rejeter comme
isant ce qui leur est offert par une libre reconnois-
ce, ni d'allonger à dessein les procédures. Il permet
personnes titrées d'exercer cette noble profession,
rvu qu'elles la remplissent avec noblesse, et que,
onçant à un vil intérêt, elles n'en retirent d'autre
mpense que l'honneur de défendre l'innocence et la
tice. Deux ans après, afin que deux plaideurs n'eus-
t l'un sur l'autre aucun avantage que par la qualité
leur cause, il ordonna que les juges donneroient aux
x parties des avocats d'une égale capacité; et il dé-
dit à l'avocat nommé pour soutenir le droit d'une
parties de refuser son ministère sans une raison
ble, à peine d'interdiction perpétuelle.

Il fit trembler à leur tour ces officiers de province qui
ent de l'autorité que leur donnent leurs fonctions
r se faire craindre des habitans et les assujettir à des
itudes onéreuses. Il leur défendit, sur peine de mort
le confiscation de tous leurs biens, d'imposer aucune
vée aux habitans de la campagne pour leur service
ticulier, d'en exiger aucuns présens, qui étoient de-
us, par abus, des redevances annuelles, d'accepter
me ce qui leur seroit volontairement offert; et, par
excès de sévérité, il condamna à la même peine l'ha-
nt qui, pour sauver l'officier concussionnaire, pré-
droit l'avoir prévenu de son propre mouvement et
s être requis. Pour ce qui regardoit les travaux pu-
ics, il les épargnoit aux paysans, surtout dans les
mps où la terre demande leurs peines et leurs soins.
vaut mieux, disoit-il, *aller chercher dans les maisons
ives des villes des bras inutiles pour les occuper à ces*

Cod. Theod. l. 11, tit. 10, leg. 1, et tit. 11, leg. unic., et ibi God.

ouvrages que d'arracher les laboureurs à des tra qui font subsister les villes mêmes.

Cod. Theod. l. 13, tit. 3, leg. 8, 9, 10, La ville de Rome vit alors naître dans son enc un établissement honorable à la religion chrétienn conforme à l'esprit de l'Eglise, qui, animée d'une dresse maternelle pour tous ceux qu'elle renferme son sein, embrasse avec prédilection les indigens co la portion la plus foible de sa famille. Valentinien sit entre les médecins de Rome des personnes h qui sussent mettre plus d'honneur à prendre soi pauvres qu'à rendre aux riches des services intéres en institua quatorze, un pour chaque quartier. I assigna un entretien honnête sur le trésor public. I permit d'accepter ce que les malades guéris leur roient par reconnoissance, mais non pas d'exiger ce auroient promis par crainte avant leur guérison. donna que les places vacantes seroient données au cours, sans nul égard à la faveur ni aux plus puis recommandations. Les médecins déjà en fonction e noient les récipiendaires, et jugeoient de leur cap il falloit au moins sept suffrages pour être chois sur un rescrit du prince qui confirmoit l'électio préfet de la ville expédioit les provisions. Quelque t après, il dispensa les médecins de Rome et les profe des lettres et des sciences de fournir des miliciens loger des gens de guerre : il les exempta en général et leurs femmes, de toutes charges publiques.

Amm. l. 27, c. 11, et ibi Vales. Grut. insc. ccccl, 2, 3, 4, 5. Reines, inscr. p. 68. Prud. in Sym. l. 1, v. 553. Auson. epist. 16. ...d. de Probe étoit alors préfet du prétoire, et Olybre de Rome. Ces deux personnages méritent d'être co Sextus Pétronius Probus étoit le sujet de l'empire l illustre par sa naissance, par ses richesses, par le bre et la durée de ses magistratures. Il étoit fils de C Probinus, consul en 341, et petit-fils de Pétronius bianus, qui avoit été honoré de la même digni 322. Sa maison étoit intimement unie et comme i porée par des alliances à celles des Anices et des Oly

[redacted]

trois familles, les plus nobles de ce temps, avoient les premières à embrasser, sous Constantin, la reli- a chrétienne. Les richesses de Probe le faisoient con- lre de tout l empire; il n'y avoit guère de provinces il ne possédât de grands domaines. Son nom étoit ieux jusque chez les nations étrangères; et l'on ra- ite que deux des plus grands seigneurs de la Perse it venus à Milan pour entretenir saint Ambroise, ils rent à Rome dans le dessein de s'assurer par leurs res yeux de ce qu'ils avoient ouï dire de la puissance e l'opulence de Probe. Il avoit été proconsul d'Afri- e en 358. Cette année 368, il succéda à Vulcatius inus, qui mourut préfet d'Italie et d'Illyrie. Il con- a cette dignité pendant huit ans, jusqu'à la mort de entinien. Ses inscriptions lui donnent aussi la qualité préfet du prétoire des Gaules. Il partagea avec Gra- a l'honneur du consulat en 371. Sa femme, Faltonia ba, étoit de la famille des Anices, et fut recomman- le par sa vertu. De ce mariage sortirent trois fils, itiers des biens et de la réputation de leur père. Ils nt tous trois honorés du consulat, et la gloire de e illustre maison se perpétua dans une longue posté- é, et se soutint même après la chute de l'empire Occident.

Olyb. et Prob. consulatu. God. ad cod. Theod. t. 4, p. 95, et tit. 6, p. 379. Till. Valent. art. 18, 19.

i l'on s'en rapporte aux inscriptions, aux pané- istes, aux écrivains ecclésiastiques, qui peuvent s'être ssé éblouir par la protection éclatante que Probe ordoit à la vraie religion, on ne vit jamais de ma- trat plus accompli. Il est représenté dans ces monu- ns comme un homme admirable par sa vertu, sa té, sa libéralité, par son éloquence et par une éru- tion universelle; surpassant la gloire de ses ancêtres, s plus grands personnages de son siècle, les dignités ne dont il fut revêtu. Mais Ammien Marcellin loie des couleurs bien différentes pour peindre le actère de Probe. C'étoit, selon lui, un ennemi aussi

dangereux qu'un ami bienfaisant : timide devant ceux qui osoient lui résister; fier et superbe avec ceux qui le redoutoient; languissant et sans force hors des dignités; n'ayant d'ambition qu'autant que lui en inspiroient ses proches, qui abusoient de son pouvoir; non assez méchant pour rien commander de criminel, mais assez injuste pour protéger dans les siens les crimes les plus manifestes : soupçonnant tout; ne pardonnant rien; dissimulé; caressant ceux qu'il vouloit perdre; comble de la plus haute fortune toujours agité, toujours dévoré d'inquiétudes qui altérèrent sa santé. On prétend que l'historien a noirci ce portrait par un effet de prévention contre un chrétien si zélé; mais il faut donc nier aussi les actions qu'il attribue à Probe, et que nous raconterons dans la suite; elles s'accordent avec cette peinture; et d'ailleurs pourquoi le même historien auroit-il dans le même temps rendu justice à Olybre, qui n'étoit pas moins attaché à la religion chrétienne?

Amm. l. 28, c. 4. Grut. inscr. CCCLIII, 2. Till. Valent. art. 20.

Olybre, qui avoit encore les noms de Q. Clodius Hermogénianus, succéda cette année à Prétextat dans la préfecture de Rome, qu'il exerça pendant trois ans. Il avoit été consulaire de la Campanie et proconsul d'Afrique. Il fut dans la suite préfet du prétoire de l'Illyrie et de l'Orient : il parvint au consulat en 379. Dans le gouvernement de Rome il veilla au maintien de la tranquillité de l'état et de l'Eglise, toujours troublée par les pârtisans d'Ursin. L'histoire loue sa douceur, son humanité, son attention à n'offenser personne, ni dans ses actions, ni dans ses paroles. Ennemi déclaré des délateurs, il étoit fort éloigné de profiter de leur malice pour enrichir le fisc. Il avoit autant de droiture que de discernement et de lumières. Mais il étoit trop adonné à ses plaisirs; et quoiqu'il sût les accorder avec les devoirs de sa charge, et qu'ils n'eussent rien de criminel aux yeux des païens, cependant cette vie voluptueuse étoit opposée à la religion qu'il professoit;

[redacted]

mien Marcellin même la censure comme indécente s un grand magistrat.

Après la bataille de Sultz, Valentinien avoit fait un Amm. l. 28, c. 1. uveau traité avec les Allemands. Les deux nations Alsat. illust. toient engagées à ne point entrer sur les terres l'une p. 418. l'autre. La convention étoit réciproque; mais les lemands vaincus étoient les seuls qui eussent donné s otages. La suite va faire voir que la parole des Roins n'étoit pas une caution suffisante. Drusus avoit trefois fait bâtir sur les bords du Rhin un grand mbre de forteresses; elles étoient tombées en ruine. lien en avoit construit plusieurs. Valentinien, ne ulant pas que la sûreté de la Gaule dépendît de la nne foi des barbares, entreprit de border le fleuve de urs et de châteaux, élevés de distance en distance, puis la Rhétie jusqu'à l'Océan : ce fut à ces travaux 'il employa toute l'année, pendant laquelle Valenien Galate, fils de Valens, et Victor, étoient consuls. ne se fit pas de scrupule d'empiéter en quelques enoits sur le territoire des Allemands. Il construisit sur An. 369. s bords du Nèkre une forteresse que les uns croient re Manheim, les autres Ladenbourg. Mais, craignant e la violence des eaux qui venoient en frapper le ed ne la détruisît peu à peu, il résolut de détourner cours du Nèkre. On passa plusieurs jours à lutter ntre le fleuve. Enfin la constance des travailleurs, ongés dans l'eau jusqu'au col, surmonta tous les stacles. Il en coûta la vie à plusieurs soldats; mais uvrage fut achevé, et la forteresse mise en sûreté.

C'étoit déjà une infraction du traité. Le succès fit usser plus loin l'entreprise. La montagne de Piri, uée quelques lieues au-dessus, vers l'endroit où est jourd'hui Heidelberg, étoit un poste avantageux. empereur forma le dessein de la fortifier. Il envoya n gros détachement de son armée avec le secrétaire ragrius, chargé de la direction des ouvrages. On com-

mençoit à remuer la terre lorsqu'on vit arriver principaux de la nation allemande. Ils se prosternèr aux pieds des Romains, les conjurant avec instance ne pas violer la foi jurée. *Cette antique fidélité, d vous vous vantiez,* leur disoient-ils, *vous élevoit au de nos dieux ; ne vous déshonorez pas vous-mêm et ne nous réduisez pas au désespoir par une insi perfidie. Qu'espérez vous de cette forteresse? Pens vous qu'elle puisse subsister si nos sermens ne s sistent pas?* Voyant qu'ils n'étoient pas écoutés, ils retirent en pleurant la perte de leurs enfans, q avoient donnés pour otages. Dès qu'ils furent éloig on aperçut une troupe de barbares qui sortoient derrière un côteau voisin, où ils s'étoient tenus cac pour attendre la réponse. Sans donner aux Romains temps de se reconnoître ni de prendre leurs arm ils fondent sur les travailleurs, et les passent au fil l'épée avec leurs capitaines, Arator et Hermogène. n'échappa que Syagrius, qui vint apporter à l'empere cette triste nouvelle. Ce prince, impétueux dans sa colèr lui fit un crime de s'être sauvé seul, et le cassa comm un lâche. Pendant ce même temps la Gaule étoit dé solée par des troupes de brigands qui infestoient t les grands chemins. On n'entendoit parler que de p lages et de meurtres. Entre ceux qui périrent par mains de ces assassins, fut Constantien, grand-écuy frère de l'impératrice Justine.

Chron. Alex. Zon. t. 2, p. 30. Cedren. t. 1, p. 310. Suid. in Σαλλούστιος.

Ce n'étoit pas la foiblesse du gouvernement qui fa soit naître ces désordres. Jamais prince ne fut plus prom à punir, ni plus rigoureux dans les punitions. Il mourir un grand nombre de sénateurs et de magistra convaincus de concussions et d'injustices. L'eunuq Rhodane, grand-chambellan, fier de sa puissance et d ses richesses, s'empara des biens d'une veuve nomm Bérénice. Elle s'en plaignit à l'empereur, qui lui donn pour juge Salluste, honoré du titre de patrice depuis qu'

[redacted]

rti de la préfecture. Celui-ci condamna Rhodane; pereur, en conséquence, ordonna la restitution des mais l'eunuque, loin d'obéir, prit à partie Sal- ii-même. Par le conseil du patrice, la veuve alla aux pieds de l'empereur pendant qu'il assistoit ıx du Cirque, et l'instruisit avec larmes de l'opi- é de son persécuteur. Rhodane étoit debout au- ı prince. Valentinien, transporté de colère, le fit t précipiter dans l'arène, et brûler vif aux yeux ectateurs, tandis qu'un crieur publioit à haute ın crime et sa désobéissance. Tous les biens du ıle furent abandonnés à Bérénice. Le sénat et le , quoique saisis d'horreur, applaudirent à cette ion terrible; la renommée la publia avec effroi out l'empire; mais la colère de ceux qui gouver- ı'étant qu'un mouvement passager, ne produit que pressions de même nature, et l'injustice trembla corriger.

guerre contre les Goths se termina cette année. Les lu Danube, qui avoient tenu les campagnes sub- es pendant toute l'année précédente, s'étant enfin s, les Romains passèrent le fleuve à Nivors sur nt de bateaux, et, étant entrés sur les terres des es, ils les traversèrent jusqu'aux frontières des onges, ou Ostrogoths. Athanaric, après quelques combats, vint à la rencontre de Valens avec une euse armée; mais il fut défait, et prit la fuite. oths n'osèrent plus paroître en campagne: retirés eurs marais, ils se contentoient de faire des courses robée, et de harceler les Romains. Valens, pour fatiguer ses troupes, les retint dans le camp, et ya à la recherche de ces fuyards que les valets de e, avec promesse d'une certaine somme pour cha- te qu'ils apporteroient. Ceux-ci, animés par l'es- e du gain, devinrent des partisans redoutables. illoient les bois et les marais, et firent un grand *Amm. l. 27, c. 5.*

carnage. Les barbares, voyant le pays inondé
sang, Valens, obstiné à les détruire, et l'extré
sère où les réduisoit l'interdiction du commerce
Romains, vinrent à mains jointes demander la p
L'empereur rebuta plusieurs fois leurs ambas
Enfin il se rendit, non à leurs prières, mais aux in
du sénat de Constantinople, qui le supplioit par
putés de terminer la guerre, et de se reposer de
fatigues. Il envoya donc à son tour Victor et Ar
pour entrer en négociation avec Athanaric. Ce
généraux lui ayant mandé que les Goths acce
les propositions, on convint d'une conférence en
deux princes. Athanaric, soit par fierté, soit par d
refusoit de passer le Danube, sous prétexte que s
l'avoit engagé par serment à ne jamais mettre
sur les terres des Romains. Valens ne pouvoit se
auprès du prince des Goths sans avilir la maje
périale. Il fut décidé que les deux souverains s'a
roient chacun sur une barque avec leurs gardes, e
s'arrêteroient au milieu du fleuve. Quoique la fo
cette entrevue, dans laquelle Athanaric sembloit
d'égal à égal avec l'empereur, parût donner q
atteinte à l'honneur de l'empire, cependant la v
deux armées rangées sur les bords du Danube f
pour Valens un spectacle flatteur; il voyoit d'un
briller ses enseignes, et ses troupes montrer la fie
turelle à ceux qui imposent la loi: sur l'autre bo
roissoient les ennemis dans une contenance moins
plus honteux qu'abattus de leurs défaites. Les deux p
fixoient aussi eux sur tous les regards; on observ
silence leurs gestes, leurs mouvemens; chacun c
entendre leurs discours: c'étoit un des plus beaux
de l'année; le soleil dardoit alors ses rayons avec
Malgré la grande chaleur, Valens et Athanaric de
rèrent debout sur le tillac depuis le matin jusqu'au
Le prince des Goths n'avoit rien de barbare que l

[redacted]

toit souple, adroit, intelligent. Il contesta long-
· les articles : enfin il fallut céder aux vain-
t Valens remporta tout l'avantage. Il fut arrêté
oths ne passeroient pas le Danube, qu'ils n'au-
erté de commerce que dans deux villes sur les
fleuve ; qu'on supprimeroit tous les présens,
s provisions de vivres qu'on avoit coutume de
oyer ; mais Athanaric obtint que la pension
payoit seroit continuée. Telles furent les con-
e ce traité, qui fut regardé comme très-hono-
empire.

prit, pour la sûreté de la Mœsie et de la Thrace *Them. or.* 10.
s précautions que son frère prenoit alors pour
e de la Gaule. Etant revenu à Marcianople, il
dre de réparer les anciens forts qui défendoient
e du Danube, et d'en bâtir de nouveaux. Il
es magasins de vivres, d'armes, de machines;
à rendre plus commodes les ports du Pont-Euxin;
des garnisons dans les places. Il rencontroit
écution de ces ouvrages de plus grandes diffi-
e son frère; il falloit faire venir de fort loin la
a chaux, la pierre; mais l'obéissance et la con-
e ses troupes surmontèrent tous ces obstacles.
aux étoient partagés entre les soldats, divisés en
s bandes : chacun s'empressoit à l'envi de rem-
che; les officiers mêmes de la maison du prince
pensoient pas des plus rudes fatigues.

ereur retourna sur la fin de l'année à Constan- *Idace.*
où il fut reçu avec une grande joie. Il y célébra *Them. or.* 30.
Thémistius prononça dans le sénat un nouveau
ique du prince : il y releva ses succès dans la
et sa sagesse dans la conclusion de la paix. Va-
oique peu connoisseur, avoit pris goût aux éloges;
oit tous les ans un discours de Thémistius, qui
volontiers ce tribut de flatterie. Domitius Mo-
préfet de Constantinople pour la seconde fois,

acheva cette année une magnifique citerne, qu'il avoi commencée dans sa première préfecture, sous le règ de Julien. Elle porta son nom dans la suite.

Amm. l. 27, c. 9. Eunap. in Prohæres. Suid. in Μουσώνιος. Pendant que les forces de l'empire d'Orient étoie occupées à la guerre contre les Goths, les Isaures, de cendus par troupes de leurs rochers, s'étoient répandu dans la Pamphylie et dans la Cilicie, mettant les vill à contribution et pillant les campagnes. Musonius éto alors vicaire d'Asie. Il avoit enseigné la rhétorique dan Athènes; mais, jaloux de la gloire de Prohérèse, q effaçoit la sienne, il quitta son école, et se livra au affaires. Il réussit d'abord, et s'acquit une si grande co sidération, que le proconsul d'Asie, quoique supérie en dignité, lui cédoit le pas lorsqu'ils se rencontroie ensemble. Il recueillit les tributs de son diocèse sa donner aucun sujet de plainte. Mais, ayant appris les r vages des Isaures, et voyant que les commandans de province, endormis dans une molle oisiveté, ne se m toient pas en devoir de les arrêter, il se crut par malh grand homme de guerre. A la tête d'une poignée de s dats mal armés, il marche vers une troupe de ces b gands, s'engage dans un défilé, et périt avec tous siens dans une embuscade. Les Isaures, enflés de ce s cès, et courant avec plus de hardiesse, rencontrère enfin des troupes réglées, qui en tuèrent plusieurs et poussèrent les autres dans leurs montagnes. On les y assiégés; on leur coupa les vivres, et on les força p famine à demander une trève, pendant laquelle les h bitans de Germanicopolis, capitale de ces barbar obtinrent la paix pour toute la nation. Ils donnèrent otages, et demeurèrent en repos pendant six ou sept a

Amm. l. 28, c. 2, et ibi Vales. La Syrie éprouvoit aussi d'horribles ravages. Les h bitans d'un bourg fort peuplé nommé Maratocupre près d'Apamée, avoient formé entre eux une société de voleurs, et s'étoient rendus redoutables. Ils employoient la ruse autant que la force. Déguisés, les uns en marchands

[redacted]

tres en soldats, ils se répandoient sans bruit dans les
agnes; et, s'introduisant séparément dans les villages
ns les villes, ils se réunissoient pour les saccager.
me ils ne suivoient aucun ordre dans leurs courses,
'ils se transportoient rapidement dans des lieux fort
nés, on ne pouvoit prévoir leur arrivée. Aussi avides
ng que de butin, ils égorgeoient ceux qu'ils avoient
uillés, arrachant la vie lorsqu'ils ne trouvoient plus
à enlever. Ils se faisoient un jeu du brigandage, et
oussèrent l'insolence jusqu'à s'exposer au milieu
amée. Un d'entre eux se déguisa en gouverneur de
ovince, un autre en receveur du domaine; le reste
troupe prit des habits de sergens et d'archers. Le
erneur avoit droit de condamner à mort, et le rece-
du domaine de saisir les biens de ceux qui avoient
ondamnés. En cet équipage, ils entrent sur le soir
Apamée, précédés d'un crieur qui publioit la sen-
de condamnation d'un des plus riches habitans.
rcent la maison, massacrent les maîtres avec les do-
iques, qui n'eurent pas le temps de se mettre en
se, enlèvent l'argent et les meubles, et se retirent
ipitamment avant le jour. Le bourg qui servoit de
ite à ces brigands fut bientôt rempli de toutes les
esses de la province. Enfin, par ordre de l'empereur,
assembla des troupes, on alla les assiéger. Ils furent
passés au fil de l'épée; et pour détruire la race, on
e feu à leur habitation. Les femmes qui se sauvoient
leurs enfans à la mamelle furent repoussées dans
ammes. Rien n'échappa à l'incendie; et les cruautés
es scélérats furent punies par une vengeance aussi
lle.

LIVRE DIX-HUITIÈME.

An. 370. Idace. Hier chron. Chron. Alex. Soc. l. 4, c. 13, 14. Soz. l. 6, c. 13. Philost. l. 9, c. 8, 10. Vita Ath. apud. Phot.

LES entreprises de Sapor avoient déterminé Valen dès la seconde année de son règne, à s'approcher de Perse ; mais la révolte de Procope et la guerre contre l Goths l'avoient arrêté pendant cinq ans. Au comme cement de l'an 370, étant consul avec son frère pour troisième fois, il reprit son premier dessein. Après av assisté le 9 d'avril à la dédicace de l'église des Saints-Ap tres, nouvellement rebâtie, il partit de Constantinopl et prit le chemin d'Antioche. Ce voyage fut encore i terrompu par une autre sorte de guerre : c'étoit celle q Valens avoit déjà déclarée à l'Eglise catholique, et qu recommença pour lors avec plus de fureur. A peine étoi il arrivé à Nicomédie, qu'il apprit la mort d'Eudoxe, so théologien, entre les mains duquel il avoit juré un att chement inviolable à la doctrine d'Arius. Les arie remplirent aussitôt le siége de Constantinople par l'éle tion de Démophile, cet évêque de Bérée qui avoit fa preuve de son zèle pour l'arianisme en travaillant à s duire le pape Libère. D'autre part, les catholiques, pr fitant de l'absence de l'empereur, choisirent Evagre. l parti hérétique, plus hardi et plus nombreux, se pr paroit à exercer les dernières violences, lorsque l'e pereur, craignant les suites d'une sédition, envoya d troupes avec ordre de chasser Evagre. Dans ces circo stances, il n'osa s'éloigner, et demeura pendant plusieu mois dans la Bithynie et sur les bords de la Propontid d'où il revint à Constantinople.

Soc. l. 4, c. 14. Soz. l. 6, c. 14, 20.

Il fit bien voir qu'en prévenant les troubles il n'av pas eu dessein de ménager les orthodoxes : il favoris par lui-même et par ses officiers toutes les poursuites

[redacted]

urs ennemis. Les outrages, les confiscations de biens, s chaînes, les supplices étoient leur partage. Valens voit rapporté de la Mœsie une haine plus envenimée ontre eux. Il prétendoit avoir reçu un affront de Bréannion, évêque de Tômes, capitale de la petite Scythie: n voici l'occasion. L'empereur, s'étant rendu dans cette ille, entra dans l'église, et voulut engager le prélat à mmuniquer avec les ariens dont il étoit accompagné; ais Brétannion, après lui avoir répondu avec fermeté u'il ne connoissoit pour orthodoxes que ceux qui étoient tachés à la foi de Nicée, se retira dans une autre église. y fut suivi de tout le peuple, et Valens demeura seul ec sa suite. Dans le premier ●uvement de sa colère, fit saisir le prélat et l'envoya en exil. Peu de jours rès, intimidé par les murmures des habitans, tous erriers, et qui pouvoient donner la main aux barbares, nt ils n'étoient séparés que par le Danube, il leur ndit leur évêque. Mais il conserva dans son cœur un ressentiment, qui éclata dans la suite, surtout contre clergé.

Les catholiques de Constantiple ne pouvoient se per- *Soc. l. 4, c.* ader que le prince fût l'auteur des traitemens inhu- *15.* *Soz. l. 6, c.* ains qu'ils éprouvoient. Ils se flattèrent de l'espérance *14.* *Theod. l. 4,* en obtenir quelque justice, et députèrent à Nicomédie *c. 21.* *Zon. t. 2* atre-vingts ecclésiastiques des plus respectables par *p. 30.* ur vertu. Valens écouta leurs plaintes et dissimula sa *Cedr. t. 1,* lère; mais il ordonna secrètement au préfet Modeste *311.* *Suid. in* les faire périr. Le préfet, craignant que toute la ville *Οὐάλης.* se soulevât si on les mettoit publiquement à mort, ononça contre eux une sentence d'exil, à laquelle ils soumirent avec joie, et il les fit embarquer tous dans même navire. Les matelots avoient ordre d'y mettre feu lorsqu'ils seroient hors de la vue du rivage. s qu'ils furent arrivés au milieu du golfe d'Astaque, quipage sauta dans la chaloupe, laissant le vaisseau nbrasé. Il fut poussé par un vent impétueux dans une

anse nommée *Dacidize*, où il acheva d'être
sumé. De ces quatre-vingts prêtres il ne s'en sau
un seul; tous périrent dans les flammes ou da
eaux.

Idace. Chron. Hier. Greg. Naz. or. 20. Greg. Nyss. or. in laud. Basil.

On regarda comme une punition de cette ho
cruauté la famine qui affligea cette année tout
pire, et principalement la Phrygie et la Capp
Elle fut extrême, et la plupart des habitans de ce
provinces furent obligés d'abandonner le pays. L
rité de saint Basile se fit alors connoître de toute
Il n'étoit encore que prêtre de Césarée, et Dieu
paroit à succéder dans l'église à la gloire du
Athanase, qui approchoit du terme de sa pén
brillante carrière. Basile étoit fort riche; mais il
dans toute la rigueur de la pauvreté évangélique. I
avec empressement cette occasion de se défaire a
geusement de ses biens. Il vendit ses terres, ach
vivres, et nourrit pendant cette famine un nomb
fini de pauvres, sans distinction de juif, de païen
chrétien.

Amm. l. 29, c. 1, et l. 30, c. 4, et ibi Vales. Zos. l. 4. Greg. Naz. or. 20. Philost. l. 9, c. 11.

Ce fut un malheur pour Valence de trouver
préfet du prétoire, non pas une âme généreuse
opposer de sages remontrances à des ordres inju
cruels, mais un cœur impitoyable, prêt à sacri
vie des innocens et l'honneur même de son maîtr
étoit Modeste. Comte d'Orient sous Constance, il
prêté à l'humeur sanguinaire de ce prince dans
cherche d'une conjuration chimérique. On vo
rendre suspect à Julien; mais ce politique sans rel
qui n'adoroit que la fortune, gagna bientôt les
grâces du nouvel empereur en sacrifiant aux ido
obtint pour récompense la préfecture de Con
nople. Arien zélé sous Valens, il fut une secon
revêtu de la même charge; et Auxone étant m
lui succéda dans celle de préfet du prétoire. Il
conserver dans cette dignité jusqu'à la mort de

teur par ses basses complaisances. Il admiroit sans se les vertus que ce prince n'avoit pas, et flattoit les tes qu'il avoit. Valens étoit paresseux et ennemi des aires; mais le sentiment de ses devoirs se réveillant elquefois dans son cœur, il se proposoit de les remr et de rendre justice à ses sujets. Alors tout le pas prenoit l'alarme; les eunuques se croyoient en nd péril : sous les yeux de l'empereur l'innocence it respirer, et leur licence alloit être enchaînée; s se réunissoient pour détourner Valens d'un dessein si gereux. Modeste, qui rampoit devant les eunuques, npressoit de lui faire entendre que la majesté impée ne pouvoit, sans s'avilir, descendre jusqu'à des ob- de si peu d'importance. Il débitoit ces belles times avec une apparence de zèle et d'intérêt pour loire de son maître. Comme il avoit affaire à un it grossier, sans principe et sans étude, aidé de la sse naturelle à Valens, il lui persuada tout ce qu'il nt; et l'administration de la justice, abandonnée à ìmes vénales qui ne craignoient plus les regards du erain, devint un brigandage.

'Eglise jouissoit en Occident d'une entière liberté : un empereur actif et vigilant les lois étoient en eur. Mais dans Valentinien la haine du crime dé-roit en cruauté. Maximin, vicaire des préfets, plus hant et plus inhumain que Modeste, remplissoit ne et l'Italie de sang et de larmes. Il étoit né à Soes, en Pannonie, d'une famille très-obscure : il endoit de ces barbares que Dioclétien avoit trans- en-deçà du Danube; et son caractère ne démen- pas son origine. Après avoir pris une légère teinture ttres, il embrassa le parti du barreau. Mais bientôt té d'une profession où le mérite seul peut cone à la fortune, il se jeta dans les intrigues de cour, rvint au gouvernement de la Corse et de la Sarne, et ensuite à celui de la Toscane. Il fut appelé à

Amm. l. 28, c. 1, et ibi Vales. Hier. chron. Symm. l. 10, ep. 2.

Rome pour être chargé de l'intendance des vi se conduisit d'abord avec modération : c'étoit u pent qui rampoit sous terre, jusqu'à ce qu'il eût assez de force pour pénétrer au grand jour et des coups mortels. De plus, il s'étoit mêlé de mantie, crime irrémissible auprès de Valentini comme il avoit un complice, il vécut long-temp de perpétuelles inquiétudes. Enfin, s'étant défai témoin, il se livra désormais sans crainte à son nation malfaisante et cruelle, et il en saisit la pr occasion.

Chilon, qui avoit été vicaire des préfets, et sa Maxime, accusèrent trois personnes d'avoir att leur vie par des maléfices. Olybre, préfet de Ro qui la connaissance de cette affaire appartenoit, tombé malade, ils demandèrent pour juge l'int des vivres ; et l'empereur, pour procurer un prompte expédition, souscrivit à leur requête. de ce pouvoir, Maximin donna libre carrièr cruauté naturelle. Il fit appliquer à la question cusés, et, sur leurs dépositions vraies, ou fausses, à la torture un grand nombre de personnes. Chaq terrogatoire produisoit de nouvelles charges, nombre des prétendus coupables se multiplioit à fini. Des trois premiers accusés, Maximin en fit e deux sous les coups de lanières chargées de ball plomb, parce que, pour les engager à révéler complices, il leur avoit juré qu'il ne les feroit pé par le fer ni par le feu : comme il n'avoit rien ju troisième, il le condamna à être brûlé vif. Ce ba commissaire, jaloux d'étendre sa juridiction su têtes les plus distinguées, fit entendre à l'empereu falloit redoubler de rigueur pour découvrir ta forfaits et pour en tarir la source ; et Valentien, jours prêt à s'enflammer, déclara que les crimes de espèce seroient traités comme ceux de lèse-majes

[redacted]

onséquence nulle dignité, nul privilége n'exemp-de la torture. Afin d'augmenter le pouvoir de in, il le nomma vicaire des préfets; et comme étoit pas assez de cette âme farouche, il lui donna djoint le secrétaire Léon, monstre aussi altéré ;, auparavant gladiateur en Pannonie, et depuis des offices. Le nouveau titre de Maximin, et d'un collègue si bien assorti, le rendirent plus able. Il s'attribua la connoissance de toutes les le crimes, et s'érigea en inquisiteur général.

t l'Occident étoit consterné: l'innocence ne voyoit essource contre des procédures précipitées, où la n'attendoit pas la conviction. Entre tant de mal-ıx l'histoire ne distingue qu'un petit nombre des emarquables. Hymèce, qui avoit été vicaire de sous le règne de Julien, étoit estimé pour sa vertu. it qu'il étoit oncle de sainte Eustochium, si connue éloges que lui donne saint Jérome. Lorsqu'il noit l'Afrique en qualité de proconsul, il dis-aux habitans de Carthage, dans un temps de é, le blé qu'on destinoit à la subsistauce de Rome. dit ce blé au prix d'un sou d'or pour dix bois-La récolte qui suivit ayant été fort abondante, ıeta la même quantité de blé sur le pied d'un sou ›ur treute boisseaux, remplit les greniers, et ren-ıı trésor du prince le profit qui résultoit de cette ion. L'empereur devoit des récompenses à un si désintéressement; il aima mieux soupçonner Hy-de malversation, et confisqua une partie de ses L'injustice n'en demeura pas là. Un délateur in-accusa secrètement Amantius, devin alors fort ımé, d'avoir prêté son ministère à Hymèce pour des maléfices. Le devin, appliqué à la torture, oit dans la négative, lorsqu'on trouva dans ses s un billet de la main d'Hymèce. Celui-ci le prioit loyer les secrets de son art pour adoucir la colère

Rome pour être chargé de l'intendance des vivres, se conduisit d'abord avec modération : c'étoit un pent qui rampoit sous terre, jusqu'à ce qu'il eût assez de force pour pénétrer au grand jour et des coups mortels. De plus, il s'étoit mêlé de mantie, crime irrémissible auprès de Valentinien comme il avoit un complice, il vécut long-temps de perpétuelles inquiétudes. Enfin, s'étant défait témoin, il se livra désormais sans crainte à son nation malfaisante et cruelle, et il en saisit la pre occasion.

Chilon, qui avoit été vicaire des préfets, et sa fe Maxime, accusèrent trois personnes d'avoir atte leur vie par des maléfices. Olybre, préfet de Rome qui la connaissance de cette affaire appartenoit, é tombé malade, ils demandèrent pour juge l'inten des vivres ; et l'empereur, pour procurer une prompte expédition, souscrivit à leur requête. A de ce pouvoir, Maximin donna libre carrière à cruauté naturelle. Il fit appliquer à la question les cusés, et, sur leurs dépositions vraies, ou fausses, il à la torture un grand nombre de personnes. Chaque terrogatoire produisoit de nouvelles charges, et nombre des prétendus coupables se multiplioit à fini. Des trois premiers accusés, Maximin en fit ex deux sous les coups de lanières chargées de balle plomb, parce que, pour les engager à révéler complices, il leur avoit juré qu'il ne les feroit péri par le fer ni par le feu : comme il n'avoit rien juré troisième, il le condamna à être brûlé vif. Ce bar commissaire, jaloux d'étendre sa juridiction sur têtes les plus distinguées, fit entendre à l'empereur falloit redoubler de rigueur pour découvrir tant forfaits et pour en tarir la source ; et Valentien, jours prêt à s'enflammer, déclara que les crimes de espèce seroient traités comme ceux de lèse-majesté

[redacted]

en conséquence nulle dignité, nul privilége n'exemptoit de la torture. Afin d'augmenter le pouvoir de Maximin, il le nomma vicaire des préfets; et comme ce n'étoit pas assez de cette âme farouche, il lui donna pour adjoint le secrétaire Léon, monstre aussi altéré de sang, auparavant gladiateur en Pannonie, et depuis maître des offices. Le nouveau titre de Maximin, et l'union d'un collègue si bien assorti, le rendirent plus redoutable. Il s'attribua la connoissance de toutes les causes de crimes, et s'érigea en inquisiteur général. Tout l'Occident étoit consterné: l'innocence ne voyoit nulle ressource contre des procédures précipitées, où la sentence n'attendoit pas la conviction. Entre tant de malheureux l'histoire ne distingue qu'un petit nombre des plus remarquables. Hymèce, qui avoit été vicaire de Rome sous le règne de Julien, étoit estimé pour sa vertu. On croit qu'il étoit oncle de sainte Eustochium, si connue par les éloges que lui donne saint Jérome. Lorsqu'il gouvernoit l'Afrique en qualité de proconsul, il distribua aux habitans de Carthage, dans un temps de stérilité, le blé qu'on destinoit à la subsistance de Rome. Il vendit ce blé au prix d'un sou d'or pour dix boisseaux. La récolte qui suivit ayant été fort abondante, il racheta la même quantité de blé sur le pied d'un sou d'or pour trente boisseaux, remplit les greniers, et rendit au trésor du prince le profit qui résultoit de cette opération. L'empereur devoit des récompenses à un si bel désintéressement; il aima mieux soupçonner Hymèce de malversation, et confisqua une partie de ses biens. L'injustice n'en demeura pas là. Un délateur inconnu accusa secrètement Amantius, devin alors fort renommé, d'avoir prêté son ministère à Hymèce pour opérer des maléfices. Le devin, appliqué à la torture, persistoit dans la négative, lorsqu'on trouva dans ses papiers un billet de la main d'Hymèce. Celui-ci le prioit d'employer les secrets de son art pour adoucir la colère

de l'empereur, et il laissoit échapper quelques traits [satiriques] sur l'avarice et la dureté du prince. On n'[exa]mina pas la vérité de ce billet. Frontin, assesseur [du] proconsul, accusé d'avoir trempé dans cette intr[igue] obscure, s'avoua coupable dans les tourmens de la q[ues]tion, et fut relégué dans la Grande-Bretagne. Am[an]tius fut mis à mort. On conduisit Hymèce à Ocricul[um] pour y être jugé par Ampélius, préfet de Rome, et le vicaire Maximin. Comme il se voyoit sur le p[oint] d'être condamné, il en appela à l'empereur. Le p[rince] renvoya au sénat la connoissance de cette affaire. A[près] une exacte révision du procès, on se contenta d'e[xiler] Hymèce dans l'île de Bua, en Dalmatie; et Valenti[nien] se montra fort offensé qu'on l'eût condamné à une p[eine] si légère.

Pour apaiser sa colère, le sénat lui députa Pré[tex]tat, Vénustus et Minervius. Ces trois sénateurs, dis[tin]gués par leur mérite et par leurs anciens services, [le] supplièrent de vouloir bien proportionner les puniti[ons] à la nature des crimes, et ne pas dépouiller le sénat [de] ses anciens priviléges en assujettissant les sénateurs [à la] torture, lorsqu'il ne s'agissoit pas du crime de lèse-[ma]jesté. Valentinien les rebuta d'abord, disant qu'il n'a[voit] jamais donné de pareils ordres, et que c'étoit une [ca]lomnie. Mais le questeur Eupraxe, toujours ferme [pour] les intérêts de la justice et de la vérité, lui repré[senta] avec respect que les remontrances du sénat étoient b[ien] fondées. Cette liberté ramena le prince à de sages [ré]flexions: il rétablit le sénat dans ses droits; mais il n'[ôta] pas à Maximin le pouvoir de continuer ses procéd[ures] cruelles. Lollien, fils de Lampade, ce préfet de R[ome] dont nous avons parlé ailleurs, étoit encore dans la p[re]mière jeunesse; il fut convaincu d'avoir copié un liv[re] de magie. Comme on alloit prononcer contre lui la se[n]tence d'exil, son père lui conseilla d'en appeler à l'em[]pereur. On le conduisit à la cour, où, loin de trouv[er]

[redacted]

gence que son âge devoit espérer, il fut mis entre ins de Phalangius, gouverneur de la Bétique, lus barbare encore que Maximin, le fit mourir main du bourreau. Les femmes même ne furent argnées. On en fit mourir plusieurs de la plus naissance pour cause d'adultère ou de prostitution. ı eut une des plus qualifiées qui fut traînée toute ı supplice; mais le bourreau fut brûlé vif, en pu- de cette insolence, qui ne lui étoit pas commandée. ıais les calomniateurs ne manquèrent quand la nie fut écoutée. Cependant Maximin, comme s'il préhendé que les passions humaines ne pussent ırnir par elles-mêmes assez de matière à sa cruauté, yoit la ruse pour faciliter et multiplier les accu- s. On dit qu'il tenoit une corde pendue à une des es de sa maison pour la commodité des délateurs, ıns se faire connoître, venoient de nuit y attacher ›illets. Le simple énoncé tenoit lieu de preuve. Il les émissaires secrets, qui, dispersés dans la ville, ient de gémir de l'oppression générale, exagéroient ›arie du vicaire, et répétoient sans cesse que l'u- ressource des accusés étoit de nommer au nombre es complices des hommes puissans qu'on n'ose- ondamner; que les foibles et les petits, s'atta- à eux comme dans un naufrage, pourroient se avec eux. Ces funestes artifices épouvantoient s nobles; c'étoit en quelque sorte mettre leurs têtes ; ils s'humilioient devant cet homme superbe; ils aluoient qu'en tremblant; ils reconnoissoient la de ses paroles, lorsque, faisant vanité de sa propre e, il disoit insolemment : *Personne ne doit se d'être innocent quand je veux qu'il soit cou-*

effet, ni le crédit, ni la noblesse, ni la plus haute e, ne pouvoient se défendre de ses attaques meur- . Aginace sortoit d'une famille ancienne et illustre.

Il avoit été gouverneur de la Byzacène, et sous
fecture d'Olybre il étoit vicaire de Rome. Offen
préférence que l'empereur avoit donnée dans
de Chilon à Maximin, magistrat subalterne, il
de renverser la fortune naissante du nouveau
Maximin portoit déjà l'arrogance jusqu'à n
Probe, préfet du prétoire, et le plus grand seig
l'empire. Aginace tâcha d'exciter la jalousie de
il lui offrit ses services pour écarter un aventu
perbe qui osoit se mesurer avec un homme de s
rite et de son rang. Probe, en cette occasion, do
à des soupçons qui le déshonorèrent : on préten
avoit sacrifié Aginace à sa foible politique, et qu
eu la lâcheté de mettre entre les mains de Maxi
lettres d'Aginace. Maximin, résolu de prevenir c
ne s'occupa plus que des moyens de le perdre
ennemi, plus vif et plus ardent que prudent
conspect, ne lui en fournissoit que trop d'oc
Victorin, confident de Maximin, venoit de
laissant par testament à son ami des sommes
rables. Aginace publioit qu'il n'en laissoit pas
assez; que ce n'étoit qu'une petite portion de
que Victorin avoit faits, en vendant par un
trafic les sentences de Maximin : il inquiétoit A
veuve de Victorin, la menaçant de la dépouill
fortune si mal acquise. Anepsie, pour s'appuye
protection puissante, fit encore présent à Maxi
trois mille livres pesant d'argent, feignant que s
l'avoit ainsi ordonné par un codicile. Mais ce m
aussi avare que sanguinaire, n'eut pas honte de
mander la moitié de toute la succession, et, pour
le reste, il lui proposa le mariage de son fils
fille de Victorin, ce qu'Anepsie n'osa refuser.

Les choses étoient dans cet état, lorsque Val
rappela Maximin à la cour, et le nomma préfet
toire de la Gaule. Il lui donna Ursicin pour su

[redacted]

ns la charge de vicaire du préfet d'Italie. Urcisin étoit un caractère modéré. Dès la première affaire qui fut ortée devant lui, il s'attira par sa douceur le mépris la cour et la disgrâce du prince. L'empereur l'ayant ntôt révoqué comme un magistrat foible et inutile, à sa place Simplice. Celui-ci, né dans la ville mone, méritoit de succéder à Maximin, dont il étoit onseil. C'étoit un esprit sombre et rempli de la plus méchanceté. Il débuta par des supplices; et, condant ensemble les innocens et les coupables, il s'efa de surpasser son successeur par son acharnement tre la noblesse.

implice s'étoit chargé de toute la haine de Maxime tre Aginace. Il trouva bientôt l'occasion d'immoler victime à son protecteur. Un esclave d'Anepsie, traité par sa maîtresse, alla de nuit avertir Sime qu'Aginace avoit employé pour la corrompre les ts de la magie. Simplice en donna sur-le-champ à la cour, et Maximin obtint de l'empereur un re de faire mourir ce magicien suborneur. Cependant, ignant d'attirer sur lui-même l'indignation publique, faisoit périr un sénateur des plus illustres par les ins de Simplice sa créature, il tint l'ordre secret jus'à ce qu'il eût trouvé un ministre propre à l'exéter.

Il ne le chercha pas long-temps. Un Gaulois nommé oryphorien, homme grossier et brutal, mais capable tout faire pour sa fortune, s'offrit à le servir avec deur. Maximin le fit nommer à la charge de vicaire, lui mit entre les mains l'ordre de l'empereur. Il l'aroit d'user de diligence s'il vouloit prévenir tous les stacles. Doryphorien ne perdit pas un moment. Il prit en arrivant qu'Aginace étoit déjà arrêté et gardé ns une de ses terres. Il le fit transporter à Rome avec nepsie. La mort d'Aginace étoit résolue; il ne s'agisit que de revêtir cette injustice de quelque forme ju- *Amm. ibid. Cod. Theod. l. 9, tit. 29, leg. 1.*

diciaire. On s'étudia à donner à l'interrogatoire
pareil le plus effrayant. On introduisit Aginace pa
la nuit dans une salle éclairée de la lugubre lumiè
quelques flambeaux, et remplie de roues et de che
préparés pour tourmenter ses esclaves, et pour leu
racher, contre les lois romaines, la condamnati
leur maître. Ces malheureux, déjà affoiblis par l
gueurs de la prison, furent livrés en proie à la cr
des bourreaux. Au milieu d'un affreux silence on
tendoit que la voix menaçante du juge, et les gé
mens de ceux que l'on déchiroit par les tortures. l
une servante cédant aux douleurs, laissa échapper
que parole équivoque à la charge de son maître. Ans
sans attendre d'autre éclaircissement, on pronon
sentence d'Aginace, et quoiqu'il en appelât au jugem
l'empereur, il fut traîné au supplice et exécuté. An
fut enveloppée dans la même condamnation; et
qualité de belle-mère du fils de Maximin, ni l
crifice qu'elle avoit fait de ses biens et de sa propre
ne purent la sauver de la mort. Maximin, quoi
loigné de Rome, continuoit d'y régner dans la pers
de ses successeurs, animés de son esprit. Nous ve
dans la suite quelle fut la digne récompense de ta
forfaits.

Amm. l. 28, *c.* 4, *et ibi Vales.* *Symm. l.* 5, *ep.* 54, 56.

Les préfets de Rome, dont l'autorité étoit supéri
à celle des vicaires, auroient pu arrêter ce torrent d
quités, si leur vie molle et voluptueuse ne les eût
rendus trop insensibles aux malheurs publics, et
timides pour s'opposer aux entreprises des favoris. (
bre se contenta de gémir en secret. Principe, qui lui
céda, n'est connu que de nom, et ne fut en charge
très-peu de temps. Ampélius, quoiqu'il eût de bo
intentions, se laissa lui-même entraîner, et se p
quelquefois à l'injustice. Il étoit d'Antioche. Il fut
tre des offices, proconsul d'Achaïe et d'Afrique. Hom
de plaisir, il ne laissoit pas d'aimer la règle. Le peu

ique dans l'oppression, étoit livré au luxe et à tous rices qui en sont la suite : Ampélius entreprit de le rmer. Il publia à cet effet plusieurs règlemens, qu'il it pas la fermeté de faire exécuter.

es mœurs se corrompoient jusque dans leur source. nstruction publique, ce premier germe de vertu et bonne discipline dans les états, s'altéroit de plus en s. Plongés dans la débauche, les jeunes gens ne ve-nt plus aux académies de Rome que pour satisfaire t formes de l'usage. Ils ne fréquentoient que les jeux, spectacles, les femmes de mauvaise vie. Le cours des des étoit devenu un cours de libertinage et de désor- La matricule des professeurs étoit encore remplie, is leurs leçons étoient abandonnées. Les plus habiles tres, au milieu de leurs écoles froides et solitaires, gnant d'éloigner leurs disciples par une régularité l'autorité publique n'auroit pas soutenue, et de pler à leurs dépens les académies de province, se oient forcés de tolérer les dérèglemens, de pardon- l'ignorance, et de passer tout, hors la soustraction leurs honoraires. Valentinien sentit la nécessité de la rme sur un objet si important, et donna, dans cette , une constitution célèbre. Il ordonne que les jeunes s qui viendront étudier à Rome apporteront des let- de congé expédiées par les magistrats de leur pro- ce, où seront énoncés leur nom, leur patrie, leur sance, les titres de leurs pères et de leur famille ; en arrivant à Rome ils présenteront ces lettres au gistrat chargé de la police de la ville, et qu'ils décla- ent à quel genre d'étude ils ont dessein de s'appli- r ; que ce magistrat sera instruit de leur demeure, attentif à examiner s'ils s'occupent réellement des les auxquelles ils ont déclaré qu'ils se destinoient ; on éclairera leurs démarches ; qu'on observera s'ils fréquentent pas des compagnies criminelles ou dan- euses, s'ils n'assistent pas trop souvent aux spectacles,

Cod. Theod. l. 14, tit. 9, leg. 1.
Giann. hist. Nap. l. 1, c. 10.
S. Aug. conf. l. 5, c. 8.

s'ils ne passent pas le temps en festins et en par plaisir. Pour ceux qui, par leur mauvaise con déshonorent les études, il ordonne au magistrat châtier publiquement, et de les renvoyer aussit les lieux d'où ils sont venus. Il ne permet aux ét des provinces de demeurer à Rome que jusqu'à l vingt ans : ce terme expiré, il enjoint au préfe ville de les obliger par force, s'il en est besoin, tourner dans leur patrie ; et afin que rien n'échap vigilance publique, il veut qu'ils s'inscrivent t mois sur un registre où seront marqués leur non qualité, leur patrie, leur âge, et que tous les a matricule soit envoyée au secrétariat de l'em qui, s'instruisant de leurs progrès et de leur t tiendra une note de ceux dont l'état pourroit tire que service dans les différens emplois. Cette co tion étoit vraiment digne d'un grand prince, si l tenu la main à l'exécution. Mais dans les maladi tiques, la vue des maux fait multiplier les remè le défaut de vigueur et de constance dans l'usage remèdes rend à la fin les maux incurables. Cep une loi si sage ne fut pas entièrement sans effet ; e ques années après, saint Augustin quitta l'Afriq aller enseigner à Rome, où les écoles, quoiqu'il y plusieurs abus, étoient, dit-il, mieux discipliné Carthage.

Cod. Theod. l. 3, tit. 14, leg. unic. et ibi God.

Valentinien crut que le mélange des barbares buoit encore à la corruption des mœurs. Les bo Rhin et du Danube, dans toute l'étendue de leur étoient couverts de nations féroces, qui, habita pays incultes et sauvages, regardoient comme u tune de s'établir au-delà de ces fleuves, sur les te l'empire. Il s'en introduisoit un grand nombre d armées romaines, et surtout dans les troupes q doient les frontières. La garde même des emper contenoit des corps entiers. Ils s'unissoient aux R

[redacted]

s mariages, et tâchoient de faire ainsi disparoître
:e de leur origine. Il eût été dès-lors difficile de
r lequel des deux partis gagnoit davantage à ces
:es, et si la simplicité grossière de ces peuples du
ıe valoit pas bien la politesse abâtardie des Ro-
de ce temps-là. L'empereur en jugea selon les
nes prétentions de la fierté romaine; il pensa que
; de ses sujets s'altéroit par ces mariages, et il les
lit par une loi.

toit bien moins ces mésalliances que la bassesse de *Amm. l. 28,*
et la mauvaise foi qui dégradoient les Romains, *c. 5.*
les faisoient dégénérer de leur ancienne noblesse. *Oros. l. 7,*
le scrupule à violer les traités, plus de précautions *c. 32.*
voiler du moins la perfidie. Une multitude de *Chron. Hier.*
s, portée sur des barques légères, vint se jeter *Vales. rerum franc. l. 1, p. 47.*
a Gaule sur la côte de l'Océan, et, s'avançant le *Till. Valent. art. 23, not. 40.*
lu Rhin, désoloit toute la contrée. Le comte Nan-
chargé de défendre cette frontière, accourut avec
'il avoit de troupes. C'étoit un guerrier expéri-
; mais, comme il avoit affaire à des ennemis dé-
ıés et opiniâtres, ayant perdu dans les fréquentes
ıtres une partie de ses soldats, et se voyant blessé
ême, il envoya demander du secours à l'empereur,
oit à Trèves. Le général Sévère vint à la tête d'un
considérable, et se rangea en bataille. La vue d'un
nd nombre de troupes, leur belle ordonnance,
de leurs armes et de leurs enseignes, jetèrent
i parmi les barbares: ils demandèrent la paix.
une longue délibération, on consentit à leur ac-
r une trève. Selon la convention qu'on fit avec
on incorpora aux troupes romaines l'élite de leur
sse, et on permit aux autres de retourner dans leur
Pendant qu'ils se disposoient à partir, on détacha
insu un corps d'infanterie pour leur dresser une
ıscade et les tailler en pièces dans un vallon qui se
'oit sur leur passage au-delà du Rhin, près de Duits,

vis-à-vis de Cologne. Cette perfidie réussit; mais el coûta plus de sang qu'on ne s'y étoit attendu. Les Saxo marchoient sans crainte et sans défiance sur la foi d traité; et, ayant passé le Rhin, ils étoient déjà sur l terres des Francs leurs alliés. A leur approche, quelq soldats, sortis trop tôt de l'embuscade, leur donnèr le temps de se reconnoître. Les Romains, poussés viv ment par les barbares, qui fondirent sur eux avec grands cris, prirent la fuite. Mais, bientôt soutenus p leurs camarades, qui vinrent se joindre à eux, ils r tournèrent sur l'ennemi, et combattirent avec coura Malgré leur effort, ils alloient être accablés par le n bre, si un gros escadron de cavaliers, qu'on avoit p sur l'autre bord du vallon, ne fût promptement acco aux cris des combattans. Ce renfort rassura l'infante on se battit avec fureur. Les Saxons, enveloppés et p comme dans un piége, se défendirent jusqu'au der soupir. Tous, sans exception, furent victimes de mauvaise foi de leurs ennemis; et ce qui montre j qu'à quel point la morale romaine étoit alors corro pue, c'est que cette victoire, plus honteuse qu'une d faite, a trouvé un apologiste dans Ammien Marcelli l'historien d'ailleurs le plus sage et le plus judicieux d ce temps-là.

Les autres barbares voisins des frontières en jugè plus sainement. Une action si noire réveilla toute l haine contre un peuple qui rompoit les liens les pl sacrés de la société humaine. Macrien, roi des Allema qui avoit, onze ans auparavant, obtenu la paix de J lien, sembloit disposé à venger la cause commune d nations. Valentinien, occupé alors à fortifier les bo du Rhin et du Danube, auroit bien voulu n'être p forcé d'interrompre ces travaux. Il forma le projet d'o poser aux Allemands d'autres barbares, et de se proc rer la paix tandis qu'ils s'égorgeroient les uns les autr Il crut pouvoir employer à ce dessein les Bourguig

[redacted]

habitoient dans le voisinage des Allemands en remtant vers la source du Mein.

Cette nation guerrière, nombreuse et devenue rentable à ses voisins, étoit vandale d'origine. Elle avoit autrefois resserrée dans des bornes assez étroites enla Warte et la Vistule, aux environs du lieu où est jourd'hui la ville de Gnesne. Chassée par les Gépi- s, elle s'approcha du Rhin, et, s'étant jetée dans la ule avec les autres Vandales après la mort d'Aurélien, efut défaite au retour par Probus. Quelques années ès, les Bourguignons s'étant unis aux Allemands ur rentrer en Gaule, ils y furent encore taillés en ces par Maximien Hercule, et se fixèrent enfin en rmanie aux dépens des Allemands, auxquels ils enèrent une partie de leur territoire. Cette invasion ma une haine mortelle entre les deux peuples; et, ur perpétuer leurs querelles, ils se disputoient la proété du fleuve Sala, dont les eaux, propres à faire sel, avoient de tout temps causé la guerre entre les itans de ses bords. Les Bourguignons étoient de haute le, d'un caractère et d'un extérieur farouche, port une longue chevelure, qu'ils frottoient de beurre ur la rendre rousse: grands mangeurs, aimant une sique rude et grossière, pour laquelle ils se servoient ne sorte de guitare à trois cordes. Ils donnoient à r roi le nom de *hendinos;* on le déposoit lorsqu'il it eu quelque mauvais succès dans la guerre, ou que nnée avoit été stérile; car ils le croyoient maître des énemens et des saisons. Leur grand prêtre portoit le m de *sinistus;* il étoit perpétuel, et ne pouvoit être posé comme les rois. Quelques auteurs anciens donnt aux Bourguignons une origine que les meilleurs itiques rejettent comme fabuleuse: ils disent que Druet Tibère, beaux-fils d'Auguste, ayant conquis une nde étendue de pays dans la Germanie, y laissèrent garnisons qui, abandonnées ensuite par les Romains,

Amm. ibid. *Oros. l.* 7, *c.* 32. *Hier. chron.* *Plin. l.* 4, *c.* 28. *Sidon. carm.* 11. *Cluv. ant. Germ. l.* 3, *c.* 36. *Vorburg. t.* 2, *p.* 612. *Vales. rerum franc. l.* 1, *p.* 48. *et seq. et l.* 3, *p.* 158. *Alsat. illust. p.* 419.

formèrent un corps de nation, et qu'elle prit so des bourgs, c'est-à-dire, en langue germaniqu châteaux bâtis sur la frontière. Cette fable s'éto accréditée chez les Bourguignons eux-mêmes, faisoient honneur de descendre des Romains; et un des motifs que Valentinien employa pour les e à faire la guerre aux Allemands.

Il sollicita leurs rois, par des messages secrets, à joindre les Romains pour accabler de concert communs ennemis. Il leur promit de passer le f et convint du temps auquel les deux armées se roient. La proposition fut acceptée avec joie: les guignons firent plus que l'on n'attendoit: ils se ren au bord du Rhin, au nombre de quatre-vingt mill armée si redoutable fit trembler leurs alliés auta leurs ennemis. Les Romains n'en tirèrent aucun se et elle ne fit aucun mal aux Allemands. Après avoi que temps attendu Valentinien, sans voir aucun e ses promesses, les Bourguignons lui envoyèrent d der des troupes d'observation pour couvrir leur re Ils n'en avoient pas besoin sans doute, et cette d che ne tendoit qu'à s'éclaircir des mauvaises d tions de l'empereur. Ils en furent pleinement conv par le refus qu'ils essuyèrent. Irrités de se voir j indignement, ils égorgèrent tout ce qu'ils puren de sujets de l'empire, et reprirent le chemin de leu trompés par Valentinien, mais trompant aussi pérances de sa politique artificieuse. La terreur d marche mit en fuite les Allemands qui habitoi leur passage. Ceux-ci, s'étant répandus dans la R furent tués ou pris par le général Théodose. Les p niers furent, par ordre du prince, transportés en on leur donna des terres à cultiver aux environs à condition qu'ils paieroient un tribut annuel.

An. 371. Idace. Amm. l. 29, 4.

Dès que les Bourguignons se furent retirés, M recommença ses ravages. Valentinien forma le d

[redacted]

l'enlever, comme Julien avoit fait enlever Vadomaire. 'année suivante, Gratien étant consul pour la seconde is avec Probus, l'empereur, pour tromper le prince llemand, passa une grande partie de l'année à Trèves aux environs, feignant de n'être occupé que de la réntion des forteresses. Pendant ce temps-là il donnoit s ordres, et disposoit tout pour une expédition secrète. yant été instruit par des transfuges du lieu où étoit acrien, il se rendit à Mayence au commencement de ptembre, avec peu de troupes, pour ne donner à l'ennmi aucune défiance. Le général Sévère passa sans bruit ielques lieues au-dessous de Mayence, sur un pont de teaux, avec un corps d'infanterie, et s'avança dans le ys. Il avoit ordre de cacher sa marche, et de ne point rmettre à ses soldats de s'écarter. Sévère ayant renntré une troupe de marchands, les fit massacrer, dans crainte qu'ils n'allassent donner avis de son approe. Mais, appréhendant d'être découvert, et de ne pas trouver assez fort pour résister, il fit halte près de isbad, qu'on appeloit alors *Aquæ mattiacæ*, et attenit Valentinien, qui vint le joindre au commencement e la nuit. On s'arrêta quelques heures en ce lieu, mais ns y camper, parce qu'on n'avoit point apporté de bage. L'empereur fit seulement dresser sur des pieux elques tapis, qui lui tinrent lieu de tente. On se reit en marche avant le jour; l'armée étoit conduite par e bons guides. Théodose la devançoit à la tête d'un rps de cavalerie; on avoit pris les plus justes mesures pour surprendre Macrien endormi. Amm. l. 29, c. 4. Cluv. ant. Germ. l. 3, c. 7.

L'imprudence des soldats fit échouer l'entreprise. Les défenses de l'empereur ne purent contenir leur avidité pour le pillage. L'incendie des métairies et les cris des paysans donnèrent l'alarme à la garde du prince; on l'enleva à demi-éveillé dans un chariot, et on le sauva sur des hauteurs par des défilés impraticables à une armée. Valentinien, se voyant dérober sa proie, s'en vengea

sur le territoire ennemi, qu'il ravagea dans une étend de cinquante milles, et revint à Trèves, fort méconte d'avoir manqué une occasion ménagée avec tant de pr cautions. Les Allemands qui habitoient au-delà du Rhi vis-à-vis de Mayence, s'appeloient *Bucinobantes*. Po ôter à Macrien l'espérance de rentrer dans ce pays, l'em pereur y établit pour roi Fraomaire. Le canton étoit te lement ruiné, que celui-ci aima mieux aller dans l Grande-Bretagne commander, en qualité de tribu une cohorte d'Allemands qui s'étoit mise au service d l'empire, et qui se distinguoit par sa valeur. Valenti nien donna aussi quelque commandement dans ses trou pes à Bithéride et à Hortaire, seigneurs allemands. Mai peu de temps après, Hortaire, accusé d'entretenir d secrètes intelligences avec Macrien, fut appliqué à la tor ture; et, sur l'aveu qu'il fit de sa trahison, il fut brûl vif.

Amm. l. 29, c. 3. Hier. chron. La rigueur de Valentinien croissoit tous les jou Maximin, préfet des Gaules, aigrissoit de plus en pl son naturel dur et impitoyable. Les accès de sa colè devenoient plus fréquens, et se marquoient dans le t de sa voix, dans l'altération de son visage, dans le dé ordre de sa démarche. Ceux qui jusqu'alors avoient, p leurs sages remontrances travaillé à modérer ses em portemens, n'osoient plus ouvrir la bouche. Il n'écou toit que Maximin. Il fit assommer un de ses pages po avoir, dans une chasse, découplé un chien plus tôt qu'il n falloit. Un chef de fabrique lui ayant présenté une cu rasse de fer très-bien travaillée, s'attendoit à en êt récompensé : il fut mis à mort, parce que la cuiras pesoit un peu moins que Valentinien n'avoit ordonn Octavien, qui avoit été proconsul d'Afrique, encour la disgrâce du prince. Un prêtre chrétien chez qui il s tenoit caché, n'ayant pas voulu le découvrir, eut la têt tranchée à Sirmium. Constantin, écuyer de l'empe reur, fut lapidé pour avoir changé sans sa permissio

[redacted]

lques chevaux de son écurie. Athanase étoit un co-r du Cirque fort renommé : ses partisans formoient cabales en sa faveur. Valentinien le menaça du feu, donnoit occasion à quelque émeute ; et peu de jours ès il lui fit souffrir ce supplice sur un simple pçon de magie. Afriquain, célèbre avocat, ayant nu un gouvernement, en demandoit un autre s considérable : cette ambition, pardonnable et -ordinaire, lui coûta la vie. Comme Théodose sol-oit pour lui : *Eh bien !* dit l'empereur, *puisqu'il t pas content de sa place, je vais lui en donner autre ; qu'on lui abatte la tête.* Cet ordre cruel exécuté. Claude et Salluste, tribuns de la garde, nt accusés d'avoir parlé en faveur de Procope lors-il s'étoit révolté. Le conseil de guerre fut chargé de faire le procès. Comme on ne trouvoit pas de preu-contre eux, l'empereur ordonna aux juges de con-mner Claude à l'exil, et Salluste à la mort, promettant leur accorder leur grâce. Les juges obéirent, mais lentinien ne tint pas sa parole. Salluste fut décapité, Claude ne revint d'exil qu'après la mort de l'empe-r. Il fit périr dans les tourmens de la question plu-urs personnes dont on reconnut trop tard l'innocence. mployoit, contre la coutume, des officiers de ses gar-s pour arrêter les accusés, et ils répondoient sur leur e du succès de leur commission. Mais ce qui met le mble à la barbarie, et ce qui rend ce prince presque mparable à Maximien Galère, c'est qu'il avoit deux ses très-carnassières, qu'il nourrissoit de cadavres. une portoit le nom de *Mica*, l'autre d'*Innocentia*. Il noit grand soin de ces cruels animaux ; il avoit fait cer leurs loges à côté de son appartement ; des escla-s étoient chargés de les servir, et d' entretenir leur ocité. Après quelques années il donna la liberté à nocentia, et la fit lâcher dans les forêts, étant, di-it-il, content de ses services.

Cod. Theod. l. 3, tit. 15, leg. 1. Lib. 4, tit. 6, leg. 1. Lib. 6, tit. 7, leg. 1; tit. 9, leg. 1; tit. 11, leg. unic.; tit. 14, leg. 1. Lib. 12, tit. 1, leg. 58. Liban. vit. p. 48, 49.

Ces traits d'inhumanité, qui font horreur, étoient l effets d'un caractère fougueux et violent, et non p d'une stupidité brutale. Ce prince avoit des lumières fit cette année et la suivante plusieurs lois, tant po conserver l'honneur des familles que pour régler l'ord politique. Pour défendre les jeunes veuves de race séna torienne contre leur propre foiblesse, il ordonna q celles qui seroient au-dessous de vingt-cinq ans pourroient contracter un second mariage sans le co sentement de leur père, ou de leurs parens, si l père étoit mort; que, si leurs parens s'opposoient à l désir, et qu'ils proposassent un autre parti, les ju civils en décideroient; et qu'en cas d'égalité entre deux partis, on préféreroit celui qui seroit du choix la femme; que, supposé que la veuve eût lieu de so çonner que ses proches parens, devant être ses hériti si elle mouroit sans enfans, voulussent par un mo d'intérêt empêcher ce second mariage, elle s'en ra porteroit au jugement des parens plus éloignés, q n'auroient rien à prétendre sur sa succession. Il écarta par cette loi le manége de séduction, qui altéroit le sa des plus nobles familles par des alliances mal assorti et souvent déshonorantes. Une autre loi, par laquelle modéroit la rigueur de celle de Constantin contre l bâtards et les concubines, ne fut pas si généralem approuvée; il déclara que, si un homme laissoit d héritiers en ligne directe, il pourroit léguer à ses e fans naturels et à leur mère le douzième de ses bie et le quart, s'il ne laissoit que des héritiers collatéra Valens rejeta d'abord cette loi, mais il l'adopta dans suite. Valentinien régla les rangs entre les grandes d gnités; les préfets de Rome, les préfets du prétoire, l deux généraux de la cavalerie et de l'infanterie, étoie au même degré. Après eux les questeurs, le maître d offices, les deux comtes des largesses, c'est-à-dire l'in tendant des finances et l'intendant du domaine, les pr

[redacted]

ls, les quatre chefs du secrétariat du prince, les
es qui commandoient les troupes dans les provinces
delà de la mer, les vicaires des préfets. Tel étoit
re des grandes charges de l'état. Les empereurs
ns y firent quelques changemens, et ajoutèrent
eurs autres dignités. Dans ce dénombrement je ne
pas le comte des domestiques, quoique ce fût une
té déjà ancienne, et que Constance le nomme dans
oi avant le maître des offices. La raison en est peut-
que c'étoit une charge du palais, et non pas une
té de l'empire.

milieu des rigueurs que Valentinien exerçoit sur Zos. l. 4.
euples, l'Eglise étoit tranquille. Valens, au con- Themist. or. 11.
:, avoit jusqu'alors épargné ses sujets dans ce qui Till. Valens.
doit le gouvernement civil, mais il affligeoit l'Eglise. art. 11, et not. 10.
ince prit pour la troisième fois la résolution d'aller
tioche, et partit de Constantinople vers le mois de
En traversant l'Asie, il y trouva les traces funestes
maux qu'avoient causés la famine et le tremblement
rre. Les provinces, désolées et languissantes, ne se
iploient qu'à peine. L'empereur donnoit audience
léputés qu'on lui envoyoit de toutes parts, et leur
doit les grâces qu'ils venoient lui demander. Il se
osoit deux objets : de rétablir le pays, et d'y faire
iner l'arianisme. Il relevoit les villes abattues; il
oit aux autres de nouveaux embellissemens, ou
loit leur enceinte. On nettoyoit les ports bouchés
les sables, ou comblés de vase; on travailloit à
re les grands chemins plus praticables. Tout sem-
ranimé par la présence du prince. Il partagea plu-
rs provinces : Tyane, devint métropole de la seconde
padoce, et Icone de la seconde Pisidie. Quelques
urs lui attribuent la nouvelle division de la Pales-
, de la Cilicie, de la Syrie, de la Phénicie et de
abie. Mais d'autres prétendent, avec plus de vrai-
blance, que ces provinces ne furent partagées, les

unes en deux, les autres en trois, que sous le règne de Théodose ou d'Arcadius. Nous avons déjà observé que cette multiplication de départemens aggravoit le fardeau des peuples en multipliant les officiers.

Greg. Naz. or. 20. Greg. Nyss. l. contra Eunomium. Theod. l. 4, c. 17. Soc. l. 4, c. 25. Soz. l. 6, c. 15. Ruf. l. 2, c. 9. Basil. epist. 104, etc.

Valens, après avoir fait quelque séjour à Ancyre, p… en Cappadoce. Devant lui marchoit le préfet Mode… en apparence pour disposer ce qui étoit nécessaire à … réception de l'empereur, mais en effet pour prép… un triomphe à l'arianisme, qui s'établissoit dans tous … lieux où passoit Valens. On chassoit les évêques ort… doxes; on les exiloit; on confisquoit leurs biens; … installoit en leur place des hérétiques, dont l'empe… avoit à sa suite une nombreuse recrue. C'étoit un … sorti de la Propontide, qui traversoit la Bithynie, … Galatie, et venoit fondre sur la Cappadoce. Basile é… assis depuis peu sur le siége de Césarée, capitale de … province. L'empereur avoit en vain employé les p… puissans du pays pour traverser son élection. Ce pré… fut un rempart inébranlable, contre lequel vinrent … briser toutes les forces de l'hérésie. Valens, en approch… de Césarée, envoya Modeste pour l'intimider et l'obli… à recevoir les ariens dans sa communion. Le pré… manda Basile, et d'un ton fier et menaçant il lui … procha d'abord son opiniâtreté à rejeter la doctrine q… l'empereur avoit embrassée. Comme il le voyoit infle… ble: *Ne savez-vous donc pas*, lui dit-il, *que je suis l… maître de vous dépouiller de vos biens, de vous exil… de vous ôter même la vie? Celui qui ne possède rien*, répondit le prélat, *ne peut rien perdre, à moins q… vous ne vouliez peut-être m'arracher ces misérabl… vêtemens, et un petit nombre de livres qui font tout… ma richesse; quant à l'exil, je ne le connois pas: tout… la terre est à Dieu; elle sera partout ma patrie, ou plu… le lieu de mon passage; la mort me sera une grâce, el… me fera passer dans la véritable vie; il y a même long… temps que je suis mort à celle-ci.* Ce discours, animé d…

[redacted]

eule vraie philosophie, mais tout nouveau pour les illes d'un homme de cour, étonna le préfet. *Per-ne*, dit-il, *ne m'a encore parlé avec une pareille har-sse. C'est apparemment*, lui repartit froidement Ba-e, *que vous n'avez encore rencontré aucun évêque.* deste ne put s'empêcher d'admirer la fermeté de cette intrépide; il alla rendre compte à l'empereur du de succès de sa commission: *Prince*, lui dit-il, *nous mes vaincus par un seul homme; n'espérez ni l'ef-yer par des menaces, ni le gagner par des caresses; e vous reste que la violence.* Valens ne jugea pas à pos d'employer d'abord cette voie; il craignoit le ple de Césarée, et sentoit malgré lui du respect pour aint prélat.

Il passa l'hiver en cette ville. Le jour de l'Épiphanie e rendit à l'église avec sa garde, et se mêla parmi les les, pour avoir l'honneur de communiquer avec eux, moins en apparence. Mais, quand il entendit le chant psaumes, qu'il vit la modestie de ce grand peuple, bel ordre et la majesté toute céleste qui régnoient dans sanctuaire, le prélat debout à la tête de son clergé, si recueilli, aussi immobile que s'il ne se fût sé autour de lui rien d'extraordinaire, ceux qui l'en-ronnoient, pénétrés d'un profond respect, plus sem-bles à des anges qu'à des hommes, ce prince demeura mme ébloui et glacé de crainte. Lorsque ensuite il se avancé pour présenter son offrande, comme aucun ministres sacrés ne venoit la recevoir selon l'usage, rce qu'on ignoroit si Basile voudroit l'accepter, alors, si d'un tremblement soudain, il eut besoin d'être sou-par un des prêtres, qui s'aperçut de sa foiblesse. Ba-crut devoir user de condescendance; il reçut l'of-de de Valens. En vain, pour ébranler le saint évêque, pereur le fit tenter tantôt par des magistrats, tantôt des officiers d'armée, tantôt par ses eunuques, et

surtout par le grand-chambellan, nommé Mardon
voulut avoir lui même un entretien avec Basile. L
lat, par son éloquence toute divine, confondit V
sans sortir des bornes du respect; et il imposa si
avec une liberté apostolique à un officier du palai
osoit le menacer en présence du prince. Cette conv
tion adoucit le cœur de Valens : il donna à l'égli
Césarée plusieurs terres de son domaine pour sub
à la subsistance des pauvres et au soulagement des
lades.

Mais les évêques ariens étouffèrent bientôt ces d
sitions favorables. L'exil de Basile fut arrêté. Tout
prêt pour son départ : les fidèles étoient dans les lar
et les ariens dans la joie; il ne s'agissoit plus q
signer l'ordre. La main de l'empereur se refusa con
ment à sa volonté : elle trembla, sans pouvoir t
aucune lettre, toutes les fois qu'il voulut la contra
à cet injuste ministère. Un autre accident porta d
même temps à Valens un coup bien plus sensible
fils unique, Valentinien Galate, tomba dangereuse
malade. Après avoir épuisé tous les remèdes hum
l'empereur eut recours à Basile. Le saint vint au p
sa seule présence calma d'abord la violence de la ma
et, sur la promesse que lui fit Valens qu'il lui perm
d'instruire le jeune prince dans les principes de la
trine catholique, ses prières achevèrent la guérison
l'empereur, plus fidèle aux engagemens pris ave
doxe qu'à la parole donnée à Basile, ayant peu
fait baptiser son fils par les ariens, ce prince ret
malade et mourut. Valence et Dominica, affligés
malheur, envoyèrent prier Basile d'employer son
dit auprès de Dieu pour détourner la mort dont
croyoient eux-mêmes menacés. Le préfet Modest
dressa aussi à saint Basile dans une grande maladi
reconnoissant dans la suite qu'il lui étoit redevab

[redacted]

, il devint son protecteur. On voit par plusieurs du saint que Modeste n'osoit rien refuser à sa mandation.

elque temps après que Valens fut parti de Césarée, it évêque y apaisa une sédition que l'attachement ı peuple à sa personne avoit excitée. Eusèbe, gouur du Pont et de la Cappadoce, oncle de l'impée et dévoué aux ariens, saisissoit toutes les occasions agriner Basile. Un de ses assesseurs, devenu éperat amoureux d'une veuve de famille illustre, vouloit ıtraindre à l'épouser. Pour éviter ses poursuites nues de l'autorité du gouverneur, elle se réfugia l'église, auprès de la table sacrée. Le magistrat nt forcer cet asile, Basile prit la défense de cette ıe : il s'opposa aux gardes envoyés pour la saisir, procura les moyens de s'échapper. Le gouverneur, , cita Basile devant son tribunal; et, le traitant ne un criminel, il ordonna de le dépouiller et de échirer les flancs avec des ongles de fer. Le prélat ntenta de lui dire : *Vous me ferez un grand bien si m'arrachez le foie, qui me cause de perpétuelles eurs.* Mais les habitans, apprenant aussitôt le péril ur évêque, entrent en fureur : hommes, femmes, ıs, armés de tout ce qu'ils rencontrent, accourent des cris terribles à la maison d'Eusèbe; chacun brûle vie de lui porter le premier coup. Ce magistrat, un nent auparavant si fier et si intraitable, tremblant r lors, se jette aux pieds de sa victime. Il n'eut pas in de prières : Basile, délivré des mains des bourıx, alla au-devant du peuple; sa seule vue calma la tion, et sauva la vie à celui qui lui préparoit une rt cruelle.

Valens arriva enfin à Antioche au mois d'avril, sous onsulat de Modeste et d'Arinthée. Libanius, dont la eur étoit passée, commença par l'ennuyer d'un long négyrique, dont on ne lui permit de prononcer que

An. 372. Idace. God. chron. Liban. vit. Them. or. 12.

Soc. l. 4, c. 16. Theod. l. 4, c. 23, 24. Soz. l. 6, c. 17.

la moitié. Des soins plus importans occupoient Vale Il se partageoit entre les préparatifs de la guerre de Pe et le dessein qu'il avoit formé de détruire dans ses é la foi de Nicée. Pour rendre la persécution moins odieu il permit l'exercice de toutes les superstitions. Les sac fices se renouvelèrent : on célébroit publiquement l fêtes de Jupiter, de Cérès, de Bacchus; la liberté n'ét refusée qu'aux catholiques. Mélèce fut banni pour troisième fois. Les fidèles de sa communion, exclus églises où ils s'assembloient, étoient contraints de célé les saints mystères hors de la ville. Poursuivis partou chassés par les soldats, ils changeoient tous les jours retraite. Plusieurs expirèrent dans les tourmens; un gr nombre furent précipités dans l'Oronte. Ces rigueu loin de les abattre, animoient et fortifioient leur z Les moines accouroient de leurs solitudes pour soute le courage de leurs frères. Un jour Valens, se promen dans une galerie de son palais qui donnoit sur l'Oront vit passer au bord du fleuve un homme mal vêtu courbé de vieillesse. On lui dit que c'étoit le moi Aphraate, respecté de tous les catholiques d'Antioche *Où vas-tu ?* lui dit l'empereur, *tu devrois te tenir ren fermé dans ta cellule. Prince,* lui repartit le vieillard *vous embrasez l'église de Dieu ; et quand le feu est à l maison, il faut sortir pour travailler a éteindre l'incen die.* On dit que l'Eglise eut alors obligation à Thémisti Cet orateur, déiste dans le cœur, quoique idolâtre da la pratique, représenta à l'empereur *qu'il en étoit d la religion comme de tous les arts, qui se perfectionnen par la dispute : que les diverses sectes étoient autant d différentes voies qui toutes aboutissoient au même term c'est-à-dire à Dieu même : que la contrariété des opi nions sur la nature divine entroit dans les vues de l'Ét suprême, qui a voulu se cacher aux hommes; et que l diversité de cultes, loin de lui déplaire, lui étoit aus agréable que la différence du service l'est dans u*



ée à un général, dans une maison à un père de fa-
le. Des raisons si absurdes firent, dit-on, quelque pression sur un prince foible et ignorant; sans s'a- ıcir tout-à-fait, il relâcha beaucoup de sa cruauté, ourna sa principale attention sur les affaires de la rse.

Le traité de Jovien avoit abandonné Arsace à la ven- ıce et à l'ambition de Sapor. Aussitôt après la mort cet empereur, le roi de Perse entreprit de s'emparer l'Arménie. Aussi artificieux que guerrier, il trompa ıation par des traités, il la fatigua par des attaques prévues : il corrompit ou fit périr une partie des gneurs. Enfin, n'épargnant ni les caresses ni les par- es, il attira à un festin le roi Arsace. Ce prince im- ıdent se vit enlever au milieu des convives : on lui va les yeux, on le chargea de chaînes d'argent, vaine tinction dont les Perses honoroient les prisonniers ıstres : on l'enferma dans le château d'Agabanes, où ttendoit une mort cruelle. Sapor, devenu par cette rfidie maître de ce grand royaume, porta ses armes ns l'Ibérie; et, pour insulter à la puissance romaine, ınt chassé Sauromace, que les Romains avoient placé r le trône, il y établit Aspacure, cousin de ce prince. eunuque Cylace et Artabane, l'un gouverneur d'une ovince, l'autre un des généraux d'Arsace, avoient hi leur maître pour se donner à Sapor; il leur confia gouvernement de l'Arménie, avec ordre de faire tous rs efforts pour s'emparer d'Artogérasse, ville très- rte, où étoient enfermés les trésors, le fils et la veuve malheureux Arsace. Cette princesse étoit Olympias, trefois fiancée à l'empereur Constant. *Amm. L. 27, c. 12.*

Les deux commandans vinrent mettre le siége devant ville. Comme elle étoit bâtie sur une montagne es- pée, et que les neiges et la rigueur de l'hiver en doient les approches encore plus difficiles, Cylace t la voie de la négociation. Accoutumé à gouverner

des femmes, il se flattoit de tourner à son gré l'
de la reine. Il en obtint sûreté pour lui et pour Arta
ils se rendirent tous deux dans la place. Ils p
d'abord le ton menaçant; ils conseilloient à la
d'apaiser par une prompte soumission la colère
prince impitoyable. Mais la princesse, plus habil
ces deux traîtres, leur fit une peinture si touchan
ses malheurs et des cruautés exercées sur son mari
leur fit valoir avec tant de force ses ressources
avantages qu'ils trouveroient eux-mêmes dans son
qu'attendris à la fois et éblouis de nouvelles espéra
ils se déterminèrent à trahir Sapor à son tour. Ils
vinrent que les assiégés viendroient à une certaine
de la nuit attaquer le camp, et promirent de leur
les troupes du roi. Ayant confirmé leur promess
un serment, ils retournèrent au camp, et publi
qu'ils avoient accordé deux jours aux assiégés po
libérer sur le parti qu'ils avoient à prendre. Cett
pension d'armes produisit du côté des Perses la négli
et la sécurité. Pendant que les assiégeans étoient pl
dans le sommeil, une troupe de brave jeunesse s
la ville, s'approche sans bruit, pénètre dans le c
égorge les Perses, la plupart ensevelis dans le som
et n'en laissent échapper qu'un petit nombre. Oly
ne fut pas plus tôt délivrée, qu'elle fit sortir de la
son fils Para, et l'envoya sur les terres de l'en
Valens lui assigna pour asile la ville de Néoc
dans le Pont, où il fut traité avec tous les égards
son rang et aux anciennes alliances de sa famill
l'empire.

Cylace et Artabane, espérant tout de la généro
l'empereur, le prièrent par leurs députés de leur ren
Para leur roi légitime, avec un secours capable
maintenir. Valens, qui ne vouloit pas donner à
occasion de lui reprocher d'avoir le premier rom
traité, se contenta de faire reconduire le prin

ménie par le général Térence, mais sans aucunes
pes. Il exigea même de Para qu'il ne prît ni le
lème, ni le titre de roi. Ce ménagement n'en imposa
it à Sapor. Outré de colère, il entra en Arménie à
ête d'une puissante armée, et mit à feu et à sang tout
ays. Le prince et les deux ministres, hors d'état de
ster à ce torrent, se retirèrent entre les hautes mon-
nes qui séparoient les terres de l'empire d'avec la
ique; on appeloit alors ainsi l'ancienne Colchide.
hés pendant cinq mois dans les cavernes et dans
aisseur des forêts, ils échappèrent à toutes les re-
rches de Sapor. Enfin, las de les poursuivre, et déjà
ommodé des rigueurs de l'hiver, il brûla tous les
res fruitiers, mit garnison dans les châteaux dont il
oit emparé par force ou par intelligence, et vint at-
uer Artogérasse, qu'il emporta après une vigoureuse
istance. Il s'y rendit maître des trésors et de la per-
ne de la reine, qu'il emmena captive en Perse.

Ces événemens avoient précédé l'arrivée de Valens à Antioche. Dès que l'empereur eut rassemblé ses troupes, il fit partir deux armées; l'une marcha en Arménie à la ... d'Arinthée; Térence conduisit l'autre en Ibérie. ... affaires d'Arménie avoient changé de face. Sapor, ... savoit prendre toute sorte de formes, souple et insi-...nt, fier et intraitable selon la diversité des circon-...ces et de ses intérêts, avoit séduit la simplicité du ... prince en lui promettant son alliance et sa pro-...ion. Il l'avertissoit avec une bienveillance apparente ... *exposoit sa dignité, et même sa personne; que ...ace et Artabane ne lui laissoient que le nom de sou-...in; qu'il étoit en effet leur esclave: et que n'avoit-il ... à craindre de deux perfides, qu'il sembloit par ... aveugle confiance inviter à une troisième trahison!* ..., trop crédule, fit égorger ses deux ministres, et en-...a leurs têtes à Sapor comme un gage de sa sou-...ssion. L'Arménie, alors sans conseil et sans défense,

Amm. ibid. Them. or. 11.

alloit être la proie du roi de Perse, si Arinthée
arrivé à propos pour la mettre à couvert. Sapor
péré de perdre le fruit de son crime, n'osa cep
entrer dans le pays; il envoya des députés à Valei
le sommer d'observer le traité, et de ne prendre
parti dans les démêlés des Perses et des Arméniei
envoyés ne furent pas écoutés.

Dans le même temps, Térence remenoit Saur
en Ibérie. Comme il approchoit du fleuve Cyrus,
cure vint offrir de partager le royaume avec son c
Il protestoit qu'il céderoit volontiers tous le pays
romace, s'il ne craignoit pour son fils, qui ét
otage entre les mains des Perses. On envoya con
l'empereur, qui, pour éviter une guerre, consen
partage de l'Ibérie. Le Cyrus fit la séparation de
des deux princes. Sauromace prit pour sa part le
vinces limitrophes de l'Arménie et de la Laziq
laissa à son cousin les pays qui confinoient à l'Al
et à la Perse. Sapor se plaignit hautement de l'inf
des Romains, qui, sans égard, disoit-il, pour ses
remontrances, envoyoient des troupes en Arménie
la foi des sermens, et disposoient en souverai
royaume d'Ibérie. Il déclara le traité rompu, et n
gea plus qu'à lever une armée, et à tirer des seco
ses alliés et de ses vassaux, afin de ruiner au prin
prochain toutes ces entreprises de la politique ron

Soc. l. 4, c. 17. Theod. l. 4, c. 15. Soz. l. 6, c. 17.

Valens n'attendit pas si long temps. Il eut
assez de troupes pour former une troisième armée
tête de laquelle il marcha lui-même vers la Més
mie, à dessein de braver le roi de Perse. Ayant
l'Euphrate, il prit sa route par Edesse, d'où il
chassé l'évêque Barse pour y établir un arien.
arrivée, il trouva tout le peuple catholique assembl
une plaine hors de la ville, parce que les églises é
au pouvoir des hérétiques. Il s'emporta contre le
Modeste jusqu'à le frapper, lui reprochant de nég

[redacted]

ition de ses ordres. Il lui commanda de dissiper itieux à coups d'épées, s'ils étoient désormais assez pour s'assembler. Modeste, devenu depuis sa gué-moins vif pour les intérêts de l'arianisme, fit se-ient avertir les catholiques; il vouloit les sauver issacre dont ils étoient menacés. Dès le lendemain ccoururent au même lieu avec plus d'ardeur que i. Le préfet, dans la triste alternative ou de ré-e du sang, ou de s'attirer la disgrâce du prince, : parti d'obéir, et de se transporter dans la plaine. allant il aperçut une femme dont les cheveux et :emens en désordre montroient assez son empres-it; elle traînoit un enfant par la main, et se fai-assage à travers les soldats dont le préfet étoit ac-igné. Modeste l'ayant fait arrêter pour lui demander e couroit avec tant de hâte, elle répondit qu'elle ioit d'arriver trop tard à l'assemblée des fidèles, *us allons*, dit-elle, *recevoir le martyre. Et pour-* lui dit le préfet, *menez-vous cet enfant? C'est ïls*, repartit-elle, *je veux qu'il soit couronné avec* Modeste retourna aussitôt rendre compte à l'em-r de la résolution des catholiques; et Valens, con-ı que la violence tourneroit à sa honte et à leur , révoqua ses ordres, et sortit d'Edesse.

:'approcha du Tigre sans rencontrer d'ennemis. *Them. or. 11, et ibi not.* ıt à combattre que les incommodités du climat, les chaleurs excessives produisirent dans son ar-ıeaucoup de maladies. Il se fit aimer de ses soldats vif intérêt qu'il prit à leur soulagement. On loua ıt ses soins infatigables pour rétablir la santé du listingué de ses généraux. On croit que c'étoit le : Victor. Dans le cours de cette expédition, il ré-t, sans tirer l'épée, une tribu de Sarrasins. Il re-ıa ensuite passer l'hiver à Antioche.

s deux empereurs prirent l'année suivante le con- AN. 373. *Idace. Them. or. 11.* pour la quatrième fois. Valens entroit le 28 de

Symm. l. 10, *ep.* 26. *Zos. l.* 4. mars dans la dixième année de son règne; Valent y étoit entré un mois auparavant. Pour honorer décennales, le sénat de Rome leur envoya un pr considérable. Les princes reçurent encore des provi selon l'usage, de l'or, de l'argent, des étoffes préci De leur part ils remirent cette année une partie taxe imposée sur les terres. Valens exigea de Thém une harangue, qui fut prononcée en sa présence, remment à Hiéraple, où il avoit coutume de p la saison du printemps, pendant qu'il fit son séjou Syrie.

Amm. l. 29, *c.* 1. Dès que les armées purent tenir la campagne, S envoya des troupes en Mésopotamie. Il méprisoi Romains depuis la retraite de Jovien, et se prom une victoire assurée. Valens fit partir le comte T et Vadomaire à la tête d'une belle armée, avec de se tenir sur la défensive, afin qu'on ne pût les ac d'avoir fait le premier acte d'hostilité. Arrivés da plaine de Vagabante, ils furent attaqués par tou cavalerie des Perses. Ils se contentoient d'en sou le choc, et se battoient en retraite; mais enfin, se v poussés avec vigueur, ils chargèrent à leur tour; et, avoir fait un grand carnage, ils demeurèrent maît champ de bataille. Les deux monarques vinrent jo leurs troupes. Il se livra plusieurs petits combats les succès furent balancés. Enfin ils convinrent trève pour terminer leurs différends. L'été s'étant en négociations infructueuses, Sapor se retira à phon, et Valens à Antioche.

Till. Valens. art. 13. *Cellar. geog. antiq. l.* 4, *c.* 1, *art.* 15, *et c.* 8, *art.* 16, 31. Pendant que Valens étoit occupé de la guer Perse, les Sarrasins se défendoient contre les ha venus du fond de l'Ethiopie, et attaquoient eux-m les frontières de l'empire. Sur les côtes de la mer thiopie, le long du golfe Avalite, habitoit une per de Blemmyes, nation cruelle, dont l'extérieur m étoit affreux. Ils étoient différens de ceux que nous a

[redacted]

jà vus à l'occident du Nil, vers les extrémités méri-dionales de l'Egypte. Un vaisseau d'Aïla en Arabie échoua sur leurs côtes; ils s'en saisirent, s'y embarquèrent n grand nombre, et, devenus pirates sans connoître mer, ils résolurent d'aller à Clysma, port d'Egypte, ès-riche et très-fréquenté, vers la pointe occidentale i golfe arabique. Ayant pris leur route trop à l'orient, abordèrent à Raïthe, qui appartenoit aux Sarrasins Pharan. C'étoit le 28 décembre 372. Les habitans, i nombre de deux cents, voulurent s'opposer à la des-nte, mais ils furent taillés en pièces; leurs femmes et urs enfans furent enlevés. Les Blemmyes massacrèrent arante solitaires qui s'étoient réfugiés dans l'église e ce lieu. Ils se rembarquèrent ensuite pour gagner lysma; mais leur vaisseau n'étant pas en état de faire ute, ils égorgèrent leurs prisonniers, descendirent de ouveau sur le rivage, et mirent le feu aux palmiers dont lieu étoit couvert. Cependant Obédien, prince de haran, ayant rassemblé six cents archers sarrasins, int fondre sur les Blemmyes; et quoique ceux-ci se attissent en désespérés, ils furent tous passés au fil de épée.

Obédien étoit chrétien. Les saints solitaires retirés dans s déserts d'Arabie, avoient converti plusieurs tribus e Sarrasins. Un autre de leurs chefs, nommé Zocome, roit aussi embrassé la foi catholique. Obédien étant ort peu de temps après sa victoire sur les Blemmyes, i veuve Mavia, d'un courage au-dessus de son sexe, prit a place, et se fit obéir de cette nation indocile. Elle étoit ée chrétienne; ayant été enlevée sur les terres de l'em-pire par une troupe de Sarrasins, de captive d'Obédien lle étoit devenue sa femme à cause de sa beauté. Dès u'elle se vit seule maîtresse du royaume, elle rompit la paix avec les Romains, se mit elle-même à la tête de ses troupes, fit des courses en Palestine et jusqu'en Phéni-cie, ravagea les frontières d'Egypte, et livra plusieurs

Soc. l. 4, c. 29. Theod. l. 4, c. 21. Soz. l. 6, c 38. Theoph. p. 55. Hermant vie de S. Basile, l. 5, c 2. Till. arian. art. 122.

batailles, dont elle remporta tout l'honneur. Le comr
dant de Phénicie demanda du secours au général
armées d'Orient. Celui-ci vint avec un corps considér
et, taxant de lâcheté le commandant, qui ne po
résister à une femme, il lui ordonna de se tenir à l'
avec ses soldats, et de demeurer simple spectate
combat. La bataille étant engagée, les Romains pli
déjà et alloient être taillés en pièces, lorsque le com
dant de Phénicie, oubliant l'insulte qu'il venoit
cevoir, accourut au secours, se jeta entre les deux ar
couvrit la retraite du général d'Orient, et se retir
même en combattant l'ennemi et le repoussant à
de traits. Comme la princesse guerrière continuoi
voir partout l'avantage, il fallut rabattre de la fie
maine, et lui demander la paix. Elle y consentit,
dition qu'on lui donneroit Moïse pour évêque
nation. C'étoit un pieux solitaire renommé po
miracles. On l'alla tirer de son désert par ordre de
pereur, et on le conduisit à Alexandrie pour y re
l'ordination épiscopale. Athanase étoit mort le 2 d
de cette année; et Lucius, que les ariens s'effor
depuis long-temps de placer sur le siége d'Alexa
venoit enfin d'en prendre possession par ordre de V
Moïse, qui n'acceptoit l'épiscopat qu'à regret,
constamment l'imposition des mains d'un usur
hérétique. Il fallut l'envoyer aux prélats orthodo
légués dans les montagnes. Le nouvel évêque ach
détruire l'idolâtrie dans le pays de Pharan. Il ma
l'alliance de Mavia avec les Romains; et cette reine
gage de son attachement à l'empire, donna sa fi
mariage au comte Victor.

Greg. Naz. or. 25. Basil. ep. 139. Epiph. hæres. 68. Ruf. l. 2, c. 4.

La mort d'Athanase fit renaître toutes les ho
dont Alexandrie avoit été deux fois le théâtre pe
la vie de ce saint prélat. Pierre, le fidèle compag
ses travaux, qu'il avoit en mourant désigné pour su
cesseur, ne fut pas plus tôt établi par le suffrage du

[redacted]

peuple et des évêques des contrées voisines, que Pal- *Oros. l. 7, c. 33.*
le, préfet d'Egypte, qui étoit païen, saisit cette occa- *Soc. l. 4, c. 19, 20, 21, 23, 29.*
n de venger ses dieux en servant la haine de l'empe- *Theod. l. 4, c. 18, 19, 20*
ur contre les catholiques. Il rassemble une troupe *Soc. l. 6, c. 18, 19.*
dolâtres et de Juifs, entre par force dans l'église, pro- *Soz. l. 6, c. 14, 19.*
ne le sanctuaire et l'autel par les abominations les plus *Paul. diac in Valent.*
écrables; il anime lui-même l'insolence et la fureur *Suid. in Οὐάλης.*
sa cohorte effrénée. On massacre les hommes, on foule
x pieds les femmes enceintes; on traîne toutes nues
ns les rues de la ville les filles chrétiennes, on les aban-
nne à la brutalité des païens; on les assomme avec
ux que la compassion excitoit à leur défense; on refuse
leurs parens la triste consolation de leur donner la
pulture. Bientôt arrivent Euzoïus, évêque arien d'An-
oche, et le comte Magnus, intendant des finances, ce-
i qui s'étoit signalé en faveur du paganisme sous le
gne de Julien. Ils ramenoient comme en triomphe
ucius, le dernier persécuteur d'Athanase. Les sollicita-
ons des ariens et les sommes d'argent répandues à la
ur avoient enfin couronné son ambition. Les païens
reçurent avec joie; et, au lieu des psaumes et des
mnes dont les villes retentissoient d'ordinaire à la pre-
ière entrée des évêques, on entendoit crier de toutes
rts: *Tu es l'ami de Sérapis; c'est le grand Sérapis qui*
mène à Alexandrie! La conduite du nouveau prélat
ondit à ces acclamations impies. Armé de l'autorité
périale, il mit en œuvre la cruauté de Magnus. Ce
nte fit venir en sa présence les prêtres, les diacres et
moines les plus distingués par leurs vertus, dont plu-
urs avoient passé quatre-vingts ans. Après avoir beau-
up vanté la clémence de l'empereur, qui n'exigeoit
ux, disoit-il, que de souscrire à la doctrine d'Arius,
ntreprit de leur persuader que cette signature n'in-
essoit point leur conscience; qu'ils pouvoient conser-
 leur opinion dans le cœur, pourvu que leur main
prêtât à l'obéissance; et que la nécessité seroit devant

Dieu une excuse légitime. Le comte, ne les trouvar
disposés à profiter de ses leçons, les fit jeter en pri
les y laissa plusieurs jours, espérant affoiblir leur
rage. Mais, voyant que les mauvais traitemens et le
naces ne servoient qu'à les affermir de plus en pl
les fit cruellement tourmenter dans la place pul
d'Alexandrie, et les envoya, les uns aux mines de
no, les autres aux carrières de Proconnèse, d'au
Héliopolis en Phénicie, ville peuplée de païens, c
accablèrent d'outrages. Leur départ causa une d
extrême dans Alexandrie; le peuple les accompag
qu'à la mer en versant des larmes, et suivit de
leur vaisseau avec des cris lamentables. La persé
s'étendit par toute l'Egypte. Les supplices que la r
l'idolâtrie avoit inventés contre les chrétiens se r
velèrent avec plus de fureur contre les catholique
un effet de cet acharnement naturel aux divers
d'une même religion. On vit des hommes dévor
les bêtes dans les spectacles du Cirque. Onze é
d'Egypte, qui s'étoient rendus redoutables aux
par leur sainteté et par leur doctrine, furent envo
exil. Les déserts n'étoient plus un asile. Trois mil
dats, commandés et conduits par Lucius, allèrent
le trouble et la terreur dans les tranquilles solitu
Nitrie et de Scétis. On y chassoit les moines de
cellules, on les égorgeoit, on les lapidoit : ceux
traitoit avec le moins d'inhumanité étoient dépo
enchaînés, battus de verges, traînés à Alexandri
par ordre de l'empereur, on les forçoit de s'enrôle
la milice. Pierre avoit échappé aux meurtriers
l'arrivée de l'usurpateur; et, s'étant secrètement e
qué, il se réfugia auprès du pape Damase à Ron
il demeura jusqu'à la mort de Valens. Pour mett
les yeux des Romains une image des cruautés e
dans Alexandrie, il porta avec lui une robe tei
sang des martyrs, et il instruisit toute la terre

[redacted]

les violences, par une lettre pathétique adressée
ise universelle. Lucius, méprisé tant qu'Atha-
voit vécu, devint le tyran de l'Egypte, et con-
cette injuste puissance pendant les cinq années
tes.

autres contrées de l'Afrique éprouvoient dans le *Amm. l. 27*
temps d'autres malheurs. La Tripolitaine, déjà *c. 9, et l. 28*
e par les barbares, ne souffroit pas moins de la *c. 6, et l. 30*
es officiers chargés de la défendre; et la révolte *c. 2.*
me, qui éclata cette année, désoloit la Mauri-
L'avarice et les impostures du comte Romain
la cause de ces désastres. Cette sanglante tragédie,
e d'intrigues et de funestes incidens, commença
le règne de Valentinien, et ne fut terminée que
lui de Gratien. Pour n'en pas interrompre le fil,
n avons jusqu'ici différé le récit, et nous allons
r toute la suite.

en vivoit encore lorsque les habitans de Leptis,
és par les Austuriens, ainsi que nous l'avons ra-
implorèrent le secours de Romain, commandant
oupes en Afrique. Ce général avare, ayant exigé
es défendre des conditions auxquelles il étoit im-
e de satisfaire, ils résolurent de porter leurs
es à l'empereur. Ils nommèrent pour députés Sé-
Flaccien; et, sur la nouvelle que Valentinien
de succéder à Jovien, on les chargea en même
de lui offrir, selon la coutume, les présens de
vince Tripolitaine. Romain n'étoit pas moins ar-
x que cruel et avare; il avoit à la cour un puis-
pui dans la personne de Remi, qui fut depuis
des offices, avec lequel il partageoit le fruit de
ines pour en acheter l'impunité. Il savoit que
reur, prévenu en faveur de ses officiers, ne vou-
nais les croire coupables, et qu'il ne punissoit
subalternes. Dès qu'il fut instruit de la résolu-
s Leptitains, il dépêcha en toute diligence un

courrier à Remi pour le prier de faire en sorl
l'empereur voulût bien s'en rapporter sur toute
affaire à lui-même et au vicaire d'Afrique, dont i
sûr : c'étoit demander avec imprudence que le co
fût déclaré juge. Les députés vinrent à la cour :
posèrent leurs malheurs, et présentèrent le décret
province qui en détailloit toutes les circonst
Ruricius, gouverneur de la Tripolitaine, y avoi
son rapport, conforme aux plaintes des habitans.
pereur en fut frappé. Remi fit l'apologie de Ro
mais ces mensonges ne purent cette fois que ba
la vérité. Valentinien promit de faire justice apr
exacte information. Il accorda même, à la pri
députés, qu'en attendant sa décision, Ruricius
chargé du commandement des armes, aussi-bie
du gouvernement civil. Les amis du coupable élu
ces dispositions équitables de l'empereur. Ils obt
que le commandement demeurât au comte Rom
vinrent à bout d'éloigner l'information, et de l
enfin tout-à-fait oublier, en mettant toujours en
d'autres affaires, qu'ils disoient plus importantes
pressées.

La province de Tripoli attendoit avec impa
quelque soulagement de la part de l'empereur; l
les barbares, animés par leurs premiers succès, rev
en plus grand nombre, ravagèrent le territo
Leptis et celui d'Œa, ville considérable de la
contrée, massacrèrent les principaux du pays, qu'i
prirent sur leurs terres, et se retirèrent avec un
butin. Valentinien étoit alors dans la Gaule. La
velle de cette seconde incursion réveilla dans son
le souvenir de la première : il envoya le secrétair
lade pour payer les troupes d'Afrique, et pour pr
connoissance de l'état de la Tripolitaine. Avan
celui-ci fût arrivé, les Austuriens, semblables
animaux féroces qui reviennent affamés à l'endr

[redacted]

se sont déjà repus de carnage, accoururent une troi-
ème fois; ils égorgèrent ceux qui tombèrent entre
urs mains, coupèrent les arbres et les vignes, enle-
rent tout ce qu'ils n'avoient pu emporter dans les ir-
ptions précédentes. Teints de sang, chargés de butin,
s'approchèrent de Leptis, conduisant devant eux un
s premiers de la ville, nommé Mycon, qu'ils avoient
pris dans une de ses métairies. Il étoit blessé, et ils
naçoient de l'égorger, si l'on ne payoit sa rançon. Sa
nme traita avec eux du haut des murailles; et, leur
nt jeté l'argent qu'ils demandoient, elle le fit enlever
r-dessus le mur avec des cordes. Il mourut deux jours
rès. Les habitans, et surtout les femmes, qui n'a-
ient jamais vu leur ville assiégée, se croyoient per-
s sans ressource. Tout retentissoit de gémissemens et
cris. Cependant, après huit jours de siége, les bar-
res, qui n'attendoient rien à l'attaque des places,
yant plusieurs des leurs tués ou blessés, se retirèrent en
truisant tout sur leur passage.

Les envoyés de Leptis n'étant pas encore de retour,
habitans, dont les malheurs croissoient sans cesse,
putèrent de nouveau Jovin et Pancrace. Ceux-ci ren-
ntrèrent à Carthage Sévère et Flaccien qui leur ap-
irent que Pallade étoit en chemin. Ils ne laissèrent
s de continuer leur voyage. Sévère mourut de ma-
die à Carthage; et Pallade arriva dans la Tripoli-
ine. Romain, bien averti de l'objet de sa commis-
on, s'avisa d'un stratagème que lui suggéra une ingé-
ieuse scélératesse. Pour lui fermer la bouche, il résolut
e le rendre lui-même coupable. Il fit entendre aux
ficiers des troupes que Pallade étoit un homme puis-
nt, qui avoit l'oreille de l'empereur, et que, s'ils
uloient s'avancer, il falloit acheter sa recommanda-
on en lui faisant accepter une partie de l'argent qu'il
portoit pour le paiement des soldats. Ce conseil fut
ivi, et Pallade ne refusa point le présent. Il alla

ensuite à Leptis; et, pour s'instruire de la vérit
s'adressa à deux habitans distingnés, nommés Er
thius et Aristomène, qui lui firent une peinture l
de leurs calamités, et le conduisirent sur les lieu
vagés par les barbares. Pallade, témoin lui-mêm
déplorable état de ce pays, vint trouver Romain
reprocha sa négligence, et le menaça d'inform
prince de ce qu'il avoit vu. *A la bonne heure,* lu
pondit le comte; *mais je l'informerai, moi, de*
péculat : il saura que vous avez appliqué à votre
une partie de la solde de ses troupes. Ce peu de pa
adoucit Pallade; il devint ami de Romain; et
retour à Trèves, il persuada à l'empereur qu
plaintes des Tripolitains n'étoient qu'un tissu d
lomnies.

Il fut renvoyé en Afrique avec Jovin, l'un des
derniers députés. L'autre étoit mort à Trèves. Pa
étoit chargé, conjointement avec le vicaire d'Afri
de vérifier les faits allégués par la seconde députat
il avoit ordre encore de faire couper la langue à Er
thius et à Aristomène, qu'il avoit, contre sa pr
conscience, dépeints comme des imposteurs. Rom
dont la fourberie étoit inépuisable en ressources, n
pas plus tôt instruit des ordres donnés pour cette sec
information, qu'il résolut d'en profiter pour se dé
de tous ses adversaires. Il envoya à Leptis deux s
rats adroits et propres aux plus noires intrigues : l
nommé Cécilius, conseiller au tribunal de la provi
Par leur moyen il corrompit un grand nombre d
bitans, qui désavouèrent Jovin; et Jovin lui-mê
intimidé par des menaces secrètes, démentit le rap
qu'il avoit fait à l'empereur. Pallade instruisit Va
tinien de ces rétractations; et ce prince, se cro
joué par les accusateurs de Romain, condamna
mort Jovin et trois autres habitans, comme comp
de ses calomnies. Il prononça le même arrêt co

uricius; et ce gouverneur intègre, qui n'avoit d'autre ime que d'avoir, selon le devoir de sa charge, traillé à soulager les maux de sa province, fut exécuté Stèfe, en Mauritanie. Le vicaire fit mourir les autres Utique. Flaccien fut assez heureux pour s'évader de prison : il se retira à Rome, où il demeura caché squ'à sa mort, qui arriva peu de temps après. Erechtius et Aristomène se sauvèrent dans des déserts éloignés, dont ils ne sortirent que sous le règne de Gratien.

La Tripolitaine fut réduite à souffrir sans se plaindre. Mais l'œil de la justice éternelle, qui ne dort jamais, suivit partout les coupables, et tira enfin la vérité de ce labyrinthe ténébreux. Pallade, disgracié pour un sujet qu'on ignore, se retira de la cour. Quelque temps après, Théodose, étant venu en Afrique pour réprimer la rébellion de Firme, dont nous allons bientôt parler, fit arrêter le comte Romain, et se saisit de ses papiers. Il y trouva une lettre qui prouvoit manifestement que Pallade en avoit imposé à l'empereur; et il l'envoya au prince. Pallade fut arrêté; et, pressé par les remords de ses crimes, il s'étrangla dans la prison. Remi ne lui survécut pas long-temps. Léon lui ayant succédé dans la charge de maître des offices, il s'étoit retiré dans ses terres, près de Mayence, où il étoit né. Maximin, préfet des Gaules, avide de condamnations et de supplices, jaloux d'ailleurs du crédit dont Remi avoit joui long-temps, cherchoit l'occasion de le perdre. Il fit mettre à la question un nommé Césaire, qui avoit eu part à la confiance de Remi, et qui révéla toutes ses impostures. Dès que Remi en fut averti, il prévint la punition qu'il méritoit en s'étranglant lui-même.

Après la mort de Valentinien, Erechthius et Aristomène se présentèrent à Gratien, et l'instruisirent de la vérité, qui n'avoit jamais été entièrement connue de son père. Ce prince les adressa au proconsul Hespérius et au vicaire Flavien, magistrats éclairés, et dont

la justice étoit incorruptible. Ils firent arrêter C Il avoua dans la question que c'étoit lui qui av gagé les habitans à désavouer leurs propres dépu déposition fut envoyée à Gratien. Romain, tc prisonnier depuis que Théodose l'avoit fait arrêt se tint pas encore pour convaincu. Aussi hardi ses crimes qu'à les commettre, il obtint d'être porté à Milan, où la cour étoit alors. Il y fit ven cilius, à dessein d'accuser le proconsul et le d'avoir trompé l'empereur pour favoriser la prc Il trouva même un protecteur dans le comte l baude, qui pouvoit beaucoup auprès de Gratien eut le crédit de faire appeler à Milan plusieur politains, dont la présence étoit, disoit-il, néc à sa justification. Ils vinrent en effet; mais R ne put ni les intimider, ni les corrompre : ils tèrent à déposer la vérité. L'histoire ne parle p Romain; et le principal acteur de tant d'impost de scènes sanglantes disparoît tout à coup sans soit instruit de son sort. Il seroit bien étrange monstre de cruauté, d'avarice et de fourberie avoir trompé si long-temps son souverain et fai tant d'innocens, convaincu enfin des plus noi faits, eût échappé au supplice, et qu'il n'eût ét que par les malédictions de ses contempora l'horreur de la postérité.

Amm. l. 29, *c.* 5. *Zos. l.* 4. *Oros. l.* 7, *c.* 33. *Symm. l.* 1, *ep.* 58. *S. Aug. ep.* 164, *et in Parmen. l.* 1, *c.* 10, 11.

Ce furent encore ses pernicieuses intrigues qu rent Firme dans le désespoir : la haine que le s'étoit attirée donna des partisans au rebelle, et faire perdre à l'empire les vastes contrées de la M tanie, ainsi que nous l'allons raconter. Nubel, qui le premier rang entre les Maures, laissa en m sept fils, Firme, Zamma, Gildon, Mascizel, Diu mace, Mazuca, et une fille nommée Cyria. Zam d'amitié avec le comte Romain, fut assassiné par l son frère. Le comte résolut de faire punir le meu

ssein n'avoit rien que de louable. Mais Romain
it poursuivre la justice même que par des voies
es et injustes. Les amis qu'il avoit à la cour, et
t Remi, appuyèrent auprès du prince le rapport
nain, et ôtèrent à Firme tous les moyens de dé-
u'on accorde aux plus grands criminels : l'em-
ne voulut ni écouter ses envoyés, ni recevoir ses
ies. Firme, voyant qu'il alloit être la victime de
ibale, prévint sa perte par la révolte. Il y trouva
rits disposés. Les concussions du comte soule-
tout le pays ; un grand nombre de soldats romains,
ne des cohortes entières, vinrent se ranger sous
peaux du rebelle. Suivi d'un grand corps de trou-
entra dans Césarée, capitale de la province : c'est
d'hui la ville d'Alger. Il la saccagea et la réduisit
dres. Fier de ce succès, il prit le titre de roi, et ce
tribun romain qui lui posa son collier sur la tête
ui tenir lieu de diadème. Les donatistes furent
s ardens à se déclarer en sa faveur. Comme ils
divisés en deux sectes, l'une s'appuya de ses ar-
our écraser l'autre. Un de ses évêques lui livra la
e Rucate, où il ne maltraita que les catholiques.
entinien, qui étoit encore à Trèves, mais qui bien-
ès se transporta à Milan, crut qu'il devoit opposer
ebelle entreprenant et hardi un général aussi
nt que brave et intrépide. Il donna à Théodose
les-unes des troupes de la Gaule ; mais, pour ne
op dégarnir cette province où l'on craignoit tou-
es incursions des Allemands, il tira des cohortes
Pannonie et de la Mœsie supérieure. Théodose
d'Arles, et aborda à Gigéri dans la Mauritanie
e, avant qu'on eût en Afrique aucune nouvelle
départ. Il y trouva le comte Romain, qui com-
it a être suspect à l'empereur : il avoit un ordre
de l'arrêter ; mais, comme ses troupes n'étoient
core arrivées, craignant que ce méchant homme

ne se portât à quelque extrémité dangereuse, il se tenta de lui reprocher avec douceur sa conduite pa et l'envoya à Césarée, avec ordre de veiller à la s de ces quartiers. Il fit aussi de fortes réprimand Vincent, lieutenant de Romain, et complice de se pines et de ses cruautés. Lorsqu'il eut réuni tout ce attendoit de troupes, il donna des gardes à Romai le conduisit à Stèfe.

Ce général s'occupa d'abord à dresser le plan de guerre. Il falloit conduire dans un pays, brûlé par excessives chaleurs, des soldats accoutumés aux clim froids de la Gaule et de la Pannonie. On avoit af à des ennemis exercés à voltiger sans cesse, plus prop à des surprises qu'à des batailles. Firme, de son c alarmé de la réputation de Théodose, parut dispo rentrer dans le devoir. Il s'excusa du passé par dép et par lettres; il protesta que la seule nécessité l'a jeté dans la révolte, offrant pour l'avenir toutes les a rances que l'on exigeroit de lui. Théodose lui promi paix quand il auroit donné des otages; mais il ne s'i dormit pas sur ces belles apparences de soumission manda à tous les corps de troupes répandus dans l' frique de le venir joindre. Les ayant réunis avec c qu'il avoit amenés, il les anima à bien faire par c éloquence militaire qui lui étoit naturelle. Il fit tou les dispositions nécessaires pour entrer en campagne; se concilia l'amour des peuples, en déclarant que troupes ne seroient point à charge à la province, qu'elles ne subsisteroient qu'aux dépens des ennemis.

Après avoir inspiré la confiance, il se mit en march et comme il s'approchoit de la ville de Tubusupt située au pied d'une chaîne de montagnes qui portoie le nom de *montagnes de fer*, il reçut de nouveaux d putés de Firme. Il les congédia sans réponse, parce qu' n'amenoient point d'otages, ainsi qu'il en avoit d mandé. De tous les frères de Firme, Gildon seul éto

ıdèle ; il servoit dans l'armée de Théodose : les voient le parti du rebelle, qui les employoit ɛs lieutenans. Le général Romain, s'avançant aution dans ce pays inconnu, rencontra un ps de troupes légères, commandé par Mascizel us. Après quelques décharges de flèches, on se combat fut sanglant, et la victoire demeura ains : ce qui les étonna le plus en cette ren-e furent les cris affreux de ces barbares lors-ıient pris ou blessés. On fit le dégât dans les ɛs ; on détruisit un château d'une vaste étendue rtenoit à Salmace : on s'empara de la ville de :. Théodose y établit des magasins pour en subsistances, s'il n'en trouvoit pas dans l'in-ıu pays. Cependant Mascizel, ayant rallié les t rassemblé de nouvelles troupes, vint attaquer ıu les Romains ; et, après avoir perdu un grand des siens, il n'échappa lui-même que par la son cheval.

elle, découragé par ces mauvais succès, députa ıes pour offrir des otages et demander la paix. apparemment des évêques donatistes. Théo-ɛea des vivres pour son armée. Firme accepta ion ; et, ayant envoyé des présens, il alla lui-vec confiance trouver Théodose. A la vue de omaine et de la contenance fière du général, il ɛ paroître effrayé ; il descendit de cheval et se ı aux pieds de Théodose, avouant avec larmes ité, et demandant grâce. Le vainqueur le releva ıura en l'embrassant. Firme remit les vivres ɔit promis, laissa plusieurs de ses parens pour lonna parole de rendre les prisonniers, et se re-ıx jours après il renvoya à Icosie plusieurs en-nilitaires et une partie du butin qu'il avoit fait courses. Théodose reprit la route de Césarée. ɛ longues marches, comme il entroit dans la

ville de Tipase, colonie maritime entre Icosie e
rée, il rencontra les députés des Maziques qui v
implorer sa clémence. Cette nation belliqueuse
liguée avec le rebelle. Le général romain leur ré
avec fierté qu'il iroit incessamment les cherch
même pour tirer raison de leur perfidie. Ils se ret
en tremblant, et Théodose arriva à Césarée. Cet
lui offrit un déplorable spectacle : il n'y restoit pl
des masures et des monceaux de pierres calciné
les flammes. La première et la seconde légion
ordre d'enlever les cendres et les décombres, de r
cette belle ville et d'y demeurer en garnison. Firm
enlevé les deniers du fisc : quelques années aprè
officiers de l'empereur prétendirent en rendre le
gistrats responsables. Mais l'évêque Clément arrê
ses représentations cette injuste poursuite ; et le z
ce charitable prélat fut appuyé du crédit de Symm
et loué des païens mêmes.

La nouvelle de la paix s'étant répandue, les m
trats de la province et le tribun Vincent, qui jusqu
s'étoient tenus cachés de crainte de tomber ent
mains de Firme, vinrent joindre Théodose. Il étoi
core à Césarée quand il apprit que Firme n'avoi
mandé la paix qu'à dessein d'endormir sa vigilanc
de tomber sur l'armée romaine lorsqu'elle s'y atten
le moins. Il marcha aussitôt vers la ville de Zuc
bari, où il surprit un détachement de déserteur
mains, commandés par plusieurs tribuns, entre les
étoit celui qui avoit posé son collier sur la tête de Fi
Pour leur faire croire qu'il se contentoit à leur égard
châtiment léger, il les réduisit au dernier grade
milice, et se rendit avec eux à Tigave. Gildon et Ma
qu'il avoit envoyés dans le pays des Maziques, re
rent le joindre dans cette ville : ils lui amenoient
chefs de ces barbares, nommés Bellène et Férice,
s'étoient mis à la tête de la faction de Firme. A

i tous ces coupables, afin de rendre le spectacle de unition plus terrible, et de n'être pas obligé d'y re- r à plusieurs fois, il ordonna le soir même à des iers et à des soldats de confiance de se saisir pen- t la nuit de tous ces traîtres, de les conduire enchaînés s une plaine hors de la ville, et de faire ensuite as- bler autour d'eux toute l'armée. L'ordre fut exécuté. éodose se rendit en ce lieu au point du jour, et trou- it ces criminels environnés de ses troupes : *Fidèles narades*, dit-il à ses soldats, *que pensez-vous qu'on ve faire de ces perfides?* Tous s'écrièrent qu'ils méri- ent la mort. Cette sentence ayant été prononcée par te l'armée, le général abandonna les fantassins aux lats pour les assommer à coups de bâtons : c'étoit cienne punition des déserteurs. Il fit couper la main ite aux officiers de cavalerie, et trancher la tête aux ples cavaliers, aussi-bien qu'à Bellène, à Férice, et n tribun nommé Curandius, qui dans un combat it refusé de charger l'ennemi. Cette sévérité ne nqua pas de trouver des censeurs parmi les courti- s jaloux de la gloire de Théodose; mais elle rétablit liscipline en Afrique, et la suite fit connoître que la neur dans l'exercice du commandement est plus salu- e aux soldats qu'une fausse indulgence.

On alla ensuite attaquer le château de Gallonas, place s-forte qui servoit de retraite aux Maures. L'armée ntra par la brèche, passa tous les habitans au fil de née, et rasa les murailles. De là Théodose, après avoir versé le mont Ancorarius, comme il approchoit de la teresse de Tingita, rencontra une armée de Mazi- es, qui annoncèrent leur arrivée par une grêle de its. Les Romains les chargèrent avec vigueur; et ces rbares, malgré leur bravoure naturelle, ne purent ir contre des troupes bien exercées et bien comman- s. Ils furent taillés en pièces, à l'exception d'un petit mbre, qui, ayant échappé à l'épée des vainqueurs, vin-

rent ensuite se rendre et obtinrent leur pardon. Théodose, qui pénétroit de plus en plus dans l'intérieur de l'Afrique, envoya le successeur de Romain dans la Mauritanie de Stèfe pour mettre la province à couvert et marcha contre d'autres barbares nommés *les Musons*. Ceux-ci, persuadés qu'on ne leur pardonneroit pas les massacres et les ravages qu'ils avoient faits dans la province romaine, s'étoient joints à Firme, qu'ils espéroient voir bientôt maître de tout ce vaste continent.

L'armée de Théodose, après les divers détachements qu'il avoit été obligés de faire, étoit réduite à trois mille cinq cents hommes. Etant arrivé près de la ville d'Adda, il apprit qu'il alloit avoir sur les bras une multitude innombrable. Cyria, sœur de Firme, puissante par ses richesses, soutenoit avec une ardeur opiniâtre la révolte de son frère : elle mettoit en mouvement toute l'Afrique jusqu'au mont Atlas. Tant de barbares différens de mœurs, de figure, d'armes, de langage, aguerris par l'habitude de combattre les lions de leurs montagnes, et presque aussi féroces que ces animaux, traversoient ces plaines arides et marchoient à Théodose. Bientôt ils parurent à la vue de l'armée romaine. On ne pouvoit les attendre sans s'exposer à une perte certaine. On prit donc le parti de se retirer. Les barbares précipitent leur marche; ils atteignent l'ennemi, l'enveloppent, l'attaquent avec furie. Les Romains, sûrs de périr, ne songeoient qu'à vendre bien cher leur vie, lorsqu'on aperçut un grand corps de troupes qui approchoit. C'étoient des Maziques qui venoient se joindre aux autres barbares. Mais ceux-ci, voyant des déserteurs romains à la tête, et s'imaginant que c'étoit un secours pour Théodose, prirent la fuite, et le laissèrent continuer librement sa retraite. Il arriva à un château qui appartenoit à Mazuca, où il fit brûler vifs quelques déserteurs, et couper les mains à plusieurs autres. Après avoir tenu la campagne une année entière, parce que l'hiver est inconnu

[redacted]

es climats, il revint à Tipase au mois de février, ie Gratien étoit consul pour la troisième fois avec ius.

idant qu'il donnoit à ses soldats le temps de se :r, il s'occupoit lui-même des moyens de terminer :rre. Une expédition si longue et si pénible lui avoit s qu'il étoit impossible de réduire à force ouverte un ui accoutumé à la faim, à la soif, aux ardeurs de bles brûlans, courant sans cesse, et échappant à s les poursuites. Il ne trouvoit d'autre expédient e lui enlever toutes ses ressources en détachant de arti les peuples de ces contrées. Dans ce dessein, que de se remettre en marche, il envoya de toutes des hommes adroits et intelligens, qui par argent, nenaces, par promesses, vinrent à bout de gagner ipart des barbares. Firme étoit toujours en course; les négociations secrètes de Théodose, et la défiance ui inspiroit l'infidélité naturelle de ses alliés, lui ient de mortelles inquiétudes. Aussitôt qu'il apprit e général romain approchoit, il se crut trahi par :ns; et, s'étant évadé pendant la nuit, il prit la fuite les montagnes éloignées et inaccessibles. La plupart s troupes, abandonnées de leur chef, se déban-it. Les Romains, trouvant le camp presque désert, lèrent, tuèrent ceux qui y étoient restés, et mar-:nt à la poursuite de Firme, recevant à composi-es barbares dont ils traversoient le pays. Théodose soit des commandans dont la fidélité lui étoit con-Le rebelle, qui n'étoit accompagné que d'un petit ire d'esclaves, se voyant poursuivi avec tant d'opi-:té, jeta ses bagages et ses provisions pour fuir avec le vitesse. Ce fut un soulagement pour l'armée de dose qui manquoit de subsistances. Il fit rafraîchir ldats, auxquels il distribua l'argent et les vivres, fit sans peine un corps de montagnards qui s'é-avancés à sa rencontre jusque dans la plaine. An. 374.

Il approchoit de l'Atlas, dont la cime sembl
cher les nues. Ayant appris que les barbares en a
fermé tous les passages, d'ailleurs impraticables
autre qu'aux habitans du pays, il retourna sur s
et, s'étant campé à quelque distance, il laissa
belle le temps d'assembler les nègres, qui hab
au-dela de ces montagnes, et que les anciens nom
Ethiopiens, ainsi que les nations situées au m
l'Egypte. Ces peuples traversèrent l'Atlas à la su
Firme, accourant en confusion avec des cris men
Leur figure affreuse, et leur innombrable mult
jetèrent d'abord l'épouvante dans le cœur des Ron
qui prirent la fuite. Théodose les rallia, les ra
pilla quelques magasins où il trouva des vivres en
dance, et revint à l'ennemi. Ses soldats marchoie
rangs serrés, agitant leurs boucliers, comme pour
ces noirs sauvages qu'ils ne redoutoient plus. C
annonçoient leur fureur par le cliquetis de leurs a
et par le bruit de leurs tages dont ils se frappoie
genoux. Toutes ces menaces ne furent suivies d'
effet. Théodose, content d'avoir rendu l'honneu
cœur à ses troupes, ne voulut point hasarder la b
contre un nombre si inégal: après s'être tenu q
temps en présence, il fit sa retraite en bon ordre;
ennemis, effrayés de sa contenance, le laissèrent
gner, et se dispersèrent dans leurs montagnes plus p
tement qu'ils n'étoient venus. Le Romain alla s'em
de la ville de Conté, où Firme avoit renfermé le
sonniers, les croyant en sûreté dans une place q
loignement et sa situation sur une hauteur met
hors d'insulte. On y trouva aussi des déserteurs
Théodose punit avec sa sévérité ordinaire.

Firme, abondonné des nègres, se réfugia avec
zuca son frère, et le reste de sa famille, dans l
des Isafliens. C'étoit le peuple le plus puissant
contrées. Le roi Igmazen étoit guerrier, et célèb

ı. Le commerce qu'il entretenoit avec la pro-
ıine lui avoit procuré de grandes richesses.
lui envoya demander le rebelle ; et, sur son
ıi déclara la guerre. Il y eut une sanglante
ı les Romains, enveloppés, furent obligés de
e toutes parts; et malgré ce désavantage tail-
ennemis en pièces. Firme chargea lui-même
es troupes : il s'exposa sans ménagement ; ce
près les derniers efforts qu'il se sauva par la
vitesse de son cheval, accoutumé à courir sur
et au bord des précipices. Mazuca, son frère,
ort, fut fait prisonnier. Comme on le condui-
rée, où il avoit laissé des marques de sa fu-
rracha lui-même la vie en déchirant sa plaie.
portée dans la ville : elle y fut reçue avec cette
: que produit la vengeance. Théodose ravagea
les Isafliens. Plusieurs habitans de la province
qui s'étoient liés avec ces barbares et retirés
pays, tombèrent entre ses mains. Convaincus
ar de sourdes pratiques, favorisé la rébellion,
condamnés au feu. De là Théodose s'avança
ıs une contrée nommée *la Jubalène :* c'étoit la
Nubel, père de Firme. Mais il fut arrêté dans
: par de hautes montagnes; et quoiqu'il s'en
le passage malgré les naturels du pays, qu'il
ıièces, cependant, craignant de s'engager dans
dangereux, il tourna vers la forteresse d'Au-
s Jésaliens, nation féroce, vinrent lui offrir
s de troupes et de vivres.

ces marches diverses avoient pour objet la
de Firme. Il fuyoit de contrée en contrée sur
ière sauvage. Enfin Théodose, voulant délasser
s, campa près du château de Médiane : il y
quelques jours sans cesser d'agir après des bar-
ur les engager à lui livrer le fugitif. Il apprit
: retourné chez les Isafliens. Il marcha aussitôt

de ce côté-là. Comme il entroit dans le pays, l
Igmazen vint hardiment à sa rencontre : *Qui es*
dit-il à Théodose, *et quel dessein t'amène ici?* L
néral romain le regardant avec fierté : *Je suis*, lui d
un des officiers de Valentinien, maître de toute la
il m'envoie pour arrêter un brigand : si tu ne le r
entre mes mains sans différer, tu périras avec to
nation. Un discours si menaçant irrita le prince
bare ; il ne répondit que par des injures, et se
plein de colère. Le lendemain, dès que le jour p
les barbares vinrent avec une contenance assuré
senter la bataille. Le front de leur armée étoit co
de près de vingt mille hommes : la seconde ligne, e
plus nombreuse, devoit peu à peu s'étendre pend
combat, et enfermer les Romains, qui n'étoient
plus de trois mille. Les Jésaliens, malgré les pro
faites à Théodose, s'étoient joints à eux. Les Ron
animés par le souvenir de leurs victoires, ress
leurs bataillons, et se couvrant de toutes parts de
boucliers, soutinrent sans s'ébranler les efforts d
nemis. Le combat dura tout le jour. Vers le soir
paroître Firme, qui, monté à l'avantage, déploya
manteau de couleur de pourpre, crioit aux solda
mains que, *s'ils vouloient éviter une mort certain*
n'avoient point d'autre ressource que de livrer Théo
ce tyran inhumain, cet inventeur de supplices c
Ces paroles n'inspirèrent que de l'indignation à l
part des soldats, et redoublèrent leur courage. Ma
en eut qui en furent effrayés, et qui cessèrent de
battre. Enfin la nuit sépara les deux armées ; et T
dose, profitant des ténèbres, retourna à la fort
d'Audia. Il y passa ses troupes en revue, et punit
qui s'étoient déshonorés par leur lâcheté. Il leur fi
per la main droite : quelques-uns furent brûlés v
s'arrêta quelques jours en ce lieu, veillant sans
pour éviter les surprises. Cette précaution n'éto

tile. Quelques barbares étant venus attaquer son mp pendant une nuit fort obscure, il les repoussa, et fit prisonniers plusieurs qui avoient déjà forcé le renchement. Il marcha ensuite en diligence vers les aliens, et ayant pris, pour pénétrer dans leur pays, routes détournées, par lesquelles on ne l'attendoit s, il se vengea de leur infidélité par le massacre et le lage. Après avoir ainsi terminé l'expédition de cette née, il traversa la Mauritanie césarienne, et revint itife, où il fit mourir dans la torture, et brûler après r mort, Castor et Martinien, les principaux minis- des rapines et des forfaits du comte Romain. Il at- doit des ordres de l'empereur pour instruire le procès comte même; mais Valentinien mourut avant la fin cette affaire.

L'année suivante, Théodose retourna dans le pays des liens, et les défit dans une bataille. Igmazen, accou- mé à vaincre, fut effrayé de ce changement de for- e, et voyant que, si la guerre continuoit, l'interrup- n du commerce le priveroit, lui et ses sujets, des ses les plus nécessaires à la vie, il se détermina à isfaire Théodose. Il eut assez de confiance en sa bonne et sa générosité pour aller seul secrètement s'abou- er avec lui. Il le pria de lui envoyer Masille, un des fs des Maziques, qui étoit fidèle aux Romains. Ce par l'entremise de ce Masille qu'Igmazen fit savoir Théodose *qu'il désiroit sincèrement la paix, mais il ne pouvoit actuellement la conclure sans révolter sujets; que, pour y parvenir, il falloit y forcer les fliens par la terreur des armes romaines, et par des aques continuelles; qu'ils étoient attachés au parti rebelle, et qu'ils ne se lasseroient de l'assister que and ils sentiroient que l'honneur de le défendre leur itoit trop cher; qu'alors ils laisseroient à leur prince liberté de traiter avec Théodose.* Le Romain suivit ce nseil; il fatigua les Isafliens par tant de défaites et de

ravages, que Firme, ne trouvant plus sa sûreté
leur pays, songeoit à la chercher ailleurs, lors
roi s'assura de sa personne. Firme avoit déjà reçu
ques avis de la secrète intelligence établie entre Ig
et les Romains. Quand il se vit arrêté, ne doutan
que sa perte ne fût résolue, il voulut au moins di
de sa vie. S'étant donc rempli de vin pour s'ét
sur les craintes de la mort, il prit le moment de l
où ses gardes étoient endormis, et s'étrangla lui-
Igmazen en fut affligé: il se faisoit un mérite d
duire le rebelle au camp des Romains. Il vou
moins le livrer mort. Après avoir reçu un sauf-c
pour lui-même, il fit charger le corps de Firme
chameau, et le conduisit à Théodose, qui s'éto
rapproché de la mer, et qui campoit près d'un c
voisin de Rusibicari. Théodose, s'étant assuré, pa
moignage de ceux qui connoissoient le rebelle, q
toit véritablement le corps de Firme, reprit la r
Stèfe. Il y arriva comme en triomphe, au mili
louanges et des acclamations de tout le peuple de l
vince, dont il étoit le libérateur.

,IVRE DIX-NEUVIÈME.

révolte de Firme ne causoit à Valentinien que de An 374.
'es inquiétudes. Il se reposoit de la conservation de Amm. l. 29, c. 1.
ique sur la capacité de Théodose. Mais son frère Zon. t. 2, p. 33.
ns vivoit dans de perpétuelles alarmes. Naturelle-
t cruel et avare, il avoit jusqu'alors forcé son carac-
Enflé des médiocres avantages qu'il venoit de rem-
er sur les Perses, il crut n'avoir plus besoin de se
raindre. Ses courtisans avides, qu'il avoit su retenir
-bien que ses vices, commencèrent à abuser de
faveur pour ruiner les familles les plus opulentes.
ince, environné de flatteurs qui fermoient tout accès
plaintes et aux remontrances, plus obstiné dans sa
e lorsqu'elle étoit moins raisonnable, crédule aux
orts secrets, incapable par paresse d'examiner la
é, et par orgueil de la reconnoître, ne lançoit plus
les arrêts d'exils et de confiscations. Il se faisoit un
te d'être implacable, et il répétoit souvent *que
mque s'apaise aisément s'écarte aisément de la jus-*
Plus de distinction entre l'innocent et le coupable.
it par la sentence de condamnation que les objets de sa
e apprenoient qu'ils étoient soupçonnés; ils passoient
ı instant, comme dans un songe, de l'opulence à la
licité. Le trésor du prince engloutissoit toutes les for-
pour les verser ensuite sur ses favoris; et ses largesses
rendoient pas moins odieux que ses rapines. Tant
istices excitèrent la haine; et la haine publique pro-
t les attentats. Il se formoit sans cesse des conspira-
contre Valens. Un jour qu'il dormoit tranquillement,
son dîner, dans un de ses jardins, entre Antioche
leucie, un de ses gardes, nommé Salluste, fut sur

le point de le tuer; et ce prince ne fut sauvé de c
et de plusieurs autres que par les décrets de la I
dence qui l'avoit condamné à périr de la main des (

Amm. ibid. Liban. or. 28. Zos. l. 4. Greg. Naz. ep. 137, 138. Chrysost. ad vit. Jun. et orat. 3, contra Anomœos. Soc. l. 4, c. 18. Soz. l. 6, c. 35. Philost. l. 9, c. 15. Zon. t. 2, p. 32. Cedr. t. 1, p. 313.

La même patience qui faisoit naître contre lui t
complots excita quelques visionnaires à recherche
seroit son successeur. Fidustius, Irénée et Perga
tous trois d'un rang distingué, s'adressèrent po
effet à deux devins célèbres, nommés Hilaire et P
Je n'exposerai pas ici les ridicules cérémonies q
devins pratiquèrent, et dont on prétend qu'ils
eux-mêmes le détail dans leur interrogatoire. Il
de dire qu'ayant gravé autour d'un bassin les car
de l'alphabet grec, ils suspendirent au-dessus un a
enchanté, qui par ses vibrations diverses marq
lettres, dont l'assemblage formoit la réponse de l'
Elle étoit conçue en vers héroïques, et signifioit
successeur de Valens seroit un prince accompl
leur curiosité leur seroit funeste; mais que leurs
triers éprouveroient eux-mêmes la vengeance des
et périroient par le feu dans les plaines de M
Comme l'oracle ne s'étoit exprimé sur le prince
qu'en des termes généraux, on demanda quel éto
nom. Alors l'anneau ayant frappé successivement
lettres THÉOD, un des assistans s'écria que les die
signoient Théodore. Tous les autres furent du mêm
et la chose parut si évidente, qu'on s'en tint l
pousser plus loin la recherche. Il faut avouer que
récit étoit vrai dans toutes ses circontances, jamai
magique n'auroit enfanté une prédiction plus ju
plus précise. C'est ce qui doit en faire douter. En
les auteurs ne s'accordent pas sur le moyen qui fu
ployé. Les uns disent qu'on fit usage de la nécr
cie; quelques-uns racontent qu'on traça sur la te
grand cercle, autour duquel on marqua à di
égales les lettres de l'alphabet; qu'on les couvrit
de blé, et qu'un coq placé au centre du cercle av

nonies mystérieuses, alla choisir les grains de blé s sur les lettres que nous venons de dire.

: Théodore en faveur duquel on étoit si fortement :nu étoit né en Gaule; d'autres disent en Sicile, : famille ancienne et illustre. Une éducation bril- avoit perfectionné ses talens naturels, et les grâces :xtérieur y ajoutoient un nouvel éclat. Ferme et ent, bienfaisant et judicieux, modeste et savant dans ttres, il étoit chéri du peuple, respecté des grands, idéré de l'empereur; et, quoiqu'il ne tînt que le id rang entre les secrétaires du prince, il étoit que le seul qui fût assez courageux pour lui parler franchise, et assez habile pour s'en faire écouter. rins, qui avoit été vicaire d'Asie, et qui étoit dans cret de la consultation, l'instruisit des prétendus ins du ciel sur sa personne. Une tentation si déli- fit connoître que sa vertu n'étoit pas à l'épreuve de bition. Théodore se sentit flatté, et aussitôt il de- criminel. Il écrivit à Hilaire qu'il acceptoit le nt des dieux, et qu'il n'attendoit que l'occasion de plir sa destinée.

n'en eut pas le temps. La conspiration, où l'on avoit engagé un grand nombre de personnes considé- s fut découverte par un accident imprévu. Fortu- n, intendant du domaine, poursuivoit deux de ses nis, coupables d'avoir détourné les deniers du :e. Procope, ardent délateur, les accusa d'avoir 1 se tirer d'embarras en faisant périr Fortunatien, s'être adressés pour cet effet à un empoisonneur mé Pallade, et à l'astrologue Héliodore. L'intendant omaine fit aussitôt saisir Héliodore et Pallade, et iit entre les mains de Modeste, préfet du prétoire. s les tourmens de la question, ils s'écrièrent qu'on tort d'employer tant de rigueurs pour éclaircir un i peu important; que, si on vouloit les écouter, ils eroient des secrets d'une toute autre conséquence,

et qui n'alloient à rien moins qu'au renverseme néral de l'état. A cette parole on suspendit les tour on leur ordonna de dire ce qu'ils savoient. Ils é instruits de la conspiration, et ils en exposèrent l'histoire. On leur confronta Fidustius, qui avou Eusérius fut mis en prison. On informa le prin cette découverte. Les courtisans, et surtout Mo s'empressoient à l'envi d'exagérer le péril et d'enfla la colère du souverain; et comme il paroissoit dang de faire arrêter tant de personnes, dont plusieurs a un grand crédit, le préfet, flatteur outré et impi élevant sa voix : *Et quel pouvoir*, dit-il, *peut rés l'empereur? Il pourroit, s'il l'avoit entrepris, fair cendre les astres du ciel, et les obliger de compar ses pieds*. Cette hyperbole insensée ne révolta i ment l'imbécille vanité de Valens.

On envoya en diligence à Constantinople pour e Théodore, qu'une affaire particulière y avoit ra En attendant son retour, on passoit les jours nuits à interroger les complices qui se trouvoien Antioche; et, sur leurs dépositions, on dépêch toutes parts, jusque dans les provinces les plus gnées, pour saisir les coupables et les amener à la Plusieurs d'entre eux étoient distingués par le blesse et par leurs emplois. Les prisons publiqu même les maisons particulières, étoient rempli criminels chargés de fers, tremblans pour eux-m et plus encore pour leurs parens et leurs amis, d ignoroient le sort. Théodore arriva : comme on a hendoit quelque violence de ses partisans, on le fi der dans un château écarté sur le territoire d'Ant Sa disgrâce avoit du premier coup abattu son rage; et son âme, qui avoit paru si ferme à la ne se trouva pas d'une trempe assez forte pour s tenir à la vue d'une mort prochaine qu'il avoi ritée.

Valens forma un tribunal composé de grands offi-
rs, auxquels présidoit le préfet du prétoire. On don-
it alors la question aux criminels dans la salle même
l'audience, en présence de tous les juges. Quand les
reaux eurent étalé à leurs yeux les instrumens des
erses tortures, on fit entrer Pergamius. C'étoit un
mme éloquent et hardi. Mais, sentant bien qu'il ne
uvoit éviter la mort, au lieu de nier son crime et de
avouer ses complices, il prit une voie toute con-
ire; et, soit pour effrayer Valens, soit pour pro-
ger sa vie, il n'attendit pas les interrogations des
s qui paroissoient embarrassés, et dénonça des mil-
s de complices, nommant avec une volubilité in-
yable tout ce qu'il connoissoit de Romains dans
e l'étendue de l'empire : il demandoit qu'on les fît
s venir, et promettoit de les convaincre. Une pareille
position devenant inutile par l'impossibilité d'en
ircir la vérité, on lui imposa silence pour lui pro-
ncer son jugement, qui fut sur-le-champ exécuté.
rès qu'on en eut fait mourir plusieurs autres, que
istoire ne nomme pas, on envoya chercher dans la
son Salia, qui avoit été peu de temps auparavant tré-
ier général de la Thrace. Mais pendant que ses
des le détachoient pour le faire sortir du cachot,
ppé d'effroi comme d'un coup de foudre, il expira
re leurs bras. On introduisit ensuite Patrice et Hi-
re; on leur ordonna de faire le détail de leur pro-
é magique. Comme ils hésitoient d'abord, on leur
entir les ongles de fer, et on les força ainsi d'ex-
er toutes les circonstances de la consultation. Ils
itèrent, par amitié pour Théodore, qu'il ignoroit
t ce qui s'étoit passé. Ils furent mis à mort séparément.
Ces supplices n'étoient que le prélude de la principale
cution. On fit enfin comparoître ensemble tous
s conjurés distingués par des emplois et des titres
honneur. A la tête des coupables étoit Théodore, por-

tant sur son visage tous les signes d'une profonde d
leur. Ayant obtenu la permission de parler, il en u
d'abord pour demander grâce par les plus humbles sup
cations. Le président l'interrompit en lui disant qu
étoit question de réponses précises, et non pas de prière
Théodore déclara qu'ayant appris d'Eusérius la p
diction qui faisoit son crime, il avoit plusieurs fo
voulu en informer l'empereur; mais que le même Eu
rius l'en avoit toujours détourné, sous prétexte que c
prédiction n'annonçoit qu'une destination innoce
et qu'il parviendroit à l'empire par l'effet d'un acci
inévitable, auquel il n'auroit lui-même aucune p
Eusérius, appliqué à une question cruelle, s'accor
parfaitement avec Théodore; mais la lettre écri
Hilaire les démentoit tous deux. Tous les autres,
lesquels étoient Fidustius et Irénée, furent inter
et convaincus. Eutrope, alors proconsul d'Asie,
même dont nous avons un abrégé de l'histoire rom
et dont saint Grégoire de Nazianze parle avec é
quoiqu'il fût païen, avoit été injustement confondu
les conjurés. L'envie attachée au mérite avoit saisi c
occasion de le perdre. Il fut redevable de sa conser
tion au philosophe Pasiphile, qui résista constamm
à toute la violence des tortures par lesquelles on
forçoit de lui arracher un faux témoignage. Un
philosophe, nommé Simonide, signala sa hardiess
étoit encore fort jeune, mais déjà célèbre par l'aust
de ses mœurs. On l'accusoit d'avoir été instruit de
l'intrigue par Fidustius. Il en convint, et ajouta q
savoit mourir, mais qu'il ne savoit pas trahir un se-
cret. Fidélité louable, si elle n'eût pas été employé
favoriser un crime.

Le tribunal ayant envoyé toutes les dépositions
l'empereur, le pria de prononcer sur la punition
condamna tous les accusés à perdre la tête. Le seul Si
monide, dont l'intrépidité lui parut une insulte,

[redacted]

stiné à un supplice plus rigoureux. Valens ordonna 'il fût brûlé vif. Ils furent tous exécutés dans la place blique d'Antioche, à la vue d'une multitude innomrable, qui oublia leur crime pour s'attendrir sur leur pplice. La haine qu'on avoit conçue contre l'empeeur leur tint lieu d'apologie ; et le peuple voulut roire qu'entre ceux qui périrent alors l'avarice du rince avoit enveloppé un grand nombre d'innocens. a constance de Simonide rendit encore l'exécution lus odieuse. Il se laissa dévorer par les flammes sans ousser aucun soupir, sans changer de contenance, et nouvela le spectacle de cette effrayante fermeté dont philosophe Pérégrin avoit fait volontairement parade sous le règne de Marc Aurèle. La femme de Théore, qui égaloit son mari en noblesse, dépouillée de ses iens, fut réduite à vivre en servitude, n'ayant sur les mmes nées dans l'esclavage que le triste privilége de tirer s larmes à ceux qui, en la voyant, se rappeloient sa rtune passée.

Les bons princes sont sévères par nécessité, et indulns par caractère ; leur penchant naturel les ramène romptement à ces sentimens de douceur qui font ant leur félicité que celle de leurs sujets. Mais Valens se lassa point de punir ; il ouvrit son cœur à tous s soupçons, ses oreilles à tous les délateurs ; et, pennt quatre années, il ne cessa de frapper, jusqu'à ce ue les Goths, exécuteurs de la justice divine, l'appesent lui-même au bruit de leurs armes, pour recevoir punition de tant de cruautés. Pallade et Héliodore, ui n'avoient évité le supplice qu'en dénonçant les conrés, s'autorisant du service qu'ils avoient rendu à empereur, étoient devenus redoutables à tout l'emre. Maîtres de la vie des plus grands seigneurs, ils les isoient périr, ou comme complices de la conjuraon, ou comme coupables de magie, crime proscrit deuis long-temps, mais devenu irrémissible depuis qu'il

avoit donné naissance au dernier complot. Ils a
imaginé un moyen infaillible de perdre ceux do
richesses excitoient leur envie. Après les avoir ac
lorsqu'on alloit, par ordre du prince, saisir
papiers, ils y faisoient glisser des pièces qui er
toient une condamnation inévitable. Ce cruel a
fut répété tant de fois, et causa la perte de tant d'
cens, que plusieurs familles brûlèrent tout ce q
avoient de papiers, aimant mieux perdre leurs
que de s'exposer à périr avec eux.

Héliodore étoit plus puissant et plus accrédit
Pallade, parce qu'il étoit encore plus fourbe et
méchant. Il avoit été vendeur de marée. Comme i
soit par Corinthe, son hôte, qui avoit un procès, t
malade, et le pria de se rendre pour lui à l'aud
Lorsqu'il eut entendu les avocats, il se persuada
réussiroit dans cette profession : il partagea son
entre son commerce et l'étude des lois. La natu
avoit donné l'impudence, et ce talent suppléa à to
autres. Il trouva assez de dupes pour faire une mé
fortune. S'étant ensuite adonné à l'astrologie, il s'a
à la cour. Parvenu à la faveur du prince par la vo
nous avons racontée, les courtisans le combloie
présens, et il les payoit en accusations calomn
contre ceux qu'ils haïssoient. Sa table étoit sompt
il entretenoit dans sa maison plusieurs concubines
quelles toutes les personnes en place se croyoient ol
de payer un tribut. Le grand-chambellan lui r
de fréquentes visites de la part de l'empereur. V
qui se piquoit d'éloquence jusque dans ces cruelle
tences qu'il prononçoit contre les innocens, s'adı
à Héliodore pour donner à son style le tour et les
oratoires.

Ces deux scélérats firent périr plus de noblesse
n'en auroit détruit une maladie contagieuse. Dio
ancien gouverneur de Bithynie, étoit noble, éloq

éri de tous par la douceur de ses mœurs, mais il
it riche; il fut mis à mort. Alypius, autrefois vicaire
préfets dans la Grande-Bretagne, le même que
ien avoit inutilement employé pour rebâtir le temple
Jérusalem, s'étoit retiré de la cour et des affaires.
calomnie vint l'arracher de sa retraite. On l'accusa
magie avec son fils Hiérocle, dont la probité étoit
nnue. Le père fut condamné au bannissement, et le
à la mort. Comme on traînoit celui-ci au supplice,
it le peuple d'Antioche courut au palais de l'em-
eur, et obtint par ses cris la grâce de ce jeune homme,
i n'avoit besoin que de justice. Bassien, secrétaire de
npereur, avoit consulté les devins sur la grossesse de
emme; on l'accusa d'avoir eu un objet de plus grande
portance : les sollicitations empressées de ses parens
sauvèrent la vie, mais ne purent lui conserver ses
ns. Eusèbe et Hypace, frères de l'impératrice Eu-
ie, et beaux-frères de Constance, n'avoient pas perdu
mis la mort de ce prince la considération qu'une si
ute alliance leur avoit procurée. Héliodore les accusa
voir porté leurs vues jusqu'à l'empire : il supposoit
e consultation de devins, et un voyage entrepris pour
iter une révolte : il prétendoit même qu'Eusèbe s'étoit
t préparer les ornemens impériaux. La colère de
mpereur s'alluma aussitôt, il ordonna l'information
plus rigoureuse : sur la requête d'Héliodore, il fit
nir des provinces les plus éloignées une infinité de
rsonnes. On mit en œuvre toutes les tortures; et quoi-
'une si dangereuse procédure n'eût servi qu'à faire
ater l'innocence d'Eusèbe et d'Hypace, l'accusateur
perdit rien de son crédit, et les accusés furent bannis.
est vrai que cette injustice ne dura pas long-temps.
regagnèrent Héliodore, et obtinrent leur rappel et la
stitution de leurs biens.

Peu de temps après, ce calomniateur abhorré de tout
mpire, mais chéri de Valens, mourut de maladie,

avoit donné naissance au dernier complot. Ils a
imaginé un moyen infaillible de perdre ceux do
richesses excitoient leur envie. Après les avoir a
lorsqu'on alloit, par ordre du prince, saisir
papiers, ils y faisoient glisser des pièces qui e
toient une condamnation inévitable. Ce cruel a
fut répété tant de fois, et causa la perte de tant d
cens, que plusieurs familles brûlèrent tout ce q
avoient de papiers, aimant mieux perdre leurs
que de s'exposer à périr avec eux.

Héliodore étoit plus puissant et plus accrédi
Pallade, parce qu'il étoit encore plus fourbe e
méchant. Il avoit été vendeur de marée. Comme
soit par Corinthe, son hôte, qui avoit un procès,
malade, et le pria de se rendre pour lui à l'aud
Lorsqu'il eut entendu les avocats, il se persuad
réussiroit dans cette profession : il partagea son
entre son commerce et l'étude des lois. La natu
avoit donné l'impudence, et ce talent suppléa à to
autres. Il trouva assez de dupes pour faire une mé
fortune. S'étant ensuite adonné à l'astrologie, il s'a
à la cour. Parvenu à la faveur du prince par la vo
nous avons racontée, les courtisans le combloie
présens, et il les payoit en accusations calomn
contre ceux qu'ils haïssoient. Sa table étoit sompt
il entretenoit dans sa maison plusieurs concubines
quelles toutes les personnes en place se croyoient ob
de payer un tribut. Le grand-chambellan lui re
de fréquentes visites de la part de l'empereur. V
qui se piquoit d'éloquence jusque dans ces cruelle
tences qu'il prononçoit contre les innocens, s'adr
à Héliodore pour donner à son style le tour et les
oratoires.

Ces deux scélérats firent périr plus de nobless
n'en auroit détruit une maladie contagieuse. Dio
ancien gouverneur de Bithynie, étoit noble, éloq

chéri de tous par la douceur de ses mœurs, mais il étoit riche; il fut mis à mort. Alypius, autrefois vicaire des préfets dans la Grande-Bretagne, le même que Julien avoit inutilement employé pour rebâtir le temple de Jérusalem, s'étoit retiré de la cour et des affaires. La calomnie vint l'arracher de sa retraite. On l'accusa de magie avec son fils Hiérocle, dont la probité étoit connue. Le père fut condamné au bannissement, et le fils à la mort. Comme on traînoit celui-ci au supplice, tout le peuple d'Antioche courut au palais de l'empereur, et obtint par ses cris la grâce de ce jeune homme, qui n'avoit besoin que de justice. Bassien, secrétaire de l'empereur, avoit consulté les devins sur la grossesse de sa femme; on l'accusa d'avoir eu un objet de plus grande importance : les sollicitations empressées de ses parens lui sauvèrent la vie, mais ne purent lui conserver ses biens. Eusèbe et Hypace, frères de l'impératrice Eusébie, et beaux-frères de Constance, n'avoient pas perdu depuis la mort de ce prince la considération qu'une si haute alliance leur avoit procurée. Héliodore les accusa d'avoir porté leurs vues jusqu'à l'empire : il supposoit une consultation de devins, et un voyage entrepris pour exciter une révolte : il prétendoit même qu'Eusèbe s'étoit fait préparer les ornemens impériaux. La colère de l'empereur s'alluma aussitôt, il ordonna l'information la plus rigoureuse : sur la requête d'Héliodore, il fit venir des provinces les plus éloignées une infinité de personnes. On mit en œuvre toutes les tortures ; et quoiqu'une si dangereuse procédure n'eût servi qu'à faire éclater l'innocence d'Eusèbe et d'Hypace, l'accusateur ne perdit rien de son crédit, et les accusés furent bannis. Il est vrai que cette injustice ne dura pas long-temps. Ils regagnèrent Héliodore, et obtinrent leur rappel et la restitution de leurs biens.

Peu de temps après, ce calomniateur abhorré de tout l'empire, mais chéri de Valens, mourut de maladie,

ou peut-être par l'effet d'une vengeance secrète. Va
inconsolable, lui fit préparer de magnifiques funéra
Il avoit résolu de les honorer de sa présence; et
s'en dispensa que sur les prières réitérées de sa c
qui sentoit mieux que lui l'indécence de cette déma
mais il voulut que les personnes titrées, et nommé
les deux beaux-frères de Constance, marchassen
vant le convoi en habit de deuil, la tête et les
nus, les bras croisés sur la poitrine. Cet avilisse
de ce qu'il y avoit de plus respectable dans l'empir
honoroit le prince sans honorer la mémoire c
indigne favori : mais c'étoit le caractère de Valens
que de toutes les âmes foibles, de se livrer sans r
à ceux qu'il aimoit, et de n'observer à leur égard a
règle de bienséance et de justice. On en vit d
même temps un autre exemple. Un tribun, n
Pollentien, très-méchant, mais très-aimé du p
avoit ouvert le ventre à une femme enceinte et vi
pour évoquer les ombres des morts, et les consul
le successeur de Valens. Le fait étoit avéré par l
fession même du coupable. L'empereur, qui ve
punir si rigoureusement cette curiosité dans des c
stances beaucoup moins atroces, ne permit pas d
damner le tribun; et, malgré l'indignation des ju
le laissa dans la possession paisible de ses biens et
rang.

Amm. l. 29, *c.* 1, 2. *Themist. or.* 7. *Eunap. in Max.* *Liban. vit.* *Zos. l.* 4. *Soc. l.* 4, *c.* 15. *Soz. l.* 6, *c.* 35. *Zon. t.* 2, *p.* 33. *Suid. in* Θῆνες.

Socrate, et, d'après lui, Sozomène rapporte
Valens ordonna de mettre à mort tous ceux c
nom commençoit par les deux syllabes THÉOD,
pour éviter cette proscription, quantité de pe
changèrent de nom. Cet ordre cruel auroit inc
sang tous les états de Valens : rien n'étoit plus co
que cette dénomination dans les noms d'étyr
grecque. Aussi les auteurs les plus dignes de fo
gnent à Valens ce trait d'inhumanité. Mais i
viennent qu'il fit brûler tous les livres de magie,

écuta vivement les philosophes, dont la science
oit alors qu'une cabale. Il en fut des livres comme
hommes; on en condamna aux flammes un grand
bre d'innocens, et cet incendie fit périr beaucoup
vrages de littérature, de physique et de jurispru-
e. Les délateurs poursuivoient sans relâche les phi-
phes, et les livroient aux magistrats, qui les con-
noient sans connoissance de cause. Il y en eut qui
poisonnèrent pour se soustraire aux supplices.
nius échappa à la haine de Valens; et si on veut
croire, ce fut à la magie même qu'il fut redevable
'être pas convaincu de magie. Le nom de philosophe
devenu si funeste, qu'on en évitoit avec soin jusqu'à
oindre ressemblance dans les habits. Comme on
it dans toutes les provinces d'exactes recherches, on
va entre les papiers d'un particulier l'horoscope
nommé Valens; et quoique celui à qui ils appar-
ient alléguât pour sa défense qu'il avoit eu un frère
nom, et qu'il étoit en état de prouver que cet ho-
pe étoit celui de son frère, on le fit mourir sans
oir l'entendre. Ce qui n'étoit que folie et foiblesse
rit devint un crime d'état. L'usage de ces remèdes
avagans, qui consistent en certaines paroles et en
iques bizarres et ridicules, fut puni de mort. Festus,
onsul d'Asie, fit périr dans les plus horribles tour-
s Céranius Egyptien, philosophe célèbre, parce que,
une lettre latine écrite à sa femme, il avoit inséré
rec que Festus n'entendoit pas.

e proconsul étoit né à Trente, d'une fort basse ex-
tion. Devenu avocat, il se lia d'une amitié étroite
Maximin, qui exerçoit alors la même profession.
dant que celui-ci s'avançoit par ses intrigues à la cour
alentinien, Festus passa en Orient, et s'attacha au
ice de Valens. Il fut gouverneur de Syrie, et secrétaire
rince pour l'expédition des brevets. Dans ces deux
lois il se fit aimer par sa douceur, et mérita avec

l'estime publique la charge de proconsul d'Asie. Il
le premier à blâmer la conduite injuste et cruelle d
ancien ami; mais la fortune de Maximin le piq
jalousie, et étouffa dans son cœur tout sentiment d
neur et de vertu. Voyant que ce méchant homm
toit élévé à la préfecture du prétoire à force de rép
du sang, il crut devoir tenir la même route pou
venir à la même dignité. Changeant tout à coup d
ractère, il devint violent, injuste, inhumain; et t
que l'Italie et la Gaule gémissoient sous le gouv
ment de Maximin, Festus, rival de ce tyran,
loit l'Asie par ses cruautés et ses injustices. C'est
qu'on attribue un sommaire fort court de l'hi
romaine, dédiée à l'empereur Valens, aussi-bien q
description de la ville de Rome.

Entre les innocens qu'il fit mourir, on ne peut c
ter le fameux Maxime, dont la mort ne parut i
qu'aux zélés partisans de l'idolâtrie. Dès le comn
ment du règne des deux empereurs, cet imposteur
avoir couru risque de la vie, avoit obtenu la perm
de retourner en Asie. Quoiqu'il n'éprouvât qu
disgrâces, il ne prit point de part à la révolte de
cope, et il essuya même à ce sujet une nouvelle
cution de la part des rebelles. Ennuyé d'une vie
sérable, il pria sa femme de lui apporter du p
Elle obéit; mais, l'ayant elle-même avalé en sa
sence, elle expira entre ses bras. Il auroit succon
tant de malheurs, si Cléarque, alors proconsul d
imbu de sa doctrine, ne se fût hautement décla
protecteur. La faveur de ce magistrat lui rendi
repos et son ancienne fortune. Il revint à Constanti
Soupçonné d'être entré dans le complot de Théo
il avoua qu'il avoit eu connoissance de l'oracle,
qu'il auroit cru déshonorer la philosophie s'il e
vélé le secret de ses amis. Il fut, par ordre de l'e
reur, transféré à Ephèse, sa patrie, où Festus l

[redacted]

ncher la tête. Ainsi fut vengé le sang de tant de chré-
ns que ce fanatique avoit fait couler sous le règne de
lien, son admirateur et son disciple. Mais la religion
rétienne, instruite à ne se venger de ses plus mortels
nemis que par des bienfaits, n'eut aucune part à ce
pplice. Elle n'entroit pour rien dans les conseils de
mbitieux Festus, qui, cinq ans après, ayant embrassé
lolâtrie, sans qu'on en puisse deviner la raison, tomba
ort en sortant d'un temple.

Les soupçons de Valens, qui mettoient en deuil tant familles, ne furent pas moins funestes au roi d'Arménie. On persuada à l'empereur que Para continuoit entretenir des intelligences secrètes avec les Perses : lui dépeignoit ce jeune prince comme un ingrat et perfide. Ce rapport étoit du moins hasardé. On avoit u de croire que Para, qui ignoroit l'art de feindre, rès avoir été quelque temps séduit par les artifices de por, étoit revenu de son erreur, et il paroissoit rentré bonne foi dans le parti des Romains; mais il avoit ennemi mortel dans la personne de Térence, qui sidoit alors en Arménie de la part de l'empereur. érence, dont les écrivains ecclésiastiques font l'éloge, rce qu'il étoit fort attaché à la foi catholique, étoit ailleurs un esprit sombre, dangereux, ardent à semer discorde. Appuyé du témoignage de quelques seigneurs méniens qui vouloient perdre leur prince parce qu'ils voient offensé, il ne cessa d'écrire à la cour, et de mettre sous les yeux la mort de Cylace et d'Artabane. s impressions malignes firent leur effet sur Valens. manda le jeune monarque pour conférer avec lui sur affaires pressées et importantes. Para étoit imprunt par caractère autant que par jeunesse, et jamais ses lheurs passés ne purent l'instruire à la défiance. Il rtit avec trois cents cavaliers; et, étant arrivés à Tarse, y fut retenu sous divers prétextes. On lui rendoit tous honneurs dus à sa dignité; mais l'éloignement de la Amm. l. 30 c. 1.

cour, et le profond silence qu'on gardoit sur des af
qu'on lui avoit annoncées comme pressantes, comi
çoient à lui donner de l'inquiétude, lorsqu'il appri
des avis secrets que Térence sollicitoit vivement l
pereur d'envoyer au plus tôt un autre roi en Arm
Ce général faisoit entendre à Valens que la natio
testoit Para, et que, dans la crainte de retomber
ses mains, elle étoit prête à se donner aux Perses.

Le jeune roi ouvrit alors les yeux sur le péril c
menaçoit. Il assembla ses trois cents cavaliers, tous
montés et pleins de courage; et, se mettant à leur
ils sortit hardiment de la ville vers la fin du jour.
ficier chargé de la garde des portes courut après
toute bride, et l'ayant atteint à quelque distance, l
jura de revenir. Pour toute réponse, on le menaça
tuer, s'il ne se retiroit à l'instant. Peu de temps a
Para se voyant poursuivi par une grande troupe c
valiers, revint sur eux avec les plus braves de ses
et fit si bonne contenance, qu'ils n'osèrent hasarde
action, et le laissèrent librement continuer sa r
Après avoir marché deux jours et deux nuits pa
chemins rudes et difficiles, sans prendre de repo
arrivèrent au bord de l'Euphrate. Comme ils ne
voient point de bateaux, et qu'ils ne pouvoient
s'exposer à une perte certaine, entreprendre de trav
à la nage un fleuve si large et si rapide, ils se cr
perdus sans ressource. Enfin on s'avisa d'un expé
Ce pays étoit un vignoble; on y trouva quantité d'o
dont on se servit pour soutenir des planches, su
quelles ils passèrent, tenant leurs chevaux par la l
Quelques-uns traversèrent le fleuve sur leurs ch
mêmes; et tous, avec un extrême danger, mais sa
cune perte, atteignirent l'autre bord. Ils s'y repo
quelques momens, et reprirent leur route avec e
plus de diligence.

Valens, averti de l'évasion de Para, avoit sur-le-c

ché le comte Daniel et Barzimer, tribun de la garde, mille hommes de cavalerie légère. Comme le prince, onnoissant pas le pays, perdoit beaucoup de temps des détours inutiles, ceux-ci gagnèrent les devans des routes abrégées. S'étant arrêtés dans un lieu où y avoit que deux passages éloignés d'une lieue l'un autre, ils se partagèrent sur ces deux chemins, chaavec leur troupe. Un heureux hasard sauva le roi d'Arie. Un voyageur, ayant aperçu les cavaliers postés es deux routes, passa, pour les éviter, au travers des ons et des bruyères qui remplissoient l'intervalle, ncontra les Arméniens. On le conduisit au roi, qu'il uisit en secret de ce qu'il avoit vu. Para le retint servir de guide; et, sans faire connoître à ses gens nger où ils étoient, il envoya séparément deux cars, l'un à droite et l'autre à gauche, pour préparer les deux chemins des logemens et des vivres. Un nent après il partit lui-même, guidé par le voya-; et ayant fait passer ses gens à la file par un sentier it et fourré, il laissa l'embuscade derrière lui. Les nains, s'étant saisis des deux cavaliers, l'attendirent ilement aux deux passages tout le reste du jour. Il le temps de gagner du pays, et arriva dans ses états, l fut reçu avec une extrême joie. Daniel et Barzimer urnèrent à Antioche, couverts de confusion; et, r se défendre des railleries dont on les accabloit, ils lièrent que Para étoit un enchanteur, et qu'il s'étoit. du invisible lui et sa troupe. Ce conte absurde troucroyance à la cour, entêtée pour lors de magie et ortilége.

e roi d'Arménie, naturellement doux et paisible, ora sans se plaindre l'injure qu'il avoit reçue. Il denroit fidèle aux Romains. Mais Valens ne pouvoit pardonner de s'être affranchi d'un indigne esclavage. vengea par une horrible perfidie du mauvais succès la première. Le comte Trajan avoit succédé à Té-

rence. Celui-ci, à son retour d'Arménie, fit une act qui seroit digne d'un héros du christianisme, et montre, entre mille exemples, que la méchanceté caractère n'altère pas toujours la pureté de la croya Valens, content des services de Térence, l'invita à demander telle récompense qu'il désireroit. Le comte présenta une requête par laquelle il ne demandoit ni ni argent, ni aucune dignité, mais seulement une é pour les catholiques. L'empereur, irrité, la mit en piè *Demandez-moi toute autre chose*, lui dit-il, *celle-ci la seule que je ne puisse vous accorder*. Alors Tére ramassant les morceaux de sa requête : *Prince*, répo il, *je me tiens pour récompensé ; celui qui juge les c me tiendra compte de mon intention*. Valens, par dépêches secrètes, chargea le comte Trajan, qui a succédé à Térence, de se défaire d'un prince dont la tience augmentoit sa honte : c'étoit à force de cri vouloir étouffer les remords. Trajan se prêta sans s pule à ce détestable ministère. Il fit sa cour au j prince : il entroit dans ses parties de plaisir ; il lui mettoit souvent des lettres de l'empereur, par lesqu il paroissoit que tous les nuages de défiance étoient sipés ; enfin il l'invita à un festin. Le prince s'y re Tout respiroit le plaisir et la joie. Trajan sortit au lieu du repas ; et en sa place on vit entrer un barb d'un regard effrayant, tenant en main une épée Les convives, les uns glacés d'effroi, les autres, comp de l'assassinat, demeurèrent immobiles ou prirent fuite. Para, ayant tiré son poignard, disputa que temps sa vie, et tomba percé de coups. Ainsi péri prince trop crédule ; et ce meurtre, plus affreux dan circonstances que n'avoit été celui de Vithicabe, ach de convaincre les nations étrangères que les Rom n'avoient plus de caractère propre ; et que, sous un chant prince, ils ne respectoient ni la foi des allia ni la majesté des rois, ni les droits sacrés de l'hospit

[redacted]

ır, accoutumé lui-même aux grands crimes, fut Amm. l. 30,
indigné de la mort de Para qu'affligé de ce qu'elle c. 2.
oit ses espérances. Il travailloit alors à regagner Zos. l. 4.
l'Arménie. Il menaça d'abord de le venger; mais, Eunap. leg.
de tant de guerres, il prit la voie de la négociation, p. 21.
osa à l'empereur de ruiner entièrement l'Arménie,
toit pour les deux nations qu'un sujet éternel de
le et de discorde. Si ce projet n'étoit pas accepté, il
doit que Sauromace et les garnisons romaines
ent de l'Ibérie, et qu'Aspacure, qu'il avoit établi roi
pays, en demeurât seul possesseur. Valens répon-
il ne changeroit rien au dispositions précédentes,
l étoit bien résolu de maintenir les deux royaumes
état où ils se trouvoient alors. Le roi de Perse ré-
que le seul moyen de terminer toutes les disputes
e s'en tenir au traité de Jovien; et que, pour en
surer les conditions, il falloit rassembler en pré-
les deux princes tous les officiers qui en avoient
ans de part et d'autre. Sapor ne cherchoit qu'à
r Valens par des chicanes: il n'ignoroit pas qu'il
oit l'impossible, et que la plupart de ceux qui
t signé le traité étoient morts depuis ce temps-là.
ereur, pour mettre fin à toutes ces répliques, en-
n Perse le comte Victor, général de la cavalerie,
ice, duc de la Mésopotamie, avec une dernière
e, dont il déclaroit qu'il ne se départiroit pas;
nténoit en substance, *que Sapor, qui se vantoit*
tice et de désintéressement, manifestoit son am-
et son injustice par les desseins qu'il formoit sur
énie, après avoir protesté aux Arméniens qu'il ne
ubleroit jamais dans l'usage de leur liberté et de
lois: que l'empereur alloit retirer ses troupes de
ie; mais qu'il n'abandonneroit pas la défense de
mace; et que, si Sapor inquétoit ce prince, Valens
it bien le forcer à respecter la protection de l'em-
Cette déclaration étoit conforme à l'équité et à la

majesté impériale. Mais les envoyés passèrent le voir ; et, sans y être autorisés par l'empereur, il tèrent en son nom la cession de quelques car l'Arménie, que les seigneurs du pays abandonnei Romains. Valens ne jugea pas à propos de désav députés. Peu après leur retour à Antioche, arriv réna, qui offroit au nom du roi de Perse de Valens la libre possession de ces contrées, pour renonçât à la défense de l'Ibérie et du reste de nie. Cet ambassadeur fut reçu avec magnificen sa proposition fut rejetée, et l'on se prépara à la Ces négociations avoient duré deux ans. Valer entrer en Perse au commencement du printe trois armées : il prenoit à sa solde des troupes au de Goths. Sapor, plus irrité que jamais, donn à son général de reconquérir les contrées de l'A dont Victor et Urbice s'étoient emparés, et d vivement Sauromace, dont les états étoient p dépourvus de troupes romaines. Un furieux or naçoit l'Asie, lorsque les mouvemens des Goth lèrent Valens dans la Thrace, et le forcèrent de avec Sapor une paix dont on ignore les condi

Amm. l. 29, c. 6. *Zos. l.* 4. *Cod. Theod. l.* 15, *tit.* 1. *leg.* 18.

Tandis que le meurtre du roi d'Arménie l'horreur de tout l'Orient, l'Occident fut tém forfait pareil dans toutes ses circonstances. Le Quades fut assassiné parce qu'il avoit suje plaindre ; et l'on reconnut, par un nouvel e que la table, dont les droits sont sacrés jusque nations sauvages, et qui fut toujours regardé le centre de la confiance et de la sûreté, est p raison même le théâtre le plus souvent choisi p fidie. Valentinien, après avoir passé l'hiver à étoit revenu à Trèves. Il s'occupoit depuis lo à garnir de forteresses la frontière de la Gaule de la Germanie, et à réparer les fortifications aux dépens de la province. Emporté par un tr

[redacted]

d'étendre les limites de l'empire, il ordonna de truire un fort au-delà du Danube, sur un terrain appartenoit aux Quades. Ces peuples, alarmés de entreprise, députèrent à Valentinien, et obtin- d'Equitius, commandant d'Illyrie, et actuellement ul, que l'ouvrage demeurât suspendu jusqu'à la sion de l'empereur. Le préfet Maximin, qui pou- tout à la cour, blâma fort cette condescendance uitius, qu'il traitoit de foiblesse : il disoit haute- it que son fils Marcellien, tout jeune qu'il étoit, iendroit mieux l'honneur et l'intérêt de l'empire, u'il sauroit bien achever la forteresse en dépit des ares. Il fut écouté : son fils fut envoyé avec le titre uc de la Valérie ; et ce jeune homme, que le crédit de père rendoit hautain et insolent, sans daigner ras- r les Quades, fit continuer les travaux. Gabinius, de la nation, vint lui représenter avec douceur justice de cette usurpation. Marcellien feignit de se dre à ses remontrances ; et, l'ayant invité à un repas, fit massacrer au sortir de table. C'étoit la troi- ne tête couronnée qui tomboit sous les coups de la ison depuis le commencement du règne des deux pereurs.

Cette insigne perfidie mit les Quades en fureur. Ver- t des larmes de douleur et de rage, ils passent le nube, égorgent les paysans, occupés alors aux travaux la moisson, et portent de toutes parts le ravage et nassacre. La province étoit dégarnie de troupes ; on avoit envoyé la plus grande partie en Afrique avec éodose. Il ne s'en fallut que d'un moment qu'ils nlevassent la fille de Constance, qui traversoit l'Illy- pour aller épouser Gratien dans la Gaule. Messala, uverneur de la province, sauva ce déshonneur à l'em- e, et transporta promptement la princesse à Sir- um, éloigné de près de dix lieues. Probe, préfet du étoire, étoit pour lors dans cette ville. Ce magistrat,

peu accoutumé aux alarmes, prit d'abord l'épouv[...]
il se préparoit à s'enfuir pendant la nuit. Mais, é[...]
averti que tous les habitans se disposoient à le suiv[...]
et que la ville resteroit déserte et ouverte aux enne[...]
il eut honte de sa lâcheté; et, s'étant rassuré, il fit n[...]
toyer les fossés, relever les murs abattus en plusi[...]
endroits, et construire les ouvrages nécessaires. Q[...]
tité de matériaux qu'on avoit amassés pour bâtir [...]
théâtre lui servirent à cet usage. Il rassembla les troup[...]
dispersées dans les postes voisins, et mit la ville en é[...]
de défense. Les barbares, peu instruits dans l'art d'a[...]
quer les places, et embarrassés de leur butin, n'o[...]
entreprendre un siége. Ils changèrent de route, et p[...]
rent celle de la Valérie, pour y aller chercher Equiti[...]
auquel ils attribuoient le massacre de leur prince[...]
parce qu'ils ne connoissoient pas Marcellien. Deux lé[...]
gions vinrent à leur rencontre, celle de Pannonie e[...]
celle de Mœsie. Elles étoient en état de vaincre, si el[...]
se fussent réunies : mais la jalousie du premier ra[...]
qu'elles se disputoient, les tint séparées. Les barba[...]
profitèrent de cette mésintelligence : ils tombèrent d'ab[...]
sur la légion de Mœsie ; et, lui ayant passé sur le vent[...]
avant qu'elle eût eu le temps de prendre les armes, ils a[...]
quèrent celle de Pannonie ; elle fut taillée en pièce : i[...]
ne s'en sauva qu'un petit nombre de soldats.

Amm. ibid. Zos. l. 4. Them. or. 18.

Théodose, fils de celui qui poursuivoit Firme e[...] Afrique, et de Thermantie, illustre Espagnole, com[...]mandoit dans la Mœsie. Il étoit âgé de vingt-huit a[...] Déjà connu par la valeur qu'il avoit montrée en plusieu[...] guerres, sous le commandement de son père, il se [...] alors cette haute réputation qui l'éleva dans la suite à l[...] dignité impériale. Les Sarmates, animés par les Quad[...] leurs voisins, se jetèrent en Mœsie : Théodose, à la tê[...] d'une poignée de nouvelles levées, n'ayant de ressourc[...] réelle que dans sa bonne conduite et dans son courage, [...] défit les ennemis autant de fois qu'il put les joindre. Ta[...]

ourant à leur rencontre jusqu'aux bords du Danube, vit lui-même de barrière à l'empire : tantôt, les atten- à des passages dangereux et dans des forêts, il en fit rand carnage. Les Sarmates, découragés par tant de es, eurent recours à la clémence du vainqueur, et nrent la paix, qu'ils gardèrent tant qu'ils se souvin- de leurs défaites. Les Quades se retirèrent aussi, lors- ls apprirent qu'il arrivoit des troupes de la Gaule r défendre l'Illyrie.

alentinien, après avoir ravagé quelques cantons de emagne, bâtissoit sur le Rhin un fort que les habi- appelèrent ensuite *Robur*, et dont le terrain est au- d'hui renfermé dans la ville de Bâle. Dès qu'il apprit, une lettre de Probe, l'invasion des Quades en Illy- il dépêcha le secrétaire Paternien pour s'instruire de sur les lieux ; et, en ayant reçu des nouvelles cer- es, il vouloit aller sur-le-champ châtier l'audace de barbares. Comme on étoit à la fin de l'automne, on représenta qu'on ne trouveroit ni vivres ni fourrages, ie les princes allemands, et surtout Macrien, le plus utable de tous, profiteroient de son éloignement pour quer la Gaule. Il se rendit à ces raisons, et résolut tendre le printemps. Mais, afin de ne laisser derrière aucun sujet d'inquiétude, il voulut s'assurer de Ma- n par un traité de paix, et l'invita à une entrevue de Mayence. Le roi allemand, glorieux de se voir erché, se rendit au bord du Rhin, et parut dans une tenance fière à la tête de ses bataillons, qui faisoient ntir leurs boucliers en les frappant de leurs épées. mpereur, en cette occasion, sacrifia au désir de la la prééminence de la majesté impériale. Il rassem- un grand nombre de bateaux, et, traversant le fleuve ses soldats rangés sous leurs enseignes, il s'approcha Macrien, qui l'attendoit sur l'autre bord. Lorsqu'ils nt à portée de s'entendre, et que les barbares eurent silence, les deux princes entrèrent en conférence. Ils

Amm. l. 30, c. 3. Alsat. illust. p. 181, 419. God. ad cod. Theod. l. 8, tit. 5, leg. 33.

convinrent des articles de la paix, et la confirmère leur serment. Macrien, jusqu'alors si inquiet et si l lent, devint de ce moment un allié fidèle, et ne jusqu'à sa mort, de donner des preuves de son at ment aux Romains. Quelques années après, s'étai gagé trop avant dans le pays des Francs qu'il rava il fut supris, et tué dans une embuscade que lui Mellobaude, prince guerrier, qui régnoit alors su nation. Après la conclusion du traité, Valentini retira à Trèves, où il passa l'hiver.

Amm. l. 29, c. 6, et ibi Vales.

Sur la fin de cette année les pluies continuelles déborder le Tibre. Rome fut long-temps inondée. Il porter en bateau des vivres aux habitans, réfugiés da lieux les plus élevés de leurs maisons. Claude, alors p pourvut à tous leurs besoins avec une activité infatig et maintint la tranquillité dans ce peuple mutin et tieux, même au milieu de l'abondance. Ce magist construire un superbe portique près des bains d'Agr il le nomma le Portique du *bon succès*, *boni eve* à cause d'un temple voisin qui portoit ce nom. Les adoroient sous ce titre la divinité qui faisoit prospé fruits de la terre.

Cod. Theod. l. 4, tit. 17, leg. 1. Lib. 9, tit. 24, leg. 3. Lib. 13, tit. 4, leg. 4. Cod. Jul. l. 7, tit. 44, leg. 2. Hermant, vie de S. Ambroise. l. 1, c. 20.

Valentinien fit vers ce temps-là plusieurs lois Pour soutenir les arts, qui s'affoiblissoient en même portion que la gloire de l'empire, il accorda aux pe de grands priviléges. Il décida qu'en matière de après cinq ans écoulés, on ne seroit plus reçu à suivre le crime ni à contester la légitimité du ma ou celle des enfans qui en seroient sortis. Il avoit ordonné que les juges ne prononceroient leurs sent qu'après les avoir écrites. Il ajouta que les sentenc seroient prononcées de mémoire, sans avoir été par écrit, n'auroient aucune autorité, et seroient sées nulles, sans qu'il fût besoin d'en suspendre l par un appel. Il condamna au bannissement tous qui, au mépris de la religion, formeroient des a

illicites. Il déclara que ceux qui auroient été con-
ıés par le jugement des évêques catholiques ne
roient s'adresser à l'empereur pour la révision de
procès. Florent, évêque de Pouzzol, avoit donné
ion à ce rescrit : ayant été déposé à Rome par le
et les évêques, il eut recours à l'empereur; mais
en obtint d'autre réponse, sinon qu'après une con-
nation si canonique il n'étoit plus permis à Flo-
de poursuivre sa justification devant aucun tri-
ıl.

ıxence, le principal soutien de l'arianisme en Ita-
se maintint jusqu'à sa mort dans le siége de Milan,
qu'il eût été deux ans auparavant excommunié dans
oncile de quatre-vingt-treize évêques, tenu à Rome
ınséquence d'un rescrit de l'empereur. Mais, dès
fut mort, Valentinien, qui étoit pour lors à Trèves,
rit en ces termes aux évêques assemblés à Milan :
*isissez un prélat qui, par sa vertu et par sa doc-
, mérite que nous le respections nous-mêmes, et
nous recevions ses salutaires corrections. Car, étant,
me nous le sommes, de foibles mortels, nous ne
ons éviter de faire des fautes.* Les évêques prièrent
pereur de désigner lui-même celui qu'il croyoit le
capable. Il leur répondit *que ce choix étoit au-
us de ses lumières, et qu'il n'appartenoit qu'à des
mes éclairés de la grâce divine.* Milan étoit rempli
oubles : la cabale arienne faisoit les derniers efforts
r placer sur le siége d'Auxence un prélat imbu des
nes erreurs. Ambroise, aussi distingué par la beauté
on génie et par la pureté de ses mœurs que par sa
lesse et ses richesses, gouvernoit alors la Ligurie et
milie. Instruit dans les lettres humaines, il avoit
ord exercé à Rome la profession d'avocat, et étoit
uın assesseur de Probe, préfet d'Italie. Lorsqu'il
t été chargé du gouvernement de la province, dont
an étoit capitale, ce préfet, en lui faisant ses adieux,

Paulin. vit. Ambros. *Bas. ep.* 197. *Hier. chron.* *Soc. l.* 4, *c.* 29. *Theod. l.* 4, *c.* 5, 6. *Soz. l.* 6, *c.* 24. *Petav. doctr. temp. chron.* *Pagi in Baron. an.* 369. *Hermant, vie de S. Ambroise, l.* 1, *c.* 2, 3, *et l.* 2, *c.* 1. *Fleury, hist. ecclés. l.* 16, *c.* 20.

lui avoit dit : *Gouvernez, non en magistrat, m* *évêque.* Cette parole devint une prophétie. La cor tion sur le choix de l'évêque, s'échauffant de plus en faisoit craindre une sédition. Ambroise, obligé devoir de sa charge de maintenir le bon ordre, l'église, et fit usage de son éloquence pour calm esprits, et les engager à choisir avec discernement tumulte celui qui devoit être pour eux un ange de lu et de paix. Il parloit encore lorsque tous, d'une com voix, catholiques et ariens, s'écrièrent qu'ils de doient Ambroise pour évêque. Ambroise, saisi d'e prit la fuite, et il n'oublia rien pour résister au dé peuple. Les évêques, qui approuvoient ce choix, s'a sèrent à l'empereur, parce que les lois défendoie recevoir dans le clergé ceux qui étoient engagés des emplois civils. Valentinien fut flatté d'appr que les magistrats qu'il choisissoit fussent jugés d de l'épiscopat ; et dans le transport de sa joie : *Seign* s'écria-t-il, *grâces vous soient rendues de ce que voulez bien commettre le salut des âmes à celui à q n'avois confié que le soin des corps !* L'autorit prince, jointe aux instances des prélats, à la persévér du peuple, força enfin la modestie d'Ambroise. Il baptisé, car il n'étoit encore que cathécumène, quo âgé d'environ trente-cinq ans. Il reçut l'onction épi pale le 7 de décembre ; et, par le crédit que lui pro auprès des empereurs l'élévation de son âme, sout d'une éminente sainteté, son élection fut un événem aussi avantageux pour l'état que pour l'Eglise. Dès premiers jours de son épiscopat, on vit un heureux sage de la généreuse liberté dont il feroit usage avec princes, et des égards que les princes auroient pour avis. Il se plaignit à l'empereur de quelques abus s'étoient glissés dans la magistrature. Valentinien répondit : *Je connoissois votre franchise ; elle ne m pas empêché de vous donner mon suffrage. Contin*

omme la loi divine vous l'ordonne, de nous avertir de os erreurs.

L'année suivante se passa tout entière sans élection de ouveaux consuls. Elle n'est désignée dans les fastes que ar ces termes : *Après le troisième consulat de Gratien, yant pour collègue Equitius.* Il vaut mieux dire qu'on n ignore la raison que de l'attribuer aux occupations e Valentinien, qui se préparoit à tirer vengeance des }uades et des Sarmates. Le printemps étant déjà avancé, : prince partit de Trèves. Il marchoit en diligence vers ı Pannonie lorsqu'il rencontra des députés des Sarıates, qui, se prosternant à ses pieds, le supplièrent épargner leur nation, lui protestant qu'il ne la trouroit ni coupable, ni complice des excès dont il avoit se plaindre. Il leur répondit *qu'il s'éclairciroit de la rité des faits sur les lieux mêmes, et que les infracurs des traités ne lui échapperoient pas.* Il arriva bient à Carnunte, ville de la haute Pannonie, alors dérte et presque ruinée, mais située avantageusement ur arrêter les incursions des barbares. On croit que est aujourd'hui Pétronel sur le Danube, entre Vienne Hainbourg. Il y demeura trois mois à réparer les mmages que la province avoit soufferts, et à faire les spositions nécessaires pour aller attaquer les ennemis ns leur pays. On attendoit de sa sévérité naturelle i'il informât de la trahison faite à Gabinius, et de la rfidie ou de la lâcheté des officiers chargés de garder frontière, qui avoient ouvert aux barbares l'entrée de province. Mais, selon sa coutume de traiter avec reté les soldats et de pardonner tout à leurs commans, il ne fit aucune recherche sur ces deux objets.

An. 375.
Amm. l. 31 c. 5.
Zos. l. 4.
Idace.
Hier. chron
Reines. insc
class. 20, in
cript. 432.

Il ne put cependant fermer les yeux sur le mauvais uvernement de Probe. Ce préfet du prétoire, jaloux e se conserver dans cette suprême magistrature, suiit une politique tout-à-fait indigne de sa haute naisnce. Connoissant l'avidité du prince, au lieu de le

ramener à des sentimens d'humanité et de justice s'étudioit qu'à servir sa passion pour l'argent. F cier impitoyable, il imaginoit tous les jours de noi impositions. Ses vexations allèrent si loin, qu'en principaux habitans des provinces de sa juridi plusieurs abandonnèrent le pays; la plupart déjà sés, et toujours poursuivis, n'eurent plus d'autre que les prisons: quelques-uns se pendirent de dés Cette tyrannie excitoit les murmures de tout l dent. Valentinien étoit le seul qui n'en fût pas in content de l'argent qu'il recevoit, il se mettoit peine des moyens employés pour le recueillir. (dant des injustices si criantes le révoltèrent lui-n lorsque les gémissemens des peuples furent enfi venus jusqu'à ses oreilles. Les provinces avoient cc d'envoyer au prince des députés pour rendre témo de la bonne conduite des gouverneurs. Probe forcé la province d'Epire de se conformer à cet elle députa à l'empereur, lorsqu'il étoit à Carnu philosophe cynique, nommé Iphiclès, autrefois Julien. Il se défendit d'abord d'accepter cette cc sion; mais on l'obligea de partir. Il étoit connu pereur, qui, après l'avoir entendu, lui deman louanges que la province donnoit au préfet étoie sincères: *Prince*, répondit-il, *entre les extorsi nous font gémir, l'éloge que Probe nous arrach pas celle qui nous coûte le moins.* Cette parole jusque dans le cœur de Valentinien. Il continua roger Iphiclès, et lui demanda des nouvelles de Epirotes distingués qu'il connoissoit. Apprenant uns étoient allés chercher un domicile au-delà de que les autres s'étoient donné la mort, il entra d violente colère. Léon, maître des offices, qui lui-même à la préfecture, et qui, s'il y fût jama venu, auroit fait regretter tous ses prédécesseurs blioit pas d'aigrir le prince. Probe, qui se trouv

:our, essuya les plus terribles menaces, et il ne de- s'attendre qu'à en ressentir les effets, si Valentinien :venu de cette expédition. Le préfet voulut regagner onnes grâces de l'empereur par de nouvelles ini- 's, couvertes d'une apparence de zèle. Le secrétaire tin, neveu de Juventius, ancien préfet de la Gaule, ité au tribunal de Probe pour crime de magie. Il justifioit par des preuves du moins aussi fortes que harges. Pour achever de le perdre, on alléguoit n certain Nigrinus, le priant de lui procurer un em- dans le secrétariat, il lui avoit répondu : *Faites- empereur, et je vous ferai secrétaire.* La malignité lonner un si mauvais tour à cette plaisanterie in- :nte, qu'elle coûta la vie à Faustin et à Nigrinus.

out étant prêt pour entrer sur les terres des Quades, *Amm. l.* 30, ipereur fit partir Mérobaude et le comte Sébastien *c.* 5, 8. *Zos. l.* 4. : un détachement d'infanterie. Ils avoient ordre de tre tout à feu et à sang. Pour lui, afin d'embrasser plus grande étendue de pays, il alla passer le Da- e sur un pont de bateaux à Acincum, aujourd'hui le, capitale de la Hongrie. Ce prince étoit brave de ersonne, et ne méprisoit rien tant que les lâches et timides. Cependant, par une bizarrerie de tempéra- it, il ne pouvoit s'empêcher de pâlir toutes les fois il voyoit ou qu'il croyoit voir l'ennemi. C'étoit même moyen dont ses courtisans se servoient dans l'occa- pour arrêter les emportemens de colère auxquels il t sujet. Dès qu'il entendoit dire que les ennemis ap- :hoient, il changeoit de couleur, et se calmoit aus- t. Il n'en étoit pas moins hardi à affronter le péril, l s'attendoit à trouver dans le pays des Quades de i signaler sa valeur. Mais ils s'étoient retirés avec s familles sur les montagnes, d'où ils considéroient : frayeur les troupes romaines qui portoient de tou- parts le ravage et l'incendie. On traversa le pays ; on rgea, sans distinction d'âge ni de sexe, tous ceux qui

n'avoient pas eu la précaution de gagner les haute on brûla les habitations, et l'empereur revint à A cum sans avoir perdu un seul homme. On appro de l'hiver. Il choisit, comme le lieu le plus comm pour y passer cette saison, la ville de Sabarie, nom à présent Sarvar, sur le Raab. Mais, avant que de retirer, il remonta le Danube, et fit élever des redo qu'il garnit de soldats pour assûrer ses quartiers, et fendre le passage du fleuve. S'étant arrêté à Breg qu'on croit être une ville nommée aujourd'hui Pann sur le Danube, au-dessus de Strigonie, il y passa que jours, pendant lesquels, s'il en faut croire l'histoi perstitieuse de ce temps-là, plusieurs prodiges l noncèrent une mort prochaine. Le jour qu'il mo comme il sortoit de grand matin l'esprit occupé songe qu'il croyoit funeste, son cheval s'étant cal sorte qu'il ne put le monter, il s'emporta contr écuyer, et donna ordre de lui couper la main Mais Céréal, chargé de cette cruelle exécution, féra avec beaucoup de risque pour lui-même; et l de l'empereur les sauva tous deux. On ne manq de regarder encore comme un pronostic de la m Valentinien les tremblemens de terre qui s'étoie sentir cette année dans l'île de Crète, et dans to Grèce, où l'Attique seule en fut exempte.

Amm. l. 30, c. 6, 10. Vict. epit. Zos. l. 4. Hier. chron. Soc. l. 4, c. 30. Soz. l. 6, c. 36. Chron. Marcel.

Les campagnes, déjà couvertes de glaces, ne fo soient plus de subsistances, et l'armée étoit sur le de prendre ses quartiers, lorsqu'on vit arriver une t de barbares mal vêtus, et dont l'extérieur n'avoi que de méprisable. C'étoit une députation des Q Equitius les ayant introduits devant le prince, ils rurent en tremblant, et dans la contenance la pl miliée. Ils demandoient le pardon du passé et la protestant avec serment *que les chefs de la natio voient point eu de part aux ravages dont l'emp poursuivoit la vengeance; que les paysans, voisi*

be, voyant bâtir sur leurs terres une forteresse,
it pris l'alarme, et s'étoient joints aux Sarmates
arrêter cette injuste entreprise. Valentinien, cho-
e ce reproche, leur demanda avec mépris qui ils
t, et si les Quades n'avoient pas d'autres députés
envoyer. Ils répondirent *qu'ils étoient les pre-*
de la nation, et qu'elle n'avoit pu lui témoigner
le respect qu'en les députant eux-mêmes. Alors ce
: fier et emporté: *Quel malheur pour l'empire,*
ı-t-il, *de m'avoir choisi pour souverain, puisque,*
non règne, il devoit être déshonoré par les insultes
peuple si misérable! Il prononça ces paroles avec
violent effort, qu'il se rompit l'artère pulmonaire.
d'une sueur mortelle, et vomissant le sang en
lance, on le porta sur son lit. Ses chambellans,
n'être pas soupçonnés d'avoir accéléré sa mort,
èrent promptement les officiers de l'armée. On
ıg-temps à trouver un de ses chirurgiens, parce
s'étoient dispersés par son ordre pour panser les
ı, attaqués d'une maladie épidémique. Enfin on
vrit la veine, dont on ne put tirer une goutte de
Le prince respirant à peine, mais plein de con-
nce, sentant approcher son dernier moment, té-
ıoit par le mouvement de ses lèvres, par des sons
et inarticulés, et par l'agitation de ses bras, qu'il
t parler. Mais il ne put former aucune parole: ses
enflammés s'éteignirent; des taches livides se ré-
rent sur son visage; et, après une longue et violente
, il expira le 17 de novembre, dans la cinquante-
ème année de son âge, après avoir régné douze
oins cent jours. Il fut la dernière victime de cette
ıse colère, qui l'avoit coûté la vie à un grand
e de ses sujets. Prince guerrier, politique, reli-
mais violent, hautain, avare, sanguinaire, et
ıné peut-être par les auteurs chrétiens, qui, par
d'une prévention trop ordinaire, lui ont pardonné

tous ses défauts pour une seule vertu qui leur étoit f
vorable. On embauma son corps; il fut porté à Const
tinople l'année suivante; mais il ne fut déposé que
ans après dans la sépulture des empereurs. Outre Gra
tien, né de Sévéra, sa première femme, il laissoit qua
enfans qu'il avoit eus de Justine: un fils du même no
que lui, et trois filles, Justa, Grata et Galla; les d
premières ne furent pas mariées: Galla fut la seco
femme de l'empereur Théodose.

Amm. l. 30, c. 10. Zos. l. 4. Idace. Vict. epit. Auson. grat. act. Soc. l. 4, c. 31. Philost. l. 9, c. 16. Chron. Alex. God. chron. p. 95. 101. Till. Grat. art. 2, et not. 3, et Valent. not. 30.

L'armée, assemblée dans la ville d'Acincum, cr
gnoit que les soldats gaulois, naturellement audacieux
turbulens, qui s'étoient plus d'une fois rendus arbit
de l'empire, ne se hâtassent de nommer un empere
étranger à la famille impériale. Ils étoient encore a
delà du Danube, bien avant dans le pays des Quad
sous les ordres de Mérobaude et de Sébastien. On p
donc le parti de rompre le pont qui communiquoit a
terres des Quades, et de mander Mérobaude, de la p
de l'empereur, comme si ce prince eût été encore viv
Mérobaude, dont le nom fait croire qu'il tiroit son orig
des Francs, étoit affectionné, et même allié par un
riage à la famille de Valentinien. Se doutant de la vér
ou peut-être en étant instruit par le courrier, il publia
l'empereur lui donnoit ordre de renvoyer les soldats g
lois avec le comte Sébastien, pour veiller à la défense
bords du Rhin menacés par les Allemands. Il étoit d
prudence d'éloigner Sébastien avant qu'on apprît la n
velle de la mort de l'empereur: non pas que ce co
donnât par lui-même aucun soupçon; mais il é
estimé et chéri des troupes. Après avoir pris ces p
cautions, Mérobaude s'étant promptement rend
Acincum, proposa, de concert avec le comte Equiti
de conférer le titre d'Auguste à Valentinien, âgé
quatre ans, qui se trouvoit alors à trente lieues de l'
mée avec sa mère Justine. Les esprits y étoient déjà
posés. Ainsi Céréal, oncle maternel du jeune prin

[redacted]

ır l'heure et l'amena au camp. Ces démarches avec une si extrême diligence, que le 27 de ıre, dix jours après le décès de l'empereur, son fils fut proclamé Auguste selon les formes ordi- Tous les auteurs, excepté la chronique d'A- ie, abrégent encore de cinq jours cet intervalle, ıt la proclamation de Valentinien II au 22 de ıre; ce qui me paroît incroyable. On peut con- , par quelques traces légères à peine marquées ıistoire, que l'armée romaine ne quitta ce pays s avoir remporté sur les Quades et les Sarmates vel avantage, et qu'on accorda la paix à ces

attendoit bien que Gratien auroit d'abord quel- contentement qu'on lui eût donné un collègue sans ılter. Mais on comptoit sur la bonté de son cœur, ne fut pas trompé. Il aima tendrement son frère, garda comme son fils, et prit soin de son éduca- le nomma consul pour l'année suivante; et ce rince fut collègue de Valens, qui prit le consulat cinquième fois. Quelques historiens disent que ent fut alors partagé entre les deux frères, et que ı laissa à Valentinien l'Italie, l'Illyrie et l'A- se réservant à lui-même la Gaule, l'Espagne et ıde-Bretagne. D'autres prétendent que ce partage t qu'après la mort de Valens. Mais, selon l'opi- mieux fondée, Gratien gouverna seul tout l'Oc- jusqu'à sa mort, qui arriva lorsque le jeune Va- n'avoit pas encore douze ans accomplis. Il ne ;a donc avec son frère que le titre et les honneurs ımandement, et non pas les provinces de l'em-

ɜunesse de Gratien pouvoit donner de l'inquié- si ses bonnes qualités n'eussent rassuré les es- Il étoit né à Sirmium, le 18 d'avril de l'an 359. il n'étoit âgé que de seize ans et demi dans le

S. Ambros. serm. de div. 2.

Auson. in grat. act.

Themist. or. 9, 13, 15.

Idace. Vict. epit. Chron. Alex. Sulp. Sever. l. 2.

temps de la mort de son père. Marié depuis un
Constantie, fille de Constance, il n'avoit nul pen
à la débauche, et jamais il ne connut d'autre f
que la sienne. Ausone, le meilleur poëte de ce tem
avoit été chargé de son éducation; et le jeune p
dès-lors honoré du titre d'Auguste, ne s'étoit dis
des enfans ordinaires que par une soumission plu
pectueuse. Son génie heureux et docile avoit aisé
pris le goût des lettres: plus vertueux que son maî
n'avoit appris de lui qu'à tourner agréablemen
vers, à s'exprimer avec grâce, à composer des di
Bien fait de sa personne, il s'étoit adonné aux
cices du corps, il s'y étoit même livré avec passi
surpassoit ceux de son âge à la course, à la lu
tirer de l'arc, à lancer le javelot avec force e
adresse: personne ne savoit mieux manier un c
Sobre, frugal, dormant peu, c'étoit dans les ex
qu'il mettoit tout son plaisir; mais il y mit aussi
sa gloire; et l'on reproche à ses instituteurs de ne
pas appliqués à le former de bonne heure aux a
d'état, et à lui inspirer le goût des études politique
conviennent à un souverain.

L'usage de la puissance absolue ne changea rien
son caractère. Il commençoit toutes ses journées
prière, et sa piété ne fut jamais équivoque. Sa d
che étoit modeste, sa contenance réservée, ses
décens, mais sans luxe. Dans son conseil il m
de l'intelligence et une prudence naturelle; il ne
quoit que de lumières. Il étoit prompt à exécute
éloquence avoit de la force et de la douceur. I
trouvé le palais plein d'alarme et de terreur, i
un séjour aimable. On n'y entendit plus de g
mens; on n'y vit plus d'instrumens de tortures.
pela sa mère et un grand nombre d'exilés; il ou
prisons à ceux que la calomnie y tenoit enfer
rendit les biens confisqués injustement, et fit ou

[redacted]

é du gouvernement de son père. Il remit ce qui
t à payer pour les impositions des années précé-
s, faisant publiquement brûler les cédules des re-
ices. Il rendoit à ses amis tous les devoirs de l'a-
la plus tendre. Traitant ses soldats comme ses
is, il alloit visiter les blessés, assistoit à leurs pan-
ns, faisoit charger ses mulets de leurs bagages,
prêtoit ses propres chevaux, les dédommageoit de
pertes. Toujours accessible, écoutant avec pa-
e, rassurant par sa bonté ceux que sa majesté inti-
it, interrogeant lui-même ceux qui venoient lui
r leurs plaintes, il faisoit consister son bonheur
endre des grâces et à pardonner. Il n'eut que trop
ulgence; et il ne vécut pas assez long-temps pour
endre qu'il est aussi nuisible aux états de ne pas
er les crimes que de ne pas récompenser les ser-
. Il s'attacha à saint Ambroise; mais tous ceux qui
ochèrent de sa personne n'eurent pas les sentimens
ette âme élevée et généreuse; et l'empire, sous un
ce juste, humain, libéral, ressentit encore quel-
ois les tristes effets de l'iniquité, de la cruauté et
'avarice.

a première action de son règne fut la plus blâmable
outes. Pour en effacer l'horreur il auroit fallu à
tien une vie plus longue et des vertus plus éclatantes.
odose avoit été, sous le règne de Valentinien,
neur et le soutien de l'état. Sa valeur venoit de
erver l'Afrique, et sa sagesse y avoit rétabli la paix
bon ordre. Tout l'empire célébroit ses exploits.
seul n'en étoit pas ébloui; l'habitude des grandes
ns lui en cachoit le prix; et, quoiqu'il fût sur tout
e sujet fort éloquent, rien n'étoit plus simple et plus
inct que le compte qu'il rendoit de ses victoires. Il
bloit ne mériter que des triomphes lorsqu'il reçut
arrêt de mort. La postérité ignore la cause d'un si
nge événement; et c'en est assez pour faire trembler

Hier. chron. Ambr. orat. in funere Theodos. Symm. l. 10, ep. 1, 22. Theod. l. 5, c. 5. Oros. l. 7, c. 33. Jorn. de regn. succes. Grat. inscrip. ccccxii, 3. Reines. class. 3, inscr. 72. Fléchier, vie de Theod. l. 1, c. 44. Till. Grat. not. 5.

les sujets lorsqu'ils voient monter sur le trône un prince encore jeune et sans expérience, quoique avec les plus excellentes qualités. Tout ce que l'histoire nous apprend, c'est que ce guerrier invincible succomba sous une intrigue de cour, et sous les coups meurtriers d'une cruelle jalousie. Il fut exécuté à Carthage. Accoutumé à braver la mort, il la vit approcher sans effroi, et la rendit par sa fermeté aussi glorieuse sur l'échafaud qu'elle l'eût été sur un champ de bataille. Après avoir demandé et reçu le baptême pour s'ouvrir l'entrée d'une vie immortelle, il présenta lui-même sa tête à l'exécuteur. L'empire le pleura; on lui érigea dans la suite des statues à Rome et dans les provinces; les païens l'honorèrent du titre de *divus;* et Gratien lui-même semble n'avoir pas différé de ressentir une douleur amère d'une si noire ingratitude. Le choix qu'il fit peu de temps après de Théodose le fils pour l'associer à l'empire prouve autant ses regrets qu'il justifie la mémoire du père. Le jeune Théodose, qui brilloit déjà d'une gloire personnelle, se déroba pour lors aux traits de l'envie : il se retira en Espagne, où il avoit pris naissance. Quelques auteurs épargnent à Gratien une si atroce injustice; ils en chargent Valens : ce prince, disent-ils, sacrifia Théodose à ses craintes : il le fit mourir avec tous ceux dont le nom commençoit par les quatre lettres fatales. Mais outre qu'il est au moins incertain que Valens ait fait périr personne pour une cause si frivole, Théodose ne fut mis à mort que deux ans après cet oracle prétendu dont nous avons parlé; et, ce qui est encore plus fort, il n'étoit pas sujet de Valens. Carthage, où s'exécuta cette funeste tragédie, faisoit partie de l'empire de Gratien; et le jeune empereur n'étoit pas assez uni avec Valens pour se prêter, par une si criminelle condescendance, aux alarmes chimériques de son oncle.

Amm. l. 28, c. 1, *et ibi Vales.* Il est plus probable que ce fut le dernier effet de la méchanceté de Maximin. Ce barbare, teint du sang d

le familles illustres, après avoir déshonoré le règne alentinien par des cruautés sans nombre, espéroit ir des mêmes horreurs celui de Gratien. La jeu- du prince augmentoit encore sa hardiesse et son ence. Gratien ne tarda pas à le connoître, et ôt il désarma sa fureur. Les esclaves et les affran- étoient les instrumens les plus ordinaires que imin mettoit en œuvre. Gratien ordonna que ceux seroient accuser leurs maîtres de tout autre crime le celui de lèse-majesté seroient, sans être entendus, és vifs avec leurs libelles de dénonciation. Bientôt s Maximin lui-même, convaincu de plusieurs es, eut la tête tranchée. Simplice subit la même e en Illyrie; et Doryphorien, autre ministre de imin, après avoir été renfermé dans la prison de ne, en fut tiré par le conseil de la mère de l'em- ur, pour expirer dans les plus rigoureuses tortures. s la punition de ces hommes sanguinaires, Gra- songea à rassurer le sénat, qu'ils avoient tenu si -temps dans des alarmes continuelles: Il adressa à compagnie une lettre qui fut reçue avec joie: contenoit plusieurs règlemens favorables; et, dès ommencement de l'année suivante, il renouvela, une loi expresse, un ancien privilége des sénateurs, Maximin n'avoit jamais respecté; c'étoit qu'ils ent exempts des tourmens de la question.

Symm. l. 10, *ep.* 2.
Cod. Theod. l. 9, *tit.* 1, *leg.* 13; *tit.* 6, *leg.* 1, 2; *tit.* 35, *leg.* 3.
Till. Grat. not. 4.

e jeune prince, naturellement pieux, étoit entretenu s cette heureuse disposition par les conseils de Grac- s, qu'il honoroit de sa confiance, et qu'il éleva à la ité de préfet de Rome vers la fin de cette année. On que Gracchus descendoit de l'ancienne et illustre ille Sempronia, dont il portoit le surnom. Plein de pour le christianisme, il profita de l'autorité que lui noit sa charge pour affoiblir l'idolâtrie; il détruisit grand nombre d'idoles: mais sans user de violence, ans donner ouvertement atteinte à la liberté du culte

Cod. Theod. l. 10, *tit.* 19, *leg.* 8.
Lib. 13, *tit.* 3, *leg.* 11.
Lib. 15, *tit.* 1, *leg.* 19.
Lib. 16, *tit.* 2, *leg.* 23, 24.
Tit. 5, *leg.* 4, 5, *et ibi God.*
Tit. 6, *leg.* 2, *God. chron.*
Hier. ep. 7.

' Symm. l. 9,
ep. 83.
Grut. inscr.
cxcii, 3.
mlxxxviii, 4.

dont les païens jouissoient encore. L'empereur fit de cette année et la suivante plusieurs lois avantageuses à l'Eglise. Il ordonna que les contestations qui auroient pour objet les affaires de la religion seroient décidées par l'évêque ou par le synode de la province, mais que les juges ordinaires demeureroient saisis des causes civiles ou criminelles. Il exempta des charges personnelles les prêtres et les ministres inférieurs. Les donatistes avoient signalé leur zèle en faveur de Firme : ils furent aussi les premiers hérétiques que l'empereur s'efforça de réprimer; il leur ôta leurs églises; il déclara que les lieux où ils tiendroient leurs assemblées seroient saisis au profit du fisc. Il étendit dans la suite cette loi sur tous les hérétiques. Cependant, après la mort de Valens étant à Sirmium, il leur rendit la liberté de s'assembler; exceptant seulement les sectateurs de Manès, d'Eunomius et de Photin; mais cette permission fut bientôt révoquée. L'instruction publique a un rapport direct à la religion : aussi Gratien s'occupoit-il dans le même temps à soutenir l'une et l'autre. L'étude des belles-lettres florissoit alors dans la Gaule ; il chargea le préfet d'établir dans les principales cités des maîtres de rhétorique et de grammaire latine et grecque, et d'avoir soin qu'on fît choix pour ces emplois des personnes les plus capables. Il leur assigna sur le trésor des villes des appointemens considérables, qu'il voulut régler lui-même, ne s'en rapportant pas sur ce point à la générosité des habitans; et comme Trèves étoit alors la ville impériale, il y établit de plus fortes pensions pour les professeurs. La décadence des arts se faisoit sentir de plus en plus; les Romains commençoient ce que les Goths devoient bientôt achever; ils détruisoient ou déshonoroient les magnifiques monumens de l'ancienne architecture pour élever ou embellir des édifices de mauvais goût : et Rome perdoit tous les jours de son antique majesté. Gratien ordonna aux magistrats de cette ville d'entre-

›uvrages de leurs ancêtres; et afin qu'ils eussent d'en construire de nouveaux sans dégrader les l abolit en faveur des sénateurs les droits im- r le transport et l'entrée des marbres qu'on carrières de Macédoine et d'Illyrie.

dent étoit en paix; et la négociation entamée *Zos. l. 4.* ›r suspendoit en Orient les hostilités sans faire *S. Ambrois. comment. in* inquiétudes. La Lycie et la Pamphylie étoient *Luc. l. 9, c. 21.* provinces qui ne jouissoient pas du repos. Les ravageoient les campagnes; et à l'approche des omaines ils se retiroient à l'ordinaire avec leur ıs leurs montagnes inaccessibles. Mais un peuple ce que les barbares connus jusqu'alors, portant le carnage, vint annoncer de nouveaux mal- es Huns, sortant des Palus-Méotides, poussèrent ıx les nations qui habitoient au nord du Danube; itifs, renversés les uns sur les autres, se répan- r les provinces romaines, et changèrent la face ire. C'est un des points les plus importans de stoire, de faire connoître ce peuple redoutable, nain de Dieu conduisit d'une extrémité du ı l'autre pour châtier les crimes de la terre. Son cachée dans les immenses forêts de la Tartarie , est demeurée inconnue jusqu'à nos jours. uignes, très-versé dans la littérature orientale, ert dans les historiens chinois tout le détail de des Huns. Guidé par ses recherches, nous acer une idée de cette nation fameuse, et re- après lui dans les auteurs grecs et latins les traits aractérisent.

cident ne commença à connoître les Huns qu'au *M. de Guignes, hist. des Huns, tom. 2, description de la grande Tartarie, t. 1, art. 8, §. 9, et c. 2, art. 4, et l. 1, p.* qu'ils se firent voir en Europe, après avoir Tanaïs. On n'a pas suivi plus loin la trace de gine; et la plupart des auteurs placent leur pre- emeure à l'orient des Palus-Méotides. C'est pour ison que Procope les confond avec les Scythes

13, 15, 21, 34, 69, 123. *Amm. l.* 31, *c.* 2. *Claud. in Ruf. l.* 1. *Agathias. l.* 5, *Proc. bel. Pers. l.* 1, *c.* 10. *Soz. l.* 6, *c.* 37. *Philost. l.* 9, *c.* 17. *Jornand. de reb. get. c.* 24. *Ptol. geogr. l.* 6, *c.* 16.

et les Massagètes, dont il y avoit des peuplades é en-deçà comme au-delà de la mer Caspienne. Jor raconte sérieusement que les Huns naquirent du merce des diables avec des sorcières que les avoient reléguées dans les déserts de la Scythie Chinois, mieux instruits de l'histoire de ce peupl lequel ils ont presque toujours été en guerre, no prennent qu'il habitoit au nord de la Chine. Ce sc *Annibi* de Ptolémée. Ils s'étendoient d'occident en dans l'espace de cinq cents lieues, depuis le fleuv jusqu'au pays des Tartares, nommés aujourd'hui chous. Ils occupoient trois cents lieues de pays d tentrion au midi, étant bornés d'un côté par les Altaï, de l'autre par la grande muraille de la Ch les montagnes du Thibet.

M. de Guignes, l. 1, *p.* 14, 15, 16, *l.* 4, *p.* 203. *Amm. ibid. Zos. l.* 4. *Jornand. ib. Proc. bel. goth. l.* 2, *c.* 1, *l.* 4, *c.* 3. *et Vandal. l.* 2, 12, 18. *Agath. l.* 5. *Sidon. Apol. carm.* 2. *Salv. de gubernat. Dei, l.* 4.

Les Huns étoient de tous les barbares les plus a à voir. Ce n'étoit qu'une masse informe; et les Ro les comparoient à une pièce de bois à peine dég Ils avoient la taille courte et ramassée, le cou ép rentrant dans les épaules, le dos courbé, la tête et ronde, le teint noir, les yeux petits et enfoncés le regard vif et perçant. Ils s'étudioient encore à menter leur difformité naturelle. Dès que les enfans venoient au monde, les mères leur écrasoient le ne que le casque pût s'appliquer plus juste à leur v et les pères leur tailladoient les joues, afin d'emp la barbe de croître. Cette opération cruelle rendoi visage défiguré de coutures et de cicatrices. Leur faç vivre n'étoit pas moins sauvage que leur figure. mangeoient rien de cuit, et ne connoissoient nulle d'assaisonnement. Ils vivoient de racines crues, ou chair des animaux un peu mortifiée entre la selle dos de leurs chevaux. Jamais ils ne manioient la cha les prisonniers qu'ils faisoient à la guerre cultivoie terre, et prenoient soin de leurs troupeaux. Ils n'h toient ni maisons ni cabanes; toute enceinte de mura

[redacted]

aroissoit un sépulcre : ils ne se croyoient pas en sous un toit. Accoutumés dès l'enfance à souffrir d, la faim, la soif, ils changeoient fréquemment neure, ou, pour mieux dire, ils n'en avoient au- errans dans les montagnes et dans les forêts, suivis rs nombreux troupeaux ; transportant avec eux eur famille dans des chariots traînés par des bœufs, là que leurs femmes, renfermées, s'occupoient à a à coudre des vêtemens pour leurs maris, et à ir leurs enfans. Ils s'habilloient de toile ou de peaux ırtre, qu'ils laissoient pourrir sur leur corps sans ; s'en dépouiller. Ils portoient un casque, des bot- le peau de bouc, et une chaussure si informe et sière, qu'elle les empêchoit de marcher librement : ı'étoient-ils pas propres à combattre à pied. Ils ne ient presque jamais leurs chevaux, qui étoient pe- hideux, mais légers et infatigables. Ils y passoient ırs et les nuits, tantôt montés en cavaliers, tantôt ı la manière des femmes. Ils n'en descendoient ni manger, ni pour boire ; et lorsqu'ils étoient pris nmeil, se laissant aller sur le cou de leur monture, dormoient profondément. Ils tenoient à cheval le il de la nation. Toutes les troupes de leur empire ıt commandées par vingt-quatre officiers, qui ıt à la tête chacun de dix mille cavaliers : ces corps visoient en escadrons de mille, de cent et de dix nes. Mais dans les combats ils n'observoient aucun . Poussant des cris affreux, ils s'abandonnoient sur emi ; s'ils trouvoient trop de résistance, ils se dis- ient bientôt, et revenoient à la charge avec la vi- des aigles et la fureur des lions, enfonçant et ren- nt tout se qui se rencontroit sur leur passage. Leurs es étoient armées d'os pointus, aussi durs et aussi rtriers que le fer. Ils les lançoient avec autant d'a- e que de force, en courant à toute bride, et même ıyant. Pour combattre de près, ils portoient d'une

main un cimeterre et de l'autre un filet, dont ils tâchoi d'envelopper l'ennemi. Une de leurs familles avoit le g rieux privilége de porter le premier coup dans les ba tailles; il n'étoit permis à personne de frapper l'enne qu'un cavalier de cette famille n'en eût donné l'exempl Leurs femmes ne craignoient ni les blessures, ni la mort et souvent, après une défaite, on en trouva parmi l morts et les blessés. Dès que leurs enfans pouvoient fai usage de leurs bras, on les armoit d'un arc proportio à leur force : assis sur des moutons, ils alloient tirer d oiseaux et faisoient la guerre aux petits animaux. A m sure qu'ils avançoient en âge, ils s'accoutumoient de pl en plus aux fatigues et aux périls de la chasse : enfi lorsqu'ils se sentoient assez forts, ils alloient dans l combats repaître de sang et de carnage leur férocité n turelle. La guerre étoit pour eux l'unique moyen de signaler : les vieillards languissoient dans le mépris; l considération étoit attachée à l'usage actuel des arm Ces barbares, tout grossiers qu'ils étoient, ne ma quoient ni de pénétration, ni de finesse. Leur bonne f étoit connue : ils ignoroient l'art d'écrire; mais, en tr tant avec eux, on n'avoit pas besoin d'autre sûreté q de leur parole. D'ailleurs ils avoient au souverain d tous les vices de la barbarie; cruels, avides de l'or, q qu'il leur fût inutile; impudiques, prenant autant femmes qu'ils en pouvoient entretenir, sans aucun é aux degrés d'alliance ni de parenté : le fils épousoit l femmes de son père : adonnés à l'ivrognerie, avant m qu'ils eussent connu l'usage du vin, ils s'enivroient d certain breuvage composé de lait de jument qu'ils f soient aigrir. Les Romains ont cru qu'ils n'avoi aucune religion, parce qu'on ne voyoit aucune id qui fût l'objet de leur culte; mais, selon les aute chinois, ils adoroient le ciel, la terre, les esprits les ancêtres.

de Gui- l. 1. L'ancienneté de cette nation remonte aussi haut q

empire chinois. Elle étoit connue plus de deux mille ns avant Jésus-Christ. Huit cents ans après, on la voit ouvernée par des princes, dont la succession est ignorée usque vers l'an 210 avant l'ère chrétienne. C'est à cette époque que l'histoire commence à donner la suite des Tanjou : e nom, qui dans la langue des Huns signifioit *fils du iel*, étoit le titre commun de leurs monarques. Les Huns, divisés en diverses hordes, qui avoient chacune un chef, mais réunis sous les ordres d'un même souverain, ne cessoient de faire des courses sur les terres de eurs voisins. La Chine, pays riche et fertile, étoit surtout exposée à leurs ravages. Ce fut pour les arrêter que es monarques chinois firent construire cette fameuse muraille qui couvre la frontière septentrionale de leurs tats, dans l'espace de près de quatre cents lieues. On etrouve dans l'ancienne histoire des Huns tout ce qui a servi à établir et à étendre les plus puissans empires, le grandes vertus, et de plus grands crimes. Les vertus y sont brutes et sauvages; les crimes sont plus étudiés et plus réfléchis. Mété, le second de leurs monarques connus, s'étant rendu redoutable par des forfaits, porta ses conquêtes depuis la Corée et la mer du Japon jusqu'à la mer Caspienne. La grande Bukarie et la Tartarie occidentale obéissoient à ses lois. Il avoit assujetti vingt-six royaumes. Il fit plier la fierté chinoise; et, à force d'injustices et de violences, il réduisit l'empereur de la Chine à lui demander la paix, et à faire l'éloge de on humanité et de sa justice. Ses successeurs régnèrent avec gloire pendant près de trois cents ans. La gloire de cette nation consistoit dans le succès de ses brigandages. Enfin la discorde s'étant mise entre les Huns, ceux du midi, étant soutenus par les Chinois et par les Tartares orientaux, forcèrent ceux du nord d'abandonner leurs anciennes demeures. Les vaincus se retirèrent du côté de l'occident; et, vers le commencement du second siècle de l'ère chrétienne, ils vinrent s'établir près des sources

du Jaïk; dans le pays des Baskirs, que plusieurs h toriens ont nommé la grande Hongrie, parce q ont cru que les Huns en étoient originaires. Là se réunirent à d'autres peuplades de leur nation les révolutions précédentes avoient déjà portées ve Sibérie.

M. de Guignes, l. 4, p. 279, 280, 281.
Amm. l. 31, c. 2.
Luc. Phars. l. 8, et 10.
Proc. bel. goth. l. 4, c. 3.
Vandal. l. 1, c. 3.

Ces pays avoient été anciennement occupés par Alains; et cette nation, qui contribua à la destructio l'empire romain, mérite aussi d'être connue. Les Al tirent leur nom du mot *alin*, qui en langue tar signifie *montagne*, parce qu'ils habitoient les monta situées au nord de la Sarmatie asiatique. C'étoit peuple nomade, ainsi que les autres Tartares. Env quarante ans avant Jésus-Christ ils furent obligé céder les contrées du nord à une colonie de Huns voltés, qui s'étoient séparés du corps de la nation, se retirer vers les Palus-Méotides. Ils s'étoient de long-temps rendus formidables. Tous les peuples b bares, jusqu'aux sources du Gange, furent soumis Alains, et prirent leur nom. Procope les appelle nation gothique; les Chinois les confondent avec Huns. En effet, par l'étendue de leurs conquêtes ils prochoient fort près des sources de l'Irtis, et les div hordes qui se détachoient de temps en temps de la tion des Huns, se portant toujours du côté de l'occid il devoit se former un mélange des deux peuples. Cep dant la figure des Alains annonçoit une autre orig Ils étoient connus des Romains dès le temps de Pom On les vit plusieurs fois sous les premiers emper franchir les défilés du Caucase, et faire des irrupt dans la Médie, dans l'Arménie, dans la Cappad d'où Arrien les chassa sous le règne d'Adrien. Du te de Gordien ils pénétrèrent jusque dans la Macéd et ce prince éprouva leur valeur dans les campagn Philippes.

Les Alains étoient de haute stature et d'une l

[redacted]

sionomie. Ils avoient les cheveux blonds, le regard fier que farouche. Quoique légèrement armés et agiles, ils étoient toujours à cheval, et tenoient à ionneur de marcher à pied. Leur façon de vivre it beaucoup de celle des Huns; mais ils étoient moins ages. Errans par troupes dans les déserts de la Tar-e, ils ne connoissoient d'autre habitation que leurs iots couverts d'écorces d'arbres. Ils s'arrêtoient dans ieux où ils trouvoient des pâturages pour leurs trou-ıx : rangeant leurs chariots en cercle, ils formoient vaste enceinte; c'étoit là leur ville; ils la transpor-nt ailleurs quand les pâturages étoient consommés. ıjours les armes à la main, ils faisoient leur occupa-ı de la chasse, et leur divertissement de la guerre : apportoient plus d'intelligence et de discipline que iutres barbares. Mourir dans une bataille, c'étoit le le plus digne d'envie : on méprisoit comme des es, et on chargeoit d'opprobres ceux qui mouroient ieillesse ou de maladie. L'action la plus glorieuse de tuer un ennemi; ils lui enlevoient la peau avec te, et en faisoient une housse pour leurs chevaux. doroient le dieu Mars, qu'ils représentoient par une plantée en terre. Ils prétendoient connoître l'avenir le moyen de certaines baguettes enchantées. Tous ent nobles; ils n'avoient aucune idée de l'esclavage. rs chefs portoient le nom de *juges* : on déféroit cet neur aux guerriers les plus expérimentés.

es Huns établis dans le pays des Baskirs, pressés eux-nes par de nouvelles peuplades qui venoient inonder Tartarie occidentale, descendirent vers le midi, ersèrent le Volga, et vinrent attaquer les Alains. s plusieurs sanglantes batailles, ceux-ci furent forcés andonner le pays. Les uns s'enfoncèrent dans les itagnes de la Circassie, où leur postérité subsiste re aujourd'hui : une partie passa le Tanaïs; et quel-s-uns s'arrêtèrent sur le bord occidental de ce fleuve;

M. de Guignes, l. 4, p. 289, 290.
Amm. l. 31, c. 3.
Zos. l. 4.
Agath. l. 5.
Soz. l. 6, c. 37.
Jornand. de reb. get. c. 24.

d'autres, après avoir erré quelque temps, se fix
aux environs du Danube. Les Huns couvrirent de
tentes les vastes plaines entre le Volga et le Tana
si l'on s'en rapporte à Jornandès, bornés par les l
Méotides, ils ignoroient même qu'il y eût au-delà a
terre. Quelques-uns de leurs chasseurs, poursuivan
biche, traversèrent après elle le palus, et furent ét
de trouver un gué qui les conduisit à l'autre bor
vue d'un beau pays qu'ils découvrirent au-delà le
prit encore davantage; et le rapport qu'ils en fi
la nation lui fit prendre la même route. Selon d'
auteurs, ce fut un bœuf piqué par un taon, qu
servit de guide. Zosime dit que le limon charrié
Tanaïs avoit formé un banc au travers du Bos
Cimmérien. Mais l'auteur de l'histoire des Huns r
avec raison les traditions fabuleuses. Les Huns ne
guidés que par la passion des conquêtes qui leur
naturelle; ils passèrent le Tanaïs comme ils a
passé le Volga, selon l'usage des peuples tartare
traversent les plus grands fleuves à la nage en ten
queue de leurs chevaux, ou sur des ballons qu'ils fo
avec leur bagage.

Les Alains et les autres barbares voisins du T
furent les premiers qui éprouvèrent la fureur des l
Ceux qui échappèrent au massacre se joignire
vainqueur; et cette innombrable cavalerie vint, so
ordres d'un chef nommé Balamir, fondre sur les O
goths. Ermanaric, de la race des Amales, régnoit
avec gloire. Les Goths le comparoient au grand Al
dre ; il avoit étendu ses conquêtes du Pont-Eu
la mer Baltique; et une grande partie de la Sc
et de la Germanie étoit soumise à sa domination.
de cent dix ans, il ne manquoit encore ni de force
courage. Mais il n'eut pas l'honneur de mourir e
fendant sa couronne. Un seigneur du pays des Rl
lans, nation sujette à Ermanaric, s'étant joint

[redacted]

;, le prince, outré de colère, fit attacher la femme de
serteur à la queue d'un cheval indompté qui la
n pièces. Un frère de cette femme la vengea en
nt Ermanaric d'un coup d'épée. Sa blessure le
nt hors d'état de combattre les barbares, il se tua
lsespoir. Vithimir, son successeur, résista quelque
s; enfin il fut défait et tué dans une bataille. Il
it un fils encore enfant, nommé Vidéric, sous la
le d'Alathée et de Saphrax, guerriers intrépides et
rimentés. Cependant, pressés par les vainqueurs,
irent le parti de passer le Borysthène, et de se
er au-delà du Niester. Les Huns firent un horrible
ge; ils n'épargnèrent ni les femmes ni les enfans;
nt ce qui n'avoit pu se dérober à leur fureur par
fuite précipitée périt sous le tranchant de leurs
terres.

hanaric, prince des Visigoths, étoit trop brave
prendre l'épouvante. Il résolut de les attendre de
ferme; et, s'étant retranché avantageusement sur
rd du Niester, il envoya Mundéric, avec plusieurs
s capitaines, jusqu'à vingt milles de son camp, pour
ver les mouvemens des ennemis, et lui en apporter
ouvelles. Pendant ce temps-là il fit les dispositions
bataille. Ses précautions furent inutiles. Les Huns,
: aperçu les cavaliers, jugèrent qu'il y avoit plus
in corps plus considérable : ils attendirent la nuit;
issant à côté Mundéric qui se reposoit avec sa
e, comme si l'ennemi eût été fort éloigné, ils ga-
nt le fleuve à la faveur de la lune, le passèrent à
et tombèrent brusquement sur Athanaric avant le
r de ses coureurs. Le prince, surpris de cette atta-
mprévue, n'eut que le temps de se sauver sur des
agnes de difficile accès, et laissa sur la place une
e de ses soldats. Instruit par cette épreuve de ce
avoit à craindre d'un ennemi si impétueux, il se
nna entre le Danube et le Hiérassus, nommé au-

jourd'hui le Pruth; et il s'enferma d'une murail traversoit d'un fleuve à l'autre. Les Huns, dont la m étoit ralentie par le butin dont ils s'étoient charg laissèrent le temps d'achever cet ouvrage.

Amm. ibid. Isidor. chron. goth. Theoph. p. 55. Soc. l. 4, c. 32. Eunap. leg. p. 19.

La terreur s'étoit répandue dans toute la natio Goths. L'extérieur affreux des Huns n'imprimo moins de frayeur que la cruauté de leurs ravage publioit au loin que des monstres sortis des lacs déserts de la Scythie venoient dévorer les peup l'Europe, et qu'ils désoloient tout sur leur passag discorde civile tenoit alors les Visigoths divisés partie de la nation s'étoit séparée d'Athanaric, et choisi pour chefs Alavif et Fritigerne. Il s'étoit des combats dans lesquels ces deux capitaines, de quelques secours des Romains, avoient rempor vantage. La disette où se trouvoit Athanaric, re entre deux fleuves, détacha encore de lui un grand bre de ses sujets. Quantité d'autres, que la craint sembloit de toutes parts, se joignirent à eux, e s'étant réunis, ils convinrent ensemble de se sous à la barbarie de leurs nouveaux ennemis. La T sembloit leur offrir une retraite sûre et comm C'étoit un pays fertile, que le Danube, bordé de p fortes, défendoit contre les incursions étrangères. rendirent au bord de ce fleuve, sous la conduite d'A et de Fritigerne, au nombre de près de deux cent hommes propres à la guerre, résolus d'aband les demeures où ils étoient établis depuis cent quante ans.

LIVRE VINGTIÈME.

VALENS, GRATIEN, VALENTINIEN II.

An. 376. Amm. l. 31, c. 4. Hier. chron. Zos. l. 4. Idace. Eunap. leg. p. 19. 20. Soc. l. 4, c. 33. Soz. l. 6, c. 37. Oros. l. 7, c. 33. Jorn. de reb. get. c. 25.

UPICIN, comte de la Thrace, étoit en cette qualité néral de toutes les troupes de la province; et Maxime, ec le titre de duc, commandoit les garnisons de la ntière. A la nouvelle d'un mouvement si extraor- aire, ils s'avancèrent au bord du Danube pour en endre le passage. Ils virent sur la rive opposée une mul- de innombrable qui leur tendoit les bras en posture suppliaus, et poussoit de grands cris. Les principaux la nation des Visigoths s'étant jetés dans une barque, rent exposer leurs désastres, conjurant les Romains leur accorder un asile, et protestant qu'ils se consacre- nt au service de l'empire avec une fidélité inviolable. leur répondit qu'il falloit attendre les ordres de l'em- eur. On dépêcha aussitôt des courriers à Antioche, les députés des Visigohts partirent avec eux. Les avis ent d'abord partagés dans le conseil; mais, dès qu'on it que Valens étoit flatté d'acquérir en un moment de nouveaux sujets, on s'empressa de seconder sa ité. *C'étoit*, disoit-on, *la fortune du prince qui lui enoit des troupes assez nombreuses pour former une mée invincible; qu'au lieu des recrues qu'il tiroit tous ans des provinces, il en tireroit de l'or; que cet croissement de forces alloit donner à l'empire d'Orient e supériorité décidée; qu'on ne devoit rien craindre un peuple ignorant et grossier; que ce n'étoit qu'une ltitude de bras dont l'empereur régleroit les mouve- ns à son gré, et que la politique romaine sauroit*

profiter du service de ces barbares tant qu'ils seroi fidèles, et les détruire dès qu'ils deviendroient suspe Ces mauvaises raisons suffisoient dans une occasion o n'en falloit aucune, parce que l'empereur avoit pris parti. Il accorda aux Visigoths le passage et un étab sement en Thrace, à condition qu'ils remettroient paravant leurs armes entre les mains des officiers mains. Pour avoir des gages de leur fidélité, il ordo que les plus jeunes seroient transportés en Asie, e chargea le comte Jule de veiller à leur entretien.

Pendant le cours de la négociation, quelques Got plus fougueux et plus hardis que les autres, s'ennuy d'attendre la réponse de l'empereur, entreprirent forcer le passage ; ils abordèrent, mais ils furent tai en pièces. La nation envoya sur-le-champ porter plaintes à Valens, qui, regardant déjà les Goths com ses sujets, cassa les officiers qui avoient fait leur dev peu s'en fallut même qu'il ne les condamnât à m Enfin la permission de l'empereur arriva, et les co tions qu'il exigeoit furent acceptées. Lupicin fit pa sur la rive où les Goths étoient assemblés des offici et des soldats, avec ordre de n'en laisser embarq aucun qui n'eût rendu ses armes. On prépara en di gence des barques, des bateaux plats, des canots. Visigoths s'y jetoient en foule ; mais tous n'atteignir pas l'autre bord. Quelques-uns furent emportés et glontis par la rapidité du fleuve, que les pluies avoi grossi depuis peu ; d'autres coulèrent à fond avec bateaux trop chargés, ou qui se brisoient en se heurt mutuellement. Il y en eut d'assez téméraires pour se je à la nage ; ils se noyèrent. On employa plusieurs jo et plusieurs nuits à ce passage. Les barbares abordoi avec tant de confusion, qu'on entreprit inutilement les compter.

La plupart gardèrent leurs armes. Ceux qui étoi chargés de les désarmer songèrent bien plutôt à sati

[redacted]

ire leur avarice et d'autres passions encore plus hon-ses. Ils enlevoient dans la jeunesse des deux sexes tout qui plaisoit à leurs yeux; ils ravissoient les filles à rs mères, les femmes à leurs maris; ils saisissoient troupeaux et les bagages de quelque valeur. Les Goths ndonnoient tout, n'étant occupés que du soin de rs armes; ils achetoient même à grand prix la per-ssion de les conserver, persuadés que leurs javelots et rs épées leur rendroient bientôt plus qu'ils ne perdoient. nsi se préparoit la révolution qui alloit éclater; et n peut dire qu'en cette occasion les Romains firent le e des barbares, et les barbares celui qui convenoit à Romains. Les Visigoths, contens d'avoir échappé à la eur des Huns, s'étendirent le long du Danube, dans plaines et sur les montagnes de la Mœsie et de la race. Ils se consoloient de leur infortune, qui leur soit trouver un climat plus doux et un pays plus riche plus fertile.

Ce fut alors que l'arianisme jeta chez les Goths de as profondes racines. Il y avoit environ un siècle que religion chrétienne s'étoit introduite parmi eux. Leur êque Théophile avoit assisté au concile de Nicée; ais la croyance orthodoxe commençoit à s'altérer de-is quelque temps. Ils avoient pour évêque Ulphilas, ppadocien d'origine, prélat plus zélé qu'éclairé sur s matières alors contestées dans l'Eglise. Il avoit con-rti un grand nombre d'idolâtres; car l'idolâtrie étoit core parmi les Goths la religion dominante, et Atha-ric persécutoit même les chrétiens avec violence. Ul-hilas encourageoit les fidèles. Il contribua aussi par ses ges avis à adoucir les mœurs de la nation; ses paroles toient respectées comme des lois. Les auteurs anciens ui attribuent l'honneur d'avoir inventé l'alphabet go-hique, et communiqué aux Goths la connoissance des ettres. Cependant il paroît, par les caractères runiques ravés sur les rochers de la Suède, et qu'on croit anté-

Hier. chron. S. Aug. de civ. l. 18, c. 52. Soc. l. 4, c. 32. Theod. l. 4, c. ult. Soz. l. 6, c. 37. Oros. l. 7, c. 32, 33. Jorn. de reb. get. c. 25. Isidor. chron. goth. Vulcanius de litteris et lingua goth. Till. arian. art. 132. 133. Fleury. hist. ecclés. l. 16, c. 42, l. 17, c. 36.

rieurs à la migration des Goths, que ce peuple l'usage de l'écriture avant que de quitter le pays d origine. La langue gothique, en traversant la Gern et la Scythie, dut se charger de plusieurs termes é gers; elle dut aussi contracter quelque teinture langue grecque par le voisinage des colonies gre établies sur le bord du Pont-Euxin. En effet, on çoit plusieurs caractères grecs dans l'alphabet attri Ulphilas. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il tradui Bible en langue du pays, à l'exception des livre Rois, qu'il ne voulut pas mettre sous les yeux des G de peur que la lecture de tant de guerres n'enflai encore la passion que ce peuple avoit pour les con Mais il ne fut pas en garde contre les artifices des a il se laissa corrompre, et corrompit ensuite sa n Il s'étoit trouvé en 360 au concile de Constantin où les anoméens l'avoient engagé à signer le form de Rimini. Fritigerne ayant ensuite embrassé l nisme en reconnoissance des secours que Valens lui prêtés contre Athanaric, l'erreur s'étoit peu à pe pandue. Enfin, lorsque les Goths demandèrent à V la permission de passer en Thrace, Ulphilas éta chef de la députation, les évêques ariens qui se voient à la cour profitèrent de l'occasion pour ac de le pervertir. Ils lui firent entendre qu'il ne s'ag entre les deux partis que d'une dispute de mots, l'appuyèrent de leur crédit auprès de l'empereur condition qu'il prêcheroit leur doctrine. Valens fit avec lui plusieurs évêques ariens. Ainsi les Visig infectés de l'hérésie, la communiquèrent aux Ostrog aux Gépides, aux Vandales, aux Bourguignons. ces peuples la portèrent avec eux dans leurs conqu et y demeurèrent opiniâtrément attachés.

Amm. l. 31, c. 4. Les Ostrogoths, campés au bord du Niester, y p rent l'hiver dans de continuelles alarmes, appréhen sans cesse d'être forcés dans leurs retranchemen

alés aux pieds par la cavalerie innombrable des Huns. retour du printemps, Gratien étant consul pour la atrième fois avec Mérobaude, Alathée et Saphrax, teurs de Vidéric, s'approchèrent du Danube, et enyèrent demander à Valens la même grâce qu'il avoit jà accordée à leurs compatriotes. On s'aperçut enfin 'on ne pouvoit sans un danger évident recevoir tant barbares dans le sein de l'empire. On leur refusa le sage. Ce refus ôta toute espérance à Athanaric, qui se venoit d'ailleurs que huit ans auparavant il s'étoit -même fermé cet asile lorsque, pour se dispenser de rendre auprès de Valens, il avoit allégué un serment 'il avoit fait de ne jamais entrer sur les terres des mains. Il prit donc le parti de se retirer dans un lieu mmé Caucalande, environné de hautes forêts et de ntagnes inaccessibles, dont il chassa les Sarmates.

Toute la prudence humaine eût été nécessaire pour tenir cette nation turbulente et indocile. Mais il bloit que Valens avoit rassemblé autour des Visiths tout ce que l'empire avoit alors d'officiers injustes, lens, ravisseurs. Lupicin et Maxime, les chefs et les avares de tous, s'acharnèrent sur ces nouveaux s comme sur une proie; et, après les avoir dépouillés, les abandonnoient encore à l'avidité de leurs subalnes. Au lieu de leur fournir des subsistances, on ferma magasins. On leur fit acheter bien cher les plus misébles nourritures; ils furent réduits à manger des chiens; leur vendoit un chien pour un esclave; et ces malreux, après s'être défaits de tout ce qu'ils possédoient, ent réduits à livrer leurs propres enfans, auxquels ne pouvoient conserver la vie qu'au prix de leur erté. Les principaux même de la nation ne furent pas empts de cette nécessité déplorable. Ils n'avoient plus ressource que dans le désespoir; et il alloit éclater sque Lupicin, prévoyant l'orage, les fit presser par soldats d'abandonner les bords du Danube, et d'a-

Amm. l. 31, c. 4. Hier. chron. Oros. l. 7, c. 33. Idace. Jorn. de reb. get. c. 26. Isidor. chron. goth.

vancer dans l'intérieur du pays, où il espéroit les a
blir ou les détruire, en les séparant les uns des a
Pendant que les troupes romaines qui gardoient le
sage du fleuve s'en éloignoient pour escorter les
bares, Alathée et Saphrax, ne voyant plus d'obst
traversèrent le Danube en diligence à la tête des C
goths, et suivirent la trace de Fritigerne.

Ce général, prudent et avisé, instruit de ce q
passoit derrière lui, continua sa marche, mais ave
teur, pour leur donner le temps de le joindre. On a
à Marcianople; et ce fut en ce lieu que la guerre s'al
Lupicin, ayant invité à un repas Alavif et Fritig
avec un petit nombre des principaux seigneurs
nation, plaça des gardes aux portes de la ville po
interdire l'entrée aux barbares. Ceux-ci dema
avec instance la permission d'entrer pour achet
vivres, la querelle s'échauffa; on en vint aux m
les Goths, animés par la faim et par la fureur,
tèrent sur les soldats romains, les massacrèrent
saisirent de leurs armes. Lupicin, plongé dans le
de la débauche, et déjà plein de vin, étant infor
ce désordre, l'augmenta par un trait de perfidie
égorger la garde d'Alavif et de Fritigerne. Cet
cruel ne put être si secrètement exécuté que les c
mourans ne pénétrassent jusque dans la salle du
et, dans le même moment, la nouvelle s'en éta
pandue hors de la ville, les Goths, persuadés qu
vouloit à leurs capitaines, accoururent en foule,
sant des cris horribles, et menaçant de la plus t
vengeance. Fritigerne, qui avoit l'esprit présent et
intrépide, voulant s'échapper des mains de Lupi
sauver avec lui les seigneurs qui l'avoient accom
se lève, s'écrie *que tout est perdu, si on ne les*
sortir pour se montrer à la nation qui les croit
gés; que leur présence peut seule rétablir le calm
même temps il met l'épée à la main, et sort de l

ses camarades. Il est reçu avec des acclamations de
Alathée et Saphrax venoient d'arriver. Toute la
n monte à cheval; on déploie les étendards; les
s marchent, et avec eux le carnage et l'incendie.
cin rassemble à la hâte tout ce qu'il a de troupes,
ursuit avec plus de hardiesse que de prudence, et
teint à trois lieues de Marcianople. A la vue des
ains, la rage des barbares s'allume; ils fondent sur
taillons les plus épais, ils percent, ils massacrent,
illent en pièces tout ce qu'ils rencontrent. Ceux
es qui sont désarmés se jettent à corps perdu sur
emi; ils lui arrachent ses armes; ils enlèvent les
gnes: presque tous les Romains périssent avec leurs
ns. Lupicin, épouvanté d'une si étrange furie, prit
te dès le commencement du combat, et regagna
te bride Marcianople. Les vainqueurs s'emparèrent
rmes des vaincus, et, ne trouvant plus de résis-
, ils portèrent au loin tous les désastres d'une guerre
ante.

prudence de Fritigerne, soutenue d'une éclatante
r, lui attiroit la confiance de la nation, et ses avis
ient jamais contredits. Il répandit les Goths dans
s les parties de la Thrace, mais avec ordre. Deux
ens corps se donnoient la main les uns aux autres,
oient tous un point de réunion. Les gens du pays
e rendoient à eux, ou qu'ils faisoient prisonniers,
servoient de guides pour les conduire dans les can-
les plus riches et les mieux pourvus de vivres. Leurs
atriotes enlevés autrefois par les pirates de Galatie,
ndus en Thrace, ceux que la famine les avoit eux-
es obligés de vendre quelques jours auparavant,
ient en foule les rejoindre. Les ouvriers employés
ravail des mines, et qui étoient surchargés d'im-
, accouroient aussi se jeter entre leurs bras: ceux-ci
furent d'un grand secours pour déterrer les maga-
, et pour découvrir les souterrains où les habitans se

cachoient eux-mêmes avec leurs richesses. Tout Thrace fut bouleversée; rien n'échappa à leurs rec ches que ce qui étoit inaccessible; et tandis qu'on f loit les entrailles de cette terre malheureuse, sa su étoit couverte de sang et de flammes. On massacro enfans entre les bras de leurs mères, on brûloit les lards dans leurs cabanes; les jeunes hommes et le nes femmes étoient seuls réservés pour un esclavag cruel que la mort même.

Amm. l. 31, c. 6. Les Visigoths et les Ostrogoths réunis compo une armée innombrable: il y avoit outre ceux troisième corps, commandé par Suéride et Colias toient des Visigoths, indépendans de Fritigerne, a en Thrace avant l'irruption des Huns. Valens, qui péroit pas un grand succès de la négociation en avec Sapor, les avoit pris à la solde de l'empire, tenoit campés auprès d'Andrinople, à dessein de le passer en Asie, et de les joindre aux troupes d'(dès que la guerre seroit déclarée. Ils ne prirent d' aucune part au soulèvement de la nation: cont la paie qu'ils recevoient de l'empereur, ils demeu simples spectateurs des hostilités de leurs compat Valens leur ayant donné ordre de passer l'Helle ils témoignèrent qu'ils étoient prêts à obéir; ils de doient seulement le paiement de leur solde, des v et deux jours de délai pour préparer leurs équipa magistrat d'Andrinople, irrité de quelque dégât avoient fait dans une terre qui lui appartenoit, fort mal leur demande; pour toute réponse il fit la bourgeoisie, et signifia aux Goths que, s'ils n toient sur-le-champ, il alloit les faire charger. Les plus étonnés qu'alarmés de cette bravade, ne s'e rent pas fort en peine: tant qu'on s'en tint aux in ils les reçurent sans s'émouvoir. Mais, quand ils leur camp attaqué, et les traits pleuvoir sur eu tombèrent à grands coups d'épées sur cette popul

[redacted]

ire, en tuèrent une partie, repoussèrent le reste la ville; et comme Fritigerne n'étoit pas éloigné, lèrent se joindre à lui, et revinrent ensemble met- siége devant Andrinople. S'il n'eût été besoin que aleur, Andrinople étoit prise. Les Goths bravoient ort avec une audace intrépide : les flèches, les ja- s, les pierres lancées des machines en abattoient un d nombre sans ralentir le courage des autres. Mais gerne, voyant que, faute d'entendre l'art des siéges, ng de tant de braves gens couloit en pure perte, devant la ville un détachement pour la tenir blo- , et décampa avec le reste de ses troupes, disant *ne faisoit pas la guerre aux murailles, et que les s trouveroient dans les campagnes de la Thrace coup plus de profit et moins de péril.*

lens apprit avec douleur ces tristes nouvelles. Il se de conclure la paix avec Sapor, et résolut d'aller à tantinople. Comme l'été étoit déjà fort avancé, e la Thrace avoit un besoin pressant de secours, il ya d'avance Profuture et Trajan, à la tête des lé- qui revenoient d'Arménie. C'étoient des troupes e valeur éprouvée. A leur approche les Goths se èrent au-delà du mont Hœmus. Les Romains s'em- rent des passages, à dessein de leur fermer l'entrée Thrace, et d'attendre les secours que Gratien en- it, à la prière de Valens. Frigérid, excellent capi- e, amenoit des troupes de la Gaule et de la Panno- et Ricomer, comte des domestiques, marchoit rément avec un autre corps, tiré aussi de la Gaule, dont la plus grande partie déserta dans la route etourna sur ses pas. On soupçonna le consul Méro- de d'être l'auteur secret de cette désertion, parce l craignoit que la Gaule, trop dégarnie, ne demeu- exposée aux incursions des Allemands. Frigérid, qué de la goutte, fut obligé de s'arrêter en chemin; envie ne manqua pas de publier que ce n'étoit qu'un

Amm. l. 31, c. 7.

prétexte pour couvrir sa timidité. Ricomer s'étai chargé de la conduite des deux corps, joignit Pr et Trajan, lorsqu'ils marchoient à Salces, vill petite Scythie.

A quelque distance de cette ville campoit une innombrable de Goths. Leurs chariots, rangés en autour d'eux, leur servoient de palissades. Les gé romains, qui brûloient d'envie de se signaler noient prêts à les attaquer au premier mouvemer feroient pour décamper; car ces barbares chan souvent de position. Les Goths, instruits de ce par les transfuges, prirent le parti de rester en et, voyant que l'armée romaine se fortifioit t jours par de nouveaux renforts, ils rappelèrent tachemens qui couroient la campagne. Tout forces s'étant réunies, la vue d'une si grande mu resserrée dans l'enceinte de leurs chariots, en leur courage: un murmure confus, mêlé au l leurs armes, annonçoit leur impatience; et, j satisfaire, leurs généraux déclarèrent qu'ils livi la bataille le lendemain. Ils passèrent la nuit sa mir, préparant leurs armes, et appelant à gra le jour qui sembloit devoir leur apporter la v Les Romains, qui entendoient ce tumulte, n prendre du repos, craignant d'être attaqués dès même; et, quoique inférieurs en nombre, ils esp tout de la protection du ciel et de leur bravoure

Aux premiers traits de la lumière, les trompe nèrent dans les deux camps: on prit les armes barbares, après avoir, selon leur usage, fait s entre eux de vaincre ou de mourir, allèrent en s'emparer des éminences pour se porter de l plus de force et de rapidité sur l'armée ennem Romains se rangèrent dans la plaine, chacun dans son poste, sans qu'aucun sortît de la lig deux armées restèrent ainsi quelque temps imm

[redacted]

ervant l'une l'autre dans une contenance fière et ıçante. Les troupes de Valens s'animèrent par le ccoutumé, et les Goths par des chansons guerrières les exploits de leurs ancêtres. Le combat s'engagea le légères escarmouches. Après les décharges de flèet de javelots, ils s'approchèrent la pique baissée, ouverts de leurs boucliers, ils se choquèrent avec ır. Les Goths, plus dispos et plus agiles, se rallioient aisément, lorsque leurs rangs étoient rompus. Une e d'entre eux étoit armée de fortes massues d'un durci au feu, qu'ils manioient avec beaucoup de rité. L'aile gauche des Romains plioit, et alloit se re en déroute, si elle n'eût été soutenue par un l corps qui se détacha du centre, et repoussa les mis. Le carnage devint horrible; tout se mêla; on attoit, on fuyoit de part et d'autre : les cavaliers ient en pièces, à grands coups de sabre, les fanıs qui fuyoient; les fantassins, coupant les jarrêts hevaux, abattoient les cavaliers, et les tuoient à . Le champ de bataille étoit jonché de morts, de rans, de blessés. Cet affreux spectacle animoit enla rage des combattans; comme s'ils reprenoient ouvelles forces dans le sang de leurs camarades, ils e lassoient ni de porter ni de recevoir des coups; et a du jour les surprit encore affamés de carnage. La les sépara malgré eux; ils retournèrent dans leur p, frémissant de fureur, et désespérés de laisser sur lace un si grand nombre de leurs plus braves sol-. Cette journée fut également funeste aux deux par-La perte des Romains fut moindre à la vérité, mais ıcoup plus sensible que celle des barbares, dont le ıbre étoit fort supérieur. On enterra à la hâte les ofrs les plus distingués, le reste fut abandonné sans ılture; et, après les ravages et les combats de cette rre meurtrière, les plaines de Thrace, dépouillées

de culture et blanchies d'ossemens, ne présentèrent, pendant plusieurs années que les horreurs d'un vaste cimetière.

Amm. l. 31, *c.* 8.

Les Romains se retirèrent à Marcianople, et les Goths, renfermés entre leurs chariots, n'osèrent en sortir pendant sept jours. Ce delai donna aux Romains le temps de fermer les gorges du mont Hœmus, afin d'arrêter de nombreuses troupes de barbares qui campoient encore entre les montagnes et le Danube. On espéroit que tous les grains et les fourrages ayant été transportés dans les places fortes, ces barbares mourroient de faim dans les plaines désertes de la Mœsie. Ricomer retourna en Gaule pour y chercher de nouveaux secours. Valens ayant reçu la nouvelle d'une bataille si sanglante et si peu décisive, envoya Saturnin avec un grand corps de cavalerie pour se joindre à Profuture et à Trajan. Cependant les barbares, enfermés dans la Mœsie, après avoir consumé tout ce qui pouvoit servir à leur nourriture, pressés de la faim, tâchoient de forcer leurs barrières. Toujours arrêtés par la vigoureuse résistance des Romains, ils implorèrent le secours de ces féroces ennemis, qui les avoient chassés de leurs terres, et attirèrent par l'espérance du pillage un grand nombre de Huns et d'Alains. Saturnin, qui étoit déjà arrivé, craignant avec raison que ce torrent n'emportât par sa violence ceux qui défendoient les défilés, replia ses postes les uns sur les autres, et retira toutes ses troupes.

Les passages étant ouverts, les barbares pénétrèrent par toutes les gorges des montagnes. Toute la Thrace depuis le Danube jusqu'au mont Rhodope, et même à la Propontide, ne fut plus qu'un théâtre d'horreurs, de massacres, de rapines et des violences les plus brutales. Les habitans dépouillés, meurtris de coups, enchaînés à la selle des chevaux, suivoient les cavaliers barbares et, tombant de lassitude, étoient traînés et déchirés en

pièces. Les chemins étoient remplis de filles et de femmes qu'on chassoit à coups de fouet comme des troupeaux ; on n'épargnoit pas les femmes enceintes ; et leurs malheureux enfans, captifs avant que de naître, ne recevoient la vie que pour la perdre aussitôt, ou pour gémir long-temps de ne l'avoir pas perdue. La jeunesse, la pudeur, la noblesse étoit la proie du soldat ivre de sang et de débauche. Un grand corps de barbares rencontra près de la ville de *Deultum* le tribun Barzimer qui campoit avec plusieurs cohortes. C'étoit un officier expérimenté ; la multitude des ennemis lui ôtoit l'espérance sans lui ôter le courage. Il rangea en bataille sa petite troupe, et chargea lui-même à la tête des plus braves. Après des prodiges de valeur, il succomba sous le nombre ; mais la défaite de cette poignée de Romains coûta cher aux vainqueurs.

Frigérid, rétabli de sa maladie, campoit près de Bérée, attendant l'occasion d'attaquer les barbares avec avantage. Les Goths, qui connoissoient sa prudence et sa capacité, le redoutoient comme le plus dangereux de leurs ennemis, et le cherchoient pour l'accabler avant qu'il eût réuni de plus grandes forces. Il fut averti de leur approche ; et, plus jaloux de la conservation de ses troupes que d'une fausse gloire, il se retira par les montagnes et les forêts, à dessein de regagner l'Illyrie. Sa valeur trouva dans cette retraite une occasion de se signaler. Il rencontra Farnobe, capitaine goth, partisan redoutable, qui conduisoit une troupe de Taïfales, et ravageoit tout sur son passage. Les Taïfales, Scythes de nation, établis dans l'ancienne Dace, au-delà du Danube, s'étoient depuis peu alliés avec les Goths ; et, ayant passé le fleuve, pilloient le pays abandonné par les Romains. Frigérid les enveloppa et les attaqua si brusquement, qu'ayant tué Farnope et fait un grand carnage, il n'en auroit pas laissé échapper un seul, si ces misérables n'eussent mis les armes bas, demandant la vie à

mains jointes. Il les fit conduire en Italie aux environs de Modène, de Rhége et de Parme, pour y cultiver les terres qui manquoient d'habitans. Les Taïfales étoient alors en horreur à toutes les nations, à cause de leurs usages abominables. Un jeune homme ne pouvoit s'affranchir de la plus infâme servitude qu'après avoir seul, et sans aucun secours, tué un ours ou un sanglier.

Hier. chron.
Oros. l. 7, *c.* 33.
Socr. l. 4, *c.* 33, 34, 36.
Soz. l. 6, *c.* 37, 39.
Jorn. de regn. succes.

L'année suivante commença avec le sixième consulat de Valens, et le second du jeune Valentinien. Les inquiétudes que tant de désastres causoient à Valens rendirent le calme à l'Eglise catholique. La persécution cessa dans tout l'Orient. On dit même que ce prince se repentit des maux dont il avoit affligé les orthodoxes, et qu'il rappela les évêques et les prêtres exilés. Pierre rentra dans Alexandrie avec des lettres du pape Damase, qui confirmoit son élection; et le peuple chassa Lucius, qui se retira à Constantinople. Plusieurs autres prélats revinrent dans leurs églises, soit par un ordre exprès de l'empereur, soit qu'occupé de soins plus pressans, il eût perdu de vue les intérêts de l'arianisme. Ce prince reconnoissoit alors son imprudence. Il s'étoit flattoit que les Goths seroient la garde perpétuelle de l'empire, et qu'il n'auroit plus besoin de troupes romaines. En conséquence il avoit congédié la plupart des vétérans, et taxé les villes et les villages à une somme d'argent, au lieu des soldats qu'ils devoient fournir. Trompé dans ces vaines espérances, il se vit obligé de lever à la hâte de nouvelles troupes, et se disposa à partir d'Antioche.

Amm. l. 31, *c.* 10.

Gratien se préparoit aussi à marcher au secours de son oncle, et il avoit déjà fait prendre les devans à plusieurs cohortes, lorsqu'il se vit obligé lui-même de défendre ses états. L'exemple des Goths avoit réveillé les barbares voisins de la Gaule. Les Allemands, nommés *Lentiens*, dont le pays s'étendoit vers la Rhétie, rompant le traité fait avec eux sous le règne de Constance, commencèrent à ravager la frontière. Ils étoient attirés par

[redacted]

le leurs compatriotes, qui servoit dans les gardes de tien; et, croyant trouver la Gaule dégarnie de trou-ils se divisèrent en plusieurs corps, passèrent le Rhin les glaces au mois de février, et coururent au pillage. x légions qui campoient dans le voisinage tombè- sur eux, et les forcèrent de repasser le fleuve avec grande perte.

ous les Lentiens prirent aussitôt les armes, et l'on rentrer en Gaule quarante mille combattans qui spiroient que vengeance. Gratien, alarmé de cette tion imprévue, rappela les cohortes qui étoient en Pannonie; et, ayant rassemblé ce qui restoit de pes dans la Gaule, il en donna le commandement omte Nannien et à Mallobaud. Celui-ci étoit un roi Francs qui s'étoit attaché au service de l'empire, et tenoit à honneur de porter le titre de comte des do-iques. Nannien, naturellement circonspect, vouloit rer le combat; mais Mallobaud, dont le courage ardent et impétueux, brûloit d'impatience d'en r aux mains. Son avis l'emporta; on marcha aux mands, qui attendirent fièrement les Romains dans laine d'Argentaria. Cette ville, alors une des princi- s de la première Germanie, n'est plus maintenant n village nommé *Horburg*, sur la droite de la ri- d'Ill, vis-à-vis de Colmar. Le combat étoit à peine gé, que les Romains, frappés d'une terreur panique, bandèrent, et se jetèrent à l'écart dans des sentiers its et couverts de bois. Ce désordre, qui devoit cau- leur perte, leur procura le succès. S'étant ralliés que aussitôt, ils revinrent à la charge avec tant d'au-, que les barbares s'imaginèrent que Gratien venoit river avec des troupes fraîches. La terreur passa de côté; ils se retirèrent, mais en bon ordre, s'arrê- de temps en temps pour disputer la victoire, qu'ils andonnoient qu'à regret; et l'on peut dire qu'au d'une bataille, cette journée vit plusieurs sanglans

Amm. ibid. et ibi Vales. Hier chron. Oros. l. 7, c. 33. Vict. epit. Till. Grat. not. 10. Alsat. illust. p. 193.

combats. Enfin les Allemands, toujours vaincus duits au nombre de cinq mille, se sauvèrent à la des bois. Ils laissèrent trente mille morts, entre l se trouva leur roi Priarius, qui mourut les arn main. Le reste fut fait prisonnier.

Gratien vint joindre son armée victorieuse, (le Rhin, à dessein d'achever de détruire cette na muante et infidèle. A la nouvelle de son appro(Lentiens, affoiblis par leur défaite, ne prirent ce| pas encore le parti de se soumettre. Ils abando: leurs habitations, et se réfugièrent avec leurs fer leurs enfans sur des montagnes escarpées, réso disputer tous les rochers comme autant de fort et de s'y défendre jusqu'à la mort. Pour les for(ces postes avantageux, le nombre étoit inutile; i besoin que de courage et d'agilité. Ainsi Gratie1 chaque légion cinq cents hommes d'élite. Ceux-ci, par l'exemple du jeune empereur, qui s'expo: même, s'efforçoient de gagner le haut des roche assurés de battre les ennemis, s'ils pouvoient se1 les atteindre. Il en coûta beaucoup de sang de d'autre. Les Allemands qui osoient descendre à contre des Romains n'échappoient pas à leurs les Romains, accablés de pierres énormes, rouloi elles jusqu'en bas; et comme il étoit facile de rec(l'escorte de l'empereur, les pierres et les javelo voient surtout de ce côté-là, et toutes les arm(gardes furent brisées. L'attaque continua sans depuis midi jusqu'à la nuit. Gratien assembla le On convint que de s'obstiner à forcer les ennemi: vouloir perdre toute l'armée : on jugea qu'il ét à propos de les réduire par famine. Dans ce des commençoit déjà à disposer les postes, lorsque mands, s'en étant aperçus, s'évadèrent par des inconnus, et gagnèrent d'autres montagnes enc(élevées. On les suivit, et on se préparoit à leur

[redacted]

s les passages. Enfin, effrayés d'une poursuite si opi-
tre, ils demandèrent grâce, et l'obtinrent, à condition
ils donneroient leur plus vigoureuse jeunesse pour
: incorporée aux troupes romaines. Un exploit si dif-
le, exécuté avec tant de vivacité, retint dans le devoir
s les barbares d'Occident, et Gratien fit connoître
quoi il eût été capable dans la guerre, s'il eût pu mo-
er sa passion pour la chasse et son goût pour les amu-
iens frivoles. Le traître qui avoit donné des avis aux
iemis fut découvert et mis à mort.

Après avoir fait les dispositions nécessaires pour la
eté de la Gaule, Gratien prit sa route par la Rhétie.
passa par Arbon au bord du lac de Constance, et
iva à Lauriac, ville du Norique, célèbre en ce temps-
c'est aujourd'hui le village de Lork sur le Danube,
re les rivières de Traun et d'Ens. Le jeune empereur
alors une faute trop ordinaire aux souverains. Fri-
id alloit fermer le pas de Sucques, pour empêcher les
bares de pénétrer en Occident. Ce général étoit habile,
e, d'un esprit solide, actif, mais plus occupé de pro-
s utiles que d'entreprises brillantes, tel, en un mot,
e, dans de si fâcheuses conjonctures, il auroit fallu le
enir au service, s'il eût voulu se retirer. Tandis qu'il
ivailloit avec zèle à servir l'état, les courtisans oisifs
ruinèrent dans l'esprit de Gratien. Il l'éloigna, et
voya pour le remplacer le comte Maurus, fanfaron,
ardi, intéressé : c'étoit le même qui avoit mis son
lier sur la tête de Julien lorsqu'on avoit proclamé ce
nce empereur, et qu'on lui cherchoit un diadème.
atien, ayant mandé à son oncle la victoire qu'il
ioit de remporter sur les Allemands, fit conduire ses
gages par terre, et, s'étant embarqué sur le Danube
ec son armée, il arriva à Bononia, et s'arrêta quatre
ırs à Sirmium. Une fièvre intermittente ne l'empê-
a pas de continuer sa marche jusqu'à une ville de Dace
mmée *le camp de Mars*. Il fut attaqué dans cette

Amm. l. 31, c. 10, 11, 12. *Cellar. geog. antiq. l.* 2, c. 3, §. 42, *etc.* 7, §. 42.

route par un grand corps d'Alains, qui lui tuèrent
sieurs soldats. De là il dépêcha à Valens le comt
comer, pour l'avertir qu'il alloit incessamment le joi
et pour le prier de l'attendre, et de ne pas s'ex
seul au péril d'une bataille qui devoit décider d
de l'empire.

Amm. l. 31, c. 11. Eunap. leg. p. 21. Zos. l. 4. Idace. Soc. l. 4, c. 37. Theod. l. 4, c. 29, 30. Hist. misc. l. 12. Theop. p 55, 56. Zon. t. 2, p. 31. Cedr. t. 2, p. 313. Suid. in Μιλιαντιάς.

Valens étoit arrivé à Constantinople le trentièn
mai. Il y trouva le peuple dans la consternation
Goths faisoient des courses jusqu'aux portes de la
L'empereur amenoit avec lui un corps nombreux
valiers sarrasins, que Mavia leur reine lui avoit en
lorsqu'il étoit parti d'Antioche. Il les employa ave
cès à nettoyer la campagne de tous les partis. Ces
liers, courant avec la rapidité de l'éclair, chargeoi
leur avantage et échappoient à toutes les pours
rapportant tous les jours un grand nombre de têtes
nemis. Valens, mécontent du succès de la batai
Salces, ôta à Trajan le commandement des troup
comme il l'accabloit de reproches: *Prince*, lui rép
hardiment ce général, *ce n'est pas nous que vous
accuser. Quel succès pouviez-vous espérer dans un
où vous faisiez la guerre à Dieu même, dont vou
sécutiez les vrais adorateurs?* Tout retentissoit de
mures contre Valens: on lui reprochoit d'avoir int
les Goths dans l'empire, et de n'oser se montrer
eux, ni leur livrer bataille. Le onzième de juin, c
il assistoit aux jeux du Cirque, tout le peuple s'
Qu'on nous donne des armes, et nous irons com
L'empereur, outré de colère, partit aussitôt av
armée, menaçant de ruiner la ville de fond en c
à son retour, et d'y faire passer la charrue, pour
nir de son insolence actuelle, et des attentats qu'ell
autrefois commis dans la révolte de Procope. Lo
sortoit des portes, un solitaire nommé Isaac, sai
la bride de son cheval: *Prince*, lui dit-il, *où
vous? Le bras de Dieu est levé sur votre tête:* vo

[redacted]

gé son Eglise; vous en avez banni les vrais pas-s; rendez-les à leur troupeau, ou vous périrez avec e armée. Je reviendrai, repartit Valens en colère, *te ferai repentir de ta folle prédiction.* En même ps il donna ordre de mettre aux fers ce fanatique, e le garder jusqu'à son retour : *J'y consens,* s'écria olitaire, *ôtez-moi la vie, si vous conservez la vôtre.* voit par ce discours d'Isaac que, supposé que Valens permis aux évêques catholiques de retourner à leurs ses, cette permission n'étoit pas générale. Chargé de malédictions, il alla camper à six lieues de Constan-ople, près du château de Mélanthias, qui appartenoit empereurs.

l y séjourna quelque temps, s'appliquant à gagner le ır de ses soldats par de bons traitemens, et par des nières douces et familières. Les Goths, qui s'étoient ncés jusqu'aux bords de la Propontide, n'eurent pas s tôt appris que l'empereur étoit sorti de Constanti-ple avec une nombreuse armée, qu'ils repassèrent le nt Rhodope, et retournèrent vers Andrinople, dans lessein d'y réunir leurs troupes, dont une partie étoit npée près de Bérée et de Nicopolis. Valens, instruit ces mouvemens, et craignant pour Andrinople, y oya Sébastien, dont nous avons eu tant de fois occa-n de parler. C'étoit le héros de ce temps-là; et comme toit manichéen et grand ennemi des catholiques, les ns et les païens même affectoient d'en faire beaucoup time. Ammien Marcellin le représente comme un fait capitaine; brave avec prudence, ménageant le g de ses troupes plus que le sien propre, méprisant gent et toutes les commodités de la vie, aimant ses lats; mais aussi attentif à punir leurs désordres qu'à ompenser leurs services. Il s'étoit attaché à Valenti-n, et, après la mort de ce prince, on avoit appréhen-comme nous l'avons dit, que l'affection des troupes l'élevât sur le trône. Les calomnies des eunuques,

Amm. ibid; Zos. l. 4. Suid. in Σεβαστιανός.

trop puissans dans les deux cours d'Occident, et toujours ennemis du mérite, le déterminèrent à passer au service de Valens, qui le reçut à bras ouverts, et voulut mettre en œuvre ses talens. L'ayant revêtu de la charge de général de l'infanterie à la place de Trajan, il lui permit de prendre à son choix trois cents hommes dans chaque légion, pour les conduire au secours d'Andrinople. Sébastien, voyant la mollesse et la lâcheté qui s'étoient introduites dans les troupes de Valens, choisit parmi les nouvelles levées les soldats les mieux faits, et qui donnoient plus de signes de courage, persuadé qu'il étoit plus facile de discipliner des milices que de ramener à la discipline des troupes qui s'en étoient écartées. Il les sépara du reste de l'armée, les formant par de fréquens exercices à toutes les évolutions, punissant sévèrement la désobéissance, et leur inspirant cette sensibilité pour la louange qui produit de grandes actions, et qui en facilite la récompense.

Il paroît que la modestie n'étoit pas une des vertus de Sébastien. Il partit à la tête de son détachement, promettant à Valens qu'il apprendroit bientôt de ses nouvelles. A son approche d'Andrinople, les habitans craignant quelque surprise, fermèrent leurs portes, et se mirent en devoir de le repousser; mais, après l'avoir reconnu, ils le reçurent avec joie. Dès le lendemain il sortit sans bruit, et, ayant appris de ses coureurs qu'on apercevoit sur les bords de l'Hèbre un grand corps d'ennemis qui ravageoient la campagne, il attendit la nuit. Alors, faisant filer ses troupes derrière des éminences, et par des chemins fourrés, il surprit les Goths à la faveur des ténèbres, tomba sur eux avec furie, et n'en laissa échapper qu'un petit nombre. Il reprit en cette occasion une si prodigieuse quantité de butin, que la ville et les plaines d'alentour ne pouvoient le contenir. Fritigerne, alarmé de cet échec, rappela tous ses partis répandus dans la Thrace, et se retira près de la ville de

yle, dans des plaines fertiles et découvertes, où il
oit à craindre ni la disette, ni la surprise.
e succès, et quelques autres encore, que Sébastien
blioit pas d'exagérer dans les lettres qu'il écrivoit à
:ns, relevoient le courage de ce prince. Mais ce qui
iquoit vivement, c'étoit la célèbre victoire de son
:u, dont il reçut alors la nouvelle. Il n'aimoit pas Gra-
, ennemi de l'arianisme, et qui, sans le consulter,
t reconnu un nouvel empereur. Jaloux de la gloire
ce jeune prince venoit d'acquérir, Valens brûloit
ivie de l'effacer par un exploit éclatant. Il se voyoit
tête d'une belle armée; les vétérans, qu'il avoit im-
demment congédiés, étoient revenus joindre leurs
peaux; tout ce qu'il y avoit de bons officiers dans
npire marchoit à sa suite. Trajan même, quoique
racié, n'avoit pas voulu manquer à son prince dans
occasion si importante. L'empereur partit donc de
lanthias; et, étant averti que les ennemis, afin de lui
per le passage des vivres, se disposoient à se rendre
itres des défilés du mont Rhodope dès qu'il les auroit
versés, il y laissa un corps de cavalerie et d'infanterie.
ois jours après son départ, il apprit que les barbares
rchoient vers Nicée, et qu'ils étoient déjà à quinze
les d'Andrinople. Sur un faux rapport de ses coureurs,
ils n'étoient qu'au nombre de dix mille hommes, il
hâta d'aller à leur rencontre. Il fut bientôt détrompé
des avis plus certains. Pendant qu'il se retranchoit
s d'Andrinople, arriva Ricomer avec les lettres de
itien, qui le prioit de l'attendre. Valens assembla le
seil. Sébastien et la plupart des officiers opinoient à
ner bataille sans aucun délai : ils disoient que *l'em-
eur ne devoit partager avec personne l'honneur d'une
loire assurée; que les barbares, déjà vaincus les jours
cédens, n'étoient pas en état de la disputer.* Victor,
iéral de la cavalerie, plus sage et plus expérimenté
: Sébastien, pensoit, au contraire, qu'*il falloit profiter*

Amm. l. 31, c. 12.
Zos. l. 4.

de la jonction des légions gauloises pour faciliter la toire : qu'il seroit même plus prudent de ne rien h der contre une si grande multitude de barbares ; d affoiblir par des surprises et des attaques réitérées leur couper les vivres, et de les réduire par la fami se rendre, ou à se retirer des terres de l'empire. Mai conseils de Victor, autrefois si estimés de Julien, avo moins de crédit auprès de Valens que les flatteries d courtisans. Son avis ne fut pas écouté, et la bataill décidée.

Fritigerne, pour de meilleures raisons que Va désiroit autant que lui de prévenir l'arrivée de Gra Mais il attendoit Alathée et Saphrax, qu'il avoit ma avec leurs troupes, et qui ne pouvoient arriver q lendemain. Pour amuser l'empereur, il lui députa quelques-uns de ses moindres officiers, à la tête des étoit un prêtre chrétien. Ils apportoient une lettre laquelle les Goths s'engageoient à entretenir ave Romains une paix éternelle, si l'on vouloit leur a donner la Thrace avec tout ce qui s'y trouvoit de g et de troupeaux. Le prêtre étoit chargé d'une autre secrète de Fritigerne, qui, témoignant un grand de mériter l'amitié de l'empereur, lui mandoit *avoit affaire à une nation turbulente et inconsia qu'elle demandoit avec empressement un combat q pouvoit que lui être funeste : que, pour l'amener conditions raisonnables, il falloit lui montrer les romaines dont elle n'avoit nulle idée : que la vi l'empereur et de son armée porteroit dans le cœu Goths une impression de respect et de crainte.* V renvoya les députés sans réponse. Mais cette négoci consuma la journée, et augmenta la vanité de V et l'ardeur qu'il avoit de combattre. C'étoit tout ce souhaitoit Fritigerne.

Amm. ibid. Zos. l. 4. Idace.

Le lendemain, neuvième d'août, l'empereur, d pointe du jour, se mit en marche, laissant sous les

[redacted]

ıdrinople les bagages avec une garde suffisante. Le *Soz. l. 6, c. 40.*
:t du prétoire, la maison du prince, ses trésors et
quipages furent mis en sûreté dans la ville. La cha-
étoit excessive ce jour-là. Après une marche de
milles par des chemins rudes et difficiles, on
çut le camp des barbares bordé de leurs chariots, et
entendit leurs cris confus et menaçans. Valens n'a-
dressé aucun plan de bataille; il ne connoissoit ni
errain, ni les forces des ennemis : il rangea son
ée au hasard. La cavalerie formoit les deux ailes.
le droite fut placée en avant, et couvrit une grande
ie de l'infanterie. L'aile gauche avoit marché dans
tel désordre, que les cavaliers, dispersés çà et là par
chemins, arrivoient confusément, et prenoient leurs
gs avec peine. Fritigerne, déjà rangé en bataille,
oit bien que c'étoit là le moment de charger l'en-
ni; mais ce prudent capitaine, afin de ne point
ner de jalousie aux Ostrogoths, ne vouloit rien faire
l'absence d'Alathée et de Saphrax, qu'il attendoit à
que instant.

Pour leur laisser le temps de le joindre, il fit porter à
lens, par quelques soldats, de nouvelles propositions
paix. L'empereur demanda que, pour traiter avec lui,
envoyât des députés d'un caractère plus relevé. Fri-
gerne traînoit les choses en longueur; et cependant
mée romaine, qui n'avoit pris aucune nourriture,
consumoit de faim, de soif et de chaleur. Outre les
leurs du soleil, l'air étoit encore embrasé par la va-
ur des flammes que les Goths allumoient à dessein,
ettant le feu aux arbres, aux moissons, aux cabanes
ns toute l'étendue de la plaine. Enfin Fritigerne fit
re à Valens, par un héraut, que, s'il vouloit lui en-
yer en otage quelques personnes distinguées, il iroit
-même le trouver pour conclure la paix malgré l'ar-
ur et l'impatience de ses soldats. Cette proposition
nt acceptée, on jeta les yeux sur le tribun Equitius,

grand-maître du palais, et parent de l'empereur. I
comme il avoit été fait prisonnier par les barbar
qu'il s'étoit échappé, il refusa de se remettre entre
mains, craignant d'en recevoir quelque mauvais t
ment. Ricomer s'offrit de lui-même, persuadé qu'un
commission étoit digne d'un homme de courage, e
tout service étoit honorable dès qu'il étoit pérille

Amm. l. 31, *c.* 12, 13. *Hier. chron.* *Soz. l.* 6, *c.* 40. *Oros. l.* 7, *c.* 33.

Avant qu'il se fût rendu auprès de Fritigerne,
escadrons de la garde de l'empereur, emportés pa
impatience téméraire, allèrent, sans en avoir
l'ordre, donner pique baissée sur les ennemis; et
ce moment Alathée et Saphrax, arrivant avec leur
lerie, fondirent sur eux, taillèrent en pièces tous
qu'ils purent atteindre, et repoussèrent le reste
Ricomer jusqu'au gros de l'armée romaine. La b
devint générale. Les deux armées s'ébranlèrent e
çant une grêle de flèches et de javelots; elles se ch
rent avec fureur, et se balancèrent quelque temp
cavaliers de l'aile gauche des Romains pénétrère
qu'aux chariots qui formoient l'enceinte du can
barbares; mais, n'étant pas secondés, ils furent r
et renversés par la multitude des ennemis. Alors
la cavalerie tourna le dos, et ce fut la principale
de la défaite. L'infanterie, qui demeuroit à découve
bientôt enveloppée, et tellement resserrée, que l
dats n'avoient le libre usage ni de leurs bras ni d
armes. Aveuglés par une nuée de poussière, ils n
voient ni adresser leurs coups ni éviter ceux de
bares, qui, s'abandonnant sur eux, les écrasoie
les pieds de leurs chevaux. Dans une épaisse ob
on n'entendoit que le bruit des armes, le cri des
battans, les gémissemens des mourans et des bless
massacre ayant éclairci les rangs, les Romains,
que épuisés de fatigue, retrouvoient des forces d
rage et le désespoir. La terre n'étoit plus couver
de sang, de carnage, de morts couchés sous des

ın, ce qui restoit de Romains réunissant leurs s s'ouvrirent un passage et prirent la fuite. ereur, environné d'un monceau de cadavres, onné de ses gardes, s'alla jeter au milieu de ons qui se défendoient encore. Trajan, résolu ıvec lui, s'écria que l'unique ressource étoit de près du prince les débris de l'armée. Aussitôt le ctor courut à l'endroit où l'on avoit placé les pour servir de réserve, et, ne les trouvant plus, que tout étoit perdu, et se retira avec Ricomer ıin. Cependant les barbares, altérés de sang, oient à toute bride les fuyards, les uns épars laine, les autres ramassés en pelotons, se pré- et se perçant mutuellement de leurs propres s Goths ne faisoient point de prisonniers. Les étoient bouchés de cadavres d'hommes et de amoncelés. Le massacre ne cessa qu'à la nuit, ort obscure.

; ne parut plus depuis cette funeste journée. On ıva pas même son corps. Personne n'osa, pen- ;ieurs jours, approcher du champ de bataille, inqueurs s'arrêtèrent pour dépouiller les morts. es circonstances de la mort de Valens rappor- les historiens ne sont fondées que sur des bruits ıs. Les uns disent qu'au commencement de la prince, ayant pris l'habit d'un simple soldat, t mêlé dans la foule des fuyards, fut tué d'un flèche. Libanius le fait mourir en héros : il dit officiers le conjurant de mettre sa personne en t ses écuyers lui offrant d'excellens chevaux, il qu'*il seroit indigne de lui de survivre à tant de ıns, et qu'il vouloit s'ensevelir avec eux;* qu'en ımps il se jeta au fort de la mêlée, et qu'il périt ıattant. L'opinion la plus généralement reçue, ce prince, étant blessé, et ne pouvant plus se :heval, fut porté dans une cabane par quelques-

Amm. l. 31, *c.* 13 *et* 14. *Liban. or. de ulcisc. morte Juliani, c.* 3. *Hier. chron. Eunap. vit. Max. Vict. epit. Idace. Oros. l.* 7, *c.* 33. *Chrysost. ad vit. Jun. et ep. ad Philip. hom.* 15. *Soc. l.* 4, *c.* 37. *Theod. l.* 4, *c.* 31. *Soz. l.* 6, *c.* 40. *Philost. l.* 9, *c.* 17. *Zos. l.* 4. *Zon. t.* 2, *p.* 31, 32. *Cedren. t.* 1, *p.* 314.

uns de ses eunuques : là, tandis qu'on pansoit ses
sures, survint une troupe d'ennemis, qui, trouva
la résistance, et ne voulant pas s'arrêter devant
chaumière, où ils ignoroient que fût l'empere
mirent le feu et la brûlèrent avec ceux qui s'y ét
renfermés : il n'en échappa qu'un seul, et ce fut d
que les Goths apprirent la fin tragique de Vale
furent très-affligés d'avoir perdu l'honneur de tenir
leurs mains le chef de l'empire. On ajoute qu'ap
retraite des barbares, comme on cherchoit entr
cendres de cette cabane les os de Valens, dont on n
retrouver un seul, on découvrit un ancien tombeau
cette inscription : *Ici est enterré Mimas, capitain
cédonien*. Ce fait, s'il étoit véritable, seroit l'accom
sement de l'oracle que nous avons rapporté dans l
toire de Théodore. Valens, naturellement timide,
été si frappé de cette prédiction, que, ne connoi
du nom de Mimas que la montagne voisine de la
d'Erythres en Ionie, il ne pouvoit, depuis ce temp
entendre sans trembler le nom de cette province. Q
ques auteurs rapportent qu'avant la bataille il
consulté les devins pour savoir quel en seroit le su
et qu'il fut trompé, comme il étoit ordinaire, pa
réponses équivoques.

Jamais une plaie si profonde n'avoit affligé l'em
et les historiens du temps ne trouvent dans les an
de Rome que la bataille de Cannes qui puisse être
parée à celle-ci. Les deux tiers de l'armée romain
tèrent sur la place, avec trente-cinq tribuns et com
dans de cohortes. Entre les capitaines distingués
périrent, on nomme Trajan, Sébastien, Valé
grand-écuyer, Equitius, maître du palais, Poten
tribun de la première compagnie des cavaliers. Ce
nier étoit un jeune homme de grande espérance,
aussi recommandable par son mérite que par cel
son père Ursicin, dont l'injuste disgrâce, arrivée so

ne de Constance, donnoit du prix et de l'éclat aux
tus du fils. La nouvelle de cet événement funeste s'é-
t répandue, on se rappela quantité de circonstances,
plupart frivoles, dont on fit après coup autant de
sages de la mort de Valens. Je n'en rapporterai
une seule. On se ressouvint que, pendant le long
ur de ce prince dans la ville d'Antioche, il s'étoit
du si odieux, que le peuple, voulant affirmer quel-
: chose, disoit communément par forme d'impréca-
n : *Qu'ainsi Valens puisse être brûlé vif.*

l avoit régné quatorze ans quatre mois et treize jours. *Amm.* l. 31,
actions, que nous avons racontées, suffisent pour c. 14.
mer une juste idée de son caractère : il ne sera pour- *Themist. or.* 8.
t pas inutile d'y ajouter quelques traits, qui pour-
ent n'avoir pas été assez sentis dans le détail de son
toire. Il se déterminoit lentement, soit à donner les
irges, soit à les ôter; il étoit ennemi des brigues for-
es pour les obtenir, et s'étudioit surtout à réprimer
nbition de ses parens. Jamais l'empire d'Orient ne
moins chargé d'impôts que sous son règne : son ava-
e n'osoit s'attaquer qu'aux biens des particuliers;
is il ménageoit les provinces, modérant les tributs
à établis, n'en imposant pas de nouveaux, exigeant
is rigueur les anciennes redevances, ne pardonnant
nais les concussions aux hommes en place. Il avoit
ınd soin de s'instruire de l'état de ses finances. Ses
édécesseurs étoient dans l'usage d'abandonner à ceux
'ils vouloient gratifier les biens dévolus au fisc, ce qui
loubloit l'avidité des courtisans. Valens permettoit à
acun de défendre ses droits contre les entreprises du
: ; et quand les biens étoient déclarés caducs, il en
rtageoit la donation entre trois ou quatre personnes
n de diminuer l'empressement à poursuivre, en dimi-
ıant le profit qu'on pouvoit retirer des poursuites
répétoit souvent cette belle parole d'un ancien : *Que*
st aux pestes, aux tremblemens de terre et aux

autres fléaux de la nature à faire périr les homm *mais aux princes à les conserver.* Cette maxime n jamais que dans sa bouche. L'histoire de son règne i montre un prince sans lumières pour connoître ses voirs, sans activité pour les remplir, injuste, san naire, qui ne fit paroître de vigueur qu'à persé l'Eglise. Il ne laissa de sa femme Dominica que filles, Carose et Anastasie. L'une des deux épousa l cope, qui n'est guère connu que par le titre de ge de Valens.

Amm. l. 31, *c.* 15. Pendant la nuit qui suivit la bataille, les Ron échappés de la défaite se dispersèrent de toutes p Dès que le jour parut, la plus grande partie des barl marcha vers Andrinople; ils savoient, par le ra des transfuges, que les grands officiers de l'empire trésors de Valens y étoient renfermés. Ils y arriv sur les neuf heures du matin, et environnèrent la v résolus de braver tous les périls d'une attaque pr téc. Les habitans n'étoient pas moins déterminé bien défendre. Le pied des murs étoit au-dehors l d'une multitude de fantassins et de cavaliers, qu'or voit pas voulu recevoir dans la ville, et qui, éca l'ennemi à coups de flèches et de pierres, défen pendant cinq heures l'approche du fossé, toujou butte eux-mêmes à tous les traits de l'ennemi. En plupart ayant perdu la vie, trois cents qui restoie core mirent bas les armes, et passèrent du côté de bares, qui les égorgèrent sans miséricorde. Ce spe inspira tant d'horreur aux habitans, qu'ils réso de périr plutôt que de se rendre. Les Goths, s'ava jusqu'au bord du fossé, faisoient pleuvoir sur la mu une grêle de traits, lorsqu'un furieux orage, mê tonnerres affreux, les obligea de se retirer à l'al leurs chariots; de là ils firent sommer les assiégé rendre sur-le-champ, leur promettant la vie sauv porteur de cet ordre n'ayant pas été reçu dans la

[redacted]

y envoyèrent un prêtre chrétien. La lettre fut lue et éprisée. On employa le reste du jour et une partie de nuit suivante à préparer tout ce qui étoit nécessaire ur une vigoureuse défense. On doubla les portes en- dans de gros quartiers de pierres; on fortifia les en- oits les plus foibles, on dressa les batteries, on plaça distance en distance des vases remplis d'eau, parce ie la veille plusieurs soldats qui bordoient le haut de muraille étoient morts de soif.

Les Goths, dépourvus de machines, et ne sachant as même faire les approches, n'imaginoient d'autre oyen que de tuer à coups de traits ceux qui parois- ient sur les murailles, et de monter ensuite à l'esca- de; mais, comme ils perdoient beaucoup plus de monde i'ils n'en abattoient, ils eurent recours à un stratagème ii auroit réussi, s'il eût été mieux concerté. Ils enga- rent quelques déserteurs à retourner dans la ville, mme s'ils se fussent échappés des mains des assié- ans. Ces traîtres devoient mettre secrètement le feu divers endroits, pour faciliter l'escalade tandis que s assiégés s'occuperoient à éteindre l'incendie. Sur le ir, les déserteurs s'avancèrent au bord du fossé, ten- nt les bras, et demandant avec instance d'être reçus ans la place. On leur ouvrit les portes; on les interro- a sur les desseins des ennemis : comme ils ne s'accor- oient pas dans leurs réponses, on en conçut du soupçon; n les appliqua à la torture; ils avouèrent leur trahison, eurent la tête tranchée. Au milieu de la nuit, les bar- ares ne voyant pas paroître de flammes, et se doutant ue leur ruse étoit découverte, comblèrent le fossé, et inrent en foule attaquer les portes, s'efforçant de les nfoncer ou de les rompre. Leurs principaux capitaines nimoient leurs efforts, et s'exposoient eux-mêmes avec ncore plus de hardiesse. Les habitans et les officiers du alais, se joignant aux soldats de la garnison, opposoient a plus vigoureuse résistance. Aucun trait jeté même au

hasard dans les ténèbres sur une si grande multi
tomboit en vain. Comme on remarqua que les b
faisoient à leur tour usage des flèches qu'on tiroit s
on ordonna aux archers de couper la corde qui tenc
fermement emmanché dans le bois; mais rien n
plus d'effroi aux ennemis que la vue d'une pierre
lancée d'une machine, et qui vint, en bondissant
à leurs pieds. Ils en furent tellement épouvantés
alloient prendre la fuite, si leurs généraux, faisant
toutes les trompettes, ne se fussent avancés à le
leur montrant la ville, et leur criant : *Voilà le n
où sont enfermées les richesses que l'avarice de
vous a enlevées; voilà la prison de vos femmes e
filles arrachées de vos bras, et qui gémissent d
honteuse captivité.* Tous aussitôt courent tête bai
les murailles; ils plantent les échelles, chacu
presse de monter le premier; on décharge sur
quartiers de roche, des meules de moulin, des fr
de colonnes : les échelles sont brisées, et avec ell
bent les uns sur les autres les soldats écrasés de ce
foudroyantes, ou percés de javelots. D'autres suc
et sont encore renversés. Mais comme ils voie
un grand nombre d'habitans tomber du haut d
railles, ils s'encouragent, ils se pressent les uns
tres, ils plantent de nouveau leurs échelles
monceaux de cadavres; et, n'observant plus aucu
ils montent, et sont précipités par pelotons. Ce
rible attaque, où la rage des assiégeans et des
étoit égale, dura depuis le milieu de la nuit ju
nuit suivante. Alors les Goths, désespérés, se re
sous leurs tentes, la plupart sanglans et estropi
cusant mutuellement de n'avoir pas écouté Fri
qui les avoit voulu détourner de cette funeste
prise.

Amm. l. 31, c. 16. Au matin ils tinrent conseil, et se détermin
prendre la route de Périnthe, qu'on nommo

[redacted]

clée. Les transfuges leur promettoient un riche butin. marchèrent donc de ce côte-là sans se hâter, ne rentrant ni ne craignant aucun obstacle. Lorsque les tans d'Andrinople furent assurés de leur retraite, soldats qui avoient si bien défendu la ville n'étant instruits de la mort de Valens, et croyant qu'il s'é- retiré du côté de l'Illyrie, résolurent d'aller en dice rejoindre l'empereur. Ils partirent pendant la avec tous les bagages, et, prenant des chemins dénés et couverts de bois, dans l'incertitude où ils ent, ils se partagèrent en deux divisions; les uns nèrent vers Philippopolis et Sardique, les autres la Macédoine. Cependant les Goths, ayant reçu un fort considérable de Huns et d'Alains, que Fritigerne it attirés, campèrent à la vue de Périnthe. Le mau succès de l'attaque d'Andrinople leur ôta l'envie pprocher de la ville, mais ils désolèrent les vastes ines d'alentour.

L'avidité du pillage les conduisit à Constantinople. *Amm. ibid.* en insultoient déjà les faubourgs, et couroient jus- *Soc. l.* 5, *c.* 1. aux portes. Dominica, veuve de Valens, sauva par *Soz. l.* 7; *c.* 1. courage la capitale de l'empire. Elle ranima les hatans consternés, elle leur distribua des armes, elle de grandes sommes du trésor pour les exciter par largesses à leur propre défense. La principale ressurce de la ville consistoit dans une troupe de cavaliers rasins qui sortirent sur les ennemis avec une audace terminée, et donnèrent à grands coups de cimeterre travers de leurs escadrons. Pendant ce combat, qui t sanglant et opiniâtre, un Sarrasin, nu jusqu'à la inture, portant une chevelure longue et flottante, ssant des sons lugubres et menaçans, armé seulement d'un poignard, vint se lancer au milieu des Goths; , au premier qu'il égorgea, il attacha sa bouche sur plaie pour en sucer le sang. La vue d'une férocité si utale glaça d'effroi les ennemis; ils sonnèrent la re-

de la jonction des légions gauloises pour faciliter la [vic]toire : qu'il seroit même plus prudent de ne rien ha[sar]der contre une si grande multitude de barbares; d[e les] affoiblir par des surprises et des attaques réitérées, [de] leur couper les vivres, et de les réduire par la fami[ne à] se rendre, ou à se retirer des terres de l'empire. Mai[s les] conseils de Victor, autrefois si estimés de Julien, avo[ient] moins de crédit auprès de Valens que les flatteries d[es] courtisans. Son avis ne fut pas écouté, et la bataill[e fut] décidée.

Fritigerne, pour de meilleures raisons que Val[ens,] désiroit autant que lui de prévenir l'arrivée de Gra[tien.] Mais il attendoit Alathée et Saphrax, qu'il avoit ma[ndés] avec leurs troupes, et qui ne pouvoient arriver q[ue le] lendemain. Pour amuser l'empereur, il lui députa q[uel]ques-uns de ses moindres officiers, à la tête des[quels] étoit un prêtre chrétien. Ils apportoient une lettre [par] laquelle les Goths s'engageoient à entretenir ave[c les] Romains une paix éternelle, si l'on vouloit leur a[ban]donner la Thrace avec tout ce qui s'y trouvoit de g[rains] et de troupeaux. Le prêtre étoit chargé d'une autre [lettre] secrète de Fritigerne, qui, témoignant un grand [désir] de mériter l'amitié de l'empereur, lui mandoit *[qu'il] avoit affaire à une nation turbulente et inconsi[dérée;] qu'elle demandoit avec empressement un combat q[ui ne] pouvoit que lui être funeste : que, pour l'amener [à des] conditions raisonnables, il falloit lui montrer les [aigles] romaines dont elle n'avoit nulle idée : que la v[ue de] l'empereur et de son armée porteroit dans le cœ[ur des] Goths une impression de respect et de crainte.* V[alens] renvoya les députés sans réponse. Mais cette négoc[iation] consuma la journée, et augmenta la vanité de V[alens] et l'ardeur qu'il avoit de combattre. C'étoit tout c[e que] souhaitoit Fritigerne.

Amm. ibid. Zos. l. 4. Idace. Le lendemain, neuvième d'août, l'empereur, [à la] pointe du jour, se mit en marche, laissant sous les

[redacted]

drinople les bagages avec une garde suffisante. Le *Soz. l. 6, c. 40.*
:t du prétoire, la maison du prince, ses trésors et
quipages furent mis en sûreté dans la ville. La cha-
étoit excessive ce jour-là. Après une marche de
milles par des chemins rudes et difficiles, on
çut le camp des barbares bordé de leurs chariots, et
entendit leurs cris confus et menaçans. Valens n'a-
dressé aucun plan de bataille; il ne connoissoit ni
errain, ni les forces des ennemis: il rangea son
ée au hasard. La cavalerie formoit les deux ailes.
le droite fut placée en avant, et couvrit une grande
ie de l'infanterie. L'aile gauche avoit marché dans
el désordre, que les cavaliers, dispersés çà et là par
hemins, arrivoient confusément, et prenoient leurs
ջs avec peine. Fritigerne, déjà rangé en bataille,
oit bien que c'étoit là le moment de charger l'en-
ii; mais ce prudent capitaine, afin de ne point
ner de jalousie aux Ostrogoths, ne vouloit rien faire
l'absence d'Alathée et de Saphrax, qu'il attendoit à
que instant.

'our leur laisser le temps de le joindre, il fit porter à
ens, par quelques soldats, de nouvelles propositions
aix. L'empereur demanda que, pour traiter avec lui,
nvoyât des députés d'un caractère plus relevé. Fri-
rne traînoit les choses en longueur; et cependant
mée romaine, qui n'avoit pris aucune nourriture,
nsumoit de faim, de soif et de chaleur. Outre les
eurs du soleil, l'air étoit encore embrasé par la va-
r des flammes que les Goths allumoient à dessein,
tant le feu aux arbres, aux moissons, aux cabanes
s toute l'étendue de la plaine. Enfin Fritigerne fit
à Valens, par un héraut, que, s'il vouloit lui en-
er en otage quelques personnes distinguées, il iroit
même le trouver pour conclure la paix malgré l'ar-
ır et l'impatience de ses soldats. Cette proposition
nt acceptée, on jeta les yeux sur le tribun Equitius,

grand-maître du palais, et parent de l'empereur. M comme il avoit été fait prisonnier par les barbare qu'il s'étoit échappé, il refusa de se remettre entre mains, craignant d'en recevoir quelque mauvais tr ment. Ricomer s'offrit de lui-même, persuadé qu'une commission étoit digne d'un homme de courage, e tout service étoit honorable dès qu'il étoit périlleu

Amm. l. 31, *c.* 12, 13. *Hier. chron.* *Soz. l.* 6, *c.* 40. *Oros. l.* 7, *c.* 33.

Avant qu'il se fût rendu auprès de Fritigerne, escadrons de la garde de l'empereur, emportés pa impatience téméraire, allèrent, sans en avoir l'ordre, donner pique baissée sur les ennemis; et ce moment Alathée et Saphrax, arrivant avec leur lerie, fondirent sur eux, taillèrent en pièces tous qu'ils purent atteindre, et repoussèrent le reste Ricomer jusqu'au gros de l'armée romaine. La b devint générale. Les deux armées s'ébranlèrent e çant une grêle de flèches et de javelots; elles se ch rent avec fureur, et se balancèrent quelque temp cavaliers de l'aile gauche des Romains pénétrère qu'aux chariots qui formoient l'enceinte du cam barbares; mais, n'étant pas secondés, ils furent ro et renversés par la multitude des ennemis. Alors la cavalerie tourna le dos, et ce fut la principale de la défaite. L'infanterie, qui demeuroit à découve bientôt enveloppée, et tellement resserrée, que le dats n'avoient le libre usage ni de leurs bras ni de armes. Aveuglés par une nuée de poussière, ils n voient ni adresser leurs coups ni éviter ceux de bares, qui, s'abandonnant sur eux, les écrasoie les pieds de leurs chevaux. Dans une épaisse obs on n'entendoit que le bruit des armes, le cri des battans, les gémissemens des mourans et des bless massacre ayant éclairci les rangs, les Romains, que épuisés de fatigue, retrouvoient des forces d rage et le désespoir. La terre n'étoit plus couvert de sang, de carnage, de morts couchés sous des

.. Enfin, ce qui restoit de Romains réunissant leurs :ts, ils s'ouvrirent un passage et prirent la fuite. 'empereur, environné d'un monceau de cadavres, bandonné de ses gardes, s'alla jeter au milieu de c légions qui se défendoient encore. Trajan, résolu érir avec lui, s'écria que l'unique ressource étoit de er auprès du prince les débris de l'armée. Aussitôt le ıte Victor courut à l'endroit où l'on avoit placé les aves pour servir de réserve, et, ne les trouvant plus, ıgea que tout étoit perdu, et se retira avec Ricomer iaturnin. Cependant les barbares, altérés de sang, rsuivoient à toute bride les fuyards, les uns épars s la plaine, les autres ramassés en pelotons, se pré- tant et se perçant mutuellement de leurs propres :s. Les Goths ne faisoient point de prisonniers. Les nins étoient bouchés de cadavres d'hommes et de raux amoncelés. Le massacre ne cessa qu'à la nuit, fut fort obscure.

'alens ne parut plus depuis cette funeste journée. On etrouva pas même son corps. Personne n'osa, pen- t plusieurs jours, approcher du champ de bataille, es vainqueurs s'arrêtèrent pour dépouiller les morts. ıtes les circonstances de la mort de Valens rappor- par les historiens ne sont fondées que sur des bruits :rtains. Les uns disent qu'au commencement de la l, ce prince, ayant pris l'habit d'un simple soldat, 'étant mêlé dans la foule des fuyards, fut tué d'un p de flèche. Libanius le fait mourir en héros : il dit , ses officiers le conjurant de mettre sa personne en :té, et ses écuyers lui offrant d'excellens chevaux, il ondit qu'*il seroit indigne de lui de survivre à tant de ves gens, et qu'il vouloit s'ensevelir avec eux;* qu'en me temps il se jeta au fort de la mêlée, et qu'il périt combattant. L'opinion la plus généralement reçue, t que ce prince, étant blessé, et ne pouvant plus se ir à cheval, fut porté dans une cabane par quelques-

Amm. l. 31, *c.* 13 *et* 14.
Liban. or. de ulcisc. morte Juliani, c. 3.
Hier. chron.
Eunap. vit. Max.
Vict. epit.
Idace.
Oros. l. 7, *c.* 33.
Chrysost. ad vit. Jun. et ep. ad Philip. hom. 15.
Soc. l. 4, *c.* 37.
Theod. l. 4, *c.* 31.
Soz. l. 6, *c.* 40.
Philost. l. 9, *c.* 17.
Zos. l. 4.
Zon. t. 2, *p.* 31, 32.
Cedren. t. 1, *p.* 314.

uns de ses eunuques : là, tandis qu'on pansoit ses b
sures, survint une troupe d'ennemis, qui, trouvan
la résistance, et ne voulant pas s'arrêter devant
chaumière, où ils ignoroient que fût l'empereur
mirent le feu et la brûlèrent avec ceux qui s'y éto
renfermés : il n'en échappa qu'un seul, et ce fut de
que les Goths apprirent la fin tragique de Valens
furent très-affligés d'avoir perdu l'honneur de tenir
leurs mains le chef de l'empire. On ajoute qu'apr
retraite des barbares, comme on cherchoit entr
cendres de cette cabane les os de Valens, dont on n
retrouver un seul, on découvrit un ancien tombeau
cette inscription : *Ici est enterré Mimas, capitaine*
cédonien. Ce fait, s'il étoit véritable, seroit l'accom
sement de l'oracle que nous avons rapporté dans l
toire de Théodore. Valens, naturellement timide,
été si frappé de cette prédiction, que, ne connoi
du nom de Mimas que la montagne voisine de la
d'Erythres en Ionie, il ne pouvoit, depuis ce temp
entendre sans trembler le nom de cette province. Q
ques auteurs rapportent qu'avant la bataille il
consulté les devins pour savoir quel en seroit le su
et qu'il fut trompé, comme il étoit ordinaire, pa
réponses équivoques.

Jamais une plaie si profonde n'avoit affligé l'em
et les historiens du temps ne trouvent dans les an
de Rome que la bataille de Cannes qui puisse être
parée à celle-ci. Les deux tiers de l'armée romaine
tèrent sur la place, avec trente-cinq tribuns et com
dans de cohortes. Entre les capitaines distingués
périrent, on nomme Trajan, Sébastien, Valé
grand-écuyer, Equitius, maître du palais, Poten
tribun de la première compagnie des cavaliers. Ce
nier étoit un jeune homme de grande espérance,
aussi recommandable par son mérite que par cel
son père Ursicin, dont l'injuste disgrâce, arrivée so

: de Constance, donnoit du prix et de l'éclat aux
s du fils. La nouvelle de cet événement funeste s'é-
·épandue, on se rappela quantité de circonstances,
upart frivoles, dont on fit après coup autant de
ges de la mort de Valens. Je n'en rapporterai
ıe seule. On se ressouvint que, pendant le long
r de ce prince dans la ville d'Antioche, il s'étoit
u si odieux, que le peuple, voulant affirmer quel-
:hose, disoit communément par forme d'impréca-
: *Qu'ainsi Valens puisse être brûlé vif.*

avoit régné quatorze ans quatre mois et treize jours. *Amm. l. 31, c. 14.*
ıctions, que nous avons racontées, suffisent pour *Themist. or. 8.*
ıer une juste idée de son caractère : il ne sera pour-
pas inutile d'y ajouter quelques traits, qui pour-
ıt n'avoir pas été assez sentis dans le détail de son
ıire. Il se déterminoit lentement, soit à donner les
ges, soit à les ôter ; il étoit ennemi des brigues for-
; pour les obtenir, et s'étudioit surtout à réprimer
bition de ses parens. Jamais l'empire d'Orient ne
noins chargé d'impôts que sous son règne : son ava-
n'osoit s'attaquer qu'aux biens des particuliers ;
; il ménageoit les provinces, modérant les tributs
établis, n'en imposant pas de nouveaux, exigeant
rigueur les anciennes redevances, ne pardonnant
ıis les concussions aux hommes en place. Il avoit
ıd soin de s'instruire de l'état de ses finances. Ses
lécesseurs étoient dans l'usage d'abandonner à ceux
ls vouloient gratifier les biens dévolus au fisc, ce qui
ıubloit l'avidité des courtisans. Valens permettoit à
:un de défendre ses droits contre les entreprises du
et quand les biens étoient déclarés caducs, il en
ageoit la donation entre trois ou quatre personnes
de diminuer l'empressement à poursuivre, en dimi-
nt le profit qu'on pouvoit retirer des poursuites
épétoit souvent cette belle parole d'un ancien : *Que*
t aux pestes, aux tremblemens de terre et aux

autres fléaux de la nature à faire périr les hommes, mais aux princes à les conserver. Cette maxime ne fut jamais que dans sa bouche. L'histoire de son règne nous montre un prince sans lumières pour connoître ses devoirs, sans activité pour les remplir, injuste, sanguinaire, qui ne fit paroître de vigueur qu'à persécuter l'Eglise. Il ne laissa de sa femme Dominica que deux filles, Carose et Anastasie. L'une des deux épousa Procope, qui n'est guère connu que par le titre de gendre de Valens.

Amm. l. 31, *c.* 15. Pendant la nuit qui suivit la bataille, les Romains échappés de la défaite se dispersèrent de toutes parts. Dès que le jour parut, la plus grande partie des barbares marcha vers Andrinople; ils savoient, par le rapport des transfuges, que les grands officiers de l'empire et les trésors de Valens y étoient renfermés. Ils y arrivèrent sur les neuf heures du matin, et environnèrent la ville, résolus de braver tous les périls d'une attaque précipitée. Les habitans n'étoient pas moins déterminés à se bien défendre. Le pied des murs étoit au-dehors bordé d'une multitude de fantassins et de cavaliers, qu'on n'avoit pas voulu recevoir dans la ville, et qui, écartant l'ennemi à coups de flèches et de pierres, défendirent pendant cinq heures l'approche du fossé, toujours en butte eux-mêmes à tous les traits de l'ennemi. Enfin la plupart ayant perdu la vie, trois cents qui restoient encore mirent bas les armes, et passèrent du côté des barbares, qui les égorgèrent sans miséricorde. Ce spectacle inspira tant d'horreur aux habitans, qu'ils résolurent de périr plutôt que de se rendre. Les Goths, s'avançant jusqu'au bord du fossé, faisoient pleuvoir sur la muraille une grêle de traits, lorsqu'un furieux orage, mêlé de tonnerres affreux, les obligea de se retirer à l'abri de leurs chariots; de là ils firent sommer les assiégés de se rendre sur-le-champ, leur promettant la vie sauve. Le porteur de cet ordre n'ayant pas été reçu dans la ville,

y envoyèrent un prêtre chrétien. La lettre fut lue et éprisée. On employa le reste du jour et une partie de nuit suivante à préparer tout ce qui étoit nécessaire ur une vigoureuse défense. On doubla les portes en-dans de gros quartiers de pierres; on fortifia les en-oits les plus foibles, on dressa les batteries, on plaça distance en distance des vases remplis d'eau, parce le la veille plusieurs soldats qui bordoient le haut de muraille étoient morts de soif.

Les Goths, dépourvus de machines, et ne sachant s même faire les approches, n'imaginoient d'autre oyen que de tuer à coups de traits ceux qui parois-ient sur les murailles, et de monter ensuite à l'esca-de; mais, comme ils perdoient beaucoup plus de monde 'ils n'en abattoient, ils eurent recours à un stratagème i auroit réussi, s'il eût été mieux concerté. Ils enga-rent quelques déserteurs à retourner dans la ville, mme s'ils se fussent échappés des mains des assié-ans. Ces traîtres devoient mettre secrètement le feu divers endroits, pour faciliter l'escalade tandis que assiégés s'occuperoient à éteindre l'incendie. Sur le ir, les déserteurs s'avancèrent au bord du fossé, ten-nt les bras, et demandant avec instance d'être reçus ns la place. On leur ouvrit les portes; on les interro-a sur les desseins des ennemis: comme ils ne s'accor-oient pas dans leurs réponses, on en conçut du soupçon; n les appliqua à la torture; ils avouèrent leur trahison, eurent la tête tranchée. Au milieu de la nuit, les bar-ares ne voyant pas paroître de flammes, et se doutant ue leur ruse étoit découverte, comblèrent le fossé, et inrent en foule attaquer les portes, s'efforçant de les nfoncer ou de les rompre. Leurs principaux capitaines nimoient leurs efforts, et s'exposoient eux-mêmes avec ncore plus de hardiesse. Les habitans et les officiers du alais, se joignant aux soldats de la garnison, opposoient a plus vigoureuse résistance. Aucun trait jeté même au

hasard dans les ténèbres sur une si grande multit
tomboit en vain. Comme on remarqua que les ba
faisoient à leur tour usage des flèches qu'on tiroit s
on ordonna aux archers de couper la corde qui teno
fermement emmanché dans le bois; mais rien n
plus d'effroi aux ennemis que la vue d'une pierre
lancée d'une machine, et qui vint, en bondissant
à leurs pieds. Ils en furent tellement épouvantés
alloient prendre la fuite, si leurs généraux, faisant
toutes les trompettes, ne se fussent avancés à le
leur montrant la ville, et leur criant: *Voilà le m
où sont enfermées les richesses que l'avarice de
vous a enlevées; voilà la prison de vos femmes e
filles arrachées de vos bras, et qui gémissent d
honteuse captivité.* Tous aussitôt courent tête bais
les murailles; ils plantent les échelles, chacun
presse de monter le premier; on décharge sur
quartiers de roche, des meules de moulin, des fr
de colonnes: les échelles sont brisées, et avec ell
bent les uns sur les autres les soldats écrasés de ces
foudroyantes, ou percés de javelots. D'autres suc
et sont encore renversés. Mais comme ils voien
un grand nombre d'habitans tomber du haut d
railles, ils s'encouragent, ils se pressent les uns
tres, ils plantent de nouveau leurs échelles
monceaux de cadavres; et, n'observant plus aucu
ils montent, et sont précipités par pelotons. Cet
rible attaque, où la rage des assiégeans et des
étoit égale, dura depuis le milieu de la nuit ju
nuit suivante. Alors les Goths, désespérés, se re
sous leurs tentes, la plupart sanglans et estropi
cusant mutuellement de n'avoir pas écouté Fri
qui les avoit voulu détourner de cette funeste
prise.

Amm. l. 31, c. 16. Au matin ils tinrent conseil, et se détermin
prendre la route de Périnthe, qu'on nommo

:. Les transfuges leur promettoient un riche butin.
hèrent donc de ce côte-là sans se hâter, ne ren-
: ni ne craignant aucun obstacle. Lorsque les
s d'Andrinople furent assurés de leur retraite,
ts qui avoient si bien défendu la ville n'étant
'uits de la mort de Valens, et croyant qu'il s'é-
'é du côté de l'Illyrie, résolurent d'aller en di-
rejoindre l'empereur. Ils partirent pendant la
c tous les bagages, et, prenant des chemins dé-
et couverts de bois, dans l'incertitude où ils
ils se partagèrent en deux divisions; les uns
:nt vers Philippopolis et Sardique, les autres
Macédoine. Cependant les Goths, ayant reçu un
considérable de Huns et d'Alains, que Fritigerne
tirés, campèrent à la vue de Périnthe. Le mau-
cès de l'attaque d'Andrinople leur ôta l'envie
cher de la ville, mais ils désolèrent les vastes
d'alentour.

dité du pillage les conduisit à Constantinople. *Amm. ibid.*
nsultoient déjà les faubourgs, et couroient jus- *Soc. l. 5, c. 1.*
portes. Dominica, veuve de Valens, sauva par *Soz. l. 7, c. 1.*
rage la capitale de l'empire. Elle ranima les ha-
consternés, elle leur distribua des armes, elle
grandes sommes du trésor pour les exciter par
esses à leur propre défense. La principale res-
le la ville consistoit dans une troupe de cavaliers
is qui sortirent sur les ennemis avec une audace
inée, et donnèrent à grands coups de cimeterre
ers de leurs escadrons. Pendant ce combat, qui
glant et opiniâtre, un Sarrasin, nu jusqu'à la
e, portant une chevelure longue et flottante,
it des sons lugubres et menaçans, armé seule-
'un poignard, vint se lancer au milieu des Goths;
premier qu'il égorgea, il attacha sa bouche sur
: pour en sucer le sang. La vue d'une férocité si
glaça d'effroi les ennemis; ils sonnèrent la re-

traite, et allèrent camper à quelque distance, n'
plus approcher de trop près d'une ville qui leur s
bloit être un repaire d'animaux farouches. Quel
jours après, lorsqu'ils eurent considéré à loisir la
étendue de Constantinople, la hauteur de ses tours
ses palais, qui ressembloient à autant de forteress
multitude infinie de ses habitans ; la commodit
Bosphore, qui lui donnoit une communication tou
libre avec l'Asie et les deux mers, ils désespérèrent
réduire, ni par la force, ni par la famine. Ayant
détruit tous les travaux qu'ils avoient commencés
un siége ; après avoir, par les différentes sorties, |
plus de soldats qu'ils n'en avoient tué, ils se retir
pour se répandre vers l'Illyrie.

Amm. ibid. *Zos. l. 4.* L'Asie auroit peut-être éprouvé les même désast
le comte Jule n'eût pris une de ces résolutions ext
que l'humanité déteste, que la politique prétend
tifier par la nécessité, mais qui ne paroissent j
vraiment nécessaires aux yeux de la bonne foi et
justice. Ce comte ayant, par ordre de Valens, co
en Asie les plus jeunes d'entre les Goths, les avoi
persés en diverses villes au-delà du mont Taurus
la crainte que, s'ils étoient réunis, ils ne se port
à quelque violence. Il fut averti que cette je
fougueuse, instruite du traitement fait au reste
nation, et de sa révolte, formoit des complots se
et que par des messages mutuels envoyés d'une
l'autre, elle prenoit des mesures pour se rendre
tresse des lieux où elle étoit établie, et pour ven
parens et ses compatriotes. Sur cet avis il pre
parti; il écrit à tous les commandans des places.
formément à ses ordres, on assemble les Goth
chaque ville pour leur faire savoir *que l'emp
désirant les incorporer à ses sujets, veut leur
de l'argent et des terres; qu'ils aient donc à se
un tel jour à la métropole.* Ces jeunes barbares

joie , oublient leurs complots , attendent avec patience le jour marqué, et se rendent à l'ordre. ut étoit préparé pour les recevoir. Dès qu'ils sont emblés dans la place publique de chaque capitale, soldats cachés dans les maisons d'alentour se mon- nt aux fenêtres, et les accablent de pierres et de its. On passe au fil de l'épée ceux qui prennent la te; et dans un seul jour, en diverses villes, comme un même signal, un nombre infini de ces malheu- x fut sacrifié à une confiance sanguinaire. Ce mas- re justifia les cruautés que leurs pères exerçoient rs en Occident.

Les autres barbares d'au-delà du Danube, Sarmates, ades, Marcomans, vinrent se joindre aux Goths, Huns, aux Alains. Réunis par leur haine commune tre les Romains et par le désir du pillage, ils rava- ient, ils brûloient, ils détruisoient la petite Scythie, Thrace, la Macédoine, la Dardanie, la Dace, la esie. Leurs partis étendoient leurs courses jusque ns la Pannonie, la Dalmatie, l'Epire et l'Achaïe. Le nte Maurus, successeur de Frigérid, avoit laissé cer le pas de Sucques. Le sang romain couloit depuis nstantinople jusqu'aux Alpes Juliennes. Les femmes es filles étoient violées, les prêtres traînés en escla- e ou tués avec les évêques, les églises changées en ries, les corps des martyrs déterrés. Ce n'étoit dans es ces contrées que deuil, gémissemens, une triste ffreuse image de la mort. Murse fut ruinée, Pettau ée aux barbares; et on soupçonna de cette trahison certain Valens que les ariens avoient inutilement lu faire évêque de cette ville. Fritigerne, voyant tout fuyoit devant lui, disoit *qu'il s'étonnoit de pudence des Romains, qui se prétendoient maîtres pays qu'ils ne savoient pas défendre : qu'ils le édoient sans doute au même titre que les troupeaux èdent la prairie où ils paissent.* On ne voyoit de

Amm. ibid. et l. 20, *c.* 4. *Greg. Naz. or.* 14. *Hier. p.* 3. *Chrysost. ad vit. Jun. Ambrois. ep.* 1. *Idace. Hermant, vie de S. Ambroise, l.* 2, *c.* 12, 14. *Idem, vie de S. Basil. l.* 6, *c.* 10, 11. *éclairciss.*

toutes parts que des prisonniers exposés en vente. églises en rachetoient un grand nombre ; et saint broise signala en cette occasion sa charité inépuis il vendit les ornemens du sanctuaire, il auroit v les vases sacrés, si les besoins l'eussent exigé. Qu d'Illyriens abandonnèrent leur patrie, et se retir en Italie aux environs d'Imola, où il semble que tien leur donna des terres. Ils y portèrent l'h d'Arius, qu'ils auroient répandue jusqu'à Milan, saint évêque n'en eût préservé le pays. Les G dans le cours de leurs ravages, trouvèrent plu catholiques de leur nation qui, pour se soustrair persécution d'Athanaric, s'étoient jetés entre le des Romains. Ils les invitèrent à se joindre à eu partager les dépouilles. Mais ces généreux fugiti fusèrent de contribuer à détruire leur asile ; ils aim mieux, les uns se laisser égorger, les autres quitte terres, et se retirer en des lieux forts d'assiette, conserver la pureté de leur foi et la fidélité avoient promise à l'empire.

Liban. de ulcisc. morte Juliani, c. 1,
Them. or. 16.
Pacat. paneg. c. 9.
Vict. epit.
Idace chron.
Marcell. chron.
Zos. l. 4.
Joann. Ant. in excerptis Vales.
Theod. l. 5, *c.* 5, 6.
Zon. t. 2, *p.* 33.
Till. Theod. art. 1, 2, *et not.* 1, 2, 4.
Cellar. geog. ant. l. 2, *c.* 1, §. 66.

Cependant le comte Victor, aussitôt après la d étoit allé porter à Gratien cette triste nouvelle. I temps ensuite on fut informé de la mort de Val ce fut pour l'empereur et pour tout l'empire u croît d'affliction. Gratien se rendit en diligence stantinople à travers mille périls. Dans le désor il voyoit les affaires, il se souvint de Théodo après la mort de son père s'étoit retiré de la c sentit quel secours l'empire sur le penchant de s pourroit tirer de la valeur et de l'expérience guerrier, il résolut de le rappeler. Théodose viv puis deux ans à Cauca sa patrie, que les uns en Galice, les autres dans le pays des Vaccéen jourd'hui la province de Beïra en Portugal. Q auteurs le font naître à Italique près de Séville, de Trajan ; ils prétendent même, sans beauc

fondement, qu'il étoit de la famille de cet é
mais ce fut un plus grand honneur à Théo
voir les vertus de Trajan que de lui appa
la naissance. La gloire de son père et la s
voient suivi dans son exil volontaire. Soumi
sobre, laborieux, aussi libéral qu'il étoit
faisoit, sans le savoir, dans l'état de particul
utile apprentissage de la souveraineté. Il se
amis et ses compatriotes de ses conseils et
tune : la misère des provinces, qu'il voyoit d
imprimoit dès-lors ces tendres sentimens qu
vidence devoit bientôt rendre efficaces. Sou
retiroit à la campagne, et trouvoit un délass
nocent dans les travaux de l'agriculture. Il av
Flaccille, vraiment digne de lui par sa vert
noblesse : il en avoit déjà un fils nommé
lorsqu'il reçut l'ordre de retourner auprès
reur. Il quitta sa retraite en soupirant, sans
prévoir la haute fortune qui l'attendoit à la

Dès qu'il fut arrivé, Gratien le mit à la tê
pes qu'il avoit rassemblées. Théodose marc
contre une grande armée de Goths et de Sa
leur livra bataille près du Danube. Les enne
enfoncés du premier choc et mis en fuite. O
suivit avec ardeur; on en fit un grand carn
s'en sauva qu'un petit nombre qui repassèren
Le vainqueur, ayant mis ses troupes en sûre
villes voisines, retourna à la cour, et alla
porter à l'empereur la nouvelle de sa vic
expédition si rapide parut d'autant plus i
que les défaites précédentes avoient laissé d
prits une vive impression de terreur. Les
Théodose, plus désespérés que les ennem
osoient l'accuser de mensonge; c'étoit, à le
un imposteur qui avoit pris la fuite après l
son armée. L'empereur lui-même ne fut co

la vérité qu'après le retour des exprès qu'il envc les lieux, pour s'instruire par leurs propres yeu faire un rapport fidèle.

Soc. l. 5, c. 2. Theod. l. 5, c. 2. Soz. l. 7, c, 1. Joan. Ant. Zon. t. 2, p. 33. Cod. Theod. l. 16, tit. 5, leg. 5, l. 11, tit. 37, leg. 7.

Cette victoire rassura Constantinople, et r l'audace des barbares en leur apprenant que la romaine n'étoit pas entièrement éteinte. Gratien, avoir mis ordre aux affaires de l'Orient, retou Sirmium, où son premier soin fut de réparer les que son oncle avoit faits à la religion. Valens, ava départ d'Antioche, avoit permis aux évêques exi revenir dans leurs églises. Mais la supériorité qu servoit toujours le parti arien, avoit rendu cette mission presque inutile. Gratien ordonna par u que les prélats bannis rentreroient sans nul obsta possession de leurs siéges. Cependant, comme en sant à bout les ariens, qui dominoient dans la pl des villes de l'Orient, il étoit à craindre qu'ils n' lassent à leur secours les Goths protecteurs de la r hérésie, il accorda aux diverses communions, co nous l'avons déja dit, la liberté de s'assembler, révoqua dès l'année suivante, lorsqu'il crut la quillité de l'empire mieux affermie. Il arrêta les velles entreprises des sectateurs de l'anti-pape U et sur la requête qui lui fut présentée de la part du Damase et d'un grand nombre d'évêques assemb Rome, il prescrivit les règles qu'on devoit obs dans le jugement des évêques et des causes ecclé tiques. Les accusations de magie avoient depuis qu temps fait périr beaucoup d'innocens : dès le comm cement de cette année Gratien avoit déclaré que cusateur seroit obligé de prouver le crime en t rigueur, sur peine d'être lui-même sévèrement pun

Auson. grat. act. et ad Syagr. et in epiced. patris. Idace.

Le jeune prince ne se vit pas plus tôt maître de n mer les deux consuls, qu'il voulut donner à son cepteur Ausone une marque éclatante de sa reconn sance. Ausone, né à Bordeaux, avoit d'abord sui

l le quitta pour prendre une chàire de gram- ensuite de rhétorique, qu'il enseigna long- ıs sa patrie. Appelé à la cour par Valentinien, ·gé de l'instruction de Gratien, déjà Auguste; :ompagna dans l'expédition d'Allemagne en ramena une jeune captive, nommée Bissula, vint bientôt l'esclave, et qui contribua à égayer ıaturellement lascive et licencieuse. Il fut ho- itre de questeur; et, après la mort de Valen- ratien le fit préfet du prétoire, d'abord d'Italie, es Gaules. Il étoit revêtu de cette dernière di- qu'il fut élevé au consulat; et ce fut pour cette e Gratien lui donna le rang au-dessus d'Olybre, gue, qui avoit été préfet de Rome en 368 et années suivantes. Ausone nous a conservé la laquelle l'empereur lui annonça sa promo- étoit conçue en ces termes : *Lorsque je déli- r le choix des consuls que je devois nommer ınée prochaine, je me suis adressé à Dieu sulter sa volonté, comme vous savez que je s toutes mes entreprises, et comme vous sou- ıus-même que je fasse. J'ai cru lui obéir en ignant premier consul. Je vous rends ce que lois ; et je ne suis pas encore quitte avec vous us l'avoir rendu.* Quoique cette lettre semble ın préjugé favorable à la piété d'Ausone, la de ce poëte n'en est pas moins problématique. s critiques, les uns, faisant attention à quel- ces chrétiennes répandues dans ses écrits, son- qu'il étoit chrétien; d'autres prétendent que s lui sont faussement attribuées, et que le pa- qui respire dans ses véritables ouvrages ne ıas de douter qu'il ne fût païen. Ce qu'il y a de ain, c'est que l'extrême licence de ses poésies ue, s'il étoit chrétien, il ne l'étoit que de nom. r s'étendit sur toute sa famille : Jule Ausone,

Scalig. vit. Auson. Till. Grat. art. 8, 21, 22, et not. 8. 9. Mem. acad. des inscript. t. 15, p. 125. et suiv.

son père, qui étoit médecin, porta le titre de p
d'Illyrie; Hespère, son fils, fut vicaire de Macéd
proconsul d'Afrique, et enfin préfet du prétoire
Gaules conjointement avec lui. Thalasse, son ge
fut aussi proconsul d'Afrique.

An. 379. Greg. Naz. or. 14. Pacat. paneg. c. 11, 12. Them. or. 14, 16. Claud. de quarto consulatu Honor. S. Aug. de civ. l. 5, c. 25. Sidon. Apol. carm. 2. Zos. l. 4. Vict. epit. Soc. l. 5, c. 2. Theod. l. 5, c. 6. Soz. l. 7, c. 2. Idace chron. et fast. Prosper. chron. Chron. Marcel. Chron. Alex. Zon. t. 2, p. 34. Till. Grat. art. 9.

L'empire ne s'étoit jamais vu si près de sa perte
barbares septentrionaux, arrêtés jusqu'alors par le
nube, avoient franchi cette barrière. La Thrac
Dace, l'Illyrie, n'étoient couvertes que de sang
cendres. Les Francs, les Allemands, les Suèves,
autres nations germaniques murmuroient au-del
Rhin : ils se préparoient à s'emparer de la Gaule
leur avoit déjà coûté tant d'efforts, et dont la con
irritoit toujours leurs désirs. Les Ibériens, les A
niens, les Perses, menaçoient les bords du Tigre
l'Euphrate. Il sembloit que le moment étoit arri
l'univers, vaincu par les Romains, alloit romp
fers et enchaîner ses anciens maîtres. Gratien, â
vingt ans, ne pouvoit trouver assez de ressources,
lui-même, ni dans un enfant tel que son frère V
tinien, qui entroit dans sa huitième année. Il
besoin d'un bras puissant qui l'aidât à souter
fardeau prêt à l'accabler. Il eut assez de sagesse p
sentir et de force d'esprit pour le déclarer. Nul
motif que l'intérêt public ne le détermina da
choix. Il jeta les yeux sur Théodose, âgé pour l
trente-trois ans, et qui joignoit à la plus brillante
la prudence d'un âge avancé. C'étoit celui que tou
pire auroit nommé, s'il eût été à son choix de se
un maître. Le jeune empereur, s'il n'eût consulté
politique jalouse et timide, auroit craint et les
et le ressentiment de Théodose, dont il avoit sac
père à une cruelle calomnie. Mais, n'étant pas
assuré de sa grandeur d'âme que de sa capacité, i
venir à Sirmium; et comme il agissoit avec fran
et qu'il avoit pris fermement son parti, il lui d

présence de toute sa cour, qu'il vouloit l'associer à npire. Théodose, instruit par les malheurs de sa iille, n'attendoit qu'une disgrâce pour récompense es services. Lorsque le diadème lui fut présenté de main de l'empereur, il n'en fut pas ébloui; il n'y que les pénibles devoirs [illegible]es dangers du pouvoir rême; et, plus effrayé de la déclaration de Gratien, il ne l'eût été d'une sentence d'exil, il refusa avec sincérité capable de convaincre les courtisans mes. Il ne se rendit qu'avec beaucoup de peine aux res réitérés du prince, et n'accepta la souveraineté par un dernier acte de soumission et d'obéissance. eçut le titre d'Auguste le 19 de janvier de l'année

Le choix du nouveau Trajan fut applaudi de tout npire. On comparoit Gratien à l'empereur Nerva. envieux n'osèrent murmurer qu'en secret, et furent plus empressés à témoigner leur joie. Gratien parlea les provinces avec son collègue; il lui donna tout qu'avoit possédé Valens, c'est-à-dire l'Orient et la race. Il lui céda même une grande partie de l'Illyrie, fut alors divisée en deux. La Pannonie, la Norique la Dalmatie demeurèrent à l'empire d'Occident. La ce, la Mœsie, la Dardanie, la Prévalitaine, la Macédoine, l'Epire, la Thessalie, l'Achaïe, c'est-à-dire, te l'ancienne Grèce, en y comprenant le Péloponèse, Crète et toutes les îles, furent attachées à l'empire Orient. La plupart de ces provinces étoient occupées désolées par les barbares; et ce n'étoit donner à éodose qu'un accroissement de travaux et de périls. essalonique devint la capitale de l'Illyrie orientale, fut gouvernée par un préfet du prétoire particulier. gouvernement de l'Illyrie occidentale entra dans le partement du préfet du prétoire d'Italie. Entre les néraux qui avoient jusqu'alors servi en Occident, omer et Majorien s'attachèrent à Théodose. Majo-

rien avoit succédé au comte Maurus dans l'empl
général des troupes d'Illyrie : il fut l'aïeul matern
l'empereur, qui porta son nom dans la suite. Apr
partage, qui donnoit à l'empire d'Orient une plus
étendue, Gratien [illegible] encore quelque temps à
mium; et Théodose [illegible] commencer à Thessalon
le cours d'un règne à jamais mémorable.

IVRE VINGT-UNIÈME.

GRATIEN, VALENTINIEN II, THÉODOSE.

A défaite de Valens sembloit devoir entraîner la ine de l'empire. A la vue de Théodose élevé sur le ne, l'audace des vainqueurs s'arrêta, et le courage int aux vaincus. Tous connoissoient sa capacité et sa leur. Le nouvel empereur reçut à Thessalonique des putés de toutes les provinces orientales. Ils obtinrent ur leurs villes et pour eux-mêmes tout ce que la jus- e permettoit de leur accorder. Thémistius, à la tête principaux sénateurs de Constantinople, pria le prince venir au plus tôt se montrer à sa capitale; il demanda ur la ville la confirmation de ses priviléges, et pour énat de nouveaux honneurs qui pussent l'élever à la nité du sénat romain; comme la nouvelle Rome éga- it déjà l'ancienne par la magnificence des édifices, des tues et des aqueducs. Libanius, toujours inconsolable la perte de son crédit, tenta dans ces premiers mo- ens de prévenir Théodose en faveur de l'idolâtrie; il adressa un discours pour l'exciter à venger la mort Julien, attribuant à l'oubli de cette vengeance tous malheurs de l'état; il prétendoit que le silence des acles étoit une marque sensible de la colère des dieux, i ne daignoient plus donner de conseils aux hommes. s vaines remontrances de ce fanatique ne produisirent autre effet que de le rendre méprisable.

An. 379. *Themist. or. 14. Liban. de ulciscendâ morte Juliani. Zos. l. 4. Jornand. de reb. get. c. 27.*

L'empereur ne s'occupoit que des moyens de soulager s peuples et de relever l'honneur de l'empire. Le

Pacat. paneg. Vict. epit.

Themist. or. 19. diadème, qu'il n'avoit pas désiré, n'altéra rien dans son caractère. Aussi chaste, aussi humain, aussi désintéressé qu'il l'avoit été dans sa vie privée, il ne se permettoit que ce que les lois lui avoient toujours permis. Sensible à l'amitié, ami des hommes vertueux, fidèle dans ses promesses, libéral et donnant avec grandeur, communicatif et d'un accès facile, il ne voyoit dans la souveraineté que le pouvoir d'étendre ses bienfaits. Un jour qu'il commettoit des juges à l'examen d'une conspiration qu'on prétendoit formée contre sa personne, comme il les exhortoit à procéder avec équité et avec douceur: *Notre premier soin*, dit un de ces commissaires, *doit être de songer à la conservation du prince. Songez plutôt à sa réputation*, répondit Théodose; *l'essentiel pour un prince n'est pas de vivre long-temps, mais de bien vivre.* Son extérieur noble et majestueux attiroit le respect; sa bonté inspiroit la confiance. Prudent et circonspect dans le choix des magistrats, il eut, en arrivant à l'empire, le singulier bonheur d'en trouver en place un grand nombre tels qu'il les auroit choisis. Il n'étoit pas savant; mais il avoit un goût exquis pour tout ce qui regarde la littérature, et il aimoit les gens de lettres pourvu que l'usage qu'ils faisoient de leurs talens n'eût rien de dangereux. Il s'instruisoit avec soin de l'histoire de ses prédécesseurs, et ne cessoit de témoigner l'horreur que lui inspiroient l'orgueil, la cruauté, la tyrannie, et surtout la perfidie et l'ingratitude. Les actions lâches et indignes excitoient subitement sa colère; mais il s'apaisoit aisément, et un court délai adoucissoit la sévérité de ses ordres. Il savoit parler à chacun selon son rang, sa qualité, sa profession. Ses discours avoient en même temps de la grâce et de la dignité. Il pratiquoit les exercices du corps, sans se livrer trop au plaisir et sans se fatiguer. Il aimoit surtout la promenade; mais le travail des affaires précédoit toujours le délassement. Il n'employoit d'autre régime pour conserver sa

: sobre et frugale; ce qui ne l'empêchoit pas dans l'occasion des repas, où l'élégance et la loient plus que la dépense. Il diminua dès le ement celle de sa table, et son exemple tint i somptuaire. Mais il conserva toujours dans de sa maison cet air de grandeur qui convient sant prince.

: tempérament d'une noble économie a prêté *Zos. l. 4. Vict. epit.* aux louanges de ses panégyristes et à la cen- :s ennemis. Zosime, déclaré contre tous les ii ont travaillé au progrès du christianisme, à Théodose le luxe de sa table, la multitude nuques, qui disposoient, dit-il, de tous les t gouvernoient l'empereur même. Il ne tient qu'on ne croie que ce prince, plongé dans la endormi dans le sein des plaisirs, livré à des :t à des farceurs qui corrompoient sa cour, ne -même rien de mémorable; qu'il dût tous ses es généraux; qu'il vendoit au plus offrant les t les gouvernemens; et que sous son règne les accablées d'impôts, épuisées par l'avarice de ;istrats, faisoient des vœux pour changer de . ces reproches Zosime ne manque pas d'a- ii d'avoir aboli le culte des dieux. Ce dernier e le ressentiment de l'auteur; et l'on sent que :ves ne sont que le cri de l'idolâtrie terrassée. historien, païen ainsi que Zosime, mais plus fait de Théodose un héros accompli. Il re- ême, comme un exemple presque unique, que levint meilleur sur le trône, et que sa grandeur ses vertus. Il le compare à Trajan, dont il lui outes les belles qualités d'esprit et de corps, onner aucun de ses vices.

cependant convenir qu'entre les imputations *Zos. l. 4.* e il en est deux qui semblent avoir quelque t. Théodose multiplia les commandemens : au

lieu de deux généraux, l'un de la cavalerie, l'au l'infanterie, il en établit jusqu'à cinq, et peut-êt core plus. Il doubla le nombre des préfets, des tri des capitaines. Les gages de ces officiers épuisoi trésor, et leur avarice ruinoit les soldats, sur lesq s'établissoit des droits arbitraires. Il commit une faute d'une conséquence encore plus dangereuse malheurs précédens ayant diminué le nombre des pes, il reçut dans ses armées les barbares qui ven d'au-delà du Danube lui demander du service. C altérer la discipline des légions, et donner des arn des leçons aux ennemis de l'empire.

Du Cange, fam. byz. Chron. Alex. Greg. Nyss. de Placilla.

Sa femme Ælia Flaccilla, que les Grecs nom souvent Placilla et quelquefois Placide, contribua coup à sa gloire et au bonheur de ses sujets. Elle espagnole, selon le sentiment le plus suivi, fille toine, consul en 382. Jamais union ne fut mieux as Ils sembloient se disputer l'un à l'autre le prix de les vertus. Flaccille secondoit Théodose lorsqu'il soit de fermeté et de justice; elle le devançoit da actions de douceur et de bonté : c'étoit un modè piété, de chasteté, de tendresse conjugale. Elle allier la modestie avec une noble hardiesse, l'hu avec la grandeur d'âme. Pleine de foi, de zèle pou glise, de charité pour les pauvres, elle sanctifio mari par son exemple et par ses conseils. Elle lui toit souvent ces paroles : *Ne perdez jamais de que vous avez été et ce que vous êtes*. Lorsqu'elle l'Espagne, elle étoit déjà mère d'un fils et d'un Arcadius doit être né en 377, et Pulchérie l'ann vante.

Vict. epit. Themist. or. 16. Zos. l. 5. Symm. l. 10, ep. 57. Claud. de laud. Sere.

Théodose avoit un oncle, qu'on croit être Eucl qui fut consul en 381. Devenu empereur, il conti l'honorer comme un second père. On sait qu'il e s ur dont le nom est ignoré, et plusieurs frèr âgés que lui, desquels on ne connoît qu'Honoriu

mourut avant 384. Il paroît qu'ils demeurèrent en Espagne; qu'après la mort d'Honorius, Théodose fit venir à Constantinople ses deux filles, Thermantie et Serène. Leur mère étoit une dame espagnole nommée Marie. Théodose maria l'aînée à un général que l'histoire ne nomme pas. Serène, la cadette, épousa Stilicon. Elle étoit adroite, insinuante, instruite par la lecture des poëtes. L'empereur l'aima par prédilection; elle charmoit ses chagrins, elle savoit apaiser sa colère; il lui confioit ses secrets. Il paroît même qu'il l'adopta; du moins les enfans de Stilicon et de Serène sont-ils appelés par Claudien petits-fils de l'empereur. L'obscurité répandue sur les parens de Théodose fait honneur à ce prince : c'est une preuve qu'il ne leur permit pas d'abuser de sa puissance, et que l'amour qu'il avoit pour sa famille ne l'emporta pas sur celui qu'il devoit à ses sujets.

næ. et in Fescenn. et de laud Stilic. l. 3. Till. Theod art. 1, et Honor. art. 1.

Le premier soin de ce guerrier actif et vigilant fut d'assembler des troupes pour chasser les barbares hors de la Thrace. Il en avoit battu l'année précédente un corps très-nombreux; mais il en restoit encore la plus grande partie, divisée en plusieurs détachemens, qui continuoient de ravager la province. Théodose rappela les soldats dispersés après la défaite de Valens, et par la sévérité de la discipline, qu'il sut tempérer de douceur et de largesses faites à propos, il fit renaître leur ancien courage. Il rassura les habitans des campagnes; et de timides fugitifs il en fit des soldats qui ne respiroient que la vengeance. Il enrôla surtout ceux qui travailloient aux mines, gens endurcis aux plus rudes travaux. Cette armée, séparée en divers corps, donna la chasse aux barbares, et les resserra vers les bords du Danube. Il se livra plusieurs sanglans combats, dont les écrivains du temps ne détaillent aucune circonstance. Ils nous apprennent seulement que le 17 de novembre on reçut à Constantinople la nouvelle d'une grande vic-

Zos. l. 4. Themist. or. 14. Claud. in I consul. Honor. et de laud. Serenæ. Soz. l. 7, c. 4. Oros. l. 7, c. 34. Jornand. de reb. get. 27. Prosp. chron. Idac. chron. et fast. Marcel. chr.

toire remportée sur les Goths, les Huns et les Alains. Une partie de ces nations repassa le fleuve avec Fritigerne, Alathée et Saphrax. Ceux qui restèrent en Thrace se soumirent à l'empire et donnèrent des otages. Stilicon commença de se signaler dans cette guerre. On croit que ce fut dans une des rencontres, qui furent fréquentes pendant cette campagne, que le fameux Alaric, encore jeune alors, et chef d'un détachement de l'armée de Fritigerne, surprit Théodose, et l'enferma sur les bords de l'Hèbre. Mais on ne dit point par quel moyen l'empereur se retira de ce péril.

Zos. l. 4. S. Greg. Naz. ep. 135, 136. De tous ces exploits celui du général Modaire est le seul dont l'histoire nous ait laissé quelque détail. Modaire étoit du sang royal des Goths. Un démêlé qu'il eut avec Fritigerne dès le temps de Valens l'avoit fait passer au service de l'empire. Il s'y étoit tellement distingué par sa fidélité et par sa valeur, que Théodose le mit à la tête d'un corps de troupes. Ce général, sans être aperçu des ennemis, vint se poster sur une hauteur, qui commandoit une vaste plaine, où les barbares s'étoient répandus pour le pillage. Ayant appris par ses coureurs que les Goths, ensevelis dans le vin, étoient épars çà et là, et couchés par terre, il ordonna à ses soldats de ne prendre que leurs épées et leurs boucliers, et de fondre sur eux. Il n'en coûta que la peine de les égorger, la plupart endormis, tous hors d'état de se défendre. Après avoir recueilli leurs dépouilles, on marcha vers leur camp, fermé de quatre mille chariots. On y trouva leurs femmes, leurs enfans et leurs esclaves. Les Goths en conduisoient un si grand nombre, que dans leurs marches les uns remplissoient les chariots, les autres suivoient à pied et y montoient à leur tour. Toute cette multitude fut emmenée prisonnière. Nous voyons, par les lettres de saint Grégoire de Nazianze, que Modaire fut lié avec lui d'une étroite amitié. L'éloge que ce saint prélat fait de sa piété, et le secours

ui demande pour apaiser les troubles de l'Eglise mettent pas de douter qu'en quittant les Goths ·e n'eût abandonné le parti de l'arianisme. Cette re campagne de Théodose annonçoit un règne x, et rendoit le repos à la Thrace désolée depuis ıs par les plus horribles ravages.

ien, s'étant déchargé sur son nouveau collègue ı de l'Orient, fit à Sirmium un séjour de quelıois. Il remporta de son côté plusieurs avantages érens partis de barbares qui s'étoient avancés jus-'annonie. Il reprit ensuite le chemin de la Gaule, ant par Aquilée et par Milan, où il arriva vers e juillet. Les catholiques, dont il s'étoit déclaré ecteur, accouroient sur son passage, et faisoient ıx pour la prospérité de son gouvernement. Penn séjour à Milan, il eut de fréquens entretiens nt Ambroise. Il avoit pour ce saint évêque un mêlé de tendresse, et puisoit dans cette source la connoissance et l'amour de la vérité. Lorsoit parti pour l'Illyrie, il avoit prié saint Ame lui composer quelque ouvrage pour le confirns la foi de la consubstantialité, et il en avoit ux livres intitulés *de la Foi*. En partant de Siril lui écrivit pour le prier de confondre les rs de Macédonius, qui nioient la divinité du sprit. Il vouloit même que le saint prélat le vînt en diligence. Saint Ambroise s'en excusa; il l'empereur à Milan, et se contenta pour lors r trois autres livres aux deux premiers, dans il prouvoit la divinité du Fils: il lui promit dans la suite sur la divinité du Saint-Esprit, et a de cette promesse deux ans après. Ce fut sans ır le conseil de ce saint que Gratien révoqua ui permettoit aux hérétiques de tenir leurs as-. Le zèle d'Ambroise ne se renfermoit pas dans es de son diocèse : le siége de Sirmium étant

Soc. l. 5, c. 6.
Auson. grat. act.
Epist. Grat. ad Ambros.
Ambros. de fide, l. 1, c. 1, et de Spiritu sancto, 1, c. 1.
Cod. Theod. l. 16, tit. 5, leg. 5.
Paul. vit. Ambros.
Till. Grat. art. 10, et vie de S. Ambroise, art. 19. Fleury, hist. ecclés. l. 17, art. 44.

vacant par la mort de l'arien Germinius, Justin
Gratien avoit laissée dans cette ville avec son fils V
tinien, entreprit d'y placer un évêque du même
Sur cette nouvelle, Ambroise vole à Sirmium; il
pose avec fermeté aux efforts de l'impératrice, et
à bout de faire nommer un évêque catholique;
Anémius. Ce coup de vigueur fut l'origine de la
implacable, dont les éclats scandaleux déshono
Justine, et augmentèrent la gloire de l'intrépide

Zos. l. 4. Soc. l. 5, c. 6. Soz. l. 7, c. 4. Auson. grat. act. Cod. Theod. l. 4, tit. 20, leg. 1. Lib. 13, tit. 3, leg. 12, 13, 14, 15.

Les incursions des Allemands appelèrent Gratie
la Gaule plus tôt qu'il ne l'auroit désiré. Ils ne l'atten
pas, et ce prince passa l'hiver à Trèves. Il y publ
sieurs lois. Les débiteurs du fisc se mettoient à c
des poursuites en faisant cession de leurs biens;
donnoit occasion à des fraudes plus préjudiciabl
peuples qu'au prince même, puisque le prince n
jamais ce qui lui est dû, et qu'il sait se dédom
aux dépens de ses sujets de ce qui lui est enlevé p
mains infidèles. Gratien ordonna d'employer con
débiteurs la rigueur des supplices, à moins qu
prouvassent qu'ils avoient été ruinés par quelqu
dent involontaire. Il confirma les priviléges ac
aux médecins. Théodose en fit autant dans la sui
sone, en sortant du consulat, prononça, en prés
l'empereur, le discours de remercîment que nous
encore, et qui peut servir à fixer une des époq
dépérissement de l'éloquence.

An. 380.

Prosp. chron. Soc. l. 5, c. 6. Soz. l. 7, c. 4. Zos. l. 4. Jorn. de reb. get. c. 27. S. Ambr. ep. 21. S. Aug. de civ. l. 5, c. 26.

Au commencement de l'année suivante, Thé
consul avec Gratien, tomba malade à Thessal
On désespéroit de sa vie, et tout l'Orient crai
voir éteindre cet astre naissant, qui promettoit
de peuples des jours plus sereins et plus tranq
L'empereur, plus occupé du soin de son âme qu
guérison de son corps, désiroit le baptême. Mais,
lablement attaché à la foi catholique qu'il avoit
de ses pères, il ne vouloit être baptisé que par un

oxe. Il fit venir Ascole, évêque de Thessalonique. Ce Hermant
rélat, célèbre par sa vertu, mais renfermé dans les vie de S. Greg. l. 9, c
nctions de son ministère, étoit encore inconnu à la 1.
our. Lui seul avoit servi de défense à la Macédoine dans
: désastre de l'empire; et lorsque les Goths, vainqueurs,
illant impunément la Thrace, et poussant au loin
urs partis, étoient venus attaquer Thessalonique dé-
ourvue de secours, Ascole, sans autres armes que les
rières qu'il adressoit à Dieu, avoit repoussé leurs ef-
orts. Frappés de la peste, et poursuivis par un bras in-
isible, les Goths avoient pris la fuite. Théodose l'inter-
ogea sur sa croyance; il répondit: *Qu'il n'en avoit
oint d'autre que celle de Nicée; et que c'étoit la doc-
rine constante de toute la Macédoine, où les dogmes
Arius n'avoient jamais eu le crédit de s'établir; plus
eureuse en ce point que les provinces orientales, et que
a ville de Constantinople, où les sectes hérétiques dé-
hiroient le sein de l'Eglise.* L'empereur, satisfait de
ette profession de foi, reçut le baptême de la main
d'Ascole avec plus de joie qu'il n'avoit, un an aupara-
vant, reçu de Gratien la couronne impériale. Il conserva
toujours un profond respect pour ce saint évêque; il se
gouvernoit par ses conseils dans ce qui concernoit les
affaires de l'Eglise. La confiance d'un si grand prince,
et l'éminente vertu du préiat, relevèrent beaucoup l'é-
clat du siége de Thessalonique. Le pape Damase revêtit
Ascole et ses successeurs de la qualité de vicaire du saint
siége pour l'Illyrie orientale; ils avoient l'autorité de
juger en dernier ressort les causes ecclésiastiques dans
ces provinces; ils y tenoient le premier rang entre les
primats, sans préjudice des droits respectifs des églises.
La guérison de Théodose suivit de près son baptême.

Sa convalescence fut longue: il ne put quitter Thes- Soz. l. 7,
salonique avant le mois de juillet. Il profita de ce temps 4. Greg. Na
le repos pour remédier aux désordres de l'Eglise et de carm. de vi
l'état. Il traita d'abord les hérétiques avec douceur; et tâ suâ. Cod. Theo

l. 16, tit. 1, leg. 3; tit. 2, leg. 25.
Lib. 9, tit. 35, leg. 4, 5, tit. 38, leg. 6, 7, 8.
Lib. 15, tit. 5, leg. 2.
Lib. 2, tit. 8, leg. 2.
Append. Sirm. leg. 7.
Baronius in ann. 385.

saint Grégoire de Nazianze paroît douter si cette tolérance venoit d'un défaut de zèle, ou si c'étoit un effet de prudence que ce saint ne peut s'empêcher d'approuver. Mais Théodose ne tarda pas à déclarer quelle étoit la doctrine à laquelle il souhaitoit que tous ses sujets voulussent se conformer; et comme la ville de Constantinople étoit tout à la fois la capitale de son empire, d'où ses édits pouvoient plus aisément se répandre dans toute l'étendue de ses états, et le centre de l'hérésie qui s'y étoit affermie sous le règne de Constance et de Valens, ce fut au peuple de Constantiople que, dès le 28 de février, il adressa une loi célèbre, dont voici les termes: *Nous voulons que tous les peuples de notre obéissance professent la religion qui, suivant une tradition constante, a été enseignée aux Romains par l'apôtre saint Pierre, qui est évidemment professée par le pontife Damase et par Pierre, évêque d'Alexandrie, prélat d'une sainteté apostolique; en sorte que, selon les instructions des apôtres et la doctrine de l'évangile, nous reconnoissions dans le Père, le Fils et le Saint-Esprit, une seule divinité, avec une égale majesté et dans une adorable trinité. Nous donnons le titre de chrétiens catholiques à ceux qui suivront cette loi; et, regardant les autres comme des insensés, nous voulons qu'ils portent le nom ignominieux d'hérétiques, et que leurs assemblées ne soient point honorées du titre d'églises; en attendant qu'ils ressentent les effets de la vengeance de Dieu et de la nôtre, selon ce que la divine Providence daignera nous inspirer.* Il déclare, par une autre loi datée du même jour, *que ceux qui altèrent par leur ignorance, ou qui violent par leur négligence la sainteté de la loi de Dieu, se rendent coupables de sacrilége.* Au milieu du carême de cette année il ordonna, par une loi, de suspendre toute procédure criminelle durant les quarante jours qui précèdent la fête de Pâque. Ce qu'il confirma neuf ans après par une seconde loi: *Le*

ges, dit-il, *ne doivent pas punir les criminels dans* *temps où ils attendent de Dieu la rémission de leurs* *opres crimes.* Il suspendit aussi dans la suite les procé-ıres, même civiles, durant la quinzaine de Pâque, et ıus les dimanches de l'année, pendant lesquels les ectacles furent interdits. Nous avons une loi sans date ır laquelle, à l'exemple de Valentinien, il fait grâce à ıus les criminels en faveur de la fête de Pâque; il en cepte aussi les crimes énormes, qui sont celui de lèse-ajesté, l'homicide, l'adultère, le poison ou la magie, fausse monnoie. Gratien, à l'occasion d'une pareille émission, excepte encore le rapt et l'injustice; et il ex-ut de cette grâce ceux qui, après l'avoir déjà obtenue, ınt retombés dans les mêmes crimes. Valentinien le une en fit une loi perpétuelle pour l'Occident; mais, ıx exceptions précédentes il ajoute le sacrilége en gé-éral, et en particulier celui qui consistoit à violer les épultures. En l'année 387, comme Théodose dictoit ordonnance de l'indulgence pascale : *Plût à Dieu*, lit-il, *qu'il fût en mon pouvoir de ressusciter les morts!* Dans une autre loi faite sur le même sujet on lit cette elle maxime : *Que c'est une perte pour l'empereur de* *trouver personne à qui il puisse pardonner.*

La foiblesse de Valens avoit laissé un libre cours à plusieurs abus : Théodose se fit un devoir de les réfor-ıer. Il se déclara ennemi des délateurs; et, pour rendre pernicieux métier aussi rare qu'il est infâme, il pro-ınça la peine capitale contre tout esclave qui accuseroit ın maître, même avec fondement, et contre tout déla-ur qui auroit réussi dans trois différentes dénonciations: mort étoit le prix de la troisième victoire. Il y eut tou-ırs de ces hommes dangereux qui abusent de leur puis-nce et de leur crédit pour opprimer les foibles; et tou-ırs ils ont trouvé des magistrats intéressés ou timides, ıi se sont prêtés à leurs injustices. Sur une plainte non érée, on arrêtoit les accusés; on les laissoit languir dans

Cod. Theod. l. 10, *tit.* 10. *leg.* 12, 13, 17, 18, 19, *tit.* 18, *leg.* 2, 3.

Lib. 9, *tit.* 2, *leg.* 3; *tit.* 3, *leg.* 6; *tit.* 27, *leg.* 1, 2, 3, 4, 5, 6.

Lib. 15, *tit.* 1, *leg.* 20, 21, 23, 24, 27, 25, *et ibi God. p.* 302.

Tit. 5, *leg.* 2.

Lib. 8, *tit.* 15.

Lib. 3, *tit.*

8, leg. 1, 2, tit. 11, leg. unic.
Lib. 12, tit. 1, leg. 80, usque ad 140, et ibi God. p. 421. tit. 12, leg. 7.
Cod. Just. l. 5, tit. 9, leg. 1.
Lib. 6, tit. 55, leg. 4.
Liban. de vinctis.
Vetus. descript. C. P.
Themist. or. 18.

des cachots étroits et incommodes, où ils ne pouv dormir que debout : là ces misérables, souvent inno étoient abandonnés à l'avarice des geôliers, qui leur doient bien cher les nécessités de la vie, et les trait cruellement lorsqu'ils n'avoient pas de quoi payer y mouroient souvent de faim. Les magistrats, oc de spectacles, de festins et d'amusemens frivoles, ne voient pas le temps de visiter les prisons. Théodos fendit de mettre aux fers quiconque ne seroit pas vaincu : il voulut que l'accusateur fût détenu en pr pour subir la peine du talion, s'il étoit reconnu ca niateur ; que le procès fût promptement instruit et afin que le coupable ne tardât pas à recevoir son c ment, et l'innocent sa délivrance. Il interdit aux ge leurs exactions inhumaines, et ordonna que, to mois, le garde des registres mettroit sous les yeu juge le rôle des prisonniers, avec la note de leur de la qualité des crimes dont ils étoient accusés, temps de leur détention ; que le juge négligent et p seux, qui n'avoit de sa charge que le titre, seroit damné à une amende de dix livres d'or, et à l'exil ans après, pour donner aux magistrats le loisir de quitter de leurs devoirs, ils leur défendit d'assister spectacles, excepté le jour de la naissance et du cou nement des empereurs. Il paroît, par un discou Libanius, que ces lois furent plus foibles que les d dres : l'an 386 il adressa à Théodose en faveur de sonniers une remontrance hardie, dans laquelle craint pas de dire que le prince ne peut s'excuser s qu'il ignore ces iniquités ; que son devoir est de les noître et de les punir. Jamais empereur ne prit ta précautions pour arrêter les concussions des magist il ordonna que les juges convaincus de ce crime ser dépouillés de leur charge, déclarés incapables d'en séder aucune ; qu'en cas de mort, leurs héritiers ser responsables de leurs larcins ; que, pour les malversa

ns les causes des particuliers, ils seroient assujettis aux ines du péculat : il invita ceux qui se trouveroient lésés poursuivre la vengeance, et leur promit justice et ré-mpense. Natalis, commandant des troupes en Sar-igne sous le règne de Valens, avoit pillé la province : héodose l'y fit reconduire sous bonne garde pour y être nvaincu sur les lieux, et le condamna à rendre le qua-uple de ce qu'il avoit pris injustement. Il défendit aux ficiers qu'il envoyoit dans les provinces d'y faire au-ne acquisition d'immeubles, d'y recevoir aucun pré-nt ni pour eux, ni pour leur famille, leurs conseillers, ars domestiques ; il permit aux habitans de répéter en stice ce qu'ils auroient ainsi donné. Si un gouverneur i magistrat de province employoit son autorité pour ter une promesse de mariage, soit en sa faveur, soit en veur de qui que ce fût, il déclara la promesse nulle ; pour une simple tentative du magistrat, pour une mple proposition accompagnée de promesses ou de enaces, il le condamnoit à payer dix livres d'or, et perdre, après sa gestion, toutes les prérogatives que charge procuroit ; les personnes qu'il avoit sollicitées toient affranchies de sa juridiction, elles et leur famille, t avoient leurs causes commises par-devant d'autres ges. Pour entretenir cet esprit de vie, qui dans un grand npire doit animer toutes les parties même les plus éloi-tées du centre, il maintint en vigueur l'ordre munici-il des villes. Il nous reste de lui beaucoup de lois sur nomination de ces officiers, sur les moyens de con-rver leur nombre, sur leurs exemptions et leurs pri-léges. Flavien, proconsul d'Asie, et un préfet d'Egypte rent mis en prison pour avoir appliqué à la torture des iciers municipaux. Afin d'épargner aux villes les frais s nombreuses députations, il ordonna que, dans les casions où elles auroient quelque demande à porter au ince, toutes celles d'une même province concerteroient semble, et se contenteroient d'envoyer trois députés

pour la province entière. Il eut encore plus de soin tretenir les anciens édifices que d'en construire d veaux, ce qui, flattant davantage la vanité des p ou des magistrats, apporte aux villes plus de déper souvent moins d'utilité. Il ne permit aux gouver de faire de nouveaux ouvrages publics qu'après auroient réparé les anciens qui tomboient en rui achevé ceux que leurs prédécesseurs avoient comm Il voulut que les entrepreneurs fussent pendant q ans, eux et leurs héritiers, responsables de la s des constructions. Cette attention ne l'empêcha travailler à l'embellissement de Constantinople; i dans la suite construire un port, un aqueduc, des l des portiques, des académies, un palais, une pl une colonne, qui portèrent son nom. Valentin suivit l'exemple de Théodose, et recommanda d'e tenir dans Rome les anciens monumens plutôt qu entreprendre de nouveaux. Constantin avoit décide si quelqu'un trouvoit un trésor, il le partageroi moitié avec le fisc; Théodose le laissa tout entier l'auroit découvert, à condition cependant que, trouvoit sur le terrain d'autrui, il en céderoit le au propriétaire du terrain. Les lois romaines a borné le temps du deuil au terme de dix mois; T dose l'étendit à l'année entière: il déclara infâme la qui, avant l'année révolue, convoleroit à de sec noces. Telle étoit déjà la disposition des ancienne mais il y ajouta la perte de tous les biens que la f tiendroit du premier mari. Quant aux veuves qui marioient après le terme prescrit, il les obligea d server aux enfans du premier lit tous les biens ve leur père, et il leur ôta la liberté de les aliéner. L part de ces lois sont adressées à Eutrope, alors pré prétoire d'Orient, et dont nous avons déjà parlé l'histoire de la conjuration de Théodore.

Zos. l. 4. Dans le même temps que Théodose s'occupoit à

er les désordres, il songeoit aussi à fortifier l'empire *Eunap. in exerpt. de legat.*
ntre les attaques des barbares. Il employa pour cet
et un moyen dangereux, ainsi qu'il a déjà été observé,
tout-à-fait contraire à la saine politique. Les malheurs
écédens avoient affoibli les armées; il invita les Goths
u-delà du Danube à prendre parti dans ses troupes,
il promit de les traiter comme ses sujets naturels. Il
vint une si grande multitude, qu'ils surpassèrent bien-
en nombre les soldats romains, et l'empereur crai-
t avec raison de n'être plus le maître de les contenir,
venoient à former quelque entreprise. En effet, selon
auteur de ce temps-là, avant que de passer le fleuve,
s'étoient secrètement engagés, par des sermens exé-
bles, à faire aux Romains tous les maux qu'ils pour-
nt, soit par la force, soit par la ruse et la trahison,
ne se donner de repos qu'après s'être rendus maîtres
tout l'empire. Quoique Théodose ignorât ce perfide
nplot, cependant, par une sage précaution, il résolut
s mettre hors d'état de nuire en les divisant : il man-
e partie des légions qu'il avoit en Egypte, et envoya
r les remplacer un corps considérable de ces bar-
s, sous la conduite d'Hormisdas, ce neveu de Sapor
s'étoit signalé dans la révolte de Procope. Les deux
chemens se rencontrèrent à Philadelphie. Celui des
hs étoit de beaucoup le plus nombreux : ils avoient
ersé l'Asie comme des brigands, en pillant tout sur leur
ge. Réunis dans la même ville avec des troupes dis-
ées, ils voulurent continuer les mêmes violences. Un
ant qui venoit de vendre quelque denrée à un soldat
, en reçut pour paiement un coup d'épée au travers
rps; un autre, qui étoit accouru pour le défendre,
t pas mieux traité. On s'attroupa de part et d'autre.
fficiers venus d'Egypte s'efforcèrent en vain de faire
dre aux barbares que la discipline romaine, qu'ils
nt embrassée, ne permettoit pas ces emportemens;
e leur répondit qu'à grands coups d'épée. Alors les

soldats romains, quoique fort inférieurs en nombre, jetant sur les Goths, en massacrèrent plus de deux cent plusieurs se sauvèrent dans les égouts de la ville, où i périrent. On épargna les autres, qui, après cette sa glante leçon, continuèrent leur voyage en observant u plus exacte discipline.

Ce mélange de Goths et de Romains introduisit désordre dans les armées. On dit même que l'emp reur, pour attirer à son service un plus grand nombre ces barbares, leur permettoit de retourner dans le pays en substituant un soldat en leur place, et de venir reprendre leur rang lorsqu'ils le jugeroient à pro pos. Malgré la haine qu'ils avoient jurée au nom r main, Théodose, à force de caresses et de libéralités parvint à gagner le cœur de quelques-uns, et à les a tacher sincèrement à l'intérêt de l'empire. C'étoit l plus foible parti, s'il n'avoit eu pour chef un jeu homme plein de courage; il se nommoit Fravite. Pa de religion, mais sincère ennemi du déguisement de l'artifice, il détestoit les noirs desseins de ses co patriotes, et croyoit faire pour eux plus encore qu ne devoit en ne les démasquant pas. Il épousa mê une Romaine, pour ne pas entretenir dans sa mais une secrète intelligence avec la trahison et la perfi A la tête de l'autre parti étoit Eriulphe, homme vi lent et emporté. Un jour qu'ils étoient tous deux à table de l'empereur, qui, pour adoucir l'humeur fé de ces barbares, les traitoit souvent avec magnific le vin échauffant leurs esprits, ils se prirent de par Dans le transport de leur colère, ils dévoilèrent le cret de la conspiration générale. Les convives pre la fuite en tumulte: Fravite tire l'épée et tue Eriulph les gens de celui-ci accoururent pour venger le maître; ils alloient mettre en pièces le meurtrier, si gardes du prince ne se fussent jetés à la traverse et l'eussent tiré de leurs mains. Théodose, averti par

[redacted]

nement du complot des barbares, ne crut pas devoir ployer la violence pour en prévenir les effets : il prit s doute des mesures de prudence, dont l'histoire ne d aucun compte.

Les Goths établis en Thrace n'étoient pas mieux entionnés que leurs compatriotes. Oubliant les otages 'ils avoient donnés l'année précédente, ils envoyèrent partis en Pannonie, et favorisèrent le passage d'Ala-e et de Saphrax, qui, sans trouver aucun obstacle, rent encore avec Fritigerne se montrer en-deçà du nube. Vitalien commandoit en Pannonie. Gratien comptant pas beaucoup sur la capacité de ce géné-l, partit de Trèves au mois de mars, après avoir or-nné des levées d'hommes, de chevaux et de vivres; il alla attendre à Milan que ses troupes fussent as-mblées. Justine, qui s'y trouvoit alors, toujours ar-nte à protéger l'hérésie, profita de ce séjour pour lliciter l'empereur d'accorder aux Ariens une des lises de la ville. Elle obtint seulement par ses impor-nités que cette église fût mise en séquestre. Mais ntôt Gratien, honteux d'une si foible complaisance, rendit aux catholiques, sans attendre les remontrances saint Ambroise. Ce fut sans doute par le conseil du t prélat que ce prince exempta les femmes chré-nnes de la nécessité de monter sur le théâtre, à moins elles n'eussent démenti la sainteté de leur religion les désordres de leur vie. Il imposa une amende de livres d'or à quiconque retireroit dans sa maison comédienne ou une danseuse. Théodose, animé des mes sentimens, entreprit dans les années suivantes réformer la licence et le luxe des gens de théâtre; éfendit d'acheter, de vendre, d'instruire et de pro-re dans les festins ou dans les spectacles, d'entre-ir même dans son domestique une chanteuse ou euse d'instrumens; d'exposer dans les lieux publics se trouvoit l'image des princes les portraits des pan-

Zos. l. 4. Vict. epit. Till. vie de S. Amb. art. 21. Cod. Theod. l. 1, tit. 16, leg. 22. Lib. 15, tit. 7, leg. 4, 5, 6, 9, 10, 11, 12, et ibi God.

tomimes, des cochers du Cirque, des histrio terdit aux comédiennes l'usage des pierres magnificence des habits; aux femmes chréti leurs enfans tout commerce avec les acteurs trices.

Zos. l. 4. Jorn. de reb. get. c. 27. Cod. Theod. l. 7, tit. 13, leg. 8, 9; tit. 22, leg. 9, 10. Idac. fast. Greg. Naz. carm. de vitâ suâ. Philost. l. 9, c. 19. Marc. chron. Oros. l. 7, c. 34. Prosp. chron.

Gratien, étant parti de Milan au mois de ju par Aquilée, et prit la route de la Pannonie les partis des Goths qui ravageoient la provi les détacher du reste de la nation, il entra en tion avec eux, et conclut un traité de paix Théodose crut devoir accéder. Mais, ni Alath phrax, ni Fritigerne ne furent compris dans Celui-ci, s'étant séparé des autres après le pa Danube, prit sa route vers la Thessalie, dan sein de ravager la Grèce. Théodose avoit tro se défier des Goths pour n'être pas sur ses gar ce qu'il pouvoit réunir de troupes romaines éto long-temps assemblé auprès de lui : il avoit ra service les fils des vétérans, qui prétendoient j priviléges de leurs pères sans en avoir supporté gnes. Quoiqu'il eût besoin de soldats, il avoit ce par une loi expresse, exclu du métier des a esclaves, les eunuques, et toutes les professions vaillent pour la table, le luxe et la volupté. Au bruit de la marche de Fritigerne, il se mit pagne. Tous les auteurs, à l'exception de Zosi cordent à dire que ce prince remporta cet plusieurs victoires, qu'il dompta les Goths, et qu triomphant dans Constantinople. Mais, si l'on porte à cet historien, l'empereur fut défait couvert de honte. Son récit, qui ne se soutient même, et qui est démenti par les autres et par la suite des événemens, ne mérite croyance. Fritigerne repassa le Danube avec autres généraux, qui n'avoient pas eu plus d que lui.

[redacted]

Théodose, ayant dissipé ce nouvel orage, alla conférer vec Gratien à Sirmium, où il paroît qu'il étoit le 8 de eptembre; mais il n'y demeura que peu de jours, puisue le 20 du même mois il étoit de retour à Thessaloique. Il entra le 24 novembre à Constantinople, où il ut reçu avec beaucoup de joie, surtout de la part des atholiques. Il y avoit quarante ans que l'arianisme domioit dans cette ville; depuis l'exil d'Evagre, choisi pour vêque par les catholiques en 370, et chassé par Valens, Démophile possédoit seul toutes les églises. Valens étant mort, les catholiques avoient appelé Grégoire de Naianze pour les soutenir contre les hérétiques. Grégoire, ans être attaché à aucun siége, étoit revêtu du caractère piscopal; il avoit été ordonné évêque de Sasime en appadoce, dont il n'avoit jamais pris possession. Après mort de son père, qu'il avoit aidé dans les fonctions l'évêque de Nazianze sa patrie, il s'étoit retiré dans la litude. Pressé par les instances de l'église de Constaninople, qui le prioit de venir combattre les ennemis de foi, il s'étoit rendu dans cette ville. Ce saint prélat, héri et respecté des fidèles, persécuté sans cesse par les iens, avoit, par la sainteté de sa vie et la force de son oquence, ranimé la foi prête à s'éteindre dans la capile de l'empire. Un philosophe cynique, nommé Maxie, flétri de crimes et de châtimens, mais hypocrite ironté, étoit venu d'Alexandrie traverser les succès du int évêque, et s'étoit fait secrètement ordonner et staller par une cabale sur le siége de Constantinople. hassé aussitôt par les catholiques, il étoit allé trouver héodose à Thessalonique pour implorer sa protection. empereur l'avoit rebuté avec indignation; mais ce urbe étoit soutenu par un puissant parti. Tel étoit tat de l'église de Constantinople à l'arrivée de Théose. Ce prince, deux jours après, c'est-à-dire le 26 de vembre, fit demander a Démophile s'il vouloit emasser la foi de Nicée; et, sur son refus, il lui ordonna

Zos. l. 4. Idac. chron. et fast. Marc. chron. Chron. Alex. Greg. Naz. or. 25 et 32, et carm. de vitâ suâ. Soc. l. 5, c. 6, 7. Soz. l. 7, c. 5, 6. Philost. l. 9, c. 19. Chron. du cod. Theod. Hermant, vie de S. Greg. l. 9, c. 9. Fleury, hist. ecclés. l. 17, art. 59.

d'abandonner toutes les églises de la ville. Le hérétique préféra l'exil à l'abjuration de ses erre alla mourir à Bérée en Thrace, dont il avoit été fois évêque. Grégoire ne soupiroit qu'après la re accablé d'années et de travaux, il vouloit se déc du fardeau de l'épiscopat. L'empereur le retint lui, le conduisit lui-même à la grande église, et en possession de la maison épiscopale et de tous venus attachés au siége de Constantinople. Eunom chef des anoméens, dogmatisoit alors à Chalc Comme il étoit hardi et subtil dans la dispute, i roit à ses discours un grand nombre de per Théodose lui-même témoigna quelque désir d tendre; mais l'impératrice Flaccille l'en détou lui représentant que ce seroit accréditer l'erreur toriser une curiosité dangereuse.

Cod. Theod. l. 16, tit. 5, leg. 6 Theod. l. 5, c. 2. Marcel. et Faust. libel. Appendix. Sirm. a l cod. Theod. Till arian. art. 156, et vie de S. Mélèce, art. 14.

Après avoir dépouillé les ariens des églises de C tinople, il déclara par une loi datée du 10 janvie le consulat d'Euchérius et de Syagrius qu'il ne permis à nulle secte hérétique, et nommémen photiniens, aux ariens, aux eunomiens, de teni assemblées dans l'enceinte d'aucune ville; qu'on n' nul égard aux rescrits impériaux qu'ils pourroien prendre en leur faveur; que la foi de Nicée seroit publiquement professée; que les évêques orth seroient, dans toute l'étendue de l'empire, remis e session des églises, et que, si les hérétiques forn quelque entreprise séditieuse pour s'y mainteni seroient eux-mêmes chassés des villes sans espéra retour. Cette loi ne leur ôtoit que les églises des On voit en effet que dans ce même temps les obtinrent hors de Constantinople l'église de Saint-l qui tomboit en ruine; ils la réparèrent; elle tomb ans après, lorsqu'ils y étoient assemblés, et en écra grand nombre. Elle ne fut rebâtie que sous Just Sapor, un des plus illustres généraux de Théodo

chargé de faire exécuter cette loi dans toutes les provinces. Il n'eut pas de peine à y rétablir la paix, excepté dans Antioche. Il en chassa Vital, évêque des apollinaristes, qui avoient formé une secte séparée en 376 ; mais le peuple catholique étoit lui-même divisé entre deux évêques orthodoxes, Paulin et Mélèce. Celui-ci, pour rétablir la concorde, offroit de partager l'épiscopat avec Paulin, à condition qu'on ne nommeroit point de successeur à celui des deux qui mourroit le premier. Sur le refus que fit Paulin d'accepter une proposition si raisonnable, Sapor donna les églises à Mélèce, et n'en laissa qu'une seule à Paulin pour y célébrer les mystères avec ses partisans qu'on appeloit *eustathiens*. Ce triomphe de la foi si long-temps opprimée combla de joie les fidèles ; et dans la suite plusieurs conciles en témoignèrent à Théodose une pieuse reconnoissance.

L'arianisme abattu n'osoit faire éclater son ressentiment. Les vertus de Théodose rendoient impuissante la malignité naturelle à l'hérésie. Il étoit irréprochable ; ses sujets l'aimoient avec tendresse ; et jamais prince ne fut plus propre à régner sur les esprits, à la faveur de ce doux empire qu'il sut s'établir dans le cœur de ses peuples. La douceur de ses regards, celle de sa voix, la sérénité qui brilloit sur son visage, tempéroient en lui l'autorité souveraine. Grand observateur des lois, il savoit cependant en adoucir la rigueur. Dans les trois premières années de son règne, il ne condamna personne à la mort. Il ne fit usage de son pouvoir que pour rappeler les exilés, faire grâce aux coupables dont l'impunité ne tiroit pas à conséquence, relever par ses libéralités les familles ruinées, remettre ce qui restoit à payer des anciennes impositions. Il ne punissoit pas les enfans des fautes de leurs pères par la confiscation de leurs biens ; mais il ne pardonnoit pas les fraudes qui tendoient à frustrer le prince des contributions légitimes ; également attentif à arrêter deux excès, d'enrichir son

Themist. 15, 16, 1[illegible] 19.
Cod. Theod. l. 9, *tit.* [illegible] *leg.* 8, 9.
Lib. 10, [illegible] 24, *leg.* 2, [illegible]
Lib. 13, [illegible] 11, *leg*, 1, 3, 4.

trésor par des exactions odieuses, et de le laisser appauvrir par négligence. Ses sujets le regardoient comme leur père; ils entroient avec confiance dans son palais comme dans un asile sacré. Ses ennemis mêmes, qui auparavant, ne se fiant pas aux traités, ne se croyoient point en sûreté à la table des empereurs, venoient sans défiance se jeter entre ses bras; et ceux qu'on n'avoit pu vaincre par les armes se rendoient volontairement à sa bonne foi.

On en vit un exemple éclatant dans la personne d'Athanaric. Ce fier monarque des Visigoths, qui avoit traité d'égal à égal avec Valens, chassé par Fritigerne du territoire où il s'étoit long-temps maintenu contre les Huns, n'eut d'autre ressource que la générosité de Théodose. Il oublia le serment qu'il avoit fait autrefois de ne jamais mettre le pied sur les terres des Romains, et envoya demander à l'empereur une retraite pour lui et pour les Goths qui lui étoient demeurés fidèles. Théodose oublia de son côté les hostilités d'Athanaric; il tint à grand honneur que son palais devînt l'asile des princes malheureux; il l'invita à venir à sa cour; il alla plusieurs milles au-devant de lui; et, l'ayant embrassé avec tendresse, il le conduisit à Constantinople. Athanaric y entra le onzième de janvier avec cet air de grandeur que l'infortune ajoute encore aux princes qui savent s'élever au-dessus d'elle. L'empereur lui fit les honneurs de sa capitale, et le roi barbare, qui n'avoit vu jusqu'alors que les forêts et les cabanes des Goths, ne put considérer sans étonnement la situation de cette ville, la hauteur de ses murs, la beauté de ses édifices, ce nombre infini de vaisseaux qui remplissoient le port, l'affluence de tant de nations qui venoient y aborder de toutes les contrées de la terre, la belle ordonnance des troupes rangées en haie sur son passage. Il étoit païen et avoit même persécuté les chrétiens avec violence. Frappé de cette sorte d'admiration qui agit plus fortement dans les âmes les plus grossières, il s'écria: *Certes, l'empereur*

Zos. l. 4. *Themist. or.* 15. *Soc. l.* 5, *c.* 10. *Idac. fast. et chron.* *Prosp. chron.* *Marcel. chr.* *Oros. l.* 7, *c.* 34. *Jorn. de reb. get. c.* 28. *Isidor. chr. goth.* *Amm. l.* 27, *c.* 5. *Ambros. proœm, de Spiritu sancto.*

[redacted]

e dieu de la terre; et quiconque ose lever les bras re lui court infalliblement à sa perte. La vue de la .e de son père, érigée par Constantin, lui tira des ıes; il se crut établi dans le sein de sa famille; et le ement honorable que lui fit Théodose lui promet- les jours les plus heureux de sa vie, lorsqu'il fut pé d'une maladie qui le conduisit au tombeau, le zième jour après son arrivée. L'empereur lui fit de magnifiques funérailles; il y assista lui-même, chant devant le cercueil. Les Goths qui étoient venus leur roi, charmés de la bonté de Théodose, lui :rent un attachement inviolable. Les uns s'en retour- nt dans leur pays, publiant hautement les louanges : prince; les autres, en plus grand nombre, s'enga- nt dans ses troupes. Ils furent employés à garder ›assages du Danube contre les entreprises de leurs patriotes, et ils s'en acquittèrent avec fidélité. Pen- le court intervalle qui s'écoula entre l'arrivée et la t d'Athanaric, Thémistius prononça dans le palais, ›résence de Théodose, un discours dans lequel, en nt l'éloge de l'empereur, il montra que la justice, onté, la vigilance à maintenir l'ordre, sont les ités essentielles de la souveraineté; que ce sont ces ıs qui forment la vraie grandeur du prince et le ıeur des sujets.

ı faveur que Théodose accordoit à saint Grégoire et :ction des catholiques ne mettoient ce prélat à cou- ni des attentats des hérétiques, ni des sourdes intri- de Maxime. Cet hypocrite, n'ayant pu séduire pereur, étoit retourné à Alexandrie. Loin de s'y · en repos, il força Pierre, évêque de cette ville, ıt bien intentionné, mais foible et timide, de lui ıer des lettres de communion, et de le reconnoître · légitime évêque de Constantinople. Il menaçoit de :posséder lui-même. Le préfet d'Egypte, craignant uites d'une audace si déterminée, l'obligea de sortir

Greg. Naz. carm. de vitâ sud. et or. 32. Pagi ad Baron. Till. vie de S. Damase, art. 12.

de la province. Mais Maxime, muni du témoignage Pierre, passa en Italie, et vint à bout d'en impos tout l'Occident. Damase étoit lui-même alors viven attaqué par les calomnies de l'anti-pape Ursin, qui, légué à Cologne, tâchoit inutilement de s'accréditer près de Gratien. Le pape ne fut pas instruit par son pr exemple; il ne fit pas réflexion que la révolte de Max contre ce saint prélat ressembloit à celle d'Ursin co lui-même. Il se laissa tromper, et mit les évêques d'O dent dans les intérêts de l'imposteur. Grégoire a encore d'autres assauts à soutenir dans Constantin Les hérétiques se vengeoient sur lui de leur disgr ils avoient porté la hardiesse jusqu'à lui jeter des pi pendant qu'il prêchoit au peuple dans l'église des Sa Apôtres. Sa pauvreté évangélique, la simplicité d habits, son visage mortifié et atténué par les jeûnes corps courbé d'austérités et de vieillesse, son exté peu avantageux, opposé au faste et à la magnificenc autres évêques, le rendoient un objet de mépris. Co s'il eût été lui-même d'intelligence avec ses enne il ne songeoit qu'à quitter le siége épiscopal. Son de fut découvert : les catholiques, alarmés, s'assemblent sitôt; on le supplie de ne pas abandonner son pe on le force d'en donner sa parole. Il promet de dem jusqu'à l'arrivée des prélats qui devoient incessam tenir un concile à Constantinople, et qu'il espéroit gager à nommer un autre évêque.

Greg. Naz. carm. de vita sud. Soc. l. 5, c. 8. Theod. l. 5, c. 8. Prosp. chr. Marc. chron. Chron. Alex. Zon. t. 2, p. 36. Pagi ad Baron.

Théodose, résolu de faire tous ses efforts pour ré la paix dans l'église universelle, et en particulier celles d'Antioche et de Constantinople, avoit conv pour le mois de mai de cette année un concile de l'Orient. Cent cinquante évêques orthodoxes s'y rend des diverses provinces. Il y en vint aussi trente-si étoient attachés à l'hérésie de Macédonius. L'emp espérant les ramener, les avoit appelés au concile à peine y furent-ils arrivés, qu'ils se séparèrent, l

qu'ils ne consentiroient jamais à reconnoître la
ıbstantialité. Les prélats catholiques commencè-
par examiner l'ordination de Maxime; elle fut
ırée nulle, et Grégoire, malgré ses larmes et sa ré-
nce, fut confirmé dans la possession du siége de Con-
tinople.

n'y fut pas long-temps tranquille. Mélèce, qui avoit
ord présidé au concile, mourut en peu de jours.
npereur témoigna sa vénération pour la vertu de ce
t évêque par la pompe des funérailles qu'il lui fit
:. Le corps de Mélèce fut porté à Antioche, et, contre
ıutume des Romains, toutes les villes qui se trouvoient
le passage eurent ordre de le recevoir. Cette mort
ıbla la paix du concile. Les partisans de Mélèce et de
lin étoient enfin depuis quelque temps convenus
'e eux qu'on ne donneroit point de successeur à ce-
des deux qui mourroit le premier, et que les deux
tis se réuniroient sous l'autorité du survivant Cet
ırd avoit même été confirmé par un serment. Ce-
dant, dès que Mélèce eût fermé les yeux, le concile
rouva partagé en deux avis. S. Grégoire, à la tête
vieillards, demandoit que la convention fût exécutée:
eprésentoit que *la bonne foi et la paix de l'église
ntioche y étoient également intéressées; que Paulin,
ıcé en âge, recommandable d'ailleurs par sa vertu
ar la pureté de sa doctrine, méritoit bien d'occuper
place qu'il laisseroit bientôt vacante; que d'agir
'ement, ce seroit à la fois rendre la division éternelle,
ıettre le bon droit dans le parti de Paulin, dont le
l ne pouvoit devenir évêque sans violer un pacte au-
ıtique.* Ces motifs, quelque puissans qu'ils fussent,
'rêtoient pas les nouveaux prélats, qui, faute de meil-
res raisons, s'écrioient *que Paulin n'étoit en com-
nion qu'avec les églises d'Occident, et que, Jésus-
'ist ayant honoré l'Orient de sa présence, la partie
ntale ne devoit pas céder à l'autre.* La chaleur et

Hermant, vie de S. Greg. l. 9, c. 18.
Till. arian. art. 137, et vie de S. Mélèce, art. 16.

Greg. Naz. carm. de vitâ suâ.
Greg. Nyss. in fun. Meletii.
Joan. Chrys. laus Meletii.
Soc. l. 5, c. 9.
Soz. l. 7, c. 10, 11.
Till vie de S. Mélèce, art. 9.
Vie de S. Ambr. art. 27.

l'activité de ces jeunes évêques entraîna enfin les vieillards. Flavien, prêtre d'Antioche, fut élu pour successeur de Mélèce. Le seul Grégoire refusa de consentir à cette élection : il prit de nouveau le parti de renoncer à l'épiscopat, et ne fut retenu que par les instances de son peuple.

Greg. Naz. carm. de vitâ suâ. Theod. l. 5, c. 8. Soz. l. 7, c. 7. Pagi ad Baron. Till. vie de S. Ambr. art. 21.

Cependant on avoit mandé aux évêques d'Egypte et de Macédoine de venir se joindre au concile, sous prétexte de contribuer au rétablissement de la paix. C'étoient sans doute les ennemis de saint Grégoire qui les y avoient appelés. Les évêques d'Occident étoient prévenus contre son ordination : Timothée, frère et successeur de Pierre d'Alexandrie, mort depuis peu, et les autres évêques d'Egypte n'étoient pas mieux disposés. Ils réclamoient l'autorité des canons contre un prélat qui, déjà évêque de deux siéges, disoient-ils, étoit venu s'emparer encore de celui de Constantinople. Saint Grégoire n'eût pas été embarrassé de se défendre, s'il eût souhaité de gagner sa cause. Mais il embrassa avec empressement cette occasion de se soustraire à tant de cabales et de traverses; et, après avoir déclaré que, pour calmer la tempête, il subissoit avec joie le sort de Jonas, il abdiqua l'épiscopat en plein concile. Il y eut un petit nombre d'évêques qui sentirent la perte que faisoit l'église de Constantinople, et qui, pour n'avoir rien à se reprocher, sortirent de l'assemblée avec une profonde douleur. Les autres acceptèrent sans délibérer la démission d'un prélat dont l'éloquence excitoit leur jalousie, et dont l'austérité condamnoit leur luxe.

Greg. Naz. de vitâ suâ.

Il ne devoit pas être si facile d'obtenir le consentement de Théodose. Grégoire alla au palais ; et, s'approchant de l'empereur, qu'il trouva environné d'une cour nombreuse et brillante : « Prince (lui dit-il), je viens vous « demander une grâce ; vous aimez à en accorder. Ce « n'est pas de l'or pour mon usage, ni de riches orne« mens pour mon église : ce ne sont pas non plus des

« gouvernemens ni des emplois pour quelqu'un de mes « proches. Je laisse ces faveurs à ceux qui recherchent « ce qui n'est de nul prix. Mon ambition s'est toujours « élevée au-dessus des choses de la terre. Je ne désire de « votre bonté que la permission de céder à l'envie. Je « respecte le trône épiscopal; mais je ne veux le voir que « de loin. Je suis las de me rendre odieux à mes amis « mêmes, parce que je ne cherche à plaire qu'à Dieu. « Rétablissez entre les évêques cette concorde si pré- « cieuse; qu'ils terminent enfin leurs débats, si ce n'est « par la crainte de la justice divine, du moins par com- « plaisance pour l'empereur. Vainqueur des barbares, « remportez encore cette victoire sur l'ennemi de l'Eglise. « Vous voyez mes cheveux blancs et mes infirmités. J'ai « épuisé au service de Dieu ce qu'il m'avoit donné de « forces. Vous le savez, prince, c'est contre mon gré « que vous m'avez chargé du fardeau sous lequel je suc- « combe: permettez-moi de le mettre à vos pieds, et « d'achever en liberté ce qui me reste d'une longue et « pénible carrière. » Ces paroles affligèrent sensiblement l'empereur. Mais la demande étoit aussi juste que sincère; il consentit à regret; et le saint prélat, après avoir dit adieu à son peuple par un discours plein d'une tendresse noble et chrétienne, qu'il prononça dans la grande église de Constantinople, en présence des évêques du concile, alla terminer le cours d'une vie pénitente et laborieuse dans sa chère solitude, après laquelle il n'avoit cessé de soupirer.

On ne pouvoit se flatter de donner à Grégoire un successeur d'un égal mérite. Théodose recommanda au concile de ne rien négliger pour trouver un pasteur digne d'une place si importante. Mais les vues de la plupart des prélats n'étoient pas si pures que celles du prince. Les intérêts d'amitié ou de parenté déterminoient les suffrages. Il y avoit alors à Constantinople un nommé Nectaire, né à Tarse, d'une famille sénatorienne, et

Soc. l. 5, 8. Soz. l. 7, 7, 8, 10. Theod. l. 5, c. 8, 9. Marcel. chr. Zon. t. 2, 26. Herman. vie de S. Greg. l. 9, 18 et 26.

actuellement préteur. Comme il étoit sur le point d
tourner dans sa patrie, il alla rendre visite à Dio
évêque de Tarse, pour lui offrir de se charger de se
tres. Diodore cherchoit alors dans son esprit sur q
feroit tomber son choix. La vue de Nectaire fix
irrésolution. Les cheveux blancs du magistrat, sa
sionomie noble et majestueuse, la douceur et la p
peintes sur son visage, le rendoient respectable. Le p
frappé de cette idée, le conduisit au nouvel é
d'Antioche, qui avoit beaucoup de crédit sur l'esp
l'empereur : il lui demanda sa voix en faveur de
taire. Flavien reçut d'abord en riant la recommand
de Diodore; il trouvoit quelque chose de bizarre à
poser un laïc presque inconnu, en concurrence a
ecclésiastiques les plus distingués dans le clergé de
ses d'Orient. Cependant, par complaisance pou
ami, il conseilla à Nectaire de différer son dépa
quelques jours. Théodose, pour accélérer l'élection
les évêques de lui donner par écrit les noms de
que chacun d'eux avoit en vue, se réservant la l
de choisir. Flavien ayant composé la liste de ceu
proposoit sérieusement, voulut bien, pour ne pas
bliger Diodore, ajouter à la fin le nom de Nectai
fut à ce nom que s'arrêta la pensée de l'empere
connoissoit ce magistrat; il estimoit sa vertu. La
Nectaire n'avoit pas toujours été fort réglée; m
avoit corrigé dans la maturité de l'âge les désor
sa jeunesse. Théodose, après avoir plusieurs fo
la liste avec réflexion, se décida pour Nectaire. Ce
surprit tous les évêques; on demandoit qui ét
Nectaire : on fut encore plus étonné d'apprendr
ne fût pas encore baptisé, quoique déjà avancé
Ni cette circonstance, ni les représentations de pl
prélats ne firent changer d'avis à l'empereur. N
fut baptisé; et avant même que d'avoir quitté
de néophyte, il reçut les ordres sacrés, et fut, e

[redacted]

ı prince, installé sur le siége épiscopal avec le unanime des évêques, du clergé et du peuple le. Ce fut un prélat médiocre, plus pieux que plus capable de ménagement que de fermeté, sé dans les affaires politiques que dans les ma-la foi. Mais Théodose fut heureux qu'un choix lé n'eût pas de suites plus fâcheuses.

ation qui avoit régné dans le concile, tant que êts personnels avoient divisé les esprits, se calma ction de Nectaire. Dans le silence des passions es, la foi parla seule, et son langage fut una-'outes les hérésies contraires à la décision de à la doctrine orthodoxe sur la Trinité furent d'anathème. Pour confondre les Macédoniens ent la divinité du Saint-Esprit, on arrêta le sym-qu'on le chante aujourd'hui à la messe, à l'ex-le l'addition *Filioque*, qui est plus récente. On eurs canons de discipline. Le plus fameux est i donne à l'église de Constantinople le premier onneur après celle de Rome; et la raison qu'al-concile, c'est que Constantinople est la nouvelle Ce canon ne parloit que du rang; on l'étendit la juridiction. Le concile de Chalcédoine attri-glise de Constantinople l'ordination des métro-s de la Thrace, de l'Asie et du Pont. Ce nouveau hat eut la supériorité d'honneur sur ceux ıdrie et d'Antioche; mais il n'en fut point un ırement, parce que les trois diocèses dont il fut ne dépendoient auparavant d'aucun patriar-s évêques se séparèrent vers la fin de juillet, ıe Théodose eut promis d'appuyer de son auto-écution de leurs décrets. Ce concile n'étoit pas ıique dans son origine; mais il le devint ensuite qui regarde la foi, par l'accession du pape Da-de tout l'Occident. Il tient le second rang entre iles généraux.

Soc. l. 5, *c.* 8.
Soz. l. 7, *c.* 9.
Pagi ad Baron.
Hermant, vie de S. Greg. l. 9, *c.* 27.

Cod. Theod. l. 16. *Tit.* 7, *leg.* 1, 2, 3. *Tit.* 5, *leg.* 7. *usque ad* 25. *Soz. l.* 7, *c.* 12. *Imper. orien. Band. t.* 1, *p.* 92, *t.* 2, *p.* 491, 789.

Tandis que les évêques employoient les armes s
tuelles pour abattre l'erreur, l'empereur armoit co
elle l'autorité des lois. Dès les premiers jours du
de mai, lorsque les prélats s'assembloient, il donn
signal par deux lois contre les apostats et les m
chéens, qu'il déclara incapables de tester et de rece
aucun héritage, aucune donation testamentaire. Grat
deux ans après, suivit son exemple. Pendant la t
du concile, il défendit aux ariens de bâtir au
église, ni dans les villes ni dans les campagnes,
peine de confiscation du fonds sur lequel on auroi
en construire. Pour mettre sous un seul point de
toutes les lois de ce prince contre les hérétiques,
rassemblerai ici en peu de mots. Il leur interdit
assemblée, même dans les maisons particulières; e
contrevenoient à cette défense, il permit aux cathol
d'user de voies de fait pour les dissiper : cette permi
pouvoit être d'une dangereuse conséquence. Il leu
fendit d'ordonner des prêtres ou des évêques; il
manda de rechercher leurs ministres et de les forc
retourner dans leur pays natal, avec défense d'en
ni de demeurer à Constantinople, sous quelque pr
que ce fût. Il avoit surtout en horreur les manich
ces hérétiques se divisoient en plusieurs sectes,
quelques-unes avoient des pratiques aussi contrai
la pudeur qu'à la religion : il proscrivit ces secte
fâmes; il déclara punissables de mort ceux qui se
convaincus d'y être engagés; il ordonna au préf
prétoire d'en faire la recherche. Il renouvela plu
fois ces lois; mais il est à remarquer que la de
année de son règne il rendit aux eunoméens la li
de donner et de recevoir par testament. On appor
verses raisons de cette variation. La plus vraiseml
à mon avis, c'est que l'empereur, s'éloignant alo
Constantinople, où il laissoit ses deux fils, voulu
cette indulgence adoucir l'aigreur de ces hérétique

oient un parti redoutable. Sozomène observe que eines portées contre les hétérodoxes dans les lois de dose n'étoient que comminatoires ; qu'elles ne nt jamais mises à exécution ; et que ce prince ne ignoit d'estime qu'à ceux qui revenoient à l'église an mouvement libre de leur volonté. D'ailleurs il dia à couvrir de mépris les hérésiarques. Ce fut ce dessein qu'il fit poser dans la grande place les es en marbre de Sabellius, d'Arius, de Macédonius Eunomius. Ces bustes ne s'élevoient que de deux rois pieds au-dessus du terrain, et étoient exposés ntes les insultes des passans.

uelques-uns des évêques assemblés à Constantinople 'occupoient pas seulement des affaires de l'Eglise, devoient être leur unique objet ; ils se mêloient dans querelles séculières, et se laissoient traduire devant ribunaux pour y servir de témoins. Théodose dé-it d'y contraindre aucun évêque ; il déclara qu'un que ne pouvoit, sans déshonorer son caractère, se entendre publiquement en qualité de témoin. Il nit de citer les prêtres en témoignage ; mais il les-mpta de la question, qui étoit alors en usage dans causes criminelles, pour assurer la vérité des dépo-ns, à condition qu'ils seroient sévèrement punis, étoient convaincus de faux : *Car*, dit-il, *ceux qui sent de nos respects pour couvrir la fraude et le men-ge, méritent les châtimens les plus rigoureux.* Après conclusion du concile, il renouvela l'ordre qu'il avoit à donné de remettre toutes les églises entre les mains évêques qui professoient la vraie foi sur le mystère la Trinité ; et, pour les reconnoître à une marque sible, il désigna nommément dans toutes les pro-ces de l'empire les prélats les plus orthodoxes, dé-rant qu'il ne tiendroit pour catholiques que ceux qui mmuniqueroient avec eux. Pour honorer encore le ctère épiscopal, il fit transporter d'Ancyre à Cons-

Cod. Theod. l. 11, *tit.* 39, *leg.* 8, 10.
Lib. 16, *tit.* 1, *leg.* 3.
Lib. 9, *tit.* 17, *leg.* 6, 7.
Soc. l. 5, *c.* 9.
Soz. l. 7, *c.* 10.
S. Aug. de opere monach. c. 28.

tantinople les reliques de Paul, évêque de cette der ville, que les ariens avoient fait mourir à Cucuse, le règne de Constance. Le corps fut déposé dans église, qui porta dans la suite le nom du saint; c celle que Macédonius, son persécuteur, avoit fait l et cette translation fut regardée comme un trio que le martyr remportoit après sa mort sur ses e mis. A l'occasion de cette cérémonie, Théodose re vela à l'égard de Constantinople la loi ancienne défendoit d'enterrer les corps ou les cendres des dans l'enceinte de Rome et des villes municipal n'excepta que les reliques des martyrs et les cor empereurs qui avoient leur sépulture dans le ves de l'église des Saints-Apôtres, où l'on permit aussi humer les évêques de Constantinople. J'ajouterai i autre loi de Théodose, quoiqu'elle n'ait été fail cinq ans après. Il s'introduisoit dès-lors une sorte posture, qui devint dans les siècles suivans bea plus commune et plus scandaleuse. Des charlatans selon saint Augustin, étoient pour la plupart des m hypocrites et vagabonds, abusoient de la simplicit peuples; ils alloient de ville en ville, et vendoie fausses reliques de martyrs. Théodose tâcha d'abol honteux trafic, capable de décréditer les vrais obje la vénération des fidèles. Il défendit de transfére corps hors de sa sépulture, de vendre ni d'achete reliques.

Appendix. Sirm. ad Cod. Theod. Baronius. Hermant, vie de S. Ambroise, l. 2, c. 18, 22, 25. Till. arian. art. 157, et vie de S. Flavien, art. 4. Fleury, hist. eccles. l. 18, c. 10 et suiv.

La doctrine du concile de Constantinople fut reçu tout l'Occident; c'étoit celle de l'église universelle; l'ordination de Nectaire et celle de Flavien ne tro rent pas la même approbation. Dès l'an 379, Pallа Sécondien, évêques d'Illyrie, zélés défenseurs de l'a nisme, avoient demandé à l'empereur Gratien un cile général; ils prétendoient s'y justifier des err qu'on leur imputoit; car, en défendant la doct d'Arius, ils nioient qu'ils fussent ariens. Les prélats

›liques offroient de prendre l'empereur pour arbitre cette dispute. Gratien refusa de se charger de ce ement. Il indiqua d'abord un concile général à Aqui- ; mais saint Ambroise lui ayant représenté qu'il n'é- pas raisonnable de mettre en mouvement tout le nde chrétien, et d'obliger tous les évêques aux fati- s d'un long voyage pour une cause si peu impor- te, il consentit que le concile ne fût convoqué que évêques du vicariat d'Italie et des députés des autres vinces. Ce concile se tint au mois de septembre, la me année que celui de Constantinople. Pallade et odien y furent convaincus d'arianisme, et déposés. s évêques écrivirent deux lettres à Gratien, l'une ur lui rendre compte de leur décision, l'autre pour rier de réprimer les nouvelles entreprises de l'anti- e Ursin ; et une troisième à Théodose, par laquelle aroissoient ne pas reconnoître Flavien pour légitime que d'Antioche, et demandoient un nouveau concile, d'apaiser les divisions qui troubloient l'Eglise.

L'ordination de Nectaire étoit encore plus odieuse aux x des évêques d'Occident. Ils reçurent à bras ouverts xime le cynique. Ce prélat, sans titre légitime comme vertu, s'étant présenté au concile de Milan, fut admis communion. On écrivit en sa faveur à Théodose, n le pria de concourir avec Gratien pour assembler ome un concile universel. Ce prince répondit aux ues que leurs raisons n'étoient pas suffisantes pour convocation ; que, comme l'affaire de Nectaire et de Flavien s'étoient passées en Orient, et que toutes parties y étoient présentes, il n'étoit pas à propos de sférer la décision de ces deux causes en Occident, et hanger par des innovations les bornes que leurs s avoient posées ; que les évêques d'Orient avoient de s'offenser de leur demande. Il les blâmoit de oigner un peu trop de chaleur contre les Orientaux,

Appendix. Sirm. ad Cod. Theod.
Baronius.
Pagi ad Baron.
Hermant, vie de S. Ambroise, l. 3, c. 6.
Till. vie de S. Ambr, art. 30, et suiv.
Fleury hist. eccles. l. 18, art. 17.

et d'ajouter foi trop légèrement à Maxime, dont i
dévoiloit les impostures.

Theod. l. 5, c. 8, 9, 10, 11. Appendix. Sirm. ad Cod. Theod. Baronius. Hermant, vie de S. Ambroise, l. 3, c. 6. Till. vie de S. Flavien, art. 4. Fleury, hist. eccles. l. 18, art. 18, 19.

Cette réponse de Théodose trouva les évêque assemblés à Rome. Il avoit lui-même fait ren Constantinople la plupart des prélats qui l' précédente avoient assisté au concile général, a prendre avec eux les moyens de rétablir la co entre l'église d'Orient et celle d'Occident. Ces é reçurent une députation du concile de Rome q invitoit à se rendre en Italie. Ils s'en excusèrent difficulté de s'éloigner de leurs églises, où l'hérési vellement proscrite, excitoit encore de grands tr Ils se contentèrent de députer à Rome trois d'ent avec une lettre par laquelle ils justifioient l'élect Nectaire et de Flavien, et envoyoient leur pro de foi tout-à-fait conforme à la croyance des Oc taux. Le pape Damase, à la tête du concile de l répondit par une exposition de foi claire et d sur le mystère de la Trinité : il déclara que les é d'Occident abandonnoient Maxime, reconnoissan avaient été trompés par ses fourberies, et rem Théodose de leur avoir ouvert les yeux. Ce conci vit à Gratien pour le prier de réprimer l'insole la faction d'Ursin, qui, malgré les ordonnances de pereur, se soutenoit en Italie. Gratien répond un rescrit adressé au vicaire Aquilin, dans le le réprimandoit de ce qu'il ne faisoit pas exécu ordres : il attribuoit ces troubles à la négligence ou à la collusion des magistrats, et les menaçoit nition, s'ils ne procuroient pas le repos à Dam établissoit de nouveau les règles des jugemens siastiques.

Soc. l. 5, c. 10, 20, 21. Soz. l. 7, c. 6, 12, 17. Theod. l. 5, c. 16.

La disgrâce des hérétiques, loin de les abattre, é foit leur opiniâtreté et les accréditoit parmi le p Leurs évêques, chassés des autres villes, se réfug dans la capitale de l'empire ; ils y répandoien

[redacted]

; et Constantinople retentissoit de controverses. issembloit dans les places publiques pour disputer ssence de Dieu ; les femmes, les artisans, les va- ;'érigeoient en dogmatistes : c'étoit une frénésie nique. L'empereur voulut d'abord imposer si- : il défendit ces dangereuses contestations. Ses ef- urent inutiles. Il crut que, pour fermer la bouche ·ésie, le meilleur moyen étoit de la confondre. Il bla encore un concile de tout l'Orient, et y manda efs de toutes les sectes. Ils s'y rendirent, ainsi que èques orthodoxes. Ceux-ci n'approuvoient pas cette scendance du prince ; c'étoit, à leur avis, paroître eler dans la foi, que de remettre en question ce roit été décidé par tant de conciles. Un d'entre a faire connoître à l'empereur le mécontentement al des catholiques. Théodose venoit de déclarer ste son fils Arcadius ; et ce jeune prince, âgé de s, assis à côté de son père, partageoit avec lui l[illegible] nages des prélats, qui venoient saluer l'empereur ure qu'ils arrivoient à Constantinople. Amphi- , évêque d'Icone étoit un vieillard aussi simple dans œurs que célèbre pour la sainteté de sa vie. S'é- résenté à Théodose, et l'ayant salué avec respect, sa tout droit devant Arcadius, et se contenta de re, en lui portant la main au visage, *Dieu vous , mon fils.* L'empereur, offensé de cette familiarité ente, ordonna aussitôt de faire retirer ce vieillard.

Philost. l. 10, c. 6.
Pagi ad Baron.
Hermant, vie de S. Greg. l. 10, c. 13.
Till. arian. c. 138, 139.

Amphiloque se tournant vers lui : *Prince,* s'écria- *vous ne pouvez souffrir qu'on manque de respect e fils ; pensez-vous que le père céleste, le souverain mpereurs et des empires, pardonne à ceux qui hèment contre son fils unique, ou qui usent de gement et de condescendance envers ces blasphé- urs ?* Ces paroles firent une vive impression sur ereur ; il embrassa le saint prélat, et conçut plus

d'horreur que jamais contre les dogmes impies ariens. Les conférences s'ouvrirent au mois de juin qu'on en sait de certain, c'est qu'elles se terminè à l'avantage des orthodoxes, et que les hérétiques fu confondus. Eunomius, le plus redoutable de tou sa subtilité et sa hardiesse, et qui avoit corrompu sieurs chambellans de l'empereur, fut envoyé en où il mourut. Théodose épargna seulement les tiens, qui témoignoient la même ardeur que les c liques pour la défense de la doctrine orthodoxe s Trinité. Le zèle de l'empereur pour étouffer les sies n'eut pas le succès qu'il désiroit : privées d neurs et de crédit, elles subsistèrent pendant to règne, comme on le voit par les lois qu'il fut obl renouveler presque tous les ans. Ce dernier con Constantinople ne se tint qu'en 383 ; mais ce fu suite du concile œcuménique assemblé en 382 ; cru qu'il étoit à propos de suivre sans interrupt conduite que Théodose a tenue à l'égard des e de l'église catholique.

Cod. Theod. l. 16. tit. 10, leg. 7, 8.

L'idolâtrie s'affoiblissoit de jour en jour. Con lui avoit porté les premiers coups : Gratien et Th se proposoient d'en achever la ruine. Une mo maturée traversa le projet de Gratien. Théod le temps d'y réussir ; mais il ménagea ce dessei prudence ; et, avant que d'abattre les temples, il en miner les fondemens par diverses ordonna se contenta, cette année, de bannir des tem sacrifices et les cérémonies superstitieuses par le on consultoit les dieux sur l'avenir. L'année su il usa d'indulgence à l'égard des païens de l'Os Il y avoit à Edesse un temple fameux, orné de fiques statues, et qui servoit de lieu d'asseml peuple de la ville. On avoit obtenu de l'empe ordre de le fermer, ce qui excitoit les murmures d

[redacted]

rs. Théodose permit de le rouvrir, à condition qu'on buseroit pas de cette liberté pour y célébrer les sacri- es dont il avoit interdit l'usage.

Pendant que ce prince animoit par sa présence les êques assemblés à Constantinople, il se préparoit à ettre ses troupes en campagne. Les Squirres, qui fai- ent partie des Alains, joints aux Huns et aux Car- daces, avoient passé le Danube. Les Carpodaces étoient reste de la nation des Carpes, qui, chassés de leur ys par les Goths, s'étoient établis dans l'ancienne ace. L'empereur marcha en personne contre ces bar- res, les défit, et les obligea de repasser le fleuve. Dans même temps une armée de Goths traversoit la Ma- doine, et marchoit vers la Thessalie. Théodose se posa du soin de les repousser sur Bauton et Arbo- iste, que Gratien avoit envoyés à son secours avec un and corps de troupes. C'étoient deux capitaines francs, ui, s'étant attachés au service de l'empire, parvinrent ux premières dignités. Tous deux vaillans, désinté- essés et pleins de prudence : mais Bauton étoit plus dèle, plus doux et plus modéré; il fut consul dans la iite, et se contenta des distinctions que lui procuroit on mérite. Arbogaste, hardi, emporté, cruel, ambi- eux au point de vouloir dominer ses maîtres, étoit 'ailleurs réglé dans ses mœurs, sobre et frugal, vivant omme un simple soldat. Ces deux généraux arrêtèrent s Goths à l'entrée de la Thessalie; et par leur bra- oure et leur sage conduite, ils leur firent perdre l'es- érance de pénétrer plus avant. Les Goths regagnèrent a Thrace, où, ne se flattant pas de pouvoir se soutenir ontre les forces de Théodose, ils prirent le parti de etourner au-delà du Danube.

Zos. l. 4. Soc. l. 5, c. 24. Philost. l. 11, c. 2, 6. Claud. in 3° et 4 consulat. Honor. Oros. l. 7, c. 35. Jornand. de reb. get. c. 50. Suid. in Αβρογάστης.

Ce n'étoit pas pour eux une retraite plus assurée. Le oisinage des Huns, qui les avoient obligés, sous le règne le Valens, de quitter leurs demeures, les tenoit dans de ontinuelles alarmes; et ce peuple malheureux ne pou-

An. 382.

Themist. or. 16, 18, 19. Oros. l. 7, c. 34. Idac. fast. et chron.

Marcel. chr. Jornes. de regno.

vant ni rester tranquillement dans son pays, ni en sortir impunément, couroit risque d'être entièrement détruit. Théodose crut pouvoir profiter de leur embarras pour le bien de l'empire. La Thrace et la Mœsie étoient tellement désolées, que, sans une colonie étrangère, il falloit plusieurs siècles pour les repeupler. Les Goths étoient affoiblis; leurs défaites, leurs victoires même leur avoient coûté une partie de leur nation, sans compter ceux qui, s'étant détachés de leurs compatriotes, s'étoient déjà donnés à l'empire. Théodose pensa qu'ils n'avoient plus assez de forces pour être de redoutables ennemis, mais qu'il leur en restoit assez pour devenir des sujets utiles. Dans ces circonstances, il leur envoya Saturnin, au commencement de l'année dans laquelle Antoine étoit consul avec Syagrius, différent de celui que nous avons vu dans le consulat de l'année précédente. Saturnin étoit propre à cette négociation. Parvenu par son mérite aux premiers emplois militaires, il ne pouvoit manquer d'être agréable à une nation guerrière qui n'estimoit que la valeur. Il connoissoit les Goths, contre lesquels il avoit servi dans toutes les guerres, et il en étoit connu. Il ne se pressa pas de terminer cette importante affaire. Il leur fit entendre à loisir *que la clémence de l'empereur leur tendoit les bras; qu'il vouloit bien oublier les violences passées; qu'il ne tenoit qu'à eux de trouver un asile assuré dans le pays même qu'ils avoient d'abord ravagé, et ensuite inondé de leur propre sang, pourvu qu'ils se consacrassent sincèrement au service de l'empire; que, s'ils étoient assez sages pour embrasser ce parti, ils auroient à se féliciter de leurs défaites, puisque le vainqueur leur accordoit ce que n'avoient pu leur procurer des succès passagers, dont ils avoient été assez punis.* Les Goths écoutèrent ces propositions. Leurs chefs suivirent Saturnin à Constantinople, où, étant arrivés le 3 d'octobre, ils se prosternèrent devant l'empereur, lui demandèrent grâce,

i promirent [illegible] inviolable fidélité. Théodose it à toute-la nation de s'établir dans la Thrace et la Mœsie. Elle y répara les maux qu'elle y avoit ; les campagnes furent ensemencées et se couvri- de moissons ; les villages se relevèrent de leurs s, et les bords du Danube recouvrèrent leur an- e fertilité. Un grand nombre de Goths prirent des ssemens à Constantinople, et du service dans les ɘs. Si l'on en jugé par l'événement, cette poli- de Théodose n'est pas exempte de censure. Il est ɪue les conjonctures n'étoient pas les mêmes que du ; de Valens ; aussi, tant que Théodose vécut, les s se tinrent dans les bornes de la soumission. Mais blesse de ses successeurs réveilla leur haine, qui n'é- u'assoupie. Théodose les laissa réunis dans le même ceux qui servoient dans ses troupes formoient un à part sous des chefs de leur nation. Cette distinc- es empêcha de s'incorporer aux autres sujets ; bien- ; s'en séparèrent et excitèrent de nouveaux troubles. dose étoit sans doute assuré de les contenir tant vivroit ; mais un prince bon et prudent porte ses ɪu-delà des bornes de sa vie ; il écarte les dangers us éloignés ; il prépare des jours heureux à ses suc- ɪrs et à leurs sujets. C'est par les effets de cette pré- nce paternelle qu'on peut dire qu'il règne encore ı postérité.

s barbares établis depuis peu à Constantinople *Liban. or.* 14, 15. nt peine à se plier aux lois d'une police réglée. *Themist. or.* 16. l'entre eux ayant commis quelque violence, le le se jeta sur lui, le massacra, et traîna son corps la mer. La cruauté d'une telle vengeance pouvoit r le soulèvement de toute la nation. Pour le pré- , Théodose se hâta de punir la ville ; il retrancha in qu'on avoit coutume de distribuer au peuple ; il se laissa fléchir dès le même jour. Ce prince oit son bonheur à pardonner. Il donna la vie à

quelques Galates condamnés à mort; et fit grâce à une ville de Paphlagonie que l'histoire ne nomme pas, non plus que le crime dont elle s'étoit rendue coupable.

Liban. vit. L'intempérie des saisons produisit en Orient la stérilité et la famine. Le pain manqua dans Antioche. Malgré les soins empressés des magistrats, le peuple s'en prenoit à eux de sa misère : il menaçoit d'égorger le sénat. Philagre, comte d'Orient, se contenta d'abord d'exhorter les boulangers à se relâcher sur le prix du pain : il craignoit qu'ils ne prissent la fuite, s'il usoit de rigueur à leur égard. Mais, voyant que le peuple l'accusoit de leur vendre sa protection, il voulut se justifier à leurs dépens. Il les fit arrêter et appliquer à la torture, au milieu de la grande place, pour leur faire dire s'il y avoit quelque magistrat qui s'entendît avec eux. La populace impitoyable repaissoit ses yeux du supplice de ces malheureux; elle étoit armée de bâtons et de pierres pour assommer le premier qui prendroit leur défense. Un si grand danger n'effraya point l'orateur Libanius. Il osa percer la foule, et, ayant pénétré jusqu'au tribunal, il parla avec tant de force en faveur de ces innocens, qu'il calma la colère du peuple, et engagea Philagre à faire cesser les tortures. Ce miracle de persuasion perd beaucoup de son autorité, parce qu'il n'est rapporté que par l'auteur même. Je soupçonnerois que quelque convoi de vivres survenu à propos aida aux efforts de son éloquence.

Cod. Theod. l. 1, tit. 2, leg. 6. Lib. 9, tit. 37, leg. 3. Lib. 10, tit. 21, leg. 2. Les abus et les vices, qui cherchent sans cesse à s'introduire dans un grand état, trouvoient un obstacle puissant dans la vigilance de Théodose. Il réprima le luxe en défendant aux particuliers l'usage de l'or sur leurs habits; il ôta aux calomniateurs tout moyen d'excuse, toute espérance d'impunité. Comme il savoit que la bonté du prince l'expose à la surprise, et que ceux qui par leurs richesses et leur crédit sont plus en

[redacted]

état de payer les taxes publiques sont d'ordinaire les seuls qui obtiennent des remises, il défendit aux officiers d'avoir égard sur cet article à ses propres rescrits.

Si Gratien n'avoit pas les qualités brillantes de Théodose, il ne lui cédoit pas en humanité, en attention sur la police de l'état, en zèle pour le progrès de la religion chrétienne. Des gouverneurs durs et avares prenoient quelquefois la liberté d'imposer des taxes extraordinaires qu'ils faisoient autoriser par des lettres des préfets du prétoire. Il arrêta ces concussions, et défendit absolument de lever aucun impôt qui ne fût établi par un édit du prince. Persuadé que les mendians valides sont dans tout état un levain de sédition et de désordres, et que les moins dangereux sont en quelque sorte des frelons qui dévorent la subsistance des vrais pauvres, il proscrivit ce métier honteux; il ordonna que les mendians qu'on trouveroit n'avoir d'autre titre à la compassion publique que le libertinage et la paresse seroient livrés à ceux qui les auroient dénoncés, à titre d'esclaves, s'ils étoient de condition servile, et de colons perpétuels, s'ils étoient libres.

Cod. Theod. l. 11, tit. leg. unic. Lib. 14, t. 8, leg. uni. Ambros. ... fic. l. 2, c. 1

L'évêque de Milan, où Gratien faisoit alors sa résidence la plus ordinaire, profitoit de la bonté naturelle de l'empereur pour le porter à des actions de clémence. Mais plusieurs officiers du palais, qui ne cherchoient qu'à perdre leurs ennemis ou leurs rivaux, tâchoient d'éloigner de l'oreille du prince un prélat si opposé à leurs projets violens ou injustes. Un magistrat s'étoit échappé en discours injurieux contre l'empereur; il en fut convaincu et condamné à mort. Comme on le conduisoit au supplice, Ambroise accourut au palais pour intercéder en sa faveur. Les ennemis que cet infortuné avoit à la cour, ayant bien prévu cette sollicitation, avoient engagé le prince à une partie de chasse dans son parc; et lorsque Ambroise vint demander audience, on lui répondit que l'empereur étoit à la chasse, et qu'il

Soz. l. 7, c. 24. Till. vie de S. Ambr. art. 28.

n'étoit permis à personne d'aller troubler ses plaisirs. L'évêque feignit de se retirer; mais il trouva moyen de s'introduire secrètement par une autre porte avec les valets qui menoient les chiens. Alors, s'étant présenté à Gratien, il se fit écouter malgré les contradictions des courtisans, et ne quitta le prince qu'après avoir obtenu la grâce du coupable.

Jurat. de dignit. Sym. Ambr. cl. 1, epit. 17. Cod Theod. l. 16, tit. 10, leg. 20. Zos. l. 4. Till. Grat. art. 14. Vie de S. Damase, art. 13. Vie de S. Ambroise, art. 33. Mem. acad. t. 15, p. 140.

Ce saint prélat soutint l'honneur de l'empereur et du christianisme dans une affaire plus éclatante. L'autel de la Victoire subsistoit à Rome dans la salle du sénat, depuis que Julien l'avoit rétabli. C'étoit un monument célèbre où l'idolâtrie sembloit encore triompher, et que les sénateurs chrétiens ne pouvoient voir sans honte et sans douleur. Gratien fit cesser ce scandale; l'autel fut détruit. Il fit plus; il confisqua les revenus assignés à l'entretien des pontifes, et les terres dont la superstition avoit fait donation aux temples. Il annula les priviléges et les immunités des prêtres et des vestales; il ordonna que les fonds qui leur seroient légués par testament seroient dévolus au fisc, et il ne les laissa jouir que des legs mobiliaires. Jamais l'idolâtrie n'avoit reçu de coup plus sensible. Attaquée dans son sanctuaire, elle anima à sa défense les sénateurs païens: ils dressèrent une requête pour demander la révocation de cet édit, et députèrent, au nom du sénat entier, Symmaque à la tête du collége des pontifes, qui tous étoient sénateurs. Ce Symmaque est celui dont nous avons dix livres de lettres. Il étoit recommandable par son mérite et par celui de son père, que nous avons vu préfet de Rome sous Valentinien. Il avoit été gouverneur de la Lucanie et du pays des Bruttiens, et proconsul d'Afrique. La demande des païens ne pouvoit être appuyée d'une plus grande autorité. Mais les sénateurs chrétiens, et c'étoit le parti le plus nombreux, désavouèrent hautement les députés. Ils mirent entre les mains du pape Damase une requête toute contraire, par laquelle ils

[redacted]

ıtestoient que, loin de demander le rétablissement de ıtel de la Victoire, ils étoient résolus de ne plus aller sénat, s'il étoit rétabli. Damase fit tenir cette requête ıint Ambroise pour la remettre à l'empereur. Gra-ı, prévenu par le prélat, renvoya les députés païens s vouloir les entendre. Il refusa même la robe de nd pontife, qu'ils avoient apportée pour la lui pré-ter à cette occasion, et rejeta ce titre, que Constantin ses successeurs avoient jugé à propos de conserver. Il ıt que, dans l'état de foiblesse où tant de coups re-ıblés avoient réduit le paganisme, il n'étoit plus be-ı de ce ménagement politique. Depuis ce temps le e de grand pontife cessa d'être attaché à la dignité ɔériale; et Gratien conféra au préfet de Rome la ju-iction dont avoit été revêtu le chef de la religion enne. Zosime raconte que le premier des pontifes, recevant la robe que Gratien lui renvoyoit, s'écria: *ne veut pas être grand pontife, Maxime le sera bientôt.* témérité de ces paroles est voilée dans l'expression ne, sous une équivoque assez puérile. Si le fait est itable, il faut supposer qu'on avoit déjà en Italie ːlque pressentiment de la révolte de Maxime.

L'année suivante, Mérobaude étant consul pour la onde fois avec Saturnin, les païens attribuèrent à la ère des dieux, que Gratien méprisoit, la famine dont me fut affligée. La moisson avoit manqué dans cette ıtrée de l'Italie, et les vents contraires avoient arrêté vaisseaux qui apportoient le blé d'Afrique. Ce fut ırs que Rome fit connoître la prodigieuse corruption elle étoit parvenue depuis un peu plus de trois siè-s, et que nous avons tracée d'avance dans l'histoire Constantin. Auguste, dans une pareille extrémité, oit fait sortir de Rome les étrangers, excepté les mé-cins et ceux qui enseignoient les arts libéraux. Cette .. té, à laquelle la nécessité servoit d'excuse, avoit ! trop souvent imitée. Dans l'occasion dont je parle,

Ambr. cl. 1, *ep.* 18, 49, *et offic. l.* 3, *c.* 7.
Symm. l. 2, *ep.* 7, *et l.* 10, *ep.* 54.
Amm. l. 14, *c.* 6.
Themist. or. 18.
Baronius.
Till. Grat. art. 16, *et not.* 23.
Suet. in Aug. c. 42.

tous les étrangers eurent ordre de sortir de la ville; mais on y retint par privilége les baladins et les danseuses, qui se trouvèrent au nombre de trois mille. Ces malheureux bannis, errant sans secours dans les campagnes desséchées et stériles, étoient réduits à se nourrir de gland, de racines et de fruits sauvages : leur sort déplorable attendrissoit ceux qui, dans leurs propres maux, conservoient encore quelque sensibilité du malheur des autres. Personne n'en fut plus vivement touché que le préfet de la ville; on croit qu'il se nommoit Anicius Bassus. C'étoit un vieillard ferme et généreux, rempli de cette charité que la religion chrétienne étend sur tous les hommes, et de cette confiance qu'elle inspire dans les plus rudes adversités.

Il assembla les plus riches citoyens. « Que faisons-« nous (leur dit-il)? Pour prolonger notre vie, nous fai-« sons périr ceux qui travaillent à la soutenir. Ces étran-« gers que nous bannissons ne font-ils pas une partie « de l'état précieuse et nécessaire? Ne sont-ils pas nos « laboureurs, nos serviteurs, nos marchands, quelques-« uns même nos parens? Nous ne retranchons pas la « nourriture à nos chiens, et nous la plaignons à des « hommes! Que la crainte de la mort est aveugle en « même temps qu'elle est cruelle! Qui voudra désor-« mais nous procurer par un commerce utile les né-« cessités de la vie? Qui voudra ensemencer nos terres? « Qui nous fournira du pain, si nous en refusons à ceux « par les mains desquels la Providence nous le donne? « Quelle horreur les provinces vont-elles concevoir de « Rome! enverront-elles leurs enfans dans une ville ho-« micide? Mais la faim qui va consumer ces innocentes « victimes fera-t-elle cesser la nôtre? Nous épargnons « quelques morceaux de pain; nous achetons un répit « de peu de jours au prix de la vie de tant d'infortunés; « semblables à ces malheureux navigateurs qui, pour « éloigner la mort de quelques momens, se dévorent les

« uns les autres. Sacrifions bien plutôt toutes nos fortu-
« nes ; ce sera subsister à meilleur marché que par la
« perte d'un seul homme. Nous n'avons de secours à
« attendre que du ciel : il sera d'airain pour nous, si
« nous sommes impitoyables pour nos frères : notre
« miséricorde méritera la sienne. Ouvrons les bras à ces
« misérables ; contribuons tous à leur subsistance. Il ne
« nous en coûtera pas plus pour les nourrir que pour en
« acquérir d'autres après les avoir perdus ; et où en trou-
« verons-nous qui veuillent s'exposer à la mort en ser-
« vant des maîtres inhumains ? » Ce discours arracha des larmes aux plus insensibles. L'avarice même ouvrit ses trésors. On fit venir des blés de toutes parts ; on permit l'entrée de la ville aux bannis que la famine avoit épargnés. Le superflu des riches, versé sur les pauvres, procura à ceux-ci le nécessaire ; et la charité d'un seul homme, assez féconde pour suppléer à la stérilité de la terre, sauva la vie à un peuple nombreux.

Gratien avoit de la bonté et de la justice ; mais il manquoit de prudence. Il venoit de publier plusieurs lois qui tendoient à soulager ses peuples et à les affranchir des vexations que les officiers exerçoient dans les provinces, en supposant des ordres de l'empereur. S'apercevant que sa facilité naturelle avoit tellement multiplié les exemptions, que ceux qui demeuroient assujettis aux charges publiques en étoient écrasés, il révoqua toute immunité, tout privilége ; et, pour donner l'exemple, il se réduisit lui-même au droit commun, et voulut que sa propre maison partageât le fardeau des contributions. Il défendit de faire exécuter aucun ordre du prince qui ne seroit pas justifié par lettres-patentes ; en un mot, il s'occupoit à rendre ses sujets heureux ; mais il ne songeoit pas assez à ménager leurs esprits. Franc et sans défiance, trop livré au plaisir de la chasse, et trop peu attentif aux murmures de sa cour, il prodiguoit les distinctions à des barbares, et surtout à des Alains qu'il

Cod. Theo[d.] l. 11, tit. leg. unic. Lib. 13, [tit.] 10. leg. 8. Lib. 1, [tit.] 3, leg. 1. Zos. l. 4. Vict. epi[t.]

avoit attirés à son service. Il leur donnoit des emplois honorables dans les armées; il les approchoit de sa personne; il prenoit même plaisir à s'habiller à leur manière. Cette préférence excita d'abord la jalousie contre les nouveaux favoris, et bientôt une haine secrète contre le prince. Les Romains, comblés de ses bienfaits, les oublièrent dès qu'ils les virent partagés avec des étrangers. Ces mécontentemens préparoient une révolution; il ne manquoit plus qu'un chef pour la faire éclater.

Sulp. de vitâ Martini, c. 3. Dial 2, c. 7. Dial. 3, c. 15. Auson. in Aquileia. Oros. l. 7, c. 34. Pacat. paneg. Baronius. Pagi ad Baron.

Il s'en trouva un à l'extrémité de l'empire assez hardi pour lever l'étendard de la révolte, et assez habile pour faire croire qu'il y avoit été forcé. Magnus Clémens Maximus tenoit un rang considérable dans les légions romaines, qui défendoient alors la Grande-Bretagne contre les incursions des barbares du nord. La naissance et le caractère de cet usurpateur sont un problème historique; et, dans la contrariété des opinions, il est difficile d'asseoir un jugement assuré. Les poëtes et les panégyristes, qui lui préparoient sans doute des éloges, s'il eût été heureux jusqu'à la fin, l'ont chargé d'opprobres après sa défaite. Selon eux, c'étoit un bâtard sorti de la poussière; il fut dans sa jeunesse valet de Théodose, dont la protection lui tint lieu de mérite, et lui procura de l'emploi dans les troupes. D'un autre côté, Maxime se couvrit du masque de la religion; il honora les évêques, il fit mourir des hérétiques. Ce zèle sanguinaire, qui ne coûte rien à un prince sans humanité, et qui n'en imposa ni à saint Martin, ni à saint Ambroise, lui a cependant rendu favorables quelques auteurs ecclésiastiques, de ceux-mêmes qui ont désapprouvé sa cruauté. Par une bizarrerie très-commune, ils ont condamné l'action et estimé la personne. A les entendre, Maxime sortoit d'une illustre origine; il avoit autant de vertu que de valeur; et, pour porter avec gloire le nom d'empereur, il ne lui manqua qu'un titre légitime. Dans cette opposition de sentimens, je crois que le meilleur

ɛst de ne rien assurer touchant sa famille, et de le son génie par ses actions mêmes. On y verra litique qui se joue de la religion, un ambitieux a point d'autre caractère, doux et cruel selon ses s, brave lorsqu'il peut le paroître sans péril, contre des ennemis courageux, adroit à colorer justices, d'un génie assez vaste pour former de s desseins, mais trop foible pour surmonter de s obstacles.

voit pris naissance en Espagne, dans la même e que Théodose, dont il se vantoit d'être allié. Il avec lui dans la Grande-Bretagne, lorsque Théo- faisoit ses premières armes, sous les ordres de son Etant resté dans ce pays, il parvint aux premières és de la milice. Il ne put, sans jalousie, voir élevé trône celui qu'il traitoit d'ancien camarade de e, tandis que lui-même demeuroit caché dans un obscur de l'empire. La haine qu'il conçut contre en, auteur de l'élévation de Théodose, le porta à npre les troupes, toujours plus séditieuses en ce parce qu'elles étoient plus éloignées du souve- Il sema des mécontentemens et des murmures; il eut l'adresse de couvrir ses intrigues, et se mé- le prétexte, dont il sut souvent se prévaloir, d'a- té malgré lui entraîné à la révolte. Les faveurs empereur répandoit sur les barbares achevèrent ilever les esprits; les officiers et les soldats décla- t que, puisque Gratien méconnoissoit les Romains, le reconnoissoient plus pour empereur. On pro- Maxime Auguste; et, malgré sa feinte résistance, revêtu de la pourpre.

Zos. l. 4. Vict. epit. Pacat. paneg. Claud. de 4. consulatu Honor. Soc. l. 5, c. 11. Prosp. chr.

s'embarqua aussitôt à la tête des soldats romains n grand nombre de Bretons qui accoururent au er signal. Pour autoriser sa rébellion, il fit courir it qu'il agissoit de concert avec Théodose. Etant é à l'embouchure du Rhin, il traversa comme un

Pacat. paneg. Vict. epi. Zos. l. 4. Ruf. l. 2, c. 14. Oros. l. 7, c. 34.

Till. Grat. art. 18.

torrent, la Gaule septentrionale, entraînant s[...] passage les troupes du pays et une multitude de lois qui le reconnurent pour maître. Il étoit déj[à] de Paris lorsqu'il vit paroître l'armée de Grati[en] marchoit à sa rencontre. Malgré les désertions, ell[e] encore assez nombreuse, et commandée sous les [...] du prince par deux généraux vaillans et fidèles, [...]baude, actuellement consul, et le comte Vallion. G[...] présenta la bataille, que Maxime n'accepta pas. O[n] campé en présence durant cinq jours, qui se pa[ssèrent] en escarmouches. Dans cet intervalle, Maxime pr[...] les troupes de Gratien; il en corrompit la plus [...] partie. Le tyran répandoit l'argent à pleines mai[ns;] au contraire, les profusions précédentes du jeun[e em]pereur ayant épuisé ses finances, il ne lui resto[it] de quoi retenir des âmes vénales et sans foi. D[...] toute la cavalerie maure passa du côté de Maxim[e;] autres corps suivirent successivement cet exem[ple.] Gratien, se voyant trahi, se sauva à course de c[...] et prit le chemin des Alpes pour gagner l'Italie [...] trois cents cavaliers qu'il croyoit fidèles.

Pacat. paneg. Vict. epit. Zos. l. 4. Ambros. in Psalm. 61, et de obitu Valent. S. Aug. de civ. l. 5, c. 25. Hieron. ep. 3. Soc. l. 5, c. 11. Soz. l. 7, c. 13. Prosp. chr. Ruf. l. 2, c. 14. Oros. l. 7, c. 34. Marcel. chr. Zon. t. 2, p. 34

Il en fut bientôt abandonné; toutes les villes l[ui fer]mèrent leurs portes: alors, errant çà et là, sans s[...] et sans espérance, poursuivi par un détachem[ent de] cavaliers ennemis, il quitta la robe impériale pour [n'être] pas reconnu. On rapporte diversement la maniè[re dont] il perdit la vie. Selon l'opinion la plus commune, M[axime] envoya pour le poursuivre un de ses généraux n[ommé] Andragathe, né sur les bords du Pont-Euxin, et [...] le tyran avoit une singulière confiance. Ce bar[bare] étant averti que le prince approchoit de Lyon, s[e mit] dans une litière; et dès qu'il aperçut Gratien sur l[e] bord du Rhône, il envoya lui dire que c'étoit sa fe[mme] Læta qui venoit le joindre pour partager ses malh[eurs.] Gratien aimoit tendrement cette princesse, qu'il [avoit] depuis peu épousée. Il passa le fleuve, et ne fut pas pl[...]

terre, qu'Andragathe s'élança de sa litière et le poi- ignarda. Ce récit auroit besoin d'un meilleur garant que ocrate, qui paroît en être le premier auteur. Il est eaucoup plus sûr de s'en rapporter à saint Ambroise, ui n'a pu ignorer la mort d'un prince qu'il chérissoit, dont il étoit chéri. Ce saint prélat, après avoir gémi ur la malignité des ennemis de Gratien, qui avoient sé répandre des calomnies sur sa chasteté, quoiqu'elle tt irrépréhensible, raconte qu'il fut trahi par un homme ui mangeoit à sa table, et qu'il avoit honoré de gouernemens et d'emplois distingués ; que le prince, initté à un festin, refusa d'abord de s'y trouver; mais u'il se laissa persuader par les sermens que ce perfide ui fit sur les saints Evangiles ; qu'on fit reprendre à ratien ses habits impériaux ; qu'on le traita avec honeur pendant le repas, et qu'il fut assassiné au sortir de table. On ne sait quel est ce traître dont parle saint mbroise. C'est sur une mauvaise leçon de la chronique e saint Prosper que quelques auteurs ont attribué ce oir forfait au consul Mérobaude; sa mort, que nous iconterons dans la suite, le justifie assez d'un soupçon injurieux : d'autres, avec aussi peu de fondement, nputent ce crime à Mellobaud, prince françois. Il vaut iieux dire que l'auteur en est inconnu. Saint Jérôme it que, quelques années après, on voyoit encore avec orreur, dans la ville de Lyon, les marques du sang de ratien sur les murailles de la chambre où il avoit été aassacré.

Theoph. p. 57.
Baronius.
Till. Grat. art. 18, not. 25.

Gratien témoigna en mourant la tendre confiance u'il avoit en saint Ambroise; il le nomma plusieurs ois pendant qu'il recevoit les coups mortels; il avoit ncore son nom à la bouche lorsqu'il rendit les derniers oupirs ; et le saint prélat, qui raconte le fait en versant les larmes, proteste qu'il n'oubliera jamais ce prince et qu'il l'offrira sans cesse à Dieu dans ses prières et ans le saint sacrifice. Il fait en toute occasion l'éloge de

Ambr. Serm. 1, 2, de divers. et in psalm. 61.
S. Aug. de civ. l. 5, c. 25.
Oros. l. 7, c. 34.
Vict. epit.
Soc. l. 5, c. 11.

Soz. l. 7, c. 12. Philost. l. 10, c. 5. Zos. l. 5. Marc. chron. Hist. miscell. l. 12. Till. Grat. art. 19, not. 26.

sa piété et de ses autres vertus. Il est sans doute plus digne de foi que l'arien Philostorge, qui ose démentir l'histoire pour noircir la mémoire de ce bon prince, et qui le compare à Néron. Il mourut le 25 d'août, dans la vingt-cinquième année de sa vie, ayant régné, depuis la mort de son père, sept ans neuf mois et huit jours. Il avoit eu des enfans de sa femme Constantia; mais ils moururent avant lui. On croit qu'il avoit un fils lorsqu'il éleva Théodose à l'empire; ce qui rendroit cette action plus noble et plus généreuse. Constantia étoit morte quelque temps avant la révolte de Maxime, et son corps fut cette année même porté à Constantinople. Dans les derniers mois de sa vie il épousa Læta, dont on ne connoît pas la famille. On sait seulement que sa mère se nommoit Pissamène. Après la mort de Gratien, Théodose prit soin de les entretenir l'une et l'autre dans la splendeur qui convenoit à leur fortune passée. Elles vivoient encore vingt-cinq ans après, et elles eurent assez de richesses et de charité pour soulager par d'abondantes aumônes les pauvres de Rome, lorsque cette ville fut assiégée par Alaric.

[redacted]

VRE VINGT-DEUXIÈME.

VALENTINIEN II, THÉODOSE.

rine et son fils Valentinien attendoient à Milan la velle de la défaite de Maxime lorsqu'ils apprirent iort cruelle de Gratien. Un si funeste événement les i d'effroi. L'Italie étoit dépourvue de troupes; Théo- étoit éloigné. Sans secours, et presque sans conseil, ıilieu d'une cour mal affectionnée, quel obstacle une ne et un enfant de douze ans pouvoient-ils opposer succès rapides de l'usurpateur? Ce qui redoubloit crainte, c'est que Maxime s'étoit déjà pratiqué des lligences en Italie. Les païens, redoutables par leur ıbre et par l'esprit de vengeance qui les animoit, se itoient secrètement de sa victoire. Quoiqu'il fût chré- et qu'il eût une femme très-pieuse, il les avoit gagnés la flatteuse espérance de rendre à leur culte son an- ne splendeur. Son frère Marcellin, qui s'étoit rendu lilan avant même que la révolte fût déclarée, tra- loit à former de sourdes intrigues. Dans cette extré- é, Justine donna ordre de fermer le passage des Alpes : de grands abattis d'arbres. Se défiant de tous ses rtisans, elle eut recours à saint Ambroise, qu'elle soit, mais dont elle connoissoit la fidélité et le cou- ›. Elle déposa son fils entre ses bras, lui recomman- t avec larmes ce jeune prince et le salut de l'empire. généreux prélat embrassa tendrement Valentinien, sans considérer le péril, il entreprit d'aller au-devant

An. 383.
Ambr. orat. in fun fratr. et ep. 38.
Pacat. paneg.
Baronius.
Hermant, vie de S. Ambroise, l. 3, c. 17.
Till. vie de S. Ambr. art. 34.

de l'ennemi, et de s'opposer seul à ses progrès. Valentinien pouvoit venger la mort de son frère sur Marcellin, qu'il avoit entre les mains : par le conseil de saint Ambroise, il le renvoya au tyran.

Ambr. orat. in fun. Valent. et ep. 24, 33. Hermant, vie de S. Ambroise, l. 3, c. 17. Till. vie de S. Ambr. art. 34.

Un guerrier plus actif que Maxime auroit profité de l'effroi que sa victoire avoit répandu pour se rendre maître de tout l'Occident. Mais, soit qu'il craignît d'attirer sur lui les armes de Théodose en s'approchant de ses états, soit qu'il voulût assurer ses conquêtes avant que de les étendre, il s'arrêta dans la Gaule, et fixa son séjour à Trèves. Ambroise, en passant par Mayence, y rencontra le comte Victor. Le tyran l'envoyoit, de son côté, à Valentinien pour engager ce prince à venir en Gaule, afin de concerter ensemble une paix solide et honorable aux deux partis : il lui promettoit une entière sûreté. Le prélat, étant arrivé à Trèves, ne put obtenir une audience particulière. Il se présenta donc devant le tyran au milieu du conseil, quoiqu'il lui parût que cette démarche dérogeoit à la dignité épiscopale. Il exposa en peu de paroles l'objet de sa commission ; c'étoit de demander la paix à des conditions raisonnables. *Je ne la refuse point*, dit Maxime ; *mais c'est à Valentinien à venir lui-même la proposer : qu'il me regarde comme son père; la défiance seroit un outrage.* Ambroise repartit *qu'on ne pouvoit exiger d'un enfant et d'une mère veuve qu'ils s'exposassent à passer les Alpes durant la rigueur de l'hiver ; qu'au reste il n'avoit aucun ordre de rien promettre sur cet article ; qu'il n'étoit chargé que de traiter de la paix.* Maxime, sans vouloir s'expliquer davantage, ordonna au prélat d'attendre le retour de Victor. Ambroise, au milieu d'une cour ennemie, n'ayant pour lui que Dieu et son courage, osa se séparer de communion avec l'usurpateur ; et sur la plainte que lui faisoit Maxime : *Vous ne pouvez*, lui dit-il, *participer à la communion des fidèles qu'après avoir fait pénitence d'avoir versé le sang de votre empereur.* Enfin Victor arriva ;

ıpporta que Valentinien étoit prêt à accepter la paix, s qu'il refusoit d'abandonner l'Italie pour venir en ıle. Sur cette réponse, Maxime congédia saint Amise, qui, ayant pris sa route par la Gaule, rencontra 'alence en Dauphiné de nouveaux députés que Vatinien envoyoit à Maxime. En traversant les Alpes, n trouva tous les passages gardés par des troupes de ı et l'autre parti.

ıprès plusieurs députations réciproques, Valentinien sentit à reconnoître Maxime pour légitime empereur a Gaule, de l'Espagne et de la Grande-Bretagne, et time lui assura la possession tranquille du reste de :cident. La crainte de Théodose qui armoit déjà .ribua beaucoup à déterminer l'usurpateur à cet acmodement. Maxime associa à l'empire son fils Vic- encore enfant, et lui donna le nom de *Flave*, que empereurs portoient depuis Constantin, mais qu'il paroît, ni par les médailles, ni par les auteurs, qu'il pris pour lui-même. La Grande-Bretagne, dépour- de la jeunesse du pays et des troupes romaines, que time avoit prises à sa suite, demeura exposée aux ıges des Pictes et des Ecossois. Les foibles secours que ıpire y envoya de temps en temps ne servirent qu'à procurer quelques intervalles de repos jusqu'à la quête des Anglois et des Saxons, qui s'en rendirent tres au milieu du cinquième siècle. C'est à cette dere invasion, et non pas au temps de Maxime, qu'il rapporter l'établissement des Bretons dans la partie a Gaule nommée alors *Armorique*, et aujourd'hui *lagne*. Tout ce que les légendaires racontent ici de an, de sainte Ursule et de ses onze mille vierges, également fabuleux, et a été réfuté par les plus savans iques.

Ambr. libell. 2, advers. Symm. Soc. l. 5, c. 11. Soz. l. 7, c. 13. Zos. l. 4. Vict. epit. Marcel. chr. Baronius. Pagi ad Baron. Reines. inscript. p. 326. Médailles. Till. Grat. art. 20, not. 27, et vie de S. Ambr. art. 34.

a paix conclue entre Maxime et Valentinien n'étoit ère ni de part ni d'autre. Ils attendoient tous deux occasion favorable, l'un, pour arracher à l'usurpa-

teur ce qu'il avoit envahi; l'autre, pour envahir le reste. Dans cette vue, Maxime travailla d'abord à priver Valentinien de ses meilleurs capitaines. Il entreprit de lui enlever le comte Bauton, dont la capacité pouvoit faire echouer ses desseins. Il s'efforça de le rendre suspect en l'accusant d'avoir voulu usurper l'empire sous prétexte de défendre les états de son maître. Pendant le cours des négociations, ce qui restoit de soldats romains en Italie étant occupé à garder les passages des Alpes, les Juthunges avoient profité de la conjoncture pour venir piller la Rhétie. Bauton, au défaut de troupes romaines, appela au secours de l'empire les Huns et les Alains, qui chassèrent de la Rhétie les Juthonges, et les poussèrent jusque sur la frontière de la Gaule. Maxime s'étant plaint alors qu'on attiroit ces barbares pour lui susciter une guerre, Valentinien, afin de lui ôter tout prétexte de rompre la négociation, les avoit engagés, à force d'argent, à retourner dans leur pays. La conduite que Bauton avoit tenue en cette rencontre étant parfaitement connue du jeune empereur, les calomnies de Maxime ne purent lui inspirer aucune défiance; il n'eut garde de se défaire d'un général qui lui devenoit plus nécessaire que jamais.

Pacat. paneg art. 28. *Ambr. ep.* 24, 38. *Paulin. vit. Ambros. Till. Grat. art.* 20. *Fleury, hist. eccles. l.* 18, *art.* 28.

Il venoit d'en perdre deux autres qu'il étoit difficile de remplacer. Dans le même temps que Gratien, abandonné de ses troupes, prit la fuite, le consul Mérobaude et le comte Vallion, qui commandoit l'armée, furent livrés par les traîtres entre les mains du tyran. Maxime les fit périr. Il força Mérobaude à se tuer, et ordonna d'abord de conduire Vallion à Châlons-sur-Saône pour y être brûlé vif; mais ensuite, craignant de s'attirer le reproche de cruauté, il le fit étrangler secrètement par des soldats bretons, et répandit le bruit que le prisonnier s'étoit lui-même ôté la vie. Macédonius, maître des offices, méritoit mieux le sort qu'il éprouva. C'étoit une âme corrompue, qui n'avoit jamais fait scrupule de

[redacted]

: sa conscience, son honneur et son maître. Il fut :ré par ordre de Maxime à la porte d'une église :ouroit se réfugier; il vérifia par cet événement rédiction de saint Ambroise. Un jour que Macé- ; lui refusoit l'entrée du palais, où il s'étoit rendu ntercéder en faveur d'un malheureux : *Tu vien- oi même quelque jour à l'église*, lui dit le prélat, *n'y pourras entrer.*

tyrannie est un édifice fondé sur la cruauté et ci- de sang, mais qui s'élève et parvient quelquefois à s'embellir par la réputation de clémence. Maxime iposa de faire oublier ses forfaits dès qu'il n'eut ntérêt d'en commettre. Connoissant le génie des sans, qui consentent volontiers à parler d'après le :, pourvu qu'il veuille bien agir d'après eux, il iit sans cesse *qu'il n'avoit point désiré le diadème; : ciel s'étoit servi des soldats pour le forcer à l'ac- ; qu'il n'avoit pris les armes que pour soutenir le de la Providence; que la facilité de sa victoire une marque évidente de la protection divine; et cun de ses ennemis n'avoit péri que dans la guerre.* atteurs outroient encore les éloges qu'il faisoit de ité. Les évêques même se rendoient de toutes parts our, et, selon un auteur ecclésiastique de ces temps- prostituaient leur dignité à la plus honteuse adu- . Saint Martin, alors évêque de Tours, fut le seul outint l'honneur du ministère apostolique. Il vint ider grâce pour des proscrits; mais il la demanda 'avilir, et d'un ton qui imposoit au tyran même. xtérieur n'étoit rien moins qu'avantageux; il n'a- le grand que son âme et son caractère. Maxime it plusieurs fois invité avec instance à manger à sa il avoit toujours répondu qu'il ne se croyoit pas s de s'asseoir à la table d'un homme qui de ses maîtres avoit ôté à l'un la vie, à l'autre la moitié états. Il se rendit cependant aux pressantes solli-

Sulp. Sev. vit. Mart. c. 23.
Till. vie de S. Martin, art. 7, 8.

citations de Maxime, qui en parut ravi de joie, et invita, comme pour une fête solennelle, les plus tingués de sa cour. Martin s'assit à côté du prince prêtre de l'église de Tours dont il se faisait touj accompagner fut placé entre Marcellin et son o Lorsque le repas fut commencé, l'échanson ayant senté à boire à Maxime, celui-ci donna la coupe à Martin, voulant qu'il en bût le premier, et la rec ensuite de sa main. Mais l'évêque, après avoir tr ses lèvres, fit porter la coupe à son prêtre, com celui qui méritoit la préférence d'honneur sur to convives. Cette liberté, qui trouveroit aujourd'hu d'approbateurs, fut admirée de toute la cour: on l hautement Martin d'avoir fait à l'égard de l'emp ce que tout autre évêque n'auroit osé faire à la tal dernier des magistrats. Maxime lui fit présent d'u de porphyre, que le prélat consacra à l'usage d église; et comme il pénétroit les plus secrètes p du tyran, et qu'il découvroit déjà dans son cœur l sein de détrôner Valentinien, il lui prédit que, s'i soit en Italie, il auroit d'abord quelque succès, qu'il y trouveroit bientôt sa ruine.

Sulp. Sev. dial. 2, c. 7. Till. vie de S. Martin, art. 8.

Maxime le mandoit souvent à la cour; il le t avec honneur; et soit par hypocrisie, soit par le passagers d'une piété superficielle et inconséquen aimoit à s'entretenir avec lui de matières de rel Mais la femme de Maxime, dont le nom n'est pa jusqu'à nous, avoit pour le saint prélat une véné plus profonde et plus sincère. Elle l'écoutoit avec lité, elle lui rendoit les devoirs les plus humbles plus assidus: et comme la piété prend quelquefo forme singulière dans les femmes de la cour, elle un jour, avec la permission de son mari, le se table. Elle apprêta elle-même les viandes; elle lui à laver, lui servit à boire, se tint debout derrièr et recueillit avec respect les restes de son repas.

[redacted]

in y consentit avec peine, en faveur de quelques ɔniers dont il sollicitoit l'élargissement.

ıccommodement du jeune empereur et du tyran ne ɔit subsister sans l'agrément de Théodose. La pro- n de ce prince étoit devenue nécessaire à Valentinien Justine, qui gouvernoit sous le nom de son fils. it la crainte de Théodose plus que la difficulté du ge des Alpes qui retenoit le tyran dans la Gaule. me redoutoit un guerrier habile et heureux qui t de grands préparatifs pour venir jusque sur le lui arracher le fruit de son crime. Pour conjurer tempête, il envoya son grand-chambellan. C'étoit ımme grave et avancé en âge, qui, dès l'enfance de me, avoit été attaché à son service. Le député, ntreprendre de justifier son maître au sujet de la de Gratien, exposa à Théodose l'état de l'Occi- le traité conclu et la foi donnée; il lui représenta lieu de désoler l'empire par une guerre civile, qui iseroit les desseins des barbares toujours prêts à leurs barrières, il étoit plus à propos de réunir e eux les forces des deux états; qu'il trouveroit dans me un guerrier capable de couvrir les bords du tandis qu'il défendroit lui-même ceux du Da- . Il finissoit par demander son amitié et son ac- n au traité des deux princes. L'empereur ne se oit pas encore en état d'entreprendre une guerre si ıée. Pour mieux assurer la vengeance qu'il devoit collègue et à son bienfaiteur, il crut qu'il lui étoit is de dissimuler, et d'attendre une occasion que ition de Maxime ne pouvoit manquer de lui pro- . Il accepta les propositions du tyran, le reconnut empereur des pays qui lui avoient été cédés, et ntit que les statues de Maxime fussent placées à les siennes, de celles de Valentinien et de son fils lius.

Zos. l. 4. Ambr. ep. 56. Themist. or. 18, 19.

fils étoit le seul qu'avoit alors Théodose; et son

Idac. chron. fast.

Marcel. chr.
Prosp. chr.
Chron. Alex.
Themist. or. 16, 18.
Soc. l. 5, c. 10.
Soz. l. 7, c. 12.
Theod. lect l. 2.
Zos. l. 4.
Oros. l. 7, c. 34.
Hist. miscell. l. 12.
Pagi ad Baron.
Till. vie de S. Arsène.

père l'avoit associé à l'empire et honoré du titre d'Auguste dès le mois de janvier de cette année. Cette tante proclamation s'étoit faite dans la place de l'dome. Arcadius étoit âgé de six ans, et Théodose son à lui donner un précepteur auquel il pût confier un pôt si précieux à l'empire. Thémistius, alors c par son éloquence, désiroit avec empressement ce ploi ; il avoit publiquement témoigné ce désir da harangue qu'il avoit prononcée dans les premier de cette année pour honorer le consulat de Satur semble même que l'empereur avoit en lui une co particulière ; et lorsqu'il se disposoit à partir pou cident, il lui avoit recommandé le jeune prin tendresse en présence du sénat. Mais, quoiqu'il e les lumières et la probité de cet orateur païen, i choit un chrétien sage et éclairé pour former le c son fils, et y jeter les pures semences de la vé vertu. Il le trouva dans Arsène, distingué par sa n plus encore par l'intégrité de ses mœurs et par u faite connoissance des lettres et de toutes les s humaines. Lorsque Honorius, qui naquit l'ann vante, fut en âge de recevoir des leçons, il le j son frère sous la direction d'Arsène. Cet habile teur ne manquoit d'aucun des talens propres à de grands princes, si dans ses élèves la nature n pas refusée à ses soins. Il eut l'honneur de le fonts baptismaux Arcadius et Honorius. Théo donna sur eux l'autorité qu'il avoit lui-même. M sène, après onze ans de travaux continuels, se de la cour. Il vivoit dans la pompe et la délicate perbement vêtu et meublé, servi par un grand de domestiques, l'empereur lui entretenoit u somptueuse. A l'âge de quarante ans, vers l'an fit réflexion que, tandis qu'il se livroit tout entier cation des deux princes, il ne travailloit pas à s mer lui-même. Frappé de cette pensée, il se reti

[redacted]

ent du palais, et s'étant dérobé à toutes les recherches
Théodose, il s'alla cacher dans le désert de Scéthé,
l vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quinze ans dans
lus austère pénitence. Voilà ce que l'on peut adopter
ıme certain au sujet de l'éducation qu'Arsène fut
rgé de donner aux enfans de Théodose. Les autres
constances, que leur singularité n'a pas manqué d'ac-
liter, uniquement fondées sur le récit de Métaphraste,
t plus propres à embellir une légende romanesque
à trouver place dans l'histoire.

Théodose ne se reposoit pas tellement sur le zèle et vigilance d'Arsène qu'il ne prît lui-même toutes les asions d'inspirer à son fils les vertus nécessaires aux nces. Il l'accoutumoit de bonne heure aux actions de ıté et de clémence. On conduisoit un jour à la mort criminels qui avoient outragé par leurs discours la jesté impériale. Flaccille, toujours prompte à secourir malheureux, en donna avis à son mari. Il se plaignit on ne l'eût pas averti avant la condamnation, pour r épargner même la vue du supplice, et leur envoya -le-champ leur grâce, après l'avoir fait signer par adius. Théodose, dont le caractère avoit beaucoup rapport à celui de Titus, lui ressembloit surtout par mépris qu'il faisoit des injures. Rassuré par sa propre iscience, il n'en croyoit pas mériter de véritables, et ıvoit l'âme trop élevée pour s'abaisser à écouter celles n'avoient aucun fondement. Il déclara quelques an- s après à tout l'empire ce sentiment généreux par une dans laquelle il défend aux juges de punir les paroles n'attaquent que sa personne : *Car*, dit-il, *si elles cèdent de légèreté, elles sont méprisables; si elles nnent de folie, elles ne méritent que notre pitié; si s sont produites par le dessein de nous faire outrage, us devons les pardonner*. En conséquence, il lie les ins aux magistrats sur cet article, et leur ordonne de

Themist. or. 19. Cod. Just. l. 9, tit. 7, leg. unic. Xiphil. in Tito.

lui envoyer la connoissance de ce crime, afin qu'i juger par la qualité des personnes si le délit d'être éclairci ou d'être oublié.

Pacat. paneg. c. 22. Procop. bel. pers. l. 1, c. 3. Till. Theod. art. 14. M. de Guignes, t. 1, part. 2, p. 323.

Il y eut cette année quelques expéditions peu dérables en Orient. Théodose se contenta d'y en ses généraux. Les Sarrasins, au mépris des traités, attaquèrent les terres de l'empire; ils punis de leur infidélité. Une peuplade de Huns en Orient firent des courses en Mésopotamie, rent assiéger Edesse, d'où ils furent repoussés. Ils rent peu de temps après avec un renfort de Pe s'étoient joints à ces barbares; mais ils ne fur plus heureux. Ces Huns étoient une portion d nation féroce dont nous avons tracé l'histoire règne de Valens. Tandis que leurs compatriotes au nord de la mer Caspienne, ceux-ci s'arrêt l'orient de cette mer, le long de l'Oxus. Le non *thalites* ou d'*Abthélites* qu'ils portoient signifio leur langue qu'ils habitoient près d'un fleuve. I toriens grecs et latins les distinguent encore par nom de *blancs*, parce que leur teint n'étoit pa comme celui des Huns du nord. Dans un clim et fertile, l'espace d'environ trois siècles avoit leurs mœurs et les traits de leur visage. Leu n'avoit plus rien d'affreux ni de difforme, et le nière de vivre ne retenoit plus que quelques trac barbarie de leur origine. Ils habitoient dans d dont la capitale étoit Korkandge, que les Grecs lent *Gorgo*. Ils avoient un roi, des lois, une réglée. Ils étoient fidèles dans le commerce entr avec leurs voisins. Les plus riches se formoie petite cour d'une vingtaine de cliens, qu'ils nourri à leur table, et qu'ils entretenoient à leurs dépe subalternes attachoient inséparablement leur sort de leur patron; et lorsqu'il venoit à mourir, ils

[redacted]

it enterrer avec lui. Telles étoient les mœurs de ces is Euthalites, dont il sera plusieurs fois parlé dans iite de notre histoire.

icomer, qui avoit eu la plus grande part à leur dé-:, fut l'année suivante revêtu du consulat avec irque. Tous deux, quoique païens, étoient estimés Théodose, et distingués, l'un par les emplois mili-:s, l'autre par les charges civiles. Ricomer, François aissance, et sorti du sang des rois, s'étoit attaché à entinien 1er. Il parvint à la dignité de comte des iestiques. Il avoit été envoyé au secours de Valens s la guerre des Goths, où il s'étoit signalé. Gratien oit donné à Théodose, qui fit usage de sa bravoure, éleva au grade de général de la cavalerie et de l'in-erie. On croit qu'il fut père de Théodémir, roi des nçois avant Pharamond. Il étoit lié d'amitié avec amaque; et Libanius composa en son honneur un égyrique que nous n'avons plus. Cléarque, vicaire sie, avoit fidèlement servi Valens dans le temps de évolte de Procope. Il en avoit reçu pour récompense roconsulat de la même province, et ensuite la pré-ure de Constantinople. D'abord ardent idolâtre et tecteur déclaré du fanatique Maxime, il avoit sans te permis à son zèle de se modérer pour ne pas dé-ire à Théodose, qui le nomma préfet de Constanti-le une seconde fois.

An. 385. Idac. fast. Greg. Tur. hist. franc. l. 2, c. 9. Vales. rerum franc. p. 61.

ion successeur dans cette dignité fut Thémistius: ipereur voulut peut-être le consoler de ce qu'il ne avoit pas confié l'éducation d'Arcadius. Le nouveau fet remercia le prince par un discours qu'il prononça ant le sénat. Théodose entendoit avec plaisir cet teur vertueux, et lui fournissoit sans cesse une abon-te matière d'éloges. Il diminua les impôts dans le ips même qu'il étoit obligé d'entretenir de nom-ises armées. Il veilloit avec une attention paternelle i substistance de Constantinople, y faisant venir des

Themist. or. 17, 18.

vivres par mer, même pendant l'hiver, et visitan personne les magasins, qu'il regardoit comme ses tr les plus précieux. Il augmenta les distributions q avoit coutume de faire au peuple, et attira par cette ralité un plus grand nombre d'habitans.

Lib. vit. et or. 19, 20. Till. Theod. art. 16.

Antioche, plus éloignée des yeux du prince, ne j soit pas d'un sort aussi heureux que la capitale de l' pire. Eumolpe, gouverneur de Syrie, étoit un magi sage et compatissant; mais il ne pouvoit arrête violences tyranniques des comtes d'Orient. Proc revêtu de cette charge depuis deux ans, étoit en n temps libéral et cruel; ses largesses ne lui coûtoient des injustices; il prodiguoit aux uns ce qu'il ravi aux autres. Il fit massacrer, sur je ne sais quel prét un grand nombre de personnes dans le bourg de Da Théodose, instruit enfin de ses forfaits, le déposa ignominie. Mais il fut encore trompé dans le cho son successeur. Icarius, fils de ce Théodore qui avo mis à mort sous le règne de Valens, fut envoyé place de Proculus. L'étude et l'amour des lettres lesquels ce nouveau comte étoit parvenu aux hon promettoit une conduite plus sage et plus modérée effet, il n'aimoit ni l'argent ni les plaisirs; mais il défiant superbe, impudent, aussi inhumain que prédécesseur. La peste désoloit Antioche et les a villes de Syrie; elle cessa en peu de temps; mais fut suivie d'une longue famine. Antioche fut bie remplie d'une foule d'indigens qui venoient y c cher du secours. On l'exhortoit à les soulager: *Laiss* dit-il, *périr ces misérables; les dieux les condamn puisqu'ils les abandonnent.* Ces paroles cruelles ex rent une juste horreur. Il continua de se rendre od par les mauvais traitemens dont il accabla les boula et les marchands de blé, et par les rapines qu'il tol dans les officiers de police. Le peuple se souleva; et peut conjecturer par une invective de Libanius q

fut dépouillé de sa charge. Mais l'histoire n'a pas à la postérité la satisfaction d'apprendre avec .de quelle fut la punition de ce barbare com- ınt.

odose ne perdoit pas de vue le grand dessein qu'il onçu d'abattre entièrement l'idolâtrie. Après avoir u, dès le commencement de son règne, les sa- ; par lesquels on cherchoit à pénétrer dans l'ave- l avoit enfin interdit toute immolation de vic- Il n'étoit plus permis aux païens que d'allumer sur les autels, d'y brûler de l'encens, d'y répandre ›ations, et d'y offrir les fruits de la terre. L'ido- 'toit revenue à son berceau; c'étoit avoir beaucoup pour la détruire tout-à-fait. Il ne restoit plus en qu'Alexandrie où l'on osât encore faire couler dans les temples. Libanius, toujours avocat des , entreprit par un discours de fléchir Théodose en ıveur. Il employoit toutes les couleurs de sa rhé- e pour exagérer les insultes que les chrétiens fai- aux dieux et à leurs adorateurs; il accusoit sur- :s moines; il avançoit que, secondés des officiers soldats, ils brisoient les statues, ils abattoient les s sacrés, ils égorgeoient les prêtres sur les ruines rs autels, et que, sous prétexte de saisir en faveur lises les fonds appartenans aux temples, ils s'em- nt des biens des particuliers, et dépouilloient de .erres les légitimes possesseurs. Il prétendoit que pereurs chrétiens justifioient eux-mêmes le culte ı, puisqu'ils le toléroient dans Rome et dans ıdrie; qu'ils laissoient subsister plusieurs temples; n'excluoient pas les païens des plus éminentes di- , et qu'ils recevoient le serment de fidélité fait au des dieux. Il finissoit par ce trait de hardiesse : *ıbitans des campagnes sauront bien défendre par mes leurs divinités, si on les vient attaquer sans îrès de l'empereur.* S'il est vrai que ce discours ca-

Ambros. de div. serm. 5, et ep. 17.
Liban. de templis.
Zos. l. 4.
Idac. Just. chron.
Cod. Theod. l. 9, tit. 1, leg. 15.
Gothl ad cod. Theod. t. 6, p. 267.
Till. Theod. art. 17.

lomnieux soit parvenu jusqu'à Théodose, ce p reçut sans doute comme un avis de ce qui lui faire pour fermer à jamais la bouche à l'idolâ lui ôter toute espérance. Il avoit déjà envoyé en Cynégius, préfet du prétoire, avec ordre d'a culte des idoles dans cette province et dans to rient. Il le chargea en même temps de porter à drie les images de Maxime, et de l'y faire reco empereur, selon le traité qui venoit d'être conc les trois souverains. Ce magistrat, ferme et in tible, s'acquitta de sa commission, mais avec pr Il fit cesser en plusieurs endroits les sacrifices; il les temples. En arrachant au peuple les objets adoration, il sut prévenir leur révolte et les con la perte de leurs dieux par un gouvernemen table, qui a mérité des éloges publics de la Théodose dans une de ses lois. Ce témoignage digne de foi que celui de Libanius. Le sophiste, contre Cynégius, qui venoit de démolir un temp gnifique, qu'on croit être celui d'Edesse, dép préfet comme un homme cruel, avare, sans m abusant de sa fortune, esclave de sa femme gou par des moines. Nous voyons, par la suite de l'hi que Cynégius ne vint cependant pas à bout de entièrement le culte idolâtre, ni dans l'Egypte n la Syrie. Ce fut alors que les païens, oubliant le ciennes violences, commencèrent à se prévaloir d maxime dont les fidèles avoient fait usage dans le des persécutions, et dont les vrais chrétiens ne s'écar jamais, *que la religion doit s'établir par la pers et non par la contrainte.*

Marcel. et Faust. libel. Till. Theod. art. 19, et arian. art. 140.

Théodose ne poursuivoit que les erreurs capal troubler l'ordre public. Il épargnoit ces secte fiques qui rampoient dans l'obscurité et le silenc pour cette raison qu'il faisoit grâce aux novatie lucifériens surprirent même sa bonté naturelle. S

it d'être persécutés parce qu'ils n'avoient pas assez orce pour être persécuteurs, deux de leurs prêtres, cellin et Faustin, lui présentèrent une requête. Ils utoient faussement aux catholiques les violences les outrées. Le ton de piété, que l'hypocrisie emprunte ment, trompa Théodose. Il les reçut comme des odoxes injustement outragés : ils se déclara leur protur par un rescrit dans lequel il traite d'hérétiques s adversaires, reconnoissant néanmoins que c'est aux ques qu'il appartient de décider les questions qui ernent la foi.

alens n'avoit conclu la paix avec le roi de Perse par la nécessité de tourner toutes ses forces contre Goths. Il paroît que les conditions du traité ne fu- pas avantageuses à l'empire, et qu'on fut obligé andonner l'Arménie à Sapor. Ce prince étoit mort 79, après avoir vécu et régné avec gloire soixante et ans. Son fils Artaxer n'avoit occupé le trône que re ans. Sapor III, fils et successeur d'Artaxer, crait Théodose, qui entretenoit une armée sur les bords Tigre. Moins guerrier que son aïeul, il prit le parti étourner l'orage par un nouveau traité. Pour se conr l'empereur romain, il fit rendre à ses images les nes honneurs qu'on rendoit à celles des rois du pays, ui envoya à Constantinople une célèbre ambassade de riches présens : c'étoit des pierreries, de la soie, et éphans pour traîner son char. La négociation dura -temps, et ne fut terminée que cinq ans après, en . Mais il y a lieu de croire que Théodose fit acheter e suspension d'armes de la cession de quelques terires. Du moins il est certain que dès l'an 387 il exer- les droits de la souveraineté sur la Sophanène et sur atrapies voisines. Cette province, située en-deçà du re, au midi de l'Arménie et au septentrion de Ni- et d'Amide, avoit appartenu aux Perses; et quel- s auteurs la nomment au nombre de celles que Jo-

Pacat. paneg. art. 22. Liban. or. 14, 15. Themist. or. 16. Claud. de nupt. Honor. Vict. epit. Idac. fast. chron. Marcel. chr. Oros. l. 7, c. 34. Soc. l. 5, c. 12. Agath. l. 4. Patric. in excerpt. Cod. Theod. l. 12, tit. 13. leg. 6, et ibi God. Chron Alex. Hard. not. ad Themist. p. 484. Cellar. geog. ant. l. 3, c. 15, art. 2. Till. Theod. art. 21.

vien leur avoit cédées. Il la distinguent de la Soph province d'Arménie, plus occidentale et plus voisi l'Euphrate.

Claud. de laud. Stilic. l. 1. Stilicon fut député vers le roi de Perse. Il étoit en dans la première jeunesse; mais il avoit déjà fait noître sa valeur et sa dextérité dans la conduit affaires. Il tiroit son origine de la nation des Van Son père avoit commandé sous Valens les troupes liaires de Germanie. Il avoit l'esprit élevé, plein d capable de former de grands projets et d'en suivre cution; éloquent, bien fait de sa personne, d'un vif et animé, noble dans son port et dans sa déma il s'attira l'estime des seigneurs de la Perse et du narque. Les rois de Perse étoient passionnés po chasse : Stilicon se signala dans ce divertissement, admirer son adresse à tirer de l'arc et à lancer le lot : c'en fut assez pour faire écouter favorableme propositions. Retourné quelque temps après à la de Théodose, il fit conclure le traité de paix ent deux souverains.

Idac. fast. chron. Marcel. chr. Claud. l. de laud. Serenæ. Soc. l. 5, c. 12. Chron. Alex. Symm. l. 10, ep. 20, 21, 22, 57, et l. 4, ep. 8, et l. 3, ep. 55, 82. Cod. Theod. l. 6, tit. 4, leg. 15. Lib. 15, tit. 9, leg. 1. Cod. Just. l. 1, tit. 16, leg. unic. Hier. ep. 11. Peu de temps après l'arrivée des ambassadeu Perse, le 9 de septembre, il naquit un second Théodose. L'empereur le nomma Honorius, en moire de son frère, qu'il avoit tendrement aimé. donna, dès sa naissance, le titre de nobilissime, désigna consul pour l'année 386. Il n'y avoit en qu'alors que quatre préteurs à Constantinople : T dose en doubla le nombre; mais il ordonna en m temps que deux préteurs ensemble ne feroient po jeux publics que la même dépense à laquelle un avoit été auparavant obligé. Les magistrats se ruin souvent, soit par les largesses qu'il étoit d'usage de f et qu'ils portoient à l'excès; soit par la magnific dont ils se piquoient dans les spectacles qu'ils donn au peuple : l'empereur mit un frein à une vanité si sible aux familles, en réglant ces dépenses. Valenti

noit d'en faire autant pour l'Occident; et les deux
inces avoient par ces lois répondu aux désirs des
ux sénats de Rome et de Constantinople, qui, gé-
issant de ces abus, auxquels leurs membres étoient
rcés de s'assujettir, en avoient proposé la réforme.
ais, comme les plus sages règlemens deviennent trop
uvent inutiles, par les dispenses que la faveur obtient
ur y contrevenir, Théodose déclara par une loi que
iconque demanderoit au prince un rescrit pour avoir
liberté de violer un décret du sénat seroit noté d'in-
mie et puni par la confiscation du tiers de son patri-
oine. Il étendit sa générosité jusque sur l'empire d'Oc-
dent. Il honoroit Symmaque et le combloit de présens.
fit conduire à Rome des chevaux et des éléphans pour
s jeux du Cirque. Le blé d'Afrique n'ayant pu arriver
cause des vents contraires, Rome étoit menacée de la
mine lorsqu'elle reçut avec une joie incroyable un
rand convoi de blé que Théodose y envoyoit de Macé-
oine. Le sénat lui marqua sa reconnoissance de tant de
ienfaits par une statue équestre qu'il fit dresser en
honneur de Théodose le père. Rome, qui depuis long-
emps avoit perdu l'habitude de voir des triomphes, en
it un vers ce temps-là d'une espèce toute nouvelle, et
ussi frivole que Rome elle-même l'étoit devenue en
omparaison de ce qu'elle avoit été autrefois. Un homme
u peuple, ayant déjà enterré vingt femmes, en épousa
ne qui avoit rendu le même office à vingt-deux maris.
On attendoit avec impatience la fin de ce nouveau ma-
iage, comme on attend l'issue d'un combat entre deux
thlètes célèbres. Enfin la femme mourut; et le mari,
a couronne sur la tête et une palme à la main, ainsi
qu'un vainqueur, conduisit la pompe funèbre au milieu
des acclamations d'une populace innombrable. Saint
Jérôme rapporte ce fait, dont il fut témoin oculaire.

Constance avoit déclaré incestueux les mariages des oncles avec leurs nièces. Théodose les défendit entre

Vict. epi
Ambr. e
60.

Liban. or. de angariis.
Symm. append. ep. 14.
Aug. de civ. l. 5, c. 16.
Cod. Theod. l. 3, tit. 12, leg. 3; tit. 10, leg. 1, et ibi God.
Lib. 7, tit. 1, leg. 12.
Cod. Just. l. 5, tit. 4, leg. 19.
Tit. 5, leg. 6.
Till. Theod. art. 20.

cousins germains, sous peine du feu et de la confiscation des biens. Ces alliances avoient été permises jusqu'alors; mais la pudeur naturelle, qui les rendoit fort rares, lui parut une raison suffisante pour les interdire tout-à-fait. Il laissa cependant la liberté de les contracter sous une dispense obtenue du prince. Arcadius modéra dans la suite la rigueur excessive de cette loi, en retranchant la peine du feu; mais il déclara ces mariages illégitimes, les enfans qui en naîtroient inhabiles à succéder et à recevoir aucune donation de leurs pères, les femmes privées de leur dot, qui seroit dévolue au fisc. Quelques années après, Arcadius abolit entièrement la loi de son père, que son frère Honorius continua de faire observer dans ses états. Justinien rétablit dans son code l'ancien droit romain sur cet article, et permit dans tout l'empire les mariages des cousins germains. Mais la discipline de l'Eglise a conservé la loi de Théodose : elle a toujours proscrit ces alliances comme illicites, à moins qu'il n'y eût dispense accordée pour les contracter. Le mélange des barbares faisoit croître la licence parmi les troupes. Les officiers et les soldats s'écartoient de leurs quartiers pour piller les campagnes, et traitoient en ennemis les sujets de l'empire. Théodose enjoignit aux gouverneurs des provinces et aux défenseurs des villes, dont nous avons déjà parlé, de l'instruire sur-le-champ du nom de ceux qui se rendroient coupables de ces désordres.

Symm. l. 10, ep. 16.

L'Orient étoit en paix. Elle ne fut troublée en Occident que par une incursion des Sarmates; mais ils furent repoussés par les généraux de Valentinien. Ce prince, qui passa cette année tantôt à Milan, tantôt à Aquilée, fit conduire à Rome un grand nombre de prisonniers. On les fit combattre dans l'arène les uns contre les autres avec les armes de leur nation, pour le divertissement du peuple.

Symm. l. 1, ep. 40, 47.

Probe, alors préfet d'Illyrie, conservoit sous Valen-

tinien la considération que sa naissance et ses richesses lui avoient depuis long-temps procurée. Principal ministre du jeune prince, il étoit chargé du gouvernement civil. Prétextat, dont nous avons déjà parlé, partageoit le crédit de Probe. C'étoit le héros du paganisme, auquel il faisoit honneur par l'élévation de son âme et par l'intégrité de ses mœurs. Les chrétiens ne lui ont reproché que son zèle pour l'idolâtrie. Les païens relèvent par les plus grands éloges sa modération dans la haute fortune, sa compassion envers les malheureux, sa sévérité pour lui-même, sa douceur pour les autres, sa vaste érudition. Il consacroit à l'étude de l'antiquité tout le loisir que lui laissoient ses emplois. C'est dans sa maison que Macrobe place la scène de ces conversations savantes qu'il a intitulées *Saturnales*. On admiroit en lui ce juste tempérament de qualités opposées qui le rendoit complaisant sans bassesse, ferme sans hauteur. Riche, mais désintéressé, il n'accepta jamais les legs qu'on lui faisoit par testament, préférant à ces avantages la satisfaction généreuse de les laisser aux parens du défunt. Ses voisins le prenoient pour arbitre des prétentions qu'ils avoient sur ses terres. Cet homme si juste et si éclairé d'ailleurs, étoit aveugle et injuste sur le point le plus important de l'humanité. Ennemi de la religion chrétienne, il s'efforçoit d'en retarder les progrès, et de conserver les restes de l'idolâtrie expirante. Il fuyoit les honneurs, mais les honneurs le recherchoient. Il avoit été sept fois député par le sénat aux empereurs dans des conjonctures difficiles. Il avoit passé par toutes les charges, il étoit revêtu de tous les sacerdoces. Préfet d'Italie et désigné consul pour l'année suivante, il vint à Rome; et étant monté au Capitole au milieu des applaudissemens de tous les citoyens, il exhorta par deux discours éloquens le sénat et le peuple à l'obéissance et à l'amour du gouvernement. Peu de jours après, la mort lui enleva toutes ses dignités. Dès

Lib. 2, *ep.* 36.
Lib. 10, *ep.* 23, 24, 25, 34, 37.
Macrob. sat. l. 1, *c.* 1, 2, 6, 7, 17.
Soc. l. 5. *c.* 11.
Soz. l. 7, *c.* 13.
Hieron, epit. 23, 24.
Grut. inscr. CCCIX, 2, 3, 4. CCCX, 5. CCCCLXXXVI, 3. MCII. 2.
Till. Theod. art. 22, *not.* 19, 20.

que la nouvelle s'en répandit dans Rome, le peuple, qui étoit alors au théâtre, abandonna avec de grands gémissemens les spectacles, pour lesquels il étoit passionné. La douleur fut si éclatante et si universelle, que l'empereur auroit pu en être jaloux. On lui avoit dressé des statues pendant sa vie, et le peuple, dans un de ces caprices qui lui sont si ordinaires, les ayant un jour abattues avec des clameurs séditieuses, les avoit presque aussitôt vu relever par ordre du prince avec d'aussi vives acclamations. Après sa mort, le sénat obtint de l'empereur la permission de lui en élever une nouvelle, dont l'inscription subsiste encore. Les vestales lui en décernèrent une autre en leur propre nom, ce qui étoit sans exemple. Jamais ces vierges respectées n'avoient rendu le même honneur aux hommes les plus religieux. La chose fut cependant exécutée, malgré l'opposition de Symmaque, ami de Prétextat, mais encore plus attaché aux bienséances et aux usages de sa religion. La femme de Prétextat, Fabia Aconia Paulina, fille de Catulinus, consul en 349, décorée elle-même des titres les plus fastueux de la superstition païenne, honora la mémoire de son mari avec toute la pompe et la vanité de l'idolâtrie. Elle fit son apothéose, et prétendit que son âme s'étoit établie dans la voie lactée, comme dans un palais semé d'étoiles.

Symm. l. 4, p. 8, l. 10, p. 15, 16, 7, 21, 23, 7, 47. Olympiod. pud Phot. idon. l. 2, p. 10. Cod. Just. l. , tit. 29, leg.

Prétextat laissoit au paganisme, dans la personne de Q. Aurélius Symmachus, un défenseur encore plus ardent et aussi considérable par sa noblesse, par ses emplois et par ses éminentes qualités. Celui-ci étoit préfet de Rome depuis la fin de l'année précédente. Il posséda pendant trois ans cette dignité, qu'il n'avoit pas recherchée, et dont il demanda plusieurs fois d'être déchargé. Il la devoit à la recommandation de Théodose, dont il étoit estimé. Il passoit pour l'homme le plus éloquent de son siècle. Sa femme, Rusticienne, fille d'Orfitus, préfet de Rome sous Constance, secondoit son amour

ır l'étude; et l'on dit qu'elle lui tenoit souvent le
ıbeau pendant qu'il lisoit ou qu'il composoit. Le
: de Symmaque lui avoit laissé une éclatante répu-
n à soutenir, mais une médiocre fortune. Quoiqu'il
:tât de retracer l'ancienne simplicité romaine, on
çoit dans sa conduite un combat de modestie et de
té où l'une et l'autre ont tour à tour l'avantage.
:fusa de se servir d'un char superbe que Gratien
t destiné à l'usage des préfets de Rome, et il débita
ce sujet à Valentinien les plus sages maximes : *Que
ste ne relève pas les magistratures : que les mœurs
ıagistrat en font le plus bel ornement : que Rome,
ours libre, quoique soumise à ses princes, n'a
ıis su et ne sait pas encore respecter une pompe
ıle, qui n'est à ses yeux de nulle ressource pour sup-
r à la vertu.* Mais dans la suite ce Romain si mo-
e, voulant par sa magnificence faire briller son fils,
s préteur, trouva fort mauvais qu'on prétendît lui
: observer la loi qu'il avoit sollicitée lui-même pour
ıer la dépense des magistrats : il se donna beaucoup
ıouvement pour en obtenir la dispense, et n'eut
ıt de repos qu'il n'eût dépensé en cette occasion deux
e livres pesant d'or. Il donna plusieurs fois de bons
eils à Valentinien. Ce prince voulut imposer une
à certaines compagnies chargées des fournitures de
ille de Rome; Symmaque représenta qu'*un prince
promettoit son autorité en commandant l'impos-
:; que d'une imposition trop onéreuse il ne recueil-
que des mécontentemens et des murmures; qu'en
sant ses sujets, il gagnoit moins qu'il ne perdoit,
qu'il les mettoit hors d'état de rendre les services
:hés à leur condition; que la richesse du prince et
des peuples étoient inséparables; et que toutes les
: prenoient leur source dans l'humanité du sou-
:n.* En entrant en charge, il trouva en place d'assez
vais officiers subalternes, qui avoient été nommés

par l'empereur : il prit la liberté de lui mander *que la nature produisoit toujours assez d'honnêtes gens pour remplir les postes de l'état ; que pour les démêler dans la foule, il falloit d'abord écarter ceux qui demandoient ; que ceux qui méritoient se trouveroient dans le reste.* On peut aisément conjecturer que cette leçon ne plut pas au jeune prince : du moins je soupçonne qu'un rescrit adressé à Symmaque, et qui se trouve entre les lois de Valentinien, servit de réponse à cette remontrance. En voici les termes : *Il n'est pas permis de raisonner sur la décision du souverain ; c'est offenser la majesté impériale que de douter du mérite d'un homme qu'elle a honoré de son choix.* La date de ce rescrit tombe sur la fin de cette année, temps auquel le prince nommoit les nouveaux officiers ; et le ton que prend ici Valentinien s'accorde assez bien avec la fierté présomptueuse d'un jeune empereur.

Symm. l. 10, *ep.* 54. *Ambr. libell.* 1, 2, *contra. Symm. et ep.* 11, 12, 17, 57, *et orat. de obitu Valent. Paulin. vit. Ambros. Ennodius. Till. vie de S. Ambr. art.* 37.

Mais l'intérêt de la religion païenne étoit l'affaire la plus importante de Symmaque. Ce fut pour la soutenir sur le penchant de sa ruine qu'il réunit tout ce qu'il avoit d'activité, d'adresse et d'éloquence. Il s'étoit déjà inutilement adressé à Gratien, qui n'avoit pas même daigné répondre à sa requête. Il comptoit trouver moins de fermeté dans un prince de treize ans, qui, malgré le traité de paix, devoit craindre Maxime et ses intrigues. Dans cette espérance, il assembla le sénat : les sénateurs chrétiens furent exclus de la délibération. On fit un décret en forme de plainte, sur lequel Symmaque dressa son rapport ; il l'envoya à l'empereur en qualité de préfet de Rome, obligé, par le devoir de sa charge de rendre compte au prince de ce qui se passoit dans la ville.

Jamais la cause de l'idolâtrie ne fut plaidée avec plus de chaleur et d'éloquence. La requête contenoit deux chefs : on demandoit que l'autel de la Victoire fût rétabli dans le sénat, et qu'on rendît aux prêtres

x vestales les fonds, les revenus, les priviléges Gratien les avoit dépouillés. L'orateur faisoit va- ancienneté du culte qu'on prétendoit proscrire; it avantage de la tolérance de Constantin, de , de Valentinien le père, qui n'avoient trou- ns les temples ni les dieux, ni leurs sacrifica- Il étaloit avec pompe les obligations que les ins avoient à la victoire, tant d'ennemis abat- nt de royaumes conquis, tant de triomphes. Il oit à l'exemple de Constant et de Constance ce- Valentinien le père, qui, du séjour des dieux vertu l'avoit élevé, considéroit avec attendris- t les larmes des vestales, et s'offensoit de voir re ce qu'il avoit voulu conserver. Il faisoit par- me à Valentinien et à Théodose tout ensemble : ices généreux (disoit-elle), pères de la patrie, res- ez mes années. C'est au culte des dieux que je dois durée de mon empire; je serois ingrate de les ou- r. Permettez-moi de suivre mes maximes; c'est le vilége de ma liberté. Cette religion que vous m'ar- iez m'a soumis l'univers; elle a repoussé Anni- de devant mes murailles, elle a précipité les Gau- du haut de mon Capitole. N'ai-je donc si long-temps i que pour tomber dans le mépris! Laissez-moi du ns le temps d'examiner ce nouveau culte qu'on introduire; quoique, après tout, vouloir me corri- dans ma vieillesse, c'est s'y prendre bien tard; c'est aire un affront sensible.» Il ajoutoit que tous les cul- utes les religions tendent au même but, quoique s voies différentes; qu'il falloit laisser aux hom- liberté de choisir le chemin pour arriver à ce sanc- auguste où la Divinité s'enveloppe de sa propre re et se dérobe à leurs yeux. Il relevoit le minis- es pontifes et des vestales, et montroit combien il njuste de les priver de leur subsistance, de leur es droits qui leur revenoient de la libéralité des

testateurs. Il insistoit beaucoup sur la famine dont Rome avoit été désolée aussitô. après l'édit de Gratien : c'étoit, à l'entendre, un effet manifeste de la vengeance des dieux, qui, voyant que les hommes refusoient la subsistance à leurs prêtres, la refusoient eux-mêmes aux hommes : c'étoit le sacrilége de Gratien qui avoit séché les fruits de la terre jusque dans leurs racines. Il excusoit cependant ce prince séduit par de mauvais conseils; et il finissoit en exhortant Valentinien à réparer le mal que son frère n'avoit fait que par la malice des impies, qui avoient fermé l'accès du trône aux députés du sénat, dépositaires de la vérité.

Ces conseillers pervers, ces impies dont parloit Symmaque étoient les hommes les plus saints et les plus respectables de l'empire; le pape Damase et saint Ambroise. La délibération du sénat avoit été tenue fort secrète : la requête arriva à Milan, et fut présentée à l'empereur dans son conseil, avant que personne fût informé de l'entreprise. Ceux qui composoient le conseil, surpris de ce coup imprévu, et craignant que la partie ne fût déjà liée avec Maxime pour appuyer la cabale, opinèrent tous, chrétiens ainsi que païens, à consentir à la demande. L'empereur seul ne jugea pas à propos de conclure, et remit la décision au lendemain.

S. Ambroise fut averti sur le champ du danger dont le christianisme étoit menacé. Il dresse aussitôt une requête contraire pour fortifier la religion du prince : il lui représente ce qu'il doit à Dieu; qu'il ne peut, sans une sorte d'apostasie, rendre aux païens ce que Gratien leur a ôté; qu'ils ont mauvaise grâce de se plaindre de la soustraction de leurs priviléges, eux qui n'ont pas épargné le sang des chrétiens : que l'empereur ne les force pas à rendre hommage au vrai Dieu; qu'ils doivent au moins lui laisser la même liberté; et ne le pas contraindre à honorer leurs folles divinités ; que c'étoit sacrifier aux idoles que d'opiner en leur faveur ; que les



chrétiens faisant la plus grande partie du sénat, c'étoit une sorte de persécution que de les forcer de s'assembler dans un lieu où il leur faudroit respirer la fumée des sacrifices impies : qu'un petit nombre de païens abusoient du nom du sénat; que, si cette entreprise incroyable n'eût pas été tramée en secret, tous les évêques de l'empire seroient accourus pour s'opposer au succès. Il prioit Valentinien de consulter Théodose, dont il avoit coutume de prendre les avis sur les affaires importantes : et quelle plus importante affaire que celle de la religion et de la foi? Il demandoit communication de la requête pour y répondre en détail. « Si vous prenez le parti « des infidèles (continuoit-il), les évêques ne pourront « fermer les yeux sur une prévarication si criminelle : « vous pourrez venir à l'église, mais vous n'y trouverez « point d'évêque, ou l'évêque n'y sera que pour vous « en interdire l'entrée. Que lui répondrez-vous quand « il vous dira : l'Eglise refuse vos dons; nos autels ne peu- « vent les souffrir; Jésus-Christ les rejette avec horreur; « vous les avez prostitués aux idoles : pourquoi cher- « chez-vous les prêtres du Dieu véritable, après avoir « reçu entre vos bras les pontifes des démons? Que ré- « pondrez-vous encore à votre frère, qui vous dira au « fond de votre cœur : Je ne me suis pas cru vaincu « parce que je vous laissois empereur; j'ai vu la mort « sans regret, parce que je me flattois que vous main- « tiendriez ce que j'avois établi pour l'honneur du chris- « tianisme. Hélas! que pouvoit faire de plus contre moi « celui qui m'a ôté la vie? Vous avez détruit les tro- « phées que j'avois élevés à notre sainte religion, vous « avez cassé mes ordonnances, ce que n'a osé faire mon « rebelle meurtrier. C'est maintenant que je reçois dans « mes entrailles la blessure la plus cruelle. La meilleure « partie de moi-même est dans le cœur de mon frère; « et c'est là qu'on me poursuit encore; c'est là qu'on me « porte encore des coups mortels. » Il lui représente en-

suite son père qui s'excuse d'avoir souffert l'idolâtrie dans le sénat de Rome, sur ce qu'il ignoroit ce désordre. En effet, Valentinien n'étoit jamais entré dans Rome depuis qu'il étoit parvenu à l'empire. S. Ambroise conclut enfin que l'empereur ne peut souscrire à la requête de Symmaque sans offenser à la fois tout ce qu'il doit respecter, son frère, son père, et Dieu même.

Le jeune Valentinien avoit le cœur droit, et ne manquoit pas de prendre le bon parti, lorsqu'il n'en étoit pas détourné par les artifices de Justine. La lettre de saint Ambroise trouva dans son âme des dispositions favorables; elle acheva de le déterminer. Il la fit lire dans le conseil; il reprocha aux chrétiens leur perfide foiblesse; et s'adressant ensuite aux païens : *Comment osez-vous penser*, leur dit-il, *que je sois assez impie pour vous rendre ce que vous a enlevé la piété de mon frère? Que Rome demande de moi telle autre faveur qu'elle voudra: je la chéris comme ma mère; mais je dois plutôt obéir à Dieu.* Il prononça ces paroles d'un ton aussi ferme que les auroit prononcées Théodose. Personne n'osa répliquer; et les comtes Bauton et Rumoride, généraux des armées d'Occident, quoique nourris dans le paganisme, furent eux-mêmes d'avis de rejeter la requête. On disoit, à cette occasion, *que la Victoire étoit une ingrate, qui, par un de ses caprices ordinaires, avoit abandonné son défenseur pour favoriser son ennemi.* L'affaire étoit terminée: cependant saint Ambroise crut que, pour honorer la vérité, il devoit réfuter les raisons que le préfet avoit si pompeusement étalées en faveur de l'idolâtrie. Il s'en acquitta par un ouvrage que nous admirons encore; il foudroie les sophismes de Symmaque avec cette supériorité que donne la vérité quand elle est soutenue par la beauté du génie et la force de l'éloquence.

Symm. l. 9, *ep.* 118, 119.

La religion païenne fut bientôt après déshonorée par un scandale qui couvrit Symmaque de confusion. Saint Ambroise avoit opposé au petit nombre de vestales ce

uple nombreux de vierges chrétiennes, qui renonient pour toujours à tous les honneurs et à tous les aisirs du siècle; il avoit observé que les païens avoient en de la peine à trouver parmi eux sept filles en qui plus flatteuses distinctions, la vie la plus commode la plus fastueuse, l'espérance d'être libres après un rtain nombre d'années, la terreur du plus affreux supice, pussent conserver pendant quelque temps une virnité forcée. L'événement justifia deux ou trois ans rès cette réflexion de saint Ambroise. Une vestale fut nvaincue d'inceste. Symmaque, revêtu du souverain ntificat depuis que Gratien l'avoit refusé, poursuit devant le préfet de Rome, son successeur, la puition de la vestale coupable. Elle fut enterrée vive, lon les lois anciennes, et son corrupteur fut puni e mort.

La guerre que Symmaque avoit déclarée à la religion hrétienne rendit quelques chrétiens injustes à son égard. es murs de Rome étoient d'une construction solide et rès-magnifique. Les pierres, remarquables par leur tendue, étoient liées ensemble avec l'airain et le plomb. Des citoyens avides venoient pendant la nuit enlever ces nétaux, et dégradoient leurs propres murailles. Valenitien chargea le préfet d'en informer. On accusa Symnaque d'avoir saisi cette occasion pour se venger du peu le succès de sa requête; d'avoir fait enlever des chrétiens lu sanctuaire des églises pour leur faire éprouver les ourmens de la question; d'avoir mis en prison des évêques même qu'il envoyoit prendre dans les provinces. L'empereur, dans un premier mouvement d'indignation, rendit contre le préfet un édit sévère, lui ordonnant d'élargir tous les prisonniers, et de cesser ses poursuites injustes. Symmaque se justifia en défiant les accusateurs de prouver leur calomnie, en prenant à témoin toute la ville de Rome; et, ce qui n'admettoit point de réplique, en s'appuyant du témoignage même

Symm. l. 10, ep. 34.
S. Aug. conf. l. 5, c. 13, et contra litt. Petil. l. 3, c. 25.
Cassiod. Var. l. 3, ep. 31.
Hermant, vie de S. Ambroise, l. 3, c. 22.
Till. vie de S. Damase, art. 14.

du pape Damase, qui reconnut par écrit qu'aucun chrétien n'étoit fondé à se plaindre du préfet. Je ne dois pas oublier ici une circonstance qui fait honneur au christianisme, à l'occasion de l'ordre que Valentinien avoit donné à Symmaque de mettre les prisonniers en liberté: *J'ignore*, répond-il, *quels sont ceux que votre majesté veut que je délivre; nous avons ici dans les prisons plusieurs criminels; j'en ai pris connoissance; il n'y a pas un chrétien.* Peu de temps après, les habitans de Milan ayant prié Symmaque de leur envoyer un professeur d'éloquence, que la ville devoit entretenir, saint Augustin, qui n'étoit pas encore revenu des erreurs de sa jeunesse, poursuivit cet emploi. La vanité l'avoit conduit d'Afrique à Rome pour y enseigner la rhétorique; mais il n'étoit pas content des désordres qui régnoient dans les écoles. Symmaque, à la recommandation de quelques manichéens, se détermina en sa faveur, après avoir éprouvé sa capacité par un discours public, dont il fut très-satisfait.

Prosp. chr. Idac. chron. Marcel. chr. Pagi ad Baron. Hermant, vie de S. Ambroise, l. 4, c. 1. Till. vie de S. Damase, t. ol. 11, et vie de Sirice, art. 1, 2.

Le pape Damase mourut le 10 ou 11 décembre de cette année, ayant gouverné avec sagesse pendant dix-huit ans et environ deux mois. Onze jours après, Sirice fut élu en sa place. Ursin renouvela en vain ses prétentions sur le siége de Rome; il fut rejeté par le peuple; et Valentinien soutint l'élection de Sirice par un rescrit du 23 février de l'année suivante. Le premier soin du nouveau pape fut de sonder les dispositions de Maxime. Les intelligences qu'on le soupçonnoit d'entretenir avec les païens d'Italie donnoient à l'Eglise de justes alarmes. Sirice lui écrivit donc pour l'exhorter à demeurer fidèle à la religion qu'il avoit jusqu'alors professée. Maxime, dans sa réponse, lui proteste d'un attachement inviolable à la doctrine catholique. Il la maintint en effet, mais en tyran, et avec une cruauté qui arracha des larmes à l'Eglise même dont il prenoit la défense.

Sulp. Sev. hist. l. 2.

Les priscillianistes furent l'objet de son zèle sangui-

ire. Quoique cette hérésie n'ait pas été une de ces :tes dominantes qui ont agité l'empire et causé de andes révolutions dans l'ordre civil, elle mérite cepennt une place distinguée dans cette histoire. C'est la preière contre laquelle le bras séculier se soit armé du aive; et l'Eglise témoigna pour lors, par un cri général, mbien elle est éloignée de cet esprit de persécution ii va le fer à la main chercher l'hérésie jusque dans sein de l'hérétique. La source du mal vint de l'Egypte. larc de Memphis, ayant formé un composé monstrueux e diverses erreurs jointes aux pratiques les plus obscènes es païens, des gnostiques et des manichéens, fut chassé ar les évêques. Il passa d'abord dans la Gaule, aux nvirons du Rhône, et de là en Espagne, où il séduisit ne femme noble nommée Agape, et le rhéteur Helpiius. Priscillien, né en Galice, embrassa ses dogmes imies, et devint aussitôt le chef de la secte. Il étoit noble, iche, spirituel, éloquent, d'une grande lecture, et subtil ialecticien. A ces qualités si propres à séduire il joiioit des apparences de vertu encore plus dangereuses, usterité des mœurs, l'humilité extérieure, le détacheent des richesses, l'habitude des veilles, des jeûnes, s travaux. Mais il étoit vain, inquiet, enflé de son voir; et sous un visage mortifié il cachoit les plus nteux désordres. Il s'étoit, dès sa jeunesse, entêté des imères de la magie. Flatteur et persuasif, il eut bient gagné un grand nombre d'Espagnols de toute conion, et surtout des femmes légères, curieuses, avides nouveautés. Cette contagion s'étendit en peu de temps sque dans toute l'Espagne; elle infecta même pluurs évêques, entre autres Instance et Salvien, qui ièrent par serment avec Priscillien.

Prosp. chr. Hier. in Isai. c. 44. Isid. de viris illustr. Baron. an. 381. Pagi ad Baron. Till. hist. des Priscill. art. 1.

Hygin, évêque de Cordoue, et successeur du célèbre ius, s'étant aperçu du progrès de l'erreur, en donna is à Idace, évêque de Mérida. Celui-ci, trop vif et trop lent, ne fit qu'aigrir le mal en poursuivant à ou-

Sulp. Sev. l. 2. Baron. an. 381. Till. Priscil. art. 5, not. 4.

trance la nouvelle hérésie. Après de longs débats, sembla un concile à Saragosse, où furent inv évêques d'Aquitaine. Les hérétiques n'osèrent s senter. Ils furent condamnés par contumace, et or dit, sous peine d'anathème, de communiquer av Ithace, évêque d'Ossonoba, aujourd'hui Faro d Algarves, fut chargé de notifier à toute l'église dent le décret du concile, et d'excommunier Hygi ayant été le premier à dénoncer les sectaires, s'ét même laissé surprendre par leurs artifices.

Sulp. Sev. l. 2. Idac. chron. Hermant, vie de S. Ambroise, l. 3, c. 13. Till. Priscill. art. 6.

Instance et Salvien, condamnés par le concil devinrent que plus opiniâtres. Pour fortifier leur ils honorèrent du titre d'évêque Priscillien, au tous ces maux, qui n'étoit encore que laïc, et le rent sur le siége d'Avila. De l'autre côté, Idace et encore plus emportés, implorèrent le secours de l sance séculière; et, après beaucoup de poursuite lesquelles la passion déshonoroit le caractère épi ils obtinrent de Gratien un rescrit qui bannissoit tateurs de Priscillien, non-seulement de l'Esp mais même de tout l'empire. Les hérétiques, frap ce coup de foudre, prirent le parti de se cacher dispersèrent en diverses provinces.

Sulp. Sev. l. 2. Auson. in profess. Idac. chron. Hermant, vie de S. Ambroise, l. 3, c. 14. Till. Priscill. art. 6.

Mais Instance, Salvien et Priscillien, prirent l min de Rome, se flattant de tromper le pape Da En traversant l'Aquitaine, ils y semèrent leurs er surtout dans la ville d'Eause, alors métropole de la sième Aquitaine. Saint Delphin, évêque de Bord leur ferma l'entrée de sa ville; mais ils séjourn quelque temps dans le voisinage sur les terres d'Eu cia, veuve d'Atticus Tyro Delphidius, qui avoit pr l'éloquence à Bordeaux avec réputation. Cette fem fortement entêtée de la nouvelle doctrine, se mit suite de ces fanatiques avec sa fille Procula, qui s'a donna si aveuglément à Priscillien, qu'elle devint ceinte, et se procura l'avortement pour sauver l'hon

de l'un et de l'autre. Ce nouveau crime fut inutile, et n'étouffa pas le bruit de leur infâme commerce. Arrivés à Rome, ils ne purent obtenir audience de Damase. Ils allèrent à Milan, où saint Ambroise ne les rejeta pas avec moins d'horreur. Ils s'adressèrent à la cour, où ils espéroient que l'argent et l'intrigue leur procureroient plus de faveur. Ils ne se trompoient pas. Macédonius, maître des offices, gagné par leurs présens, obtint de Gratien un nouveau rescrit, qui révoquoit le précédent, et les rétablissoit dans leurs églises. En vertu de cet ordre, Instance et Priscillien retournèrent en Espagne, car Salvien étoit mort à Rome. Ils rentrèrent sans obstacle en possession de leurs siéges. Ithace ne manquoit pas de courage pour s'y opposer; mais les hérétiques avoient mis dans leurs intérêts le proconsul Volvence : il leur étoit d'autant plus facile d'en imposer, qu'ils avoient pour maxime de ne pas épargner le parjure, pour ne pas trahir le secret de leur secte. Ils accusèrent même Ithace comme perturbateur de la paix des églises, et obtinrent une sentence pour le faire arrêter. Ce prélat, effrayé d'une si violente procédure, s'enfuit en Gaule, et s'adressa au préfet Grégoire. Celui-ci, bien instruit des faits, se fit amener les auteurs du trouble; et, pour fermer aux hérétiques toute voie de séduction, il informa l'empereur de la vérité. Mais tout étoit vénal à la cour. Les priscillianistes achetèrent de nouveau la protection du maître des offices, qui persuada à Gratien de retirer cette affaire des mains du préfet, et d'en charger le vicaire d'Espagne; car on venoit de supprimer la dignité de proconsul de cette province. Macédonius dépêcha en même temps des officiers, pour conduire en Espagne Ithace, qui s'étoit réfugié à Trèves. Le prélat se déroba à leur recherche, et se tint caché jusqu'à l'arrivée de Maxime, qui, ayant déjà pris le titre d'empereur dans la Grande-Bretagne, se disposoit à passer en Gaule.

Ithace attendit l'événement de la guerre civile. Après *Sulp. Sev. l. 2.*

Prosp. chr. Idac. chron. Hermant, vie de S. Ambr. l. 3, c. 15. Till. vie de S. Mart. art. 9.

la mort de Gratien, lorsque Maxime eut choisi la ville de Trèves pour sa résidence, l'évêque vint faire sa cour au tyran, et lui présenta une requête, dans laquelle il faisoit une affreuse peinture des crimes de Priscillien et de sa secte. Maxime, qui affectoit un grand zèle pour la foi et la discipline de l'Eglise, manda aussitôt au préfet des Gaules et au vicaire d'Espagne de faire transférer tous ces hérétiques à Bordeaux, où se devoit assembler un concile. L'ordre fut exécuté. Instance tenta en vain de se justifier devant le concile: il fut déclaré déchu de l'épiscopat. Priscillien, pour éviter la même condamnation, refusa de répondre, et en appela à l'empereur. Le concile eut égard à son appel; il s'abstint de prononcer contre lui; et toute l'Eglise blâma ces évêques d'avoir renvoyé à la puissance séculière une cause ecclésiastique. On conduisit donc à la cour de Maxime, et le chef et les sectateurs. Idace et Ithace les y suivirent pour les accuser, et montrèrent, par un acharnement qui n'avoit rien d'apostolique, que la passion les animoit plutôt que le zèle de la vérité. Ithace, le plus violent des deux, étoit un homme de peu de jugement, hardi, hautain, grand parleur, aimant la dépense et la bonne chère. Il voyoit partout le priscillianisme; la science, la régularité des mœurs, l'extérieur mortifié, n'osoient paroître à ses yeux sans être soupçonnés d'hérésie.

Sulp. Sev. l. 2. Till. Priscil. art. 9, et vie de S. Martin, art. 9.

Une sainteté reconnue ne suffisoit pas pour lui imposer silence. Saint Martin, qui étoit pour lors à Trèves, ne cessoit de l'exhorter à renoncer au personnage d'accusateur, si contraire à la douceur épiscopale. Ithace lui reprocha d'être lui-même un priscillianiste déguisé. Le saint prélat ne pouvant rien sur cet esprit opiniâtre, prit le parti de s'adresser à Maxime; il le supplia de ne pas verser le sang de ces malheureux: *Qu'ils étoient assez punis par la sentence épiscopale qui les jugeoit hérétiques, et les chassoit de leurs églises; qu'il étoit inouï qu'un juge séculier prononçât dans une cause de foi.*

L'autorité d'un évêque si respectable arrêta Maxime tant que saint Martin fut à Trèves ; et lorsque le prélat sortit de la ville, il se fit promettre par le tyran qu'on épargneroit le sang des accusés.

An. 385. Sulp. Se. 2. Pacat. neg. art. Prosp. Idac. chr. Till. P cil. art.

A peine saint Martin fut-il éloigné que les sollicitations cruelles d'Ithace et de ses partisans firent oublier à Maxime la parole qu'il avoit donnée. Il chargea de l'information le préfet Evode, magistrat intègre, mais sévère. La cause fut examinée en deux audiences. Priscillien, convaincu, n'osa désavouer ses infamies ; il fut déclaré coupable et mis en prison jusqu'à ce que le prince eût été consulté. Maxime ordonna de trancher la tête à Priscillien et à ses complices. Ithace étoit l'âme de toute cette procédure ; il avoit assisté à la question. Mais, après avoir conduit ces misérables jusqu'aux portes de la mort, il s'arrêta par une vaine politique ; et comme s'il eût encore été temps d'éviter la haine publique, il refusa de se trouver au jugement définitif. L'avocat du fisc prit à sa place le rôle d'accusateur. Priscillien eut la tête coupée avec la veuve Euchrocia, et cinq de ses sectateurs. Instance et un autre complice, qui n'est pas nommé, furent dépouillés de leurs biens, et relégués pour toujours dans les îles Sylines, nommées maintenant *Sorlingues*, à la pointe occidentale de l'Angleterre. Quelques autres en furent quittes pour un exil de quelque temps, parce qu'ils n'avoient pas attendu la question pour avouer leurs crimes et révéler leurs complices. Une femme nommée Urbica, connue pour être attachée à la doctrine de Priscillien, fut assommée à coup de pierres par la populace dans la ville de Bordeaux.

Herm. vie de S. broise, c. 15.

Maxime n'oublia pas de tirer avantage de cette exécution cruelle et irrégulière, comme d'une action héroïque en faveur de la religion. Il envoya au pape Sirice une copie des pièces du procès avec cette lettre : *Nous vous protestons que nous ne désirons rien avec plus d'ardeur que de conserver la foi catholique dans sa pureté,*

de bannir de l'Eglise toutes les divisions, et de voir tous les évêques servir Dieu dans une parfaite union de cœur et d'esprit. Après un discours assez obscur, qui paroît avoir rapport au schisme d'Ursin, qu'il se vante d'avoir étouffé, il ajoute : *Pour ce qui concerne les horreurs des manichéens, qui sont depuis peu parvenues à notre connoissance, et qui ont été vérifiées en jugement, non par des conjectures, mais par l'aveu des coupables, j'aime mieux que votre sainteté en soit instruite par les actes que je lui envoie que par notre bouche, ne pouvant énoncer sans rougir des crimes honteux tout à la fois à commettre et à rapporter.*

Sulp. Sev. dial. 3, art. 15.
Pacat. paneg. art. 29.
Prosp. chr.
Isid. de viris illustr. c. 2.
Pagi ad Baron.
Hermant, vie de S. Ambroise, l. 3, c. 15.
Till. Priscil. art. 10, 11, 12, 13.

Cette lettre ne fit pas sur le pape l'impression que Maxime avoit espérée. Sirice blâma la rigueur employée contre les priscillianistes, et les plus saints prélats de l'Occident furent du même avis. Jamais hérétiques n'avoient été plus dignes de punition ; ils renouveloient toutes les abominations de ces sectes hypocrites et voluptueuses qui avoient enveloppé sous de ténébreux mystères la débauche la plus effrénée. Mais l'Eglise, en poursuivant l'hérésie, avoit toujours épargné la personne des hérétiques ; elle ne connoissoit d'autres armes que ses anathèmes ; et cette mère tendre, priant sans cesse pour ses enfans égarés, demandoit à Dieu, non pas leur mort, mais leur conversion. L'acharnement de ces évêques les déshonora aux yeux de toute l'Eglise. Quoiqu'ils eussent été déclarés innocens dans un synode tenu à Trèves par leurs partisans, le concile de Milan en 390, et celui de Turin en 401, les condamnèrent. Idace, qui étoit le moins coupable, se démit volontairement de l'épiscopat, et perdit ensuite le mérite de cette action par les efforts qu'il fit pour y rentrer. Ithace fut excommunié, et mourut en exil.

Sulp. Sev. dial. 3, art. 15.
S. Ambr. ep. 24.

Mais personne ne témoigna contre ce prélat sanguinaire plus d'indignation que saint Martin. Dans le temps même que le synode de Trèves étoit assemblé, ce saint

[redacted]

que vint à la cour pour intercéder en faveur de rsès et de Leucade. Ces deux comtes alloient périr ce qu'ils avoient été fidèles à Gratien. Les amis d'I-ce venoient d'engager Maxime à envoyer des tribuns Espagne pour juger souverainement les priscillia-tes, et leur ôter les biens et la vie. C'étoit mettre en il les plus innocens, car on confondoit alors avec hérétiques tous ceux dont l'extérieur portoit des rques de mortification. Dès que ces prélats apprirent : saint Martin approchoit de Trèves, persuadés qu'il)poseroit à l'exécution de ces ordres violens, ils lui :nt interdire l'entrée de la ville au nom de l'empe-ır, s'il ne consentoit à s'accorder avec eux. Saint ırtin, ayant répondu d'une manière qui ne l'engageoit ;, entra dans Trèves, alla au palais, demanda la ıce des deux comtes, et la révocation des commissaires mmés pour l'Espagne. Maxime différa de lui répon-: sur ces deux points, et saint Martin rompit toute nmunication avec Ithace et ses partisans, qu'il trai-t de meurtriers. Ceux-ci s'en plaignirent amèrement laxime. *Nous sommes*, lui dirent-ils, *perdus sans source, si vous ne forcez l'évêque de Tours à com-ıniquer avec nous; son exemple va former contre us un préjugé universel. Martin n'est plus seulement fauteur des hérétiques, il s'en déclare le vengeur; lui sser ce pouvoir, c'est ressusciter Priscillien.* Ils le pplioient avec larmes de faire encore usage de sa puis-ıce pour abattre un séditieux. Il ne tint pas à ces mmes injustes et inhumains que Martin ne fût con-ıdu avec les sectaires. Mais le tyran respectoit sa vertu. le manda, il lui parla avec douceur, il tâcha de lui re approuver le traitement fait aux hérétiques; et, le yant inflexible, il entra dans une furieuse colère, itta brusquement l'évêque, et donna ordre de mettre mort Narsès et Leucade. A cette nouvelle, Martin tourna promptement au palais; il promit de commu-

Till. vie de S. Martin, art. 9, 10.

niquer avec les autres évêques, si l'empereur pardonnoit aux deux comtes, et s'il révoquoit l'ordre donné aux deux tribuns. Maxime accorda tout. Martin rentra le lendemain en communion avec les ithaciens; mais il partit le jour d'après, pénétré d'un vif repentir de s'être laissé entraîner à cette condescendance, qu'il se reprocha toute sa vie. Saint Ambroise témoigna deux ans après plus de fermeté; il aima mieux sortir de la cour de Maxime, où il étoit retenu par un intérêt important, que de communiquer avec les évêques qui avoient fait périr Priscillien.

Sulp. Sev. l. 2. Idac. chron. Cod. Theod. l. 16, tit. 5, leg. 40, 45, 48, 59, 65. Till. Priscil. art. 18.

La mort de cet hérétique montra dès-lors quel effet devoient produire dans toute la suite des temps ces procédés inhumains. Loin d'éteindre l'hérésie, elle la répandit et l'accrédita. La Galice surtout en fut pour long-temps infectée. Ceux qui avoient écouté Priscillien comme un prophète le révérèrent comme un martyr; son corps et ceux de ses adhérens mis à mort avec lui furent transportés en Espagne; on les honora de magnifiques funérailles; on juroit par le nom de Priscillien. Le fanatisme devint plus vif, et la discorde plus opiniâtre. Ses sectateurs furent condamnés l'an 400 par le concile de Tolède. Malgré tous ces anathèmes, malgré les lois accablantes d'Honorius et de Théodose le jeune, cette pernicieuse doctrine se soutint jusqu'au milieu du sixième siècle.

Idac. fast. Pacat. pa[illegible] art. 29. [illegible] Aug. conf. [illegible], c. 6, et [illegible]vers. litt. [illegible] l. 3, c. 15. Hermant, vie de S. Ambroise, l. 4, c. 2.

Théodose, dont les sentimens s'accordèrent toujours avec la plus saine partie de l'Eglise, n'approuva pas l'emportement des ithaciens. C'est ce qu'on peut conclure des titres odieux dont les charge Pacatus, orateur païen, dans un discours qu'il prononça quatre ans après en présence de Théodose. Ce prince avoit donné le consulat à son fils Arcadius, et Valentinien lui avoit nommé Bauton pour collègue. Saint Augustin, qui professoit alors la rhétorique à Milan, composa, selon l'usage, le panégyrique de Bauton et Valentinien. Il avoue, dans ses Confessions, qu'il devoit y débiter un

ı nombre de mensonges, auxquels, dit-il, n'auroient laissé d'applaudir ceux-mêmes qui en connoissoient 'ausseté. De la manière dont il s'exprime, il semble il ne l'ait pas prononcé.

Tandis que Maxime défendoit en apparence la foi holique, Justine l'attaquoit véritablement, et abu- t de l'autorité de son fils pour relever le parti des ens. La fermeté de Valentinien son mari l'avoit obli- de se contraindre tant qu'il avoit vécu ; elle n'avoit trouvé Gratien plus disposé à seconder ses inten- ns ; mais, après la mort de ce prince, lorsqu'elle crut puissance de son fils affermie par le traité conclu avec ıxime, elle leva le masque, et se déclara hautement otectrice de l'arianisme. Sa vivacité naturelle étoit core animée par les dames de la cour, qui, depuis la uction d'Arius, s'étoient transmises comme de main main le poison de cet hérésiarque. Elle n'eut pas de ne à se faire obéir du jeune Valentinien, esprit doux, ile, soumis sans réserve aux volontés de sa mère. Il it bien d'une autre difficulté de subjuguer Ambroise. e n'avoit à lui opposer qu'un adversaire fort inégal ıs la personne d'Auxence, que les ariens avoient choisi ır être leur évêque. Il étoit Scythe de nation, et se nmoit Mercurin. Mais, ayant été contraint de quit- son pays à cause de ses crimes, il avoit changé de n, et pris celui de l'évêque Arien, auquel Ambroise ıit succédé. Ce faux prélat, sans talens comme sans ›urs, faisoit peu de prosélytes ; il ne comptoit entre siens aucun des habitans de la ville ; tout son trou- n se réduisoit à un petit nombre d'officiers de la r, et à quelques Goths. Il n'avoit d'autre église que ıpartement ou le chariot de Justine, qu'il accom- noit dans ses voyages.

Ambr. ep. 20. Sermo de Basil. non trad. et contra Auxent. S. Aug. contra Julian. c. 14. Ruf. l. 2, c. 15. Soc. l. 5, c. 11. Soz. l. 7, c. 13. Theod. l. 5, c. 13. Mabil. iti- ner. Italic. p. 17. Baronius. Hermant, vie de S. Ambroise, l. 4, c. 34 et suiv. Till. vie de S. Ambroise, art. 38.

Cette princesse voulut l'établir dans une des églises Milan. Elle choisit la basilique Porcienne, qui étoit s ce temps-là hors des murs ; c'est aujourd'hui l'é-

glise de Saint-Victor. Elle prévoyoit une vive résistance de la part d'Ambroise; mais elle étoit résolue de mettre en œuvre en cette occasion toute la force du pouvoir impérial. Ne pouvant pardonner à l'évêque d'avoir malgré elle placé un catholique sur le siége de Sirmium, elle avoit oublié l'important service qu'il avoit rendu à son fils, en s'exposant lui-même pour arrêter les progrès du tyran, et ne cherchoit qu'une occasion de le perdre. Valentinien fait venir Ambroise au palais; et, suivant la leçon dictée par sa mère, il emploie d'abord la douceur pour l'engager à céder la basilique. Sur le refus du prélat, à quoi on s'étoit bien attendu, il prend le ton de maître; il commande, il menace. Ambroise est inébranlable; il rappelle au jeune prince la piété de son père, il l'exhorte à conserver cette précieuse portion de son héritage, il lui expose la croyance catholique, il lui en montre la conformité avec celle des apôtres, et l'opposition de celle des ariens. Cependant le peuple accourt en foule au palais, il demande à grands cris qu'on lui rende son évêque. On envoie un comte avec des soldats pour dissiper cette multitude: sans s'effrayer ni se mettre en défense, elle se présente aux soldats, et s'offre à mourir pour sa foi. La cour, intimidée de cette fermeté, prend le parti de céder pour le moment; elle prie saint Ambroise d'apaiser le peuple, et le renvoie avec parole de rien entreprendre sur la basilique.

Cette promesse n'étoit qu'une feinte de Justine. Elle accusoit saint Ambroise d'être l'auteur de l'émeute; elle tâchoit même de soulever le peuple contre lui, et prodiguoit dans cette vue les caresses et les présens. Elle offroit des dignités à quiconque seroit assez hardi pour le tirer de l'église où il se tenoit renfermé, et le conduire en exil. Un officier, nommé Euthyme, se chargea de l'enlever. Il alla se loger près de l'église, et tint un chariot préparé. Son projet fut découvert; le peuple prit l'alarme, et le courtisan, craignant pour lui-même

[redacted]

etira au palais. L'année suivante, à pareil jour, hyme ayant encouru la disgrâce du prince, fut ar- et conduit en exil sur le même chariot. Ambroise t alors repentir de son mauvais dessein, par la ven- ıce la plus digne d'un âme généreuse, et la seule que nette le christianisme; il le consola, il s'empressa ui fournir de l'argent, et tout ce qui lui étoit néces- pour adoucir sa disgrâce. Auxence de son côté ser- le parti arien de tout ce qu'il avoit de talens : il :hoit tous les jours, et ne persuadoit personne.

ustine n'étoit pas de caractère à se contenter d'une nière tentative. Comme si elle eût voulu punir Am- se de sa résistance, elle lui envoya demander, de la : de l'empereur, une autre basilique nommée *la we*, plus grande que la première, et renfermée dans ceinte de la ville. Ambroise répondit qu'il n'étoit nis ni à l'évêque de donner une église, ni à l'empe- de la recevoir : *Vous n'avez pas le droit*, ajouta-t-il, *'er à un particulier sa maison ; et de quel droit l'ô- ez-vous à Dieu ?* Les courtisans, dans leur langage 'ile, répondirent que tout étoit permis à l'empereur, tout lui appartenoit : *Mais*, dit Ambroise, *Dieu le souverain prince ; il a ses droits dont le prince st pas le maître.* Néotère, préfet du prétoire, vient lendemain à l'église, où le peuple étoit assemblé : son évêque; il conseille de livrer au moins la ba- Jue Porcienne; qu'il fera en sorte que l'empereur ille bien s'en contenter. La proposition est rejetée c de grands cris, et le préfet obligé de se retirer. Le suivant, sixième d'avril (c'étoit le dimanche des neaux), les ariens s'emparent de la basilique Por- ıne : le peuple se soulève; il les chasse, il se saisit n de leurs prêtres nommé Castule, et l'alloit mettre pièces, si saint Ambroise, qui célébroit alors le saint ifice, en étant promptement averti, n'eût envoyé itôt des prêtres et des diacres pour le tirer de leurs

mains. La cour fit arrêter et charger de chaînes un g
nombre d'habitans. Ces violences alloient allume
sédition : le saint évêque vint cependant à bout
prévenir ; mais il persista à ne point céder la basil
et la nuit, étant survenue, mit fin aux contestati

L'orage paroissoit apaisé. Deux jours se pas
sans nouvelle entreprise. Mais saint Ambroise con
soit Justine ; il attendoit constamment dans sa m
les effets de la vengeance de cette princesse, lorsq
mercredi saint les soldats prirent possession de la
lique neuve. Ils obéissoient aux ordres du prince,
à regret ; ils étoient catholiques, et tandis que
armes menaçoient leur évêque, leurs vœux le f
soient. Ils firent dire à l'empereur que, s'il v
venir à l'assemblée des catholiques ils étoient p
l'accompagner ; qu'autrement ils alloient se joind
peuple pour assister au service divin que l'évêque
broit dans l'ancienne basilique. Les courtisans,
mençant à trembler pour eux-mêmes, changeoie
langage ; ils tâchoient d'adoucir Justine. Les arien
soient se montrer. Ambroise fait signifier aux s
qui entourent la basilique neuve qu'il les sépare
communion. Aussitôt la plupart abandonne leur p
et se rendent à l'église où étoit saint Ambroise.
arrivée apporte l'alarme ; mais ils rassurent les fidèl
déclarant qu'ils ne viennent que pour prier avec
La cour avoit tout à craindre, si le peuple eût e
chef moins respecté, ou capable d'interpréter au g
la passion les maximes de l'Evangile. Ambroise, m
de lui-même et des autres, les arrêtoit sur les j
bornes qui séparent la résistance chrétienne d'av
rébellion, bornes si étroites et si difficiles à ne pas
chir. Comme si l'empereur eût été présent, on cri
toutes parts : *Prince, nous n'employons encore
que les prières ; nous n'avons pas la témérité de
battre contre vous ; mais aussi nous ne craignons p*

[redacted]

Ecoutez nos supplications ; c'est la religion atta-ui vous présente sa requête. On souhaitoit que saint »ise se transportât à la basilique neuve, près de la-une autre troupe de peuple l'attendoit ; il refusa :r, de crainte que sa présence n'allumât la sédition ; ur occuper les esprits et amortir tant de mouve-livers dont les cœurs étoient agités, il monta dans me, et se mit à instruire son peuple aussi tran-nent que s'il eût été en pleine paix.

ırloit encore lorsque l'empereur envoya des of- pour lui faire des reproches, qu'il réfuta avec rmeté mêlée de respect. L'eunuque Calligone, chambellan, s'étant approché du prélat, osa lui *Quoi ! de mon vivant vous êtes assez hardi pour ir à l'empereur ! je vais vous abattre la tête. e,* lui répondit Ambroise, *je suis prêt à mourir ; s l'office d'un eunuque, et moi celui d'un évêque.* lligone eut, deux ans après, la tête tranchée pour ne dont il sembloit qu'un eunuque ne pût être nné. Dans cette crise violente, le peuple ne voulut andonner son évêque ; il passa la nuit en prières église. Enfin, le jeudi saint, l'empereur fit donner ıux soldats de quitter la basilique neuve ; et la illité se rétablit dans la ville. Justine renferma ssentiment pour le faire éclater dans une autre on. Valentinien, peu capable de distinguer entre lui étoit dû et ce qui étoit dû à Dieu, regarda ıe comme son ennemi déclaré ; et sur les instances i faisoient les seigneurs de sa cour de se rendre à :, où le peuple l'attendoit pour assurer la paix : *ıent,* leur dit-il, *je crois que, si Ambroise vous ınoit, vous me livreriez pieds et mains liés à :rétion.*

étoit alors l'aveuglement de ce prince, que la foi- de son âge assujettissoit aux caprices d'une mère ieuse. Théodose étoit bien capable de lui ouvrir

Greg. Nyss. de Pulche rid.
Idem de Pla cidid.

Ambr. serm. de divers. 3. Hieron. ep. 9. Claud. de nupt. Honor. Themist. or. 18, 19. Theod. l. 5, c. 18. Chron. Alex. Zon. t. 2, p. 35. Du Cange, fam. byz. Hard. not. ad Themist. p. 477. Marcel. chr.

les yeux, et d'arrêter les emportemens de Justine. il respectoit la veuve de Valentinien, et connoi assez son caractère hautain et jaloux pour craind l'offenser, s'il jetoit ses regards sur l'Occident, qu gouvernoit. Il ne sortit pas cette année de Const nople, et remporta en Orient, par ses généraux, quelques victoires dont les annales de ce temps-là ne quent aucune circonstance. Mais cette joie fut tro dans sa maison par deux afflictions très-sensibl perdit d'abord sa fille Pulchérie. Cette jeune prin donnoit dès l'âge de six ans les plus heureuses e rances. Elle avoit toutes les grâces de la beauté. On vo éclore en elle de jour en jour toutes les vertus d mère. Saint Grégoire de Nysse prononça son ora funèbre, et rendit bientôt le même devoir à Flac Cette grande et sainte impératrice ne survécut pas l temps à sa fille. Elle mourut à Scotume en Thrace elle étoit allée prendre les eaux minérales. Son c fut rapporté à Constantinople. Elle fut honorée larmes de tout l'empire, qui perdoit en elle un f soutien des vertus de Théodose. Les pauvres surto pleurèrent ; elles les aimoit avec tendresse ; ils n'av besoin auprès d'elle d'aucune autre recommand que de leur misère, de leurs infirmités, de leurs sures. Sans gardes et sans suite, elle passoit des entiers dans les hôpitaux, servant elle-même les n des, et leur rendant les plus humbles offices, q mains ennoblissoient. Comme on lui représentoit un que ces fonctions ne s'accordoient pas avec la m impériale, et qu'il lui suffisoit d'assister les pauv ses aumônes : *Ce que je leur donne*, dit-elle, *n'es pour le compte de l'empereur, à qui l'or et l'argen partiennent. Il ne me reste que le service de mes m pour m'acquitter envers celui qui nous a donné l'en et qui leur a transporté ses droits.* Elle visitoit fréq ment les prisonniers, et travailloit à leur délivranc

[redacted]

émoire est encore en vénération dans l'église grecque, ıi célèbre sa fête le 14 septembre, qu'on croit être le ur de sa mort. Elle laissoit deux fils; quelques auteurs en ajoutent un troisième, nommé Gratien; mais ce ernier, qui mourut avant son père, naquit de la seconde femme de Théodose. Arcadius commençoit sa uitième année; Honorius n'avoit encore qu'un an. 'empereur le mit entre les mains de sa nièce Sérène. laccille laissoit encore dans le palais un neveu qu'elle voit pris soin d'élever avec Arcadius; c'étoit Nébride. héodose lui procura quelques années après une alliance lustre, en lui faisant épouser Salvine, fille de Gildon, rince Maure et comte d'Afrique. Nébride fut revêtu, en 96, de la dignité de proconsul d'Asie. Saint Jérôme parle rec éloge de sa vertu. Un palais que Flaccille avoit fait îtir à Constantinople conserva dans la suite le nom cette princesse. On lui avoit de son vivant érigé une atue; elle étoit placée dans le sénat avec celles de son ari et de son fils Arcadius.

La douleur de Théodose ne lui faisoit pas perdre de ıe le bon ordre de l'empire et les devoirs du souverain. isamène gouvernoit la Syrie avec une dureté insupportable. Il n'avoit aucun égard aux lois que l'empereur voit publiées pour le soulagement de ses peuples; et, us le règne d'un prince rempli d'humanité, la Syrie ssentoit tout le poids de la tyrannie. Libanius en lressa des plaintes à l'empereur par un discours où il mandoit au nom de la province la déposition de ce agistrat inhumain. On ne sait pas de quelle manière t traité Tisamène. Mais nous avons une loi du 9 décembre de cette année par laquelle Théodose donne dre au préfet du prétoire de destituer tous les juges ıi seront devenus odieux par leurs concussions, ou ıême inutiles par leur négligence ou par une longue ıaladie; il lui permet d'en nommer d'autres en leur lace, et de punir ceux qui se trouveront coupables; il

Cod. Theod. l. 9, tit. 7, leg. 4, 5, 6. 7, 8, 9. Cod. Just. l. 1, tit. 26, leg. 3; tit. 9, leg. 7, God. ad cod. Theod. t. 4, p. 449. Liban. or. 18. Soc. l. 5, c. 18.

il lui ordonne de ne faire à l'empereur le rapport de leur crime qu'en lui annonçant leur châtiment. Deux jours après il fit contre l'adultère une autre loi, qui ordonne de mettre à la torture pour tirer la preuve de ce crime, non-seulement les esclaves du mari accusateur, mais aussi ceux de la femme accusée. Ce prince témoigna toute sa vie une extrême horreur de ce désordre, et de tous ceux qui souillent la pureté des mœurs. Il écarta par ses lois tous les subterfuges, tous les délais qui pouvoient ou en éluder ou en retarder la punition. Il défendit aux Juifs la polygamie; et ordonna que les abominations contraires à la nature seroient expiées en place publique par le supplice du feu.

IVRE VINGT-TROISIÈME.

VALENTINIEN II, THÉODOSE, ARCADIUS.

Au commencement de l'an 386, Honorius, âgé seu- An. 386.
ement de quinze à seize mois, reçut le titre de consul, Idac. fast. Sulp. Sev.
qui lui avoit été, dès sa naissance, destiné pour cette hist. l. 2.
innée. Il eut pour collègue Evode, préfet du prétoire Ruf. l. 2, c. 15.
de Maxime; et cette union prouve que Théodose vivoit Soz. l. 7, c. 13.
en paix avec le tyran, et qu'il le reconnoissoit pour Ambros. de
mpereur. L'impérieuse Justine n'avoit pas renoncé au divers. serm. x.
lessein de rendre à l'arianisme la supériorité dont il Till. vie de
voit joui sous le règne de Constance et sous celui de S. Ambroise, art. 44.
'alens. Elle employoit toute l'autorité de son fils pour 'oubler la paix des églises; elle menaçoit d'exil les évêues, s'ils n'adhéroient aux décrets de Rimini; elle atquoit Ambroise par des outrages publics et par de ourdes intrigues; elle tâchoit de semer parmi le peuple esprit de discorde; et, regardant comme un affront le eu de succès de ses cabales, elle excitoit son fils à la enger du mal qu'elle ne pouvoit faire. Les ariens et les ourtisans, esclaves de la faveur, secondoient sa passion. Tout étoit odieux dans Ambroise: on noircissoit ses ertus mêmes: c'étoit un factieux, un rebelle, qui ne herchoit par ses aumônes qu'à se faire des créatures. Pour lui, loin de s'en alarmer: *C'est un reproche*, dioit-il, *dont je n'ai garde de rougir; et plaise à Dieu que je puisse toujours le mériter! Si c'est un crime de vouloir acheter par mes aumônes l'assistance et l'appui des indigens auprès du maître des empires, je m'avoue*

il lui ordonne de ne faire à l'empereur le rapport de leur crime qu'en lui annonçant leur châtiment. Deux jours après il fit contre l'adultère une autre loi, qui ordonne de mettre à la torture pour tirer la preuve de ce crime, non-seulement les esclaves du mari accusateur, mais aussi ceux de la femme accusée. Ce prince témoigna toute sa vie une extrême horreur de ce désordre, et de tous ceux qui souillent la pureté des mœurs. Il écarta par ses lois tous les subterfuges, tous les délais qui pouvoient ou en éluder ou en retarder la punition. Il défendit aux Juifs la polygamie; et ordonna que les abominations contraires à la nature seroient expiées en place publique par le supplice du feu.

IVRE VINGT-TROISIÈME.

VALENTINIEN II, THÉODOSE, ARCADIUS.

u commencement de l'an 386, Honorius, âgé seument de quinze à seize mois, reçut le titre de consul, il lui avoit été, dès sa naissance, destiné pour cette inée. Il eut pour collègue Evode, préfet du prétoire Maxime; et cette union prouve que Théodose vivoit paix avec le tyran, et qu'il le reconnoissoit pour npereur. L'impérieuse Justine n'avoit pas renoncé au ssein de rendre à l'arianisme la supériorité dont il voit joui sous le règne de Constance et sous celui de 'alens. Elle employoit toute l'autorité de son fils pour roubler la paix des églises; elle menaçoit d'exil les évêques, s'ils n'adhéroient aux décrets de Rimini; elle ataquoit Ambroise par des outrages publics et par de ourdes intrigues; elle tâchoit de semer parmi le peuple l'esprit de discorde; et, regardant comme un affront le peu de succès de ses cabales, elle excitoit son fils à la venger du mal qu'elle ne pouvoit faire. Les ariens et les courtisans, esclaves de la faveur, secondoient sa passion. Tout étoit odieux dans Ambroise: on noircissoit ses vertus mêmes: c'étoit un factieux, un rebelle, qui ne cherchoit par ses aumônes qu'à se faire des créatures. Pour lui, loin de s'en alarmer: *C'est un reproche*, disoit-il, *dont je n'ai garde de rougir; et plaise à Dieu que je puisse toujours le mériter! Si c'est un crime de vouloir acheter par mes aumônes l'assistance et l'appui des indigens auprès du maître des empires, je m'avoue*

An. 386.
Idac. fast.
Sulp. Sev. hist. l. 2.
Ruf. l. 2, *c.* 15.
Soz. l. 7, *c.* 13.
Ambros. de divers. serm. x.
Till. vie de S. Ambroise, art. 44.

coupable : c'est en effet ce que je cherche. Ces aveugles, ces boiteux, ces malades, ces vieillards sont de plus puissans défenseurs que les plus vaillans guerriers.

Cod. Theod. l. 16, tit. 1, leg. 4; tit. 4, leg. 1. Ambr. ep. 50. Ruf. l. 2, c. 16. Gaud. præf. sermon. ad Benevolum. Soz. l. 7, c. 13. baronius.

Le jeune prince entra dans la passion de sa mère. Résolu de la seconder de toute sa puissance, il approuva le projet d'une ordonnance dressée par Auxence, évêque de Milan, pour les ariens. L'empereur se déclaroit pour la foi du concile de Rimini; il permettoit aux ariens de s'assembler; il défendoit aux catholiques, sous peine de mort, de les troubler dans l'exercice du culte public, et même de présenter contre eux aucune requête. Pour rédiger cette disposition, et y donner la forme de loi, Justine s'adressa à Bénévole, secrétaire des brevets. Celui-ci, né à Bresce en Italie, et instruit dans la foi de Nicée par le saint évêque Philâtre, refusa de prêter son ministère à l'hérésie; et comme l'impératrice le pressoit d'obéir, en lui promettant un emploi plus élevé : *C'est en vain*, lui dit-il, *qu'on tente de m'éblouir ; il n'est point de fortune qui mérite d'être achetée par une action impie ; ôtez-moi plutôt la charge dont je suis revêtu, pourvu que vous me laissiez ma foi et ma conscience.* En parlant ainsi, il jeta aux pieds de Justine la ceinture qui étoit la marque de son office. Il ne fut pas difficile de trouver à la cour un ministre plus flexible et plus complaisant. La loi fut publiée le 23 de janvier : elle répandit la joie et la confiance parmi les ariens, et la consternation dans l'église catholique.

Ambr. ep. 21, et de Basilicis non tradendis, et contra Auxentium, et de diversis sermon. 1. S. Aug. conf. l. 9, c. 7, et de civ. l. 22, c. 8. Hermant, vie de S. Am-

La fête de Pâque approchoit. C'étoit le temps où les ariens avoient coutume de redoubler leurs efforts pour se rendre maîtres des églises. L'empereur presse de nouveau Ambroise de leur céder la basilique Porcienne. Le prélat résiste ; il offre au prince de lui abandonner les terres de l'Eglise ; mais il refuse de livrer la maison de Dieu. Justine lui fait donner ordre de sortir de Milan ; on le menace de la mort, s'il n'obéit ; il se détermine à ne point partir, et à se laisser enlever de force

plutôt que de se rendre coupable de l'usurpation de la basilique. Il répond aux officiers de Justine *qu'il respecte l'empereur; mais qu'il craint Dieu plus que le prince; qu'il ne peut abandonner son église; que la violence pourra bien en séparer son corps, mais non pas son esprit; que, si le prince fait usage du pouvoir impérial, il ne lui opposera que la patience épiscopale.* Le peuple, résolu de mourir avec son évêque, accourt à l'église; il y passe plusieurs jours et plusieurs nuits. Les églises étoient alors accompagnées d'un vaste enclos qui renfermoit plusieurs bâtimens pour le logement de l'évêque et du clergé. Tant que durèrent les attaques de Justine, le peuple ne sortit pas de cette enceinte; et il en restoit toujours un grand nombre dans l'église même, où, prosternés au pied des autels, qu'ils baignoient de leurs larmes, ils imploroient pour eux et pour leur évêque le secours du ciel. Ce fut en cette rencontre que, pour occuper le peuple et dissiper l'ennui d'une si longue résidence, saint Ambroise fit pour la première fois chanter des hymnes; il en composa lui-même, qui firent dans la suite partie de l'office de l'église. Il introduisit aussi le chant des psaumes à deux chœurs; et cette coutume, déjà établie dans les églises orientales, se répandit de Milan dans tout l'Occident.

[Am]broise, l. 4, c. 2. ,13, 15, 16. 19. Till. vie de S. Ambroise, art. 34.

Ces chants étoient interrompus par les gémissemens du peuple. Pour le consoler et le contenir en même temps dans les bornes de la soumission due aux souverains, saint Ambroise montoit de temps en temps dans la tribune, et tâchoit de faire passer dans le cœur des fidèles la sainte assurance dont le sien étoit rempli. *Je ne consentirai jamais à vous abandonner,* leur disoit-il; *mais je n'ai contre les soldats et les Goths d'autres armes que les prières au dieu que nous servons; telle est la défense d'un prêtre. Je ne puis ni ne dois combattre autrement. Je ne sais ni fuir par crainte, ni opposer la force à la force. Vous savez que j'ai coutume d'obéir aux*

empereurs, mais je ne veux leur sacrifier ni ma religion ni ma conscience. La mort qu'on endure pour Jésus-Christ n'est pas une mort; c'est le commencement d'une vie immortelle. Pendant qu'il parloit, l'église fut investie de soldats que la cour envoyoit pour garder les portes, et empêcher les catholiques d'en sortir. *J'entends*, disoit Ambroise, *le bruit des armes qui nous environnent; ma foi n'en est pas effrayée. Je ne crains que pour vous; laissez-moi combattre seul. L'empereur demande l'église et les vases sacrés: ô prince, demandez-moi mes biens, mes terres, ma maison, ce que j'ai d'or et d'argent; je vous l'abandonne. Pour les richesses du Seigneur, je n'en suis que dépositaire; il vous est aussi pernicieux de les recevoir qu'à moi de vous les donner. Si vous me demandez le tribut, nous ne vous le refusons pas; les terres de l'Eglise paient le tribut. Si vous voulez nos terres, vous avez le pouvoir de les prendre; nous ne nous y opposons pas; les collectes du peuple suffiront pour nourrir les pauvres.* Ces paroles généreuses étoient reçues avec de grands applaudissemens. Les soldats qui étoient au-dehors, pleins de respect pour celui même qu'ils tenoient assiégé, joignoient leurs acclamations à celles du peuple; et ce concert alarmoit Justine.

Valentinien, désespérant de réussir par la terreur, et n'osant en venir aux dernières violences, envoya sommer Ambroise de se rendre devant lui pour disputer contre Auxence, se réservant le pouvoir de décider par son autorité souveraine. Ambroise s'excusa d'aller au palais y plaider la cause de Dieu devant l'empereur ni devant aucun juge séculier; il représenta que les contestations qui concernent la foi ne doivent se traiter qu'en présence des évêques, et il offroit à Auxence d'entrer en dispute avec lui devant un concile. Justine, ne trouvant plus de ressource ni dans ses menaces ni dans ses artifices, conçut le dessein de faire assassiner Ambroise. Elle s'occupoit de cette affreuse pensée, lorsque les mi-

racles qui s'opérèrent à la découverte des corps de saint Gervais et de saint Protais l'effrayèrent sans la changer. En vain les ariens s'efforçoient de tourner en ridicule des prodiges que tout le peuple attribuoit à la sainteté de l'évêque aussi-bien qu'aux mérites des deux martyrs, l'impératrice n'osa combattre plus long-temps le prélat. Elle le laissa en possession de toutes les églises de Milan.

Les remontrances de Maxime firent peut-être sur l'esprit de Justine encore plus d'impression que les miracles. Elle le craignoit, et ne vouloit lui donner aucun prétexte de prendre les armes. Ce tyran fut bien aise de saisir cette occasion de faire une action digne d'un prince légitime, pour diminuer, s'il étoit possible, l'odieux de son usurpation. Il conjura Valentinien de cesser la guerre qu'il faisoit à la vérité. On a conservé sa lettre, dans laquelle il proteste de sa sincérité, et déclare que le seul motif qui le fasse agir, est le vif intérêt qu'il prend à la prospérité de Valentinien ; que, s'il eût formé quelque dessein sur l'Italie, il ne devroit songer qu'à entretenir le feu de la division que le jeune prince allumoit lui-même dans ses états : *C'est une chose infiniment périlleuse*, ajoutoit-il, *de toucher à ce qui regarde Dieu.*

Epist. n… pontif. Ruf. l. 2, 16. Theod. l. c. 14. Baroniu…

En même temps que Valentinien se déclaroit ennemi de la foi catholique, par une bizarrerie dont les exemples ne sont pas rares, il s'occupoit d'actions de piété. Il donnoit ordre de rebâtir et d'agrandir à Rome la basilique de S. Paul sur le chemin d'Ostie. Ce projet fut ensuite exécuté par Théodose, et achevé par Honorius. Placidie, fille de Théodose, y ajouta de riches ornemens. Le jeune prince ne se contenta pas des lois déjà établies par Constantin et par son père Valentinien pour obliger les peuples à sanctifier le dimanche : il défendit de faire ce jour-là aucune procédure, aucun acte, aucune transaction ; d'exiger le paiement d'aucune dette ; de débattre aucun droit, même devant des ar-

Pruden… περὶ στεφ. hy… 6. Grut. in… MCLXX, … Baroniu… Till. Th… art. 29. Cod. Th… l. 8, tit… leg. 3.

bitres; et il déclara infâme et sacrilége quiconque ne s'acquitteroit pas en ce saint jour des devoirs que prescrit la religion.

Cod. Theod. l. 12, tit. 1, leg. 112.

Les ordonnances de Théodose s'accordoient mieux avec la pureté de sa foi. Il n'avoit pas porté les derniers coups à l'idolâtrie; et dans chaque province subsistoit encore un pontife supérieur, qui étoit chargé de la police de toute la religion païenne. Ce titre, regardé comme très-honorable, étoit conféré aux personnes les plus distinguées de l'ordre municipal. On le donnoit quelquefois à des chrétiens malgré eux; d'autres, moins scrupuleux que Gratien, alloient jusqu'à le rechercher: l'ambition, qui sait plier la conscience au gré de ses désirs, leur persuadoit que cette dignité, n'exigeant aucun acte particulier d'idolâtrie, n'étoit pas incompatible avec leur religion. Théodose, mieux instruit des obligations du christianisme, ne voulut pas à la vérité abolir cette fonction; l'ordre public la rendoit nécessaire tant que le paganisme subsisteroit; mais il défendit aux païens d'y contraindre les chrétiens, et à ceux-ci de l'accepter.

Claud. in 4° consulatu Honor. Symm. l. 3, ep. 74. Zos. l. 4. Idac. Just. chron. Marc. chron.

Depuis cinq ans la paix n'avoit été troublée en Orient que par quelques incursions qu'on avoit facilement réprimées. La réputation de Théodose rendoit la frontière respectable à tant de nations guerrières dont l'empire étoit environné, lorsqu'un nouvel essaim de barbares vint menacer la Thrace des mêmes désastres qu'elle avoit éprouvés sous le règne de Valens. C'étoient des Ostrogoths, appelés aussi Gruthonges, qui, dix ans auparavant, chassés de leur pays par les Huns, erroient dans cette vaste contrée qui s'étend du Danube à la mer Baltique. Réunis sous un chef nommé Odothée, ils entraînèrent avec eux une partie de ces nations féroces, dont ils traversoient le pays. L'amour de la guerre et l'espérance du pillage leur associèrent un grand nombre de Huns, et c'est à cause du mélange de

ces, deux puissantes nations que quelques auteurs donnent à ces barbares le nom de *Gothuns* Tout à coup la rive septentrionale du Danube parut couverte d'une multitude immense de guerriers suivis de leurs chariots, de leurs femmes et de leurs enfans. Ils envoyèrent demander le passage à Promote, général des troupes de la Thrace. Ce capitaine, aussi rusé que vaillant, s'avança aussitôt avec son armée, qu'il étendit le long du fleuve pour en défendre les bords. En même temps il choisit entre ses soldats des hommes de confiance qui savoient la langue de ces barbares; il leur ordonna de passer le fleuve, et de tromper les ennemis en leur promettant de leur livrer l'armée romaine avec le général. Ceux-ci s'acquittèrent adroitement de leur commission. Ils demandèrent d'abord une somme exorbitante pour récompense de leur trahison. On disputa long-temps; enfin on se relâcha de part et d'autre, et l'on s'accorda sur le prix, dont la moitié seroit payée sur l'heure, et le reste après la victoire. On convint et des signaux et du moment de l'attaque; elle devoit se faire de nuit. Les soldats revinrent et informèrent de tout leur général.

On avoit choisi une nuit où la lune ne donnoit pas de lumière. L'obscurité sembloit favorable aux barbares pour dérober le passage; elle l'étoit encore plus à Promote pour leur cacher ses mouvemens. Lorsque cette nuit fut arrivée, les ennemis jettent dans des canots faits d'un seul arbre ce qu'ils avoient de plus braves soldats : ceux-ci devoient descendre les premiers et égorger les Romains, qu'ils s'attendoient à trouver endormis. Ils font ensuite embarquer les autres, afin de soutenir leurs camarades. Ils laissent sur le bord les gens inutiles au combat, femmes, vieillards, enfans, qui ne devoient passer qu'après le succès. Cependant Promote, instruit de ces dispositions, se préparoit à les recevoir. Ayant rassemblé les jours précédens un

très-grand nombre de grosses barques, il les rangea sur trois lignes; et quoiqu'il ne laissât entre elles qu'un médiocre intervalle, il en eut assez pour border le fleuve dans l'espace de vingt stades, c'est-à-dire de deux mille cinq cents pas. On observoit un grand silence; et la largeur du fleuve empêchoit les ennemis d'entendre le bruit des barques et des rames. Lorsque tout fut prêt du côté des Romains, Promote fit donner le signal dont ses émissaires étoient convenus avec les barbares pour leur indiquer le moment du passage. Les Gruthonges font aussitôt force de rames, et s'avancent avec impatience comme à une victoire assurée. Au même instant les deux premières lignes des barques romaines se détachent afin d'envelopper les ennemis. Celles qui sont au-dessous s'étendent dans toute la largeur du fleuve pour former une barrière : les autres, aidées par le courant, descendent avec impétuosité. Fort supérieures aux canots des barbares par leur élévation, par leur masse et par le nombre des rameurs, elles les heurtent, les renversent, les brisent, les coulent à fond. La plupart des Gruthonges sont entraînés au fond des eaux par le poids de leurs armes. Ceux qui traversent le fleuve sont arrêtés par la troisième ligne des barques qui bordent la terre; ils y trouvent la mort. En peu de temps le Danube n'est plus couvert que de cadavres et de débris. Jamais combat naval ne coûta tant de sang. Odothée y perdit la vie.

Les vainqueurs, après avoir détruit et enseveli dans les eaux l'armée ennemie, passent à l'autre rive; ils s'emparent des bagages, et mettent aux fers les femmes, les enfans, et tous ceux qui n'avoient pas trouvé place dans les canots. Théodose, qui, sur le premier avis de Promote, étoit parti de Constantinople, arrive en ce moment. Il vient trop tard pour vaincre, mais assez tôt pour sauver les vaincus. Il juge de l'importance de la victoire par la quantité de butin et par le nombre des

prisonniers. Il leur fait rendre la liberté et leurs dépouilles : il y ajoute même des libéralités ; et par cette généreuse clémence il les change en sujets affectionnés. Il reçoit dans ses troupes ceux qui sont en état de porter les armes, et donne aux autres des terres à cultiver. Il laisse Promote dans la Thrace pour garder la frontière.

Ces barbares, dispersés en divers cantons de la Thrace, conservoient leur férocité naturelle ; ils avoient peine à s'accoutumer à la discipline romaine. Un de leurs détachemens, composé des plus braves et des mieux faits, campoit aux portes de Tomes, métropole de la petite Scythie, en-deçà du Danube. L'empereur leur avoit assigné une paie plus forte qu'à ses propres troupes ; il leur avoit par honneur donné des colliers d'or. Fiers de ces distinctions, ils méprisoient les soldats de la garnison ; ils les insultoient et les maltraitoient en toute occasion. Ils formoient même des desseins sur la ville ; et l'on avoit sujet de tout appréhender de leur caractère brutal et impétueux. Géronce commandoit la garnison ; c'étoit l'homme du monde le moins propre à souffrir ces insultes. Aussi fougueux que les barbares, il ne leur cédoit ni en courage, ni en force de corps. Il résolut de les prévenir ; et, ayant fait part de son dessein aux officiers de la garnison, comme il les voyoit intimidés et peu disposés à le suivre, il ne prend avec lui que sa garde, qui formoit un fort petit nombre, sort à cheval, l'épée à la main, et va d'un air intrépide charger les barbares. Les autres soldats, saisis de frayeur, se tiennent sur la muraille simples spectateurs d'un combat si inégal. Les barbares se moquent d'abord de la folle témérité de Géronce ; c'étoit à leurs yeux un insensé qui venoit chercher la mort : ils détachent sur lui quelques-uns de leurs guerriers les plus braves et les plus robustes. Géronce s'attache au premier qui vient à lui ; il le saisit au corps ; et, tandis qu'il s'efforce de le renverser de

cheval, un de ses gardes abat d'un coup de sabre l'ép[illegible] du barbare, qui tombe par terre. Ce coup saisit les a[illegible] d'effroi. Géronce se jette tête baissée au travers de [illegible] cadron : les soldats romains, ranimés par son exem[illegible] sortent de la ville; ils fondent sur la troupe enne[illegible] ils en font un horrible carnage. Ceux qui échappè[illegible] se réfugièrent dans une église voisine, qui leur se[illegible] d'asile. Géronce ayant, par cette action de valeur, [illegible] primé l'insolence de Gruthonges, s'attendoit à [illegible] récompenses. Mais Théodose, irrité qu'il eût de [illegible] chef, et sans l'avis de ses supérieurs, entrepris un [illegible] de cette importance, songeoit bien plutôt à le pu[illegible] On l'accusa même de n'avoir attaqué les barbares [illegible] pour leur enlever les colliers d'or qu'ils tenoient de [illegible] libéralité de l'empereur. Géronce s'en justifia par le [illegible] qu'il avoit eu aussitôt après sa victoire de remettre [illegible] colliers entre les mains des officiers du trésor. Si l'[illegible] s'en rapporte à Zosime, qui ne rend presque ja[illegible] justice à Théodose, Géronce n'évita un traitement [illegible] goureux qu'aux dépens de sa fortune, qu'il fallut sa[illegible] fier pour acheter la protection des eunuques du palais.

Mar. Just. Marcel. chr. Zos. l. 4. Soc. l. 4, c. 26. Philost. l. 10, c. 1. Pagi ad Baron.

Théodose avoit conduit à la guerre contre les Gru[illegible] thonges son fils Arcadius, âgé de neuf ans. Il reviu[illegible] avec lui à Constantinople, où il entra comme en triom[illegible] phe le 12 d'octobre. Il épousa quelques jours après Galla[illegible] fille de Valentinien I.er, et de Justine. Selon Philostorge [illegible] elle étoit arienne, ainsi que sa mère. On ne voit pas c[illegible] pendant qu'elle ait causé aucun trouble dans l'Églis[illegible] mais ce ne seroit pas une preuve de la pureté de sa f[illegible] Elle mourut avant son mari; et sous un empereur [illegible] que Théodose, on pouvoit ne pas s'apercevoir que l'i[illegible] pératrice fût hérétique. Zosime recule ce mariage d'u[illegible] année; et il fait une aventure romanesque qui ne s'a[illegible] corde guère avec le caractère de Théodose, et qui aur[illegible] besoin d'un meilleur garant.

Liban. vita.

Ce prince n'avoit d'autre passion que de rendre

ples heureux : il l'étoit lui-même lorsqu'il trouvoit
ısion d'user de clémence. Un sénateur d'Antioche,
aimoit à donner de magnifiques repas, raconta un
devant un grand nombre de convives des songes
ne lui promettoient rien moins que l'empire. Quoi-
il affectât d'en rire le premier, on sentit qu'il étoit
dupe de ces visions frivoles. Les parasites firent leur
oir ; ce fut de le flatter d'abord et de l'accuser ensuite.
Étoit perdu s'il eût vécu sous le règne de Constance
de Valens. Les juges se piquoient d'un zèle impi-
able ; ils faisoient de cette extravagance une affaire
tat. Tous les convives, excepté les délateurs, étoient
ıités de complices. Il y en avoit déjà deux condamnés
exil ; plusieurs avoient souffert la question. Le secré-
re de Libanius fut accusé entre les autres : on prouva
ı'il étoit mort avant le festin dont on faisoit tant de
uit ; il n'en fallut pas moins pour arrêter les infor-
ations déjà commencées. Théodose fit cesser, et cassa
ute cette procédure. Ne punissant qu'à regret les crimes
els, il étoit bien éloigné de s'engager à poursuivre
ux qui n'étoient qu'imaginaires.

Toujours prêt à pardonner les attentats contre sa *Cod. Theod. l. 2, tit. 33, leg. 2.*
ersonne, il punissoit sévèrement les atteintes portées à
honneur des particuliers. Il ordonna que ceux entre *Lib. 9, tit. 34, leg. 9; tit. 44, leg. 1.*
s mains de qui tomberoit un libelle diffamatoire
ıssent à le déchirer sur-le-champ, leur défendant d'en *Lib. 14. tit. 12, leg. unic. et ibi God.*
citer à personne le contenu, et soumettant à la même
eine et celui qui l'auroit composé et celui qui l'auroit
ommuniqué, à moins qu'il n'en déclarât l'auteur.
our donner plus d'éclat à la ville de Constantinople,
voulut que tous ceux qui étoient revêtus de dignités
viles ou militaires, ne parussent en public que sur des
ıars attelés de deux chevaux : les magistrats du pre-
ıier ordre, tels que les préfets du prétoire et ceux de
ı ville, avoient des chars à quatre chevaux : car, selon
ne louable discipline établie dès le temps de la répu-

blique, il n'étoit pas libre aux particuliers de se d guer par la pompe des équipages : c'étoit le rang et pas la fortune qui permettoit l'usage des voitures pareil. Les statues des princes étoient un asile : qui redoutoient la violence et l'injustice trouvoient sûreté dans l'enceinte où ces statues étoient pl Mais il arrivoit que certaines gens s'y réfugioient malice et par affectation de terreur, afin de re odieuses les personnes par qui ils se prétendoient nacés. Théodose ordonna que ceux qui auroient re à ces asiles y demeureroient pendant dix jours; durant cet intervalle on ne pourroit les en arrach qu'ils n'auroient pas eux-mêmes la liberté de s'en ter ; qu'après l'examen des motifs de leur craint elle se trouvoit bien fondée, les lois prendroient défense; au lieu qu'ils seroient punis si leur alarme tendue n'étoit qu'un artifice et un effet de mali Constantin avoit mis un frein à l'avarice ; mais passion, qui veille sans cesse pour se dérober à la trainte des lois, avoit franchi ses barrières. Les u étoient devenues arbitraires. Théodose se conten les renfermer dans leurs anciennes bornes, qui n'ét que trop étendues. Il permit l'intérêt à douze pour par année, et condamna les usuriers à rendre le druple de ce qu'ils exigeroient au-delà. La loi de l'I gile n'avoit pas encore en ce point pris le dessus s anciennes lois romaines.

An. 387. *Idac. fast. Lib. or. 14.* L'année suivante est mémorable par un de ce nemens dont l'histoire a pris soin de conserver t détails pour l'instruction des princes et des p C'est la sédition d'Antioche. On connoît les cau la firent naître, la manière dont elle s'alluma, le auxquels elle se porta, les effets qu'elle produi conduite des magistrats dans la punition, et Théodose dans le pardon des coupables. Vale étoit consul pour la quatrième fois avec l'histori

, lorsqu'une première étincelle de sédition éclata
\lexandrie. Le peuple, assemblé au théâtre, se sou-
ontre les magistrats. On les accabla d'injures, sans
ner *la personne même des empereurs. On porta
ce jusqu'à demander Maxime pour maître : on
:loit à grands cris ; on souhaitoit qu'il voulût ac-
la souveraineté de l'Egypte. Cette émeute, excitée
moment, passa aussi rapidement qu'un orage.
ı'étoit plus ordinaire au peuple d'Alexandrie : ra-
ıt cette multitude légère et turbulente se voyoit
: dans le théâtre sans insulter les magistrats. La
étoit tellement passée en coutume, que le gouver-
nt n'y faisoit nulle attention.

ne dit pas même quel fut le prétexte de cet em- *Lib. or.* 25,
nent populaire ; comme s'il n'en eût fallu aucun *Idac. fast.* *Marcel. chr.*
soulever les Alexandrins. Il est cependant vraisem- *Pagi ad Baron.*
: que ce fut la même cause qui excita vers le même *Till. Theod.*
; dans Antioche une sédition dont les suites furent *not.* 27.
oup plus fâcheuses. En voici l'occasion. Au mois
ıvier de cette année, il y avoit quatre ans révolus
s qu'Arcadius avoit reçu le titre d'Auguste. Théo-
voulut commencer par une fête magnifique la cin-
ne année de l'empire de son fils. Cette solennité se
noit *les quinquennales*. Pour y ajouter plus d'éclat,
nça d'une année ses propres *décennales*, c'est-à-dire la
e la dixième année de son empire. C'étoit la coutume
tribuer en cette occasion de l'argent aux soldats. Ces
ises épuisèrent le trésor. Théodose, ne voulant pas
r tarir cette source de la prospérité des états, son-
ux moyens de le remplir : il imposa une contri-
n extraordinaire.

; ordres du prince ne trouvèrent aucune résistance *Chrysost. Hom. in S.*
le reste de la Syrie ; mais ils soulevèrent Antioche. *Ignatium. c.* 4.
ville étoit par sa grandeur, par son opulence, *Liban. or.*
a beauté de sa situation et de ses édifices, con- 14, 15, 23.
:e comme la capitale de l'Orient. Divisée en *Strab. l.* 16.

quatre quartiers entourés de murailles, et qui form
presque autant de villes, elle renfermoit deux cent
habitans, partagés en dix-huit tribus. A ce peuple
breux se joignoient une infinité d'étrangers qui s'y
doient sans cesse de toutes les contrées de l'univers.
d'humeurs diverses étoient une matière toujours pr
rée aux plus violentes agitations. On parloit depuis q
ques jours de la nouvelle imposition : ce n'étoit q
bruit sourd, qui trouvoit peu de croyance, mais
mettoit déjà les esprits dans cet état d'incertitude o
deviennent plus faciles à émouvoir. Les ordres de l'
pereur étant arrivés pendant la nuit du 26 de févrie
gouverneur assembla de grand matin le conseil. La
ture des lettres n'étoit pas achevée, que les assistans
bandonnent à la douleur : ils s'écrient *que la somm
exorbitante ; qu'on peut leur briser les os par les tort
leur tirer tout le sang des veines, mais qu'en ven
et leurs biens et leurs personnes, on ne pourra tr
de quoi satisfaire à cette exaction cruelle.* Les murm
les gémissemens, les cris, les marques du dernier
espoir troublent toute l'assemblée. Plusieurs élève
voix pour adresser à Dieu des prières plus séditieuse
core que les murmures.

Chrysost. hom. de stat. 5, c. 3. Liban. or. 14, 15, 21, 22.

Le gouverneur fait de vains efforts pour les ap
Ils sortent de la salle, et courent comme des for
sous le portique. Là, redoublant leurs cris en se dép
lant de leurs robes, ils appellent les citoyens; ils
exagèrent le sujet de leur alarme. On accourt de t
parts : bientôt un peuple innombrable les environn
fureur se communique plus promptement que leu
roles; la plupart ignorent encore la cause du tum
et frémissent déjà de colère. Tout à coup, sans a
commandement, il se fait un grand silence; cett
mense populace demeure calme et immobile, ain
la mer aux approches d'un violent orage; et un mo
après, poussant des cris furieux, et se divisant en

's troupes comme en autant de vagues, les uns se
nt dans les thermes voisins; ils renversent, ils bri-
, ils détruisent et les vases et les ornemens : d'autres
ent à la maison de l'évêque Flavien, et, ne l'ayant
rouvé, ils reviennent à la salle du conseil, d'où le
erneur n'avoit encore osé sortir : ils tâchent d'en
ıcer les portes, et menacent de le massacrer, ce qui
it pas sans exemple à Antioche. N'ayant pu réussir,
dispersent en criant : *Tout est perdu; la ville est*
ıée ; une imposition cruelle a détruit Antioche.
)ut ce qu'il y avoit d'étrangers, de misérables, d'es- Chrysost.
's, grossit la foule des séditieux. Ce mélange confus Hom. 2, c. 3.
)nnoît plus ni prince, ni magistrats, ni patrie. A Hom. 3, c. 1.
ıe des portraits de l'empereur, qui étoit peint en Hom. 5, c. 3.
eurs endroits de la ville, la rage s'allume; on l'in- Hom. 6, c. 1.
de paroles et à coups de pierres; et, comme s'il res- Hom. 17, c. 2.
it encore plus sensiblement dans les ouvrages de Liban. de
ıze, on va attaquer ses statues : on n'épargne pas vitdetor. 14,
s de Flaccille, d'Arcadius, d'Honorius, ni la statue 15, 21, 23.
'stre de Théodose le père. On attache des cordes à Zos. l. 4. Theod. l. 5,
cou ; chacun s'empresse de prêter son bras à ce mi- c. 19. Soz. l. 7, c.
ere de fureur : on les arrache de leur base; on les brise 23.
norceaux, en les chargeant d'opprobres et d'impré-
)ns : on en abandonne les débris aux enfans, qui les
ıent par les rues de la ville.

e dernier excès d'insolence effraya les coupables eux- Liban. or.
nes. La vue des images d'un empereur si respectable 14, 15, 23.
ées et mises en pièces les frappa d'horreur, comme
eussent vu les membres du prince même épars et
ıirés. Pâles et tremblans, la plupart s'enfuient et se
erment. La sédition se ralentissoit; mais elle n'étoit
encore apaisée. Une troupe des plus opiniâtres s'as-
ble autour de la maison d'un des principaux séna-
s, qui, se tenant renfermé chez lui, paroissoit con-
ıner la révolte. Ils y mettent le feu. Pendant l'em-
ement du peuple, les plus sages citoyens n'avoient

osé s'exposer : les magistrats, cachés dans leurs maisons, ne songeoient qu'à conserver leur vie. Ne pouvant se concerter ensemble ni prendre aucune mesure, ils en étoient réduits à faire des vœux au ciel. Quantité de voix appeloient en vain le gouverneur. Quoique ce fût un officier vaillant, et qui s'étoit signalé dans la guerre, cependant il n'osa se montrer jusqu'au moment où il apprit que la plus grande fougue du peuple étoit passée, et que la maison du sénateur n'étoit attaquée que par une poignée de misérables. Il s'y transporta à la tête de sa garde. Il n'en coûta que deux coups de flèches pour dissiper ce reste de séditieux. Le comte d'Orient, qui commandoit les troupes, et qui n'avoit pas montré plus de hardiesse, vint alors se joindre à lui. On les blâma tous deux dans la suite de n'avoir pas affronté le péril pour défendre les statues de l'empereur, et pour épargner à la ville un si criminel attentat. Leurs soldats poursuivirent les mutins, qui fuyoient devant eux. On en prit un grand nombre, qui furent aussitôt enfermés dans les prisons.

Liban. or. 11. Soz. l. 7, c. 23.

On remarqua que les femmes de la plus vile populace, qui ont coutume de signaler leur rage dans ces émeutes soudaines, ne prirent aucune part à celle-ci. L'agitation qui subsistoit encore dans les esprits après tant de secousses violentes, fit, comme il arrive souvent, imaginer des fantômes et des prodiges bizarres. On ne pouvoit croire que ce désordre n'eût pas été produit par une puissance surnaturelle. Le bruit courut que dans le fort du tumulte on avoit vu un vieillard d'une taille gigantesque, monté sur un puissant cheval ; et que, s'étant changé d'abord en jeune homme, ensuite en enfant, il avoit disparu. On disoit encore que la nuit d'auparavant on avoit aperçu au-dessus de la ville une femme horrible à voir, et d'une grandeur effrayante ; que ce spectre avoit passé sur toutes les rues en frappant l'air d'un fouet avec un bruit affreux. Ce n'étoit rien moins dans l'idée du peuple

'un monstre infernal qui excitoit les esprits à la fureur, la même manière que les valets de l'amphithéâtre imoient à grands coups de fouet la rage des bêtes fé-:es dans les spectacles. Selon saint Jean Chrysostôme, n'étoit pas besoin que le démon courût dans l'air; c'é- assez qu'il entrât dans leur cœur, et qu'il y soufflât feu de la révolte. Elle avoit commencé au point du r; à midi le calme étoit rétabli dans la ville.

Mais ce calme n'avoit rien que de sombre et de lu-bre. Après cet accès de frénésie, les habitans, abattus, sternés, ne se reconnoissoient qu'avec horreur. La nte, les remords, la crainte, tenoient tous les cœurs ablés. La vue des courriers qui partent pour informer npereur leur annonce déjà leur condamnation. Les nocens et les coupables attendent également la mort; is personne ne veut être coupable; ils s'accusent les s les autres. Les païens, qui n'étoient pas plus crimi-ls que les chrétiens, tremblent qu'on ne leur impute t le désordre. Tous, renfermés avec leurs familles qui dent en larmes, déplorent le sort de leurs femmes et leurs enfans; ils se pleurent eux-mêmes. Partout ne une affreuse solitude : on voit seulement errer et là dans les places et dans les rues des troupes d'ar-ers, traînant aux prisons des malheureux qu'ils ont rachés de leurs maisons.

Chrysost. Hom. 3, *c.* 16. *Hom.* 6, *c.* 2. *Liban. or.* 14, 15, 22, 23. *Theod. l.* 5, *c.* 19.

La nuit se passe dans de mortelles inquiétudes : elle présente à leur esprit que des gibets, des feux, des afauds. La plupart se déterminent à quitter leur trie, qui ne leur paraît plus qu'un vaste sépulcre. s riches cachent et enfouissent leurs richesses. Cha-n se tient heureux de sauver sa vie. Dès le point du r les rues sont remplies d'hommes, de femmes, d'en-s, de vieillards qui fuient la colère du prince comme incendie. Les magistrats, incertains du sort de la , n'osent les retenir. A peine peuvent-ils, à force menaces, arrêter les sénateurs, qui se préparoient

Chrysost. Hom. 2, *c.* 1, 2, 5. *Hom.* 3, *c.* 1, 5, 6. *Hom.* 5, *c.* 5, 6. *Hom.* 13, *c.* 1. *Lib. de vitâ et or.* 14, 23.

eux-mêmes à déserter Antioche. Les autres sorte foule, et se dispersent sur les montagnes et da forêts. Plusieurs sont massacrés par les brigands profitent de cette alarme pour infester les camp voisines, et l'Oronte rapporte tous les jours d ville quelques-uns des cadavres de ces malheureu gitifs.

Chrysost. Hom. 3, c. 6, 7. Hom. 5, c. 3. Hom. 6, c. 5. Hom. 8, c. 4. Hom. 13, c. 1, 2. Liban. or. 14, 22.

Cependant les magistrats étoient assis sur le trib et faisoient comparoître ceux qu'on avoit arrêtés à de la sédition et la nuit suivante. Ils déployoient l'horreur des supplices. On pouvoit leur reproch n'avoir rien fait pour empêcher le crime : cette cr les rendoit plus implacables; ils croyoient faire leur logie en punissant avec rigueur. Les fouets arm plomb, les chevalets, les torches ardentes, toutes le tures redoutables à l'innocence même, étoient mis œuvre pour arracher l'aveu du crime et des comp Tout ce qui restoit de citoyens dans la ville étoit as blé aux portes du prétoire, dont les soldats gard l'entrée. Là, plongés dans un morne silence, se re dant les uns les autres avec une défiance mutuelle yeux et les bras levés vers le ciel, ils le conjuroient larmes d'avoir pitié des accusés, et d'inspirer aux j des sentimens de clémence. La voix des bourreau bruit des coups, les menaces des magistrats, les gla d'effroi; ils prêtent l'oreille à toutes les interrogati à chaque coup, à chaque gémissement qu'ils entend ils tremblent pour leurs parens, pour eux-mêmes craignent d'être nommés entre les complices. Mais n'égale la douleur des femmes : enveloppées de l voiles, se roulant à terre, et se traînant aux pieds soldats, elles les supplient en vain de leur perm l'entrée; elles conjurent les moindres officiers qui pa devant elles de compatir au malheur de leurs proc et de leur prêter quelque secours. Entendant les cris loureux de leurs pères, de leurs fils, de leurs maris,

pondent par des cris lamentables. Elles ressentent au
l de leur cœur tous les coups dont ils sont frappés,
:s dehors du prétoire présentent un spectacle aussi
orable que les rigueurs qu'on exerce au-dedans.
e jour affreux et funeste se passa à interroger et à
/aincre les coupables. La nuit étoit déjà venue; on
ndoit au-dehors, dans des transes mortelles, la dé-
›n des magistrats: on demandoit à Dieu, par les
ıx les plus ardens, qu'il touchât le cœur des juges,
ls voulussent bien accorder quelque délai, et ren-
er le jugement à l'empereur, lorsque tout à coup
portes du prétoire s'ouvrirent. On vit sortir, à la
ır des flambeaux, entre deux haies de soldats, les
niers de la ville chargés de chaînes, languissans et
raînant à peine, les tortures ne leur ayant laissé de
qu'autant qu'il en falloit pour mourir de la main des
rreaux à la vue de leurs concitoyens. On avoit voulu
ımencer ce terrible exemple par la punition des plus
ıles. On les conduisit au lieu des exécutions. Leurs
res, leurs femmes, leurs filles, plus mortes qu'eux-
mes, veulent les suivre et manquent de forces. Le
espoir les ranime; elles courent, elles voient leurs
ches tomber sous le glaive, et tombent avec eux par
/iolence de leur douleur. On les emporte à leurs mai-
ıs. Elles en trouvent les portes scellées du sceau du
ɔlic; on avoit déjà ordonné la confiscation de leurs
ns; et ces femmes, distinguées par leur rang et par
r naissance, sont réduites à mendier un asile qu'elles
trouvent qu'avec peine, la plupart de leurs parens et
leurs amis refusant de leur donner retraite, de peur
partager leur crime en soulageant leur infortune. On
ıtinua pendant cinq jours de faire le procès aux cou-
ɔles: plusieurs innocens furent enveloppés dans la
ıdamnation, s'étant déclarés criminels dans la force
ı tortures. Les uns périrent par l'épée, d'autres par
'eu; on en livra plusieurs aux bêtes: on ne fit pas

même grâce aux enfans. Tant de supplices ne rassuroient pas ceux qui restoient : après tant de coups redoublés, la foudre sembloit toujours gronder sur leurs têtes : ils craignoient les effets de la colère du prince ; et quoiqu'il ne pût encore être instruit de la sédition, on entendoit sans cesse répéter dans la ville : *L'empereur sait-il la nouvelle ? Est-il irrité ? L'a-t-on fléchi ? Qu'a-t-il ordonné ? Voudra-t-il perdre Antioche ?* Pour effacer, s'il étoit possible, la mémoire du soulèvement, chacun s'empressoit de payer l'impôt qui en avoit été l'occasion. Loin de le trouver alors insupportable, les habitans offroient de se dépouiller de tous leurs biens, et d'abandonner à l'empereur leurs maisons et leurs terres, pourvu qu'on leur laissât la vie.

Chrysost. Hom. 4, *c.* 2. *Hom.* 6, *c.* 1. *Hom.* 15, *c.* 1. *Hom.* 17, *c.* 2. *Hom.* 18, *c.* 4. *Liban. or.* 14.

Antioche étoit une ville de plaisir et de dissolution. L'adversité, cette excellente maîtresse de la philosophie chrétienne, la changea tout à coup. Plus de jeux, plus de festins de débauche, de chansons et de danses lascives, de divertissemens tumultueux. On n'y entendoit plus que des prières et le chant des psaumes. Les chrétiens, qui faisoient la moitié des habitans, pratiquoient toutes les vertus ; les païens avoient renoncé à tous les vices. Le théâtre étoit abandonné ; on passoit les journées entières dans l'église, où les cœurs les plus agités se reposent dans le sein de Dieu même. Toute la ville sembloit être devenue un monastère. Libanius en gémit ; saint Jean Chrysostôme en félicite les habitans ; il préfère aux emportemens insensés de leur gaîté ordinaire les fruits heureux de leur infortune et de leur tristesse.

Pallad. dial. Socr. l. 5, *c.* 3. *Chrysost. Hom.* 2, *c.* 1, 2. *Hom.* 4, *c.* 1. *Hom.* 5, *passim.*

Ce grand homme, animé de l'esprit de Dieu, fut seul, dans ces jours d'alarme et de douleur, la consolation d'un peuple nombreux. Il étoit né à Antioche l'an 347, de parens nobles. Il avoit pris les leçons de Libanius. Mais la beauté de son génie, le goût du vrai et du grand, la lecture assidue de ces admirables modèles que l'ancienne Grèce avoit enfantés, et surtout l'étude de

[redacted]

Ecriture sainte, dont la sublime simplicité passa dans on esprit comme dans son cœur, lui donnèrent un ton 'éloquence fort supérieure à celle de son maître. Ce fut ne de ces âmes choisies que la sagesse de Dieu se plaît à ormer de temps en temps, et à montrer aux hommes, our leur apprendre jusqu'à quel degré peuvent s'élever s forces humaines soutenues de la grâce divine. Il mbrassa d'abord la profession d'avocat. L'injustice des ommes, qu'il voyoit de trop près, l'en dégoûta presque ussitôt. Saint Mélèce le fit lecteur. Il se retira dans la litude; et le Démosthène du christianisme vécut pendant deux ans renfermé dans une caverne, où il ne s'occupoit que de la prière et de l'étude : le mauvais état de santé l'en fit sortir à l'âge de trente-trois ans. Il fut ientôt après ordonné diacre par saint Mélèce. Flavien ii conféra la prêtrise en 385 ou 386, et lui confia le ninistère de la parole. Il étoit alors dans un âge où l'on eut être assez instruit et assez exercé dans la pratique e la morale évangélique pour accepter sans présomption le redoutable emploi de la prêcher aux autres hommes. Il parut comme un ange chargé d'annoncer les rdres du ciel, et s'attira, sans y prétendre et sans en ouloir tirer aucun avantage temporel, l'admiration de oute la ville d'Antioche. L'éclat, la solidité, la force, pureté de son éloquence, lui firent donner avec raison le ornom de *Chrysostôme*. Depuis le vendredi 26 février, our de la sédition, jusqu'au jeudi de la semaine suivante, il demeura dans le silence. Enfin, lorsque les plus oupables furent punis, que plusieurs de ceux que la rreur avoit bannis de la ville commençoient à y revenir, et qu'il ne restoit plus que l'inquiétude de la vengeance du prince, il monta dans la tribune. Pendant out le temps du carême, qui commença cette année à Antioche le huitième de mars, il continua de prêcher u peuple, dont il sut calmer les craintes et essuyer les armes; et l'on doit principalement attribuer à ce grand

Hom. 6, c. 3, 4, 5.
Hom. 14, c. 1.
Soz. l. 8, c. 2.
Zon. t. 2, p. 36.
Vita S. Joan. Chrysost. benedict.
Fleury, hist. eccles. l. 19, c. 7, 9.

orateur la tranquillité où la ville se maintint au milieu des diverses alarmes qui survinrent. Il prononça dans cet intervalle vingt discours comparables à tout ce qu'Athènes et Rome ont produit de plus éloquent. L'art en est merveilleux. Incertain du parti que voudra prendre Théodose, il mêle ensemble l'espérance du pardon et le mépris de la mort, et dispose ses auditeurs à recevoir avec soumission et sans trouble les ordres de la Providence. Il entre toujours avec tendresse dans les sentimens de ses citoyens; mais il les relève et les fortifie. Jamais il ne les arrête trop long-temps sur la vue de leurs malheurs; bientôt il les transporte de la terre au ciel : pour les distraire de la crainte présente, il leur en inspire une autre plus vive; il les occupe du souvenir de leurs vices, et leur montre le bras de Dieu levé sur leurs têtes, et infiniment plus terrible que celui du prince.

Chrysost. Hom. 3, c. 1, 2. Hom. 6, c. 2. Hom. 17, c. 2. Hom. 21, c. 1. Liban. de vitâ et or. 24. Zos. l. 4.

Il y avoit déjà huit jours que les courriers qui portoient à l'empereur la nouvelle de la sédition étoient partis d'Antioche, lorsqu'on apprit qu'ils avoient été arrêtés dans leur route par divers accidens, et obligés de quitter les chevaux de poste pour prendre les voitures publiques. On crut qu'il étoit encore temps de les prévenir; et toute la ville s'adressa à l'évêque Flavien, prélat vénérable par sa sainteté, et chéri de l'empereur. Il accepta cette pénible commission; et ni les infirmités d'une extrême vieillesse, ni la fatigue d'un long voyage dans une saison incommode et pluvieuse, ni l'état où se trouvoit une sœur unique qu'il aimoit tendrement, et qu'il laissoit au lit de la mort, ne purent arrêter son zèle. Résolu de mourir ou de fléchir la colère du prince, il part au milieu des larmes de son peuple. Tous les cœurs le suivent par leurs vœux; on espère que la bonté naturelle de l'empereur ne pourra se défendre d'écouter un prélat si respecté. Zosime fait honneur de cette députation à Libanius et à un certain Hilaire, distingué, dit-il, par sa naissance et par son savoir. Nous avons,

en effet deux discours de Libanius qui semblent avoir été prononcés devant l'empereur, l'un pour apaiser sa colère, l'autre pour louer sa clémence. Mais ce n'est qu'une fiction de déclamateur. Si l'on s'en rapporte à Libanius lui-même, il paroît qu'il ne sortit point de la ville. Ce sophiste, qui veut toujours jouer un grand rôle, prétend avoir beaucoup servi à rassurer les habitans, et à disposer ensuite à la douceur les commissaires de Théodose. Il y a tout lieu de croire que ce récit de Zosime n'est qu'une fable inventée pour dérober aux chrétiens la gloire d'avoir sauvé Antioche.

Quoique Flavien fît une extrême diligence, il ne put atteindre les courriers. Ils arrivèrent avant lui, et leur rapport excita dans Théodose cette violente colère dont les premiers accès étoient toujours prompts et terribles. Il étoit moins irrité du renversement de ses propres statues que des outrages faits à celles de Flaccille et de son père. L'ingratitude d'Antioche redoubloit encore son courroux. Il avoit distingué cette ville entre toutes celles de l'empire par des marques de sa bienveillance : il y avoit ajouté de superbes édifices. On venoit d'achever par ses ordres un nouveau palais dans le faubourg de Daphné, et il avoit promis de venir incessamment honorer Antioche de sa présence. Son premier mouvement fut de détruire la ville, et d'ensevelir les habitans sous ses ruines. Etant revenu de cet accès d'emportement, il choisit le général Hellébique, et Césaire, maître des offices, pour l'exécution d'une vengeance plus conforme aux règles de la justice. Comme il ignoroit encore la punition des principaux auteurs du désordre, il chargea ces commissaires d'informer contre les coupables avec pouvoir de vie et de mort. Il leur donna ordre de fermer le théâtre, le Cirque et les bains publics; d'ôter à la ville son territoire, ses priviléges, et la qualité de métropole; de la réduire, comme avoit autrefois fait l'empereur Sévère, à la condition d'un simple bourg sou-

Chrysost. Hom. 14, *c.* 6.
Hom. 17, *c.* 2.
Idem. in epist. ad Coloss. Hom. 7, *a.* 3.
Lib. or. 15, 22.
Theod. l. 5, *c.* 19.
Zos. l. 4.
Soz. l. 7, *c.* 23.
Theoph. p. 60.
Till. Theod. not. 30.

mis à Laodicée, son ancienne rivale, qui deviendroit par ce changement métropole de la Syrie; de retrancher aux pauvres la distribution du pain, qui étoit établie dans Antioche comme dans Rome et dans Constantinople.

Chrysost. Hom. 12, *c.* 1. *Hom.* 16, *c.* 1. *Hom.* 17, *c.* 1. *Hom.* 18, *c.* 1. *Hom.* 21, *c.* 1. *Liban. or.* 15, 22, 23.

Hellébique et Césaire, étant partis avec ces ordres rigoureux, rencontrèrent Flavien, et redoublèrent sa douleur. Il continua sa route avec plus d'empressement pour obtenir quelque grâce. Les deux commissaires se hâtèrent d'arriver en Syrie. La renommée, qui les devança, renouvela la terreur dans Antioche. On publioit qu'ils venoient à la tête d'une troupe de soldats qui ne respiroient que le sang et le pillage. Les habitans prononçoient eux-mêmes leur propre sentence : *On égorgera le sénat; on détruira la ville de fond en comble; on la réduira en cendres avec son peuple; on y fera passer la charrue; et pour éteindre notre race, on poursuivra, le fer et le feu à la main, jusque dans les montagnes et les déserts ceux qui y chercheront une retraite.* On attendoit en tremblant le moment de leur arrivée. On se disposoit de nouveau à prendre la fuite. Le gouverneur, qui étoit païen, vint à l'église, où une multitude innombrable s'étoit assemblée comme dans un asile; il y parla au peuple, et s'efforça de le rassurer. Lorsqu'il se fut retiré, saint Jean Chrysostôme fit reproche aux chrétiens d'avoir eu besoin d'une voix étrangère pour affermir des cœurs que la confiance en Dieu devoit rendre inébranlables. Enfin ceux qui connoissoient le caractère des deux officiers vinrent à bout de calmer ces alarmes. On commença de se persuader que le prince ne vouloit pas ruiner Antioche, puisqu'il confioit sa vengeance à deux ministres si équitables et si modérés. A leur approche, une foule de peuple sortit au-devant d'eux, et les conduisit à leur demeure avec des acclamations mêlées de prières et de larmes. C'étoit le soir du 29 de mars.

n effet, les deux commissaires n'étoient pas de ces *Chrysost.*
rtisans vils et mercenaires qui, livrés sans réserve *Hom.* 17, c. 2.
passion de leur maître, vont aussi vite que son ca- *Hom.* 18, c. 1, 4.
e, et lui préparent d'inutiles repentirs. C'étoient des *Lib. or.* 14, 22, 23.
mes prudens et vertueux. Hellébrique étoit même *Greg. Naz.*
d'amitié avec S. Gregroire de Nazianze; et c'est une *ep.* 123.
inge pour Théodose d'avoir choisi, dans sa colère,
x ministres propres, non pas à la servir aveuglément,
s à la diriger et à la retenir dans les bornes d'une
:te justice. Ils apprirent, en arrivant, que les ma-
rats les avoient prévenus, et que la sédition étoit déjà
ie par des exemples assez rigoureux. Cependant,
les ordres du prince, ils se voyoient réduits à la
:e nécessité de rouvrir les plaies récentes de cette mal-
reuse ville, et d'en faire encore couler du sang. Ils
ifièrent d'abord la révocation de tous les priviléges
ntioche.

ıe lendemain, ils firent comparoître tous ceux qui *Chrysost.*
nposoient le conseil de la ville. Ils écoutèrent et les *Hom.* 17, c. 1. 2.
ısations formées contre eux, et leurs réponses. L'hu- *Hom.* 18, c. 1, 4.
nité des juges adoucissoient, autant qu'il leur étoit *Liban. or.*
mis, la sévérité de leur ministère : ils n'employoient 22, 23.
soldats ni licteurs pour imposer silence; ils permet-
:nt aux accusés de plaindre leur sort, de verser des
ırs; ils en versoient eux-mêmes; mais ils ne leur lais-
:nt espérer aucune grâce; ils paroissoient à la fois
npatissans et inflexibles. Sur la fin du jour, ils firent
ıfermer tous ceux qui étoient convaincus dans une
nde enceinte de murailles, sans toit et sans aucune re-
ite qui pût les garantir des injures de l'air. C'étoient
personnes les plus considérables d'Antioche par leur
ssance, par leurs emplois et par leurs richesses. Tou-
les familles nobles prirent le deuil; la ville perdoit
:c eux tout ce qu'elle avoit d'éclat et de splendeur.

Le troisième jour devoit être le plus funeste : tous les *Chrysost.*
ɔitans étoient glacés d'effroi. C'étoit le jour destiné au *Hom.* 17, c. 1, 2.

Hom. 18, c. 4. Lib. or. 23. Theod. l. 5, c. 19.

jugement et à l'exécution des coupables. Avant le lever du soleil, les commissaires sortent de leurs demeures à la lueur des flambeaux. Ils montroient une contenance plus sévère que la veille, et l'on croyoit déja lire sur leur front la sentence qu'ils alloient prononcer. Comme ils traversoient la grande place, suivis d'une foule de peuple, une femme avancée en âge, la tête nue, les cheveux épars, saisit la bride du cheval d'Hellébique, et s'y tenant attachée, elle l'accompagne avec des cris lamentables. Elle demandoit grâce pour son fils, distingué par ses emplois et par le mérite de son père. En même temps Hellébique et Césaire se voient environnés d'une multitude inconnue, que des vêtemens lugubres, des visages pâles et exténués faisoient ressembler à des fantômes plutôt qu'à des hommes. C'étoient les solitaires des environs d'Antioche, qui dans cette triste conjoncture étoient accourus de toutes parts; et tandis que les philosophes païens, plus orgueilleux, mais aussi timides que le vulgaire, étoient allés chercher leur sûreté sur les montagnes et dans les cavernes, les moines, qui étoient alors les vrais philosophes du christianisme, et qui portoient ce nom à juste titre, avoient abandonné leurs cavernes et leurs montagnes pour venir consoler et secourir leurs concitoyens. Ils s'attroupent en grand nombre autour des commissaires; ils leur parlent avec hardiesse; ils offrent leurs têtes à la place des accusés; ils protestent qu'ils ne quitteront les juges qu'après avoir obtenu grâce: ils demandent d'être envoyés à l'empereur. *Nous avons*, disent-ils, *un prince chrétien et religieux; il écoutera nos prières; nous ne vous permettrons pas de tremper vos mains dans le sang de vos frères; ou nous mourrons avec eux.* Hellébique et Césaire tâchoient de les écarter en leur répondant qu'ils n'étoient pas maîtres de pardonner, et qu'ils ne pouvoient désobéir au prince sans se rendre eux-mêmes aussi coupables que le peuple d'Antioche.

. Ils continuoient leur marche, lorsqu'un vieillard, lont l'extérieur n'avoit rien que de méprisable, s'avança l leur rencontre. Il étoit de petite taille, vêtu d'habits ales et déchirés. Saisissant par le manteau l'un des deux ommissaires, il leur commanda à tous deux de desendre de cheval. Indignés de cette audace, ils alloient e repousser avec insulte, lorsqu'on leur dit que c'étoit lacédone. Ce nom les frappa d'une vénération profonde. lacédone vivoit depuis long-temps sur le sommet des lus hautes montagnes de Syrie, occupé jour et nuit de a prière. L'austérité de sa vie lui avoit fait donner le urnom de *Crithophage*, parce qu'il ne se nourrissoit ue de farine d'orge. Quoiqu'il fût très-simple, sans ucune connoissance des choses du monde, et qu'il se ût rendu comme invisible aux autres hommes, il étoit élèbre dans tout l'Orient. Les commissaires s'étant jetés ses pieds, le prioient de leur pardonner, et de soufrir qu'ils exécutassent les ordres de l'empereur. Alors ce olitaire, inspiré par la sagesse divine, leur parla en ces ermes : « Mes amis, portez ces paroles au prince : Vous « n'êtes pas seulement empereur, vous êtes homme, et « vous commandez à des hommes de même nature que « vous. L'homme a été formé à la ressemblance de Dieu : « n'est-ce donc pas un attentat contre Dieu même de « détruire cruellement son image? On ne peut outrager « l'ouvrage sans irriter l'ouvrier. Considérez à quelle « colère vous emporte l'insulte faite à une figure de « bronze. Et une figure vivante, animée, raisonnable, « n'est-elle pas d'un plus grand prix? Il nous est aisé de « rendre à l'empereur vingt statues pour une seule; mais, « après nous avoir ôté la vie, il lui sera impossible de « rétablir un seul cheveu de nôtre tête. » Le discours de et homme sans lettres fit une vive impression sur les ommissaires. Ils promirent à Macédone de faire part à 'empereur de ses sages remontrances.

Ils se trouvoient dans un extrême embarras, et n'é- Chrysost.

Hom. 17, c. 2. ; *Liban. or.* 23.

toient guère moins agités au-dedans d'eux-mêmes que les coupables dont ils devoient prononcer la sentence. D'un côté les ordres de l'empereur leur faisoient craindre d'attirer sur eux toute sa colère; de l'autre, les cris et les vives instances des habitans, et surtout des moines, dont les plus hardis menaçoient d'arracher les criminels des mains des bourreaux, et de subir eux-mêmes le supplice, désarmoient leur sévérité. Dans cet état d'incertitude, ils arrivèrent aux portes du prétoire, où l'on avoit déjà conduit ceux qui devoient être condamnés. Ils y rencontrèrent un nouvel obstacle. Les évêques qui étoient alors dans Antioche, et il s'en trouvoit toujours quelques-uns dans cette capitale de l'Orient, se présentent devant eux; ils les arrêtent et leur déclarent que, s'ils ne veulent leur passer sur le corps, il faut qu'ils leur promettent de laisser la vie aux prisonniers. Sur le refus des commissaires, ils s'obstinent à leur fermer le passage. Enfin Césaire et Hellébique ayant témoigné par un signe de tête qu'ils leur accordoient leur demande, ces prélats poussent un cri de joie, ils leur baisent les mains, ils embrassent leurs genoux. Le peuple et les moines se jettent en même temps dans le prétoire, et la garde ne peut arrêter cette foule impétueuse. Alors cette mère éplorée, qui n'avoit pas quitté la bride du cheval d'Hellébique, apercevant son fils chargé de chaînes, court à lui, l'entoure de ses bras, le couvre de ses cheveux, le traîne aux pieds d'Hellébique, et, les arrosant de ses larmes, elle conjure ce général, avec des cris et des sanglots, de lui rendre l'unique soutien de sa vieillesse, ou de lui arracher à elle-même la vie. Les moines redoublent leurs instances: ils supplient les juges de renvoyer le jugement à l'empereur; ils offrent de partir sur-le-champ, et promettent d'obtenir la grâce de tant de malheureux. Les commissaires, ne pouvant retenir leurs larmes, se rendent enfin; ils consentent à surseoir l'exécution jusqu'à la décision de Théodose.

[redacted]

Mais ils ne veulent pas exposer tant de vieillards atténués par les austérités aux fatigues d'un long et pénible voyage. Ils leur demandent seulement une lettre; ils se chargent de la porter au prince et d'y joindre les plus pressantes sollicitations. Les solitaires composèrent une requête dans laquelle, en implorant la clémence de Théodose, ils lui mettoient devant les yeux le jugement de Dieu, et protestoient que, s'il falloit encore du sang pour apaiser son courroux, ils étoient prêts à donner leur vie pour le peuple d'Antioche.

Les deux commissaires convinrent qu'Hellébique demeureroit dans la ville, et que Césaire iroit à Constantinople. Ils firent transférer les criminels dans une prison plus commode. C'étoit un vaste édifice, orné de portiques et de jardins, où, sans les délivrer de leurs chaînes, on leur permit de recevoir toutes les consolations de la vie. Cette nouvelle fit renaître l'espérance, dont les effets se diversifioient selon la différence des caractères. Les citoyens sensés bénissoient Dieu, et lui rendoient des actions de grâces: ils se flattoient que l'empereur, en considération de la fête de Pâques, qui approchoit, pardonneroit les offenses qu'il avoit reçues. Mais une jeunesse dissolue, dont cette ville voluptueuse étoit remplie, s'abandonnoit déjà aux excès d'une joie extravagante; elle avoit en un moment oublié tous ses malheurs. Dès le lendemain du départ de Césaire, pendant que les principaux d'Antioche étoient dans les fers, et le pardon encore incertain, les bains publics étant fermés, une troupe de jeunes libertins coururent au fleuve, sautant, dansant, chantant des chansons lascives, et entraînant avec eux les femmes qu'ils rencontroient. Ces désordres n'échappèrent pas aux sévères réprimandes de saint Jean Chrysostôme. Pour les tirer de cette folle sécurité, il fit de nouveau gronder sur leurs têtes le tonnerre de la vengeance divine et les menaces de celles du prince.

Chrysost. Hom. 17, 2. *Hom.* 18, 4. *Hom.* 20, 7. *Lib. or.*

Césaire étoit parti dès le soir même. Une foule de

« Nous avons, dans votre personne, offensé l'univers en-« tier; il s'élève contre nous plus fortement que vous-« même. Il ne reste à nos maux qu'un seul remède. Imitez « la bonté de Dieu : outragé par ses créatures, il leur a « ouvert les cieux. J'ose le dire, grand prince, si vous « nous pardonnez, nous devrons notre salut à votre in-« dulgence ; mais vous devrez à notre offense l'éclat d'une « gloire nouvelle : nous vous aurons, par notre attentat, « préparé une couronne plus brillante que celle dont « Gratien a orné votre tête; vous ne la tiendrez que de « votre vertu. On a détruit vos statues : ah! qu'il vous « est facile d'en rétablir qui soient infiniment plus pré-« cieuses! Ce ne seront point des statues muettes et fra-« giles, exposées dans les places aux caprices et aux in-« jures : ouvrages de la clémence, et aussi immortelles « que la vertu même, celles-ci seront placées dans tous « les cœurs; et vous aurez autant de monumens qu'il y « a d'hommes sur la terre, et qu'il y en aura jamais. « Non, les exploits guerriers, les trésors, la vaste éten-« due d'un empire, ne procurent pas aux princes un « honneur aussi pur et aussi durable que la bonté et la « douceur. Rappelez-vous les outrages que des mains « séditieuses firent aux statues de Constantin, et les con-« seils de ses courtisans qui l'excitoient à la vengeance: « vous savez que ce prince, portant alors la main à son « front, leur répondit en souriant : *Rassurez-vous, je « ne suis point blessé.* On a oublié une grande partie « des victoires de cet illustre empereur; mais cette pa-« role a survécu à ses trophées; elle sera entendue des « siècles à venir; elle lui méritera à jamais les éloges et « les bénédictions de tous les hommes. Qu'est-il besoin « de vous mettre sous les yeux des exemples étrangers? « Il ne faut vous montrer que vous-même. Souvenez-« vous de ce soupir généreux que la clémence fit sortir « de votre bouche, lorsqu'aux approches de la fête de « Pâques, annonçant aux criminels leur pardon, et aux

« prisonniers leur délivrance, vous ajoutâtes : *Que n'ai-*
« *je aussi le pouvoir de ressusciter les morts!* Vous pou-
« vez faire aujourd'hui ce miracle : Antioche n'est plus
« qu'un sépulcre; ses habitans ne sont plus que des ca-
« davres; ils sont morts avant le supplice qu'ils ont mé-
« rité : vous pouvez d'un seul mot leur rendre la vie. Les
« infidèles s'écrieront : *Qu'il est grand le dieu des chré-*
« *tiens! Des hommes il en sait faire des anges; il les*
« *affranchit de la tyrannie de la nature.* Ne craignez pas
« que votre impunité corrompe les autres villes : hélas!
« notre sort ne peut qu'effrayer. Tremblans sans cesse,
« regardant chaque nuit comme la dernière, chaque jour
« comme celui de notre supplice; fuyant dans les déserts;
« en proie aux bêtes féroces; cachés dans les cavernes,
« dans les creux des rochers, nous donnons au reste du
« monde l'exemple le plus funeste. Détruisez Antioche;
« mais détruisez-la comme le Tout-puissant détruisit
« autrefois Ninive : effacez notre crime par le pardon;
« anéantissez la mémoire de notre attentat en faisant
« naître l'amour et la reconnoissance. Il est aisé de brûler
« des maisons, d'abattre des murailles : mais de changer
« tout à coup des rebelles en sujets fidèles et affectionnés,
« c'est l'effet d'une vertu divine. Quelle conquête une
« seule parole peut vous procurer! Elle vous gagnera les
« cœurs de tous les hommes. Quelle récompense vous
« recevrez de l'Eternel! Il vous tiendra compte non-seu-
« lement de votre bonté, mais aussi de toutes les actions
« de miséricorde que votre exemple produira dans la
« suite des siècles. Prince invincible, ne rougissez pas
« de céder à un foible vieillard, après avoir résisté aux
« prières de vos plus braves officiers : ce sera céder au
« souverain des empereurs, qui m'envoie pour vous pré-
« senter l'Evangile, et vous dire de sa part : *Si vous ne*
« *remettez pas les offenses commises contre vous, votre*
« *père céleste ne vous remettra pas les vôtres.* Représen-
« tez-vous ce jour terrible dans lequel les princes et les

« Nous avons, dans votre personne, offensé l'univers en-
« tier; il s'élève contre nous plus fortement que vous-
« même. Il ne reste à nos maux qu'un seul remède. Imitez
« la bonté de Dieu : outragé par ses créatures, il leur a
« ouvert les cieux. J'ose le dire, grand prince, si vous
« nous pardonnez, nous devrons notre salut à votre in-
« dulgence ; mais vous devrez à notre offense l'éclat d'une
« gloire nouvelle : nous vous aurons, par notre attentat,
« préparé une couronne plus brillante que celle dont
« Gratien a orné votre tête; vous ne la tiendrez que de
« votre vertu. On a détruit vos statues : ah! qu'il vous
« est facile d'en rétablir qui soient infiniment plus pré-
« cieuses! Ce ne seront point des statues muettes et fra-
« giles, exposées dans les places aux caprices et aux in-
« jures : ouvrages de la clémence, et aussi immortelles
« que la vertu même, celles-ci seront placées dans tous
« les cœurs; et vous aurez autant de monumens qu'il y
« a d'hommes sur la terre, et qu'il y en aura jamais.
« Non, les exploits guerriers, les trésors, la vaste éten-
« due d'un empire, ne procurent pas aux princes un
« honneur aussi pur et aussi durable que la bonté et la
« douceur. Rappelez-vous les outrages que des mains
« séditieuses firent aux statues de Constantin, et les con-
« seils de ses courtisans qui l'excitoient à la vengeance :
« vous savez que ce prince, portant alors la main à son
« front, leur répondit en souriant : *Rassurez-vous, je*
« *ne suis point blessé*. On a oublié une grande partie
« des victoires de cet illustre empereur; mais cette pa-
« role a survécu à ses trophées; elle sera entendue des
« siècles à venir; elle lui méritera à jamais les éloges et
« les bénédictions de tous les hommes. Qu'est-il besoin
« de vous mettre sous les yeux des exemples étrangers?
« Il ne faut vous montrer que vous-même. Souvenez-
« vous de ce soupir généreux que la clémence fit sortir
« de votre bouche, lorsqu'aux approches de la fête de
« Pâques, annonçant aux criminels leur pardon, et aux



« prisonniers leur délivrance, vous ajoutâtes : *Que n'ai-*
« *je aussi le pouvoir de ressusciter les morts!* Vous pou-
« vez faire aujourd'hui ce miracle : Antioche n'est plus
« qu'un sépulcre; ses habitans ne sont plus que des ca-
« davres; ils sont morts avant le supplice qu'ils ont mé-
« rité : vous pouvez d'un seul mot leur rendre la vie. Les
« infidèles s'écrieront : *Qu'il est grand le dieu des chré-*
« *tiens! Des hommes il en sait faire des anges; il les*
« *affranchit de la tyrannie de la nature.* Ne craignez pas
« que votre impunité corrompe les autres villes : hélas!
« notre sort ne peut qu'effrayer. Tremblans sans cesse,
« regardant chaque nuit comme la dernière, chaque jour
« comme celui de notre supplice; fuyant dans les déserts;
« en proie aux bêtes féroces; cachés dans les cavernes,
« dans les creux des rochers, nous donnons au reste du
« monde l'exemple le plus funeste. Détruisez Antioche;
« mais détruisez-la comme le Tout-puissant détruisit
« autrefois Ninive : effacez notre crime par le pardon;
« anéantissez la mémoire de notre attentat en faisant
« naître l'amour et la reconnoissance. Il est aisé de brûler
« des maisons, d'abattre des murailles : mais de changer
« tout à coup des rebelles en sujets fidèles et affectionnés,
« c'est l'effet d'une vertu divine. Quelle conquête une
« seule parole peut vous procurer! Elle vous gagnera les
« cœurs de tous les hommes. Quelle récompense vous
« recevrez de l'Eternel! Il vous tiendra compte non-seu-
« lement de votre bonté, mais aussi de toutes les actions
« de miséricorde que votre exemple produira dans la
« suite des siècles. Prince invincible, ne rougissez pas
« de céder à un foible vieillard, après avoir résisté aux
« prières de vos plus braves officiers : ce sera céder au
« souverain des empereurs, qui m'envoie pour vous pré-
« senter l'Evangile, et vous dire de sa part : *Si vous ne*
« *remettez pas les offenses commises contre vous, votre*
« *père céleste ne vous remettra pas les vôtres.* Représen-
« tez-vous ce jour terrible dans lequel les princes et les

« sujets comparoîtront au tribunal de la suprême justice;
« et faites réflexion que toutes vos fautes seront alors
« effacées par le pardon que vous nous aurez accordé.
« Pour moi, je vous le proteste, grand prince, si votre
« juste indignation s'apaise, si vous rendez à notre patrie
« votre bienveillance, j'y retournerai avec joie; j'irai
« bénir avec mon peuple la bonté divine, et célébrer la
« vôtre. Mais si vous ne jetez plus sur Antioche que des
« regards de colère, mon peuple ne sera plus mon peu-
« ple; je ne le reverrai plus; j'irai dans une retraite
« éloignée cacher ma honte et mon affliction; j'irai
« pleurer, jusqu'à mon dernier soupir, le malheur d'une
« ville qui aura rendu implacable à son égard le plus
« humain et le plus doux de tous les princes. »

Chrysost. Hom. 21, *c.* 4. *Theod. l.* 5, *c.* 19. *Soc. l.* 7, *c.* 23.

Pendant le discours de Flavien, l'empereur avoit fait effort sur lui-même pour resserrer sa douleur. Enfin, ne pouvant plus retenir ses larmes : *Pourrions-nous*, dit-il, *refuser le pardon à des hommes semblables à nous après que le maître du monde, s'étant réduit pour nous à la condition d'esclave, a bien voulu demander grâce à son père pour les auteurs de son supplice qu'il avoit comblés de ses bienfaits!* Flavien, touché de la plus vive reconnoissance, demandoit à l'empereur la permission de demeurer à Constantinople pour célébrer avec lui la fête de Pâques : *Allez, mon père*, lui dit Théodose; *hâtez-vous de vous montrer à votre peuple, rendez le calme à la ville d'Antioche; elle ne sera parfaitement rassurée après une si violente tempête que lorsqu'elle reverra son pilote.* L'évêque le supplioit d'envoyer son fils Arcadius : le prince, pour lui témoigner que, s'il lui refusoit cette grâce, ce n'étoit par aucune impression de ressentiment, lui répondit : *Priez Dieu qu'il me délivre des guerres dont je suis menacé, et vous me verrez bientôt moi-même.* Lorsque le prélat eut passé le détroit, Théodose lui envoya encore des officiers de sa cour pour le presser de se rendre à son troupeau

la fête de Pâques. Quoique Flavien usât de toute
igence dont il étoit capable, cependant, pour ne
érober à son peuple quelques momens de joie, il
devancer par des courriers qui portèrent la lettre
npereur avec une promptitude incroyable.
puis que Césaire étoit parti d'Antioche, les esprits *Chrysost. Hom.* 21, c.
ient entre l'espérance et la crainte. Les prisonniers 1, 4.
ut recevoient sans cesse des alarmes par les bruits *Liban. or.* 15, 22, 23.
es qui se répandoient, *que l'empereur étoit inflexi-*
qu'il persistoit dans la résolution de ruiner la ville.
s parens et leurs amis, gémissant avec eux, leur
ent tous les jours le dernier adieu; et l'éloquente
té de saint Jean-Chrysostôme pouvoit à peine les
rer. Enfin la lettre de Théodose arriva pendant la
, et fut rendue à Hellébique. Cet officier généreux
t le premier toute la joie qu'il alloit répandre dans
oche. Il attendit le jour avec impatience; et dès le
n il se transporta au prétoire. L'allégresse peinte
on visage annonçoit le salut; il fut bientôt envi-
é d'une foule de peuple qui poussoit des cris de joie;
lieu arrosé de tant de larmes quelques jours aupa-
nt retentissoit d'acclamations et d'éloges. Tous ceux
la crainte avoit jusqu'alors tenu cachés accouroient
transport; tous s'efforçoient d'approcher d'Hellé-
e. Ayant imposé silence, il fit lui-même la lecture
lettre : elle contenoit des reproches tendres et pa-
els. Théodose y paroissoit plus touché des insultes
s à Flaccille et à son père que de celles qui tom-
nt sur lui-même. Il y censuroit cet esprit de ré-
e et de mutinerie qui sembloit faire le caractère du
le d'Antioche; mais il ajoutoit qu'il étoit encore
naturel à Théodose de pardonner. Il témoignoit
affligé que les magistrats eussent ôté la vie à quelques
ables; et finissoit par révoquer tous les ordres qu'il
t donnés pour la punition de la ville et des habitans.
ces mots, il s'élève un cri général. Tous se disper- *Chrysost.*

Hom. 21, c. 4. Idem in epist. ad Coloss. Hom. 7, c. 3. Lib. or. 15, 23. Strab. l. 16.

sent pour aller porter cette heureuse nouvelle à l femmes et à leurs enfans. La veille on accusoit de teur et Flavien et Césaire; aujourd'hui on s'étonne qu affaire si importante, si difficile, ait été si prompten terminée. On ouvre les bains publics, on orne les et les places de festons et de guirlandes, on y dresse tables; Antioche entière n'est plus qu'une salle de fe La nuit suivante égale la lumière des plus beaux jo la ville est éclairée de flambeaux; on bénit l'Être verain qui tient en sa main le cœur des princes célèbre la clémence de l'empereur; on comble de lo ges Flavien, Hellébique et Césaire. Hellébique p part à la réjouissance publique; il se mêle dans les j dans les festins. Les jours suivans on lui dressa statues ainsi qu'à Césaire, et lorsqu'il fut ensuite rap par l'empereur, il fut conduit hors de la ville ave vœux et les acclamations de tout le peuple. Flavien à son arrivée des témoignages de reconnoissance e plus précieux et plus dignes d'un évêque; il fut ho comme un ange de paix, et toutes les églises retenti d'actions de grâces. Il eut même la consolation de trouver encore sa sœur, à qui Dieu avoit prolon vie jusqu'à son retour, et de recevoir ses derniers sou Plusieurs villes s'étoient intéressées en faveur d tioche; le sénat et le peuple de Constantinople av joint leurs instances à celles de Césaire et de Fla Séleucie, située sur la mer à quarante stades de l bouchure de l'Oronte, avoit aussi envoyé une dép tion à l'empereur. Cette ville célèbre, autrefois ap *la sœur d'Antioche*, avoit beaucoup perdu de son an lustre. Antioche, après en avoir été long-temps jalo affectoit alors de la mépriser; et ses habitans, en d'un insolent orgueil au milieu même de leurs désas disoient hautement qu'ils aimoient mieux voir p leur patrie que de devoir son salut à de pareils in cesseurs. Il paroît que les habitans d'Antioche a

btenu leur pardon, osèrent demander à Théodose la rmission de donner à leur ville le nom d'Arcadius. Lais on ne voit pas que ce prince ait eu égard à leur emande. Ainsi se terminèrent les suites d'une sédition ne la politique se seroit crue obligée de châtier à la gueur pour donner un exemple terrible. Celui qui aille en même temps à la sûreté et à la gloire des monarques qui le servent ne voulut armer contre les oupables que le bras de leurs propres magistrats; il ne aissa au prince que l'honneur de pardonner.

L'état de l'Occident donnoit alors à Théodose de grandes nquiétudes. Maxime se préparoit à la guerre, et faisoit les levées d'hommes et d'argent. Ses exactions désoloient a Gaule; il épuisoit les provinces; et, renonçant à cette einte douceur qu'il avoit jusqu'alors affectée, il s'enrihissoit par les exils et les proscriptions. Lorsqu'il eut empli ses trésors, déguisant son ambition sous le masne d'un zèle hypocrite, il signifia à Valentinien que, s'il n'abandonnoit la protection des ariens pour favoriser a foi catholique que son père avoit professée, il alloit 'y contraindre par la force des armes. Cette déclaration larma Justine et toute la cour. On sentoit aisément que a religion n'entroit pour rien dans les vues de Maxime, et que son unique dessein étoit d'usurper ce qui restoit Valentinien. Plusieurs des principaux officiers, craignant que Maxime ne les demandât pour les faire nourir, et que le jeune prince n'eût la foiblesse de les ivrer au tyran, se retirèrent auprès de Théodose.

Ruf. l. 2, c. 16. Pacat. paneg. c. 25, 26, 27, 28. Theod. l. 5, c. 14. Hermant, vie de S. Ambroise, l. 5, c. 5.

Pour écarter l'orage dont l'Italie étoit menacée, Justine s'adressa encore une fois à saint Ambroise. Elle l'avoit employé quatre ans auparavant à négocier un accommodement avec Maxime; et quoiqu'elle n'eût payé ce service que de traitemens injurieux, elle comptoit assez sur sa générosité pour lui confier de nouveau les plus grands intérêts. D'ailleurs c'étoit fermer la bouche au tyran, qui se couvroit du prétexte de la reli-

Ambr. ep. 24. Idem de obitu Valent. Paulin, vit. Ambros. Hermant, vie de S. Ambroise, l. 5, c. 3, 4. Till. vie de S. Ambroise, art. 51.

Hom. 17, c. 2. *Liban. or.* 23.

toient guère moins agités au-dedans d'eux-mêmes que les coupables dont ils devoient prononcer la sentence. D'un côté les ordres de l'empereur leur faisoient craindre d'attirer sur eux toute sa colère; de l'autre, les cris et les vives instances des habitans, et surtout des moines, dont les plus hardis menaçoient d'arracher les criminels des mains des bourreaux, et de subir eux-mêmes le supplice, désarmoient leur sévérité. Dans cet état d'incertitude, ils arrivèrent aux portes du prétoire, où l'on avoit déjà conduit ceux qui devoient être condamnés. Ils y rencontrèrent un nouvel obstacle. Les évêques qui étoient alors dans Antioche, et il s'en trouvoit toujours quelques-uns dans cette capitale de l'Orient, se présentent devant eux; ils les arrêtent et leur déclarent que, s'ils ne veulent leur passer sur le corps, il faut qu'ils leur promettent de laisser la vie aux prisonniers. Sur le refus des commissaires, ils s'obstinent à leur fermer le passage. Enfin Césaire et Hellébique ayant témoigné par un signe de tête qu'ils leur accordoient leur demande, ces prélats poussent un cri de joie, ils leur baisent les mains, ils embrassent leurs genoux. Le peuple et les moines se jettent en même temps dans le prétoire et la garde ne peut arrêter cette foule impétueuse. Alors cette mère éplorée, qui n'avoit pas quitté la bride du cheval d'Hellébique, apercevant son fils chargé de chaines, court à lui, l'entoure de ses bras, le couvre de ses cheveux, le traîne aux pieds d'Hellébique, et, le arrosant de ses larmes, elle conjure ce général, avec des cris et des sanglots, de lui rendre l'unique soutien de sa vieillesse, ou de lui arracher à elle-même la vie. Les moines redoublent leurs instances: ils supplient les juges de renvoyer le jugement à l'empereur; ils offrent de partir sur-le-champ, et promettent d'obtenir la grâce de tant de malheureux. Les commissaires, ne pouvant retenir leurs larmes, se rendent enfin; ils consentent à surseoir l'exécution jusqu'à la décision de Théodose

Mais ils ne veulent pas exposer tant de vieillards atténués par les austérités aux fatigues d'un long et pénible voyage. Ils leur demandent seulement une lettre ; ils se chargent de la porter au prince et d'y joindre les plus pressantes sollicitations. Les solitaires composèrent une requête dans laquelle, en implorant la clémence de Théodose, ils lui mettoient devant les yeux le jugement de Dieu, et protestoient que, s'il falloit encore du sang pour apaiser son courroux, ils étoient prêts à donner leur vie pour le peuple d'Antioche.

Les deux commissaires convinrent qu'Hellébique demeureroit dans la ville, et que Césaire iroit à Constantinople. Ils firent transférer les criminels dans une prison plus commode. C'étoit un vaste édifice, orné de portiques et de jardins, où, sans les délivrer de leurs chaînes, on leur permit de recevoir toutes les consolations de la vie. Cette nouvelle fit renaître l'espérance, dont les effets se diversifioient selon la différence des caractères. Les citoyens sensés bénissoient Dieu, et lui rendoient des actions de grâces ; ils se flattoient que l'empereur, en considération de la fête de Pâques, qui approchoit, pardonneroit les offenses qu'il avoit reçues. Mais une jeunesse dissolue, dont cette ville voluptueuse étoit remplie, s'abandonnoit déjà aux excès d'une joie extravagante ; elle avoit en un moment oublié tous ses malheurs. Dès le lendemain du départ de Césaire, pendant que les principaux d'Antioche étoient dans les fers, et le pardon encore incertain, les bains publics étant fermés, une troupe de jeunes libertins coururent au fleuve, sautant, dansant, chantant des chansons lascives, et entraînant avec eux les femmes qu'ils rencontroient. Ces désordres n'échappèrent pas aux sévères réprimandes de saint Jean Chrysostôme. Pour les tirer de cette folle sécurité, il fit de nouveau gronder sur leurs têtes le tonnerre de la vengeance divine et les menaces de celles du prince.

Chrysost. Hom. 17, c. 2.
Hom. 18, c. 4.
Hom. 20, c. 7.
Lib. or. 23

Césaire étoit parti dès le soir même. Une foule de

gion, que de lui opposer le prélat qui en étoit l
ardent défenseur. Ambroise accepta cette comm
difficile; il s'empressa de montrer à Justine et à to
terre que la persécution ne relâche pas les nœuds
qui attachent les vrais chrétiens à leur prince; e
croyant pas qu'il lui fût permis de vendre à son s
rain les services qu'il lui devoit, il regarda comm
bassesse de profiter du besoin qu'on avoit de sa per
pour exiger aucune condition même en faveur de l'
catholique. Il partit après Pâques pour se rendre à T
auprès de Maxime. Il avoit ordre de sonder les di
tions du tyran, de renouveler avec lui le traité de
et de lui demander les cendres de Gratien pou
donner une sépulture honorable.

Le lendemain de son arrivée il alla au palais,
manda une audience particulière. L'eunuque g
chambellan lui répondit qu'il ne pouvoit être
qu'en présence du conseil. Ambroise, ayant répliq
ce n'étoit pas ainsi qu'on avoit coutume de recev
évêques, et que d'ailleurs il étoit chargé d'une
mission secrète, l'eunuque alla en informer Maxi
revint avec la même réponse. Le prélat consentit
pour ne pas rompre la négociation. Lorsqu'il fut
dans le conseil, il refusa le baiser de Maxime. *Vo
en colère, évêque,* lui dit le tyran : *n'est-ce pas
que je vous ai reçu dans votre précédente ambas*
Il est vrai, répondit Ambroise, *que vous avez
temps-là manqué à la dignité épiscopale ; mais a
demandois la paix pour un inférieur, aujourd'hu
demande pour un égal. Et qui lui donne cette é*
repartit fièrement Maxime? *Le Tout-puissant,* ré
Ambroise, *qui a conservé à Valentinien l'empir
lui avoit donné.* Cette fermeté irrita le tyran ; il
porta en invectives contre Valentinien et contre le
Bauton, qui avoient, disoit-il, amené jusque
frontières de la Gaule les Huns et les Alains. Il re

au prélat de l'avoir trompé la première fois, et d'avoir arrêté le cours rapide de ses conquêtes. Ambroise justifia le comte et l'empereur; il fit voir que, loin d'attirer les barbares dans la Gaule, ils les en avoient écartés à force d'argent. Il se disculpa lui-même, en rappelant à Maxime la bonne foi et la franchise dont il avoit usé dans la première négociation; il le fit souvenir que Valentinien, étant le maître de venger la mort de Gratien sur Marcellin, frère de Maxime, qu'il tenoit alors en son pouvoir, il le lui avoit renvoyé; il demandoit en récompense les cendres du défunt empereur. Maxime alléguoit pour raison de son refus que la vue des cendres de ce prince animeroit les soldats contre lui. « Et quoi! (répondit Ambroise) défendront-ils après sa mort celui qu'ils « ont abandonné pendant qu'il vivoit? Vous craignez « ce prince lorsqu'il n'est plus! qu'avez-vous donc gagné « à lui ôter la vie? Je me suis défait d'un ennemi, dites-« vous. Non, Maxime, Gratien n'étoit pas votre en-« nemi, c'étoit vous qui étiez le sien. Il n'entend pas « ce que je dis en sa faveur; mais vous, soyez-en le « juge. Si quelqu'un s'élevoit aujourd'hui contre votre « puissance, diriez-vous que vous êtes son ennemi, ou « qu'il est le vôtre? Si je ne me trompe, c'est l'usurpa-« teur qui est l'auteur de la guerre; l'empereur ne fait « que défendre ses droits. Vous refusez donc les cendres « de celui dont vous ne pourriez retenir la personne, « s'il étoit votre prisonnier! Donnez à Valentinien ce « triste gage de votre réconciliation. Comment ferez-« vous croire que vous n'avez pas attenté à la vie de « Gratien, si vous le privez de la sépulture? » Il convainquit ensuite Maxime d'être l'auteur de la mort du comte Vallion, qui n'étoit coupable que de fidélité envers son maître. Ambroise, entre les mains et sous le pouvoir du tyran, sembloit être son juge; et Maxime, confus, ne se tira d'embarras qu'en renvoyant le prélat, et en lui disant qu'il délibéreroit sur les demandes

de Valentinien. Ambroise avoit eu trop d'avantage sur Maxime pour espérer aucun succès ; il aigrit encore le tyran en refusant de communiquer avec les évêques de sa cour qui avoient fait mourir Priscillien. Maxime saisit ce prétexte pour lui donner ordre de s'en retourner sans délai. Le saint évêque, plus propre à soutenir avec force et avec franchise la vérité et la justice qu'à se démêler avec souplesse des détours obliques d'une négociation épineuse, partit, malgré les avis qu'on lui donnoit secrètement qu'il seroit assassiné en chemin. S'il est vrai que Maxime eût formé ce dessein, Dieu préserva l'évêque ; il revint à Milan, et rendit compte à Valentinien de son ambassade, qui n'avoit servi qu'à démasquer le tyran.

Zos. l. 4. Theod. l. 5, c. 14.

Le jeune empereur ne perdit pas encore l'espérance de prévenir une rupture ouverte. Ses courtisans lui persuadoient que la roideur inflexible du prélat avoit rebuté Maxime, et celui-ci donnoit à entendre qu'il n'étoit pas éloigné de renouer la négociation. Domnin s'offrit à conduire cette affaire ; c'étoit un Syrien qui, s'étant introduit à la cour du jeune prince, étoit devenu son confident et son principal ministre. On le regardoit comme un profond politique, et il avoit lui-même la plus haute idée de sa propre capacité. Maxime le reçut à bras ouverts ; il accepta sans résistance toutes ses propositions, et flatta sa vanité en le comblant d'honneurs et de présens. Le ministre s'applaudissoit d'un succès si brillant ; il ne doutoit pas qu'il n'eût fait de Maxime le meilleur ami de Valentinien. Le tyran, profitant de son imprudence, le fit, au retour, accompagner d'une partie de son armée : c'étoit, disoit-il, des troupes qu'il prêtoit à son collègue pour dompter les barbares qui menaçoient la Pannonie. Domnin partit de Trèves vers la fin du mois d'août, fort glorieux des présens qu'il avoit reçus et du nombreux renfort qu'il conduisoit à son maître. Maxime le suivit de près avec le reste

de ses troupes; il se faisoit précéder d'un grand nombre de batteurs d'estrade pour arrêter tous ceux qui pouvoient donner des nouvelles de sa marche. Il trouva le pas de Suze ouvert par le passage de Domnin, et, s'étant joint à ses troupes avancées, qui avoient abandonné l'ambassadeur pour garder l'entrée de l'Italie, il prit le chemin de Milan.

Zos. l. 4. Sulp. Sev. vit. Mart. c. 23. S. Aug. de civit. l. 5, c. 26. Oros. l. 7, c. 34. Soc. l. 5, c. 11. Theod. l. 5, c. 14, 15. Soz. l. 7, c. 13. Philost. l. 10, c. 8.

Valentinien, surpris de cette irruption imprévue, se sauva en diligence à Aquilée. Bientôt, ne s'y croyant pas en sûreté, et n'attendant pas un meilleur sort que celui de Gratien, s'il tomboit entre les mains de l'usurpateur, il s'embarqua avec sa mère, et gagna Thessalonique pour y trouver un asile sous la protection de Théodose. Probe, que ses grandes richesses exposoient à un grand danger, accompagna le jeune empereur dans sa fuite. Dès qu'ils furent arrivés dans cette capitale de l'Illyrie, ils firent savoir à Théodose, qui étoit alors à Constantinople, l'extrémité à laquelle ils étoient réduits. Ce prince écrivit aussitôt à Valentinien *qu'il ne devoit s'étonner ni de ses malheurs ni des succès de Maxime; que le souverain légitime combattoit la vérité, et que le tyran faisoit gloire de la soutenir; que Dieu se déclaroit contre l'ennemi de son Eglise.* En même temps il partit de Constantinople, accompagné de plusieurs sénateurs. Lorsqu'il fut à Thessalonique, il tint conseil sur le parti qu'il devoit prendre. Tous les avis alloient à tirer de Maxime une prompte vengeance : *qu'il ne falloit pas laisser vivre plus long-temps un meurtrier, un usurpateur, qui, accumulant crimes sur crimes, venoit d'enfreindre des traités solennels.* Théodose étoit plus touché que personne du sort déplorable de deux empereurs, l'un cruellement massacré, l'autre chassé de ses états : il étoit bien résolu de venger son bienfaiteur et son beau-frère. Mais, comme l'hiver approchoit, et que la saison ne permettoit pas de commencer la guerre, il crut qu'au lieu de la déclarer avec

une précipitation inutile, il étoit plus à propos d'amuser Maxime par des espérances d'accommodement. Il fut donc d'avis de lui proposer de rendre à Valentinien ce qu'il avoit de nouveau usurpé, et de s'en tenir au traité de partage, le menaçant de la guerre la plus sanglante, s'il refusoit des conditions si raisonnables.

Suidas in Οὐαλεντινιανός. Theod. l. 5, c. 15.

Au sortir du conseil, Théodose tira Valentinien à l'écart; et, l'ayant tendrement embrassé : « Mon fils « (lui dit-il), ce n'est pas la multitude des soldats, c'est « la protection divine qui donne les succès dans la « guerre. Lisez nos histoires depuis Constantin; vous y « verrez souvent le nombre et la force du côté des infi- « dèles, et la victoire du côté des princes religieux. « C'est ainsi que ce pieux empereur a terrassé Licinius, « et que votre père s'est rendu invincible. Valens, votre « oncle, attaquoit Dieu; il avoit proscrit les évêques » orthodoxes; il avoit versé le sang des saints. Dieu « a rassemblé contre lui une nuée de barbares; il a « choisi les Goths pour exécuteurs de ses vengeances: « Valens a péri dans les flammes. Votre ennemi a sur « vous l'avantage de suivre la vraie doctrine : c'est votre « infidélité qui le rend heureux. Si nous abandonnons « le fils de Dieu, quel chef, malheureux déserteurs, « quel défenseur aurons-nous dans les batailles? » Dieu parloit au cœur de Valentinien en même temps que la voix de Théodose frappoit ses oreilles. Fondant en larmes, le jeune prince abjura son erreur, et protesta qu'il seroit toute sa vie inviolablement attaché à la foi de son père et de son bienfaiteur. Théodose le consola; il lui promit le secours du ciel et celui de ses armes. Valentinien fut fidèle à sa parole; il rompit dès ce moment tous les engagemens qu'il avoit contractés avec les ariens; il embrassa sincèrement la foi de l'Eglise; et sa mère Justine, qui mourut l'année suivante, toujours obstinée dans son erreur, n'osa même entreprendre d'effacer les heureuses impressions des paroles de Théodose.

L'hiver se passa en négociations infructueuses. Maxime envoya des députés à Théodose, qui les retint long-temps à Thessalonique sans leur donner ni audience ni congé. Ce prince profitoit de cet intervalle pour faire ses préparatifs. Cependant Maxime, qui avoit fixé sa résidence dans Aquilée, achevoit de soumettre à sa puissance tous les états de Valentinien. Rome ne fut pas la dernière à lui rendre hommage. Les païens se déclarèrent pour lui avec empressement; ils espéroient obtenir de lui le rétablissement du culte de leurs dieux. Ce fut sans doute une si flatteuse espérance qui aveugla Symmaque. Cet illustre sénateur, qui avoit paru jusqu'alors un modèle de sagesse et d'attachement à ses maîtres légitimes, se déshonora en cette occasion par un discours qu'il prononça à la louange du tyran. La ville d'Emone, aujourd'hui Laubach, dans la Carniole, soutint un long siége: on ne sait si elle fut prise. Bologne se signala en faveur du nouveau prince; elle lui érigea des monumens sur lesquels elle lui donnoit à lui et à son fils Victor tous les titres que la flatterie avoit inventés pour les souverains. L'Afrique se soumit à ses lieutenans, et fut bientôt épuisée par ses exactions. Avant la fin de l'hiver, tout l'Occident le reconnoissoit pour maître.

Ambr. ep. 40, et de divers. serm. 3. Pacat. c. 37, 38. Symm. l. 2, ep. 31. Soc. l. 5, c. 12. Sigon. de occident. imp. l. 9.

La terreur de son nom s'étoit répandue jusqu'au-delà du Rhin et du Danube; plusieurs nations de la Germanie lui payoient tribut. En effet, ses forces étoient redoutables: le nombre et le courage de ses troupes sembloient lui promettre la conquête de l'Orient. A la tête de son armée étoient son frère Marcellin et Andragathe, tous deux aussi méchans que lui, mais plus braves et plus intrépides. Andragathe, pour fermer à Théodose l'entrée de l'Italie, s'occupa pendant l'hiver à fortifier les Alpes Juliennes et les passages des rivières. Maxime, ayant choisi Aquilée pour sa résidence, gouvernoit de là tout l'Occident: résolu de ne pas hasarder sa personne, il s'attendoit à voir bientôt à ses pieds

Ambr. ep. 40. Oros. l. 7, c. 35. Amm. Marcel. 27, c. 6.

Théodose chargé de fers. Il avoit établi pour préfet de Rome Rusticus Julianus, que ses partisans avoient onze ans auparavant songé à élever à l'empire pendant une maladie de Valentinien. C'étoit un homme cruel et sanguinaire : mais incertain du succès de la guerre, il se ménagea une ressource auprès de Théodose, en se conduisant avec une douceur et une humanité qui ne lui étoient pas naturelles. Le peuple de Rome ayant brûlé la synagogue des Juifs, Rusticus attendit à ce sujet les ordres de Maxime. Celui-ci envoya des soldats pour contenir le peuple et rétablir la synagogue. La protection qu'il accordoit à cette nation odieuse acheva de lui faire perdre l'affection des chrétiens, dont tous les vœux se réunissoient en faveur de son ennemi.

AN. 388.

Idac. fast. Zos. l. 4. Soc. l. 5, c. 12. Soz. l. 7, c. 14. Till, Theod. art. 17, 42, not. 15.

Théodose avoit pris le consulat pour la seconde fois, et s'étoit donné pour collègue Cynégius, qui étoit depuis quatre ans revêtu de la dignité de préfet du prétoire d'Orient. Ce sage magistrat avoit secondé avec zèle, mais sans éclat et sans violence, le dessein formé par Théodose d'abolir l'idolâtrie. Il mourut à Constantinople, dans le mois de mars de cette année. Le peuple, dont il étoit chéri, assista en foule à ses funérailles, et les honora de ses larmes. Son corps fut déposé dans l'église des Saints-Apôtres, et l'année suivante sa femme Acantia le fit transporter en Espagne, où il étoit né. Théodose délibéra long-temps sur le choix d'un préfet du prétoire. Cette place devenoit plus importante par la nécessité où se trouvoit l'empereur de s'éloigner de l'Orient pour aller combattre Maxime. Son fils Arcadius, qu'il avoit laissé à Constantinople, n'étoit pas en âge de soutenir le poids des affaires. Enfin il jeta les yeux sur Tatien, connu par sa capacité et par les charges qu'il avoit exercées sous Valens. C'étoit lui qui en 367, étant préfet d'Egypte, avoit traité durement saint Athanase et les catholiques d'Alexandrie. Le changement de prince avoit sans doute changé la religion du magistrat. Son

fils Proculus fut fait en même temps préfet de Constantinople.

L'empereur prenoit toutes les mesures que la prudence lui inspiroit pour le succès d'une expédition si périlleuse. Afin de ne laisser derrière lui aucun sujet d'inquiétude, il renouvela les alliances avec les princes voisins de ses états. Les provinces n'étant pas encore remises des maux qu'elles avoient soufferts sous le règne malheureux de Valens, il ne pouvoit, sans les dépeupler entièrement, en tirer toutes les troupes qu'il falloit opposer aux nombreuses armées de Maxime. Il attira donc les barbares qui, en son absence, auroient pu insulter la frontière. Les habitans du Caucase, du mont Taurus, des bords du Danube et du Tanaïs, Goths, Huns, Alains, nations endurcies à toutes les fatigues, vinrent en foule lui offrir leurs services. Il ne leur manquoit que la discipline. Théodose les y dressa en peu de temps sous des capitaines expérimentés. Bientôt ces barbares apprirent à obéir à l'ordre sans confusion et sans tumulte, à résister à l'attrait du pillage, à épargner les vivres, et à souffrir patiemment la disette, à préférer l'honneur au butin. L'amour et l'admiration que les vertus de Théodose leur inspirèrent en firent des Romains. Il y en eut cependant qui conservèrent leur ancienne férocité, et qui abandonnèrent son armée, comme nous le verrons bientôt. Théodose se fit accompagner dans cette expédition par quatre généraux que leur valeur et leur expérience militaire avoient déjà rendus célèbres. Promote, renommé par la défaite des Gruthonges, avoit le titre de général de la cavalerie. Timase, qui s'étoit distingué dès le temps de Valens, commandoit l'infanterie. Ricomer et Arbogaste, François de naissance, et pleins de cette bravoure impétueuse qui plaît surtout aux barbares, eurent la plus grande part aux opérations de cette campagne. Ces officiers formoient son conseil. Mais, avant que de partir, il voulut consulter Dieu même par

l'organe d'un de ses plus saints serviteurs. Jean l'anachorète vivoit dans les déserts de la Thébaïde, près de Lycopolis. Il étoit fameux par ses miracles. Théodose lui écrivit pour lui demander quel seroit le succès de ses armes. Jean lui promit la victoire ; et ce prince ne forma depuis ce temps-là aucune entreprise importante sans avoir consulté ce saint solitaire.

Cod. Theod. l. 3, tit. 7, leg. 2. Lib. 9, tit. 11, leg. unic. Lib. 16, tit. 5, leg. 14. Till. vie de Ste. Olymp. c. 1, et not. 1.

Il n'oublia pas de faire les règlemens nécessaires pour maintenir pendant son absence le bon ordre dans l'Eglise et dans l'état. Il défendit de nouveau aux hérétiques de tenir des assemblées. Il déclara nuls et adultères les mariages entre les chrétiens et les Juifs. Les hommes puissans, surtout en Egypte et dans Alexandrie, ville turbulente et pleine de désordres, s'attribuoient l'autorité d'arrêter leurs ennemis, et de les tenir en chartre privée, quoique cette violence fût, dès les temps anciens, prohibée par les lois romaines. Théodose adressa au préfet d'Egypte une loi plus rigoureuse que les précédentes ; il soumit cet abus aux peines du crime de lèse-majesté. Ce prince, si juste et si religieux, se laissa cependant alors entraîner à une violence également contraire à la religion et à la justice. Olympiade, sortie d'une famille très-illustre, et connue dans l'histoire de l'Eglise par la sainteté de sa vie et par son attachement à saint Jean Chrysostôme persécuté, étoit alors dans sa première jeunesse. Ayant perdu son mari Nébride, qui avoit été préfet de Constantinople, elle renonça à un second mariage, et se consacra au service de Dieu. Elpide, seigneur espagnol, cousin de Théodose, après de vaines sollicitations, s'adressa à l'empereur pour la contraindre de l'épouser. Le prince fut piqué du refus d'Olympiade, comme d'un mépris qu'elle faisoit de son alliance ; il commanda, il menaça : tout fut inutile. Voulant vaincre la constance de cette femme, il ordonna au préfet de Constantinople de tenir tous ses biens en saisie jusqu'à ce qu'elle eût atteint l'âge de trente ans, dont elle étoit

encore éloignée. Olympiade écrivit à l'empereur qu'elle le remercioit de l'avoir déchargée d'un fardeau si onéreux, et que, s'il vouloit l'obliger tout-à-fait, elle le prioit de distribuer ses biens aux pauvres et aux églises. Le préfet gênoit beaucoup Olympiade, et la tenoit dans une sorte de servitude : un si dur traitement n'ébranla pas sa résolution. Enfin Théodose, au retour de la guerre contre Maxime, admirant lui-même la fermeté de cette veuve chrétienne, lui fit rendre ses biens et sa liberté.

L'empereur étoit près de partir de Thessalonique lorsqu'il fut averti qu'un grand nombre de barbares incorporés à ses légions s'étoient laissé corrompre par les émissaires secrets de Maxime. Ces traîtres s'étant aperçus que leur perfidie étoit découverte, prirent la fuite vers les lacs et les marais de la Macédoine, et s'allèrent cacher dans les forêts. On envoya après eux des détachemens qui les poursuivirent dans leurs retraites. On en massacra plusieurs; mais il en échappa assez pour faire dans la suite de grands désordres. L'empereur se mit en marche avec toutes ses troupes, et prit la route de la Pannonie supérieure, conduisant avec lui Valentinien.

Zos. l. 4.
Till. Theod. not. 16.

Les opérations de la guerre n'étoient pas encore commencées, et déjà on publioit à Constantinople qu'elle étoit finie, et que Maxime avoit défait Théodose dans une grande bataille. Ce faux bruit se chargeant toujours de nouvelles circonstances en passant de bouche en bouche, on citoit le nombre des morts et des blessés; on ajoutoit que l'empereur étoit poursuivi de près, et qu'il ne pouvoit échapper. Ceux qui avoient le matin inventé cette fable, l'entendoient débiter le soir revêtue de tant de particularités et avec tant d'assurance, qu'ils devenoient eux-mêmes les dupes de leur propre mensonge. Les ariens, irrités de voir les églises de la ville en la possession de ceux qu'ils en avoient si long-temps exclus, crurent aisément ce qu'ils désiroient. Ils s'as-

Ambr. ep. 40.
Soc. l. 5, 13.
Soz. l. 7, 14.
Theoph. p. 59.
Codin. ori. Constant. 64.
Cod. Theod. l. 16, tit. leg. 2; tit. leg. 15, 16.

semblèrent, et coururent mettre le feu à la maison de l'évêque Nectaire. Elle fut réduite en cendres avec le toit de l'église de Sainte-Sophie, que Rufin fit réparer dans la suite par ordre de l'empereur. La fureur auroit été plus loin, s'il ne fût arrivé des nouvelles certaines qui détrompèrent les séditieux. Il fallut demander pardon de cette insulte. Arcadius en écrivit à son père, et obtint grâce pour les coupables. Mais, afin de réprimer à l'avenir l'insolence des hérétiques, Théodose étant arrivé à Stobes, sur les frontières de la Macédoine, renouvela, par une loi du 14 de juin, les défenses qu'il leur avoit faites tant de fois de s'assembler, de prêcher, de célébrer les mystères. Il chargea le préfet du prétoire de veiller à l'observation de cette ordonnance, et de punir les contrevenans. Deux jours après, étant encore dans la même ville, il ordonna au préfet d'employer les plus sévères châtimens pour imposer silence à tous ceux qui disputeroient publiquement sur la doctrine, et qui, soit par des prédications, soit par des conseils, échaufferoient sur ce point l'esprit des peuples.

Ambr. ep. 40.
Pacat. c. 32.
Oros. l. 7. c. 35.
Zos. l. 4.

Théodose faisoit diligence : le 21 de juin il étoit à Scupes en Dardanie, ville éloignée de trente-cinq lieues de Stobes. Son armée marchoit sur trois colonnes. Il n'avoit pu établir de magasins dans un pays dont Maxime venoit de se rendre maître ; mais, la Providence divine lui aplanissant toutes les difficultés, les magasins du tyran lui furent ouverts par les troupes mêmes qui avoient ordre de les garder. Il ne lui restoit qu'une inquiétude. Il sembloit impossible de forcer les Alpes Juliennes, défendues par Andragathe, capitaine habile, vaillant, déterminé. Maxime eût été invincible, s'il se fût tenu derrière cette chaîne de montagnes, dont il pouvoit aisément fermer tous les passages. Son aveuglement lui fit perdre cet avantage, et leva cet obstacle aux succès de son ennemi. Le tyran se persuada que Théodose faisoit prendre à Valentinien et à Justine la route

de la mer pour débarquer en Italie. Sur une si foible conjecture, il rassembla tout ce qu'il put de vaisseaux légers, et en donna le commandement à Andragathe, avec ordre de se saisir du jeune empereur et de sa mère. Ce général, ayant abandonné le poste important qu'il occupoit, perdit son temps à courir vainement les mers de l'Italie et de la Sicile.

Après le départ d'Andragathe, l'armée de Maxime se partagea en deux corps, dont chacun surpassoit en nombre les troupes de Théodose; et, ayant traversé les montagnes, elle entra dans les plaines de la Pannonie. Pour enfermer l'ennemi, qui, ayant passé la Save, marchoit entre cette rivière et celle de la Drave, l'un des deux corps s'arrêta près de Siscia, ville alors considérable, qui n'est plus qu'un bourg nommé *Siszek*, sur le bord méridional de la Save. L'autre corps, composé des troupes d'élite, et commandé par Marcellin, frère du tyran, alla camper à Petau sur la Drave. Théodose avançoit avec tant de diligence, qu'il arriva à la vue du camp de Siscia beaucoup plus tôt qu'on ne l'y attendoit. Aussitôt profitant de la surprise, sans donner à ses soldats le temps de se reposer, ni aux ennemis celui de se reconnoître, il passe à la nage à la tête de sa cavalerie, gagne les bords, tombe avec furie sur les troupes de Maxime qui accouroient en désordre pour disputer le passage. Elles sont renversées, foulées aux pieds des chevaux, taillées en pièces. Ceux qui échappent au premier massacre veulent se sauver dans la ville: les uns sont précipités dans les fossés; les autres, aveuglés par la terreur, donnent dans les pieux armés de fer qui défendent l'entrée; la plupart s'écrasent mutuellement dans la foule, ou périssent par le fer ennemi; le reste fuit vers la Save. Là, tombant les uns sur les autres, ils s'embarrassent et se noient: bientôt le fleuve est comblé de cadavres. Le général, qui n'est pas nommé dans l'histoire, fut englouti dans les eaux.

Pacat. c. 34. Ambr. ep. 40.

Pacat. c. 35, 36. Ambr. ep. 40. Marcellin étoit arrivé le même jour à Pétau. Théodose, s'étant remis en marche le lendemain, vint le troisième jour, sur le soir, camper en sa présence. Les deux généraux et les deux armées ne respiroient que le combat; le succès animoit les uns; la rage et le désir de la vengeance enflammoit les autres. Ils passèrent la nuit dans une égale impatience. Dès que le jour parut, on se rangea en bataille. C'étoit des deux côtés la même disposition : les cavaliers sur les ailes, l'infanterie au centre; à la tête, des pelotons de troupes légères. On s'ébranla, et, après quelques décharges de traits et de javelots, on s'avança de part et d'autre avec une égale fierté pour se charger l'épée à la main. La victoire fut quelque temps disputée. Marcellin savoit la guerre; il avoit un courage digne d'une meilleure cause. Ses soldats se battoient en désespérés. Enfin, enfoncés de toutes parts, ils se débandèrent et prirent la fuite. Ce ne fut plus alors qu'un affreux carnage. La plupart, mortellement blessés, allèrent mourir dans les forêts voisines, ou se précipitèrent dans le fleuve. La nuit mit fin au massacre et à la poursuite. Au commencement de la déroute, un grand corps de troupes baissa ses enseignes et demanda quartier : les soldats, jetant leurs armes, se tinrent prosternés à terre, comme pour attendre leur sentence. L'empereur, doux et tranquille dans l'ardeur même de la bataille, leur ordonna avec bonté de se relever et de se joindre à son armée; et ses ennemis, devenus tout à coup ses soldats, partagèrent avec leurs vainqueurs la joie de leur propre défaite. L'histoire ne parle plus de Marcellin, qui périt apparemment au milieu du carnage.

Pacat. c. 37, 38, 40, 41. Ambr. ep. 40. Oros. l. 7, c. 35. Maxime n'avoit pas eu le courage de se trouver en personne à l'une ni à l'autre bataille. Il s'étoit tenu à quelque distance de ses armées. A la nouvelle de la double victoire de Théodose, il prit la fuite sans tenir de route certaine : détesté des vaincus, poursuivi par les vainqueurs, déchiré au-dedans par les remords de

son crime, il ne voyoit nulle retraite assurée. Conduit par la crainte, le guide le plus infidèle, il alla se jeter dans Aquilée. C'étoit se renfermer lui-même dans une prison pour y attendre le supplice. La ville n'étoit pas en état de tenir contre une armée victorieuse. Théodose marchoit avec ses troupes légères. Lorsqu'il approchoit d'Emone, qui venoit de ressentir tous les maux d'un long siége, les habitans sortirent au-devant de lui avec les démonstrations de la joie la plus vive. Les sénateurs, vêtus d'habits blancs, les prêtres païens, couverts de leurs plus riches ornemens, étoient suivis de tout le peuple, qui faisoit retentir l'air de chants de victoire. L'entrée du prince fut un triomphe. Les portes étoient ornées de fleurs, les rues de riches tapis : partout brilloient des flambeaux allumés. Une multitude de tout sexe et de tout âge s'empressoit autour du vainqueur : tous le félicitoient, et prioient le ciel de couronner ses succès par la mort du tyran.

Théodose, ayant traversé la ville, franchit sans peine les Alpes Juliennes, dont Maxime avoit laissé les passages ouverts, et s'arrêta à trois milles d'Aquilée. Arbogaste, à la tête d'un gros détachement, s'étant avancé jusqu'à la ville, força les portes, qui n'étoient défendues que par une poignée de soldats. Maxime, encore plus dépourvu de conseil que de forces, étoit si peu instruit des mouvemens de son ennemi, qu'on le trouva occupé à distribuer de l'argent aux troupes qui lui restoient. On le jette en bas du tribunal, on lui arrache le diadème, on le dépouille, et, les mains liées derrière le dos, on le conduit au camp du vainqueur comme un criminel au lieu du supplice. L'empereur, après lui avoir reproché son usurpation et l'assassinat de Gratien, lui demanda sur quel fondement il avoit osé publier que, dans sa révolte, il agissoit d'intelligence avec Théodose. Maxime répondit en tremblant qu'il n'avoit inventé ce mensonge que pour attirer des partisans, et s'autoriser

Pacat. c. 43, 44, 45.
Claud. in 4° consul. Honorii.
Oros. l. 7, c. 35.
Auson. in Aquileid.
Vict. epit.
Zos. l. 4.
Soc. l. 5, c. 14.
Philost. l. 10, c. 8.
Prosp. chr.
Idac. chron. fast.
Till. Theod. not. 37.

d'un nom respectable. Cet aveu et l'état déplorable du tyran désarmèrent la colère de Théodose : la compassion sollicitoit déjà sa clémence, lorsque ses officiers enlevèrent Maxime de devant ses yeux, et lui firent trancher la tête hors du camp. Ainsi périt cet usurpateur, le 28 de juillet, ou, selon d'autres, le 27 d'août; cinq ans après qu'il eut fait périr son prince légitime. On fit mourir ensuite deux ou trois de ses partisans les plus opiniâtres, et quelques soldats maures, ministres de ses cruautés. Théodose fit grâce à tous les autres.

Andragathe, après avoir inutilement cherché Valentinien sur les mers d'Italie et de Grèce, avoit reçu sur les côtes de Sicile un échec dont on ignore les circonstances. Il faisoit voile vers Aquilée pour rejoindre Maxime, lorsqu'il apprit sa défaite et sa mort. Ce furieux, qui, ayant trempé ses mains dans le sang de Gratien, ne pouvoit espérer de pardon, prévint son supplice en se précipitant lui-même dans la mer.

Victor, fils de Maxime, qui dans un âge encore tendre portoit déjà le titre d'Auguste, étoit demeuré dans la Gaule. Son père avoit confié le soin de sa personne et la défense du pays à Nannien et à Quentin, qu'il avoit établis maîtres de la milice. Tandis que Maxime étoit occupé de la guerre contre Théodose, ses généraux en avoient deux à soutenir contre les Saxons et contre les Francs. Les premiers avoient fait une descente sur les côtes de la Gaule : ils furent aisément repoussés. Il n'en fut pas de même des Francs. Conduits par trois princes, Génobaude, Marcomir et Sunnon, ils passèrent le Rhin, ravagèrent le pays, massacrèrent les habitans, et donnèrent l'alarme à Cologne. La nouvelle en étant venue à Trèves, Nannien et Quentin assemblèrent des troupes, et marchèrent à l'ennemi. A leur approche, la plupart des Francs repassèrent le Rhin avec leur butin. Ceux qui demeurèrent en-deçà furent taillés en pièces près de la forêt Carbonnière;

c'étoit une partie de la forêt d'Ardenne, qui s'étendoit entre le Rhin et l'Escaut. Après ce succès, les deux généraux se séparèrent. Nannien refusa de poursuivre les Francs dans leur pays, persuadé qu'on les trouveroit en état de se bien défendre : il se retira à Mayence. Quentin, plus téméraire, prit seul le commandement de l'armée, et passa le Rhin près de Nuitz. Au second campement, il trouva de grands villages abandonnés. Les Francs, feignant d'être effrayés, s'étoient retirés dans des forêts dont ils avoient embarrassé les chemins par de grands abattis d'arbres. Les soldats romains mirent le feu aux habitations, et passèrent la nuit sous les armes. Au point du jour, Quentin entra dans les forêts, où il s'égara. Enfin, trouvant toutes les routes fermées, il prit le parti d'en sortir, et s'engagea dans des marais dont ces bois étoient bordés. On aperçut d'abord un petit nombre d'ennemis qui, élevés sur les monceaux d'arbres abattus comme sur des tours, lançoient des flèches empoisonnées, dont la moindre blessure portoit la mort. Leur nombre croissant à chaque moment, les Romains tentèrent d'abord de traverser les marais pour gagner la plaine; mais ils reconnurent bientôt que c'étoit chercher une perte assurée. Les hommes et les chevaux s'enfonçant de plus en plus à chaque pas dans une vase molle et profonde, y demeuroient engagés et immobiles, exposés à tous les coups des ennemis. Il fallut donc retourner sur leurs pas à travers une grêle de traits. Dans ce désordre toute l'armée fut détruite. Plusieurs périrent dans les marais. Ceux qui gagnèrent les bois, cherchant en vain une retraite, trouvèrent partout l'ennemi et la mort. Héraclius, tribun des joviens, et presque tous les officiers, y laissèrent la vie. Il n'y eut que très-peu de soldats qui se sauvèrent à la faveur de la nuit. Quentin revint en Gaule couvert de honte. Il y apprit la mort de Maxime, et se vit lui-même en grand danger de subir le même

sort. Arbogaste, envoyé par Théodose en cette province, fit mourir le jeune Victor. Nannien et Quentin, dépouillés du commandement, ne conservèrent leur vie que par la clémence du vainqueur.

Claud. in 4° consul. Honorii. *Ambr. ep. 40, 41.* *S. Aug. civ. l. 5, c. 26.* *Pacat. c. 45, 46.* *Oros. l. 7, c. 35.* *Ruf. l. 2, c. 17.* *Vict. epit.* *Zos. l. 4.* *Cod. Theod. l. 15, tit. 14, leg. 6.*

Jamais victoire, après une guerre civile, ne fut moins sanglante ni plus désintéressée. Théodose pouvoit regarder comme sa conquête tout l'Occident, et surtout les provinces que Maxime avoit enlevées à Gratien, et que le jeune Valentinien n'avoit jamais possédées. La perfidie de ceux qui s'étoient livrés au tyran, et qui avoient secondé son usurpation, le mettoit en droit de les punir. Il rendit à Valentinien tout ce qu'il avoit perdu; il y ajouta le reste de l'Occident, et n'écouta point les conseils d'une politique avide et ambitieuse, qui auroit bien su lui établir des droits spécieux sur la Gaule, l'Espagne et la Grande-Bretagne. Il accorda une amnistie générale à ceux qui avoient suivi le parti de Maxime; il leur conserva leurs biens et leur liberté. En les dépouillant des dignités qu'ils tenoient de la main du tyran, il les laissa jouir de celles qu'ils possédoient avant la révolte. Toutes les inimitiés cessèrent avec la guerre. Théodose oublia qu'il avoit vaincu; et ce qui est plus difficile encore et plus avantageux pour assurer la paix, les vaincus oublièrent qu'ils avoient été ses ennemis. On vit alors ce qui, selon la remarque d'un auteur païen, ne peut être que l'effet d'une vertu rare et sublime, un prince devenir meilleur lorsqu'il n'eut plus rien à craindre, et sa bonté croître avec sa grandeur. Théodose veilla plus que jamais à entretenir ses sujets dans la prospérité et dans l'abondance; et tandis que les autres princes croient faire beaucoup après une guerre civile en rendant aux légitimes possesseurs leurs terres dépouillées et ravagées, il tira de son propre trésor de quoi restituer aux particuliers les sommes d'or et d'argent qui leur avoient été enlevées par le tyran. Il prit soin de la mère et des filles de Maxime, et leur assigna

des pensions pour subsister avec honneur. La femme de ce tyran avoit apparemment fini ses jours; autrement, l'histoire n'auroit pas oublié le traitement que lui auroit fait Théodose. Ce caractère de clémence étoit soutenu par les conseils de saint Ambroise, qui n'employoit son crédit auprès du prince que pour combattre la flatterie toujours cruelle, et les passions des courtisans, toujours basses et interessées.

Cependant il étoit de la justice de ne pas étendre l'indulgence jusqu'à laisser subsister les actes injustes du tyran. C'est pourquoi Théodose cassa les lois que Maxime avoit publiées, et déclara ses jugemens nuls et sans effet. Il obligea ceux qu'il avoit revêtus de juridiction de rendre leurs brevets; il ordonna que les sentences qu'ils avoient prononcées fussent rayées de tous les registres publics, comme étant sans autorité. Il excepta les actes et les conventions civiles passés sans fraude et sans contrainte entre les particuliers. On voit même, par une loi de l'année suivante, qu'il confisqua les biens de ceux qui avoient abusé de la faveur de Maxime pour exercer dans la Gaule des concussions et des violences. C'est ainsi que Théodose rendit la paix à l'empire. La mort de Justine assura celle de l'Eglise. Cette princesse arienne n'eut pas la satisfaction de voir son fils rétabli dans ses états: avant que la guerre fût terminée, elle alla rendre compte à Dieu des persécutions qu'elle avoit suscitées aux catholiques. Théodose, après s'être arrêté deux mois à Aquilée, vint à Milan, où il passa le reste de l'année et les cinq premiers mois de la suivante. Il demeura trois ans en Italie pour rétablir l'ordre dans l'Occident, et pour instruire dans l'art de régner le jeune Valentinien, dont il gouverna les états avec le zèle et l'autorité d'un père. Ce grand prince ne croyoit au-dessous de lui aucun des détails qui pouvoient contribuer au succès des affaires. Les provinces qui abondoient en mines de fer

Ruf. l. 2, c. 17.
Cod. Theod. l. 4, tit. 22, leg. 3, et ibi God.
Lib. 10, tit. 21, leg. 2, et ibi God.
Lib. 15, tit. 14, leg. 7, 8.
Till. vie de S. Ambroise, art. 53.
Idem. Th. art. 45.

étoient obligées d'en fournir une certaine quantité pour forger les épées et les autres armes : elles acquittoient ainsi leur tribut. On en tiroit beaucoup des mines du mont Taurus et de la Cappadoce. Mais on voit que les fraudes si préjudiciables à l'état dans ce qui regarde la fourniture des armées étoient dès-lors connues et pratiquées. Des entrepreneurs infidèles et avares se faisoient donner de l'argent au lieu de fer, et employoient pour les armes des soldats des matières de mauvaise qualité, qui leur coûtoient beaucoup moins qu'ils n'avoient reçu. Ces misérables, pour le plus léger profit, auroient fait perdre vingt batailles. Théodose, dans son expédition contre Maxime, s'étant aperçu de cette fraude, la défendit par une loi du 18 octobre de cette année, et ordonna que les provinces fourniroient en nature le meilleur fer. Il n'est pas dit qu'il ait puni, et par conséquent l'abus dut continuer.

Ambr. ep. 57. Symm. l. 2, ep. 31. Soc. l. 5, 14. Till. Theod. art. 46.

L'inclination bienfaisante de Théodose fut pour les sénateurs païens un motif de faire une nouvelle tentative en faveur de l'idolâtrie. Maxime leur avoit donné lieu d'espérer le rétablissement de l'autel de la Victoire. Ils députèrent à Théodose pour demander cette grâce. Ils trouvèrent encore auprès du prince un obstacle invincible dans le zèle de saint Ambroise. Le prélat s'opposa à leur requête avec son courage ordinaire; et comme Théodose sembloit flatté du désir de satisfaire le sénat de Rome, Ambroise cessa de le voir, et se tint pendant quelques jours éloigné de la cour. Son absence donna un nouveau poids à ses remontrances; et Théodose rejeta la demande des sénateurs. Symmaque, qui avoit peut-être encore cette fois plaidé la cause du paganisme, voulut profiter de l'occasion pour se laver du reproche qu'on lui faisoit, avec justice, d'avoir déshonoré son éloquence en faveur de Maxime. Il prononça un éloge de Théodose dans lequel il faisoit sa propre

apologie, et montroit qu'il s'étoit personnellement ressenti des injustices de l'usurpateur. Mais, comme il eut la hardiesse de revenir encore sur la demande du sénat, Théodose, irrité de cette opiniâtreté importune, le fit sur-le-champ arrêter, avec ordre de le conduire à cent milles de Rome. Symmaque s'échappa et se réfugia dans une église; et le prince se laissa bientôt adoucir par les prières de plusieurs personnes distinguées. Il pardonna à Symmaque, et lui rendit même toute la faveur dont il l'honoroit depuis long-temps.

Quoique Théodose fût ennemi de l'erreur, il exigeoit des chrétiens la modération et la douceur qui fait le plus beau caractère de la religion qu'ils professent. Callinique étoit une ville épiscopale de l'Osrhoëne, sous la métropole d'Edesse : elle fut depuis nommée Léontopolis. Les Juifs y avoient une synagogue, et les hérétiques valentiniens un temple enrichi d'un grand nombre d'offrandes. Les habitans chrétiens brûlèrent la synagogue; et les moines, troublés dans l'exercice de leurs cérémonies religieuses par les hérétiques, mirent le feu au temple, dont les richesses furent consumées. Le comte d'Orient en écrivit à Théodose, qui étoit à Milan, et accusa l'évêque d'avoir conseillé ces violences. Le prince ordonna que l'évêque rebâtiroit la synagogue à ses dépens; que les moines seroient sévèrement punis, et qu'on dédommageroit les valentiniens de la perte qu'ils avoient faite. Ambroise étoit alors à Aquilée. Ayant appris l'ordre de l'empereur, il lui écrivit pour en obtenir la révocation. Il se plaignoit qu'on eût condamné l'évêque sans l'avoir entendu : il représentoit que *les ordres du prince alloient faire ou des prévaricateurs, si les chrétiens y obéissoient, ou des martyrs, s'ils aimoient mieux obéir à la loi de Dieu et de leur conscience : que l'on avoit laissé impunies les violences tant de fois exercées contre l'Eglise, soit par les Juifs, soit par les*

Ambr. ep. 40. 41. Paulin. v. Ambr. Till. vie S. Ambroi[se] art. 53. Fleury, hi[st.] eccles. l. [...] art. 14. [...]

hérétiques : quelle honte seroit-ce pour un empereur chrétien qu'on eût sujet de dire que son bras ne s'armoit que pour venger les hérétiques et les Juifs ! Cette lettre n'ayant pas produit l'effet qu'il désiroit, il retourna promptement à Milan ; et l'empereur étant venu à l'église, l'évêque prit le ton du prophète Nathan en faisant parler Dieu à Théodose en ces termes : *C'est moi qui vous ai choisi pour vous élever à l'empire ; je vous ai livré l'armée de votre ennemi ; je l'ai réduit sous votre puissance ; j'ai placé vos enfans sur le trône ; je vous ai fait triompher sans peine, et vous faites triompher de moi mes ennemis !* Comme il descendoit de la tribune, Théodose lui dit : *Mon père, vous avez bien parlé aujourd'hui contre nous : Non pas contre vous, prince,* repartit Ambroise, *mais pour vous.* L'empereur avoua qu'il étoit trop dur d'obliger l'évêque à la réparation de la synagogue : *Mais,* ajouta-t-il, *les moines sont coupables de beaucoup de désordres.* Comme Timase, maître de la milice, naturellement hautain et insolent, qui étoit présent à cet entretien, s'emportoit en invectives contre les moines : *Je parle à l'empereur,* lui dit Ambroise, *avec vous je traiterois autrement.* Il obtint que l'ordre fût révoqué, et ne consentit à célébrer les saints mystères qu'après avoir tiré de Théodose une parole réitérée. Ce n'est pas que ce saint prélat autorisât les procédés violens en matière de religion ; il avoit montré le contraire dans l'affaire de Priscillien. Mais il regardoit comme un crime de forcer des chrétiens à rétablir des édifices dans lesquels Dieu étoit outragé. Cependant, comme les chrétiens, trop souvent animés contre les Juifs d'une haine que le christianisme n'autorise pas, continuoient en Orient de détruire ou de piller leurs synagogues, cinq ans après, Théodose ordonna de punir sévèrement ces excès, déclarant que la secte judaïque n'étoit proscrite par aucune loi, et qu'elle de-

voit avoir partout son empire le libre exercice de sa religion.

Theod. l. 5, c. 17. Soz. l. 7, c. 24. Hermant, vie de S. Ambroise, l. 6, c. 15.

Ce fut un bonheur pour l'état et pour l'Eglise d'avoir en même temps un évêque dont la liberté héroïque retenoit dans de justes bornes la puissance souveraine, et un souverain dont la généreuse docilité se prêtoit aux conseils salutaires de l'évêque. C'étoit une coutume introduite par la flatterie, et tolérée par la timide complaisance des prélats, que les empereurs, pendant la célébration de l'office, fussent assis dans le sanctuaire, où les prêtres seuls avoient leur place, selon l'ancienne discipline. Un jour que Théodose y étoit resté après avoir fait son offrande, Ambroise, s'en étant aperçu, lui envoya demander ce qu'il attendoit : *J'attends*, répondit l'empereur, *le moment de participer aux saints mystères.* Alors l'évêque lui fit dire par un de ses diacres *que le sanctuaire étoit réservé aux seuls prêtres ; que la pourpre donnoit droit à l'empire, mais non pas au sacerdoce, et qu'il devoit prendre place avec les autres laïcs.* Théodose reçut cet avis avec respect, et se retira hors de la balustrade en disant, *qu'il n'avoit eu dessein de rien entreprendre contre les canons de l'Eglise ; qu'il avoit trouvé cette coutume établie à Constantinople, et qu'il remercioit l'évêque de l'avoir instruit de son devoir.* Il retint si fidèlement cette leçon, qu'étant retourné à Constantinople, la première fois qu'il vint à l'église il sortit du sanctuaire après avoir porté son offrande à l'autel. L'évêque Nectaire lui ayant envoyé demander pourquoi il ne restoit pas dans l'enceinte sacrée : *Hélas !* dit-il en soupirant, *j'ai appris bien tard la différence d'un évêque et d'un empereur ! Que de temps il m'a fallu pour trouver un homme qui osât me dire la vérité ! Je ne connois qu'Ambroise qui soit digne du nom d'évêque.* Depuis ce temps les empereurs prirent leur place dans l'église à la tête du peuple, hors de l'enceinte destinée

aux prêtres ; et cette coutume subsista sous les successeurs de Théodose, jusqu'à ce que les princes usurpèrent une partie des fonctions ecclésiastiques, et que, par un mélange bizarre, voulant être tout à la fois empereurs et évêques, ils ne furent ni évêques ni empereurs.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE

DU SECOND VOLUME DE L'HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.

LIVRE ONZIÈME.

SUITE DU RÈGNE DE CONSTANCE.

LIVRE DOUZIÈME.

JULIEN.

(Ce règne comprend les livres 12, 13 et 14.)

LIVRE TREIZIÈME.

LIVRE QUATORZIÈME.

LIVRE QUINZIÈME.

JOVIEN.

LIVRE SEIZIÈME.

VALENTINIEN, VALENS.

[redacted]

LIVRE DIX-SEPTIÈME.

VALENTINIEN, VALENS, GRATIEN.

(Ces règnes comprennent les livres 17, 18 et 19.)

LIVRE DIX-HUITIÈME.

LIVRE DIX-NEUVIÈME.

LIVRE VINGTIÈME.

S, GRATIEN, VALENTINIEN II.

LIVRE VINGT-UNIÈME.

ATIEN, VALENTINIEN II, THÉODOSE.

LIVRE VINGT-DEUXIÈME.

VALENTINIEN II, THÉODOSE.

[redacted]

LIVRE VINGT-TROISIÈME.

VALENTINIEN II, THÉODOSE, ARCADIUS.

FIN DE LA TABLE.

[redacted]



